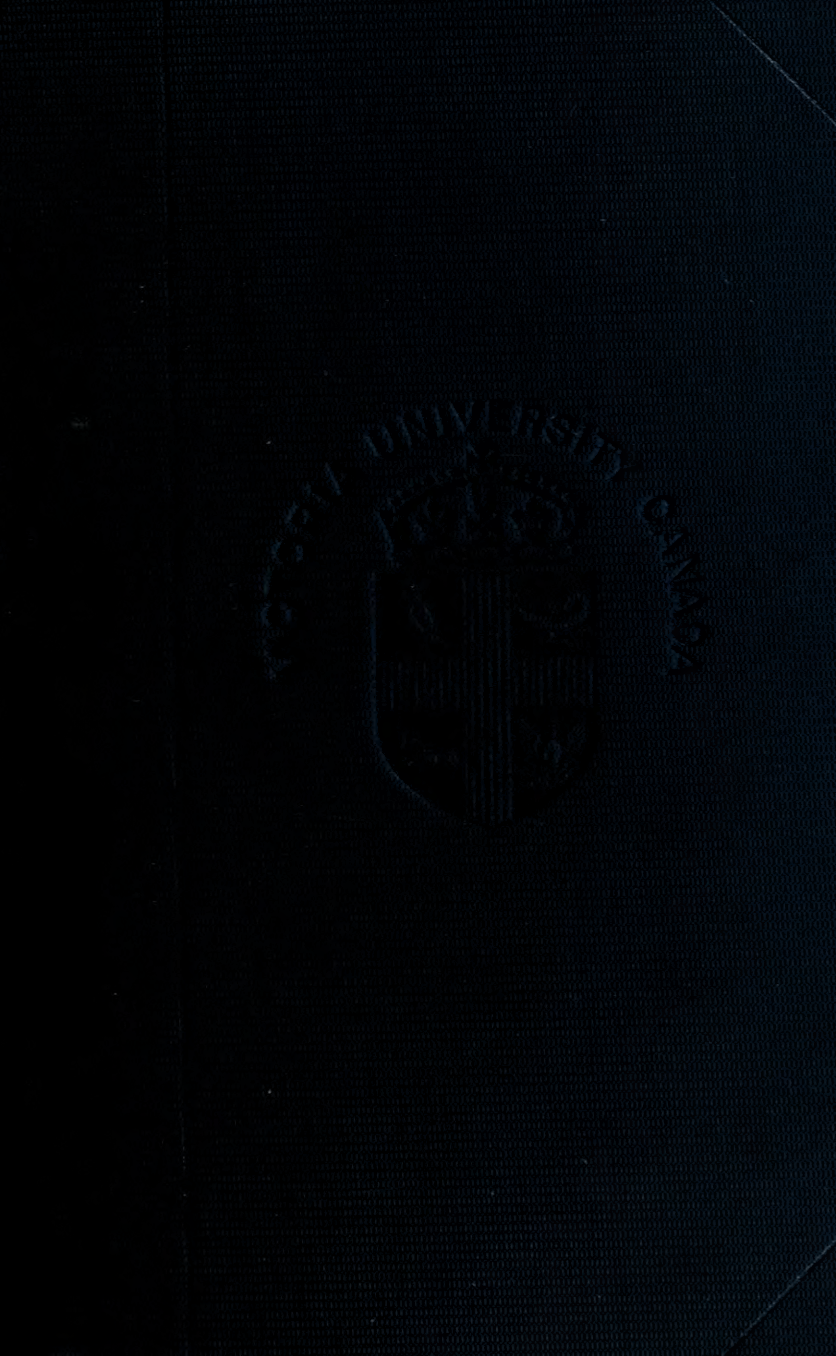

UNIVERSITY
CANADA


VICTORIAE
UNIVERSITAS
ABEUNT STUDIA IN MORES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE DÉMOSTHÈNE

ET

D'ESCHINE.

IMPRIMERIE D'ABEL LANOE, RUE DE LA HARPE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE DÉMOSTHÈNE

ET D'ESCHINE,

EN GREC ET EN FRANÇAIS.

Traduction de L'ABBÉ AUGER,
De l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

PAR J. PLANCHE,
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE BOURBON;

Ornée d'un portrait de Démosthène gravé d'après l'antique
par M Mécou.

Τί δὲ, εἰ αὐτοῦ τοῦ θηρίου ἀκηκόειτε !
(*Plin. II. Ep.* 3.)
Que serait-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même !

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n.° 25.
CAREZ, THOMINE ET FORTIC, Libraires,
rue St.-André-des-Arts, n.° 59.

ANNÉE 1819.

ŒUVRES

DE DÉMOSTHÈNE.

SOMMAIRE

DE LA SIXIÈME PHILIPPIQUE.

Philippe, vainqueur de la Phocide, maître des Thermopyles, et honoré du titre d'Amphictyon, avait tourné ses armes du côté de l'Illyrie et de la Thrace. Il y avait déjà fait plusieurs conquêtes, lorsque le Péloponèse attira son attention. Argos et Messène, villes célèbres de cette contrée, étaient sur le point d'être opprimées par Lacédémone. Elles eurent recours à Philippe. Ce prince avait conclu la paix avec les Athéniens, qui, sur la foi de leurs orateurs gagnés par ses présens, avaient cru qu'il allait abandonner les Thébains. Mais, loin de se détacher de ceux-ci, il partagea avec eux les fruits de la victoire, quand il eut subjugué la Phocide. Les Thébains saisirent avec joie cette occasion favorable de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponèse, où leur haine invétérée contre Sparte ne cessait de fomenter des divisions, et d'entretenir la guerre. Ils sollicitaient donc Philippe de s'unir avec eux, et avec les Messéniens et les Argiens, pour humilier ensemble Lacédémone.

Le monarque écouta volontiers la proposition d'une

alliance qui s'accordait avec ses vues. Il fit ordonner par les Amphictyons, que Lacédémone laisserait jouir Argos et Messène d'une indépendance entière; et, pour appuyer le décret des états-généraux de la Grèce, il envoya un corps de troupes dans le Péloponèse. Lacédémone alarmée réclama le secours des Athéniens, et pressa fortement, par ses députés, la conclusion d'une ligue nécessaire à la sûreté commune. Toutes les puissances intéressées à traverser cette ligue, firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe représenta aux Athéniens, par ses ambassadeurs, qu'ils auraient tort de se déclarer contre lui; que s'il n'avait pas rompu avec Thèbes, il n'avait rien fait en cela contre les traités qui faisaient foi qu'il n'avait rien promis à cet égard. Les députés de Thèbes, d'Argos et de Messène, pressaient aussi les Athéniens très-vivement, et leur reprochaient de n'avoir déjà que trop favorisé les Lacédémoniens, ennemis de Thèbes et tyrans du Péloponèse.

Démosthène, insensible à tout le reste, et uniquement attentif aux vrais intérêts de sa patrie, monte à la tribune, et parle en faveur de Lacédémone, prouvant avec force que c'est à la république d'Athènes que Philippe en veut, et qu'il en doit vouloir. C'était là en effet le but principal de son discours. Après avoir reproché aux Athéniens leur mollesse, il les excite à réprimer l'ambition de Philippe dont ils ont tout à craindre. Il expose quelles étaient les véritables vues de ce prince en favorisant Argos et Messène, en préférant l'amitié des Thébains à celle des Athéniens. Il détruit, par des preuves sans réplique, les raisons de ceux qui s'obstinaient à soutenir que le roi de Macédoine n'était pas bien disposé pour la république de Thèbes, en même temps qu'il établit d'une manière invincible, par le caractère des Athéniens et par celui du monarque, qu'il est et doit être mal intentionné pour eux. Afin de développer la politique ambitieuse du roi de Macédoine, et de montrer

combien les monarques doivent être suspects aux républiques, il rapporte un morceau frappant d'un discours qu'il avait tenu aux Messéniens, et par lequel il avait voulu leur inspirer de la défiance contre Philippe. Il finit par exhorter le peuple à punir les traîtres qui, au retour de l'ambassade pour les sermens, l'avaient amusé de belles promesses, et contre lesquels il croit nécessaire, pour plusieurs raisons, d'informer juridiquement.

Cette Philippique est une des plus belles. Philippe disait, après l'avoir lue : « J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général. »

Elle fut prononcée la première année de la CIX.e Olympiade, sous l'archonte Lyciscus.

ΚΑΤΑ ΦΙΛΙΠΠΟΥ

ΛΟΓΟΣ ΕΚΤΟΣ.

ΟΤΑΝ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, λόγοι γίγνωνται περὶ ὧν Φίλιππος πράττει καὶ βιάζεται παρὰ τὴν εἰρήνην, ἀεὶ τοὺς ὑπὲρ ὑμῶν λόγους καὶ δικαίους καὶ φιλανθρώπους ὁρῶ φαινομένους, καὶ λέγειν μὲν ἅπαντας ἀεὶ τὰ δέοντα δοκοῦντας τοὺς κατηγοροῦντας Φιλίππου, γιγνόμενον δ' οὐδὲν, ὡς ἔπος εἰπεῖν, τῶν δεόντων, οὐδ' ὧν εἵνεκα ταῦτ' ἀκούειν ἄξιον· ἀλλ' εἰς τοῦτο ἤδη προηγμένα τυγχάνει πάντα τὰ πράγματα τῇ πόλει, ὥσθ' ὅσῳ τις ἂν μᾶλλον καὶ φανερώτερον ἐξελέγχῃ Φίλιππον, καὶ τὴν πρὸς ὑμᾶς εἰρήνην παραβαίνοντα, καὶ πᾶσι τοῖς Ἕλλησιν ἐπιβουλεύοντα, τοσούτῳ τὸ τί χρὴ ποιεῖν συμβουλεῦσαι χαλεπώτερον εἶναι. Αἴτιον δὲ τούτων, ὅτι πάντας, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς πλεονεκτεῖν ζητοῦντας ἔργῳ κωλύειν καὶ πράξεσιν, οὐχὶ λόγοις, δέον, πρῶτον μὲν ἡμεῖς οἱ παριόντες τούτων μὲν ἀφέσταμεν, καὶ γράφειν, καὶ συμβουλεύειν, διὰ τὴν

SIXIÈME PHILIPPIQUE. *

Toutes les fois qu'on parle, à cette tribune, des entreprises de Philippe et de tout ce qu'il attente contre la foi des traités, je vois que ces discours, où l'on établit la bonté de votre cause, vous paraissent toujours pleins de justice et d'humanité. On trouve que les orateurs disent toujours ce qu'il faut dire quand ils accusent Philippe; mais, après les avoir entendus, on ne fait rien de ce qu'il faut faire, et ces discours ne produisent aucun des fruits qu'on en devait attendre. Les choses mêmes en sont venues au point, que plus on vous démontre clairement, et la mauvaise foi de Philippe et ses desseins pernicieux contre tous les Grecs, plus il est difficile de vous donner de bons conseils. La première cause de cet embarras, c'est que, les ambitieux devant être réprimés par des actions et non par des paroles, tous vos orateurs, dans la crainte de vous déplaire, n'osent toucher ce point essentiel, ni proposer, soit de vive voix, soit par écrit, les mesures capables d'arrêter l'ennemi; et ils se contentent de vous représenter ses violences, ses perfidies et ses autres attentats. Vous,

* C'est la seconde des quatre Harangues nommées vulgairement Philippiques.

tranquillement assis pour nous écouter, vous êtes beaucoup plus habiles que Philippe à trouver de bonnes raisons, ou à saisir celles qu'on vous expose ; mais faut-il arrêter le cours de ses entreprises, vous demeurez plongés dans l'inaction ; d'où il arrive, par une conséquence nécessaire et juste, que vous excellez, vous et lui, dans ce qui fait l'objet de vos soins et de votre application ; il agit mieux que vous, et vous parlez mieux que lui. S'il ne faut encore aujourd'hui que démontrer la justice de notre cause, et l'injustice de l'ennemi, la chose est aisée et ne demande aucune peine ; mais, s'il faut chercher les moyens de remédier à l'état présent des affaires, d'empêcher qu'il ne nous conduise insensiblement à notre perte, et qu'un prince, déjà redoutable, ne parvienne à un degré de puissance où il soit désormais invincible, il faut que nos délibérations prennent une forme absolument différente ; nous devons tous également, orateurs et auditeurs, rejeter les avis les plus agréables et les plus commodes, pour embrasser les plus sages et les plus salutaires.

Et d'abord, si quelqu'un de vous, à la vue des conquêtes et de la puissance du roi de Macédoine, demeure dans une sécurité parfaite, et ne voit, dans cet accroissement de puissance, aucun danger qui nous menace, aucun orage qui se forme contre la république, j'admire sa confiance ; mais je suis loin de la partager, et je vais vous expo-

πρὸς ὑμᾶς ἀπέχθειαν, ὀκνοῦντες· οἷα ποιεῖ δὲ, ὡς δεινὰ καὶ χαλεπὰ, ταῦτα διεξερχόμεθα· ἔπειθ' ὑμεῖς οἱ καθήμενοι, ὡς μὲν ἂν εἴποιτε δικαίους λόγους, καὶ λέγοντος ἄλλου συνίητε, ἄμεινον Φιλίππου παρεσκεύασθε· ὡς δὲ κωλύσαιτ' ἂν ἐκεῖνον πράττειν ταῦτα, ἐφ' ὧν ἐστὶ νῦν, παντελῶς ἀργῶς ἔχετε. Συμβαίνει δὴ πρᾶγμα ἀναγκαῖον, οἶμαι, καὶ ἴσως εἰκός· ἐν οἷς ἑκάτεροι διατρίβετε, καὶ περὶ ἃ σπουδάζετε, ταῦτ' ἄμεινον ἑκατέροις ἔχει, ἐκείνῳ μὲν αἱ πράξεις, ὑμῖν δ' οἱ λόγοι. Εἰ μὲν οὖν καὶ νῦν λέγειν δικαιότερα ὑμῖν ἐξαρκεῖ, ῥᾴδιον, καὶ πόνος οὐδεὶς πρόσεστι τῷ πράγματι· εἰ δ' ὅπως τὰ παρόντα ἐπανορθωθήσεται δεῖ σκοπεῖν, καὶ μὴ προελθόντα ἔτι πορρωτέρω λήσει πάντας ἡμᾶς, μηδ' ἐπιστήσεται μέγεθος δυνάμεως πρὸς ἣν οὐδ' ἀντᾶραι δυνησόμεθα, οὐχ ὁ αὐτὸς τρόπος, ὅσπερ πρότερον, τοῦ βουλεύσασθαι, ἀλλὰ καὶ τοῖς λέγουσιν ἅπασι, καὶ τοῖς ἀκούουσιν ὑμῖν, τὰ βέλτιστα καὶ τὰ σώζοντ' ἀντὶ τῶν ῥᾴστων καὶ τῶν ἡδίστων προαιρετέον.

Πρῶτον μὲν οὖν, εἴ τις, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, θαῤῥεῖ ὁρῶν ἡλίκος ἤδη καὶ ὅσων κύριός ἐστι Φίλιππος, καὶ μηδένα οἴεται κίνδυνον φέρειν τοῦτο τῇ πόλει, μηδ'

ἐφ' ὑμᾶς πάντα ταῦτα παρασκευάζεσθαι, θαυμάζω, καὶ δεηθῆναι πάντων ὁμοίως ὑμῶν βούλομαι, τοὺς λογισμούς ἀκοῦσαί μου διὰ βραχέων, δι' οὓς τἀναντία μοι παρέστηκε προσδοκᾷν, καὶ δι' οὓς ἐχθρὸν ἡγοῦμαι Φίλιππον· ἵν', ἐὰν μὲν ἐγὼ δοκῶ βέλτιον τῶν ἄλλων προορᾷν, ἐμοὶ πεισθῆτε, ἐὰν δ' οἱ θαῤῥοῦντες καὶ πεπιστευκότες αὐτῷ, τούτοις πρόσθησθε.

Ἐγὼ τοίνυν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, λογίζομαι, τίνων ὁ Φίλιππος κύριος πρῶτον μετὰ τὴν εἰρήνην κατέστη· Πύλων, καὶ τῶν ἐν Φωκεῦσι πραγμάτων. Τί οὖν; πῶς τούτοις ἐχρήσατο; ἃ Θηβαίοις συμφέρει, καὶ οὐχ ἃ τῇ πόλει, πράττειν προείλετο. Τί δή ποτε; ὅτι πρὸς πλεονεξίαν, οἶμαι, καὶ τὸ πάνθ' ὑφ' ἑαυτῷ ποιήσασθαι τοὺς λογισμοὺς ἐξετάζων, καὶ οὐχὶ πρὸς εἰρήνην, οὐδ' ἡσυχίαν, οὐδὲ δίκαιον οὐδὲν, οἶδε τοῦτο ὀρθῶς, ὅτι τῇ μὲν ἡμετέρᾳ πόλει καὶ τοῖς ἡμετέροις ἤθεσιν οὐδὲν ἂν ἐνδείξαιτο τοιοῦτον, οὐδὲ ποιήσειεν, ὑφ' οὗ πεισθέντες ὑμεῖς τῆς ἰδίας ἕνεκ' ὠφελείας τῶν ἄλλων τινὰς Ἑλλήνων ἐκείνῳ πρόοισθε, ἀλλὰ καὶ τοῦ δικαίου λόγον ποιούμενοι, καὶ τὴν προσοῦσαν ἀδοξίαν τῷ πράγματι φεύγοντες, καὶ πάνθ', ἃ προσήκει, προορώμενοι,

ser en peu de mots, les raisons qui me portent à juger autrement des projets de Philippe et à le regarder comme notre ennemi déclaré. Je vous prie donc de m'écouter avec attention, afin que, si je vous parais lire mieux que les autres dans l'avenir, vous suiviez mes conseils, et qu'au contraire, si vous approuvez la sécurité de ceux qui ont tant de confiance dans Philippe, vous vous abandonniez à leur conduite.

Je considère donc ce que Philippe envahit immédiatement après la paix. Il s'empara des Thermopyles, et se rendit le maître dans la Phocide. Que fit-il ensuite? comment usa-t-il de ces avantages? Il aima mieux agir pour les intérêts des Thébains, que pour les vôtres. Et pour quelle raison? C'est que, rapportant toutes ses vues, non à la paix, non à la tranquillité, non à la justice, mais au seul but de s'agrandir et de tout subjuguer, il a parfaitement compris, par la connaissance qu'il a de notre ville et de notre caractère, qu'il ne vous engagera jamais, ni par des promesses, ni par des bienfaits, à lui sacrifier aucun des peuples de la Grèce. Il sait, au contraire, qu'à la première entreprise qu'il tenterait contre un de ces peuples, aussitôt le zèle de la justice, le soin de votre honneur, et une sage prévoyance de l'avenir vous mettraient les armes à la main, comme si vous aviez à combattre pour vous-mêmes. Quant aux Thébains, il savait, comme

l'événement l'a prouvé, qu'en reconnaissance de ce qu'il faisait pour eux, ils lui abandonneraient tout le reste de la Grèce, et que, bien loin de le traverser et de lui opposer aucune résistance, ils iraient même, s'il le voulait, jusqu'à joindre leurs troupes aux siennes; et dans ce moment même, il ne traite si bien ceux de Messène et d'Argos, que parce qu'il a d'eux la même opinion que des Thébains: et rien ne fait mieux votre éloge. On voit par là, qu'entre tous les peuples, il vous a jugés seuls incapables de sacrifier l'intérêt commun de la Grèce à votre intérêt particulier, et de vendre au prix d'aucune faveur ou d'aucun avantage, votre affection et votre zèle pour les Grecs.

Or, ce n'est pas sans raison qu'il a conçu de vous une opinion bien différente de celle qu'il a des Thébains et des Argiens. Il ne pouvait se former une autre opinion de vous, en portant ses regards sur le présent et sur le passé. Car il trouve dans l'histoire, et il entend dire tous les jours, que vos ancêtres [1], pouvant autrefois devenir les maîtres de la Grèce, à condition de reconnaître pour souverain le roi de Perse, non-seulement rejetèrent avec indignation l'empire que ce roi leur offrait par l'organe d'Alexandre, un des ancêtres de Philippe, mais abandonnèrent même leur ville, et s'exposèrent courageusement aux plus grands malheurs : résolution qui fut suivie de ces actions éclatantes, que tout le monde aime à raconter, mais que personne ne peut raconter di-

ὁμοίως ἐναντιώσεσθε, ἄν τι τοιοῦτον ἐπιχειρῇ πράττειν, ὥσπερ ἂν εἰ πολεμοῦντες τύχοιτε· τοὺς δὲ Θηβαίους ἡγεῖτο, ὅπερ συνέβη, ἀντὶ τῶν ἑαυτοῖς γιγνομένων, τὰ λοιπὰ ἐάσειν, ὅπως βούλεται, πράττειν αὐτὸν, καὶ οὐχ ὅπως ἀντιπράξειν καὶ διακωλύσειν, ἀλλὰ καὶ συστρατεύσειν, ἂν αὐτὸς κελεύῃ· καὶ νῦν τοὺς Μεσσηνίους καὶ τοὺς Ἀργείους, ταὐτὰ ὑπειληφὼς, εὖ ποιεῖ· ὃ καὶ μέγιστόν ἐστι καθ' ὑμῶν ἐγκώμιον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι· κέκρισθε γὰρ ἐκ τούτων τῶν ἔργων μόνοι τῶν ἁπάντων μηδενὸς ἂν κέρδους τὰ κοινὰ δίκαια τῶν Ἑλλήνων προέσθαι, μηδ' ἀνταλλάξασθαι μηδεμιᾶς χάριτος μηδ' ὠφελείας τὴν εἰς τοὺς Ἕλληνας εὔνοιαν.

Καὶ ταῦτ' εἰκότως καὶ περὶ ὑμῶν οὕτως ὑπείληφε, καὶ κατ' Ἀργείων καὶ Θηβαίων ὡς ἑτέρως, οὐ μόνον εἰς τὰ παρόντα ὁρῶν, ἀλλὰ καὶ τὰ πρὸ τούτων λογιζόμενος· εὑρίσκει γὰρ, οἶμαι, καὶ ἀκούει, τοὺς μὲν ὑμετέρους προγόνους, ἐξὸν αὐτοῖς τῶν λοιπῶν ἄρχειν Ἑλλήνων, ὥστ' αὐτοὺς ὑπακούειν βασιλεῖ, οὐ μόνον οὐκ ἀνασχομένους τὸν λόγον τοῦτον, ἡνίκ' ἦλθεν Ἀλέξανδρος ὁ τούτου πρόγονος περὶ τούτων κήρυξ, ἀλλὰ καὶ τὴν πόλιν ἐκλιπεῖν προε-

λομένους, καὶ παθεῖν ὁτιοῦν ὑπομείναντας, καὶ μετὰ ταῦτα πράξαντας ταῦθ', ἃ πάντες μὲν ἀεὶ γλίχονται λέγειν, ἀξίως δ' εἰπεῖν οὐδεὶς δεδύνηται (διόπερ κἀγὼ παραλείψω· δικαίως· ἔστι γὰρ μείζω τἀκείνων ἔργα, ἢ ὡς τῷ λόγῳ τις ἂν εἴποι)· τοὺς δὲ Θηβαίων καὶ Ἀργείων προγόνους, τοὺς μὲν συστρατεύσαντας τῷ Βαρβάρῳ, τοὺς δ' οὐκ ἐναντιωθέντας. Οἶδεν οὖν ἀμφοτέρους ἰδίᾳ τὸ λυσιτελοῦν ἀγαπήσοντας, οὐχ ὅ, τι συνοίσει κοινῇ τοῖς Ἕλλησι σκεψομένους. Ἡγεῖτ' οὖν, εἰ μὲν ὑμᾶς ἕλοιτο φίλους, ἐπὶ τοῖς δικαίοις αἱρήσεσθαι· εἰ δ' ἐκείνοις πρόσθοιτο, συνεργοὺς ἕξειν τῆς αὑτοῦ πλεονεξίας. Διὰ ταῦτ' ἐκείνους ἀνθ' ὑμῶν καὶ τότε, καὶ νῦν αἱρεῖται· οὐ γὰρ δὴ τριήρεις γε ὁρᾷ πλείους αὐτοῖς ἢ ὑμῖν ἐνούσας· οὐδ' ἐν μὲν τῇ μεσογείᾳ τιν' ἀρχὴν εὕρηκε, τῆς δ' ἐπὶ τῇ θαλάττῃ καὶ τῶν ἐμπορίων ἀφέστηκεν· οὐδ' ἀμνημονεῖ τοὺς λόγους, οὐδὲ τὰς ὑποσχέσεις ἐφ' αἷς τῆς εἰρήνης ἔτυχεν.

Ἀλλά, νὴ Δία, εἴποι τις ἂν ὡς πάντα ταῦτ' εἰδώς, οὐ πλεονεξίας ἕνεκεν, οὐδ' ὧν ἐγὼ κατηγορῶ τότε ταῦτ' ἔπραξεν, ἀλλὰ τῷ δικαιοτέρους ἀξιοῦν τοὺς Θηβαίους, ἢ ὑμᾶς. Ἀλλὰ τοῦτον καὶ μόνον

gnement. Aussi je m'abstiendrai d'entreprendre un semblable récit : car la grandeur de ces actions est au-dessus de tous les efforts de l'éloquence. Quant aux ancêtres des Thébains et des Argiens [2], Philippe sait que, dans cette occasion, les uns se rangèrent sous les enseignes du Barbare, et les autres ne lui opposèrent aucune résistance. Il a donc jugé que ces deux peuples, ne consultant que leurs intérêts particuliers, abandonneraient les intérêts communs de la Grèce. D'où il a conclu qu'en vous choisissant pour amis, votre alliance ne pourrait lui être utile, que pour des projets conformes à la justice; au lieu qu'en s'attachant aux autres, il trouverait en eux des instrumens prêts à seconder ses vues ambitieuses. Tel est le motif de la préférence qu'il leur a donnée, et qu'il leur donne encore sur vous. Car ce n'est pas qu'il leur voie une marine supérieure à la vôtre [3], ni que s'étant formé une espèce d'empire au milieu du continent, il dédaigne l'empire de la mer et les avantages du commerce, ni qu'il oublie les promesses et les protestations qu'il vous fit pour obtenir la paix.

Philippe fait tout cela, me répondra-t-on, et ce n'est point par des vues ambitieuses, ni par aucun des motifs que vous lui imputez, qu'il a préféré l'alliance des Thébains, mais parce qu'il les croyait plus attachés que vous à la justice [4]. Mais de toutes les raisons c'est la seule qu'il ne puisse alléguer aujourd'hui. Comment, en effet, un homme

qui commande aux Lacédémoniens de ne pas inquiéter Messène, peut-il prétendre que dans le temps où il livrait Orchomène et Coronée aux Thébains, il n'agissait que par un principe de justice ?

Mais il fut forcé, répondra-t-on (et c'est la seule chose qui reste à dire en sa faveur), il fut forcé de livrer ces deux places, lorsqu'il fut surpris et enveloppé par la cavalerie Thessalienne et l'infanterie Thébaine [5] : fort bien. On dit en conséquence qu'il va bientôt concevoir de la défiance contre les Thébains, qu'il va fortifier Élatée : mais tout cela est encore dans l'avenir, et y sera longtemps; au lieu que la réunion de ses forces à celles de Messène et d'Argos, pour tomber sur les Lacédémoniens, voilà ce qui n'est pas dans l'avenir; car en ce moment il fait filer des troupes du côté du Péloponèse, il envoie de l'argent, et il est attendu lui-même à la tête d'une puissante armée. Ainsi donc, il veut détruire Lacédémone, parce qu'elle est ennemie des Thébains, et en même temps rétablir la Phocide qu'il n'avait détruite qu'en faveur de ces mêmes Thébains. A qui persuadera-t-on qu'il ait jamais formé de semblables projets? Pour moi, je suis persuadé que, s'il n'eût d'abord agi que par contrainte dans tout ce qu'il a fait pour les Thébains, ou s'il se défiait d'eux maintenant, il ne s'acharnerait pas avec tant de constance contre leurs ennemis. Mais ce qu'il fait aujourd'hui, prouve clairement que ce qu'il fit alors fut absolument volontaire. Mais toute sa con-

πάντων τῶν λόγων οὐκ ἔνεστ' αὐτῷ νῦν εἰπεῖν· ὁ γὰρ Μεσσήνην Λακεδαιμονίους ἀφιέναι κελεύων, πῶς ἂν Ὀρχομενὸν καὶ Κορώνειαν τότε Θηβαίοις παραδοὺς, τῷ δίκαια νομίζειν ταῦτ' εἶναι πεποιηκέναι σκήψαιτο;

Ἀλλ' ἐβιάσθη, νὴ Δία (τοῦτο γάρ ἐσθ' ὑπόλοιπον), καὶ παρὰ γνώμην, των Θετταλῶν ἱππέων καὶ τῶν Θηβαίων ὁπλιτῶν ἐν μέσῳ ληφθεὶς, συνεχώρησε ταῦτα· καλῶς· οὐκοῦν φασὶ μὲν μέλλειν πρὸς τοὺς Θηβαίους αὐτὸν ὑπόπτως ἔχειν, καὶ λογοποιοῦσί τινες περιϊόντες ὡς Ἐλάτειαν τειχιεῖ· ὁ δὲ ταῦτα μὲν μέλλει, καὶ μελλήσει γε, ὡς ἐγὼ κρίνω· τοῖς Μεσσηνίοις δὲ καὶ τοῖς Ἀργείοις ἐπὶ τοὺς Λακεδαιμονίους συνεισβάλλειν οὐ μέλλει, ἀλλὰ καὶ ξένους εἰσπέμπει, καὶ χρήματ' ἀποστέλλει, καὶ δύναμιν μεγάλην ἔχων αὐτός ἐστι προσδόκιμος. Τοὺς μὲν οὖν ὄντας ἐχθροὺς Θηβαίων Λακεδαιμονίους ἀναιρεῖ· οὓς δ' ἀπώλεσεν αὐτὸς πρότερον, Φωκέας νῦν σώζει. Καὶ τίς ἂν ταῦτα πιστεύσειεν; ἐγὼ μὲν γὰρ οὐκ ἂν ἡγοῦμαι Φίλιππον, οὔτ' εἰ τὰ πρῶτα βιασθεὶς ἄκων ἔπραξεν, οὔτ' ἂν εἰ νῦν ἀπεγίνωσκε Θηβαίους, τοῖς ἐκείνων ἐχθροῖς συνεχῶς ἐναντιοῦσθαι· ἀλλ' ἀφ' ὧν νῦν ποιεῖ, κἀκεῖνα ἐκ προαιρέσεως

δηλός ἐστι ποιήσας· ἐκ πάντων δ' ἄν τις ὀρθῶς θεωροίη, ὅτι πάντα πραγματεύεται κατὰ τῆς πόλεως συντάττων. Καὶ τοῦτ' ἐξ ἀνάγκης τρόπον τινὰ αὐτῷ νῦν γε δὴ συμβαίνει· λογίζεσθε γάρ· ἄρχειν βούλεται· τούτου δ' ἀνταγωνιστὰς μόνους ὑπειληφὼς ὑμᾶς, ἀδικεῖ πολὺν ἤδη χρόνον. Καὶ τοῦτο αὐτὸς ἄριστα σύνοιδεν ἑαυτῷ· οἷς γὰρ οὖσιν ὑμετέροις ἔχει χρῆσθαι, τούτοις πάντα τἄλλα ἀσφαλῶς κέκτηται· εἰ γὰρ Ἀμφίπολιν καὶ Ποτίδαιαν προεῖτο, οὐδ' ἂν οἴκοι μένειν βεβαίως ἡγοῖτο. Ἀμφότερα οὖν οἶδε, καὶ ἑαυτὸν ὑμῖν ἐπιβουλεύοντα, καὶ ὑμᾶς αἰσθανομένους· εὖ φρονεῖν δ' ὑμᾶς ὑπολαμβάνων, δικαίως ἂν αὐτὸν μισεῖν νομίζει, καὶ παρώξυνται, πείσεσθαί τι κακὸν προσδοκῶν, ἂν καιρὸν λάβητε, ἐὰν μὴ πρότερος φθάσῃ ποιήσας. Διὰ ταῦτ' ἐγρήγορεν, ἐφέστηκεν ἐπὶ τῇ πόλει, θεραπεύει τινὰς Θηβαίων καὶ Πελοποννησίων τοὺς ταὐτὰ βουλομένους τούτοις, οὓς διὰ μὲν πλεονεξίαν τὰ παρόντα ἀγαπήσειν οἴεται, διὰ δὲ σκαιότητα τρόπων τῶν μετὰ ταῦτ' οὐδὲν προόψεσθαι. Καίτοι σωφρονοῦσί γε καὶ μετρίως ἐναργῆ παραδείγματά ἐστιν ἰδεῖν, ἃ καὶ πρὸς Μεσσηνίους καὶ πρὸς Ἀργείους ἔμοιγ' εἰπεῖν συν-

duite en général doit nous prouver que toutes ses vues et toutes ses démarches tendent à la ruine d'Athènes; et c'est même une espèce de nécessité pour lui de nous abattre, s'il veut réussir dans le projet qu'il médite. La réflexion suivante vous en convaincra. Il veut dominer dans la Grèce; or, il ne voit que vous qui puissiez le traverser dans ce dessein : vous avez depuis long-temps à vous plaindre de ses injustices. Il le sait au fond de son cœur, et le sait d'autant plus que les pays et les places qu'il nous a enlevés servent à lui assurer la paisible jouissance de ses autres possessions : car, s'il perdait Amphipolis et Potidée, il ne se croirait pas en sûreté dans le cœur même de ses États. Il sait donc parfaitement deux choses : l'une qu'il vous tend des piéges, et l'autre que vous vous en apercevez; et, comme il vous croit des hommes sensés, il présume que vous lui portez toute la haine qu'il mérite; et il s'aigrit contre vous, dans la pensée que vous saisirez la première occasion de lui porter quelque coup funeste, s'il ne se hâte de vous prévenir. C'est pour cela qu'il a l'œil toujours ouvert sur notre république, qu'il épie le moment de nous surprendre, qu'il se fait des partisans et des créatures chez les Thébains et dans le Péloponèse, persuadé que les uns sont trop mercenaires pour ne pas borner toutes leurs vues à l'intérêt du moment, et les autres trop stupides, pour prévoir des maux à venir. Et néanmoins, avec un peu de prudence, il est aisé de

prévoir ces maux par les exemples frappans qu'il m'arriva un jour de citer aux Messéniens et aux Argiens, et qu'il est peut-être encore plus important de vous remettre à vous-mêmes sous les yeux [6].

Avec quelle indignation, leur dis-je, les Olynthiens n'eussent-ils pas écouté quiconque eût parlé devant eux contre Philippe, dans le temps qu'il leur cédait la ville d'Anthemonte, que tous les rois ses prédécesseurs prétendaient leur appartenir; dans le temps qu'il leur donnait Potidée, après en avoir chassé la colonie d'Athènes, et qu'embrassant leur haîne contre nous, il leur abandonnait avec cette place toutes les terres qui en dépendent! Croyez-vous qu'ils se fussent alors attendus à tous les maux qu'ils ont soufferts depuis, ou qu'ils eussent ajouté foi à ceux qui leur auraient prédit une semblable révolution? non, sans doute. Et néanmoins, ajoutai-je, après avoir peu joui du bien des autres, les voilà dépouillés pour long-temps de leur propre bien, par un renversement de fortune d'autant plus honteux, qu'ils ont été non-seulement vaincus par Philippe, mais qu'ils se sont trahis et vendus les uns les autres: tant il est dangereux pour les républiques de se familiariser avec les tyrans! Et les Thessaliens : quel a été leur sort? Lorsque Philippe chassait leurs tyrans, et leur rendait Nicée et Magnésie, s'attendaient-ils à être asservis à des tétrarques [7], ou que celui qui les rétablissait dans leurs droits d'Amphyctions,

έβη· βέλτιον δ' ἴσως, καὶ πρὸς ὑμᾶς ἐστὶν εἰρῆσθαι.

Πῶς γὰρ οἴεσθ', ἔφην, ὦ ἄνδρες Μεσσήνιοι, δυσχερῶς ἀκούειν Ὀλυνθίους, εἴ τίς τι λέγοι κατὰ Φιλίππου κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους, ὅτ' Ἀνθεμοῦντα μὲν αὐτοῖς ἠφίει, οὗ πάντες οἱ πρότερον Μακεδονίας βασιλεῖς ἀντεποιοῦντο, Ποτίδαιαν δ' ἐδίδου, τοὺς Ἀθηναίων ἀποίκους ἐκβαλών· καὶ τὴν μὲν ἔχθραν τὴν πρὸς ἡμᾶς αὐτὸς ἀνῄρητο, τὴν χώραν δ' ἐκείνοις ἐδεδώκει καρποῦσθαι; ἆρα προσδοκᾷν αὐτοὺς τοιαῦτα πείσεσθαι, ἢ λέγοντος ἄν τινος πιστεῦσαι; οὐκ οἴεσθέ γε. Ἀλλ' ὅμως, ἔφην ἐγώ, μικρὸν χρόνον τὴν ἀλλοτρίαν καρπωσάμενοι, πολὺν τῆς ἑαυτῶν ὑπ' ἐκείνου στέρονται, αἰσχρῶς ἐκπεσόντες, οὐ κρατηθέντες μόνον, ἀλλὰ καὶ προδοθέντες ὑπ' ἀλλήλων καὶ πραθέντες· οὐ γὰρ ἀσφαλεῖς ταῖς πολιτείαις αἱ πρὸς τοὺς τυράννους αὗται λίαν ὁμιλίαι. Τί δ' οἱ Θετταλοί; ἆρ' οἴεσθε, ἔφην, ὅτ' αὐτῶν τοὺς τυράννους ἐξέβαλε, καὶ πάλιν Νίκαιαν καὶ Μαγνησίαν ἐδίδου, προσδοκᾷν τὴν καθεστῶσαν νῦν δεκαδαρχίαν ἔσεσθαι παρ' αὐτοῖς; ἢ τὸν τὴν πυλαίαν ἀποδόντα, τοῦτον τὰς ἰδίας αὐτῶν προσόδους παραιρήσεσθαι; οὐκ ἔστι ταῦτα· ἀλλὰ μὴν γέγονε

ταῦτα, καὶ πᾶσίν ἐστιν εἰδέναι. Ὑμεῖς δ᾽, ἔφην ἐγὼ, διδόντα μὲν καὶ ὑπισχνούμενον θεωρεῖτε Φίλιππον· ἐξηπατηκότα δ᾽ ἤδη καὶ παρακεκρουσμένον ἀπεύχεσθε, ἂν σωφρονῆτ᾽, ἰδεῖν.

Ἔστι τοίνυν, νὴ Δί᾽, ἔφην ἐγὼ, παντοδαπὰ εὑρημένα ταῖς πόλεσι πρὸς φυλακὴν καὶ σωτηρίαν, οἷον χαρακώματα, καὶ τείχη, καὶ τάφροι, καὶ τἄλλα ὅσα τοιαῦτα. Καὶ ταῦτα μέν ἐστιν ἅπαντα χειροποίητα, καὶ δαπάνης πολλῆς προσδεῖται· ἓν δέ τι κοινὸν ἡ φύσις τῶν εὖ φρονούντων ἐν ἑαυτῇ κέκτηται φυλακτήριον, ὃ πᾶσι μέν ἐστιν ἀγαθὸν καὶ σωτήριον, μάλιστα δὲ τοῖς πλήθεσι πρὸς τοὺς τυράννους. Τί οὖν ἐστὶ τοῦτο; ἀπιστία. Ταύτην φυλάττετε. Ταύτης ἀντέχεσθε. Ἐὰν ταύτην σώζητε, οὐδὲν δεινὸν μὴ πάθητε.

Τί οὖν ζητεῖτε; ἔφην· ἐλευθερίαν; εἶτ᾽ οὐχ ὁρᾶτε Φίλιππον ἀλλοτριωτάτας ταύτῃ καὶ τὰς προσηγορίας ἔχοντα; βασιλεὺς γὰρ καὶ τύραννος ἅπας, ἐχθρὸς ἐλευθερίᾳ καὶ νόμοις ἐναντίος. Οὐ φυλάξεσθ᾽, ἔφην, ὅπως μὴ, πολέμου ζητοῦντες ἀπαλλαγῆναι, δεσπότην εὕρητε (*);

Ταῦτ᾽ ἀκούσαντες ἐκεῖνοι, καὶ θορυβοῦντες, ὡς

(*) Allusion à la fable du Cheval et du Cerf, dans Ésope.

s'emparerait un jour de leurs propres revenus? Non, sans doute. Et pourtant voilà ce qui est arrivé aux yeux de toute la Grèce. Vous donc, ajoutai-je, qui voyez ce que c'est que Philippe, quand il donne et quand il promet, demandez aux dieux, si vous êtes sages, de ne pas savoir ce qu'il est, quand il séduit et quand il trompe.

On a inventé, pour la garde et la sûreté des villes, divers moyens de défense, tels que des remparts, des murailles, des fossés, et mille autres ouvrages semblables; mais tous ces moyens de défense exigent beaucoup de bras et des dépenses énormes. Il est un rempart commun à tous les sages, et qu'ils portent en eux-mêmes; un rempart avantageux et salutaire à tout le monde, mais principalement aux républiques, contre les tyrans. Quel est ce rempart? la défiance. Portez-la toujours avec vous; qu'elle soit votre compagne inséparable: tant que vous la conserverez, vous serez à l'abri de tous les maux.

D'ailleurs, leur disais-je encore, que cherchez-vous? la liberté? Eh! ne voyez-vous pas que les noms même de Philippe sont en opposition avec elle: car un tyran, un roi est ennemi de la liberté, et opposé à toutes les lois. Prenez garde, concluais-je enfin, qu'en voulant vous délivrer de la guerre, vous ne tombiez entre les mains d'un maître.

Après avoir entendu ce discours, et témoigné leur approbation par de bruyans applaudissemens, après avoir entendu d'autres députés leur tenir

plusieurs fois le même langage en ma présence, et vraisemblablement encore après mon départ, les Messéniens et les Argiens n'en restèrent pas moins attachés à l'amitié de Philippe, et pleins de confiance dans ses promesses. Que des Messéniens, que des gens du Péloponèse voient le meilleur parti, et ne le suivent pas, il n'y a rien là d'extraordinaire; mais ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que vous-mêmes, instruits par les discours de vos orateurs et par vos propres lumières, qu'on vous dresse des piéges et que l'on vous investit de toutes parts, vous vous exposiez, par votre inaction, à tomber, sans vous en apercevoir, dans l'abîme qu'on creuse sous vos pas : tant les douceurs de l'indolence et le plaisir du moment l'emportent dans votre âme sur tous les avantages à venir!

A l'égard du parti que vous devez prendre, vous en délibérerez plus tard, si vous pensez sagement. Quant à la réponse que vous devez faire aux ministres étrangers, voici par quels décrets vous devez leur répondre (*a*).

Il faut citer devant vous, Athéniens, ceux qui, par les promesses qu'ils vous apportèrent de Macédoine, vous engagèrent à conclure la paix. Car, moi je n'aurais jamais consenti à aller en ambassade, et vous, j'en suis certain, vous n'auriez jamais posé les armes, si vous eussiez prévu la conduite que tiendrait Philippe après avoir obtenu la

---

(*a*) Voyez la note, à la page 32.

ὀρθῶς λέγεται, καὶ πολλοὺς ἑτέρους λόγους καὶ παρὰ τῶν πρέσβεων, καὶ παρόντος ἐμοῦ, καὶ πάλιν ὕστερον ἀκούσαντες, ὡς ἔοικεν, οὐδὲν μᾶλλον ἀποσχήσονται τῆς Φιλίππου φιλίας, οὐδ' ὧν ἐπαγγέλλεται. Καὶ οὐ τοῦτό ἐστιν ἄτοπον, εἰ Μεσσήνιοι καὶ Πελοποννησίων τινὲς, παρ' ἃ τῷ λογισμῷ βέλτισθ' ὁρῶσι, τί πράξουσιν· ἀλλ' εἰ ὑμεῖς αὐτοὶ, οἱ καὶ συνιέντες αὐτοὶ καὶ τῶν λεγόντων ἀκούοντες ἡμῶν, ὡς ἐπιβουλεύεσθε, ὡς περιστοιχίζεσθε, ἐκ τοῦ μηδὲν ἤδη ποιῆσαι λήσετε, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, πάντα ταῦθ' ὑπομείναντες. Οὕτως ἡ παραυτίχ' ἡδονὴ καὶ ῥαστώνη μεῖζον ἰσχύει τοῦ ποθ' ὕστερον συνοίσειν μέλλοντος.

Περὶ μὲν δὴ τῶν ὑμῖν πρακτέων καθ' ὑμᾶς αὐτοὺς ὕστερον βουλεύσεσθε, ἂν σωφρονῆτε· ἃ δὲ νῦν ἀποκρινάμενοι τὰ δέοντ' ἂν εἴητ' ἐψηφισμένοι, ταῦτ' ἤδη λέξω. Ἦν μὲν οὖν δίκαιον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς ἐνεγκόντας τὰς ὑποσχέσεις, ἐφ' αἷς ἐπείσθητε ποιήσασθαι τὴν εἰρήνην, καλεῖν (οὔτε γὰρ αὐτὸς ἄν ποτε ὑπέμεινα πρεσβεύειν, οὔτ' ἂν ὑμεῖς, εὖ οἶδ' ὅτι, ἐπαύσασθε πολεμοῦντες, εἰ τοιαῦτα πράξειν τυχόντα εἰρήνης Φίλιππον ᾤεσθε· ἀλλ' ἦν πολὺ τούτων ἀφεστηκότα τὰ τότε λεγόμενα)· καὶ πάλιν γ' ἑτέρους καλεῖν.

Τίνας; τοὺς, ὅτ' ἐγὼ, γεγονυίας ἤδη τῆς εἰρήνης, ἀπὸ τῆς ὑστέρας ἥκων πρεσβείας, τῆς ἐπὶ τοὺς ὅρκους, αἰσθόμενος φενακιζομένην τὴν πόλιν, προὔλεγον καὶ διεμαρτυρόμην καὶ οὐκ εἴων προέσθαι Πύλας οὐδὲ Φωκέας, λέγοντας ὡς ἐγὼ μὲν ὕδωρ πίνων, εἰκότως δύσκολος καὶ δύστροπός εἰμί τις ἄνθρωπος, Φίλιππος δ', ὅπερ εὔξαισθ' ἂν ὑμεῖς, ἐὰν παρέλθῃ, πράξει, καὶ Θεσπιὰς μὲν καὶ Πλαταιὰς τειχιεῖ, Θηβαίους δὲ παύσει τῆς ὕβρεως, Χεῤῥόννησον δὲ τοῖς αὐτοῦ τέλεσι διορύξει, Εὔβοιαν δὲ καὶ τὸν Ὠρωπὸν ἀντ' Ἀμφιπόλεως ὑμῖν ἀποδώσει· ταῦτα γὰρ ἅπαντα ἐπὶ τοῦ βήματος ἐνταυθοῖ μνημονεύετ', εὖ οἶδ' ὅτι, ῥηθέντα, καίπερ ὄντες οὐ δεινοὶ τοὺς ἀδικοῦντας μεμνῆσθαι· καὶ, τὸ πάντων αἴσχιστον, καὶ τοῖς ἐγγόνοις πρὸς τὰς ἐλπίδας τὴν αὐτὴν εἰρήνην εἶναι ταύτην προσεψηφίσασθε. Οὕτω τελέως ὑπήχθητε.

Τί δὴ ταῦτα νῦν λέγω, καὶ καλεῖν φημὶ δεῖν τούτους; ἐγὼ, νὴ τοὺς θεοὺς, τἀληθῆ μετὰ παῤῥησίας ἐρῶ πρὸς ὑμᾶς, καὶ οὐκ ἀποκρύψομαι· οὐχ ἵν', εἰς λοιδορίαν ἐμπεσὼν, ἐμαυτῷ μὲν ἐξ ἴσου λόγον παρ' ὑμῖν ποιήσω, τοῖς δ' ἐμοὶ προσκρούσασιν ἐξ ἀρχῆς καινὴν παράσχω πρόφασιν τοῦ πάλιν

paix. Ce qu'on vous promettait alors, était bien différent de ce qu'il a fait depuis. Il en est d'autres encore qu'il faudrait mettre en accusation. Quels sont-ils, ceux qui disaient, après la conclusion de la paix, et à mon retour de la seconde ambassade auprès de Philippe pour la prestation des sermens, lorsque je dévoilais le piége où je sentais qu'on engageait la république, ceux dis-je, qui répondaient à mes prédictions, à mes protestations, à mes conseils de ne pas abandonner les Thermopyles et la Phocide; qu'étant un buveur d'eau [8], je devais être un homme chagrin et difficile ? Ils vous assuraient que Philippe, après avoir passé les Thermopyles, se conduirait en tout au gré de vos désirs, qu'il fortifierait Thespies et Platée [9], réprimerait l'insolence des Thébains, percerait à ses dépens l'isthme de la Chersonèse, et qu'il vous donnerait Orope et l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis. C'est ici, c'est dans cette tribune qu'on vous débitait tous ces discours, et vous en avez certainement conservé le souvenir, malgré votre facilité à oublier ceux qui violent à votre égard toutes les lois de la justice; et, pour comble d'ignominie, vous avez, sur de frivoles promesses, lié par un traité vos descendans eux-mêmes [10] : tant vous avez été complétement abusés !

Mais pourquoi, dira-t-on, rappeler maintenant tous ces discours, et demander qu'on mette tous ces hommes en accusation ? Je vais, j'en atteste les dieux ! vous dire la vérité avec franchise, et sans le moindre déguisement. Si je dénonce ici des

hommes qui ont trahi l'État, ce n'est pas que je veuille, en invectivant contre eux, les exciter à invectiver à leur tour contre moi, ni fournir à des hommes qui m'ont persécuté dès le commencement, l'occasion de recevoir de nouvelles largesses de Philippe; ce n'est pas non plus pour me répandre en vaines déclamations : mais je suis persuadé qu'un jour Philippe vous donnera bien d'autres sujets d'alarmes. Le danger va croissant de jour en jour : fassent les Dieux que mes conjectures se trouvent fausses! mais je tremble que déjà nous ne touchions au terme fatal.

Lors donc qu'il ne vous sera plus libre de négliger les événemens; lorsque vous ne serez pas seulement avertis par moi ou par d'autres, de tout ce qui se prépare contre la république, mais que vous en serez pleinement convaincus par le témoignage de vos yeux et par votre propre expérience, je ne doute pas qu'alors vous ne vous abandonniez à la colère et à la sévérité. Je crains, qu'au lieu de punir les députés qui ont dérobé à votre connaissance tout ce qu'ils savent en eux-mêmes être l'ouvrage de leur corruption; je crains que votre vengeance ne tombe sur les bons citoyens qui s'efforcent de réparer une partie des maux qu'a faits leur trahison. Car je vois parmi vous assez de gens qui déchargent leur colère, non sur le coupable, mais sur le premier qu'ils rencontrent.

Ainsi donc, lorsqu'il en est encore temps, et que l'orage n'est pas entièrement formé, lorsque nous pouvons encore nous éclairer mutuellement

γέ τι λαβεῖν παρὰ Φιλίππου, οὐδ' ἵνα τἄλλως ἀδολεσχῶ· ἀλλ' οἴομαί ποθ' ὑμᾶς λυπήσειν, ἃ Φίλιππος πράττει, μᾶλλον ἢ τὰ νυνί· τὰ γὰρ πράγματα ὁρῶ προβαίνοντα· καὶ οὐχὶ βουλοίμην μὲν ἂν εἰκάζειν ὀρθῶς, φοβοῦμαι δὲ, μὴ λίαν ἐγγὺς ᾖ τοῦτ' ἤδη.

Ὅταν οὖν μηκέθ' ὑμῖν ἀμελεῖν ἐξουσία γίγνηται τῶν συμβαινόντων, μηδ' ἀκούηθ', ὅτι ταῦτ' ἐφ' ὑμᾶς ἐστὶν, ἐμοῦ μηδὲ τοῦ δεῖνος, ἀλλ' αὐτοὶ πάντες ὁρᾶτε καὶ εὖ εἰδῆτε, ὀργίλους καὶ τραχεῖς ὑμᾶς ἔσεσθαι νομίζω. Φοβοῦμαι δὲ, μὴ τῶν πρέσβεων σεσιωπηκότων, ἐφ' οἷς αὐτοῖς συνίσασι δεδωροδοκηκόσι, τοῖς ἐπανορθοῦν τι πειρωμένοις τῶν διὰ τούτους ἀπολωλότων, τῇ παρ' ὑμῶν ὀργῇ περιπεσεῖν συμβῇ· ὁρῶ γὰρ ὡς τὰ πολλὰ ἐνίους, οὐκ εἰς τοὺς αἰτίους, ἀλλ' εἰς τοὺς ὑπὸ χεῖρα, μάλιστα τὴν ὀργὴν ἀφιέντας.

Ἕως οὖν ἔτι μέλλει καὶ συνίσταται τὰ πράγματα, καὶ κατακούομεν ἀλλήλων, ἕκαστον ὑμῶν, καίπερ ἀκριβῶς εἰδότα, ὅμως ἐπαναμνῆσαι βούλομαι, τίς ὁ Φωκέας καὶ Πύλας πείσας ὑμᾶς προέσθαι· ὧν καταστὰς ἐκεῖνος κύριος, τῆς ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν ὁδοῦ καὶ τῆς εἰς Πελοπόννησον κύριος γέγονε, καὶ πεποίηκεν ὑμῖν, μηκέτι περὶ τῶν Ἑλληνικῶν δικαίων,

μήθ᾽ ὑπὲρ τῶν ἔξω πραγμάτων εἶναι τὴν βουλήν, ἀλλ᾽ ὑπὲρ τῶν ἐν τῇ χώρᾳ καὶ τοῦ πρὸς τὴν Ἀττικὴν πολέμου, ὃς λυπήσει μὲν ἕκαστον, ἐπειδὰν παρῇ, γέγονε δ᾽ ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ· εἰ γὰρ μὴ παρεκρούσθητε τόθ᾽ ὑμεῖς, οὐδὲν ἂν ἦν νῦν τῇ πόλει πρᾶγμα· οὔτε γὰρ ναυσὶ δήπου κρατήσας, εἰς τὴν Ἀττικὴν ἦλθεν ἄν ποτε στόλῳ Φίλιππος, οὔτε πεζῇ βαδίζων ὑπὲρ τὰς Πύλας καὶ Φωκέας· ἀλλ᾽ ἢ τὰ δίκαι᾽ ἂν ἐποίει, καὶ τὴν εἰρήνην ἄγων ἡσυχίαν εἶχεν, ἢ παραχρῆμ᾽ ἂν ἦν ἐν ὁμοίῳ πολέμῳ, δι᾽ ὃν τότε πρότερον τῆς εἰρήνης ἐπεθύμησε.

Ταῦτ᾽ οὖν, ὡς μὲν ὑπομνῆσαι, νῦν ἱκανῶς εἴρηται· ὡς δ᾽ ἂν ἐξετασθείη μάλιστ᾽ ἀκριβῶς, μὴ γένοιτο, ὦ πάντες θεοί· οὐδένα γὰρ βουλοίμην ἂν ἔγωγε, οὐδ᾽ εἰ δίκαιός ἐστ᾽ ἀπολωλέναι, μετὰ τοῦ πάντων κινδύνου καὶ τῆς ζημίας δίκην ὑποσχεῖν.

sur nos intérêts communs; je veux, quoique vous soyez pleinement instruits du fait, je veux rappeler à votre souvenir quel est l'homme [11] qui vous persuada d'abandonner à Philippe la Phocide et les Thermopyles, dont la possession, lui ouvrant un passage dans l'Attique et dans le Péloponèse, vous a réduits à la nécessité de délibérer, non plus sur les droits et les intérêts des Grecs ou sur les affaires du dehors, mais sur la conservation de vos propres fortunes et sur les moyens d'éloigner de l'Attique, une guerre dont chacun de vous sera si alarmé lorsqu'elle éclatera, mais qui a véritablement commencé le jour où l'on abusa de votre confiance. Car, si vous n'eussiez pas alors été trompés, la république n'aurait aujourd'hui aucun sujet de crainte. Philippe, en effet, n'étant pas assez puissant sur mer [12] pour tenter une descente dans l'Attique, ni assez puissant sur terre pour forcer le passage des Thermopyles et de la Phocide, se serait renfermé dans les bornes de la justice et aurait observé dans une tranquillité parfaite la foi des traités, ou bien il serait aussitôt retombé dans une guerre semblable à celle qui l'avait contraint auparavant de rechercher la paix.

J'en ai dit assez pour rappeler à votre souvenir les sourdes pratiques de celui qui vous trompa. Dieux immortels ! ne permettez pas que nous en soyons convaincus par une funeste expérience ! car le citoyen, même le plus coupable et le plus digne de mort, j'aime mieux qu'il soit impuni, que de ne voir son supplice qu'en voyant les dangers et les malheurs de la patrie.

NOTES

SUR LA SIXIÈME PHILIPPIQUE.

[1] Après la bataille de Salamine, Xerxès croyant devoir se retirer dans ses états, laissa Mardonius dans la Grèce avec trois cents mille hommes de ses meilleures troupes. Ce général entreprit de soumettre les Athéniens. Il employa d'abord la voie de la négociation. Il chargea Alexandre, alors roi de Macédoine, un des ancêtres de Philippe, ami et allié des Athéniens, de les engager à se soumettre au roi de Perse, à condition qu'ils jouiraient d'une entière liberté, qu'ils rentreraient dans la possession de leur pays, qu'ils l'augmenteraient de telle province qu'ils jugeraient à propos; qu'enfin ils seraient libres chez eux et maîtres dans la Grèce. Les Athéniens rejetèrent, avec un noble orgueil, les offres que vint leur faire Alexandre de la part de l'ennemi, et prirent la résolution d'abandonner leur ville pour la seconde fois; résolution généreuse, qui fut couronnée par deux victoires signalées qu'ils remportèrent en un seul jour; l'une sur terre à Platée, où Mardonius fut tué, et toutes ses troupes taillées en pièces; l'autre sur mer, à Mycale, dans laquelle Cimon, amiral de la flotte athénienne, prit aux Perses deux cents vaisseaux. Il n'est pas besoin de faire sentir combien il y a d'adresse à citer un exemple dans lequel paraît un ancien roi de Macédoine qui joue un rôle si bas vis-à-vis des Athéniens d'alors qui en jouaient un si beau.

[2] L'histoire nous apprend que lorsque Xerxès envoya sommer les peuples de la Grèce de reconnaître sa domination, les Thébains ne tardèrent pas à subir le joug, et qu'aussitôt que la fortune parut incliner pour le roi de Perse, ils se jetèrent avec ardeur dans son parti, et servirent sous ses étendards. Elle rapporte que les Argiens s'obstinèrent à garder la neutralité, et à ne point concourir à la défense commune, sous prétexte qu'on refusait de partager le commandement entre eux et les Lacédémoniens.

[3] La marine des Athéniens était du double plus forte que celle de tous les autres Grecs ensemble, et chaque vaisseau pouvait se battre contre deux vaisseaux ennemis. Des trois cents vaisseaux qui composaient

la flotte grecque à Salamine, il y en avait deux cents athéniens. Il sortit trois cents voiles du port d'Athènes pour l'expédition de Sicile.

[4] L'union de Philippe avec les Thébains avait un beau côté, la vengeance d'Apollon et le châtiment des profanateurs de son temple. — *Un homme qui commande.....* Thèbes prétendait commander dans la Béotie, comme Sparte dans le Péloponèse. Après la défaite des Phocéens, Philippe avait livré aux Thébains Orchomène et Coronée, villes de Béotie, sur lesquelles les Thébains n'avaient pas plus de droit que les Lacédémoniens sur Messène.

[5] La Thessalie était abondante en bons chevaux, et les Thessaliens étaient d'excellens cavaliers. Les Thébains excellaient en infanterie; la cohorte sacrée en faisait l'élite. Philippe avait dans son armée de la cavalerie thessalienne et de l'infanterie thébaine; et quelques-uns prétendaient que ce prince, investi, pour ainsi dire, par ces troupes étrangères qui servaient sous lui, avait fait bien des choses contre son gré. — *Qu'il va fortifier Elatée.* Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, et la mieux située pour tenir en respect les Thébains. Aussi, dès que Philippe s'aperçut que les Thébains se refroidissaient pour lui, il commença par s'emparer d'Elatée. On avait démantelé cette place, comme toutes les autres de la Phocide.

[6] On ne sait pas dans quelle circonstance Démosthène fit aux Messéniens la harangue dont il rapporte ici un morceau frappant.

Anthémonte, ville de Macédoine, possédée depuis long-temps par les ancêtres de Philippe. — *Nicée*, ville des Locriens. Phalécus, général des Phocéens, à la fin de la guerre sacrée, livra cette place à Philippe, qui la remit aux Thessaliens.

[7] *Tetrarques*; il y a dans le grec *décadarchie.* C'est visiblement une faute de copiste; il faut *tétrarchie.* La Thessalie était divisée en quatre cantons, dans chacun desquels Philippe établit un commandant, ou *tétrarque.*

[8] Démosthène, soit par dégoût pour le vin, soit par régime, ne buvait que de l'eau. Ses ennemis en prirent occasion de le plaisanter. Philocrate, un d'entre eux, osa même, dans un discours public, employer ce début risible : *Il n'est pas surprenant, Athéniens, que Démosthène et moi nous ne pensions pas de même; il boit de l'eau, et moi je bois du vin.*

[9] Thespies et Platée, deux villes de Béotie, aussi ennemies des Thébains que dévouées aux Athéniens. — *Percerait l'isthme de la Chersonèse.* Les Athéniens étaient maîtres de la Chersonèse de Thrace,

par la cession que leur en avait faite Chersoblepte; mais cette presqu'île était continuellement exposée aux incursions des Thraces. L'unique moyen de les arrêter était de percer l'isthme. Le moindre petit trajet eût été pour eux une barrière insurmontable, parce qu'ils n'avaient point de vaisseaux. Philippe, par ses députés, avait promis aux Athéniens de percer l'isthme à ses dépens. Il n'exécuta point sa promesse.

[10] Selon la formule usitée, les Athéniens avaient inséré dans leur traité de paix les mots de *paix perpétuelle*, *de paix conclue avec eux et leurs descendans*. Ce n'était qu'une formule; car cette perpétuité, pour l'ordinaire, se bornait à un petit nombre d'années. Mais Démosthène relève toutes les circonstances qui peuvent aggraver le crime des traîtres qu'il dénonce sans les citer nommément.

[11] C'est Eschine dont Démosthène veut ici parler. — *D'abandonner à Philippe la Phocide et les Thermopyles....* Il suffit d'avoir une légère teinture de géographie pour comprendre quels avantages Philippe pouvait tirer de la conquête des Thermopyles et de la Phocide, et comment elle lui ouvrait une entrée dans l'Attique et dans le Péloponèse.

[12] Quoique Philippe eût formé lui-même une marine, comme nous l'avons remarqué plus haut, elle n'était rien en comparaison de celle d'Athènes.

NOTE qui se rapporte à la page 22.

« Le texte est ici un peu embarrassé (dit M. Auger); au moyen d'un » léger changement, j'ai tâché d'en tirer un sens raisonnable et bien » suivi. »

Je pense avec Tourreil qu'il s'agit tout simplement d'une réponse à faire à des ambassadeurs ou à des lettres de Philippe, ou bien encore à des propositions faites aux Athéniens par les partisans de Philippe.

Si Démosthène eût joint au verbe ἀποκρινάμενοι un régime qui désignât celui ou ceux à qui on devait répondre, la phrase serait aujourd'hui plus claire pour nous; mais, dans le temps, elle ne l'eût pas été davantage pour les Athéniens; car, avant l'assemblée, une affiche publique les avertissait toujours de l'objet de la délibération, et Démosthène savait bien que le mot ἀποκρινάμενοι suffisait seul, pour qu'on entendît de quelle réponse il voulait parler.

SOMMAIRE

DE LA SEPTIÈME PHILIPPIQUE.

Les Athéniens, éclairés par Démosthène sur leurs vrais intérêts, et animés par son discours, étaient disposés à s'unir avec Lacédémone, qui sollicitait leur alliance. Philippe, ne voulant point avoir sur les bras deux ennemis si redoutables, renonça à son entreprise sur le Péloponèse, et tourna ses armes du côté de la haute Thrace, où il fit plusieurs conquêtes. Ce prince, actif et ambitieux, se trouvait partout, soit par lui-même, soit par ses généraux. Sans parler de ses autres exploits, il prit l'Halonèse sur le corsaire Sostrate. Plusieurs villes grecques se mirent sous sa protection, entre autres Cardie, ville considérable de la Chersonèse. Les entreprises et les démarches de Philippe renouvelèrent le chagrin et les clameurs du peuple d'Athènes. Ils envoyèrent Démosthène, Polyeucte, Clitomaque et l'orateur Lycurgue dans le Péloponèse pour former une ligue générale contre le roi de Macédoine. Démosthène était revenu, et avait assuré que les secours du Péloponèse ne tarderaient pas à être prêts. Philippe, instruit de ces mouvemens, envoya Python à Athènes, avec une lettre qui ne s'est point conservée, mais dont les principaux articles se trouvent dans la harangue sur l'Halonèse.

Cette lettre contenait 1.° que l'Halonèse lui appartenait légitimement, puisqu'il en avait fait la conquête sur les pirates; qu'il voulait bien cependant en faire un don aux Athéniens: il offrait de s'en rapporter à des arbitres pour cet objet et pour d'autres.

2.° Il leur propose de conclure un traité de commerce entre ses sujets et leurs citoyens.

3.° Il exhorte les Athéniens de se joindre à lui pour rendre les mers libres.

4.° Il est faux que ces ambassadeurs aient permis aux Athéniens de réformer le traité à leur gré.

5.° Les Athéniens ont décidé eux-mêmes qu'Amphipolis était à lui, puisqu'ils avaient mis dans le traité que chacun garderait ce qu'il avait.

6.° Les Athéniens avaient ajouté une autre clause au traité; savoir, que les villes grecques qui n'y étaient point comprises, demeureraient libres : il déclare qu'il souscrit à cet article.

7.° Il annonce que les Athéniens ont tort de se plaindre perpétuellement qu'il leur ait manqué de parole, puisqu'il ne leur a jamais rien promis.

8.° Il est prêt de s'en rapporter à des arbitres pour les conquêtes qu'il a faites depuis la paix.

9.° Il rappelle aux Athéniens qu'il leur a toujours rendu leurs prisonniers de guerre.

10.° A l'égard de la contestation des Cardiens avec les villes athéniennes de la Chersonèse au sujet des limites, il leur propose encore de remettre cette affaire à des arbitres. Il se charge de faire consentir les Cardiens à ce qui sera décidé.

Python (1), en présentant cette lettre, l'appuya d'un discours où il défendit son maître avec son éloquence ordinaire.

---

(1) Python de Byzance, grand orateur, avait obtenu le droit de cité à Athènes, puis s'était tourné du côté de Philippe. Il avait une éloquence animée et persuasive à laquelle il était difficile de résister. Philippe, dont il était le zélé partisan, s'en servit avec avantage dans plusieurs députations. Mais Python trouvait en Démosthène un homme qui savait lui répondre, et qui ramenait bientôt les esprits qu'il avait entraînés.

On verra comment l'orateur d'Athènes répond à tous ces articles. Quoique son discours se trouve parmi les œuvres de Démosthène, et qu'il ne soit pas sans mérite, je crois cependant, avec plusieurs critiques anciens et modernes, qu'il n'est pas de Démosthène. Il ne me paraît ni dans son ton ni dans sa manière. Les critiques l'attribuent à Hégésippe. Ce qui l'a fait insérer parmi les œuvres de Démosthène, c'est qu'il est presque certain, par le témoignage d'Eschine, que Démosthène parla dans cette circonstance. Il est intitulé *sur l'Halonèse*, parce que, sans doute, c'était le premier article de la lettre, et que c'est le premier que l'orateur discute.

Cette harangue fut prononcée la seconde année de la CIX.e Olympiade, sous l'archonte Pythodore.

ΚΑΤΑ ΦΙΛΙΠΠΟΥ

ΛΟΓΟΣ ΕΒΔΟΜΟΣ.

Ἄνδρες Ἀθηναῖοι, οὐκ ἔστιν ὅπως αἱ αἰτίαι, ἃς Φίλιππος αἰτιᾶται τοὺς ὑπὲρ τῶν δικαίων πρὸς ὑμᾶς λέγοντας, κωλύσουσι συμβούλους ἡμᾶς γίγνεσθαι ὑπὲρ τῶν ὑμῖν συμφερόντων· δεινὸν γὰρ ἂν εἴη, εἰ τὴν ἐπὶ τοῦ βήματος παῤῥησίαν αἱ παρ' ἐκείνου πεμπόμεναι ἐπιστολαὶ ἀνέλοιεν. Ἐγὼ δ' ὑμῖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, βούλομαι, πρῶτον μὲν περὶ ὧν Φίλιππος ἐπέσταλκε, περὶ τούτων διεξελθεῖν· ὕστερον δὲ περὶ ὧν οἱ πρέσβεις λέγουσι καὶ ἡμεῖς λέξομεν.

Φίλιππος γὰρ ἄρχεται μὲν περὶ Ἀλοννήσου λέγων, ὡς ὑμῖν δίδωσιν ἑαυτοῦ οὖσαν· ὑμᾶς δὲ οὔ φησι δικαίως αὐτὸν ἀπαιτεῖν· οὐ γὰρ ὑμετέραν οὖσαν, οὔτε τότε λαβεῖν, οὔτε νῦν ἔχειν. Ἔλεγε δὲ καὶ πρὸς ἡμᾶς τοιούτους λόγους, ὅτε πρὸς αὐτὸν ἐπρεσβεύσαμεν, ὡς λῃστὰς ἀφελόμενος ταύτην τὴν νῆσον κτήσαιτο, καὶ προσήκειν αὐτὴν ἑαυτοῦ εἶναι. Τοῦτον δὲ τὸν λόγον, ὡς οὐκ ἔστι δίκαιος, οὐ χαλεπόν ἐστιν αὐτοῦ ἀφελέσθαι· ἅπαντες γὰρ οἱ λῃσταὶ, τοὺς ἀλλο-

SEPTIÈME PHILIPPIQUE.*

Les reproches dont Philippe charge les orateurs qui discutent vos droits à la tribune, ne doivent pas, Athéniens, nous imposer silence sur vos vrais intérêts ; et il serait honteux que les lettres qu'il vous écrit, nous empêchassent de nous expliquer librement. Je parcourrai d'abord tous les articles de sa lettre, et je parlerai ensuite des discours de ses députés (*a*).

Il débute par l'Halonèse, qu'il vous donne comme étant à lui. Vous avez tort, dit-il, de la réclamer comme étant à vous; elle n'était pas à vous quand il l'a prise, et vous n'y avez aucun droit à présent qu'il la possède. Lorsque nous avons été chez lui en ambassade, il nous disait qu'ayant pris cette île sur les pirates, elle devait être à lui.

Il n'est pas difficile de détruire cette raison, et d'en montrer la faiblesse. Tous les pirates s'emparent de places qui appartiennent à d'autres; il les fortifient, et de là ils inquiètent les navigateurs.

---

* Autrement, harangue sur l'Halonèse.

(*a*) L'orateur ne parle pas dans sa harangue des discours des députés, il annonce seulement à la fin qu'il travaillera à rédiger une réponse pour

Quiconque aurait vaincu et dompté des pirates, ne serait pas, sans doute, reçu à dire que ce qu'ils ont pris et qu'il a repris sur eux, lui appartient. Convenir (*a*) d'un tel principe, ce serait décider vous-mêmes que, si les pirates s'emparaient d'une place ou de l'Attique, ou de Lemnos, ou d'Imbros, ou de Scyros, et qu'ils en fussent chassés par d'autres que par nous, la place qu'ils nous auraient enlevée, appartiendrait à ceux qui auraient défait ces brigands.

Le monarque n'ignore pas la faiblesse des raisons qu'il allègue; il sait mieux que personne qu'il a tort; mais il se flatte que vous vous laisserez tromper par certains de vos orateurs qui lui ont promis de disposer ici les choses à son gré, et qui remplissent aujourd'hui leurs engagemens. Il n'ignore pas non plus qu'à quelque titre que vous possédiez l'île, vous l'aurez toujours à titre de don ou de restitution. Pourquoi donc ne se sert-il pas du mot *rendre* [1], qui est le terme conve-

---

les discours dont Python, et les députés qui l'accompagnaient, appuyèrent sans doute la lettre de Philippe Cette circonstance des députés qui accompagnaient Python, semble annoncer que c'est du même fait que veut parler Démosthène dans sa harangue pour Ctésiphon. *Quand Philippe*, dit-il, *envoya Python le Byzantin, et avec lui les députés de tous ses alliés, dans le dessein de vous confondre, etc.*

(*a*) Les raisons de l'orateur sont solides, à moins que, par négligence, les Athéniens n'aient laissé l'Halonèse entre les mains des pirates, et qu'ils veuillent la reprendre comme étant à eux, lorsque Philippe l'a conquise sur ces même pirates, à ses dépens et à ses risques.

τρίους τόπους καταλαμβάνοντες, καὶ τούτους ὀχυροὺς ποιούμενοι, ἐντεῦθεν τοὺς ἄλλους κακῶς ποιοῦσιν. Ὁ δὴ τοὺς λῃστὰς τιμωρησάμενος καὶ κρατήσας οὐκ ἂν δήπου εἰκότα λέγοι, εἰ φαίη, ἃ ἐκεῖνοι ἀδίκως καὶ ἀλλότρια εἶχον, ταῦθ' ἑαυτοῦ γίγνεσθαι· εἰ γὰρ ταῦτα συγχωρήσετε, τί κωλύει, καὶ εἴτινα τῆς Ἀττικῆς λῃσταὶ τόπον καταλάβοιεν, ἢ Λήμνου, ἢ Ἴμβρου, ἢ Σκύρου, καί τινες τούτους τοὺς λῃστὰς ἐκκόψαιεν, εὐθὺς καὶ τὸν τόπον τοῦτον, οὗ ἦσαν οἱ λῃσταὶ, τὸν ὄντα ἡμέτερον, τῶν τιμωρησαμένων τοὺς λῃστὰς γίγνεσθαι;

Φίλιππος δ' οὐκ ἀγνοεῖ ταῦτ' οὐ δίκαια λέγων· ἀλλ', εἰ καί τις ἄλλος, ἐπιστάμενος, παρακρουσθῆναι ἂν ὑμᾶς οἴεται ὑπὸ τῶν ἐνταῦθα διοικήσειν μελλόντων, ὡς ἂν αὐτὸς ἐκεῖνος βούληται, καὶ πρὶν ὑπεσχημένων, καὶ νῦν δὲ πραττόντων. Ἀλλὰ μὴν οὐδ' ἐκεῖνό γε λανθάνει αὐτὸν, ὅτι δι' ἀμφοτέρων τῶν ὀνομάτων, ὁποτέρῳ ἂν χρῆσθε ὑμεῖς, ἕξετε τὴν νῆσον, ἄν τε λάβητε, ἄν τ' ἀπολάβητε. Τί οὖν αὐτῷ διαφέρει, μὴ τῷ δικαίῳ ὀνόματι χρησάμενον ἀποδοῦναι ὑμῖν, ἀλλὰ δωρεὰν δεδωκέναι, τῷ ἀδίκῳ; οὐχ ἵν' εὐεργέτημά τι καταλογίσηται πρὸς ὑμᾶς· γελοῖον γὰρ ἂν εἴη τοῦτό γε τὸ εὐεργέτημα· ἀλλ' ἵν' ἐνδείξη-

ται ἅπασι τοῖς Ἕλλησιν, ὅτι Ἀθηναῖοι τὰ ἐν τῇ θαλάττῃ χωρία ἀγαπῶσι παρὰ τοῦ Μακεδόνος λαμβάνοντες. Τοῦτο δ' ὑμῖν οὐ ποιητέον ἐστὶν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι.

Ὅταν δὲ λέγῃ περὶ τούτων ὡς ἐθέλει διαδικάζεσθαι, οὐδὲν ἄλλο ἢ χλευάζει ὑμᾶς· πρῶτον μὲν ἀξιῶν Ἀθηναίους ὄντας πρὸς τὸν ἐκ Πέλλης ὁρμώμενον περὶ τῶν νήσων διαδικάζεσθαι, πότερον ὑμέτεραι, ἢ ἐκείνου εἰσίν· ὁπότε γὰρ ἡ μὲν δύναμις ἡ ὑμετέρα, ἡ ἐλευθερώσασα τοὺς Ἕλληνας, μὴ δύνηται ὑμῖν τὰ χωρία τὰ ἐν τῇ θαλάττῃ διασώζειν, οἱ δὲ δικασταὶ, οἷς ἂν ἐπιτρέψητε, οἱ κύριοι τῆς ψήφου, οὗτοι ὑμῖν σώζωσιν, ἐὰν μὴ Φίλιππος αὐτοὺς πρίηται· πῶς ὑμεῖς οὐχ ὁμολογουμένως, ὅταν ταῦτα διαπράττησθε, τῶν ἐν τῇ ἠπείρῳ ἁπάντων ἀφεστήκατε, καὶ ἐπιδείκνυτε ἅπασιν ἀνθρώποις, ὅτι οὐδὲ περὶ ἑνὸς ἂν αὐτῷ διαγωνίζοισθε, εἴγε ὑπὲρ τῶν ἐν τῇ θαλάττῃ, οὗ φατὲ ἰσχύειν, μὴ διαγωνιεῖσθε, ἀλλὰ διαδικάσεσθε;

Ἔτι περὶ συμβόλων φησὶ πεπομφέναι πρὸς ὑμᾶς τοὺς ποιησομένους· ταῦτα δὲ κύρια ἔσεσθαι, οὐκ ἐπειδὰν ἐν τῷ δικαστηρίῳ τῷ παρ' ὑμῖν κυρωθῇ, ὡς ὁ νόμος κελεύει, ἀλλ' ἐπειδὰν ὡς ἑαυτὸν ἐπανενεχθῇ, ἐφέσιμον τὴν παρ' ὑμῶν γενομένην γνῶσιν ὡς ἑαυτὸν

nable, et emploie-t-il celui de *donner*, qui n'est point juste? ce n'est pas afin de prétendre qu'il vous fait une grâce : pareille prétention serait ridicule; mais il veut montrer à tous les Grecs que les Athéniens se trouvent heureux de recevoir d'un Macédonien des places maritimes : ce qui serait pour vous une honte.

Quand il dit que là-dessus il s'en rapportera à des arbitres, il vous fait insulte : il voudrait que des Athéniens plaidassent pour des îles avec un homme originaire de Pella (*a*), et qu'ils fissent décider par d'autres si elles sont à eux ou à lui. D'ailleurs, si cette puissance d'Athènes qui a délivré les Grecs, ne peut vous conserver les places maritimes, et que des arbitres à qui vous vous en serez rapportés, vous les adjugent, en supposant qu'ils ne soient pas corrompus par Philippe; que gagnerez-vous par-là? sinon de déclarer que vous renoncez à toutes les possessions du continent, et d'apprendre à tous les peuples que vous n'en réclamerez aucune contre ce prince, les armes à la main, puisque les possessions de la mer sur laquelle vous vous dites si puissans, vous les réclamez, non par la force, mais par des discussions juridiques.

Par rapport au traité de commerce entre vous et

(*a*) Pella était la capitale de Macédoine, et le lieu de la naissance de Philippe.

lui, il a envoyé, dit-il, ses ministres pour le conclure. Il veut que les affaires de commerce portées devant vos tribunaux, ne soient pas jugées en dernier ressort, comme la loi le demande, mais qu'elles soient reportées devant lui, et qu'on appelle de vos jugemens aux siens. Il voudrait réussir et vous faire convenir par-là que, loin de vous croire fondés à faire des plaintes au sujet de Potidée, vous reconnaissez vous-mêmes la légitimité de la prise et de la possession (*a*). Cependant, ceux des Athéniens qui habitaient Potidée se sont vus dépouillés de toute leur fortune, quoique nous ne fussions plus en guerre avec Philippe, que nous eussions fait alliance avec lui, et qu'il eût engagé sa foi vis-à-vis d'eux. Il veut donc que vous annonciez, par des effets, que vous ne vous plaignez pas de sa conduite, et que vous ne vous regardez pas comme lésés. Mais après tout, qu'est-il besoin de traités de commerce entre les Athéniens et les Macédoniens? Le temps passé nous prouve qu'ils seraient inutiles. Ni Amyntas, père de Philippe, ni les autres rois de Macédoine, n'ont jamais fait de pareils traités avec notre république, quoique pourtant il y eût alors plus de commerce entre les deux peuples. La Macédoine nous était soumise, elle nous

---

(*a*) J'avoue que je ne vois pas quel rapport il y a entre la prise de Potidée qui avait appartenu aux Athéniens, et le traité de commerce que Philippe voulait conclure; et j'aime mieux dire que cela fait allusion à quelque circonstance que l'on ignore, que de donner une explication forcée.

ποιούμενος· βούλεται γὰρ ὑμῶν τοῦτο προλαβεῖν, καὶ ὁμολογούμενον ἐν τοῖς συμβόλοις καταστῆσαι, ὅτι τῶν περὶ Ποτίδαιαν γεγενημένων ἀδικημάτων οὐδὲν ἐγκαλεῖτε αὐτῷ ὡς ἀδικούμενοι, ἀλλὰ βεβαιοῦτε δικαίως αὐτὴν ἐκεῖνον καὶ λαβεῖν καὶ κεκτῆσθαι. Καίτοι Ἀθηναίων οἱ ἐν Ποτιδαίᾳ κατοικοῦντες, οὐκ ὄντος αὐτοῖς πολέμου πρὸς Φίλιππον, ἀλλὰ συμμαχίας καὶ ὅρκων ὀμωμοσμένων, οὓς Φίλιππος τοῖς οἰκοῦσιν ἐν Ποτιδαίᾳ ὤμοσεν, ἀφῃρέθησαν ὑπ' αὐτοῦ τὰ κτήματα. Ταῦτα δὴ βούλεται τἀδικήματα πανταχῶς παρ' ὑμῖν βεβαιώσασθαι, ὅτι οὔτ' ἐγκαλεῖτε αὐτῷ, οὔθ' ἡγεῖσθε ἀδικεῖσθαι· ἐπεὶ ὅτι γε συμβόλων οὐδὲν δέονται Μακεδόνες πρὸς Ἀθηναίους ὁ παρεληλυθὼς ὑμῖν χρόνος τεκμήριον γενέσθω· οὔτε γὰρ Ἀμύντας, ὁ πατὴρ ὁ Φιλίππου, οὔθ' οἱ ἄλλοι Μακεδονίας βασιλεῖς οὐδεπώποτε σύμβολα ἐποιήσαντο πρὸς τὴν πόλιν τὴν ἡμετέραν. Καίτοι πλείους γε ἦσαν αἱ ἐπιμιξίαι τότε πρὸς ἀλλήλους, ἢ νῦν εἰσίν· ἐφ' ἡμῖν γὰρ ἦν ἡ Μακεδονία, καὶ φόρους ἡμῖν ἔφερε, καὶ τοῖς ἐμπορίοις τότε μᾶλλον, ἢ νῦν, ἡμεῖς τε τοῖς ἐκεῖ, κἀκεῖνοι τοῖς παρ' ἡμῖν ἐχρῶντο· καὶ ἐμπορικαὶ δίκαι οὐκ ἦσαν, ὥσπερ νῦν, ἀκρι-

βεῖς, αἱ κατὰ μῆνα ποιοῦσαι μηδὲν δεῖσθαι συμβόλων τοὺς τοσοῦτον ἀλλήλων ἀπέχοντας. Ἀλλ᾽ ὅμως οὐδενὸς ὄντος τοιούτου τότε, οὐκ ἐλυσιτέλει σύμβολα ποιησαμένους, οὔτ᾽ ἐκ Μακεδονίας πλεῖν Ἀθήναζε δίκας ληψομένους, οὔθ᾽ ἡμῖν εἰς Μακεδονίαν· ἀλλ᾽ ἡμεῖς τε τοῖς ἐκεῖ νομίμοις, ἐκεῖνοί τε τοῖς παρ᾽ ἡμῖν τὰς δίκας ἐλάμβανον. Μὴ οὖν ἀγνοεῖτε, ὅτι τὰ σύμβολα ταῦτα γίγνεται εἰς ὑποδοχὴν τοῦ μηδ᾽ ἀμφισβητῆσαι ὑμᾶς εὐλόγως ἔτι περὶ Ποτιδαίας.

Περὶ δὲ τῶν λῃστῶν δίκαιόν φησιν εἶναι κοινῇ φυλάττειν τοὺς ἐν τῇ θαλάττῃ κακουργοῦντας ὑμᾶς τε καὶ αὐτὸν, οὐδὲν ἄλλο ἢ τοῦτ᾽ ἀξιῶν, ὑφ᾽ ἡμῶν εἰς τὴν θάλατταν κατασταθῆναι, καὶ ὁμολογῆσαι ὑμᾶς, ὡς ἄνευ Φιλίππου οὐδὲ τὴν ἐν τῇ θαλάττῃ φυλακὴν δυνατοί ἐστε φυλάττειν· ἔτι δὲ καὶ δοθῆναι αὐτῷ ταύτην τὴν ἄδειαν, περιπλέοντι καὶ ὁρμιζομένῳ εἰς τὰς νήσους ἐπὶ προφάσει τῇ τῶν λῃστῶν φυλακῇ, διαφθείρειν τοὺς νησιώτας καὶ ἀφιστάναι ἀφ᾽ ὑμῶν, καὶ μὴ μόνον τοὺς φυγάδας τοὺς παρ᾽ ἑαυτοῦ εἰς Θάσον διακεκομικέναι διὰ τῶν ὑμετέρων στρατηγῶν, ἀλλὰ καὶ τὰς ἄλλας νήσους οἰκειώσασθαι, συμπέμπων τοὺς συμπλευσομένους μετὰ τῶν στρατηγῶν τῶν

payait tribut [2]; et alors, bien plus qu'aujourd'hui, nous fréquentions leurs ports et eux les nôtres. Outre cela, les procès pour le commerce n'étaient pas jugés aussi régulièrement que de nos jours. Ils sont à présent jugés tous les mois, en sorte que, vu la distance des lieux, il ne serait pas à propos de conclure le traité que demande Philippe. Au reste, quoiqu'anciennement les choses ne fussent pas réglées comme aujourd'hui, on ne trouvait aucun avantage à faire de pareils traités, à se transporter, pour obtenir justice, ou d'Athènes en Macédoine, ou de Macédoine à Athènes. Les Macédoniens étaient jugés chez nous par nos lois, et nous chez eux par les leurs. Sachez donc qu'on ne veut conclure le traité dont je parle, que pour vous faire convenir que vous n'auriez plus bonne grâce à revendiquer Potidée.

Quant aux pirates [3], il dit que vous devez vous réunir vous et lui afin de purger la mer des brigands qui l'infestent; et il n'a en cela d'autre dessein, sinon que vous lui accordiez l'empire des mers, et que vous déclariez que, sans le secours de Philippe, vous n'êtes pas en état de les défendre. Il veut, de plus, en naviguant partout, et en abordant à toutes les îles, sous prétexte de protéger la navigation, pouvoir nous débaucher les insulaires, et non-seulement transporter à Thase, par le moyen de nos généraux, les Thasiens réfugiés en Macédoine [4], mais encore s'assujettir les autres îles, en faisant accompagner nos généraux de ses

troupes, comme pour partager avec eux le soin de garder la mer. Il en est cependant qui disent qu'il n'a pas besoin de puissance maritime. Il n'en a pas besoin ! et il équipe des navires, bâtit des arsenaux [5]; il veut mettre des flottes à la voile, et faire, à grands frais, des préparatifs de batailles navales. Non, il n'a rien plus à cœur que d'être puissant sur mer. Croyez-vous donc, Athéniens, que Philippe vous presserait de lui accorder un pareil avantage, s'il n'avait du mépris pour vous, et de la confiance en ceux qu'il a pris ici pour ses amis? ces hommes qui ne rougissent pas de sacrifier leur patrie à un Macédonien, et qui, en recevant ses présens, croient enrichir leurs maisons, lorsqu'ils vendent et la ville et leurs maisons.

Pour ce qui est du pouvoir que nous ont accordé les députés du prince, de faire quelques changemens dans le traité de paix, parce que nous avons ajouté un article reconnu pour juste chez tous les peuples, *que chacun garderait ce qu'il avait*, il nie qu'il nous ait accordé ce pouvoir, et que ses députés nous en aient parlé, uniquement appuyé sur ce que ses amis d'Athènes l'ont prévenu que vous étiez sujets à oublier ce qui se dit dans vos assemblées. Mais c'est la seule chose dont vous n'ayez pu perdre le souvenir. Il y eut un décret de porté dans la même assemblée où les députés du monarque vous avaient parlé en son nom : or, il n'est pas possible que, les discours

ἡμετέρων, ὡς κοινωνήσοντας τῆς κατὰ θάλατλαν φυλακῆς. Καίτοι οὔ φασί τινες αὐτὸν προσδεῖσθαι τῆς θαλάτλης· ὁ δ', οὐδὲν δεόμενος, τριήρεις κατασκευάζεται, καὶ νεωσοίκους οἰκοδομεῖται, καὶ ἀποστόλους ἀποστέλλειν βούλεται, καὶ δαπάνας οὐ μικρὰς δαπανᾷν εἰς τοὺς κατὰ θάλατλαν κινδύνους, ὧν οὐδὲν προτιμᾷ. Ταῦτ' οὖν οἴεσθ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, Φίλιππον ἀξιῶσαι ἂν ὑμᾶς συγχωρῆσαι αὐτῷ, εἰ μὴ ὑμῶν μὲν κατεφρόνει, οὓς δ' ἐνθάδε προήρηται φίλους κεκτῆσθαι, τούτοις διεπίστευεν; οἳ οὐκ αἰσχύνονται Φιλίππῳ ζῶντες, καὶ οὐ τῇ ἑαυτῶν πατρίδι· καὶ τὰς παρ' ἐκείνου δωρεὰς λαμβάνοντες οἴονται οἴκαδε λαμβάνειν, τὰ οἴκοι πωλοῦντες.

Περὶ δὲ τῆς ἐπανορθώσεως τῆς εἰρήνης, ἣν ἔδοσαν ἡμῖν οἱ πρέσβεις οἱ παρ' ἐκείνου πεμφθέντες ἐπανορθώσασθαι, ὅ, τι ἐπηνωρθωσάμεθα, ὃ παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις ὁμολογεῖται δίκαιον εἶναι, ἑκατέρους τὰ ἑαυτῶν ἔχειν, ἀμφισβητεῖ μὴ δεδωκέναι, μηδὲ τοὺς πρέσβεις ταῦτ' εἰρηκέναι πρὸς ὑμᾶς, οὐδὲν ἄλλο ἢ πεπεισμένος ὑπὸ τούτων, οἷς χρῆται φίλοις, ὡς ὑμεῖς οὐ μνημονεύετε τὰ ἐν τῷ δήμῳ εἰρημένα. Μόνον δὲ τοῦτο οὐχ οἷόν τέ ἐστιν ὑμῖν ἀμνημονῆσαι· ἐν γὰρ

τῇ αὐτῇ ἐκκλησίᾳ καὶ οἱ πρέσβεις ὑμῖν οἱ παρ' ἐκείνου ἥκοντες διελέγοντο, καὶ τὸ ψήφισμα ἐγράφη· ὥστε οὐχ οἷόν τέ ἐστι παραχρῆμα τῶν λόγων εἰρημένων, καὶ εὐθὺς τοῦ ψηφίσματος ἐπαναγιγνωσκομένου, τὴν καταψευδομένην γνώμην τῶν πρέσβεων, ταύτην ὑμᾶς χειροτονῆσαι· ὥστε τοῦτο μὲν οὐ κατ' ἐμοῦ, ἀλλὰ καθ' ὑμῶν ἐπέσταλκεν, ὡς ὑμεῖς περὶ ὧν οὐκ ἠκούσατε, περὶ τούτων ἀποκρινάμενοι, τὴν γνώμην ἀπεστείλατε. Καὶ οἱ μὲν πρέσβεις αὐτοὶ, ὧν κατεψεύδετο τὸ ψήφισμα, ὅτ' ἀπεκρίνασθε αὐτοῖς ἀναγινώσκοντες, καὶ ἐπὶ ξενίαν αὐτοὺς ἐκαλεῖτε, οὐκ ἐτόλμησαν παρελθεῖν, οὐδ' εἰπεῖν ὅτι, Καταψεύδεσθε ἡμῶν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ φατὲ ἡμᾶς εἰρηκέναι, ἃ οὐκ εἰρήκαμεν· ἀλλὰ σιωπῇ ἀπιόντες ᾤχοντο.

Βούλομαι δ' ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, (καὶ γὰρ εὐδοκίμησεν ὁ Πύθων παρ' ὑμῖν ἐν τῇ δημηγορίᾳ, ὁ τότε πρεσβεύων) αὐτοὺς τοὺς λόγους, οὓς ἔλεγεν, ὑπομνῆσαι· οἶδα γὰρ ὅτι μνησθήσεσθε· παραπλήσιοι δ' ἦσαν οἷς καὶ νῦν ἐπέσταλκε Φίλιππος· ἐγκαλῶν γὰρ ἡμῖν τοῖς διαβάλλουσι τὸν Φίλιππον, καὶ ὑμῖν ἐμέμφετο, ὅτι ὡρμηκότος αὐτοῦ εὖ ποιεῖν

des députés étant tenus le même jour, vous ayez ratifié un décret qui eût dit le contraire. C'est donc vous et non pas moi qu'il attaque dans sa lettre, quand il avance que vous lui avez envoyé un décret en réponse à des objets dont on ne vous avait point parlé. Les députés eux-mêmes, à qui le décret donnait un démenti, au lieu de vous dire, lorsque vous leur lisiez ce décret pour réponse, et que vous les invitiez à jouir chez vous des droits de l'hospitalité : « *Athéniens, nous n'avons jamais tenu les discours qu'on nous prête, on nous fait dire le contraire de ce qui est* » ; les députés, dis-je, au lieu de tenir ce langage, se retirèrent tranquillement sans ouvrir la bouche.

Au reste, puisque vous approuvâtes alors les discours de Python, chef de la députation, je suis bien aise de vous rappeler ce qu'il vous disait; car je sais que vous ne l'avez pas oublié. Il disait à peu-près les mêmes choses qu'écrit maintenant Philippe. Il accusait les orateurs de calomnier son maître, et se plaignait de vous. Le prince, vous disait-il, est porté à vous faire du bien, et serait plus jaloux de votre amitié que de celle d'aucun peuple de la Grèce, mais vous vous opposez vous-mêmes à ses désirs, en écoutant les discours des orateurs qui le calomnient, de ces hommes qui

sollicitent ses largesses en même tems qu'ils cherchent à le décrier. Lorsqu'on lui rapporte ces discours, et toutes ces injures que vous vous plaisez à entendre, il change de sentiment en se voyant suspect à ceux à qui il voulait rendre service. Il demandait donc que les orateurs du peuple, au lieu de se déchaîner contre une paix qu'il ne fallait point rompre, changeassent les articles qui pourraient déplaire, assurant que Philippe en passerait par tout ce que vous auriez décidé. S'ils continuent de crier, ajoutait-il, sans rien proposer qui puisse maintenir la paix, et qui ôte tout sujet de méfiance sur le roi de Macédoine, vous ne devez pas écouter de pareils hommes.

Vous approuviez ce que disait Python, et trouviez ses demandes justes, comme elles l'étaient en effet. Mais, s'il parlait de la sorte, ce n'était point pour qu'on réformât, dans le traité de paix, les articles qui étaient avantageux à Philippe, et pour lesquels ce prince avait prodigué son or; mais c'est qu'il s'était concerté avec ceux des nôtres qui se chargent d'instruire nos ennemis, et qui ne croyaient pas que personne proposât rien de contraire au décret de Philocrate [6], qui nous avait fait perdre Amphipolis.

Pour moi, Athéniens, je n'ai rien proposé de contraire aux lois, mais j'ai contredit par un décret celui de Philocrate qui contredisait les lois; et c'est ce que je vais démontrer. Le décret de Philocrate, qui vous a fait perdre Amphipolis, était contraire

ὑμᾶς, καὶ προῃρημένου μάλιστα τῶν Ἑλλήνων φίλους κεκτῆσθαι, αὐτοὶ κωλύετε, ἀποδεχόμενοι τοὺς λόγους τῶν συκοφαντούντων, καὶ χρήματα ἐκεῖνον αἰτούντων καὶ διαβαλλόντων· τοὺς γὰρ τοιούτους λόγους ὅταν ἀπαγγελλόντων ἀκούῃ, ὅτι κακῶς ἤκουεν, ὑμεῖς δ' ἀποδέχεσθε, μεταβάλλειν αὐτοῦ τὴν γνώμην, ὅταν ἄπιστος φαίνηται τούτοις, ὧν προῄρηται εὐεργέτης εἶναι. Ἐκέλευσεν οὖν τοὺς λέγοντας ἐν τῷ δήμῳ, τῇ μὲν εἰρήνῃ μὴ ἐπιτιμᾷν· οὐ γὰρ ἄξιον εἶναι εἰρήνην λύειν· εἰ δέ τι μὴ καλῶς γέγραπται ἐν τῇ εἰρήνῃ, τοῦτ' ἐπανορθώσασθαι, ὡς ἅπαντα Φίλιππον ποιήσοντα, ὅσ' ἂν ὑμεῖς ψηφίσησθε· ἐὰν δὲ διαβάλλωσι μὲν, αὐτοὶ δὲ μηδὲν γράφωσι, δι' οὗ ἡ μὲν εἰρήνη ἔσται, παύσεται δὲ ἀπιστούμενος Φίλιππος, μὴ προσέχειν τὸν νοῦν τοῖς τοιούτοις ἀνθρώποις. Καὶ τούτους τοὺς λόγους ὑμεῖς ἀκούοντες ἀπεδέχεσθε, καὶ δίκαια ἔφατε τὸν Πύθωνα λέγειν· καὶ ἦν δίκαια. Ἔλεγε δὲ τοὺς λόγους τούτους, οὐχ ὅπως λυθείη ἐκ τῆς εἰρήνης ἃ ἦν ἐκείνῳ συμφέροντα, καὶ ὧν πολλὰ χρήματα ἀνηλώκει ὥστε γενέσθαι, ἀλλ' ὑπὸ τῶν ἐνθάδε διδασκάλων προδεδιδαγμένος, οἳ οὐκ ᾤοντο εἶναι τὸν γράψοντα ἐναντία τῷ Φιλοκράτους ψηφίσματι, τῷ ἀπολλύντι Ἀμφίπολιν. Ἐγὼ δὲ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, παράνομον μὲν οὐδὲν ἐτόλμησα γράψαι· τῷ δὲ Φιλοκράτους ψηφίσματι, ὃ ἦν παράνομον, τἀναντία ἔγραψα, ὡς ἐγὼ ἐπιδείξω· τὸ γὰρ ψήφισμα

τὸ τοῦ Φιλοκράτους, καθ᾽ ὃ ὑμεῖς ἀπώλλυτε Ἀμφίπολιν, ἐναντίον ἦν τοῖς προτέροις ψηφίσμασι, καθ᾽ ἃ ὑμεῖς ἐκτήσασθε ταύτην τὴν χώραν. Τοῦτο μὲν οὖν παράνομον ἦν τὸ ψήφισμα τὸ τοῦ Φιλοκράτους, καὶ οὐχ οἷόν τε ἦν, τὸν τὰ ἔννομα γράφοντα ταὐτὰ τῷ παρανόμῳ ψηφίσματι γράφειν· ἐκείνοις δὲ τοῖς προτέροις ψηφίσμασι, τοῖς οὖσιν ἐννόμοις καὶ σώζουσι τὴν ὑμετέραν χώραν, ταὐτὰ γράφων, ἔννομά τ᾽ ἔγραφον, καὶ ἐξήλεγχον τὸν Φίλιππον, ὅτι ἐξηπάτα ὑμᾶς, καὶ οὐκ ἐπανορθώσασθαι ἐβούλετο τὴν εἰρήνην, ἀλλὰ τοὺς ὑπὲρ ὑμῶν λέγοντας ἀπίστους καταστῆσαι.

Καὶ ὅτι μὲν δοὺς τὴν ἐπανόρθωσιν, νῦν ἔξαρνός ἐστιν, ἅπαντες ἴστε· φησὶ δ᾽ Ἀμφίπολιν ἑαυτοῦ εἶναι· ὑμᾶς γὰρ ψηφίσασθαι ἐκείνου εἶναι, ὅτ᾽ ἐψηφίζεσθε ἔχειν αὐτὸν ἃ εἶχεν. Ὑμεῖς δὲ τὸ μὲν ψήφισμα τοῦτ᾽ ἐψηφίσαθε· οὐ μέντοι γ᾽ ἐκείνου εἶναι Ἀμφίπολιν· ἔστι γὰρ ἔχειν καὶ τἀλλότρια· καὶ οὐχ ἅπαντες οἱ ἔχοντες τὰ ἑαυτῶν ἔχουσιν, ἀλλὰ πολλοὶ καὶ τἀλλότρια κέκτηνται· ὥστε τοῦτό γε τὸ σοφὸν αὐτοῦ ἠλίθιόν ἐστι. Καὶ τοῦ μὲν Φιλοκράτους ψηφίσματος μέμνηται· τῆς δ᾽ ἐπιστολῆς, ἣν πρὸς ὑμᾶς ἔπεμψεν, ὅτ᾽ Ἀμφίπολιν ἐπολιόρκει, ἐπιλέλησται, ἐν ᾗ ὡμολόγει τὴν Ἀμφίπολιν ὑμετέραν εἶναι· ἔφη γὰρ ἐκπολιορκήσας ὑμῖν ἀποδώσειν, ὡς οὖσαν ὑμετέραν, καὶ οὐ τῶν ἐχόντων. Κἀκεῖνοι μὲν, ὡς ἔοικεν, οἱ πρότερον ἐν Ἀμφιπόλει

aux anciens décrets qui vous ont donné la possession de ce pays. Le décret de Philocrate était donc contraire aux lois; et il n'était pas possible que l'auteur d'un décret conforme aux lois, s'accordât avec un décret qui leur était contraire. En portant un décret conforme à ces décrets anciens qui vous donnaient un pays que vous possédiez justement, je n'ai rien proposé que de conforme aux lois, et j'ai convaincu Philippe de vous tromper, de ne chercher qu'à rendre suspects vos orateurs fidèles, sans avoir intention de réformer le traité.

Au reste, vous savez tous qu'après vous avoir permis de réformer le traité, il nie maintenant vous avoir donné cette permission. Il va plus loin, et dit qu'Amphipolis est à lui, et que vous l'avez décidé vous-mêmes en décidant qu'il garderait ce qu'il avait. Oui, vous avez décidé qu'il garderait ce qu'il avait, mais non qu'Amphipolis est à lui; car on peut avoir le bien d'autrui : tous ceux qui sont saisis d'un bien, n'ont pas ce qui est à eux, et plusieurs détiennent ce qui est aux autres. Ce n'est donc là qu'une subtilité frivole. Il se rappelle le décret de Philocrate; et il a oublié la lettre qu'il vous a écrite, lorsqu'il assiégeait Amphipolis, et dans laquelle il reconnaît que cette ville est à vous. Il promettait de vous la rendre quand il l'aurait prise, comme étant à vous, et non à ceux qui s'en étaient emparés. Apparemment ceux qui en étaient maîtres avant que Philippe l'eût prise, étaient sai

sis d'un bien des Athéniens; et depuis qu'il l'a prise, ce n'est plus un bien des Athéniens, c'est le sien. Olynthe, Apollonie, Pallène [7] ne sont pas à d'autres; elles lui appartiennent. Vous semble-t-il donc qu'il s'observe en vous écrivant, et que du moins il cherche à paraître ne rien dire et ne rien faire qui ne soit reconnu comme juste par tous les hommes? N'est-ce point braver l'opinion des peuples, que de prétendre qu'une ville que les Grecs et le roi de Perse ont décidé et déclaré être à vous, n'est pas à vous, mais à lui?

Il est un autre changement que vous avez fait dans le traité. Vous avez mis pour clause que tous les autres Grecs, qui n'étaient pas du nombre des confédérés, seraient libres et indépendans, et que, si on marchait contre eux, ils seraient secourus par les confédérés. Vous ne pensiez pas qu'il fût de la justice et de l'honneur que, tandis que nous serions en paix, Philippe et nous, nos alliés et les siens, ceux qui ne seraient ni alliés de Philippe ni les nôtres, fussent abandonnés et laissés à la merci des plus puissans; vous vouliez qu'ils trouvassent leur sûreté dans la paix dont nous jouissions, et que nous fussions réellement en paix, ayant mis bas les armes. Quoique Philippe, dans sa lettre, ainsi que vous venez de l'entendre, convienne de la justice de cet article, et qu'il l'adopte, il a pris la ville de Phères [8], et a mis garnison dans la citadelle, afin, sans doute, qu'elle soit indépendante.

οἰκοῦντες, πρὶν Φίλιππον λαβεῖν, τὴν Ἀθηναίων χώραν εἶχον· ἐπειδὴ δὲ Φίλιππος αὐτὴν εἴληφεν, οὐ τὴν Ἀθηναίων χώραν, ἀλλὰ τὴν ἑαυτοῦ ἔχει· οὐδ' Ὄλυνθόν γε, οὐδ' Ἀπολλωνίαν, οὐδὲ Παλλήνην, οὐκ ἀλλοτρίας, ἀλλὰ τὰς ἑαυτοῦ χώρας κέκτηται. Ἆρ' ὑμῖν δοκεῖ πεφυλαγμένως ἅπαντα πρὸς ὑμᾶς ἐπιστέλλειν, ὅπως ἂν φαίνηται καὶ λέγων καὶ πράττων ἃ παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις ὁμολογεῖται δίκαια εἶναι, ἀλλ' οὐ σφόδρα καταπεφρονηκέναι; ὃς τὴν χώραν, ἣν οἱ Ἕλληνες καὶ ὁ βασιλεὺς ὁ Περσῶν ἐψηφίσαντο καὶ ὡμολογήκασιν ὑμετέραν εἶναί, ταύτην φησὶν ἑαυτοῦ, καὶ οὐχ ὑμετέραν εἶναι;

Περὶ δὲ τοῦ ἑτέρου ἐπανορθώματος, ὃ ὑμεῖς ἐν τῇ εἰρήνῃ ἐπηνωρθώσασθε, τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, ὅσοι μὴ κοινωνοῦσι τῆς εἰρήνης, ἐλευθέρους καὶ αὐτονόμους εἶναι, καὶ, ἐάν τις ἐπ' αὐτοὺς στρατεύῃ, βοηθεῖν τοὺς κοινωνοῦντας τῆς εἰρήνης, ἡγούμενοι καὶ δίκαιον εἶναι τοῦτο καὶ φιλάνθρωπον, μὴ μόνον ἡμᾶς καὶ τοὺς ξυμμάχους τοὺς ἡμετέρους, καὶ Φίλιππον καὶ τοὺς συμμάχους τοὺς ἐκείνου ἄγειν τὴν εἰρήνην, τοὺς δὲ μήθ' ἡμετέρους ὄντας, μήτε Φιλίππου ξυμμάχους, οὐκ ἐν μέσῳ κεῖσθαι, καὶ ὑπὸ τῶν κρειττόνων ἀπόλλυσθαι, ἀλλὰ καὶ τούτοις διὰ τὴν ὑμετέραν εἰρήνην ὑπάρχειν σωτηρίαν, καὶ τῷ ὄντι εἰρήνην ἡμᾶς ἄγειν καταθεμένους τὰ ὅπλα· τοῦτο δὲ τὸ ἐπανόρθωμα ὁμολογῶν ἐν τῇ ἐπιστολῇ, ὡς ἀκούετε, δίκαιόν τ' εἶναι καὶ δέχεσθαι, Φεραίων

μὲν ἀφῄρηται τὴν πόλιν, καὶ φρουρὰν ἐν τῇ ἀκροπόλει κατέστησεν, ἵνα δὴ αὐτόνομοι ὦσιν, ἐπὶ δ' Ἀμβρακίαν στρατεύεται, τὰς δ' ἐν Κασσωπίᾳ τρεῖς πόλεις, Πανδοσίαν, καὶ Βούχεταν, καὶ Ἐλάτειαν, Ἠλείων ἀποικίας, κατακαύσας τὴν χώραν, καὶ εἰς τὰς πόλεις βιασάμενος, παρέδωκεν Ἀλεξάνδρῳ τῷ κηδεστῇ τῷ ἑαυτοῦ δουλεύειν. Σφόδρα γε βούλεται τοὺς Ἕλληνας ἐλευθέρους εἶναι καὶ αὐτονόμους, ὡς δηλοῖ τὰ ἔργα.

Περὶ δὲ τῶν ὑποσχέσεων, ὧν ὑμῖν διατελεῖ ὑπισχνούμενος, ὡς μεγάλα ὑμᾶς εὐεργετήσων, καταψεύδεσθαί με φησὶν αὐτοῦ, διαβάλλοντα πρὸς τοὺς Ἕλληνας· οὐδὲν γὰρ ἡμῖν πώποτέ φησιν ὑπεσχῆσθαι. Οὕτως ἀναιδής ἐστιν, ὁ ἐν ἐπιστολῇ γεγραφὼς, ἥ ἐστι νῦν ἐν τῷ βουλευτηρίῳ, ὅτ' ἐπιστομιεῖν ἡμᾶς ἔφη τοὺς αὐτῷ ἀντιλέγοντας, ἐὰν ἡ εἰρήνη γένηται· τοσαῦτα ἀγαθὰ ἡμᾶς ποιήσειν, ἃ γράφειν ἂν ἤδη, εἰ ᾔδει τὴν εἰρήνην ἐσομένην. Δῆλον ὡς προκεχειρισμένων καὶ ἑτοίμων ὄντων τῶν ἀγαθῶν, ἃ ἐμέλλομεν πείσεσθαι, τῆς εἰρήνης γενομένης· γενομένης δὲ τῆς εἰρήνης, ἃ μὲν ἡμεῖς ἐμέλλομεν ἀγαθὰ πείσεσθαι, ἐκποδών ἐστι, φθορὰ δὲ τῶν Ἑλλήνων τοσαύτη γέγονεν, ὅσην ὑμεῖς ἴστε. Ὑμῖν δ' ἐν τῇ νῦν ἐπιστολῇ ὑπισχνεῖται, ἐὰν τοῖς μὲν αὐτοῦ φίλοις καὶ ὑπὲρ αὐτοῦ λέγουσι πιστεύητε, ἡμᾶς δὲ τοὺς διαβάλλοντας αὐτὸν πρὸς ὑμᾶς τιμωρήσησθε, ὡς μεγάλα ὑμᾶς εὐεργετήσει· τὰ μέντοι εὐεργετήματα

Il marche contre Ambracie; il a emporté de force, après avoir ravagé le territoire, Pandosie, Buchète, Elatée, trois villes de la Cassiopée, et colonies d'Eléens, qu'il a assujetties à son beau-frère Alexandre. Oui, certes, il est fort jaloux que les Grecs soient libres et indépendans! les effets le prouvent.

Pour ce qui est des promesses qu'il ne cesse de vous faire, et des grands services qu'il s'engage à vous rendre, il dit que j'avance un mensonge, et que je le calomnie auprès de tous les Grecs, puisqu'il ne nous promit jamais rien. Il a le front de le dire, lui qui a marqué dans une lettre, maintenant déposée aux archives du sénat, que, si la paix se faisait, il fermerait la bouche à ceux des orateurs qui lui étaient contraires, tant il nous rendrait de services signalés, qu'il spécifierait même dès-à-présent, s'il était sûr que la paix dût se faire. Ces services étaient tout prêts sans doute, et il attendait, pour effectuer sa promesse, que la paix se fît. La paix s'est faite; les grands services qu'on nous promettait se sont évanouis, et il ne reste que la désolation des Grecs, telle que vous la voyez. Il s'oblige encore, dans la lettre actuelle, si vous donnez votre confiance à ceux de vos ministres qui vous parlent en sa faveur, et si vous punissez ceux qui le calomnient auprès de vous, il s'oblige à vous combler de bienfaits. Mais quels seront ses bienfaits? il ne vous rendra pas même vos possessions qu'il dit être les siennes. Quant aux avantages qu'il vous promet, ils n'auront pas lieu dans les con-

trées qui nous sont connues, parce qu'il craindrait de s'attirer la haine des Grecs: apparemment qu'il paraîtra tout-à-coup quelque autre pays, quelque autre monde, où il ira chercher les dédommagemens dont il nous flatte.

Par rapport aux villes qu'il nous a prises en tems de paix, contre la foi des sermens et des traités, comme il n'a rien de bon à dire, et que son injustice est manifeste, il propose de s'en rapporter à l'arbitrage d'un tribunal neutre et impartial, sur des objets pour lesquels il n'est pas besoin d'un jugement d'arbitres : c'est le calendrier qui est juge. Nous savons tous quel mois et quel jour la paix s'est faite. Nous savons également quel mois et quel jour Serrie, Ergisque et le Mont-sacré [9] ont été pris. Ces faits n'ont pas été assez cachés, pour qu'il soit besoin d'une décision arbitrale; ils sont connus de tout le monde : on sait que la paix était faite un mois avant que les places fussent prises. Il dit encore vous avoir renvoyé tous les citoyens d'Athènes qui étaient ses prisonniers. Mais ce Carystien [10], ami de notre ville, que vous aviez redemandé par trois ambassades, Philippe, par une envie extrême de vous obliger, l'a fait mourir, et n'a pas même rendu son corps pour qu'on lui donnât la sépulture.

Il est bon d'examiner ce qu'il nous écrit au sujet de la Chersonèse, et de savoir outre cela comment il procède. Disposant de tout le pays qui est hors du Forum, comme étant à lui et non pas à vous,

μαλα τοιαῦτα ἔσται· οὔτε τὰ ὑμέτερα ὑμῖν ἀποδώσει· ἑαυτοῦ γάρ φησιν εἶναι· οὔτ' ἐν τῇ οἴκου μένῃ αἱ δωρεαὶ ἔσονται, ἵνα μὴ διαβληθῇ πρὸς τοὺς Ἕλληνας· ἀλλ' ἄλλη τις χώρα, καὶ ἄλλος τις, ὡς ἔοικε, τόπος φανήσεται, οὗ ὑμῖν αἱ δωρεαὶ δοθήσονται.

Περὶ δ' ὧν ἐν τῇ εἰρήνῃ εἴληφε χωρίων, ὑμῶν ἐχόντων, παρασπονδῶν καὶ λύων τὴν εἰρήνην, ἐπειδὴ οὐκ ἔχει ὅ, τι εἴπῃ, ἀλλ' ἀδικῶν φανερῶς ἐξελέγχεται, ἐπιτρέπειν φησὶ περὶ τούτων ἕτοιμος εἶναι ἴσῳ καὶ κοινῷ δικαστηρίῳ, περὶ ὧν μόνων οὐδὲν δεῖ ἐπιτροπῆς, ἀλλ' ἀριθμὸς ἡμερῶν ἐστὶν ὁ κρίνων· ἅπαντες γὰρ ἴσμεν, τίνι μηνὶ καὶ ποίᾳ ἡμέρᾳ ἡ εἰρήνη ἐγένετο· ὥσπερ δὲ ταῦτα ἴσμεν, κἀκεῖνα ἴσμεν, τίνι μηνὶ, καὶ τίνι ἡμέρᾳ Σέῤῥιον Τεῖχος, καὶ Ἐργίσκη, καὶ Ἱερὸν Ὄρος ἑάλω. Οὐ δὴ ἀφανῆ ἐστὶ ταῦτα οὕτω πραχθέντα, οὐδὲ κρίσεως δεόμενα, ἀλλὰ πᾶσι γνώριμα, πότερος πρότερος μήν ἐστιν, ἐν ᾧ ἡ εἰρήνη ἐγένετο, ἢ ἐν ᾧ τὰ χωρία ἑάλω. Φησὶ δὲ καὶ τοὺς αἰχμαλώτους ὑμῶν, ὅσοι ἐν τῷ πολέμῳ ἑάλωσαν, ἀποδεδωκέναι· ὃς τὸν μὲν Καρύστιον, τὸν πρόξενον τῆς ἡμετέρας πόλεως, ὑπὲρ οὗ ὑμεῖς τρεῖς πρεσβείας ἐπέμψατε ἀπαιτοῦντες, τοῦτον τὸν ἄνδρα ἐκεῖνος οὕτω σφόδρα ὑμῖν ἐβούλετο χαρίσασθαι, ὥστ' ἀπέκτεινε, καὶ οὐδ' ἀναίρεσιν ἔδωκεν ἵνα ταφῇ.

Περὶ δὲ Χεῤῥονήσου, ἅ τ' ἐπιστέλλει πρὸς ἡμᾶς, ἄξιόν ἐστιν ἐξετάσαι· ἔτι δὲ καὶ ἃ πράττει, καὶ ταῦτ'

εἰδέναι· τὸν μὲν γὰρ τόπον ἅπαντα τὸν ἔξω Ἀγορᾶς, ὡς ἑαυτοῦ ὄντα καὶ ὑμῖν οὐδὲν προσήκοντα, δέδωκε καρποῦσθαι Ἀπολλωνίδῃ τῷ Καρδιανῷ. Καίτοι Χεῤῥονήσου οἱ ὅροι εἰσὶν, οὐκ Ἀγορὰ, ἀλλ' ὁ βωμὸς τοῦ Διὸς τοῦ Ὁρίου, ὅς ἐστι μεταξὺ Πτελεοῦ καὶ Λευκῆς Ἀκτῆς, οὗ ἡ διωρυχὴ ἔμελλε Χεῤῥονήσου ἔσεσθαι, ὥς γε τὸ ἐπίγραμμα τὸ ἐπὶ τοῦ βωμοῦ τοῦ Διὸς τοῦ Ὁρίου δηλοῖ. Ἔστι δὲ τουτί·

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΟΣ ΑΝΑΓΝΩΣΙΣ.

Τόνδε καθιδρύσαντο θεῷ περικαλλέα βωμὸν,
Λευκῆς καὶ Πτελεοῦ μέσσον ὅρον θέμενοι,
Ἐνναέται χώρης σημήϊον· ἀμμορίης δὲ
Αὐτὸς ἄναξ μακάρων ἐστὶ μέσος Κρονίδης.

Ταύτην μέντοι τὴν χώραν τοσαύτην οὖσαν, ὅσην οἱ πολλοὶ ὑμῶν ἴσασιν, ὡς ἑαυτοῦ οὖσαν, τὴν μὲν αὐτὸς καρποῦται, τὴν δὲ ἄλλοις δωρεὰν δέδωκε· καὶ ἅπαντα τὰ κτήματα τὰ ὑμέτερα ὑφ' ἑαυτῷ ποιεῖται· καὶ οὐ μόνον τὴν ἔξω Ἀγορᾶς χώραν σφετερίζεται, ἀλλὰ καὶ πρὸς Καρδιανοὺς, οἱ οἰκοῦσιν ἔσω Ἀγορᾶς, ἐπιστέλλει ἐν τῇ νυνὶ ἐπιστολῇ, ὡς δεῖ ὑμᾶς διαδικάζεσθαι πρὸς Καρδιανοὺς τοὺς κατοικοῦντας ἐν τῇ ὑμετέρᾳ, εἴ τι πρὸς αὐτοὺς διαφέρεσθε· διαφέρονται δὲ πρὸς ὑμᾶς, σκέψασθε εἰ περὶ μικροῦ. Ἑαυτῶν φασὶ τὴν χώραν οὖσαν οἰκεῖν, καὶ οὐχ ὑμετέραν· καὶ τὰ μὲν ὑμέτερα εἶναι ἐγκτήματα φασὶν, ὡς ἐν ἀλλοτρίᾳ, τὰ δὲ αὐτῶν κτήματ', ὡς ἐν οἰκείᾳ· καὶ ταῦθ' ὑμέτερον πολίτην γράψαι ἐν ψηφίσματι,

il en a donné la jouissance au Cardien Apollonide. Cependant les limites de la Chersonèse, ce n'est pas le Forum [11], mais un autel de Jupiter entre Leuque et Ptélée, dans l'endroit où l'on devait tirer un fossé pour marquer ces limites. C'est ce que montre une inscription gravée sur l'autel de Jupiter. Voici l'inscription :

INSCRIPTION [12].

Les habitans de Ptélée et de Leuque ont érigé ce magnifique autel à Jupiter, pour être la borne des deux territoires. Le fils de Saturne, le souverain des Dieux, sert lui-même de limite, et partage le domaine des deux villes.

Ce pays, dont la plupart de vous connaissent l'étendue, il en dispose comme de son bien, jouit lui-même d'une partie, et a fait présent du reste; enfin, il s'empare de toutes nos possessions. Peu content de s'approprier le pays qui est au-delà du Forum, il vous écrit, dans la lettre dont je parle, qu'il faut terminer devant des arbitres vos démêlés avec les Cardiens [13] qui habitent en-deçà du Forum; avec les Cardiens, dis-je, possesseurs d'un pays qui est à vous. Et voyez si vos démêlés avec eux sont peu importans. Ils disent que le pays qu'ils occupent est à eux, et non pas à vous; que les possessions que vous y avez sont des possessions étrangères; mais que les biens qu'ils y ont sont des biens propres, et que Callippe [14], un de vos ministres, l'a déclaré dans un décret. Et ils ne vous

en imposent pas pour le décret, qui réellement a été porté. J'en ai accusé l'auteur, mais vous l'avez renvoyé absous. Cependant c'est lui qui est cause qu'on vous dispute actuellement un pays considérable. Si vous avez la faiblesse de plaider avec des Cardiens, et de faire décider par des arbitres si le pays qu'ils nous contestent est leur propriété ou la vôtre, pourquoi n'agiriez-vous pas de même à l'égard des autres peuples de la Chersonèse? Par un dernier trait d'insolence, Philippe va jusqu'à dire que, si les Cardiens refusent de s'en rapporter à des arbitres, il les y forcera lui-même; comme si vous ne pouviez pas forcer les Cardiens à vous rendre justice. C'est probablement parce que vous ne le pouvez pas, qu'il vous promet de le faire lui-même. N'est-il pas visible qu'il vous comble de bons offices?

Il en est parmi vous qui disent que sa lettre est bien faite : ils méritent beaucoup plus votre haine que Philippe. Car enfin ce prince, en traversant vos intérêts, se procure de la gloire et de grands avantages; au lieu que, s'il vous reste encore quelqu'étincelle de raison [15], vous devez perdre sans ressource des citoyens d'Athènes qui signalent leur zèle pour un roi de Macédoine, et non pour la patrie. Il faut maintenant qu'aux discours des députés et à cette lettre si bien faite, je trouve (*a*) une réponse qui soit aussi solide qu'elle vous sera utile.

(*a*) Je propose par écrit une réponse, etc. (*Note de l'éditeur.*)

Κάλλιππον Παιανιέα. Καὶ τοῦτό γ' ἀληθὲς λέγουσιν· ἔγραψε γάρ· καὶ ἐμοῦ γ' αὐτὸν γραψαμένου παρανόμων γραφὴν, ὑμεῖς ἀπεψηφίσασθε· τοιγάρτοι ἀμφισβητήσιμον ὑμῖν τὴν χώραν κατεσκεύακεν. Ὁπότε δὲ περὶ τούτου τολμήσετε πρὸς Καρδιανοὺς διαδικάζεσθαι, εἴθ' ὑμετέρ' ἐστὶν, εἴτ' ἐκείνων ἡ χώρα, διὰ τί οὐ καὶ πρὸς τοὺς ἄλλους Χερῥονησίτας τὸ αὐτὸ δίκαιον ἔσται; Καὶ οὕτως ὑβριστικῶς ὑμῖν κέχρηται, ὥστε φησὶν, ἐὰν μὴ θέλωσι διαδικάζεσθαι οἱ Καρδιανοὶ, αὐτὸς ἀναγκάσειν, ὡς ὑμῶν γ' οὐκ ἂν δυναμένων οὐδ' ἀναγκάσαι Καρδιανοὺς τὰ δίκαια πρὸς ὑμᾶς ποιῆσαι· ἐπειδὴ δ' ὑμεῖς οὐ δύνασθε, αὐτός φησι τοῦτ' ἀναγκάσειν αὐτοὺς ποιῆσαι. Ἆρ' οὐ μεγάλα ὑμᾶς φαίνεται εὐεργετῶν;

Καὶ ταύτην τὴν ἐπιστολήν τινες εὖ ἔφασαν γεγράφθαι, οἳ πολὺ ἂν δικαιότερον ὑφ' ὑμῶν, ἢ Φίλιππος, μισοῖντο· ἐκεῖνος μὲν γὰρ ἑαυτῷ κτώμενος δόξαν καὶ μεγάλ' ἀγαθὰ, ἅπαντα καθ' ὑμῶν πράττει· ὅσοι δ' Ἀθηναῖοι ὄντες μὴ τῇ πατρίδι, ἀλλὰ Φιλίππῳ, εὔνοιαν ἐνδείκνυνται, προσήκει αὐτοὺς ὑφ' ὑμῶν κακοὺς κακῶς ἀπολωλέναι, εἴπερ ὑμεῖς τὸν ἐγκέφαλον ἐν τοῖς κροτάφοις, καὶ μὴ ἐν ταῖς πτέρναις καταπεπατημένον φορεῖτε. Ὑπόλοιπόν μοι ἐστὶν ἔτι, πρὸς ταύτην τὴν ἐπιστολὴν τὴν εὖ ἔχουσαν, καὶ τοὺς λόγους τῶν πρέσβεων, γράψαι τὴν ἀπόκρισιν, ἣν ἡγοῦμαι δικαίαν τ' εἶναι καὶ συμφέρουσαν ὑμῖν.

NOTES

SUR LA SEPTIÈME PHILIPPIQUE.

[1] Eschine reproche à Démosthène, comme une mauvaise chicane, la distinction de don et de restitution; *c'est lui*, dit-il, *dont les chicanes éternelles ont fermé toute voie d'accommodement. Si Philippe n'envoie pas de deputés.... S'il nous donne l'Halonèse, disputant sur les mots et sur les syllabes; il doit,* disait-il, *non la donner, mais la rendre.*

[2] Les premiers rois de Macédoine ne dédaignaient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes. Les Athéniens, du tems de Perdiccas, un des prédécesseurs de Philippe, régnaient plus que lui dans son royaume. Il leur paya tribut pendant cinquante-cinq ans; mais cette Macédoine, si faible pendant plusieurs siècles, devint sous Philippe, l'arbitre de la Grèce; tant le génie d'un seul homme influe sur la fortune d'un royaume!

[3] Le métier de pirate était honorable en Grèce avant que les divers établissemens qui composaient le corps hellénique, fussent formés. Voilà pourquoi on demande, dans l'Odyssée, à Télémaque, s'il ne fait point le métier de corsaire. Ils furent ensuite regardés comme des ennemis publics, lorsque chaque peuple eut sa police, et chaque particulier sa patrie.

[4] On ne sait point, par l'histoire, quels étaient ces exilés de Thase. Thase était une île de la mer Egée, située sur les côtes de Thrace, entre l'embouchure de Nessus et celle du Strimon.

[5] Nous avons déjà vu que Philippe avait créé une marine.

[6] Philocrate, citoyen et orateur d'Athènes, homme audacieux et vendu à Philippe, si l'on en croit Démosthène. Après avoir joui de quelque crédit dans sa ville, comme on voulait lui faire son procès, craignant d'être condamné, il se condamna lui-même, et se retira en exil. J'ignore quels étaient ces décrets anciens qui donnaient à Philippe la possession d'Amphipolis. Par rapport à Amphipolis, voyez t. I, p. 416.

[7] Olynthe, Apollonie, Pallène, villes de Thrace, dont Philippe s'était emparé.

[8] Phères, ville de Thessalie, opprimée par des tyrans; elle implora le secours de Philippe, qui les chassa, mais qui la tyrannisa à son tour. — *Trois villes dans la Cassiopée.* Cassiopée, contrée d'Epire. Buchète,

Pandosie et Elatée, étaient trois villes de cette contrée que prit Philippe, et qu'il donna à Alexandre, roi d'Epire, son beau-frère, parce qu'elles étaient à sa bienséance.

[9] Serrie, Ergisque et le Mont-Sacré, trois villes et places de Thrace, dont Philippe s'était emparé pendant la conclusion de la paix. La paix n'était qu'arrêtée, et non conclue, quand elles furent prises par Philippe.

[10] Ce Carystien était probablement quelque criminel pour qui les Athéniens s'étaient intéressés. Caryste, ville d'Eubée.

[11] Le Forum, Leuque et Ptélée, étaient probablement trois villes, trois places, ou trois pays de la Chersonèse; il n'en est parlé ni dans Etienne ni dans Strabon.

[12] Cette inscription est en vers dans le grec; j'ai cru pouvoir me dispenser de la rendre en vers français. Je suivrai le même usage dans les autres discours où il se rencontrera des citations en vers. Je pense qu'il est inutile à un traducteur de se donner cette peine, surtout quand la mesure du vers n'importe pas à la traduction, et qu'il suffit de présenter le fond de la chose.

[13] Cardiens, peuple de la Chersonèse, qui étaient sous la domination d'Athènes, mais qui, s'étant soustraits à l'empire de cette république, s'étaient mis sous la protection de Philippe. Athènes eut avec eux plusieurs démêlés.

[14] Il paraît que ce Callippe est le même que celui contre lequel Démosthène a composé un plaidoyer que nous avons encore; il est annoncé dans ce plaidoyer comme un homme éloquent et puissant.

[15] *S'il vous reste encore quelque étincelle de raison* : en grec, *si vous avez la cervelle à la tête et non aux talons*. Cette façon de parler basse et triviale, telle que Démosthène ne s'en permet point, a été une preuve, pour les critiques, que le discours n'était pas de Démosthène.

SOMMAIRE

DE LA HUITIÈME PHILIPPIQUE.

Les harangues d'Hégésippe et de Démosthène avaient animé encore davantage les Athéniens contre Philippe. Ce prince continuait ses conquêtes dans la haute Thrace, où il était pour lors. Nous avons déjà vu que Chersoblepte avait cédé la Chersonèse aux Athéniens, et que Cardie, une des principales villes de ce pays, avait refusé de se soumettre avec les autres à leur domination, et s'était mise sous la protection du roi de Macédoine. Les Athéniens envoyèrent une colonie dans la Chersonèse. Diopithe (1) partit à la tête d'une armée pour conduire la colonie, et pour observer les démarches de Philippe. Ce général, voyant que Philippe continuait à protéger Cardie, et regardant la protection qu'il donnait à une ville rebelle, comme un acte d'hostilité, sans avoir reçu l'ordre, et bien persuadé qu'on ne le désavouerait point, se jette brusquement sur les terres de ce prince, dans la Thrace maritime (2), les ravage, les pille, et remporte un riche butin, qu'il met en sûreté dans la Chersonèse. Philippe, ne pouvant pour lors s'en faire raison par la voie qu'il eût voulu, se contenta de s'en plaindre par des lettres aux Athéniens. Les créatures qu'il avait dans Athènes font leur devoir; ils déclament contre Diopithe, décrient sa conduite, le dénoncent comme auteur de la guerre, l'accusent d'exaction et de piraterie, sollicitent son rappel, et poursuivent avec chaleur sa condamnation. Démosthène qui, dans cette conjoncture, voyait l'in-

(1) Diopithe était père de Ménandre, fameux poëte comique que Térence a fidèlement copié.

(2) Philippe était occupé dans la haute Thrace à une guerre importante.

térêt public lié à celui de Diopithe, entreprit sa défense. C'est ce qui fait le sujet de la harangue sur la Chersonèse.

L'orateur y justifie le général d'Athènes, en montrant dans Philippe un prince occupé à faire tout ce qui peut nuire aux Athéniens, un ennemi dangereux, qui ne cesse de commettre contre eux des hostilités, qui cherche à envahir leurs possessions au mépris de la paix. Diopithe, selon lui, peut user de représailles, d'autant plus qu'il trouve, sur les terres qu'il ravage et qu'il pille, de quoi nourrir et payer ses troupes, pour l'entretien desquelles on ne lui avait point remis d'argent. Il expose aux Athéniens le tort qu'ils auraient de congédier leur armée, le tort qu'on a de leur donner ce conseil, les inconvéniens sans nombre que renferme ce parti. Si Diopithe est vraiment coupable, il faut qu'ils le rappellent et lui fassent son procès, mais non pas qu'ils congédient et dispersent leurs troupes, et qu'ils se livrent sans défense aux attaques d'un prince qui ne met jamais bas les armes. Dans tout le reste du discours, ce sont des déclamations fortes et véhémentes, par lesquelles Démosthène anime les Athéniens contre Philippe, qu'il représente comme un ennemi irréconciliable, qui travaille à les asservir, qui veut, qui doit vouloir détruire leur république. Il réfute fortement et vivement les citoyens peu instruits ou mal intentionnés qui leur conseillaient la paix, qui leur en exaltaient les avantages. Il se compare aux ministres, ses adversaires, et montre combien il l'emporte sur eux pour le zèle et le courage. Il répond en peu de mots à l'objection frivole de quelques-uns d'entre eux, qui lui reprochaient de ne donner que des discours quand il fallait des actions, et fait voir qu'un ministre ne doit à ses citoyens que de sages conseils. Il finit par un précis animé de ce qu'ils doivent faire dans la circonstance présente, et conclut que les plus beaux discours sont inutiles, s'ils ne veulent point agir, s'ils n'agissent pas comme il convient.

Ce discours fut prononcé la troisième année de la CIX.e olympiade, sous l'archonte Sosigène.

HUITIÈME PHILIPPIQUE.*

Il faudrait, Athéniens, que vos orateurs, sans affecter ni craindre de choquer personne, vous exposassent simplement l'avis qu'ils jugent le plus utile, surtout lorsque vous délibérez sur des affaires publiques et importantes. Mais puisque plusieurs d'entr'eux n'apportent à la tribune qu'un esprit de contention, ou d'autres motifs pareils, il faut que vous, insensibles à tout le reste, vous vous fassiez un devoir de résoudre et d'exécuter ce qu'exige l'intérêt de l'état.

Les affaires de la Chersonèse, et les expéditions que Philippe fait dans la Thrace depuis près d'un an, tel est l'objet principal de la délibération présente : cependant, la plupart des discours n'ont roulé que sur les entreprises et les projets de Diopithe. On peut, selon moi, examiner à loisir les fautes qu'on impute à des citoyens dont vous pouvez hâter ou différer la punition ; il n'est pas né-

---

* Autrement, Harangue sur la Chersonèse. (*V*. page 125, la traduction de ce discours, par *La Harpe*.

ΚΑΤΑ ΦΙΛΙΠΠΟΥ

ΛΟΓΟΣ ΟΓΔΟΟΣ.

Ἔδει μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς λέγοντας ἅπαντας ἐν ὑμῖν, μήτε πρὸς ἔχθραν ποιεῖσθαι λόγον μηδένα, μήτε πρὸς χάριν· ἀλλ' ὃ βέλτιστον ἕκαστος ἡγεῖτο, τοῦτ' ἀποφαίνεσθαι, ἄλλως τε καὶ περὶ κοινῶν πραγμάτων καὶ μεγάλων ὑμῶν βουλευομένων· ἐπειδὴ δ' ἔνιοι, τὰ μὲν φιλονεικίᾳ, τὰ δ' ἡτινιδήποτ' αἰτίᾳ προάγονται λέγειν, ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς πολλοὺς δεῖ, πάντα τἄλλ' ἀφέντας, ἃ τῇ πόλει νομίζετε συμφέρειν, ταῦτα καὶ ψηφίζεσθαι καὶ πράττειν.

Ἡ μὲν οὖν σπουδὴ περὶ τῶν ἐν Χεῤῥονήσῳ πραγμάτων ἐστὶ, καὶ τῆς στρατείας ἣν, ἑνδέκατον μῆνα τουτονὶ, Φίλιππος ἐν Θρᾴκῃ ποιεῖται· τῶν δὲ λόγων οἱ πλεῖστοι, περὶ ὧν Διοπείθης πράττει καὶ μέλλει ποιεῖν, εἴρηνται. Ἐγὼ δ', ὅσα μέν τις αἰτιᾶταί τινα τούτων, οὓς κατὰ τοὺς νόμους ἐφ' ὑμῖν ἐστιν, ὅταν βούλησθε, κολάζειν, κᾂν ἤδη δοκῇ, κᾂν μικρὸν ἐπισχοῦσι, περὶ αὐτῶν σκοπεῖν ἐγχωρεῖν ἡγοῦμαι,

καὶ οὐ πάνυ δεῖν περὶ τούτων, οὔτ' ἐμὲ, οὔτ' ἄλλον οὐδένα διϊσχυρίζεσθαι· ὅσα δ' ἐχθρὸς ὑπάρχων τῇ πόλει Φίλιππος, καὶ δυνάμει πολλῇ περὶ Ἑλλήσποντον ὢν, πειρᾶται προλαβεῖν, κἂν ἅπαξ ὑστερήσωμεν, οὐκ ἔθ' ἕξομεν σῶσαι, περὶ τούτων δ' οἶμαι τὴν ταχίστην συμφέρειν καὶ βεβουλεῦσθαι καὶ παρεσκευάσθαι, καὶ μὴ τοῖς περὶ τῶν ἄλλων θορύβοις καὶ ταῖς κατηγορίαις ἀπὸ τούτων ἀποδράναι.

Πολλὰ δὲ θαυμάζων τῶν εἰωθότων λέγεσθαι παρ' ὑμῖν, οὐδενὸς ἧττον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τεθαύμακα, ὃ καὶ πρώην τινὸς ἤκουσα εἰπόντος ἐν τῇ βουλῇ, ὡς ἄρα δεῖ τὸν συμβουλεύοντα, ἢ πολεμεῖν ἁπλῶς, ἢ ἄγειν τὴν εἰρήνην, συμβουλεύειν. Ἔστι δέ· εἰ μὲν ἡσυχίαν Φίλιππος ἄγει, καὶ μήτε τῶν ἡμετέρων ἔχει παρὰ τὴν εἰρήνην μηδὲν, μήτε συσκευάζεται πάντας ἀνθρώπους ἐφ' ὑμᾶς, οὐδὲν δεῖ λέγειν, ἀλλ' ἁπλῶς εἰρήνην ἀκτέον· καὶ τά γε ἀφ' ὑμῶν ἕτοιμα ὑπάρχοντα ὁρῶ· εἰ δ' ἃ μὲν ἡμεῖς ὠμόσαμεν, καὶ ἐφ' οἷς τὴν εἰρήνην ἐποιησάμεθα, ἔστιν ἰδεῖν, καὶ γεγραμμένα κεῖται, φαίνεται δ' ἀπ' ἀρχῆς ὁ Φίλιππος, πρὶν Διοπείθην ἐκπλεῦσαι καὶ τοὺς κληρούχους οὓς νῦν αἰτιῶνται πεποιηκέναι τὸν πόλεμον,

cessaire qu'on s'en occupe sur l'heure : mais nos places et tous nos avantages, dont Philippe, notre ennemi, à la tête d'une puissante armée dans l'Hellespont (*a*), tâche de s'emparer, et que nous perdrons sans ressource, si nous ne nous hâtons de le prévenir ; voilà les objets sur lesquels il vous importe de prendre au plus tôt le parti convenable, sans vous laisser détourner par de vaines imputations, par des débats étrangers et tumultueux.

Parmi tous les propos singuliers qu'on vous tient d'ordinaire, ce qui m'a le plus surpris, c'est d'entendre dire, il y a quelques jours, dans le sénat, qu'un ministre devait conseiller nettement la guerre ou la paix. Oui, sans doute, si Philippe reste tranquille, s'il cesse d'envahir nos possessions au mépris des traités, et de soulever contre nous tous les peuples, il faut, sans plus discourir, garder la paix ; et je n'y vois aucun obstacle de votre part. Mais si nous avons sous les yeux, si nous pouvons lire dans nos registres les conditions auxquelles la paix a été faite et jurée ; si, avant le départ de Diopithe et des citoyens envoyés

(*a*) On appelait Hellespont, non-seulement le petit détroit qui sépare l'Europe et l'Asie, mais encore les villes et les pays d'alentour. La Chersonèse était dans le voisinage de l'Hellespont.

en colonie, qu'on accuse de rallumer la guerre, Philippe était convaincu, et cela par vos décrets qui déposent authentiquement contre ses injustices, de s'être emparé d'abord de plusieurs de nos places, de s'être attaché depuis et d'avoir soulevé contre nous les Grecs et les Barbares, que prétend-on en disant qu'il faut choisir entre la guerre et la paix? Nous n'avons pas le choix; et il ne nous reste qu'un parti aussi juste que nécessaire, mais dont on affecte de ne point parler. Quel est-il? de repousser l'ennemi qui nous attaque. A moins qu'on ne dise que Philippe n'attaque pas notre ville, et ne rallume pas la guerre, tant qu'il ne touche ni à l'Attique ni au Pirée. Si ce sont là, au jugement de quelques-uns, les règles de la justice et les conditions de la paix, qui ne voit clairement qu'une telle opinion, aussi absurde que contraire à l'équité et peu sûre pour vous, contredit encore les reproches dont on charge Diopithe? Car pourquoi permettrons-nous à Philippe de faire tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne touche point à notre pays, et défendrons-nous à Diopithe de secourir les peuples de la Thrace, l'accusant, s'il le fait, de rallumer la guerre?

πολλὰ μὲν τῶν ἡμετέρων ἀδίκως εἰληφὼς, ὑπὲρ ὧν ψηφίσμαθ' ὑμέτερα ἐγκαλοῦντα κύρια ταυτί, πάντα δὲ τὸν ἄλλον χρόνον συνεχῶς τὰ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων καὶ Βαρβάρων λαμβάνων, καὶ ἐφ' ἡμᾶς συσκευαζόμενος τί τοῦτο λέγουσιν, ὡς πολεμεῖν ἁπλῶς, ἢ ἄγειν εἰρήνην δεῖ; οὐ γὰρ αἵρεσίς ἐστιν ἡμῖν τοῦ πράγματος, ἀλλ' ὑπολείπεται τὸ δικαιότατον καὶ ἀναγκαιότατον τῶν ἔργων, ὃ ὑπερβαίνουσιν ἑκόντες οὗτοι. Τί οὖν ἐστὶ τοῦτο; ἀμύνεσθαι τὸν πρότερον πολεμοῦνθ' ἡμῖν. Πλὴν εἰ μὴ τοῦτο λέγουσι, νὴ Δία· ἕως ἂν ἀπέχηται τῆς Ἀττικῆς καὶ τοῦ Πειραιῶς ὁ Φίλιππος, οὔτ' ἀδικεῖ τὴν πόλιν, οὔτε ποιεῖ πόλεμον. Εἰ δ' ἐκ τούτων τὰ δίκαια τίθενται, καὶ τὴν εἰρήνην ταύτῃ ὁρίζονται, ὅτι μὲν δήπουθεν οὔθ' ὅσια, οὔτ' ἀνεκτὰ λέγουσιν, οὔθ' ὑμῖν ἀσφαλῆ, δῆλόν ἐστιν ἅπασιν. Οὐ μὴν ἀλλ' ἐναντία συμβαίνει ταῖς κατηγορίαις, ἃς Διοπείθους κατηγοροῦσι, καὶ αὐτὰ ταῦτα λέγειν αὐτούς· τί γὰρ δήποτε τῷ μὲν Φιλίππῳ πάντα τἄλλα ποιεῖν ἐξουσίαν δώσομεν, ἂν τῆς Ἀττικῆς ἀπέχηται· τῷ Διοπείθει δ' οὐδὲ βοηθεῖν τοῖς Θρᾳξὶν ἐξέσται, ἢ πόλεμον ποιεῖν αὐτὸν φήσομεν;

Ἀλλά, νὴ Δία, ταῦτα μὲν ἐξελέγχονται, δεινὰ δὲ ποιοῦσιν οἱ ξένοι περικόπτοντες τὰ ἐν Ἑλλησπόντῳ, καὶ Διοπείθης ἀδικεῖ κατάγων τὰ πλοῖα, καὶ δεῖ μὴ ἐπιτρέπειν αὐτῷ· ἔστω, γιγνέσθω ταῦτα· οὐδὲν ἀντιλέγω. Οἴομαι μέντοι δεῖν, εἴπερ ὡς ἀληθῶς ἐπὶ πᾶσι δικαίοις ταῦτα συμβουλεύουσιν, ὥσπερ τὴν ὑπάρχουσαν τῇ πόλει δύναμιν καταλῦσαι ζητοῦσι, τὸν ἐφεστηκότα καὶ πορίζοντα χρήματα ταύτῃ διαβάλλοντες ἐν ὑμῖν, οὕτω τὴν Φιλίππου δύναμιν δεῖξαι διαλυθησομένην, ἂν ὑμεῖς ταῦτα πεισθῆτε· εἰ δὲ μὴ, σκοπεῖτε, ὅτι οὐδὲν ἄλλο ποιοῦσιν, ἢ καθιστᾶσι τὴν πόλιν εἰς τὸν αὐτὸν τρόπον δι' οὗ τὰ παρελθόντα πράγματα ἅπαντ' ἀπόλωλεν· ἴστε γὰρ δήπου τοῦθ', ὅτι οὐδενὶ τῶν ἁπάντων πλέον κεκράτηκε τῆς πόλεως Φίλιππος, ἢ τῷ πρότερος πρὸς τοῖς πράγμασι γίγνεσθαι· ὁ μὲν γὰρ ἔχων δύναμιν συνεστηκυῖαν ἀεὶ περὶ αὑτὸν, καὶ προειδὼς ἃ βούλεται πρᾶξαι, ἐξαίφνης ἐφ' οὓς ἂν αὐτῷ δόξῃ πάρεστιν· ἡμεῖς δ', ἐπειδὰν πυθώμεθά τι γιγνόμενον, τηνικαῦτα θορυβούμεθα καὶ παρασκευαζόμεθα. Εἶτ', οἶμαι, συμβαίνει τῷ μὲν, ἐφ' ἃ ἂν ἔλθῃ, ταῦτ' ἔχειν κατὰ πολλὴν ἡσυχίαν· ἡμῖν δ' ὑστερίζειν, καὶ ὅσα ἂν δαπανήσω-

Mais, dira-t-on, la conduite du roi de Macédoine ne justifie pas les violences de nos troupes qui ravagent l'Hellespont; Diopithe a tort d'enlever les vaisseaux; il ne faut pas le souffrir. Oui, j'y consens ; arrêtons cette licence. Je crois néanmoins que si l'on vous donne ce conseil par esprit de droiture et par amour de la justice, il ne suffit pas, en décriant auprès de vous le général qui est à la tête de vos troupes et qui leur procure la solde, de vous engager à congédier l'armée actuellement au service d'Athènes; on doit de plus vous prouver que Philippe congédiera la sienne, si vous déférez à cet avis. Sinon, pensez qu'on ne fait que rejeter la république dans les mêmes inconvéniens qui jusqu'ici ont ruiné nos affaires. Car, sans doute, vous n'ignorez pas que rien, jusqu'à présent, n'a donné à Philippe plus d'avantage sur nous que sa diligence à nous prévenir. Toujours à la tête d'une armée sur pied, formant de loin ses projets, il attaque tout-à-coup ceux qu'il juge à propos ; nous, au contraire, nous attendons la nouvelle de quelque invasion pour entrer en activité, pour faire des préparatifs : d'où il arrive, comme cela doit être, que Philippe demeure paisible possesseur de ce qu'il a une fois envahi; tandis que nous, manquant les occasions, perdant toutes nos dépenses, nous ne faisons que montrer notre haine contre l'ennemi, notre dessein de l'ar-

rêter; et, arrivés trop tard, nous ne remportons que de la honte.

Soyez donc persuadés, ô Athéniens! que tous les vains discours dont on vous amuse, n'ont pour but que de vous enchaîner dans vos murs, afin qu'Athènes n'ayant pas d'armées en campagne, Philippe dispose de tout comme il voudra. Examinez, je vous prie, ce qu'il fait maintenant. Il est dans la Thrace, à la tête d'un corps de troupes considérable; et, suivant le témoignage de gens qui voient les choses de près, il fait venir de puissans renforts de la Macédoine et de la Thessalie. S'il arrive donc, qu'après avoir attendu le retour des vents étésiens, il tombe sur Byzance, et l'assiége (*a*), croyez-vous que les Byzantins persévèreront dans leur aveuglement, et qu'ils ne vous appelleront pas à leur secours? Pour moi, je ne le puis croire; et, à moins que Philippe ne les prévint, quand même ils se défieraient de quelque peuple plus que de nous, ils le recevraient dans leur ville, plutôt que de la livrer à ce monarque. Lors donc que les vents étésiens ne permettront pas à nos vaisseaux de sortir du port, et que nous n'aurons

---

(*a*) L'événement justifia Démosthène en tout point. Philippe assiégea Byzance quelques années après ce discours. Byzance eut recours aux Athéniens; et Phocion, à la tête d'une armée, obligea Philippe de lever le siége. Nous avons déjà vu que les Byzantins entrèrent dans la ligue de Chio, de Cos et de Rhodes contre Athènes, et vinrent à bout ensemble de se soustraire à sa domination. Les Byzantins avaient donc lieu de supposer que les Athéniens, mécontens de leur conduite, pourraient dans l'occasion leur en marquer leur ressentiment.

μεν, ἅπαντα μάτην ἀνηλωκέναι· καὶ τὴν μὲν ἔχθραν καὶ τὸ βούλεσθαι κωλύειν ἐνδεδεῖχθαι, ὑστερίζοντας δὲ τῶν ἔργων, αἰσχύνην προσοφλισκάνειν.

Μὴ τοίνυν ἀγνοεῖτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι καὶ νῦν τἄλλα μὲν ἐστι λόγοι ταῦτα καὶ προφάσεις, πράττεται δὲ τοῦτο καὶ κατασκευάζεται, ὅπως, ὑμῶν μὲν οἴκοι μενόντων, ἔξω δὲ μηδεμιᾶς οὔσης τῇ πόλει δυνάμεως, μετὰ πλείστης ἡσυχίας πάνθ', ὅσα βούλεται, Φίλιππος διοικήσεται· θεωρεῖτε γὰρ τὸ παρὸν πρῶτον, ὃ γίγνεται. Νυνὶ δύναμιν μεγάλην ἐκεῖνος ἔχων ἐν Θρᾴκῃ διατρίβει, καὶ μεταπέμπεται πολλὴν, ὥς φασιν οἱ παρόντες, ἀπὸ Μακεδονίας καὶ Θετταλίας· ἐὰν οὖν, περιμείνας τοὺς ἐτησίας, ἐπὶ Βυζάντιον ἐλθὼν πολιορκῇ, πρῶτον μὲν οἴεσθε τοὺς Βυζαντίους μενεῖν ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἀνοίας, ἧσπερ νῦν, καὶ οὔτε παρακαλέσειν ὑμᾶς, οὔτε βοηθεῖν αὐτοῖς ἀξιώσειν; ἐγὼ μὲν οὐκ οἴομαι, ἀλλὰ, καὶ εἴ τισι μᾶλλον ἀπιστοῦσιν ἢ ἡμῖν, καὶ τούτους εἰσφρήσεσθαι μᾶλλον, ἢ ἐκείνῳ παραδώσειν τὴν πόλιν, ἄν περ μὴ φθάσῃ λαβὼν αὐτούς. Οὐκοῦν, ἡμῶν μὲν μὴ δυναμένων ἐνθένδ' ἀναπλεῦσαι, ἐκεῖ δὲ μηδεμιᾶς ὑπαρχούσης ἑτοίμου βοηθείας, οὐδὲν

αὐτοὺς ἀπολωλέναι κωλύσει· νὴ Δία· κακοδαιμονοῦσι γὰρ ἄνθρωποι καὶ ὑπερβάλλουσιν ἀνοίᾳ· πάνυ γε· ἀλλ' ὅμως αὐτοὺς δεῖ σῶς εἶναι· συμφέρει γὰρ τῇ πόλει.

Καὶ μὴν οὐδ' ἐκεῖνό γε δῆλόν ἐστιν ἡμῖν, ὡς ἐπὶ Χεῤῥόνησον οὐχ ἥξει· ἀλλ' εἴγε ἐκ τῆς ἐπιστολῆς δεῖ σκοπεῖν, ἧς ἔπεμψε πρὸς ὑμᾶς, ἀμυνεῖσθαί φησι τοὺς ἐν Χεῤῥονήσῳ. Ἂν μὲν τοίνυν ᾖ τὸ συνεστηκὸς τοῦτο στράτευμα, καὶ τῇ χώρᾳ βοηθῆσαι δυνήσεται, καὶ τῶν ἐκείνου τι κακῶς ποιῆσαι· εἰ δ' ἅπαξ διαφθαρήσεται, καὶ διαλυθήσεται, τί ποιήσομεν, ἂν ἐπὶ Χεῤῥονησον ἴῃ; Κρινοῦμεν Διοπείθην; Νὴ Δία. Καὶ τί τὰ πράγματα ἔσται βελτίω; Ἀλλ' ἐνθένδε βοηθήσομεν αὐτοῖς; Ἂν δ' ὑπὸ τῶν πνευμάτων μὴ δυνώμεθα; Ἀλλά, μὰ Δί' οὐχ ἥξει. Καὶ τίς ἐγγυητής ἐστι τούτου; Ἆρ' ὁρᾶτε καὶ λογίζεσθε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὴν ἐπιοῦσαν ὥραν τοῦ ἔτους, εἰς ἣν ἐρημόν τινες οἴονται δεῖν τὸν Ἑλλήσποντον ὑμῶν ποιῆσαι καὶ παραδοῦναι Φιλίππῳ; Τί δ'; ἂν, ἀπελθὼν ἐκ Θρᾴκης, καὶ μηδὲ προσελθὼν Χεῤῥονήσῳ μηδὲ Βυζαντίῳ (καὶ γὰρ ταῦτα λογίζεσθε), ἐπὶ Χαλκίδα ἢ Μέγαρα ἥκῃ, τὸν αὐτὸν τρόπον ὅνπερ πρώην ἐπ' Ὠρεόν, πότερον κρεῖτ-

sur les lieux aucun corps de troupes à portée de secourir les Byzantins, qu'est-ce qui pourra les sauver de leur ruine? Un mauvais génie les aveugle, et ils portent l'extravagance jusqu'à l'excès: je l'accorde; mais il faut les sauver; notre intérêt l'exige.

D'ailleurs, est-il bien sûr que le roi de Macédoine ne se jettera pas sur la Chersonèse? A en juger par la lettre qu'il nous a écrite, il veut se venger des habitans de cette île. Si nous y conservons nos troupes, elles pourront secourir ce pays et attaquer le sien. Mais si, une fois nous venons à les disperser, quel parti prendrons-nous, s'il marche contre la Chersonèse? Ferons-nous le procès à Diopithe? grands dieux! mais nos affaires en iront-elles mieux pour cela? Ferons-nous passer des secours dans cette île? mais si les vents nous en empêchent (*a*). Philippe, dit-on, n'osera l'attaquer. Qui peut nous en répondre? Ne voyez-vous pas, Athéniens, dans quel tems de l'année on vous conseille de retirer vos troupes de l'Hellespont, et de le livrer à ce prince? Mais si, au retour de la Thrace, il ne tombe ni sur la Chersonèse ni sur Byzance (car c'est encore une chose qu'il faut prévoir), et qu'il aille attaquer Chalcide ou Mégares [1], comme il attaqua dernièrement Orée;

(*a*) Apparemment qu'on touchait pour lors à l'été, qui est la saison des campagnes, et dans laquelle régnaient les vents étésiens, vents qui n'étaient pas favorables pour aller d'Athènes dans la Chersonèse.

lequel vaut le mieux, ou d'avoir à le combattre ici, et de laisser entrer la guerre dans l'Attique, ou de l'occuper dans les pays éloignés du nôtre? Pour moi, je pense que ce dernier parti est le meilleur.

Convaincus de tout ce que je dis, loin de chercher à décrier et à dissoudre l'armée que Diopithe s'efforce de conserver pour la défense de l'état, vous devez l'augmenter vous-mêmes d'un nouveau renfort, envoyer de l'argent au général, et lui procurer à propos tout ce qui est nécessaire. En effet, si l'on demandait à Philippe lequel il aimerait le mieux, ou que les troupes commandées par Diopithe, quelles qu'elles soient, je ne l'examine pas ici, fussent entretenues, renforcées, autorisées par la ville, ou qu'elles fussent réformées et dispersées sur les calomnies et les accusations de quelques citoyens; il choisirait le dernier, sans doute. Il y a donc ici des hommes qui ménagent à Philippe tout ce qu'il pourrait souhaiter de plus avantageux. Et vous demandez après cela ce qui a ruiné nos affaires! Je vais vous répondre avec sincérité, et vous mettre sous les yeux l'état présent de notre ville, et les désordres de notre conduite actuelle.

Nous n'avons ni la volonté de contribuer de nos biens, ni le courage de nous mettre en campagne; nous ne pouvons nous résoudre à nous priver de

του ἐνθάδε αὐτὸν ἀμύνασθαι, καὶ προσελθεῖν τὸν πόλεμον πρὸς τὴν Ἀττικὴν ἐᾶσαι, ἢ κατασκευάζειν ἐκεῖ τιν' ἀσχολίαν αὐτῷ; ἐγὼ μὲν οἴομαι τοῦτο.

Ταῦτα τοίνυν ἅπαντας εἰδότας καὶ λογιζομένους χρὴ, μὰ Δί', οὐχ, ἣν Διοπείθης πειρᾶται τῇ πόλει δύναμιν κατασκευάζειν, ταύτην βασκαίνειν καὶ διαλύειν πειρᾶσθαι, ἀλλ' ἑτέραν αὐτοὺς προσπαρασκευάζειν καὶ συνευποροῦντας ἐκείνῳ χρημάτων, καὶ τἄλλα οἰκείως συναγωνιζομένους· εἰ γάρ τις ἔροιτο Φίλιππον· Εἰπέ μοι· πότερ' ἂν βούλοιο τούτους τοὺς στρατιώτας, οὓς Διοπείθης νῦν ἔχει, τοὺς ὁποιουστινασοῦν (οὐδὲν γὰρ ἀντιλέγω) εὐθηνεῖν, καὶ παρ' Ἀθηναίοις εὐδοξεῖν, καὶ πλείους γίγνεσθαι, τῆς πόλεως συναγωνιζομένης, ἢ διαβαλλόντων τινῶν καὶ κατηγορούντων διασπασθῆναι καὶ διαφθαρῆναι; τοῦτ' ἂν, οἶμαι, φήσειεν. Εἶθ' ἃ Φίλιππος ἂν εὔξαιτο τοῖς θεοῖς, ταῦθ' ἡμῶν ἐνθάδε τινὲς πράττουσιν; Εἶτα ἔτι ζητεῖτε, πόθεν τὰ τῆς πόλεως ἀπόλωλεν ἅπαντα; βούλομαι τοίνυν πρὸς ὑμᾶς μετὰ παῤῥησίας ἐξετάσαι τὰ παρόντα πράγματα τῇ πόλει, καὶ σκέψασθαι τί ποιοῦμεν αὐτοὶ νῦν, καὶ ὅπως χρώμεθ' αὐτοῖς.

Ἡμεῖς οὔτε χρήματα εἰσφέρειν βουλόμεθα, οὔτε αὐτοὶ στρατεύεσθαι τολμῶμεν, οὔτε τῶν κοινῶν ἀπέχεσθαι δυνάμεθα, οὔτε τὰς συντάξεις Διοπείθει δίδομεν, οὔθ᾽, ὅσ᾽ ἂν αὐτὸς αὑτῷ πορίσηται, ἐπαινοῦμεν, ἀλλὰ βασκαίνομεν, καὶ σκοποῦμεν πόθεν καὶ τί μέλλει ποιεῖν, καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα, οὔτ᾽ ἐπειδήπερ οὕτως ἔχομεν, τὰ ἡμέτερ᾽ αὐτῶν πράττειν ἐθέλομεν, ἀλλ᾽ ἐν μὲν τοῖς λόγοις, τοὺς τῆς πόλεως λέγοντας ἄξια ἐπαινοῦμεν, ἐν δὲ τοῖς ἔργοις, τοῖς ἐναντιουμένοις τούτοις συναγωνιζόμεθα. Ὑμεῖς μὲν τοίνυν εἰώθατε ἑκάστοτε τὸν παριόντα ἐρωτᾷν· Τί οὖν χρὴ ποιεῖν; ἐγὼ δ᾽ ὑμᾶς ἐρωτῆσαι βούλομαι· Τί οὖν χρὴ λέγειν; Εἰ γὰρ μήτε εἰσοίσετε, μήτε αὐτοὶ στρατεύσεσθε, μήτε τῶν κοινῶν ἀφέξεσθε, μήτε τὰς συντάξεις Διοπείθει δώσετε, μήτε, ὅσ᾽ ἂν αὐτὸς αὑτῷ πορίσηται, ἐάσετε, μήτε τὰ ὑμέτερ᾽ αὐτῶν πράττειν ἐθελήσετε, οὐκ ἔχω τί λέγω· εἰ γὰρ ἤδη τοσαύτην ἐξουσίαν τοῖς αἰτιᾶσθαι καὶ διαβάλλειν βουλομένοις δίδοτε, ὥστε, καὶ περὶ ὧν ἄν φασι μέλλειν αὐτὸν ποιεῖν, καὶ περὶ τούτων προκατηγορούντων ἀκροᾶσθαι, τί ἂν τις λέγοι; Ὅ, τι τοίνυν δύναται ταῦτα ποιεῖν, ἐνίους ὑμῶν μαθεῖν δεῖ· λέξω δὲ μετὰ παῤῥησίας· καὶ γὰρ οὐδ᾽ ἂν ἄλλως δυναίμην.

ce que nous recevons du trésor public, ni à fournir à Diopithe les fonds qui lui sont assignés ; au lieu de lui savoir gré de l'abondance qu'il se procure lui-même, nous nous attachons à observer ses démarches, à décrier ses entreprises, à blâmer les moyens dont il use pour réussir, et ainsi du reste. Disposés de la sorte, nous ne pouvons nous résoudre à prendre soin de nos affaires ; nous louons les ministres zélés pour notre gloire, en même tems que nous soutenons celui qui combat leur avis. Vous êtes dans l'usage de demander à vos orateurs, quand ils montent à la tribune : Que faut-il donc faire ? Je vous demanderai moi : Que faut-il donc dire ? Car si vous ne voulez ni contribuer de vos biens, ni servir en personne, ni renoncer à ce que vous recevez du trésor public, ni fournir à Diopithe les fonds qui lui sont assignés, ni permettre qu'il en tire d'ailleurs, ni prendre aucun soin de vos affaires, je ne vois pas quel conseil je puis vous donner ; car si vous permettez aux calomniateurs de Diopithe de l'accuser d'avance sur ce qu'il fera, si vous écoutez ces accusations anticipées, que peut-on vous dire ? Mais quels seront les fruits d'une pareille conduite ? c'est ce qu'il faut apprendre à quelques-uns de vous. Je parlerai avec franchise ; car je ne saurais parler autrement.

Tous les généraux qui sortent de vos ports (je réponds sur ma tête de la vérité du fait que j'avance), tous, sans exception, reçoivent des contributions, et des habitans de Chio, et des habitans d'Erythrée, de tous ceux enfin dont ils peuvent en tirer; je parle ici des peuples d'Asie. Celui qui ne commande qu'un ou deux vaisseaux reçoit une contribution plus légère, celui qui en commande un plus grand nombre la reçoit plus considérable. Les peuples qui leur donnent peu ou beaucoup, ne sont point assez insensés pour le faire sans intérêt; ils achètent d'eux la liberté et la sûreté de leur commerce maritime, l'avantage d'être escortés et défendus contre les pirates. C'est par affection, disent-ils, qu'ils nous donnent; c'est à titre de présens qu'ils nous fournissent des subsides. Il est certain qu'aujourd'hui encore ils en fourniront tous à Diopithe, qu'ils voient à la tête d'une armée. Car ce général ne recevant rien d'ici, et n'ayant par lui-même aucune ressource, où voulez-vous qu'il prenne la nourriture des soldats? lui viendra-t-elle du ciel? Il ne peut l'espérer. Il les nourrit donc de ce qu'il prend, de ce qu'on lui donne, et de ce qu'il emprunte. Ceux qui l'accusent auprès de vous, ne font donc autre chose qu'avertir les peuples de ne rien fournir à un général qui va être puni, non-seulement de ce qu'il a entrepris seul ou avec d'autres, mais encore de ce qu'il devait entreprendre par la suite. Oui, c'est là le but de tous ces discours qu'on vous répète sans cesse :

Ἅπαντες, ὅσοι πώποτ' ἐκπεπλεύκασι παρ' ὑμῶν στρατηγοὶ (ἢ ἐγὼ πάσχειν ὁτιοῦν τιμῶμαι), καὶ παρὰ Χίων καὶ παρὰ Ἐρυθραίων, καὶ παρ' ὧν ἂν ἕκαστοι δύνωνται, τούτων τῶν τὴν Ἀσίαν οἰκούντων λέγω, χρήματα λαμβάνουσι. Λαμβάνουσι δὲ, οἱ μὲν ἔχοντες μίαν ἢ δύο ναῦς, ἐλάττονα· οἱ δὲ μείζω δύναμιν, πλείονα. Καὶ διδόασιν οἱ διδόντες, οὔτε τὰ μικρὰ, οὔτε τὰ πολλὰ, ἀντ' οὐδενός· οὐ γὰρ οὕτω μαίνονται· ἀλλ' ὠνούμενοι τὸ μὴ ἀδικεῖσθαι τοὺς παρ' αὐτῶν ἐκπλέοντας ἐμπόρους, μηδὲ συλᾶσθαι, παραπέμπεσθαι δὲ τὰ πλοῖα τὰ αὐτῶν. Τὰ τοιαῦτα· φασὶ δ' εὐνοίᾳ διδόναι· καὶ τοῦτο τοὔνομα ἔχει τὰ λήμματα ταῦτα. Καὶ δὴ καὶ νῦν τῷ Διοπείθει στράτευμ' ἔχοντι σαφῶς ἐστὶ τοῦτο δῆλον, ὅτι δώσουσι χρήματα πάντες οὗτοι· πόθεν γὰρ οἴεσθε ἄλλοθεν, τὸν μήτε λαμβάνοντα παρ' ὑμῶν μηδὲν, μήτε αὐτὸν ἔχοντα ὁπόθεν μισθοδοτήσει, στρατιώτας τρέφειν; ἐκ τοῦ οὐρανοῦ; οὐκ ἔστι ταῦτα· ἀλλ' ἀφ' ὧν ἀγείρει, καὶ προσαιτεῖ, καὶ δανείζεται, ἀπὸ τούτων διάγει. Οὐδὲν οὖν ἄλλο ποιοῦσιν οἱ κατηγοροῦντες ἐν ὑμῖν, ἢ προλέγουσιν ἅπασι μηδοτιοῦν ἐκείνῳ διδόναι, ὡς καὶ τοῦ μελλῆσαι δώσοντι δίκην, μή τι ποιήσαντί γε, ἢ

συγκαταπραξαμένῳ. Τοῦτ' εἰσὶν οἱ λόγοι· μέλλει πολιορκεῖν· τοὺς Ἕλληνας ἐκδίδωσι· μέλει γάρ τινι τούτων τῶν τὴν Ἀσίαν οἰκούντων Ἑλλήνων· ἀμείνους μέντ' ἂν εἶεν τῶν ἄλλων ἢ τῆς πατρίδος κήδεσθαι. Καὶ τό γε εἰς τὸν Ἑλλήσποντον ἐκπέμπειν ἕτερον στρατηγὸν, τοῦτ' ἐστίν· εἰ γὰρ δεινὰ ποιεῖ Διοπείθης καὶ κατάγει τὰ πλοῖα, μικρὸν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μικρὸν πινάκιον ταῦτα πάντα κωλῦσαι δύναιτ' ἄν. Καὶ λέγουσιν οἱ νόμοι ταῦτα, τοὺς ἀδικοῦντας εἰσαγγέλλειν, οὐ, μὰ Δί', οὐ δαπάναις καὶ τριήρεσι τοσαύταις ἡμᾶς αὐτοὺς φυλάττειν· ἐπεὶ τοῦτό γ' ἐστὶν ὑπερβολὴ μανίας· ἀλλ' ἐπὶ μὲν τοὺς ἐχθροὺς, οὓς οὐκ ἔστι λαβεῖν ὑπὸ τοῖς νόμοις, καὶ στρατιώτας τρέφειν, καὶ τριήρεις ἐκπέμπειν, καὶ χρήματα εἰσφέρειν δεῖ, καὶ ἀναγκαῖόν ἐστιν· ἐπὶ δ' ἡμᾶς αὐτοὺς, ψήφισμα, εἰσαγγελία, πάραλος, ταῦτ' ἐστὶν ἱκανά· ταῦτ' ἦν εὖ φρονούντων ἀνθρώπων· ἐπηρεαζόντων δὲ καὶ διαφθειρόντων τὰ πράγματα, ἃ νῦν οὗτοι ποιοῦσι.

Καὶ τὸ μὲν τούτων τινὰς εἶναι τοιούτους, δεινὸν ὂν, οὐ δεινόν ἐστιν· ἀλλ' ὑμεῖς οἱ καθήμενοι οὕτως ἤδη διάκεισθε, ὥστε, ἂν μέν τις εἴπῃ παρελθὼν, ὅτι Διοπείθης ἐστὶ πάντων τῶν κακῶν αἴτιος, ἢ Χά-

Il va former un siége ; il livre les Grecs [2]; quels sont donc ces Athéniens qui s'intéressent si fort aux Grecs asiatiques? certes ils sont plus propres à veiller aux intérêts de l'étranger qu'à ceux de leur patrie. C'est encore là le motif de leur empressement à demander qu'on envoie dans l'Hellespont un général pour remplacer Diopithe, et pour le forcer de se démettre [3]. Eh! si Diopithe commet des violences, s'il enlève les vaisseaux, un ordre, oui un simple ordre de votre part l'arrêtera tout court. Les lois nous ordonnent de poursuivre juridiquement de semblables prévaricateurs, et non pas, certes, d'armer contre eux des flottes à grands frais. De telles précautions contre des citoyens seraient le comble de la folie. C'est contre les ennemis, sur lesquels nos lois n'ont aucune prise, qu'il faut entretenir des troupes, armer des flottes, lever des subsides; et il le faut de toute nécessité. Mais pour nous, quand nous manquons à notre devoir, une dénonciation juridique, un décret, une révocation [4], voilà ce qui suffit contre nous. Voilà le seul parti que doivent conseiller et prendre des hommes sages: ceux qui vous en proposent un autre, sont les ennemis de l'état.

Qu'il y ait dans Athènes de pareils hommes, c'est une chose déplorable sans doute; mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que vous, Athéniens, vous nous écoutiez avec de telles disposi-

tions, que si un de vos orateurs monte à cette tribune, pour accuser Diopithe, Charès, Aristophon [5], ou quelque autre citoyen, comme l'auteur de tous nos maux, vous applaudissiez aussitôt à sa dénonciation, en vous écriant que ces généraux sont coupables. Mais si quelque autre orateur vous dit avec vérité que vous vous abusez étrangement, que Philippe est le seul auteur de tous vos maux et de vos embarras actuels (puisqu'en effet, sans ses entreprises continuelles, vous jouiriez d'une parfaite tranquillité), vous convenez alors de cette vérité, que vous êtes forcés de reconnaître ; mais vous paraissez l'écouter avec chagrin, et comme si on vous portait un coup mortel. J'en sais la cause, et oserai vous la dire (car, au nom des dieux, qu'il me soit permis, en parlant pour votre avantage, de parler avec franchise). Quelques-uns de vos ministres vous ont rendus aussi ardens et aussi redoutables dans vos assemblées, que lents et méprisables dans vos armemens. Si donc on impute vos disgrâces à quelqu'un de vos citoyens, qu'il ne tient qu'à vous de faire arrêter, vous écoutez volontiers ce qu'on vous dit, vous êtes prêts à l'exécuter ; mais si on les rejette sur un ennemi qu'il ne vous est possible de réduire que par la voie des armes, vous êtes embarrassés, et la conviction de vos fautes vous déplaît. Il faudrait, au contraire, que vos ministres vous accoutumassent à être doux et humains dans vos assemblées, où vous n'avez affaire qu'à des citoyens et à des alliés ;

ρης, ἢ Ἀριστοφῶν, ἢ ὃν ἂν εἴπῃ τις τῶν πολιτῶν, εὐθέως φατὲ καὶ θορυβεῖτε, ὡς ὀρθῶς λέγει· ἂν δὲ παρελθὼν λέγῃ τις τἀληθῆ, ὅτι ληρεῖτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι· πάντων τῶν κακῶν καὶ τῶν πραγμάτων τούτων Φίλιππός ἐστιν αἴτιος· εἰ γὰρ ἐκεῖνος ἦγεν ἡσυχίαν, οὐδὲν ἂν ἦν πρᾶγμα τῇ πόλει· ὡς μὲν οὐκ ἀληθῆ ταῦτ᾽ ἐστὶν, οὐκ ἔχετε ἀντιλέγειν, ἄχθεσθαι δέ μοι δοκεῖτε, καὶ ὥσπερ ἀπολλύναι τι νομίζειν. Αἴτιον δὲ τούτων (καί μοι, πρὸς θεῶν, ὅταν ἕνεκα τοῦ βελτίστου λέγω, ἔστω παῤῥησία)· παρεσκευάκασιν ὑμᾶς ἐκ πολλοῦ τῶν πολιτευομένων ἔνιοι, ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις φοβεροὺς καὶ χαλεποὺς, ἐν δὲ ταῖς παρασκευαῖς ταῖς τοῦ πολέμου ῥαθύμους καὶ εὐκαταφρονήτους. Ἂν μὲν οὖν τὸν αἴτιον εἴπῃ τις, ὃν ἴστε ὅτι λήψεσθε παρ᾽ ὑμῖν αὐτοῖς, φατὲ καὶ βούλεσθε· ἂν δὲ τοιοῦτον λέγῃ τις, ὃν κρατήσαντας τοῖς ὅπλοις, ἄλλως δ᾽ οὐκ ἔστι κολάσαι, οὐκ ἔχετ᾽, οἶμαι, τί ποιήσετε· ἐξελεγχόμενοι δὲ ἄχθεσθε. Ἐχρῆν δὲ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὐναντίον ἢ νῦν, ἅπαντας τοὺς πολιτευομένους, ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις, πρᾳους καὶ φιλανθρώπους ὑμᾶς ἐθίζειν εἶναι· πρὸς γὰρ ὑμᾶς αὐτοὺς, καὶ τοὺς συμμάχους, ἐν ταύταις ἐστὶ τὰ δίκαια· ἐν δὲ ταῖς

παρασκευαῖς ταῖς τοῦ πολέμου, φοβεροὺς καὶ χαλεποὺς ἐπιδεικνύναι· πρὸς γὰρ τοὺς ἐχθροὺς καὶ τοὺς ἀντιπάλους, ἐν ἐκείναις ἔσθ᾽ ὁ ἀγών. Νῦν δὲ δημαγωγοῦντες ὑμᾶς καὶ χαριζόμενοι καθ᾽ ὑπερβολὴν, οὕτω διατεθείκασιν, ὥστ᾽ ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾷν καὶ κολακεύεσθαι, πάντα πρὸς ἡδονὴν ἀκούοντας, ἐν δὲ τοῖς πράγμασι καὶ τοῖς γιγνομένοις, περὶ τῶν ἐσχάτων ἤδη κινδυνεύειν.

Φέρε γὰρ, πρὸς Διὸς, εἰ λόγον ὑμᾶς ἀπαιτήσειαν οἱ Ἕλληνες, ὧν νυνὶ παρήκατε καιρῶν διὰ ῥᾳθυμίαν, καὶ ἔροινθ᾽· Ὑμεῖς, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πέμπετε ὡς ἡμᾶς ἑκάστοτε πρέσβεις, καὶ λέγετε ὡς ἐπιβουλεύει Φίλιππος ἡμῖν καὶ ἅπασι τοῖς Ἕλλησι, καὶ ὡς φυλάττεσθαι δεῖ τὸν ἄνθρωπον· καὶ ἅπαντα τὰ τοιαῦτα, ἃ ἀνάγκη φάσκειν καὶ ὁμολογεῖν· ποιοῦμεν γὰρ ταῦτα· εἶτ᾽, ὦ πάντων ἀνθρώπων φαυλότατοι, δέκα μῆνας ἀπογενομένου τἀνθρώπου, καὶ νόσῳ καὶ χειμῶνι καὶ πολέμοις ἀποληφθέντος, ὥστε μὴ ἂν δύνασθαι ἐπανελθεῖν οἴκαδε, οὔτε τὴν Εὔβοιαν ἠλευθερώσατε, οὔτε των ὑμετέρων αὐτῶν οὐδὲν ἐκομίσασθε. Ἀλλ᾽ ἐκεῖνος μὲν, ὑμῶν οἴκοι μενόντων, σχολὴν ἀγόντων, ὑγιαινόντων (εἰ δεῖ τοὺς τὰ τοιαῦτα ποιοῦν-

et à ne vous montrer ardens et redoutables que dans vos armemens, puisqu'alors il s'agit de vaincre des rivaux et des ennemis. Mais, grâce aux adulations continuelles de certains hommes et à leurs complaisances excessives, tandis que, dans vos assemblées, pleins d'une délicatesse superbe, vous voulez être flattés et n'écouter que ce qui vous fait plaisir, vous éprouvez les plus cruels embarras dans les affaires et les événemens qui surviennent.

Oui, j'en atteste ici les dieux, si les Grecs vous demandaient compte des occasions que vous avez perdues par votre négligence, et vous disaient : » Athéniens [6], vous ne cessez de nous envoyer » des ambassadeurs, de nous représenter que Philippe en veut à votre liberté et à celle de tous » les Grecs, de nous engager à nous précautionner contre un ennemi si dangereux, et de nous » donner mille autres avis semblables (c'est en » effet ce que nous ne cessons de faire, il faut en » convenir). Eh quoi, ajouteraient-ils, ô les plus » lâches de tous les hommes; pendant six mois entiers que Philippe a été absent de la Macédoine, » lorsque la guerre, la maladie et l'hiver l'empêchaient de revenir dans ses états, vous n'avez » su ni délivrer l'Eubée, ni recouvrer aucune de » vos anciennes possessions. Lui, au contraire, » tandis que vous restez dans vos foyers, que vous » goûtez les douceurs du repos, et que vous jouis-

» sez des avantages d'une pleine santé, si toutefois
» on peut donner le nom de santé à l'état funeste
» dans lequel vous languissez, il a établi dans l'Eu-
» bée deux tyrans à ses ordres, l'un en face de
» l'Attique pour la tenir en respect, et l'autre dans
» l'île de Sciathe [7] : et vous qui deviez au moins le
» traverser dans ses entreprises, si vous ne pouviez
» rien de plus, vous ne lui avez pas opposé le
» moindre obstacle ; vous lui avez laissé faire tout
» ce qu'il voulait ; vous avez abandonné tous vos
» droits et tous vos intérêts, et vous avez ouverte-
» ment déclaré que, quand Philippe mourrait dix
» fois, vous ne remueriez pas davantage. Pourquoi
» donc nous fatiguer de tant d'ambassades, de
» tant d'accusations ? Pourquoi vous donner tant
» de peine ? » Si les Grecs nous tenaient ce langage, que pourrions-nous répondre ? que pourrions-nous dire ? Pour moi, je ne le vois pas.

Il est des gens qui s'imaginent embarrasser un orateur en lui demandant : Que faut-il donc faire ? Je leur répondrai d'un seul mot, et avec autant de justice que de vérité : Il ne faut rien faire de ce que vous faites maintenant. Je vais néanmoins entrer dans le détail ; et puissiez-vous être aussi empressés à suivre les bons conseils qu'à les demander !

Avant toute chose, soyez bien persuadés que Philippe a rompu la paix et qu'il nous fait la guerre. C'est un point sur lequel il ne faut plus disputer ni vous accuser les uns les autres. Soyez

τας ὑγιαίνειν φῆσαι), δύο μὲν ἐν Εὐβοίᾳ κατέστησε τυράννους, τὸν μὲν, ἀπαντικρὺ τῆς Ἀττικῆς ἐπιτειχίσας, τὸν δ', ἐπὶ Σκιάθῳ· ὑμεῖς δ' οὐδὲ ταῦτ' ἀπελύσασθε, εἰ μηδὲν ἄλλο ἐβούλεσθε, ἀλλ' εἰάκατε καὶ ἀφέστατε δηλονότι αὐτῷ, καὶ φανερὸν πεποιήκατε ὅτι, οὐδ' ἂν δεκάκις ἀποθάνῃ, οὐδὲν μᾶλλον ὑμεῖς γε κινήσεσθε. Τί οὖν πρεσβεύεσθε καὶ κατηγορεῖτε, καὶ πράγμαθ' ἡμῖν παρέχετε; Ἂν ταῦτα λέγωσι, τί ἐροῦμεν ἢ τί φήσομεν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι; ἐγὼ μὲν γὰρ οὐχ ὁρῶ.

Εἰσὶ τοίνυν τινὲς, οἳ τότ' ἐξελέγχειν τὸν παριόντα οἴονται, ἐπειδὰν ἐρωτήσωσι· Τί οὖν χρὴ ποιεῖν; οἷς ἐγὼ μὲν τὸ δικαιότατον καὶ ἀληθέστατον τοῦτο ἀποκρινοῦμαι· ταῦτα μὴ ποιεῖν, ἃ νυνὶ ποιεῖτε. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ καθ' ἕκαστον ἀκριβῶς ἐρῶ· καὶ ὅπως, ὥσπερ ἐρωτῶσι προθύμως, οὕτω καὶ ποιεῖν ἐθελήσωσι.

Πρῶτον μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῦτο δεῖ παρ' ὑμῖν αὐτοῖς βεβαίως γνῶναι, ὅτι τῇ πόλει Φίλιππος πολεμεῖ, καὶ τὴν εἰρήνην λέλυκε (καὶ παύσασθε περὶ τούτων κατηγοροῦντες ἀλλήλων)· καὶ κακόνους μέν ἐστι καὶ ἐχθρὸς ὅλῃ τῇ πόλει, καὶ τῷ τῆς πόλεως ἐδάφει, προσθήσω δὲ, καὶ τοῖς ἐν τῇ πό-

λει πᾶσιν ἀνθρώποις, καὶ τοῖς μάλιστ᾽ οἰομένοις αὐτῷ χαρίζεσθαι· εἰ δὲ μὴ, σκεψάσθωσαν Εὐθυκράτην καὶ Λασθένην τοὺς Ὀλυνθίους, οἳ δοκοῦντες οἰκειότατ᾽ αὐτῷ διακεῖσθαι, ἐπειδὴ τὴν πόλιν προὔδοσαν, πάντων κάκιστ᾽ ἀπολώλασιν· οὐδενὶ μέντοι μᾶλλον, ἢ τῇ πολιτείᾳ πολεμεῖ· οὐδ᾽ ἐπιβουλεύει, καὶ σκοπεῖ μᾶλλον οὐδὲ ἓν τῶν πάντων, ἢ ὅπως ταύτην καταλύσῃ. Καὶ τοῦτ᾽ εἰκότως τρόπον τινὰ νῦν γε δὴ πράττει· οἶδε γὰρ ἀκριβῶς ὅτι οὐδ᾽ ἂν πάντων τῶν ἄλλων γένηται κύριος, οὐδὲν ἔσται αὐτῷ βεβαίως ἔχειν, ἕως ἂν ὑμεῖς δημοκρατῆσθε· ἀλλ᾽ ἐάν ποτε συμβῇ τι πταῖσμα, ἃ πολλὰ γένοιτ᾽ ἂν ἀνθρώπῳ, ἥξει πάντα τὰ νῦν συμβεβιασμένα, καὶ καταφεύξεται πρὸς ὑμᾶς· ἐστὲ γὰρ ὑμεῖς οὐκ αὐτοὶ πλεονεκτῆσαι καὶ κατασχεῖν ἀρχὴν εὖ πεφυκότες, ἀλλ᾽ ἕτερον λαβεῖν κωλῦσαι, καὶ ἔχοντ᾽ ἀφελέσθαι δεινοὶ, καὶ ὅλως ἐνοχλῆσαι τοῖς ἄρχειν βουλομένοις, καὶ πάντας ἀνθρώπους εἰς ἐλευθερίαν ἐξαφελέσθαι ἕτοιμοι. Οὔκουν βούλεται τοῖς ἑαυτοῦ καιροῖς τὴν παρ᾽ ὑμῶν ἐλευθερίαν ἐφεδρεύειν, οὐδὲ πολλοῦ δεῖ, οὐ κακῶς οὐδ᾽ ἀργῶς ταῦτα λογιζόμενος. Πρῶτον μὲν δὴ διὰ τοῦτο δεῖ ἐχθρὸν ὑπειληφέναι τῆς πολι-

donc persuadés qu'il est l'ennemi de notre ville, l'ennemi du sol sur lequel elle est bâtie, je dirai même de tous ses habitans, et de ceux qui se flattent le plus d'être dans ses bonnes grâces. Que ces derniers, s'ils en doutent, jettent les yeux sur Euthycrate et Lasthéne [8], citoyens d'Olynthe, qui, regardés d'abord comme ses meilleurs amis, ont péri misérablement après avoir livré leur patrie. Mais c'est surtout à notre gouvernement qu'il a déclaré la guerre, c'est à le détruire que tendent tous ses efforts et tous ses projets. Et l'on peut dire qu'il agit conséquemment. Il sait très-bien que, malgré toutes les conquêtes qu'il peut faire, sa puissance ne sera jamais solidement établie, tant que vous vivrez sous le gouvernement démocratique; il sait que s'il éprouve un de ces revers si communs dans le cours de la vie humaine, tous les peuples qui lui obéissent maintenant par force, accourront aussitôt se jeter dans nos bras. Car vous n'êtes point naturellement portés à vous agrandir, ni à usurper la domination sur les autres; mais vous savez très-bien empêcher qu'on ne l'usurpe, et abattre ceux qui l'auraient usurpée. En un mot, vous êtes toujours prêts à traverser les projets des ambitieux, et à rendre la liberté à ceux qui l'ont perdue. Il ne veut donc pas que l'étendard de la liberté athénienne flotte aux yeux des peuples, comme un point de ralliement contre le tyran, le jour où s'offrira l'occasion de l'accabler. C'est ce qu'il ne veut pas absolument; et en cela sa politi-

que est éclairée autant qu'elle est active. Ainsi vous devez d'abord le regarder comme un ennemi juré de votre gouvernement et de la démocratie, et vous bien convaincre d'une vérité qui vous fera donner aux affaires toute l'attention qu'elles demandent. Nous devons ensuite tenir pour certain, que c'est contre Athènes qu'il dispose et dirige toutes ses batteries, et que, dans quelque endroit qu'on agisse pour l'arrêter, on agit pour nous. Nul de vous, en effet, n'est assez simple pour croire que de misérables villages dans la Thrace (car de quel autre nom appeler Drongile, Cabyle, Mastire, et d'autres places qu'il veut prendre?) soient l'unique objet de son ambition, et qu'il brave pour de telles conquêtes les frimas, les travaux et les plus grands dangers. Mais que le port d'Athènes, ses arsenaux, ses galères, ses mines d'argent [9], ses revenus considérables ne tentent nullement sa cupidité, qu'il veuille vous en laisser tranquilles possesseurs, et qu'au contraire, pour déterrer le seigle et le millet enfouis dans la Thrace, il aille s'ensevelir dans des abîmes, au milieu des glaces et des neiges; non il n'en est pas ainsi; mais c'est pour s'emparer d'Athènes et de tous les avantages dont elle est en possession, qu'il agit dans la Thrace et ailleurs.

Que doivent donc faire des hommes sages, trop convaincus des desseins d'un monarque ambi-

τείας, καὶ τῆς δημοκρατίας ἀδιάλλακτον ἐκεῖνον· εἰ γὰρ μὴ τοῦτο πεισθήσεσθε ταῖς ψυχαῖς, οὐκ ἐθελήσετε ὑπὲρ τῶν πραγμάτων σπουδάζειν· δεύτερον δ', εἰδέναι σαφῶς, ὅτι πάνθ' ὅσα πραγματεύεται καὶ κατασκευάζεται νῦν, ἐπὶ τὴν ἡμετέραν πόλιν κατασκευάζεται· καὶ ὅπου τις ἐκεῖνον ἀμύνεται, ἐνταῦθ' ὑπὲρ ἡμῶν ἀμυνεῖται. Οὐ γὰρ οὕτω γ' εὐήθης ἐστὶν ὑμῶν οὐδεὶς, ὥστε ὑπολαμβάνειν τὸν Φίλιππον τῶν μὲν ἐν Θρᾴκῃ κακῶν (τί γὰρ ἄλλο τις ἂν εἴποι Δρογγίλον, καὶ Καβύλην, καὶ Μάστειραν, καὶ ἃ νῦν ἐξαιρεῖ καὶ κατασκευάζεται), τούτων μὲν ἐπιθυμεῖν, καὶ, ὑπὲρ τοῦ ταῦτα λαβεῖν, καὶ πόνους καὶ χειμῶνας, καὶ τοὺς ἐσχάτους κινδύνους ὑπομένειν, τῶν δὲ Ἀθήνῃσι λιμένων, καὶ νεωρίων, καὶ τριηρῶν, καὶ τῶν ἔργων τῶν ἀργυρείων, καὶ τοσούτων προσόδων οὐκ ἐπιθυμεῖν, ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὑμᾶς ἐάσειν ἔχειν, ὑπὲρ δὲ τῶν μελινῶν καὶ τῶν ὀλυρῶν τῶν ἐν τοῖς Θρᾳκίοις σιροῖς ἐν τῷ βαράθρῳ χειμάζειν. Οὐκ ἔστι ταῦτα· ἀλλὰ κᾀκεῖνα, ὑπὲρ τοῦ τούτων γενέσθαι κύριος, καὶ τἄλλα πάντα πραγματεύεται.

Τί οὖν εὖ φρονούντων ἀνθρώπων ἐστίν; εἰδότας ταῦτα καὶ ἐγνωκότας, τὴν μὲν ὑπερβάλλουσαν καὶ ἀνήκεστον

ταύτην ῥᾳθυμίαν ἀποθέσθαι· χρήματα δ' εἰσφέρειν, καὶ τοὺς συμμάχους ἀξιοῦν, καὶ ὅπως τὸ συνεστηκὸς τοῦτο συμμενεῖ στράτευμα ὁρᾷν καὶ πράττειν· ἵν', ὥσπερ ἐκεῖνος ἑτοίμην ἔχει δύναμιν τὴν ἀδικήσουσαν καὶ καταδουλωσομένην ἅπαντας τοὺς Ἕλληνας, οὕτω καὶ τὴν σώσουσαν ὑμεῖς καὶ βοηθήσουσαν ἅπασιν ἑτοίμην ἔχητε· οὐ γάρ ἐστι βοηθείαις χρωμένους οὐδέποτ' οὐδὲν τῶν δεόντων πρᾶξαι· ἀλλὰ κατασκευάσαντας δεῖ δύναμιν, καὶ τροφὴν ταύτῃ πορίσαντας, καὶ ταμίας, καὶ δημοσίους, καὶ, ὅπως ἔνι τὴν τῶν χρημάτων φυλακὴν ἀκριβεστάτην γενέσθαι, οὕτω ποιήσαντας, τὸν μὲν τῶν χρημάτων λόγον παρὰ τούτων λαμβάνειν, τὸν δὲ τῶν ἔργων παρὰ τοῦ στρατηγοῦ· κἂν οὕτω ποιήσητε καὶ ταῦτ' ἐθελήσητε ὡς ἀληθῶς, ἄγειν εἰρήνην δικαίαν καὶ μένειν ἐπὶ τῆς αὑτοῦ Φίλιππον ἀναγκάσετε, οὗ μεῖζον οὐδὲν ἂν γένοιτ' ἀγαθὸν, ἢ πολεμήσετ' ἐξ ἴσου.

Εἰ δέ τῳ δοκεῖ ταῦτα καὶ δαπάνης μεγάλης καὶ πόνων πολλῶν καὶ πραγματείας εἶναι, καὶ μάλα ὀρθῶς δοκεῖ· ἀλλ' ἐὰν λογίσηται τὰ τῇ πό-

tieux ? ils doivent s'arracher à cette indolence excessive qui les perd, contribuer de leurs biens, faire contribuer leurs alliés, travailler à conserver les troupes qui sont encore sous les armes, afin que, si Philippe a une armée prête à attaquer tous les Grecs et à les asservir, vous en ayez une aussi, prête à les secourir et à les sauver. Car, vous ne ferez jamais rien à propos avec des milices levées à la hâte : il faut avoir une armée sur pied, lui fournir des vivres et une caisse militaire, prendre des mesures pour que cette caisse soit bien régie, faire rendre compte à vos questeurs de l'administration des deniers, ainsi qu'à votre général des opérations de la campagne. Agissez avec ardeur conformément à ce plan, et vous forcerez Philippe à observer les conditions de la paix, et à se renfermer dans la Macédoine, ce qui serait le plus grand de tous les avantages; ou du moins vous le combattrez à forces égales.

L'exécution d'un tel plan, dira quelqu'un, exige de grandes dépenses, de longs travaux, de continuels mouvemens. J'en conviens; mais en réflé-

chissant sur les maux dont la république est menacée si l'on ne suit pas le parti que je propose, on verra que nous gagnerons beaucoup à ne pas attendre que la nécessité nous y force. En effet, quand même un dieu (car, dans une matière de cette importance, la garantie d'aucun mortel ne peut suffire); quand même un dieu nous répondrait que, quoique vous restiez dans l'inaction et que vous abandonniez tout à Philippe, ce prince ne finira point par attaquer notre ville, il serait honteux cependant, j'en atteste Jupiter et tous les dieux, il serait indigne de la gloire de notre république et des exploits de nos ancêtres, de sacrifier à notre indolence la liberté de tous les autres Grecs. Pour moi, j'aimerais mieux mourir que de vous donner un semblable conseil. Si un autre vous le donne, et qu'il vous persuade; à la bonne heure, ne vous défendez pas, abandonnez tout. Mais s'il n'est personne qui ne rejette un si lâche sentiment, si nous prévoyons tous que plus nous laisserons Philippe s'agrandir, plus nous trouverons en lui un ennemi puissant et redoutable, pourquoi balancer davantage? Pourquoi temporiser? Qu'attendons-nous pour faire notre devoir? que quelque nécessité nous y force! Mais ce qui est vraiment une nécessité, pour des hommes libres, nous presse depuis long-tems, et n'a plus besoin d'être attendu : car, nous préservent les

λει μετὰ ταῦτα γενησόμενα, ἂν ταῦτα μὴ ἐθέλῃ ποιεῖν, εὑρήσει λυσιτελοῦν τὸ ἑκόντα ποιεῖν τὰ δέοντα. Εἰ μὲν γάρ ἐστί τις ἐγγυητὴς ὑμῖν θεῶν (οὐ γὰρ ἀνθρώπων γ' οὐδεὶς ἂν γένοιτο ἀξιόχρεως τηλικούτου πράγματος), ὡς, ἂν ἄγηθ' ἡσυχίαν, καὶ ἅπαντα πρόησθε, οὐκ ἐπ' αὐτοὺς ὑμᾶς τελευτῶν εκεῖνος ἥξει, αἰσχρὸν μὲν, νὴ τὸν Δία καὶ πάντας τοὺς θεοὺς, καὶ ἀνάξιον ὑμῶν καὶ τῶν ὑπαρχόντων τῇ πόλει καὶ πεπραγμένων τοῖς προγόνοις, τῆς ἰδίας ἕνεκα ῥαθυμίας τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ἅπαντας εἰς δουλείαν προέσθαι. Καὶ ἔγωγε αὐτὸς ἂν τεθνάναι μᾶλλον, ἢ ταῦτ' εἰρηκέναι βουλοίμην. Οὐ μὴν ἀλλ' εἴ τις ἄλλος λέγει, καὶ ὑμᾶς πείθει, ἔστω· μὴ ἀμύνεσθε· ἅπαντα πρόεσθε· εἰ δὲ μηδενὶ μὲν τοῦτο δοκεῖ, τοὐναντίον δὲ προΐσμεν ἅπαντες, ὅτι ὅσῳ ἂν πλειόνων ἐκεῖνον ἐάσωμεν γενέσθαι κύριον, τοσούτῳ χαλεπωτέρῳ καὶ ἰσχυροτέρῳ χρησόμεθα ἐχθρῷ, ποῖ ἀναδυόμεθα; ἢ τί μέλλομεν; ἢ πότε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὰ δέοντα ποιεῖν ἐθελήσομεν; ὅταν, νὴ Δί', ἀνάγκη τις ᾖ; ἀλλ' ἣν μὲν ἄν τις ἐλευθέρων ἀνθρώπων ἀνάγκην εἴποι, οὐ μόνον ἤδη πάρεστιν, ἀλλὰ καὶ πάλαι παρελήλυθε· τὴν δὲ

τῶν δούλων, ἀπεύχεσθαι δήπου μὴ γενέσθαι δεῖ. Διαφέρει δὲ τί; ὅτι ἐστὶν ἐλευθέρῳ μὲν ἀνθρώπῳ μεγίστη ἀνάγκη, ἡ ὑπὲρ τῶν πραγμάτων αἰσχύνη, καὶ μείζω ταύτης οὐκ οἶδ' ἥντιν' ἂν εἴποι τις· δούλῳ δὲ πληγαὶ, καὶ ὁ τοῦ σώματος αἰκισμός· ἃ μήτε γένοιτ', οὔτε λέγειν ἄξιον.

Πάντα τοίνυν τἄλλ' εἰπὼν ἂν ἡδέως, καὶ δείξας ὃν τρόπον ὑμᾶς ἔνιοι καταπολιτεύονται, τὰ μὲν ἄλλα ἐάσω· ἀλλ' ἐπειδάν τι τῶν πρὸς Φίλιππον ἐμπέσῃ, εὐθὺς ἀναστάς τις λέγει τὸ τὴν εἰρήνην ἄγειν ὡς ἀγαθὸν, καὶ τὸ τρέφειν δύναμιν μεγάλην ὡς χαλεπόν· καὶ διαρπάζειν τινὲς τὰ χρήματα βούλονται· καὶ τοιούτους λόγους, ἐξ ὧν ἀναβάλλουσι μὲν ὑμᾶς, ἡσυχίαν δὲ ποιοῦσιν ἐκείνῳ πράττειν ὅ, τι καὶ βούλεται· ἐκ δὲ τούτων περιγίγνεται, ὑμῖν μὲν, ἡ σχολὴ καὶ τὸ μηδὲν ἤδη ποιεῖν, ἃ δέδοιχ' ὅπως μήποθ' ἡγήσησθε ἐπὶ πολλῷ γεγενῆσθαι· τούτοις δὲ, αἱ χάριτες καὶ ὁ μισθὸς ὁ τούτων. Ἐγὼ δ' οἴομαι τὴν μὲν εἰρήνην ἄγειν οὐχ ὑμᾶς δεῖν πείθειν, οἳ πεπεισμένοι κάθησθε, ἀλλὰ τὸν τὰ τοῦ πολέμου πράττοντα· ἂν γὰρ ἐκεῖνος πεισθῇ, τά γ' ἀφ' ὑμῶν ἕτοιμα ὑπάρχει· νομίζειν δ' εἶναι χαλεπὰ, οὐχ ὅσ' ἂν εἰς σω-

dieux de cette autre espèce de nécessité faite pour les seuls esclaves! En quoi celle-ci diffère-t-elle de l'autre? c'est que l'homme libre ne connaît pas de nécessité plus pressante que la honte, et je n'en vois pas en effet de plus forte; au lieu que celle qui fait agir l'esclave, est la crainte du châtiment et des coups. Puissiez-vous, Athéniens, ne jamais la connaître; et je rougis même d'en parler.

J'entrerais volontiers dans le détail des artifices qu'emploient certains orateurs pour vous abuser: je me contenterai de citer celui-ci. Vient-on à parler de Philippe? un d'eux se lève aussitôt: *Qu'il est doux*, s'écrie-t-il, *de vivre en paix! Qu'il est fâcheux d'avoir à entretenir des troupes nombreuses! on cherche à dissiper nos finances.* Ils vous tiennent ces propos et d'autres semblables, par lesquels ils vous arrêtent, et ménagent à Philippe la liberté d'exécuter tout ce qu'il veut. Vous trouvez en cela votre avantage comme ils y trouvent le leur: le vôtre est de goûter les douceurs du repos et le plaisir de ne rien faire, plaisir dont je crains fort que la jouissance ne vous paraisse un jour trop chèrement achetée; le leur est de gagner vos bonnes grâces et l'argent de Philippe. Au reste, je pense qu'il est inutile de vous exhorter à la paix, puisque votre inaction prouve que vous êtes tout disposés à l'observer; c'est à celui qui ne cesse de commettre des hostilités, qu'il faut adresser une semblable exhortation; car s'il consent à la paix, ce n'est pas vous

assurément qui la troublerez. Ensuite, il faut regarder comme fâcheux, non pas ce que nous dépenserons pour nous défendre, mais ce que nous aurons à souffrir, si nous ne voulons rien dépenser; et il faut empêcher le pillage de nos finances en prenant les plus fortes mesures contre les dilapidations, et non pas en abandonnant les intérêts de l'état. Au reste, je ne puis voir sans indignation que certaines personnes s'affligent si fort du pillage de nos finances, auquel il vous est aisé de remédier, et dont vous pourrez toujours punir les auteurs; tandis que ces mêmes personnes ne sont nullement affligées de voir Philippe piller toute la Grèce, et ne la piller que pour vous attaquer avec plus d'avantage.

D'où vient donc qu'en voyant Philippe faire ouvertement la guerre, violer tous les traités et toutes les lois, s'emparer de nos villes, aucun de ces gens-là ne l'accuse d'enfreindre la justice et de faire la guerre; et qu'au contraire, si un de vos orateurs vous conseille de ne pas souffrir une pareille infraction aux traités, et de repousser une injuste agression, ces mêmes gens l'accusent aussitôt de chercher à rallumer la guerre? Voici leurs motifs. Ils veulent que, si vous essuyez quelque disgrâce dans la guerre qu'on vous propose (et la guerre en entraîne beaucoup après elle *), ils

(*) Dans quelques éditions on trouve la phrase suivante en parenthèse : ἀνάγκη γὰρ, ἀνάγκη πόλλ' ἐκ τοῦ πολέμου γίγνεσθαι τά δυσχερῆ.

τηρίαν δαπανῶμεν, ἀλλ' ἃ πεισόμεθα, ἂν ταῦτα μὴ ἐθέλωμεν ποιεῖν· καὶ τὸ διαρπασθήσεσθαι τὰ χρήματα, τῷ φυλακὴν εἰπεῖν, δι' ἧς σωθήσεται, κωλύειν, οὐχὶ τῷ τοῦ συμφέροντος ἀφεστάναι. Καίτοι ἔγωγ' ἀγανακτῶ καὶ αὐτὸ τοῦτο, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εἰ τὰ μὲν χρήματα λυπεῖ τινὰς ὑμῶν, εἰ διαρπασθήσεται, ἃ καὶ φυλάττειν καὶ κολάζειν τοὺς ἀδικοῦντας ἐφ' ὑμῖν ἐστί· τὴν δὲ Ἑλλάδα πᾶσαν ἐφεξῆς οὑτωσὶ Φίλιππος ἁρπάζων οὐ λυπεῖ, καὶ ταῦτ' ἐφ' ὑμᾶς ἁρπάζων.

Τί ποτ' οὖν ἐστὶ τὸ αἴτιον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῦ τὸν μὲν οὕτω φανερῶς στρατεύοντα, ἀδικοῦντα, πόλεις καταλαμβάνοντα, μηδένα πώποτε τοῦτον εἰπεῖν ὡς ἀδικεῖ καὶ πόλεμον ποιεῖ· τοὺς δὲ μὴ ἐπιτρέπειν, μηδὲ προΐεσθαι ταῦτα συμβουλεύοντας, τούτους τὸν πόλεμον ποιεῖν αἰτιᾶσθαι; ἐγὼ διδάξω· ὅτι τὴν ὀργήν, ἣν εἰκός ἐστι γίγνεσθαι παρ' ὑμῶν ἄν τι λυπῆσθε τῷ πολέμῳ, εἰς τοὺς ὑπὲρ ὑμῶν λέγοντας τὰ βέλτιστα τρέψαι βούλονται, ἵνα τούτους κρίνητε, μὴ Φίλιππον ἀμύνησθε, καὶ κατηγορῶσι

μὲν, αὐτοὶ δὲ μὴ δίκην δῶσιν ὧν ποιοῦσι νῦν· τοῦτ' αὐτοῖς δύναται τὸ λέγειν, ὡς ἄρα βούλονται πόλεμόν τινες ποιῆσαι παρ' ὑμῖν· καὶ περὶ τούτων ἡ διαδικασία αὕτη ἐστίν. Ἐγὼ δ' οἶδα ἀκριβῶς ὅτι, οὐ γράψαντος Ἀθηναίων οὐδενὸς πόλεμον, καὶ ἄλλα πολλὰ Φίλιππος ἔχει τῶν τῆς πόλεως, καὶ νῦν εἰς Καρδίαν πέπομφε βοήθειαν. Εἰ μέντοι βουλόμεθ' ἡμεῖς μὴ προσποιεῖσθαι πολεμεῖν αὐτὸν ἡμῖν, ἀνοητότατος πάντων ἂν εἴη τῶν ὄντων ἀνθρώπων, εἰ τοῦτ' ἐξελέγχοι· ἀλλ' ἐπειδὰν ἐφ' ἡμᾶς αὐτοὺς ἴῃ, τί φήσομεν τότε; ἐκεῖνος μὲν γὰρ οὐ πολεμεῖν ἡμῖν ἐρεῖ, ὥσπερ οὐδ' Ὠρείταις, τῶν στρατιωτῶν ὄντων ἐν τῇ χώρᾳ· οὐδὲ Φεραίοις πρότερον, πρὶν ἢ πρὸς τὰ τείχη προσβαλεῖν αὐτῶν· οὐδ' Ὀλυνθίοις ἐξ ἀρχῆς, ἕως ἐν αὐτῇ τῇ χώρᾳ τὸ στράτευμα παρῆν ἔχων. Ἢ καὶ τότε τοὺς ἀμύνεσθαι κελεύοντας πόλεμον ποιεῖν φήσομεν; οὐκοῦν ὑπόλοιπον δουλεύειν· οὐ γὰρ ἄλλο γ' οὐδέν ἐστι μεταξὺ τοῦ μήτ' ἀμύνεσθαι, μήτ' ἄγειν ἡσυχίαν ἐᾶσθαι.

vous donnent les meilleurs conseils. Ils veulent, vous occupant à les juger, vous empêcher de repousser Philippe, et, en se portant pour accusateurs des autres, échapper eux-mêmes à la peine de leurs trahisons. Voilà ce qui leur fait dire qu'il en est parmi nous qui veulent rallumer la guerre; de là naissent les débats qui s'élèvent entre nous. Pour moi, je suis certain qu'avant qu'aucun Athénien ne songeât à déclarer la guerre, Philippe avait envahi déjà plusieurs de nos places, et que, tout récemment encore, il a envoyé des secours aux rebelles de Cardie. Si, malgré ces actes d'hostilité, nous ne voulons pas convenir qu'il nous fait la guerre, il serait le plus insensé des hommes de chercher à nous en convaincre; mais lorsqu'il marchera contre nous, que dirons-nous? Il nous dira, lui, qu'il ne nous fait pas la guerre; il le disait aux Oritains, dans le temps même que ses troupes étaient dans leur pays; il l'avait dit auparavant aux habitans de Phères, avant qu'il fût au pied de leurs murailles; il le disait anciennement aux Olynthiens, jusqu'au moment où il entra sur leur territoire à la tête de son armée. Quand nous le verrons à nos portes, accuserons-nous encore ceux qui nous exhorteront à nous défendre, de chercher à rallumer la guerre? Il ne nous reste donc plus qu'à subir le joug; car nous n'avons pas d'autre sort à espérer, si, d'un côté, on nous livre de continuelles attaques, et si, de l'autre, on nous empêche de les repousser.

Songez encore, Athéniens, que vous courez un

plus grand péril que tous les autres peuples. Philippe ne veut pas seulement asservir Athènes, il veut la détruire. Il sait bien que vous ne voulez pas obéir, et que vous ne le pourriez pas, même quand vous le voudriez, car vous êtes accoutumés à commander; il sait aussi qu'à la première occasion vous pouvez vous seuls lui susciter plus d'embarras que tous les autres peuples ensemble. Ainsi donc, persuadez-vous bien que vous avez à combattre pour éviter votre ruine entière; détestez et punissez tous ceux qui se sont vendus à Philippe ; car il est impossible, absolument impossible de triompher de l'ennemi étranger, avant que d'avoir puni les ennemis domestiques qui sont à ses gages. Tant que ceux-ci vous arrêteront sans cesse par des obstacles contre lesquels vous heurterez comme contre des écueils, il est nécessaire que celui-là vous gagne de vitesse.

Et pourquoi pensez-vous que Philippe vous traite aujourd'hui insolemment (car, selon moi, il ne fait pas autre chose)? Pourquoi use-t-il de menaces avec vous, tandis qu'avec les autres peuples il daigne au moins employer les bienfaits pour les séduire? Par exemple, c'est après avoir aveuglé les Thessaliens par une foule de concessions avantageuses, qu'il les a jetés dans l'esclavage. On ne saurait dire par combien de faveurs il trompa les malheureux Olynthiens, en commençant par leur donner Potidée, et en y ajoutant depuis tant d'autres avantages. Aujourd'hui encore, il pré-

Καὶ μὴν οὐχ ὑπὲρ τῶν ἴσων ὑμῖν τε καὶ τοῖς ἄλλοις ἔσθ᾽ ὁ κίνδυνος· οὐ γὰρ ὑφ᾽ αὐτῷ τὴν πόλιν ποιήσασθαι βούλεται Φίλιππος, ἀλλ᾽ ὅλως ἀνελεῖν· οἶδε γὰρ ἀκριβῶς, ὅτι δουλεύειν μὲν ὑμεῖς οὔτ᾽ ἐθελήσετε, οὔτ᾽, ἂν ἐθελήσετε, ἐπίστασθε· ἄρχειν γὰρ εἰώθατε· πράγματα δ᾽ αὐτῷ παρασχεῖν, ἂν καιρὸν λάβητε, πλείω τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ἁπάντων δυνήσεσθε. Ὡς οὖν ὑπὲρ των ἐσχάτων ὄντος τοῦ ἀγῶνος, προσήκει οὕτω γινώσκειν, καὶ τοὺς πεπρακότας αὑτοὺς ἐκείνῳ μισεῖν τε καὶ ἀποτυμπανίσαι· οὐ γάρ ἐστιν, οὐκ ἔστι τῶν ἔξω τῆς πόλεως ἐχθρῶν κρατῆσαι, πρὶν ἂν τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κολάσητ᾽ ἐχθρούς, ὑπηρετοῦντας ἐκείνῳ· ἀλλ᾽ ἀνάγκη τούτοις, ὥσπερ προβόλοις, προσπταίοντας ὑστερίζειν ἐκείνων.

Πόθεν γὰρ οἴεσθε νῦν αὐτὸν ὑβρίζειν εἰς ὑμᾶς (οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἔμοιγε δοκεῖ ποιεῖν ἢ τοῦτο), καὶ τοὺς μὲν ἄλλους εὖ ποιοῦντα, εἰ μηδὲν ἄλλο, ἐξαπατᾷν, ὑμῖν δ᾽ ἀπειλεῖν ἤδη; οἷον Θετταλοὺς πολλὰ δοὺς ὑπηγάγετο εἰς τὴν νῦν παροῦσαν δου-

λείαν. Οὐδ' ἂν εἰπεῖν δύναιτ' οὐδεὶς, ὅσα τοὺς ταλαιπώρους Ὀλυνθίους πρότερον δοὺς ἐξηπάτησε, Ποτίδαιαν, καὶ πόλλ' ἕτερα· Θηβαίους νῦν ὑπάγεται, τὴν Βοιωτίαν αὐτοῖς παραδοὺς, καὶ ἀπαλλάξας πολέμου πολλοῦ καὶ χαλεπου· ὥστε καρπωσάμενοί τινα ἕκαστοι τούτων πλεονεξίαν, οἱ μὲν ἤδη πεπόνθασιν ἃ δὴ πάντες ἴσασιν, οἱ δ', ὅ, τι ἂν ποτε συμβῇ, πείσονται· ὑμεῖς δὲ, ὧν μὲν ἀπεστέρησθε, σιωπῶ· ἀλλ' ἐν αὐτῷ τῷ τὴν εἰρήνην ποιήσασθαι, πόσα ἐξεπάτησθε· πόσων ἀπεστέρησθε· οὐχὶ Φωκέας; οὐ Πύλας; οὐχὶ τὰ ἐπὶ Θρᾴκης; Δορίσκον, Σέῤῥιον, τὸν Κερσοβλέπτην αὐτόν; οὐ νῦν τὴν πόλιν τὴν Καρδιανῶν ἔχει, καὶ ὁμολογεῖ;

Τί ποτ' οὖν ἐκείνως τοῖς ἄλλοις, καὶ οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον ὑμῖν προσφέρεται; ὅτι ἐν μόνῃ τῶν πασῶν πόλεων τῇ ἡμετέρᾳ ἄδεια ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν λέγειν δέδοται· καὶ λαβόντα χρήματ' αὐτὸν ἀσφαλές ἐστι λέγειν παρ' ὑμῖν, κἂν ἀφῃρημένοι τὰ ὑμέτερα αὐτῶν ἦτε. Οὐκ ἦν ἀσφαλὲς λέγειν ἐν Ὀλύνθῳ τὰ

sente un appât aux Thébains, en leur donnant la Béotie, et en les délivrant d'une guerre longue et difficile. Mais enfin, tous ces peuples dont les uns ont déjà souffert ce qui est connu de tout le monde, et dont les autres souffriront bientôt ce que le sort leur prépare, ont du moins pu jouir de quelques avantages. Pour vous, au contraire, sans parler de ce qu'on vous a pris pendant la guerre, en quoi ne vous a-t-on pas trompé dans le cours même des négociations pour la paix? De quoi ne vous a-t-on pas dépouillé? Ne s'est-il pas emparé de la Phocide et des Thermopyles? Dans la Thrace, ne s'est-il pas rendu maître de Dorisque, de Serrie, de la personne de Chersoblepte [13]? N'est-il pas à present le maître de Cardie; et n'avoue-t-il pas lui-même cette usurpation?

Pourquoi donc sa conduite envers vous est-elle si différente de celle qu'il tient avec les autres? c'est que, dans toute la Grèce, notre ville est la seule où l'on accorde une pleine et entière liberté de parler en faveur des ennemis; la seule où le mercenaire que l'usurpateur enrichit, plaide impunémemt auprès de vous la cause de celui qui vous a dépouillés. On n'eût pas impunément parlé en faveur de Philippe, devant les Olynthiens, dans le temps qu'il ne leur avait pas encore cédé la ville de Potidée. On n'eût pas impunément parlé en faveur de Philippe, chez les Thessaliens, avant

qu'il eût chassé leur tyran, et qu'il les eût rétablis dans leurs droits d'amphyctions. On n'eût pas impunément parlé en faveur de Philippe chez les Thébains, avant qu'il les eût rétablis dans la possession de la Béotie, et qu'il eût exterminé les Phocéens. Mais dans Athènes, après que Philippe nous a enlevé, non-seulement Amphipolis, mais encore tous le pays de la Cardie, lorsqu'il fait de l'Eubée une forteresse doù il nous menace, lorsque, dans l'instant même où je parle, il marche droit à Byzance; aujourd'hui, dans Athènes, on peut en toute sûreté parler en faveur de Philippe. Telle est la cause du changement subit arrivé dans la fortune de certains personnages, et dans la vôtre. Des hommes pauvres et obscurs sont devenus tout-à-coup riches et célèbres, tandis que vous, au contraire, vous êtes tombés de la grandeur dans l'abaissement, et de l'opulence dans la pauvreté. Car, selon moi, ce qui fait la richesse d'une république, ce sont de nombreux alliés, ce sont la confiance et l'affection des peuples, et c'est en quoi vous êtes d'une extrême pauvreté. Or, par votre persévérance à négliger de tels biens, et à souffrir qu'on vous en prive, il arrive que votre ennemi est heureux, puissant, redoutable à tous les Grecs et aux Barbares, tandis que vous êtes dans l'abaissement, et dans un abandon général; brillans à la vérité par l'abondance qui règne dans vos marchés, mais dignes de risée par la faiblesse de vos armemens.

Φιλίππου, μὴ συνευπεπονθότων τῶν πολλῶν Ὀλυνθίων, τῷ Ποτίδαιαν καρποῦσθαι. Οὐκ ἦν ἀσφαλὲς λέγειν ἐν Θετταλίᾳ τὰ Φιλίππου, μὴ συνευπεπονθότος τοῦ πλήθους τοῦ Θετταλῶν, τῷ τοὺς τυράννους ἐκβαλεῖν Φίλιππον αὐτοῖς, καὶ τὴν πυλαίαν ἀποδοῦναι. οὐκ ἦν ἐν Θήβαις ἀσφαλὲς, πρὶν τὴν Βοιωτίαν ἀπέδωκε, καὶ τοὺς Φωκέας ἀνεῖλεν· ἀλλ' Ἀθήνησιν, οὐ μόνον Ἀμφίπολιν καὶ τὴν Καρδιανῶν χώραν ἀπεστερηκότος Φιλίππου, ἀλλὰ καὶ κατασκευάζοντος ὑμῖν ἐπιτείχισμα τὴν Εὔβοιαν, καὶ νῦν ἐπὶ Βυζάντιον παριόντος, ἀσφαλές ἐστι λέγειν ὑπὲρ Φιλίππου. Τοιγάρτοι, τούτων μὲν ἐκ πτωχῶν ἔνιοι ταχὺ πλούσιοι γεγόνασι, καὶ ἐξ ἀνωνύμων καὶ ἀδόξων ἔνδοξοι καὶ γνώριμοι· ὑμεῖς δὲ, τοὐναντίον, ἐκ μὲν ἐνδόξων ἄδοξοι, ἐκ δ' εὐπόρων ἄποροι· πόλεως γὰρ ἔγωγε πλοῦτον ἡγοῦμαι, συμμάχους, πίστιν, εὔνοιαν· ὧν ἁπάντων ἔσθ' ὑμεῖς ἄποροι. Ἐκ δὲ τοῦ τούτων ὀλιγώρως ὑμᾶς ἔχειν, καὶ ἐᾶν ταῦτα φέρεσθαι, ὁ μὲν, εὐδαίμων καὶ μέγας καὶ φοβερὸς πᾶσιν Ἕλλησι καὶ Βαρβάροις γέγονεν· ὑμεῖς δ', ἔρημοι καὶ ταπεινοὶ, τῇ μὲν τῶν ὠνίων ἀφθονίᾳ λαμπροὶ, τῇ δ' ὧν προσῆκε παρασκευῇ καταγέλαστοι.

Οὐ τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον περί τε ὑμῶν, καὶ περὶ αὐτῶν ἐνίους τῶν λεγόντων ὁρῶ βουλευομένους· ὑμᾶς μὲν γὰρ ἡσυχίαν ἄγειν φασὶ δεῖν, κἂν τις ὑμᾶς ἀδικῇ· αὐτοὶ δ' οὐ δύνανται παρ' ὑμῖν ἡσυχίαν ἄγειν, οὐδενὸς αὐτοὺς ἀδικοῦντος. Εἶτα φησὶν, ὃς ἂν τύχῃ παρελθών· Οὐ γὰρ ἐθέλεις γράφειν, οὐδὲ κινδυνεύειν, ἀλλ' ἄτολμος εἶ καὶ μαλακός· ἐγὼ δὲ θρασὺς μὲν καὶ βδελυρὸς καὶ ἀναιδὴς, οὔτ' εἰμὶ, μήτε γενοίμην· ἀνδρειότερον μέντοι πολλῷ πάνυ τῶν ἰταμῶς πολιτευομένων παρ' ὑμῖν ἐμαυτὸν ἡγοῦμαι. Ὅστις μὲν γὰρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, παριδὼν ἃ συνοίσει τῇ πόλει, κρίνει, δημεύει, δίδωσι, κατηγορεῖ, οὐδεμιᾷ ταῦτ' ἀνδρίᾳ ποιεῖ, ἀλλ' ἔχων ἐνέχυρον τῆς αὑτοῦ σωτηρίας τὸ πρὸς χάριν ὑμῖν λέγειν καὶ πολιτεύεσθαι, ἀσφαλῶς θρασύς ἐστιν· ὅστις δ' ὑπὲρ τοῦ βελτίστου πολλὰ τοῖς ὑμετέροις ἐναντιοῦται βουλήμασι, καὶ μηδὲν λέγει πρὸς χάριν, ἀλλὰ τὸ βέλτιστον ἀεὶ, καὶ τὴν τοιαύτην πολιτείαν προαιρεῖται, ἐν ᾗ πλειόνων ἡ τύχη κυρία γίνεται ἢ οἱ λογισμοὶ, τούτων δ' ἀμφοτέρων ὑπεύθυνον ὑμῖν ἑαυτὸν παρέχει, οὗτός ἐστ' ἀνδρεῖος, καὶ χρήσιμός γε πολίτης ὁ τοιοῦτός ἐστιν· οὐχ οἱ τῆς παρ' ἡμέραν χάριτος τὰ μέγιστα

Je remarque, au reste, que quelques-uns de vos orateurs se gardent bien de prendre pour eux les conseils qu'ils vous donnent; ils vous exhortent à rester en paix quand même on vous offenserait, et ils ne peuvent y rester eux-mêmes, quoique personne ne les offense. Après cela, le premier d'entre eux qui monte à la tribune m'apostrophe en ces termes : *Eh quoi! vous ne voulez pas proposer la guerre par un décret formel? Vous n'osez en prendre sur vous les risques? Quelle timidité! quelle lâcheté!* Je déclare que je ne suis ni un audacieux, ni un insolent, ni un effronté; je ne le suis point, et ne veux pas l'être. Je m'estime néanmoins beaucoup plus courageux que ces hommes qui portent dans les affaires publiques une si ferme assurance. En effet, ceux qui ne s'occupent que de juger, de poursuivre, de proposer des largesses, d'intenter des accusations, sans consulter l'intérêt public, n'agissent point en cela par le principe d'un véritable courage. Ce qui les rend hardis, c'est la garantie qu'ils trouvent de leur sûreté dans leur attention continuelle à ne vous dire que des choses agréables, et à ne s'engager dans aucune démarche hasardeuse. Mais, celui qui, pour le bien public, s'oppose souvent à votre volonté, celui qui ne vous flatte jamais dans ses discours, mais qui vous donne toujours les conseils les plus salutaires, qui, parmi les différentes carrières politiques, choisit celle où le succès dépend beaucoup plus de la fortune que de la raison, et se

rend néanmoins responsable de l'une et de l'autre; voilà le citoyen vraiment courageux! voilà le citoyen vraiment utile! et non pas ces adulateurs quotidiens, qui ont fait perdre à la république tous ses plus grands avantages et toutes ses plus grandes ressources. Car je suis tellement éloigné de les prendre pour modèles, ou de les regarder comme des citoyens dignes d'Athènes, que si on me demandait : Quel bien avez-vous fait à la république? quoique je pusse citer les vaisseaux que j'ai équipés, les jeux auxquels j'ai présidé, les contributions que j'ai fournies, les prisonniers que j'ai rachetés, et d'autres marques semblables de mon zèle pour la patrie, je me contenterais de répondre que, dans l'administration des affaires publiques, j'ai suivi une conduite absolument opposée à celle des orateurs dont je viens de parler; je répondrais que pouvant, aussi bien qu'un autre, accuser, flatter, proscrire, en un mot faire tout ce qu'ils font, jamais je ne me suis abaissé, soit par caractère, soit par ambition ou intérêt, à aucune de ces actions. Je ne cesse de vous tenir des discours dont l'effet est de me placer, moi, au-dessous de beaucoup de citoyens, mais de vous placer, vous, si vous suivez mes conseils, au-dessus de tous les peuples. Je puis sans doute me rendre ce témoignage, sans que l'envie ait droit de murmurer. Je ne saurais concilier le caractère de bon citoyen avec l'art d'imaginer un système de politique qui me placerait, moi, au premier rang dans Athènes,

τῆς πόλεως ἀπολωλεκότες· οὓς ἐγὼ τοσούτου δέω ζηλοῦν, ἢ νομίζειν ἀξίους πολίτας τῆς πόλεως εἶναι, ὥστ' εἴ τις ἔροιτό με· Εἰπέ μοι· σὺ δὲ δὴ τί τὴν πόλιν ἡμῶν ἀγαθὸν πεποίηκας; ἔχων, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ τριηραρχίας εἰπεῖν, καὶ χορηγίας, καὶ χρημάτων εἰσφορὰς, καὶ λύσεις αἰχμαλώτων, καὶ τοιαύτας ἄλλας φιλανθρωπίας, οὐδὲν ἂν τούτων εἴποιμι, ἀλλ' ὅτι τῶν τοιούτων πολιτευμάτων οὐδὲν πεπολίτευμαι. Ἀλλὰ, δυνάμενος ἂν ἴσως, ὥσπερ καὶ ἕτεροι, κατηγορεῖν καὶ χαρίζεσθαι καὶ δημεύειν, καὶ τἄλλ', ἃ ποιοῦσιν οὗτοι, ποιεῖν, οὐδ' ἐφ' ἑνὶ τούτων πώποτ' ἐμαυτὸν ἔταξα, οὐδὲ προήχθην, οὔθ' ὑπὸ κέρδους, οὔθ' ὑπὸ φιλοτιμίας· ἀλλὰ διαμένω λέγων, ἐξ ὧν, ἐγὼ μὲν πολλῶν ἐλάττων εἰμὶ παρ' ὑμῖν· ὑμεῖς δὲ, εἰ πείθοισθέ μοι, μείζους ἂν εἴητε. Οὕτω γὰρ ἂν ἴσως ἀνεπίφθονον εἰπεῖν. Οὐδέ γ' ἐμοὶ δοκεῖ δικαίου τοῦτ' εἶναι πολίτου, τοιαῦτα πολιτεύμαθ' εὑρίσκειν, ἐξ ὧν, ἐγὼ μὲν πρῶτος ὑμῶν ἔσομαι εὐθέως, ὑμεῖς δὲ τῶν ἄλλων ὕστατοι· ἀλλὰ συναυξάνεσθαι δεῖ τὴν πόλιν τοῖς τῶν ἀγαθῶν πολιτῶν πολιτεύμασι, καὶ τὸ βέλτιστον ἀεὶ, μὴ τὸ ῥᾷστον, ἅπαντας λέγειν· ἐπ'

ἐκεῖνο μὲν γὰρ ἡ φύσις αὐτὴ βαδιεῖται· ἐπὶ τοῦτο δὲ, τῷ λόγῳ δεῖ προάγεσθαι διδάσκοντα τὸν ἀγαθὸν πολίτην.

Ἤδη τοίνυν τινὸς ἤκουσα καὶ τοιοῦτόν τι λέγοντος, ὡς ἄρα ἐγὼ λέγω μὲν ἀεὶ τὰ βέλτιστα, ἔστι δ' οὐδὲν ἄλλ' ἢ λόγοι τὰ παρ' ἐμοῦ, δεῖ δ' ἔργων τῇ πόλει καὶ πράξεώς τινος. Ἐγὼ δ' ὡς ἔχω περὶ τούτων λέξω πρὸς ὑμᾶς καὶ οὐκ ἀποκρύψομαι. Οὐκ εἶναι νομίζω τοῦ συμβουλεύοντος ὑμῖν ἔργον οὐδὲν, πλὴν εἰπεῖν τὰ βέλτιστα. Καὶ τοῦθ' ὅτι τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον, ῥᾳδίως οἴομαι δείξειν· ἴστε γὰρ δήπου τοῦθ', ὅτι Τιμόθεός ποτ' ἐκεῖνος ἐν ὑμῖν ἐδημηγόρησεν, ὡς δεῖ βοηθεῖν, καὶ τοὺς Εὐβοέας σώζειν, ὅτε Θηβαῖοι κατεδουλοῦντο αὐτούς· καὶ λέγων, εἶπεν οὕτω πως· Εἰπέ μοι· βουλεύεσθε, ἔφη, Θηβαίους ἔχοντες ἐν νήσῳ, τί χρήσεσθε καὶ τί δεῖ ποιεῖν (*); Οὐκ ἐμπλήσετε τὴν θάλατταν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τριηρῶν; οὐκ ἀναστάντες ἤδη πορεύσεσθε εἰς τὸν Πειραιᾶ; Οὐ καθέλξετε τὰς ναῦς; Οὐκοῦν

(*) Démosthène a imité ce mouvement dans sa première Philippique. (*V.* t. I, p. 408 et 409).

et vous, au dernier, dans la Grèce. Il faut que la conduite politique des bons citoyens augmente la gloire et la prospérité de la république, et qu'ils s'accordent tous à proposer toujours le parti le plus salutaire, et non le plus aisé. Car on n'a besoin, pour embrasser celui-ci, que de s'abandonner à son naturel; mais il faut, pour embrasser celui-là, que l'on y soit déterminé par les puissantes raisons d'un bon citoyen.

J'ai entendu dire à quelqu'un, qu'à la vérité je donne les meilleurs avis, mais qu'après tout, ce ne sont que des paroles, et que la république veut des actions et des effets. Or, sur cela, je vous exposerai franchement mon opinion. Je suis donc persuadé que le devoir de celui qui vous conseille se borne à vous donner les meilleurs avis, et il ne m'est pas difficile de vous en donner la preuve. Vous savez sans doute qu'autrefois le célèbre Timothée harangua le peuple sur la nécessité de secourir l'Eubée, et de la sauver du joug des Thébains [11], et qu'il tint à-peu-près ce langage : « Eh » quoi! Athéniens, les Thébains sont dans l'île » d'Eubée, et vous délibérez encore sur le parti » que vous devez prendre, sur ce que vous devez » faire! Ne couvrirez-vous pas la mer de vais» seaux? ne volerez-vous pas sur le champ au Pi» rée? ne lancerez-vous pas tous les vaisseaux à la » mer? » Voilà ce que dit Timothée; vous, Athé-

niens, vous fîtes ce qu'il disait; et le concours de ses paroles et de vos actions assura le succès de l'expédition. Si donc Timothée eût seulement proposé le meilleur avis, comme il fit alors, et que vous, Athéniens, vous eussiez fermé l'oreille à ses discours, et fussiez restés dans l'inaction, croyez-vous qu'il fût arrivé un seul des événemens qui firent alors tant d'honneur à la république? Non, sans doute. Il en est de même de ce que je vous dis aujourd'hui, et de ce que pourra vous dire tout autre orateur: n'en attendez l'exécution que de vous-mêmes, et demandez seulement à l'orateur le talent de vous bien conseiller.

Je vais faire un résumé de mon avis, et je descends de la tribune. Je dis donc qu'il faut lever des contributions; conserver l'armée qui est actuellement sur pied; y réformer les abus, s'il y en a, et non pas la détruire sur les plaintes du premier venu; il faut envoyer partout des députés qui instruisent, qui avertissent, qui fassent tout ce qui sera le plus avantageux pour la république. Indépendamment de ces mesures, il faut punir les hommes dont la vénalité ruine nos affaires; il faut les poursuivre avec une haîne implacable, en tout tems et en tout lieu, afin que les orateurs vertueux et attachés à la justice soient justifiés, et paraissent avoir tenu la conduite la plus avantageuse et pour les autres et pour eux-mêmes. Si vous prenez ce parti, et que vous cessiez de laisser

εἶπε μὲν ταῦτα ὁ Τιμόθεος· ἐποιήσατε δ' ὑμεῖς· ἐκ δὲ τούτων ἀμφοτέρων τὸ πρᾶγμα ἐπράχθη. Εἰ δ' ὁ μὲν εἶπεν ὡς οἷόν τε τὰ ἄριστα, ὥσπερ εἶπε τότε, ὑμεῖς δ' ἀπερραθυμήσατε, καὶ μηδὲν ὑπηκούσατε, ἆρ' ἂν ἦν γεγονός τι τῶν τότε συμβάντων τῇ πόλει; οὐχ οἷόν τε. Οὕτω τοίνυν καὶ περὶ ὧν ἂν ἐγὼ λέγω νυνὶ, καὶ περὶ ὧν ἂν ὁ δεῖνα εἴπῃ· τὰ μὲν ἔργα παρ' ὑμῶν αὐτῶν ζητεῖτε, τὰ δὲ βέλτιστα ἐπιστήμῃ λέγειν παρὰ τοῦ παριόντος.

Ἐν κεφαλαίῳ δ' ἃ λέγω φράσας, καταβῆναι βούλομαι. Χρήματα εἰσφέρειν φημὶ δεῖν, τὴν ὑπάρχουσαν δύναμιν συνέχειν, ἐπανορθοῦντας εἴ τι δοκεῖ μὴ καλῶς ἔχειν, μὴ οἷς ἄν τις αἰτιάσηται, τὸ ὅλον καταλύοντας· πρέσβεις ἐκπέμπειν πανταχοῖ, τοὺς διδάξοντας, νουθετήσοντας, πράξοντας ὅσα ἂν δύνωνται τῇ πόλει· παρὰ πάντα ταῦτα, τοὺς ἐπὶ τοῖς πράγμασι δωροδοκοῦντας κολάζειν, καὶ μισεῖν ἀεὶ καὶ πανταχοῦ, ἵν' οἱ μέτριοι καὶ δικαίους ἑαυτοὺς παρέχοντες εὖ βεβουλεῦσθαι δοκῶσι, καὶ τοῖς ἄλλοις καὶ ἑαυτοῖς. Κἂν οὕτω τοῖς πράγ-

μασι χρῆσθε, καὶ παύσησθε ὀλιγωροῦντες ἁπάντων, ἴσως ἂν ἴσως καὶ νῦν ἔτι τὰ λοιπὰ βελτίω γένοιτο. Εἰ μέντοι καθεδεῖσθε, ἄχρι τοῦ θορυβῆσαι καὶ ἐπαινέσαι σπουδάζοντες, ἐὰν δὲ δέῃ τι ποιεῖν ἀναδυόμενοι, οὐχ ὁρῶ λόγον, ὅστις, ἄνευ τοῦ ποιεῖν ὑμᾶς ἃ προσήκει, δυνήσεται τὴν πόλιν σῶσαι.

tout à l'abandon, il est possible, Athéniens, il est encore possible que les événemens prennent à l'avenir un cours plus heureux pour vous. Mais si vous persévérez dans votre inaction, ne montrant de l'activité que pour louer et applaudir l'orateur, immobiles quand il faut agir, je ne vois point de discours qui puisse tout seul, sans aucune action de votre part, sauver la république.

NOTES

SUR LA HUITIÈME PHILIPPIQUE.

[1] Chalcide et Orée, deux villes puissantes de l'Eubée. Nous avons déja vu que Philippe fit sur l'Eubée plusieurs tentatives dont nous ignorons le tems, et qui eurent divers succès. Mégares faisait partie de l'Attique, dont elle fut démembrée. Elle était à une égale distance de Corinthe et d'Athènes : Philippe la trouvait à sa bienséance, et aurait bien voulu s'en rendre maître.

[2] *Il va former un siége.* Démosthène dit, *il livre les Grecs*, sans doute aux violences et à l'avidité du soldat. Il faut supposer que Diopithe faisait des excursions chez les Grecs asiatiques, et qu'il en obligeait quelques-uns, par la force des armes, de fournir à l'entretien de ses troupes.

[3] Il y a toute apparence que les ennemis de Diopithe, l'avaient représenté comme un homme violent et impérieux, qui ne voulait point obéir aux ordres de la république, et contre lequel il fallait équiper des galères pour l'obliger, par la force des armes, de revenir à Athènes. Ils voulaient donc que le général qu'on enverrait pour remplacer Diopithe, partît avec des troupes, afin qu'il pût le forcer de se démettre s'il faisait résistance. J'ai ajouté *et pour le forcer de se démettre ;* ce que ne dit pas Démosthène, mais ce qu'il suppose.

[4] *Une révocation*, en grec, *la galère paralienne*, autrement la galère sacrée, qui servait à porter aux généraux les ordres de la république, et à les ramener quand ils étaient révoqués.

[5] *Charès*, *Aristophon*, deux généraux athéniens qui avaient beaucoup de vanité et peu de mérite. Il paraît que Démosthène était favorable au premier ; car dans toutes les circonstances il tâche au moins de l'excuser, s'il ne le loue pas.

[6] Athènes, alarmée des progrès de Philippe, surtout depuis la prise d'Olynthe, travaillait ouvertement ou secrétement à soulever tous les Grecs contre lui. Il n'est pas besoin de faire apercevoir la beauté et l'adresse de la prosopopée qu'emploie ici Démosthène.

[7] *Sciathe.* Sciathe, île de la mer Egée, qui était était une des dépendances de l'Eubée. — *L'autre en face de l'Attique.* C'était à Orée, ville située en face de l'Attique.

[8] Philippe aimait la trahison et n'aimait pas les traîtres. Euthycrate et Lasthène lui avaient livré leur ville. Appelés traîtres par ses soldats, ils lui en demandèrent justice, mais il les paya de cette ironie plus piquante que l'injure dont ils se plaignaient : *Ne prenez pas garde*, leur dit-il, *à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

[9] *Ses mines d'argent.* Ces mines étaient dans l'Attique, sur le mont Laurium. Elles étaient fort riches, et devenaient plus fécondes à mesure qu'on y creusait davantage.—*S'ensevelir dans des contrées affreuses*, en Grec, *dans les souterrains de la Thrace.* Les Thraces creusaient sous terre, pour y serrer leurs grains, des espèces de greniers qu'ils appelaient *sirroi* ou *siroi.* — *Au milieu des glaces et des neiges.* Tous les poëtes grecs et latins s'accordent à nous faire de la haute Thrace le portrait le plus affreux. Tous l'appellent la patrie de Borée, la mère des neiges, le pays des frimas, le séjour des aquilons.

[10] Chersoblepte, roi de Thrace, allié d'Athènes. Quoique les Athéniens en eussent reçu la Chersonèse, soit par négligence, soit par ingratitude, ils le laissèrent à la merci de Philippe, qui le fit prisonnier, et le dépouilla de son royaume.

[11] Les Thébains, soutenus de la faction qui les avait appelés en Eubée, y subjuguaient déjà plusieurs villes, lorsque la faction opposée demanda du secours aux Athéniens. Timothée, aussi grand capitaine que bon orateur, appuya fortement la demande, par un discours dont Démosthène rapporte ici un endroit remarquable. Le discours de Timothée fit son effet. Les Athéniens secoururent l'Eubée avec la plus grande ardeur, et réussirent.

TRADUCTION

DE

LA HARANGUE SUR LA CHERSONÈSE,

PAR LA HARPE.

Je n'ai pas cru (dit La Harpe) pouvoir mieux faire pour donner une idée plus étendue du plus fameux de tous les maîtres de la parole, que de *traduire en entier* * une de ses philippiques. J'ai choisi celle qui a pour titre : *de la Chersonèse.* Elle est, à mon gré, la plus belle des dix philippiques; mais toutes peuvent être regardées comme des modèles.

« Il faudrait, Athéniens, que ceux qui vous parlent dans cette tribune, tous également exempts de complaisance ou d'animosité, ne songeassent qu'à énoncer ce qui leur paraît le meilleur à faire, surtout quand nous avons à délibérer sur de grands intérêts publics. Mais puisque, parmi nos orateurs, il en est qui se laissent conduire, soit par un esprit de contention et de jalousie, soit par d'autres motifs personnels, c'est à vous du moins de mettre de côté toutes ces considérations particulières, pour ne vous occuper qu'à résoudre et exécuter ce que vous croirez utile à l'état.

« De quoi s'agit-il aujourd'hui? De la Chersonèse menacée par Philippe, qui, depuis onze mois, est dans la Thrace avec une armée.

---

* Je me vois avec peine obligé d'avertir que La Harpe ment ici au lecteur; car il n'a pas traduit la totalité, mais seulement la plus grande partie du discours.

Et de quoi nous parlent vos orateurs? Des opérations et des entreprises de Diopithe. Pour moi, j'attache fort peu d'importance aux accusations intentées contre un de vos généraux, que vous pouvez, quand vous le voudrez, poursuivre aux termes de la loi, soit tout à l'heure, soit dans un autre tems, peu importe; et je ne vois pas pourquoi, ni moi, ni qui que ce soit ici, nous nous échaufferions sur un pareil sujet. Mais ce que cherche à nous enlever Philippe notre ennemi, Philippe, dont les troupes couvrent les bords de l'Hellespont; ce que vous ne pourrez plus ni réparer ni ressaisir, si vous en manquez l'occasion, voilà ce qui est pressant, voilà sur quoi il faut statuer sur-le-champ, sans permettre que de vaines et tumultueuses altercations vous le fassent perdre de vue.

« Je n'entends pas sans étonnement, je l'avoue, bien des choses qui se disent dans vos assemblées. Mais rien ne m'a plus surpris que ce qui s'est dit devant moi dans le sénat, que quiconque se proposait de vous parler dans les circonstances actuelles devait déclarer formellement s'il vous conseillait la guerre ou la paix. Non, ce n'est plus là que nous en sommes. Si Philippe se tenait tranquille, s'il n'avait pas violé les traités, ravi nos possessions; s'il ne soulevait pas, s'il n'armait pas contre vous les peuples en même tems qu'il se les attache, sans contredit il ne tiendrait qu'à vous de rester en paix; et pour ce qui vous concerne, je vous y vois aussi disposés qu'il est possible de l'être. Mais si, d'un côté, nous avons sous les yeux les traités qu'il a jurés avec nous, si, de l'autre, il est manifeste qu'avant même que Diopithe partît de ces murs à la tête de cette colonie à qui l'on reproche aujourd'hui d'être la cause de la guerre, Philippe, contre tout droit et toute justice, s'était emparé déjà de ce qui vous appartient; si vos propres décrets, rendus à ce sujet, accusent authentiquement ces violations des engagemens pris avec nous; si, toutes les fois qu'il s'est lié avec les Grecs ou avec les Barbares, il n'a eu évidemment d'autre objet que de vous faire la guerre, que signifie donc ce qu'on vient de vous dire, qu'il faut choisir la guerre ou la paix? Eh! vous n'en avez plus le choix; il ne vous reste qu'un seul parti, qui est à la fois celui de la justice et de la nécessité; c'est de repousser l'agresseur, et c'est le seul dont on ne vous parle pas! à moins cependant qu'on ne prétende que Philippe, pourvu qu'il n'attaque pas l'Attique, le Pirée, nos murailles, ne nous fait point injure, et n'est pas en guerre avec nous. Mais je

ne puis penser, Athéniens, que ceux qui établiraient de semblables règles d'équité, qui marqueraient ainsi les limites de la guerre et de la paix, vous parussent avoir l'idée de ce que prescrit la justice, de ce que vous pouvez supporter sans honte, et de ce qu'exige votre sûreté. Il y a plus : ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes, en parlant ainsi, justifient Diopithe qu'ils accusent; car enfin, pourquoi serait-il permis à Philippe de faire tout ce qu'il lui plaît, pourvu qu'il n'envahisse pas l'Attique, s'il n'est pas permis à Diopithe de secourir les Thraces, sans être accusé d'allumer la guerre ? — Mais (dit-on) il ne faut pas souffrir que des soldats mercenaires ravagent les bords de l'Hellespont, ni que Diopithe, en levant des vaisseaux étrangers, fasse le métier de pirate. — Soit; je suis persuadé des bonnes intentions de ceux qui vous tiennent ce langage : sans doute ils n'ont d'autre intérêt que celui de l'équité et le vôtre. En ce cas, je n'ai plus qu'une question à leur faire, et la voici : Quand ils auront dissipé et anéanti votre armée en diffamant le général qui a trouvé dans ses propres ressources les moyens de l'entretenir, qu'ils nous disent comment ils feront pour anéantir aussi l'armée de Philippe. S'ils restent sans réponse, il est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but, et c'est de vous ramener au même état de choses qui, dans ces derniers temps, a porté un coup si funeste à la puissance d'Athènes. Vous le savez : rien n'a donné à Philippe tant d'avantages sur nous, que d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met à portée de saisir toutes les occasions ; il vous prévient partout, parce qu'après avoir délibéré à loisir avec lui-même, il agit subitement et quand il lui plaît : il attaque, il renverse : nous, au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions que nous commençons des préparatifs longs et tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il ? Ce qui doit toujours arriver à ceux qui s'y prennent trop tard : il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans obstacle ; et nous, après de grandes dépenses inutiles, après bien des efforts superflus, après avoir vainement montré toute l'envie possible de le traverser et de lui nuire, que nous reste-t-il ? l'impuissance et la honte.

« Mettez-vous donc bien dans l'esprit, Athéniens, que, tandis qu'on vous amuse ici de vaines paroles, au fond, tout ce que l'on veut c'est que vous restiez oisifs au-dedans et désarmés au-dehors, afin que Philippe, pendant ce temps, puisse faire à son aise tout ce

qui lui conviendra. Jugez-en par ce qui se passe aujourd'hui. Il occupe depuis long-temps la Thrace et la Thessalie avec des troupes nombreuses : si, avant l'époque des vents étésiens, il assiége Byzance, croyez-vous que les Byzantins persistent dans leurs préventions contre vous, au point de ne pas sentir le besoin de votre secours ? Eh ! à votre défaut, ils appelleraient dans leurs murs des auxiliaires, quels qu'ils fussent (même ceux dont ils se méfieraient encore plus que de vous), plutôt que de rester à la merci de Philippe ; à moins cependant qu'il ne vienne à bout de s'emparer de leur ville avant que personne puisse le savoir ; et si nous n'avons point de troupes sur les lieux, si, quand nous voudrons y en envoyer, les vents s'y opposent, n'en doutez-pas, les Byzantins sont perdus. — Mais ce sont des peuples qu'a égarés un mauvais génie, et leur conduite envers nous a été insensée. — Oui, mais ces insensés, il faut les sauver, et les sauver pour nous.

« Sommes-nous sûrs enfin que Philippe ne se porte pas dans la Chersonèse ? N'a-t-il pas dit dans sa lettre qu'il comptait se venger de ces peuples ? Eh ! n'est-ce pas une raison de plus pour y laisser l'armée que nous avons là toute formée, qui pourra défendre le pays et inquiéter l'ennemi ? Si nous la perdons, cette armée, et que Philippe entre dans la Chersonèse, que ferons-nous alors ?—Nous mettrons Diopithe en justice. — Nous voilà bien avancés.—Nous ferons passer des secours. — Et si la mer n'est pas tenable ? — Mais Philippe n'attaquera pas la Chersonèse. — Et qui vous l'a dit ? qui vous en répond ? »

Voilà (1) un modèle de précision dans le dialogue hypothétique, l'une des formes les plus piquantes que l'on puisse donner à la discussion. Mais il faut bien prendre garde à un inconvénient très-dangereux, où tombent souvent ceux qui emploient ce moyen sans en connaître le principe et les effets. Ils se font des objections faibles ou ineptes, qui ne sont nullement celles qu'on leur oppose ou qu'on peut leur opposer ; et alors ce petit artifice devient puéril et retombe

(1) Cette réflexion est de La Harpe, ainsi que les suivantes.

sur eux. Quand on fait parler ses adversaires, il faut répondre à leur pensée, et non pas à la sienne; être bien sûr de ce qu'ils peuvent dire, et bien sûr de la réplique. Ici Démosthène ne met dans leur bouche que ce qu'ils avaient dit, ou ce qu'ils étaient obligés de dire pour n'être pas inconséquens. Trois fois il les fait parler, et trois fois il les terrasse d'un seul mot. Il reprend.

« Considérez donc, Athéniens, dans quel temps et dans quelle saison de l'année on vous conseille de retirer vos troupes de l'Hellespont, et de l'exposer sans défense aux entreprises de Philippe. Que dis-je? voici une considération d'une tout autre importance : si, revenant de la haute Thrace, il laisse de côté la Chersonèse et Byzance, et attaque Chalcis et Mégare, comme en dernier lieu la ville d'Orée, aimez-vous donc mieux être obligés de l'arrêter sur vos frontières, que de l'occuper loin de vous ? »

L'orateur, bien affermi sur les faits qu'il a exposés et sur les conséquences à en tirer, ce qui, grâces à sa forte logique, a été pour lui l'affaire d'un moment, ne craint point de risquer un avis qu'il sait bien n'être point du goût de la plupart des Athéniens; mais aussi s'est-il réservé, pour le soutenir, les moyens les plus puissans, ceux qu'il va tirer des affections morales d'un peuple qu'il avait bien étudié. Il le connaissait sensible à la honte, jaloux de sa réputation et de ses lumières, très-sujet à se laisser tromper par négligence, mais aussi très-irascible contre ceux qu'il voyait convaincus de l'avoir trompé. Ce sont autant de leviers dont l'orateur va se servir pour mettre en mouvement cette multitude indolente et inattentive. Il a fait briller l'évidence; il va faire tonner la vérité, et vous verrez comme un citoyen parle à un peuple.....

« D'après ces faits et réflexions, mon avis est que, bien loin de licencier l'armée que Diopithe s'efforce de maintenir pour le service de la république, il faut, au contraire, lui fournir de nouvelles

forces, de l'argent et des munitions. En effet, si l'on demandait à Philippe ce qu'il aime le mieux, que les troupes de Diopithe (de quelque espèce qu'elles soient, je ne veux disputer là-dessus avec personne) soient autorisées, honorées, renforcées par le peuple d'Athènes, ou dispersées et détruites par la malveillance de vos orateurs : qui doute que ce dernier parti ne fût celui qu'il préférât? Ainsi, ce que notre ennemi souhaiterait le plus au monde, c'est précisément ce que vous voulez faire !..... Et vous demanderez encore pourquoi nos affaires vont si mal !.... Je vais vous le dire nettement, Athéniens ; je vais mettre sous vos yeux, et notre situation, et votre conduite : en deux mots, nous ne voulons ni combattre ni payer. Nous voulons attirer à nous les deniers publics ; nous refusons à Diopithe ceux qui lui étaient assignés légalement, et nous le chicanons encore sur ceux qu'il se procure et sur l'emploi qu'il en fera, c'est ainsi que nous nous conduisons en tout, et que nous persistons à ne jamais nous charger de nos propres affaires. Nous louons, il est vrai, tant qu'on veut, ceux qui élèvent la voix pour l'honneur de la patrie ; mais, dans le fait, nous agissons comme si nous étions d'accord avec ses ennemis. Vous demandez à ceux qui montent à cette tribune ce qu'il faut faire ; et moi, je vous interroge à mon tour, et je vous demande ce qu'il faut vous dire ; car, je vous le répète, si vous ne voulez servir l'état ni de votre personne ni de votre argent ; si vous ne voulez ni faire passer à Diopithe les fonds qui lui sont dus, ni permettre qu'il en tire d'ailleurs ; en un mot, si vous ne voulez pas faire vous-mêmes vos affaires, Athéniens, je n'ai point de conseils à vous donner.

« Eh! de quoi serviraient-ils, quand vous souffrez que la licence de la calomnie aille au point de poursuivre Diopithe, non pas seulement sur ce qu'il a fait, mais même sur ce qu'il fera ? Et c'est là ce que vous entendez patiemment, Athéniens !...... Mais ne faut-il que vous dire ce qui en arrivera? Oh! pour cela, du moins, je vous le dirai, et avec toute liberté ; car il n'est pas en moi de parler autrement.

« Soyez sûrs d'abord (et j'y engage ma tête) que tous vos commandans de vaisseaux, quels qu'ils soient, ne font pas autrement que Diopithe, et tirent de l'argent de nos alliés, des habitans de Chio, d'Erythrée, enfin de tous les grecs de l'Ionie et des îles, les

uns plus, les autres moins, selon le nombre des bâtimens qu'ils commandent. Et pourquoi les peuples fournissent-ils ces contributions? Croyez-vous que ce soit gratuitement? Non; ils ne sont pas si insensés : c'est afin que vos amiraux protégent leur commerce et leurs possessions : ils achètent, à ce prix, la sûreté de leurs navires et de leur territoire; ils se mettent à l'abri des pirateries maritimes et des violences du soldat, quoiqu'ils assurent, comme de raison, que tout ce qu'ils en font n'est que par zèle et par attachement pour vous : peuvent-ils donner un autre nom à ces largesses intéressées? Et doutez-vous que Diopithe ne fasse comme les autres? Oui, les peuples lui donneront de l'argent; car enfin, s'il n'en a pas, et si vous ne lui en envoyez point, où voulez-vous qu'il prenne de quoi payer ses soldats? D'où lui viendrait-il de l'argent? du ciel? Il vit, et il vivra sur ce qu'il pourra prendre et sur ce qu'il pourra se procurer par tous les moyens, soit dons, soit emprunts, il n'importe. Mais que font aujourd'hui ceux qui l'accusent auprès de vous? Ils avertissent tout le monde de ne rien donner à un général que vous allez mettre en justice, et pour le passé, et pour l'avenir. Voilà où tendent tous ces discours que j'entends : *il prendra des villes, il expose et trahit les Grecs*.... Car vous verrez que ces discoureurs prennent un grand intérêt aux Grecs d'Asie, et qu'ils sont fort empressés à defendre les autres, eux qui ne songent pas à sauver leur propre patrie. Ils parlent d'envoyer un autre général contre Diopithe!... Où en sommes-nous, grands dieux! S'il est coupable, s'il a commis de ces prévarications que les lois punissent, c'est aux lois à le punir : il ne faut pour cela qu'un décret, et non une armée : ce serait le comble de la folie. C'est contre nos ennemis, sur qui nos lois ne peuvent rien, c'est contre eux qu'il faut envoyer des flottes, des troupes, de l'argent; c'est contre eux que cet appareil est nécessaire. Mais contre un de nos citoyens! une accusation et un jugement, cela suffit; cela est d'un peuple sage; et ceux qui vous parlent autrement veulent vous perdre.

» Il est triste, je l'avoue, qu'il y ait de semblables conseillers parmi vous : mais ce qui est plus triste encore, c'est que l'un d'eux n'a qu'à se présenter à cette tribune pour vous dénoncer ou Diopithe, ou Charès, ou Aristophon, comme les auteurs de tous nos maux, vous l'accueillez, vous l'applaudissez, comme s'il eût dit des merveilles; mais qu'un citoyen véridique vienne vous dire:

Vous n'y pensez pas, Athéniens : ce n'est ni Diopithe, ni Charès, ni Aristophon, qui vous font du mal ; c'est Philippe, entendez-vous? Sans son ambition, Athènes serait tranquille : vous ne dites pas non, vous ne le pouvez pas ; mais pourtant vous l'écoutez avec peine, et il semble que ce soit lui qui agisse avec vous en ennemi. J'en sais bien la cause ; mais, par tous les dieux immortels ! ne trouvez donc pas mauvais qu'on vous parle hardiment, quand il y va de votre salut.

» Plusieurs de vos orateurs et de vos ministres vous ont depuis long-temps accoutumés à n'être à craindre que dans vos délibérations, et nullement dans vos mesures d'exécution : durs et emportés dans vos assemblées, faibles et mous quand il faut agir. Que l'on vous défère, comme coupable de nos malheurs, un de nos citoyens dont vous savez qu'il ne tient qu'à vous de vous saisir, vous ne demandez pas mieux ; vous êtes tout prêts. Mais qu'on vous dénonce le seul ennemi dont vous ne pouvez avoir raison que par les armes, alors vous hésitez, vous ne savez plus quel parti prendre, et vous souffrez impatiemment d'être convaincus de la vérité qui vous déplaît. Ce devrait être tout le contraire, Athéniens : vos magistrats auraient dû vous apprendre à être doux et modérés envers vos concitoyens, terribles envers vos ennemis. Mais tel est le funeste ascendant qu'ont pris sur vous vos artificieux adulateurs, que vous ne pouvez plus entendre que ce qui flatte vos oreilles ; et c'est ce qui vous a mis au point de n'avoir plus enfin à délibérer que de votre propre salut.

» Au nom des dieux, Athéniens, je vous adjure ici tous : si les Grecs, aujourd'hui vous demandaient raison de toutes les occasions que vous avez perdues par votre indolence ; s'ils vous disaient : peuple d'Athènes vous nous envoyez députés sur députés pour nous persuader que Philippe en veut à la liberté de tous les Grecs, que c'est l'ennemi commun qu'il faut surveiller sans cesse, et cent autres discours semblables ; nous le savons comme vous ; mais, ô les plus lâches de tous les hommes (ce sont les Grecs qui vous parlent ainsi) ! quand Philippe, éloigné de son pays depuis dix mois, arrêté par la guerre, par l'hiver, par la maladie, n'avait aucun moyen de retourner chez lui, avez-vous saisi ce moment pour délivrer les Eubéens? Vous n'avez même pas songé à recouvrer ce qui était à vous. Lui, au con-

traire, tandis que vous étiez chez vous bien tranquilles et bien sains (si pourtant on peut appeler sains ceux qui montrent tant de faiblesse), il a établi dans l'île d'Eubée deux tyrans à ses ordres, l'un à Sciathe, l'autre à Orée en face de l'Attique même, et de manière à avoir, pour ainsi dire, un pied chez vous. Et sans parler du reste, avez-vous du moins fait un pas pour l'en empêcher? Non : comme de concert avec lui, vous lui avez abandonné vos droits. Il est clair que, quand Philippe mourrait dix fois pour une, vous ne vous remueriez pas davantage. Laissez donc là, et vos ambassades, et vos accusations; laissez-nous en paix, puisque vous aimez tant à y rester. Eh bien! Athéniens, connaissez-vous quelque réponse à ce discours? Quant à moi, je n'en connais pas ».

Vous devez bien imaginer qu'après cette verte réprimande, l'orateur est trop habile pour ne pas verser quelque baume sur les blessures qu'il vient de faire à l'amour-propre. Après l'avoir abattu sous les reproches, il le relève bientôt, non par de grossières flatteries, mais par de légitimes louanges sur ce qu'il y avait de noble et de généreux dans le caractère national, quand les Athéniens le suivaient; sur ce qu'il y avait de glorieux dans leur existence politique, parmi les Grecs accoutumés à regarder Athènes comme le rempart de leur liberté; enfin, sur cette haine même que portait Philippe aux Athéniens, et qui était pour eux un titre d'honneur. Cette seconde moitié de son discours est encore au-dessus de la première.

« Je sais que vous avez parmi vous des hommes qui s'imaginent avoir répondu à votre orateur quand ils lui ont dit : Que faut-il donc faire? Je pourrais leur répondre d'un seul mot et avec autant de vérité que de justice : Il faut faire tout ce que vous ne faites pas. Mais je ne crains pas d'entrer dans tous les détails; je vais m'expliquer complétement; et je souhaite que ces hommes si prompts à m'interroger ne le soient par moins à exécuter, quand j'aurai répondu.

« Commencez par établir comme un principe reconnu, comme un

fait incontestable, que Philippe a rompu les traités, qu'il vous a déclaré la guerre; et cessez de vous en prendre là-dessus les uns aux autres très-inutilement. Croyez qu'il est l'ennemi mortel d'Athènes et de ses habitans, même de ceux qui se flattent d'être en faveur auprès de lui. S'ils doutent de ce que je leur dis ici, qu'ils regardent le sort des deux Olynthiens qui passaient pour ses meilleurs amis, Euthycrate et Lasthène, qui, après lui avoir vendu leur patrie, ont eu une fin si déplorable. Mais ce que Philippe hait le plus, c'est la liberté d'Athènes, c'est notre démocratie. Il n'a rien tant à cœur que de la dissoudre, et il n'a pas tort. Il sait que, quand même il aurait asservi tous les autres peuples, jamais il ne pourra jouir en paix de ses usurpations, tant que vous serez libres; que s'il lui arrivait quelqu'un de ces accidens où l'humanité est sujette, c'est dans vos bras que se jeteraient tous ceux qui ne sont maintenant à lui que par contrainte. Il est vrai, Athéniens, et c'est une justice qu'il faut vous rendre, que vous ne cherchez point à vous élever sur les ruines des malheureux, mais que vous faites consister votre puissance et votre grandeur à empêcher que personne ne se fasse tyran de la Grèce, ou à renverser celui qui serait parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts à combattre ceux qui veulent régner, à soutenir ceux qui ne veulent pas être esclaves. Philippe craint donc que la liberté d'Athènes ne traverse ses entreprises; incessamment il lui semble qu'elle le menace, et il est trop actif et trop éclairé pour le souffrir patiemment. Il en est donc l'irréconciliable adversaire; et c'est, avant tout, ce dont vous devez être bien convaincus pour vous déterminer à prendre un parti.

Ensuite, ce qu'il faut que vous sachiez avec la même certitude, c'est que, dans tout ce qu'il fait aujourd'hui, son principal dessein est d'attaquer cette ville, et que, par conséquent, tous ceux qui peuvent nuire à Philippe travaillent en effet à vous servir. Qui de vous serait assez simple pour s'imaginer que ce prince, capable d'ambitionner jusqu'à de misérables bicoques de la Thrace, telles que Mastyre, Drongile, Cabyre; capable, pour s'en emparer, de braver les hivers, les fatigues, les périls; que ce même homme ne portera pas un œil d'envie sur nos ports, nos magasins, nos vaisseaux, nos mines d'argent, nos trésors de toute espèce; qu'il nous en laissera la possession paisible, tandis qu'il combat au milieu des hivers pour déterrer le seigle et le millet enfouis dans les montagnes

de la Thrace? Non, Athéniens, non, vous ne le croyez pas.

Maintenant donc, que prescrit la sagesse dans de pareilles conjonctures? et quel est votre devoir? De secouer enfin cette fatale léthargie qui a tout perdu; d'ordonner des contributions publiques, et d'en demander à nos alliés; de prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour conserver l'armée que nous avons. Puisque Philippe en a toujours une sur pied pour attaquer et subjuguer les Grecs, il faut aussi en avoir une toujours prête à les défendre et à les protéger. Tant que vous ne ferez qu'envoyer au besoin quelques troupes levées à la hâte, je vous le répète, vous n'avancerez rien. Ayez des troupes régulièrement entretenues, des intendans d'armée, des fonds affectés à la paye de vos soldats, un plan d'administration militaire le mieux entendu qu'il sera possible, c'est ainsi que vous serez à portée de demander compte aux généraux de leur conduite, et aux administrateurs de leur gestion. Si vous prenez à cœur ce système de conduite, alors vous pourrez retenir Philippe dans de justes bornes, et goûter une paix véritable; alors la paix sera vraiment un bien, et j'avoue qu'en elle-même la paix est un bien; ou si Philippe s'obstine encore à vouloir la guerre, vous serez du moins en mesure contre lui.

On va me dire que ces résolutions exigent de grands frais et de grands travaux. Oui, j'en conviens; mais considérez quels dangers s'approchent de vous, si vous ne prenez pas ce parti, et vous sentirez qu'il vaut mieux vous y porter de vous-mêmes, que d'attendre à y être forcés. En effet, quand un oracle divin vous assurerait (ce dont aucun mortel ne peut vous répondre) que, même en restant dans votre inaction, vous ne serez point attaqués par Philippe, quelle honte encore ne serait-ce pas pour vous (j'en prends tous les dieux à témoins)! combien ne flétririez-vous pas la gloire de vos ancêtres et la splendeur de cet état, si, pour l'intérêt de votre repos, vous abandonniez les Grecs à la servitude! Qu'un autre vous donne ces indignes conseils; qu'il paraisse, s'il en est un qui en soit capable; écoutez-le, si vous êtes capables de l'entendre: quant à moi, plutôt mourir mille fois, avant qu'un pareil avis sorte de ma bouche!

Cette espèce de provocation, cet imposant défi est un de ces mouvemens dont l'effet est sûr, quand l'orateur a

établi ses preuves victorieusement : son objet est d'empêcher qu'on ne lui fasse perdre un moment précieux, un moment décisif par une de ces résistances obliques et déguisées, dernière ressource de ceux qui n'osent plus lutter de front. Ils ont recours alors à des restrictions partielles, à des motions incidentes, prétextes pour prendre la parole, mais qui ne tendent qu'à remettre en discussion ce qu'on n'ose plus combattre et ce qui semblait convenu. C'est ainsi qu'on parvient à refroidir l'impression générale, à prolonger une délibération qui semblait terminée, jusqu'à ce que les esprits soient revenus de cette commotion produite par le pouvoir de la vérité, et que toutes les petites passions, étourdies et déconcertées un moment, aient eu le temps de se reconnaître. C'est ce qu'on a fait si souvent parmi nous par des *motions d'ordre* et des *amendemens*, et ce qu'un habile orateur doit prévenir, ou en réservant ses plus grandes forces pour la réplique, ou (ce qui vaut encore mieux, et ce qui est plus sûr) en fondant, comme Démosthène, la réfutation dans les preuves, de façon à ruiner d'avance de fond en comble toutes les objections possibles; à rendre tout avis contraire, ou ridicule, ou odieux; à faire rougir les uns de le proposer, et les autres de l'entendre. Voyez ici comme Démosthène, en deux phrases, a su fermer à la fois la bouche des orateurs et l'oreille des Athéniens! Il va multiplier les mouvemens à mesure qu'il en aperçoit l'effet; il va grandir et s'élever à la vue de ses antagonistes, jusqu'à demander contre eux des peines capitales, et à les signaler comme des ennemis de l'état. Aussi restera-t-il maître du champ de bataille, comme cet athlète que nous a peint Virgile, qui, jetant un ceste énorme au milieu de l'arène, et montrant à nu ses larges épaules et ses membres musculeux, inspirait l'épouvante aux plus hardis lutteurs, et leur ôtait l'envie de se mesurer avec lui.

« Mais si mes sentimens sont les vôtres, si vous voyez, comme je le vois, que plus vous laissez faire de progrès à Philippe, plus vous fortifiez l'ennemi que tôt ou tard il vous faudra combattre, qui peut donc vous faire balancer? Qu'attendez-vous encore? Pourquoi des délais, des lenteurs? Quand voulez-vous enfin agir? Quand la necessité vous y contraindra! et quelle nécessité voulez-vous dire? En est-il une autre, grands dieux! pour des hommes libres, que la crainte du déshonneur? Est-ce celle-là que vous attendez? Elle vous assiége, elle vous presse, et depuis long-tems. Il en est une autre, il est vrai, pour les esclaves.... Dieux protecteurs! éloignez-la des Athéniens... La contrainte, la violence, la vue des châtimens..... Athéniens, je rougirais de vous en parler.

Il serait trop long de vous développer tous les artifices que l'on met en œuvre auprès de vous; mais il en est un qui mérite d'être remarqué. Toutes les fois qu'il est question de Philippe à cette tribune, il ne manque jamais de se trouver des gens qui se lèvent et qui s'écrient : *Quel trésor que la paix! quel fléau que la guerre! A quoi tendent toutes ces alarmes, si ce n'est à ruiner nos finances?* C'est avec de semblables discours qu'ils vous endorment dans votre sécurité, et qu'ils assurent à Philippe les moyens d'achever ses projets. C'est ainsi que chacun a ce qu'il désire : vous restez dans votre oisiveté chérie (et plaise au ciel qu'un jour elle ne vous coûte pas cher!); votre ennemi s'agrandit : et vos flatteurs gagnent votre bienveillance et son argent. Pour moi, ce n'est pas à vous que je voudrais persuader la paix; c'est un soin dont on peut se reposer sur vous-mêmes; c'est à Philippe que je voudrais la persuader, parce que c'est lui qui ne respire que la guerre. A l'égard de nos finances, prenez garde que ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est pas ce que vous aurez dépensé pour votre sûreté, c'est ce que vous aurez à perdre et à souffrir, si vous ne voulez rien dépenser. Il convient sans doute d'empêcher la dissipation de vos deniers, mais par le bon ordre et la surveillance, et non par des épargnes prises sur le salut public. Ce qui m'afflige encore, c'est de voir que ces mêmes gens qui crient sans cesse contre le pillage de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous de réprimer et de punir, trouvent fort bon que Philippe pille tout à son aise et la Grèce et vous. Comment se fait-il en effet que, tandis que le Macédonien renouvelle sans cesse ses invasions, tandis que de tous côtés il prend des villes, jamais

on n'entende ces gens-là condamner ses injustices et réclamer contre ses agressions; et qu'au contraire, dès que l'on vous conseille de vous opposer à ses démarches, et de veiller sur votre liberté, sur-le-champ tous se récrient à la fois que c'est provoquer la guerre? Il n'est pas difficile de l'expliquer : ils veulent, si la guerre que l'on propose entraîne des inconvéniens (et quelle guerre n'en entraîne pas!) tourner vos ressentimens, non pas contre Philippe, mais contre ceux qui vous ont donné d'utiles conseils; ils veulent, en même temps, pouvoir accuser l'innocence et s'assurer l'impunité de leurs crimes. Voilà le vrai motif de ces éternelles réclamations contre la guerre; car, encore une fois, qui peut douter qu'avant même que personne eût songé à vous en parler, Philippe ne vous la fit réellement, lui qui envahissait vos places, lui qui tout à l'heure a fourni contre vous des secours aux rebelles de Cardie? Mais après tout, quand nous avons l'air de ne pas nous en apercevoir, ce n'est pas lui qui viendra nous en avertir et nous le prouver. Il y aurait de la folie de sa part. Que dis-je? quand il sera venu jusque sur votre territoire, il soutiendra toujours qu'il ne vous fait pas la guerre. Et n'est-ce pas ce qu'il disait aux habitans d'Orée, lors même qu'il était sur leurs terres; à ceux de Phérès, au moment de les assiéger; à ceux d'Olynthe, dans le temps qu'il marchait contre eux? Il en sera de même de nous; et si nous voulons le repousser, ses honnêtes amis vous répéteront que c'est nous qui rallumons la guerre. Hé bien donc! subissons le joug : c'est le sort de quiconque ne veut pas se défendre.

Faites encore attention, Athéniens, que vous courez de plus grands risques qu'aucun autre peuple de la Grèce. Philippe ne pense pas seulement à vous soumettre, mais à vous détruire; car il sent bien que vous n'êtes pas faits pour servir; que, quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas; vous êtes trop accoutumés à commander. Il sait qu'à la première occasion vous lui donneriez plus de peine que toute la Grèce ensemble. »

Comme il lui faut peu de mots pour éveiller dans les Athéniens le sentiment de leur force et de leur grandeur! Avec quel air de simplicité il en parle comme d'une chose convenue, et dont personne ne peut douter! Pour un ora-

teur vulgaire c'était là un beau sujet d'amplification ; en était-il un plus agréable à traiter devant de tels auditeurs ? Mais quelle amplification vaudrait ces paroles si simples et si grandes : « Philippe sent bien que vous n'êtes pas faits » pour servir ; que, quand vous le voudriez, vous ne le » pourriez pas ; vous êtes trop accoutumés à comman- » der ! » Un des caractères de Démosthène, c'est de faire, avec des tournures qui semblent communes, avec une sorte de familiarité noble et mesurée, plus que d'autres avec des termes magnifiques.

« Combattez donc contre lui dès aujourd'hui, si vous voulez éviter une ruine entière. Détestez les traîtres qui le servent, et livrez-les au supplice. On ne saurait terrasser les ennemis étrangers, si l'on ne punit auparavant les ennemis intérieurs qui conspirent avec eux : sans cela, vous vous brisez contre l'écueil de la trahison, et vous devenez la proie du vainqueur.

Et pourquoi pensez-vous que Philippe ose vous outrager si insolemment ? Pourquoi, lorsqu'il emploie du moins contre les autres la séduction des promesses, et même celle des services, n'est-ce que contre vous seuls qu'il ose employer la menace ? Voyez tout ce qu'il fait en faveur des Thessaliens pour les mener jusqu'à la servitude ; par combien d'artifices il abusa les malheureux Olynthiens, en leur donnant d'abord Potidée et quelques autres places ; tout ce qu'il a fait aujourd'hui pour gagner les Thébains, qu'il a délivrés d'une guerre dangereuse, et qu'il a rendus puissans dans la Phocide. On sait, il est vrai, de quel prix les uns ont payé dans la suite ce qu'ils ont reçu, et quel prix aussi doivent en attendre les autres. Mais pour vous, sans parler de ce que vous aviez déjà perdu dans la guerre, combien, même pendant les négociations de la paix, ne vous a-t-il pas trompés, insultés, dépouillés ? Les places de la Phocide, celles de la Thrace, Dorisque, Pyle, Serrie, la personne même de Chersoblepte, que ne vous a-t-il pas enlevé ! D'où vient cette conduite si différente envers vous et envers les autres Grecs ? C'est que nous sommes les seuls chez qui nos ennemis aient impunément des protecteurs déclarés, les seuls chez qui l'on puisse tout dire en faveur de Philippe quand on a reçu son

argent, tandis qu'il prend celui de la république, il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Olynthiens, s'il ne les eût pas séduits en leur donnant Potidée; il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thébains, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs tyrans, et s'il ne leur eût pas *rendu Pyle**; il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thébains, avant qu'il leur eût assujéti la Béotie, en détruisant les Phocéens. Mais chez nous, mais dans Athènes, quand il s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie, quand il est près d'envahir Byzance, quand il a fortifié l'Eubée de manière à enchaîner l'Attique, on peut en toute sûreté élever la voix en sa faveur, et de pauvres et d'obscurs qu'ils étaient, ses amis sont devenus riches et considérables; et nous, au contraire, nous avons passé de la splendeur à l'humiliation, et de l'opulence à la pauvreté; car, à mes yeux, les vraies richesses d'une république sont dans le nombre de ses alliés, dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est là ce que nous avons perdu; et pendant qu'avec tant d'insouciance vous vous laissez ravir tant d'avantages, Philippe est devenu grand, fortuné, redoutable aux Grecs et aux Barbares; Athènes est dans le mépris et dans l'abandon; riche seulement de ce qu'elle étale dans les marchés, pauvre de tout ce qui fait la gloire et la force d'un peuple libre ».... (*Ici finit la traduction de La Harpe.*) **

* *Rendu Pyle* est un contre-sens. (Voyez la traduction d'Auger dans cet endroit.)

** Il paraît que la fin de ce discours ne lui a pas semblé digne de ses efforts; on y trouve néanmoins un assez beau mouvement d'éloquence. (Voyez les pages 118 et 119.)



SOMMAIRE

DE LA NEUVIÈME PHILIPPIQUE.

Ce discours est de même date que le précédent. Diopithe était toujours dans la Chersonèse à la tête de son armée ; Philippe continuait ses conquêtes dans la Thrace ; il envoyait des troupes dans l'Eubée, et en asservissait les villes principales avec le secours des plus puissans citoyens, dont il s'était fait des créatures ; il se disposait à marcher contre Byzance ; il intriguait de tous côtés, et ne perdait point de vue son projet d'envahir la Grèce.

Démosthène monte à la tribune ; il fait aux Athéniens les plus vifs reproches sur leur négligence et leur délicatesse dans les assemblées ; négligence et délicatesse qui ont ruiné leurs affaires, qu'il est encore possible de rétablir. Il entreprend de leur prouver que Philippe, quoiqu'en paix avec eux, leur fait réellement la guerre, et les trompe par les apparences d'une paix simulée, comme il a déjà trompé plusieurs peuples ; il les anime contre un prince dont toutes les actions et toutes les démarches ne tendent qu'à leur perte. Il est surpris de la tranquille indifférence de tous les peuples de la Grèce ; de ce que tous ils voient sans alarmes les mouvemens d'un monarque ambitieux, qui est mal intentionné contre tous, qui ne travaille qu'à les asservir. La cause de cette indifférence, il la trouve dans la facilité à souffrir, à écouter les citoyens qui se laissent corrompre et qui trahissent leur patrie, tandis qu'autrefois on punissait, avec la dernière rigueur, ceux qui étaient convaincus de la moindre corruption. Après avoir montré en passant la manière la plus efficace de com-

battre le roi de Macédoine, il expose fort au long les maux qu'ont occasionnés, dans toutes les villes, la perfidie des traîtres, et l'aveuglement des peuples qui les écoutaient. Il exhorte les Athéniens à craindre pour eux les mêmes maux et à les éviter, instruits par l'exemple des autres. Il les engage à faire eux-mêmes tout ce qui convient, et à solliciter tous les Grecs de se réunir contre l'ennemi commun. En finissant, il les excite, par des motifs d'honneur, à prendre en main la défense de la Grèce.

Cette philippique me paraît la plus belle de toutes; celle où il y a le plus d'idées grandes et nobles, de mouvemens vifs et rapides; celle dont le ton est le plus imposant et le mieux soutenu.

ΚΑΤΑ ΦΙΛΙΠΠΟΥ

ΛΟΓΟΣ ΕΝΝΑΤΟΣ.

ΠΟΛΛΩΝ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, λόγων γιγνομένων, ὀλίγου δεῖν καθ' ἑκάστην ἐκκλησίαν, περὶ ὧν Φίλιππος, ἀφ' οὗ τὴν εἰρήνην ἐποιήσατο, οὐ μόνον ὑμᾶς, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ἀδικεῖ, καὶ πάντων, εὖ οἶδ' ὅτι, φησάντων γ' ἂν, εἰ καὶ μὴ ποιοῦσι τοῦτο, καὶ λέγειν δεῖν καὶ πράττειν ἃ πᾶσι προσήκει, ὅπως ἐκεῖνος παύσεται τῆς ὕβρεως, καὶ δίκην δώσει· εἰς τοῦθ' ὑπηγμένα πάντα τὰ πράγματα καὶ προειμένα ὁρῶ, ὥστε δέδοικα μὴ βλάσφημον μὲν εἰπεῖν, ἀληθὲς δ' ᾖ· εἰ καὶ λέγειν ἅπαντες ἐβούλοντο οἱ παριόντες, καὶ χειροτονεῖν ὑμεῖς, ἐξ ὧν ὡς φαυλότατ' ἔμελλε τὰ πράγμαθ' ἕξειν, οὐκ ἂν ἡγοῦμαι δύνασθαι χεῖρον, ἢ νῦν, αὐτὰ διατεθῆναι. Πολλὰ μὲν οὖν ἴσως ἐστὶν αἴτια τοῦ ταῦθ' οὕτως ἔχειν, καὶ οὐ παρ' ἓν, οὐδὲ δύο, εἰς τοῦτο τὰ πράγματα ἀφῖκται· μάλιστα δ' ἄν περ ἐξετάζητε ὀρθῶς, εὑρήσετε διὰ τοὺς χαρίζεσθαι μᾶλλον, ἢ τὰ βέλτιστα λέγειν προαιρου-

NEUVIÈME PHILIPPIQUE.*

Dans presque toutes vos assemblées, ô Athéniens ! on vous met sous les yeux les attentats que Philippe ne cesse de commettre contre vous et les autres Grecs, au mépris de la paix et des traités ; vous sentez par vous-mêmes, quoique vous n'en conveniez qu'avec peine, qu'il faudrait tous ensemble s'occuper des moyens d'arrêter et de punir l'insolence de ce monarque : cependant, au point où je vous vois réduits par votre négligence, je ne crains pas d'avancer, quoiqu'il m'en coûte de le dire, que, quand vous vous seriez entendus, vos orateurs et vous, eux pour vous donner les plus mauvais conseils, vous pour prendre les plus mauvais partis, il ne serait pas possible que vos affaires allassent plus mal. Le triste état où nous les voyons, vient, sans doute, de plus d'une cause; mais si l'on examine ces causes dans le détail, et si l'on en juge comme on doit, on trouvera que la principale est la conduite de certains de vos ministres qui cherchent plus à vous flatter qu'à vous servir.

---

* C'est la troisième des quatre harangues connues sous le nom de Philippiques. (Voyez la traduction de M. Planche, page 204).

Parmi ces ministres, les uns se bornant au talent qui leur donne auprès de vous du crédit et de la considération, ne voient rien au-delà, et voudraient que vous n'eussiez pas vous-mêmes des vues plus étendues; les autres, toujours occupés à décrier et à citer en jugement ceux qui sont entrés dans les affaires, ne font que mettre les citoyens aux prises avec les citoyens, détourner votre attention du véritable objet, et par-là assurer à Philippe la liberté de dire et de faire tout ce qu'il voudra. Tel est l'abus qui règne parmi vous, et la vraie source de vos fautes et de vos malheurs.

Au nom des dieux, Athéniens. ne vous offensez pas de ma sincérité; mais plutôt faites cette réflexion : de tout tems Athènes fut le séjour de la liberté; et pour cette raison vous avez voulu que l'étranger qui habite dans vos murs, et même vos esclaves, partageassent avec vous le privilége de parler librement (*a*). Aussi les esclaves chez vous s'expliquent-ils avec plus de hardiesse que les citoyens ne font ailleurs. C'est de vos délibérations seules que la liberté s'est vue bannie : et de là

(*a*) Les Athéniens se piquaient d'être les plus humains des peuples. Les étrangers étaient fort bien reçus dans Athènes; ils y avaient la liberté de tout dire et de tout faire, d'y vivre à leur fantaisie, et de manifester leurs sentimens sur tous les objets. Les esclaves même y jouissaient de toute la liberté dont peut jouir un esclave; ils y étaient traités avec une douceur qui les rendit utiles à leurs maîtres dans plusieurs occasions importantes.

μένους· ὧν, τινὲς μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐν οἷς εὐδοκιμοῦσιν αὐτοὶ καὶ δύνανται, ταῦτα φυλάττοντες, οὐδεμίαν περὶ τῶν μελλόντων πρόνοιαν ἔχουσιν· οὐκοῦν οὐδ' ὑμᾶς οἴονται δεῖν ἔχειν· ἕτεροι δὲ, τοὺς ἐπὶ τοῖς πράγμασιν ὄντας αἰτιώμενοι καὶ διαβάλλοντες, οὐδὲν ἄλλο ποιοῦσιν, ἢ ὅπως ἡ μὲν πόλις αὐτὴ παρ' αὐτῆς δίκην λήψεται, καὶ περὶ τοῦτ' ἔσται, Φιλίππῳ δ' ἐξέσται καὶ λέγειν καὶ πράττειν ὅ, τι βούλεται. Αἱ δὲ τοιαῦται πολιτεῖαι, συνήθεις μέν εἰσιν ὑμῖν, αἴτιαι δὲ τῆς ταραχῆς καὶ τῶν ἁμαρτημάτων.

Ἀξιῶ δ' ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐάν τι τῶν ἀληθῶν μετὰ παῤῥησίας λέγω, μηδεμίαν μοι διὰ τοῦτο παρ' ὑμῶν ὀργὴν γενέσθαι· σκοπεῖτε γὰρ ὡδί· ὑμεῖς τὴν παῤῥησίαν ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων οὕτω κοινὴν οἴεσθε δεῖν εἶναι πᾶσι τοῖς ἐν τῇ πόλει, ὥστε καὶ τοῖς ξένοις καὶ τοῖς δούλοις αὐτῆς μεταδεδώκατε· καὶ πολλοὺς ἄν τις οἰκέτας ἴδοι παρ' ὑμῖν μετὰ πλείονος ἐξουσίας ὅ, τι βούλονται λέγοντας ἢ πολίτας ἐν ἐνίαις τῶν ἄλλων πόλεων· ἐκ δὲ τοῦ συμβουλεύειν παντάπασιν ἐξεληλάκατε. Εἶθ' ὑμῖν συμβέβηκεν ἐκ τούτου, ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις, τρυφᾷν καὶ κολακεύεσθαι πάντα πρὸς ἡδονὴν ἀκούου-

σιν, ἐν δὲ τοῖς πράγμασι καὶ τοῖς γιγνομένοις περὶ τῶν ἐσχάτων ἤδη κινδυνεύειν. Εἰ μὲν οὖν καὶ νῦν οὕτω διάκεισθε, οὐκ ἔχω τί λέγω· εἰ δ' ἃ συμφέρει τοῖς πράγμασι χωρὶς κολακείας ἐθελήσετε ἀκούειν, ἕτοιμος λέγειν· καὶ γὰρ εἰ πάνυ φαύλως τὰ πράγματα ἔχει, καὶ πολλὰ προεῖται, ὅμως ἐστὶν, ἐὰν ὑμεῖς τὰ δέοντα ποιεῖν βούλησθ', ἔτι πάντα ταῦτα ἐπανορθώσασθαι. Καὶ παράδοξον μὲν ἴσως ἐστὶν, ὃ μέλλω λέγειν, ἀληθὲς δέ· τὸ χείριστον ἐν τοις παρεληλυθόσι, τοῦτο πρὸς τὰ μέλλοντα βέλτιστον ὑπάρχει· τί οὖν ἐστὶ τοῦτο; ὅτι οὔτε μικρὸν, οὔτε μέγα οὐδὲν τῶν δεόντων ποιούντων ὑμῶν κακῶς τὰ πράγματα ἔχει· ἐπεί τοι γε, εἰ πάνθ', ἃ προσήκει, πραττόντων ὑμῶν, οὕτω διέκειτο, οὐδ' ἂν ἐλπὶς ἦν αὐτὰ γενέσθαι βελτίω. Νῦν δὲ, τῆς μὲν ῥαθυμίας τῆς ὑμετέρας καὶ τῆς ἀμελείας κεκράτηκε Φίλιππος, τῆς πόλεως δ' οὐ κεκράτηκεν· οὐδ' ἥττησθε ὑμεῖς, ἀλλ' οὐδὲ κεκίνησθε.

Εἰ μὲν οὖν ἅπαντες ὡμολογοῦμεν Φίλιππον τῇ πόλει πολεμεῖν, καὶ τὴν εἰρήνην παραβαίνειν, οὐδὲν ἄλλο ἔδει τὸν παριόντα λέγειν καὶ συμβουλεύειν, ἢ ὅπως ὡς ἀσφαλέστατα καὶ ῥᾷστα αὐτὸν ἀμυνούμεθα·

il arrive que dans vos assemblées, pleins d'une délicatesse superbe, vous voulez être flattés, n'écouter que ce qui vous fait plaisir; et que, dans les affaires et les événemens qui surviennent, vous éprouvez les plus cruels embarras. Si donc vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je n'ai qu'à me taire; mais si vous m'autorisez à vous parler sans feinte, je suis prêt à parler. Oui, malgré le triste état où vous a plongés votre indolence, vous êtes encore les maîtres d'y remédier: je le dirai même, au risque d'avancer une proposition étrange et invraisemblable; ce qui a causé vos malheurs par le passé, doit principalement vous donner des espérances pour l'avenir. Comment cela? c'est pour n'avoir rien fait de ce qu'il faut, que vos affaires vont aussi mal. Car si vous ne les aviez pas négligées, et qu'elles fussent toujours au même point, il n'y aurait plus d'espoir qu'elles pussent jamais aller mieux. Mais ce n'est que de votre mollesse et de votre inaction, non de vos forces, que Philippe a triomphé. Et comment l'aurait-il emporté sur vous? vous ne vous êtes pas même mesurés avec lui (*a*).

Au reste, si nous convenions tous que ce prince enfreint la paix, et qu'il nous fait la guerre, un ministre n'aurait qu'à proposer les moyens les plus faciles et les plus sûrs de réprimer ses violences.

(*a*) Voyez la traduction de M. Planche, dans cet endroit.

Mais, puisque dans le tems même qu'il emporte des villes de force, qu'il retient nos possessions, qu'il opprime tous les Grecs, on voit ici des gens assez peu raisonnables pour écouter des orateurs qui répètent sans cesse qu'on travaille parmi nous à rallumer la guerre; il est nécessaire, sans doute, de prévenir l'erreur, et de réformer là dessus vos idées : car il est à craindre que celui qui vous aura conseillé de vous défendre, ne soit accusé un jour de vous avoir excités mal-à-propos à prendre les armes.

Je considère donc, et j'examine avant tout, s'il nous est libre de choisir entre la guerre et la paix. Est-il en notre pouvoir, sommes-nous libres de rester en paix? c'est par où je commence. Je dis que nous devons y rester, et je demande que l'auteur d'un pareil avis l'appuie d'un décret et d'effets solides, sans nous flatter de vaines espérances. Mais si, les armes à la main, suivi d'une puissante armée, le monarque nous amuse du nom de paix, tandis qu'il nous fait réellement la guerre, que nous reste-t-il, sinon de repousser ses attaques? Voulez-vous, à son exemple, vous contenter de dire que vous êtes en paix? J'y consens. Mais qu'à la faveur d'un mot, un homme s'avance de proche en proche jusque sous nos murs, et qu'on soutienne que ce n'est pas là nous faire la guerre, je dis que c'est manquer de raison, et vouloir que nous

ἐπειδὴ δὲ οὕτως ἀτόπως ἔνιοι διάκεινται, ὥστε, πόλεις καταλαμβάνοντος ἐκείνου, καὶ πολλὰ τῶν ὑμετέρων ἔχοντος, καὶ πάντας ἀνθρώπους ἀδικοῦντος, ἀνέχεσθαί τινων ἐν ταῖς ἐκκλησίαις λεγόντων πολλάκις, ὡς ἡμῶν τινές εἰσιν οἱ ποιοῦντες τὸν πόλεμον· ἀνάγκη φυλάττεσθαι καὶ διορθοῦσθαι περὶ τούτου· ἔστι γὰρ δέος, μήποθ᾽ ὡς ἀμυνούμεθα γράψας τις καὶ συμβουλεύσας, εἰς τὴν αἰτίαν ἐμπέσῃ τοῦ πεποιηκέναι τὸν πόλεμον.

Ἐγὼ δὴ τοῦτο πρῶτον ἁπάντων λέγω καὶ διορίζομαι, εἰ ἐφ᾽ ἡμῖν ἐστὶ τὸ βουλεύεσθαι περὶ τοῦ, πότερον εἰρήνην ἄγειν ἢ πολεμεῖν δεῖ. Εἰ μὲν οὖν ἔξεστιν εἰρήνην ἄγειν τῇ πόλει, καὶ ἐφ᾽ ἡμῖν ἐστὶ τοῦτο, ἵν᾽ ἐντεῦθεν ἄρξωμαι, φημὶ ἔγωγε ἄγειν ἡμᾶς δεῖν, καὶ τὸν ταῦτα λέγοντα γράφειν καὶ πράττειν, μὴ φενακίζειν ἀξιῶ· εἰ δ᾽ ἕτερος τὰ ὅπλα ἐν ταῖς χερσὶν ἔχων καὶ δύναμιν πολλὴν περὶ αὐτὸν, τοὔνομα μὲν τὸ τῆς εἰρήνης ὑμῖν προβάλλεται, τοῖς δ᾽ ἔργοις αὐτὸς τοῖς τοῦ πολέμου χρῆται, τί λοιπὸν ἄλλο, πλὴν ἀμύνεσθαι; φάσκειν δὲ εἰρήνην ἄγειν, εἰ βούλεσθε, ὥσπερ ἐκεῖνος, οὐ διαφέρομαι· εἰ δέ τις ταύτην εἰρήνην ὑπολαμβάνει, ἐξ ἧς ἐκεῖνος πάντα τἄλλα λαβὼν ἐφ᾽

ἡμᾶς ἥξει, πρῶτον μὲν μαίνεται, ἔπειτα ἐκείνῳ παρ' ὑμῶν, οὐχ ὑμῖν παρ' ἐκείνου τὴν εἰρήνην λέγει.

Τοῦτο δ' ἐστὶν, ὃ των ἀναλισκομένων χρημάτων ἁπάντων Φίλιππος ὠνεῖται, αὐτὸς μὲν πολεμεῖν ὑμῖν, ὑφ' ὑμῶν δὲ μὴ πολεμεῖσθαι. Καὶ μὴν εἰ μέχρι τούτου περιμενοῦμεν, ἕως ἂν ἡμῖν ὁμολογήσῃ πολεμεῖν, πάντων ἐσμὲν εὐηθέστατοι· οὐδὲ γὰρ, ἂν ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν αὐτὴν βαδίζῃ καὶ τὸν Πειραιᾶ, τοῦτ' ἐρεῖ, εἴπερ, οἷς πρὸς τοὺς ἄλλους πεποίηκε, δεῖ τεκμαίρεσθαι. Τοῦτο μὲν γὰρ, Ὀλυνθίοις, τετταράκοντ' ἀπέχων τῆς πόλεως στάδια, εἶπεν, ὅτι δεῖ δυοῖν θάτερον, ἢ ἐκείνους ἐν Ὀλύνθῳ μὴ οἰκεῖν, ἢ αὐτὸν ἐν Μακεδονίᾳ, πάντα τὸν ἄλλον χρόνον, εἴ τις αὐτὸν αἰτιάσαιτό τι τοιοῦτον, ἀγανακτῶν, καὶ πρέσβεις πέμπων τοὺς ἀπολογησομένους· τοῦτο δ', εἰς Φωκέας, ὡς πρὸς συμμάχους καὶ φίλους, ἐπορεύετο· καὶ πρέσβεις Φωκέων ἦσαν, οἳ παρηκολούθουν αὐτῷ πορευομένῳ· καὶ παρ' ἡμῖν ἤριζον πολλοὶ, Θηβαίοις οὐ λυσιτελήσειν τὴν ἐκείνου πάροδον. Καὶ μὴν καὶ Φερὰς, πρώην ὡς φίλος καὶ σύμμαχος εἰς Θετταλίαν ἐλθὼν, ἔχει καταλαβών· καὶ τὰ τελευταῖα τοῖς ταλαιπώροις Ὠρείταις τουτοισὶν ἐπισκεψομένους ἔφη τοὺς στρατιώτας πεπομφέναι κατ'

soyons en paix avec Philippe, et non Philippe avec nous.

Et voilà ce que le prince achète avec tout l'or qu'il distribue; l'avantage de nous attaquer sans que nous entreprenions de nous défendre. Attendre, pour nous mettre en garde, qu'il nous ait fait l'aveu de ses mauvais desseins, ce serait le comble de la folie. Non, il n'en conviendra jamais, marchât-il déjà contre l'Attique et le Pirée, si l'on en juge par sa conduite à l'égard des autres peuples. C'est lorsqu'il n'était plus qu'à quarante stades d'Olynthe, qu'il déclara aux habitans qu'il fallait de deux choses l'une, qu'ils désertassent leur ville, ou qu'il cessât d'être roi de Macédoine. Jusque là, si on l'accusait de méditer leur perte, il se fâchait, et cherchait par ses ambassadeurs à dissiper les mauvais bruits. Il s'acheminait pareillement vers les Phocéens comme vers des alliés et des amis : leurs propres députés marchaient même à sa suite; et plusieurs parmi nous soutenaient que ce voyage pourrait devenir funeste aux Thébains. Dernièrement encore, il s'est emparé de la ville de Phères, quoiqu'il fût entré en Thessalie comme ami et comme allié. Il disait enfin aux malheureux Oritains, que c'était par un effet de sa bienveillance

qu'il leur envoyait des troupes; qu'ayant appris les dissensions qui déchiraient leur ville, il voulait y rétablir la tranquillité; qu'il était d'un digne ami et d'un allié fidèle de ne pas les abandonner en pareille occasion.

Et vous penserez encore que Philippe a mieux aimé employer l'artifice que la force avec des peuples qui, ne pouvant former contre lui d'entreprises, auraient pu se précautionner contre les siennes; mais que pour vous il ne vous fera la guerre qu'après une déclaration dans les formes! vous penserez, dis-je, qu'il ne cherchera pas à vous tromper, lorsqu'il vous voit si disposés à l'être! vous êtes dans l'erreur. Eh! sans doute, il serait le plus insensé des hommes, si, tandis que, fermant les yeux sur ses injustices, vous êtes occupés à vous accuser les uns les autres, il allait lui-même terminer vos débats et vos querelles, vous avertir de vous tourner contre lui; enfin, ôter à ses créatures, qui voudraient vous persuader qu'on ne vous fait point la guerre, les raisons fausses par lesquelles ils vous endorment. Mais, grands dieux! est-il un homme raisonnable qui juge par les paroles, plutôt que par les actions, si on est en guerre ou en paix avec lui? non, assurément.

εὔνοιαν· πυνθάνεσθαι γὰρ αὐτοὺς, ὡς νοσοῦσι καὶ στασιάζουσιν ἐν αὐτοῖς· συμμάχων δ' εἶναι καὶ φίλων ἀληθινῶν, ἐν τοῖς τοιούτοις καιροῖς παρεῖναι.

Εἶτ' οἴεσθε, οἳ μὲν οὐδὲν ἂν αὐτὸν ἐδυνήθησαν ποιῆσαι κακὸν, μὴ παθεῖν δ' ἐφυλάξαντ' ἂν ἴσως, τούτους μὲν ἐξαπατᾷν αἱρεῖσθαι μᾶλλον, ἢ προλέγοντα βιάζεσθαι· ὑμῖν δ' ἐκ προῤῥήσεως πολεμήσειν, καὶ ταῦθ' ἕως ἂν ἑκόντες ἐξαπατᾶσθε; Οὐκ ἔστι ταῦτα· καὶ γὰρ ἂν ἀβελτερώτατος εἴη πάντων ἀνθρώπων, εἰ τῶν ἀδικουμένων ὑμῶν μηδὲν ἐγκαλούντων αὐτῷ, ἀλλ' ὑμῶν αὐτῶν τινὰς αἰτιωμένων καὶ κρίνειν βουλομένων, ἐκεῖνος ἐκλύσας τὴν πρὸς ἀλλήλους ἔριν ὑμῶν καὶ φιλονεικίαν, ἐφ' ἑαυτὸν προείποι τρέπεσθαι, καὶ τῶν παρ' ἑαυτοῦ μισθοφορούντων τοὺς λόγους ἀφέλοιτο, οἷς ἀναβάλλουσιν ὑμᾶς, λέγοντες ὡς ἐκεῖνός γε οὐ πολεμεῖ τῇ πόλει. Ἀλλ' ἔστιν, ὦ πρὸς τοῦ Διὸς, ὅστις εὖ φρονῶν, ἐκ τῶν ὀνομάτων μᾶλλον, ἢ τῶν πραγμάτων, τὸν ἄγοντ' εἰρήνην ἢ πολεμοῦνθ' ἑαυτῷ, σκέψαιτ' ἄν; οὐδεὶς δήπου.

Ὁ τοίνυν Φίλιππος ἐξ ἀρχῆς, ἄρτι τῆς εἰρήνης γεγονυίας, οὔπω Διοπείθους στρατηγοῦντος, οὐδὲ τῶν ἐν Χεῤῥονήσῳ νῦν ὄντων ἀπεσταλμένων, Σέῤῥιον καὶ Δορίσκον κατελάμβανε, καὶ τοὺς ἐκ Σεῤῥίου Τείχους καὶ Ἱεροῦ Ὄρους στρατιώτας ἐξέβαλλεν, οὓς ὁ ὑμέτερος στρατηγὸς ἐγκατέστησε. Καίτοι ταῦτα πράττων, τί ἐποίει; εἰρήνην μὲν γὰρ ὠμωμόκει. Καὶ μηδεὶς εἴπῃ· Τί δὲ ταῦτ' ἐστίν; ἢ τί τούτων μέλει τῇ πόλει; Εἰ μὲν γὰρ μικρὰ ταῦτα ἐστιν, ἢ μηδὲν ὑμῖν αὐτῶν ἔμελεν, ἄλλος ἂν εἴη λόγος οὗτος· τὸ δ' εὐσεβὲς καὶ τὸ δίκαιον ἄν τ' ἐπὶ μικροῦ τις, ἄν τ' ἐπὶ μείζονος παραβαίνῃ, τὴν αὐτὴν ἔχει δύναμιν. Φέρε δὴ νῦν, ἡνίκ' εἰς Χεῤῥόνησον, ἣν Βασιλεὺς ϗ πάντες οἱ Ἕλληνες ὑμετέραν ἐγνώκασιν εἶναι, ξένους εἰσπέμπειν καὶ βοηθεῖν ὁμολογεῖ, καὶ ἐπιστέλλει ταῦτα, τί ποιεῖ; φησὶ μὲν γὰρ οὐ πολεμεῖν ὑμῖν· ἐγὼ δὲ τοσούτου δέω ταῦτα ποιοῦντα ἐκεῖνον ὁμολογεῖν ἄγειν τὴν πρὸς ὑμᾶς εἰρήνην, ὥστε καὶ Μεγάρων ἁπτόμενον, καὶ ἐν Εὐβοίᾳ τυραννίδα κατασκευάζοντα, νῦν ἐπὶ Θρᾴκην παριόντα, καὶ τὰ ἐν Πελοποννήσῳ σκευωρούμενον, καὶ πάνθ', ὅσα πράττει μετὰ τῆς δυνάμεως, ποιοῦντα,

Or, Philippe, aussitôt après la paix conclue, avant que Diopithe fût à la tête de vos troupes, avant le départ de votre colonie dans la Chersonèse, s'est emparé de Serrie et de Dorisque; il a chassé de Serrie et du Mont-Sacré les garnisons qu'y avait mises notre général : et dans quelle circonstance? il avait juré la paix. Qu'on ne dise point : Pourquoi parler de ces places? doit-on s'embarrasser d'objets aussi minces? Si vous en jugez de la sorte, si vous ne vous en embarrassez pas, c'est autre chose : il n'est pas moins vrai que les plus légères infractions d'un traité, sont toujours des infractions. Mais, je vous prie, lorsqu'il envoie des troupes dans la Chersonèse (*a*), que ni le roi de Perse, ni aucun des Grecs ne nous disputèrent jamais; lorsqu'il y soutient des rebelles, qu'il en convient, qu'il nous le mande dans une lettre; que fait-il? il prétend, lui, qu'il ne nous fait pas la guerre : je suis, moi, si éloigné de dire qu'il observe la paix avec vous, que je prétends, quand je le vois entreprendre sur Mégares, établir des tyrans dans l'Eubée, pénétrer actuellement dans la Thrace, former de sourdes pratiques dans le Péloponèse, exécuter tous ses projets les armes à la main, je prétends qu'il enfreint la paix, et qu'il

(*a*) La Chersonèse avait appartenu autrefois aux Athéniens, qui l'avaient perdue : elle venait de leur être cédée par Chersoblepte. Cardie, ville considérable de ce pays, refusa de se soumettre aux Athéniens avec les autres, et recourut à Philippe, qui la prit sous sa protection.

vous fait la guerre. Direz-vous qu'on est en paix avec une ville dont on médite le siége, jusqu'à ce que les machines soient au pied des murs? non, sans doute ; et un homme qui dispose tout pour ma perte, me fait une guerre réelle, quoiqu'il ne lance encore sur moi ni flèches ni javelots. Que risquez-vous donc, si Philippe réussit? vous risquez de perdre l'Hellespont, de voir le prince, continuant ses hostilités, se rendre maître de l'Eubée et de Mégares, de voir tout le Péloponèse embrasser ses intérêts. Et après cela, je dirai qu'un homme qui dresse de telles batteries contre Athènes, est en paix avec elle ! non ; mais je dis qu'il vous a fait la guerre du jour où il ruina les Phocéens; que vous agirez sagement, si vous repoussez ses attaques, et que, si vous différez encore, vous ne le pourrez plus quand vous le voudrez.

Je pense si différemment des autres orateurs, qu'il me semble que, sans perdre le tems à délibérer sur la Chersonèse et sur Byzance, on doit voler à leur secours, les mettre à l'abri de toute insulte; pourvoir à ce que nos troupes, qui sont maintenant sur les lieux, ne manquent de rien ;

λύειν φημὶ τὴν εἰρήνην, καὶ πολεμεῖν ὑμῖν· εἰ μὴ καὶ τοὺς τὰ μηχανήματα ἐφιστάντας εἰρήνην ἄγειν φήσετε, ἕως ἂν αὐτὰ τοῖς τείχεσιν ἤδη προσαγάγωσιν. Ἀλλ᾽ οὐ φήσετε· ὁ γὰρ, οἷς ἂν ἐγὼ ληφθείην, ταῦτα πράττων καὶ κατασκευαζόμενος, οὗτος ἐμοὶ πολεμεῖ, κἂν μήπω βάλλῃ, μηδὲ τοξεύῃ. Τίσιν οὖν ὑμεῖς κινδυνεύσαιτ᾽ ἂν, εἰ γίγνοιτο; τῷ, τὸν Ἑλλήσποντον ὑμῶν ἀλλοτριωθῆναι· τῷ, Μεγάρων καὶ τῆς Εὐβοίας τὸν πολεμοῦνθ᾽ ὑμῖν γενέσθαι κύριον· τῷ, Πελοποννησίους τἀκείνου φρονῆσαι· εἶτα τὸν τοῦτο τὸ μηχάνημα ἐπὶ τὴν πόλιν ἐφιστάντα καὶ κατασκευάζοντα, τοῦτον εἰρήνην ἄγειν ἐγὼ φῶ πρὸς ὑμᾶς; πολλοῦ γε καὶ δέω· ἀλλ᾽ ἀφ᾽ ἧς ἡμέρας ἀνεῖλε Φωκέας, ἀπὸ ταύτης ἔγωγ᾽ αὐτὸν πολεμεῖν ὑμῖν ὁρίζομαι· ὑμᾶς δὲ, ἐὰν μὲν ἀμύνησθε ἤδη, σωφρονήσειν φημί· ἐὰν δὲ ἀναβάλλησθε, οὐδὲ ὅταν τοῦτο βούλησθε, δυνήσεσθαι ποιῆσαι.

Καὶ τοσοῦτον ἐγώ γε ἀφέστηκα τῶν ἄλλων, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν συμβουλευόντων, ὥστε οὐδὲ δοκεῖ μοι περὶ Χερρονήσου νῦν σκοπεῖν, οὐδὲ Βυζαντίου, ἀλλ᾽ ἐπαμῦναι μὲν καὶ τούτοις, καὶ διατηρῆσαι μή τι πάθωσι, καὶ τοῖς οὖσιν ἐκεῖ νῦν

στρατιώταις πάνθ', ὅσων ἂν δέωνται, ἀποστεῖλαι· βουλεύεσθαι μέντοι περὶ πάντων τῶν Ἑλλήνων, ὡς ἐν κινδύνῳ μεγίστῳ καθεστηκότων. Βούλομαι δ' εἰπεῖν πρὸς ὑμᾶς, ἐξ ὧν ὑπὲρ τῶν πραγμάτων οὕτω φοβοῦμαι, ἵν', εἰ μὲν ὀρθῶς λογίζομαι, μετάσχητε τῶν λογισμῶν, καὶ πρόνοιάν τιν' ὑμῶν γ' αὐτῶν, εἰ καὶ μὴ τῶν ἄλλων ἄρα βούλεσθε, ποιήσησθε, ἂν δὲ ληρεῖν καὶ τετυφῶσθαι δοκῶ, μήτε νῦν, μήτ' αὖθις, ὡς ὑγιαίνοντί μοι προσέχητε.

Ὅτι μὲν δὴ μέγας ἐκ μικροῦ καὶ ταπεινοῦ τοκαταρχὰς ὁ Φίλιππος ηὔξηται, καὶ ἀπίστως καὶ στασιαστικῶς ἔχουσι πρὸς αὑτοὺς οἱ Ἕλληνες, και ὅτι πολλῷ παραδοξότερον ἦν, τοσοῦτον αὐτὸν ἐξ ἐκείνου γενέσθαι, ἢ νῦν, ὅθ' οὕτω πολλὰ προείληφε, καὶ τὰ λοιπὰ ὑφ' αὑτῷ ποιήσασθαι, καὶ πάνθ', ὅσα τοιαῦτ' ἂν ἔχοιμι διεξελθεῖν, παραλείψω. Ἀλλ' ὁρῶ συγκεχωρηκότας ἅπαντας ἀνθρώπους, ἀφ' ὑμῶν ἀρξαμένους, αὐτῷ, ὑπὲρ οὗ τὸν ἄλλον ἅπαντα χρόνον ἅπαντες οἱ πόλεμοι γεγόνασιν οἱ Ἑλληνικοί. Τί οὖν ἐστὶ τοῦτο; τὸ ποιεῖν ὅ, τι βούλεται, καὶ καθ' ἕνα ἕκαστον οὑτωσὶ περικόπτειν καὶ λωποδυτεῖν τῶν Ἑλλήνων, καὶ καταδουλοῦσθαι τὰς πόλεις ἐπιόντα. Καίτοι προστάται μὲν ὑμεῖς ἑβδομήκοντα

enfin, prendre des mesures pour sauver la Grèce, comme étant menacée du plus grand péril. Je vais vous dire d'où naissent mes frayeurs; si vous trouvez que je raisonne juste, entrez dans mes raisons, et que vos propres intérêts vous fassent agir, supposé que ceux d'autrui ne vous touchent pas; si, au contraire, mes conjectures vous paraissent fausses, et ne partir que d'une imagination troublée, ne m'écoutez, ni à présent, ni par la suite, comme un homme dont la tête est saine.

Je ne dirai pas que la puissance de Philippe, originairement si faible et si resserrée, a toujours été en se fortifiant et s'agrandissant; qu'aujourd'hui les Grecs sont livrés à la défiance et à la discorde, et qu'après toutes les conquêtes qu'il a déjà faites, il y aurait moins à s'étonner qu'il subjuguât le reste de la Grèce, que de voir ce qu'il est devenu de ce qu'il était d'abord. Je laisse cette réflexion et d'autres semblables, pour m'attacher à ce point unique. Tous les Grecs, en commençant par vous, ont accordé à Philippe un droit qui, de tout tems, fut la source de toutes nos guerres; et ce droit quel est-il? de faire tout ce qu'il lui plaît, de ruiner les peuples les uns après les autres, d'envahir leurs possessions, de forcer les villes et de les asservir. Vous, Athéniens, vous fûtes les arbitres de la Grèce pendant soixante et treize années (*a*); les

---

(*a*) Voyez à ce sujet Tome I, page 466. — *Les Lacédémoniens le furent pendant près de trente;* depuis que Lysandre eut détruit Athènes, jusqu'à la première guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entre-

Lacédémoniens le furent pendant près de trente; les Thebains ont eu quelque supériorité dans ces derniers tems, après la bataille de Leuctres : cependant on ne vous accorda jamais, ni à vous, ni aux Thébains, ni aux Lacédémoniens, le droit de faire tout ce qu'il vous plairait. Non, il s'en faut beaucoup. Mais tous les Grecs, ceux même qui n'avaient pas à se plaindre d'Athènes, se liguèrent avec ceux qui se croyaient offensés, pour vous attaquer, vous, ou plutôt vos pères, qui semblaient traiter certaines villes avec peu de modération. Lorsqu'ensuite les Lacédémoniens furent devenus les maîtres, et possesseurs du commandement dont ils nous avaient dépouillés, ils éprouvèrent un soulèvement général de la part des Grecs, de ceux même à qui ils n'avaient fait aucun mal, parce qu'abusant de leur pouvoir, ils voulaient innover, et changer la constitution des républiques. Ne citons plus qu'un exemple, qui seul pourrait suffire. Athènes et Lacédémone, qui, dans le principe, n'avaient aucun sujet de plainte réciproque, ont cru devoir prendre les armes pour venger les torts faits à d'autres sous leurs yeux. Toutes les fautes cependant qu'on pourrait reprocher aux

---

prirent contre Lacédémone, pour se soustraire, eux et les autres Grecs, à sa tyrannie. Les Lacédémoniens, pendant leur domination, abolissaient partout le gouvernement démocratique, et les Athéniens l'oligarchique. — *Les Thébains ont eu quelque supériorité.* Epaminondas, un des plus grands hommes que la Grèce ait produits, remporta a Leuctres, contre es Lacédémoniens, une victoire décisive, qui procura l'empire de la Grèce aux Thébains, ses compatriotes. Cette puissance qu'il fit naître, ne lui survécut que de quelques années. Thèbes se vit bientôt réduite à s'appuyer de la protection de Philippe, qui dominait à son tour dans la Grèce.

ἔτη καὶ τρία τῶν Ἑλλήνων ἐγένεσθε· προστάται δὲ τριάκοντα ἑνὸς δέοντα Λακεδαιμόνιοι· ἴσχυσαν δέ τι καὶ Θηβαῖοι τοὺς τελευταίους τουτουσὶ χρόνους, μετὰ τὴν ἐν Λεύκτροις μάχην· ἀλλ' ὅμως οὔθ' ὑμῖν, οὔτε Θηβαίοις, οὔτε Λακεδαιμονίοις οὐδεπώποτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, συνεχωρήθη τοῦθ' ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων, τὸ ποιεῖν ὅ, τι βούλεσθε· οὐδὲ πολλοῦ δεῖ· ἀλλὰ τοῦτο μὲν ὑμῖν, μᾶλλον δὲ τοῖς τότ' οὖσιν Ἀθηναίοις, ἐπειδή τισιν οὐ μετρίως ἐδόκουν προσφέρεσθαι, πάντες ᾤοντο δεῖν, καὶ οἱ μηδὲν ἐγκαλεῖν ἔχοντες αὐτοῖς, μετὰ τῶν ἠδικημένων πολεμεῖν. Καὶ πάλιν Λακεδαιμονίοις ἄρξασι καὶ παρελθοῦσιν εἰς τὴν δυναστείαν τὴν αὐτὴν ταύτην ὑμῖν, ἐπειδὴ πλεονάζειν ἐπεχείρουν, καὶ πέρα τοῦ μετρίου τὰ καθεστηκότα ἐκίνουν, ἅπαντες εἰς πόλεμον κατέστησαν καὶ οἱ μηδὲν ἐγκαλοῦντες αὐτοῖς. Καὶ τί δεῖ τοὺς ἄλλους λέγειν; ἀλλ' ἡμεῖς αὐτοὶ καὶ Λακεδαιμόνιοι, οὐδὲν ἂν εἰπεῖν ἔχοντες ἐξαρχῆς, ὅτι ἠδικούμεθ' ὑπ' ἀλλήλων, ὅμως ὑπὲρ ὧν τοὺς ἄλλους ἀδικουμένους ἑωρῶμεν, πολεμεῖν ᾠόμεθα δεῖν. Καίτοι πάνθ', ὅσα ἐξημάρτηται, καὶ Λακεδαιμονίοις ἐν τοῖς τριάκοντ' ἐκείνοις ἔτεσι, καὶ τοῖς ὑμετέροις προ-

γόνοις ἐν τοῖς ἑβδομήκοντα, ἐλάττονά ἐστιν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὧν Φίλιππος ἐν τρισὶ καὶ δέκα οὐχ ὅλοις ἔτεσιν, οἷς ἐπιπολάζει, ἠδίκηκε τοὺς Ἕλληνας, μᾶλλον δὲ, οὐδὲ πολλοστὸν μέρος τούτων ἐκεῖνα. Καὶ τοῦτο ἐκ βραχέος λόγου ῥᾴδιον δεῖξαι.

Ὄλυνθον μὲν δὴ, καὶ Μεθώνην, καὶ Ἀπολλωνίαν, καὶ δύο καὶ τριάκοντα πόλεις ἐπὶ Θρᾴκης ἐῶ, ἃς ἁπάσας οὕτως ὠμῶς ἀνῄρηκεν, ὥστε μηδένα, μηδ' εἰ πώποτ' ᾠκήθησαν, εἶναι ῥᾴδιον προσελθόντα εἰπεῖν· καὶ τὸ Φωκέων ἔθνος τοσοῦτον ἀνῃρημένον σιωπῶ. Ἀλλὰ Θετταλία πῶς ἔχει; οὐχὶ τὰς πόλεις καὶ τὰς πολιτείας αὐτῶν περιῄρηται, καὶ τετραδαρχίας καθέστακε παρ' αὐτοῖς, ἵνα μὴ μόνον κατὰ πόλεις, ἀλλὰ καὶ κατ' ἔθνη δουλεύωσιν; αἱ δ' ἐν Εὐβοίᾳ πόλεις οὐκ ἤδη τυραννοῦνται; καὶ ταῦτα ἐν νήσῳ πλησίον Θηβῶν καὶ Ἀθηνῶν; οὐ διαῤῥήδην ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς γράφει; Ἐμοὶ δ' ἐστὶν εἰρήνη πρὸς τοὺς ἀκούειν ἐμοῦ βουλομένους. Καὶ οὐ γράφει μὲν ταῦτα, τοῖς ἔργοις δὲ οὐ ποιεῖ· ἀλλ' ἐφ' Ἑλλήσποντον οἴχεται· πρότερον ἧκεν ἐπ' Ἀμβρακίαν· Ἦλιν ἔχει, τηλικαύ-

Lacédémoniens, pendant trente années qu'il ont commandé, ou à nos pères pendant soixante et dix, sont peu de chose, ou plutôt ne sont rien, comparées aux attentats de Philippe contre la Grèce, depuis treize ans au plus qu'a commencé son élévation (*a*). Et c'est ce que je puis prouver en peu de mots.

Je ne parle point d'Olynthe, de Méthone, d'Apollonie, de trente-deux villes dans la Thrace, qu'il a toutes si cruellement détruites, qu'on ne pourrait dire, en les voyant, si jamais elles furent habitées; je ne parle point des Phocéens, cette nation puissante qu'il a totalement ruinée : dans quel état sont les Thessaliens? n'a-t-il pas démantelé leurs places, et changé la forme de leur gouvernement? n'a-t-il pas soumis tout le pays à des Tétrarques (*b*), afin d'asservir non quelque canton en particulier, mais la nation entière? L'Eubée, cette île voisine de Thèbes et d'Athènes, ne l'a-t-il pas livrée à des tyrans? Quel orgueil dans ses lettres? « Je ne suis en paix qu'avec ceux qui veulent m'obéir », écrit-il en termes formels. Et l'on ne peut dire qu'il écrit sans effectuer. Il marche vers l'Hellespont; il était déjà tombé sur Ambracie [1]; il est

---

(*a*) Philippe régnait sur la Macédoine depuis dix-neuf ans; mais il ne se fit proprement un nom dans la Grèce, que la huitième année de son règne, pendant laquelle il chassa les tyrans de Phères en Thessalie, et tailla en pièces l'armée des Phocéens, commandée par Onomarque.

(*b*) Voyez plus haut page 31, à la note 7, ce que nous avons dit des Tétrarques ou commandans établis par Philippe dans la Thessalie.

maître d'Elide, ville si importante dans le Péloponèse; il cherchait dernièrement à surprendre Mégares. En un mot, la Grèce, les pays barbares, rien ne peut assouvir sa cupidité. Tous tant que nous sommes de Grecs, nous le savons, nous le voyons, et, au lieu d'en être indignés, au lieu de nous envoyer des députés les uns aux autres, une lâche indifférence nous enchaîne dans nos villes, et nous a empêchés jusqu'à ce jour de rien faire pour l'intérêt général. Non, nous n'avons encore pu former de ligue, et nous réunir contre l'ennemi commun; mais nous le laissons imprudemment s'agrandir de toutes parts, nous imaginant, ce semble, que le tems mis à la destruction d'un autre, est un tems gagné pour nous; incapables de rien décider, de rien exécuter pour le salut de toute la Grèce. Personne cependant n'ignore que Philippe, semblable à une fièvre contagieuse ou à une maladie épidémique, atteint celui-là même qui paraît le plus éloigné du péril.

Vous le savez aussi; tout ce que les Grecs eurent quelquefois à souffrir de nous, ou des Lacédémoniens, au moins le souffraient-ils de la part de vrais enfans de la Grèce; et nos fautes pourraient être comparées à celles d'un enfant légitime, né dans une famille riche, dont les dissipations, toutes blâmables qu'elles pourraient être, ne lui ôteraient pas ses droits aux biens dont il abuse. Mais si un vil esclave, si un enfant supposé, pillait et

τὴν πόλιν ἐν Πελοποννήσῳ· Μεγάροις ἐπεβούλευσε πρῴην· οὔθ᾽ ἡ Ἑλλὰς, οὔθ᾽ ἡ βάρβαρος τὴν πλεονεξίαν χωρεῖ τἀνθρώπου. Καὶ ταῦθ᾽ ὁρῶντες οἱ Ἕλληνες ἅπαντες, καὶ ἀκούοντες, οὐ πέμπομεν πρέσβεις περὶ τούτων πρὸς ἀλλήλους καὶ ἀγανακτοῦμεν, οὕτω δὲ κακῶς διακείμεθα καὶ διορωρύγμεθα κατὰ πόλεις, ὥστ᾽, ἄχρι τῆς τήμερον ἡμέρας, οὐδὲν οὔτε τῶν συμφερόντων, οὔτε τῶν δεόντων πρᾶξαι δυνάμεθα, οὐδὲ συστῆναι, οὐδὲ κοινωνίαν βοηθείας καὶ φιλίας οὐδεμίαν ποιήσασθαι· ἀλλὰ μείζω γιγνόμενον τὸν ἄνθρωπον περιορῶμεν, τὸν χρόνον κερδᾶναι τοῦτον, ὃν ἄλλος ἀπόλλυται, ἕκαστος ἐγνωκὼς, ὥς γέ μοι δοκεῖ, οὐχ ὅπως σωθήσεται τὰ τῶν Ἑλλήνων σκοπῶν, οὐδὲ πράττων· ἐπεὶ, ὅτι γε ὥσπερ περίοδος ἢ καταβολὴ πυρετοῦ, ἤ τινος ἄλλου κακοῦ, καὶ τῷ πάνυ πόῤῥω δοκοῦντι νῦν ἀφεστάναι προσέρχεται, οὐδεὶς ἀγνοεῖ δήπου.

Καὶ μὴν κᾀκεῖνό γε ἴστε, ὅτι, ὅσα μὲν ὑπὸ Λακεδαιμονίων ἢ ὑφ᾽ ἡμῶν ἔπασχον οἱ Ἕλληνες, ἀλλ᾽ οὖν ὑπὸ γνησίων γε ὄντων τῆς Ἑλλάδος ἠδικοῦντο· καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον ἄν τις ὑπέλαβε τοῦθ᾽, ὥσπερ ἂν εἴ τις υἱὸς ἐν οὐσίᾳ πολλῇ γεγονὼς γνήσιος,

διώκει τι μὴ καλῶς, μηδ' ὀρθῶς, κατ' αὐτὸ μὲν τοῦτο ἄξιον εἶναι μέμψεως καὶ κατηγορίας· ὡς δ' οὐ προσήκων, ἢ ὡς οὐ κληρονόμος τούτων, ὧν ταῦτα ἐποίει, οὐκ ἐνεῖναι λέγειν· εἰ δέ γε δοῦλος, ἢ ὑποβολιμαῖος, τὰ μὴ προσήκοντα ἀπώλλυε καὶ ἐλυμαίνετο, Ἡράκλεις, ὅσῳ μᾶλλον δεινὸν καὶ πολλῆς ὀργῆς ἄξιον πάντες ἂν ἔφασαν εἶναι. Ἀλλ' οὐχ ὑπὲρ Φιλίππου, καὶ ὧν ἐκεῖνος πράττει νῦν, οὐχ οὕτως ἔχουσιν, οὐ μόνον οὐχ Ἕλληνος ὄντος, οὐδὲ προσήκοντος οὐδὲν τοῖς Ἕλλησιν, ἀλλ' οὐδὲ βαρβάρου ἐντεῦθεν, ὅθεν καλὸν εἰπεῖν, ἀλλ' ὀλέθρου Μακεδόνος, ὅθεν οὐδ' ἀνδράποδον σπουδαῖον οὐδὲν ἦν πρότερον πρίασθαι. Καίτοι τί τῆς ἐσχάτης ὕβρεως ἀπολείπει; οὐ, πρὸς τῷ πόλεις Ἑλληνίδας ἀνῃρηκέναι, τίθησι μὲν τὰ πύθια, τὸν κοινὸν τῶν Ἑλλήνων ἀγῶνα, κἂν αὐτὸς μὴ παρῇ, τοὺς δούλους ἀγωνοθετήσοντας πέμπει; Κύριος δὲ Πυλῶν καὶ τῶν ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας παρόδων ἐστὶ, καὶ φρουραῖς καὶ ξένοις τοὺς τόπους τούτους κατέχει; ἔχει δὲ καὶ τὴν προμαντείαν τοῦ θεοῦ, παρώσας ἡμᾶς καὶ Θετταλοὺς καὶ Δωριέας καὶ τοὺς ἄλλους ἀμφικτύονας, ἧς οὐδὲ τοῖς Ἕλλησιν ἅπασι μέτεστι; γράφει δὲ Θετ-

dissipait une fortune qui ne lui appartînt pas, combien plus, grands dieux! trouverions-nous une telle conduite affreuse et révoltante! Et nous penserions autrement des entreprises de Philippe! de Philippe, qui loin d'être Grec, loin de tenir aux Grecs par aucun endroit, ne jouit pas même parmi les Barbares d'une origine illustre, n'est qu'un misérable Macédonien, sorti d'un lieu d'où il ne vint jamais un bon esclave (*a*). A quelle insolence, toutefois, ne se porte-t-il pas? Sans parler des villes grecques qu'il a ruinées de fond en comble, ne préside-t-il pas aux jeux pythiques, ces jeux communs de la nation? S'il n'y vient pas lui-même, ne délègue-t-il pas ses esclaves (*b*) pour y présider? Maître des Thermopyles et des autres passages de la Grèce, ne fait-il pas garder ces postes par des soldats mercenaires? Ne s'est-il pas arrogé les priviléges sacrés dont il a dépouillé les Phocéens, priviléges auxquels tous les Grecs n'avaient point droit de prétendre, et dont il nous a frustrés, nous, les Thessaliens, les Doriens, et les autres Amphictyons? Ne prescrit-il pas aux Thessaliens

---

(*a*) Nous avons déjà vu que plusieurs peuples de la Grèce, les Athéniens entre autres, disputaient le titre de Grec à Philippe, qui prétendait descendre d'Hercule par Caranus, premier roi de Macédoine. Au reste, les Macédoniens ne jouissaient pas, dans la Grèce, d'une grande considération avant que Philippe les eût illustrés par son courage. Ils descendaient des Thraces, si décriés chez les Grecs, que le nom de Thrace passait parmi eux pour une injure. Les esclaves qui venaient de Macédoine, n'étaient pas estimés.

(*b*) *Ses esclaves*, c'est-à-dire, ses courtisans ou ses sujets. Les sujets d'un roi n'étaient que des esclaves aux yeux de ces anciens républicains. — *Les privilèges sacrés*, en grec, *le droit de consulter l'oracle le premier* :

la forme de leur gouvernement? N'envoie-t-il pas des troupes, et à Porthmos [2] pour en chasser le peuple d'Erétrie, et à Orée pour y établir le tyran Philistide? Spectateurs oisifs, les Grecs le regardent agir; et comme des gens qui voient tomber la grêle, chacun fait des vœux pour qu'il ne vienne point fondre sur son pays, sans que personne entreprenne de l'arrêter dans sa course. On ne songe pas à venger les injures communes, on ne venge pas même les siennes propres; et c'est-là le comble de l'insensibilité. Philippe n'est-il pas tombé sur Ambracie et sur Leucade, villes des Corinthiens? Celle de Naupacte, ne l'a-t-il pas enlevée aux Achéens et promise aux Etoliens [3]? N'a-t-il pas pris Echine aux Thébains? Et à présent ne marche-t-il pas contre Byzance, qui est notre alliée? Je supprime le reste. N'est-il pas encore maître de Cardie, une des plus fortes places de la Chersonèse? Tous pareillement outragés, nous temporisons, nous nous regardons, nous craignons d'agir, nous nous défions les uns des autres, tandis que Philippe nous attaque tous également. Mais si cet homme traite avec tant de hauteur la Grèce entière, que sera-ce quand il nous aura asservis chacun en particulier?

Philippe, après avoir terminé la guerre de la Phocide, se fit transporter le droit qu'avaient les Phocéens, comme maîtres du temple, de consulter l'oracle les premiers. Ce droit aurait dû être donné, suivant Démosthène, aux anciens Amphictyons. Tous les Grecs n'y pouvaient pas prétendre, parce qu'il fallait jouir du titre d'Amphictyon, et que tous les Grecs n'en jouissaient pas.

ταλοῖς, ὅντινα χρὴ τρόπον πολιτεύεσθαι; πέμπει δὲ ξένους, τοὺς μὲν εἰς Πορθμὸν, τὸν δῆμον ἐκβαλοῦντας τὸν Ἐρετριέων· τοὺς δ' ἐπ' Ὠρεὸν, Φιλιστίδην τύραννον καταστήσοντας; Ἀλλ' ὅμως ταῦθ' ὁρῶντες οἱ Ἕλληνες ἀνέχονται· καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον, ὅνπερ οἱ τὴν χάλαζαν, ἔμοιγε δοκοῦσι θεωρεῖν, εὐχόμενοι μὲν μὴ καθ' ἑαυτοὺς ἕκαστοι γενέσθαι, κωλύειν δὲ οὐδεὶς ἐπιχειρῶν. Οὐ μόνον δ' ἐφ' οἷς ἡ Ἑλλὰς ὑβρίζεται ὑπ' αὐτοῦ, οὐδεὶς ἀμύνεται, ἀλλ' οὐδ' ὑπὲρ ὧν αὐτὸς ἕκαστος ἀδικεῖται· τοῦτο γὰρ ἤδη τοὔσχατόν ἐστιν. Οὐ Κορινθίων ἐπ' Ἀμβρακίαν ἐλήλυθε καὶ Λευκάδα; οὐκ Ἀχαιῶν Ναύπακτον ἀφελόμενος, ὀμώμοκεν Αἰτωλοῖς παραδώσειν; οὐχὶ Θηβαίων Ἐχῖνον ἀφῄρηται; καὶ νῦν ἐπὶ Βυζαντίους πορεύεται, συμμάχους ὄντας; οὐχ ἡμῶν (ἐῶ τἄλλα), ἀλλὰ Χεῤῥονήσου τὴν μεγίστην ἔχει πόλιν, Καρδίαν; ταῦτα τοίνυν πάσχοντες ἅπαντες, μέλλομεν καὶ μαλακιζόμεθα, καὶ πρὸς τοὺς πλησίον ἀποβλέπομεν, ἀπιστοῦντες ἀλλήλοις, οὕτω φανερῶς πάντας ἡμᾶς ἀδικοῦντος. Καίτοι τὸν ἅπασιν ἀσελγῶς οὕτω χρώμενον, τί οἴεσθε, ἐπειδὰν καθ' ἕνα ἡμῶν ἑκάστου κύριος γένηται, ποιήσειν;

Τί οὖν αἴτιον τουτωνί; οὐ γὰρ ἄνευ λόγου καὶ δικαίας αἰτίας οὔτε τόθ' οὕτως εἶχον ἑτοίμως πρὸς ἐλευθερίαν ἅπαντες οἱ Ἕλληνες, οὔτε νῦν πρὸς τὸ δουλεύειν. Ἦν τι τότ', ἦν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἐν ταῖς τῶν πολλῶν διανοίαις, ὃ νῦν οὐκ ἔστιν, ὃ καὶ τοῦ Περσῶν ἐκράτησε πλούτου, καὶ ἐλευθέραν ἦγε τὴν Ἑλλάδα, καὶ οὔτε ναυμαχίας, οὔτε πεζῆς μάχης οὐδεμιᾶς ἡττᾶτο. Νῦν δ' ἀπολωλὸς ἅπαντα λελύμανται, καὶ ἄνω καὶ κάτω πεποίηκε τὰ τῶν Ἑλλήνων πράγματα. Τί οὖν ἦν τοῦτο; οὐδὲν ποικίλον, οὐδὲ σοφόν· ἀλλὰ τοὺς παρὰ τῶν ἄρχειν ἀεὶ βουλομένων, ἢ καὶ διαφθείρειν τὴν Ἑλλάδα, χρήματα λαμβάνοντας, ἅπαντες ἐμίσουν· καὶ χαλεπώτατον ἦν τὸ δωροδοκοῦντα ἐξελεγχθῆναι, καὶ τιμωρίᾳ μεγίστῃ τοῦτον ἐκόλαζον, καὶ παραίτησις οὐδεμία ἦν, οὐδὲ συγγνώμη. Τὸν οὖν καιρὸν ἑκάστου τῶν πραγμάτων, ὃν ἡ τύχη καὶ τοῖς ἀμελοῦσι κατὰ τῶν προσεχόντων, καὶ τοῖς μηδὲν ἐθέλουσι ποιεῖν κατὰ τῶν πάντα, ἃ προσήκει, πραττόντων πολλάκις παρασκευάζει, οὐκ ἦν πρίασθαι παρὰ τῶν λεγόντων, οὐδὲ τῶν στρατηγούντων, οὐδὲ τὴν πρὸς ἀλλήλους ὁμόνοιαν, οὐδὲ τὴν πρὸς τοὺς Βαρβά-

Quelle est donc la source de ce désordre ? Car ce n'est pas sans raison, sans une juste cause, que tous les Grecs, autrefois si jaloux de leur liberté, sont maintenant si disposés à la servitude. Il régnait alors, ô Athéniens ! il régnait dans le cœur de tous les peuples un sentiment qu'on n'y trouve plus aujourd'hui ; sentiment qui a triomphé de l'or des Perses, qui a maintenu toute la Grèce libre, qui l'a rendue victorieuse sur terre et sur mer, et avec lequel on a vu disparaître sa prospérité. Et quel était-il ce sentiment ! Était-ce le résultat d'une politique raffinée ? non ; c'était la haine générale contre tout homme qui acceptait des présens de ceux qui voulaient opprimer la Grèce ou simplement la corrompre. Le plus difficile alors était de convaincre le coupable : il était puni avec la dernière rigueur, sans qu'il pût apporter d'excuse ou espérer de pardon. On ne pouvait acheter de la main ni des orateurs, ni des généraux, les occasions favorables que la fortune ménage quelquefois à la négligence et à la paresse, au préjudice même de l'activité et de la vigilance. Alors on ne vendait ni la concorde qui doit régner entre les Grecs, ni la défiance où ils doivent être des tyrans et des Barbares, en un mot, rien de ce qui assure

notre liberté. De nos jours, tout cela se vend comme à l'encan, et qu'avons-nous en échange? des abus qui ont troublé et ruiné la Grèce; on porte envie à celui qui reçoit; on ne fait que rire, s'il l'avoue; on lui pardonne, s'il est convaincu; on sait mauvais gré à ceux qui se plaignent d'une telle licence; enfin un vil esprit d'intérêt a prévalu partout Nous ne fûmes jamais plus puissans que nous le sommes aujourd'hui. Troupes, vaisseaux, finances, ressources diverses pour la guerre, soutiens et forces d'un état, rien ne nous manque; mais tout cela devient inutile, sans effet et d'aucun secours, grâce à la vénalité de nos traîtres.

Qu'il règne à présent des abus dangereux, vous le voyez par vous-mêmes, sans qu'il soit besoin de mon témoignage : il faut vous prouver que nos pères pensaient sur cet article bien différemment de nous. Je vais vous en convaincre par une inscription qu'ils gravèrent sur une colonne de bronze, placée dans notre citadelle, non pour s'instruire eux-mêmes, et s'exciter à prendre des sentimens qu'ils trouvaient dans leurs propres cœurs, mais

ρους καὶ τοὺς τυράννους ἀπιστίαν, οὐδ' ὅλως τῶν τοιούτων οὐδέν. Νῦν δ' ἅπανθ', ὥσπερ ἐξ ἀγορᾶς, ἐκπέπραται ταῦτα· ἀντεισῆκται δὲ ἀντὶ τούτων, ὑφ' ὧν ἀπόλωλε καὶ νενόσηκεν ἡ Ἑλλάς· ταῦτα δ' ἐστὶ τί; ζῆλος, εἴ τις εἴληφέ τι· γέλως, ἂν ὁμολογῇ· συγγνώμη τοῖς ἐλεγχομένοις· μῖσος, ἂν τούτοις τις ἐπιτιμᾷ· τἄλλα πάνθ', ὅσα ἐκ τοῦ δωροδοκεῖν ἤρτηται. Ἐπεὶ καὶ τριήρεις γε καὶ σωμάτων πλῆθος, καὶ χρημάτων πρόσοδοι, καὶ τῆς ἄλλης κατασκευῆς ἀφθονία, καὶ τἄλλα, οἷς ἄν τις ἰσχύειν τὰς πόλεις κρίνοι, νῦν ἅπαντα καὶ πλείω καὶ μείζω ἐστὶ τῶν τότε πολλῷ. Ἀλλ' ἅπαντα ταῦτ' ἄχρηστα, ἄπρακτα, ἀνόνητα, ὑπὸ τῶν πωλούντων γίγνεται.

Ὅτι δ' οὕτω ταῦτ' ἔχει, τὰ μὲν νῦν ὁρᾶτε δήπου, κ̀ οὐδὲν ἐμοῦ προσδεῖσθε μάρτυρος; τὰ δ' ἐν τοῖς ἄνωθεν χρόνοις ὅτι τἀναντία τούτων εἶχεν, ἐγὼ δηλώσω, οὐ λόγους ἐμαυτοῦ λέγων, ἀλλὰ γράμματα τῶν προγόνων τῶν ὑμετέρων δεικνύων, ἃ ἐκεῖνοι κατέθεντο, εἰς στήλην χαλκῆν γράψαντες, εἰς ἀκρόπολιν· οὐχ ἵνα αὐτοῖς ᾖ χρήσιμα· καὶ γὰρ ἄνευ τούτων τῶν γραμμάτων τὰ δέοντα ἐφρόνουν· ἀλλ'

ἵν' ὑμεῖς ἔχητε ὑπομνήματα καὶ παραδείγματα, ὡς ὑπὲρ τῶν τοιούτων σπουδάζειν προσήκει. Τί οὖν λέγει τὰ γράμματα; Ἄρθμιος, φησὶν, ὁ Πυθώνακτος, ὁ Ζελείτης, ἄτιμος ἔστω καὶ πολέμιος τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων καὶ τῶν συμμάχων, αὐτὸς καὶ γένος. Εἶθ' ἡ αἰτία προσγέγραπται, δι' ἣν τοῦτ' ἐγένετο· ὅτι τὸν χρυσὸν τὸν ἐκ τῶν Μήδων εἰς Πελοπόννησον ἤγαγεν, οὐκ Ἀθήναζε. Ταῦτ' ἐστὶ τὰ γράμματα. Λογίζεσθε δὴ, πρὸς Διὸς καὶ θεῶν, καὶ θεωρεῖτε παρ' ὑμῖν αὐτοῖς, τίς ἦν ποτὲ ἡ διάνοια τῶν τότε Ἀθηναίων τῶν ταῦτα ποιούντων, ἢ τί τὸ ἀξίωμα. Ἐκεῖνοι Ζελείτην τινὰ Ἄρθμιον δοῦλον βασιλέως (ἡ γὰρ Ζέλειά ἐστι τῆς Ἀσίας), ὅτι τῷ δεσπότῃ διακονῶν χρυσίον ἤγαγεν εἰς Πελοπόννησον, οὐκ Ἀθήναζε, ἐχθρὸν αὐτῶν ἀνέγραψαν καὶ τῶν συμμάχων, αὐτὸν καὶ γένος, καὶ ἀτίμους εἶναι. Τοῦτο δ' ἐστὶν, οὐχ ἣν ἄν οὑτωσί τις φήσειεν ἀτιμίαν· τί γὰρ τῷ Ζελείτῃ τοῦτ' ἔμελεν, εἰ τῶν Ἀθήνῃσι κοινῶν μὴ μεθέξειν ἔμελλεν; ἀλλ' οὐ τοῦτο λέγει· ἀλλ' ἐν τοῖς φονικοῖς γέγραπται νόμοις, ὑπὲρ ὧν ἂν μὴ διδῷ δίκας, φόνου δικάσασθαι, ἀλλ' εὐαγὲς ᾖ τὸ ἀποκτεῖναι· καὶ ἄτιμος, φησὶ, τεθνάτω· τοῦτο

pour vous laisser un monument et un exemple du zéle qu'on doit montrer en pareille circonstance. Que porte donc l'inscription ? le voici : *Soit diffamé Arthmius* [4], *fils de Pythonax, de Zélie, et regardé comme ennemi des Athéniens et de leurs alliés, lui et sa race.* On ajoute pour quelle raison : *pour avoir apporté de l'or des Perses dans le Péloponèse;* on ne dit pas à Athènes. Voilà ce que porte l'inscription. Rentrez donc en vous-mêmes, au nom de Jupiter et de tous les dieux, et considérez avec quelle sagesse, avec quelle dignité se gouvernaient vos pères. Un habitant de Zélie, un certain Arthmius, esclave du roi de Perse (car Zélie est en Asie), pour avoir apporté de l'or, par ordre de son maître, je ne dis pas à Athènes, mais dans le Péloponèse, est déclaré ennemi des Athéniens et de leurs alliés; il est noté d'infamie, lui et sa race, et non pas d'une infamie ordinaire qui se borne à le flétrir dans notre ville : qu'importait en effet, à un Zélitain, une pareille flétrissure ? ce n'est pas là non plus ce que l'inscription signifie : mais les lois capitales portent qu'on proscrira le coupable qui aura échappé à la punition. C'était donc une action agréable aux dieux de tuer Arthmius; car, ajoute la loi, *que celui-là meure qui est noté d'infamie;* c'est-à-dire, qu'on peut, sans crime, tuer

un homme ainsi diffamé [5]. Il est donc certain que vos pères se croyaient obligés de veiller au salut commun de la Grèce : autrement se seraient-ils inquiétés qu'un inconnu corrompît par argent, ou par séduction, des citoyens du Péloponèse ? Telle était leur sévérité à punir les corrupteurs, qu'ils allaient même jusqu'à les proscrire, et graver leur infamie sur le bronze. Aussi les Grecs étaient alors redoutables aux Barbares, et non les Barbares aux Grecs. C'est tout le contraire de nos jours, parce que vous pensez d'une manière toute différente sur cet article et sur beaucoup d'autres. Et quels sont aujourd'hui vos sentimens ? L'ignorez-vous ? Faut-il que nos reproches tombent sur vous seuls, lorsque les autres Grecs ne sont pas dans de meilleures dispositions, lorsqu'ils sont à-peu-près aussi répréhensibles ? Je dis donc simplement que l'état de nos affaires demande une attention extrême, et que, dans la circonstance, il faudrait vous donner un conseil utile. Et quel conseil ? Me le permettez-vous ? Ne vous en offenserez-vous pas [6] ? Greffier, lisez mon mémoire.

(On lit le mémoire de Démosthène, qui contient ce qu'il propose.)

J'admire, au reste, la simplicité de ceux qui viennent nous dire, pour nous rassurer, que les forces de Philippe n'égalent pas encore celles qu'avaient, il n'y a pas long-temps, les Lacédémoniens, qui étaient les maîtres de la terre et de la mer, alliés du roi de Perse [7], dont l'ambition ne trouvait nulle part de résistance, et dont

δὲ λέγει, καθαρὸν τὸν τούτων τινὰ ἀποκτείναντα εἶναι. Οὐκοῦν ἐνόμιζον ἐκεῖνοι τῆς ἁπάντων τῶν Ἑλλήνων σωτηρίας αὐτοῖς ἐπιμελητέον εἶναι· οὐ γὰρ ἂν αὐτοῖς ἔμελεν, εἴ τις ἐν Πελοποννήσῳ τινὰς ὠνεῖται, ἢ διαφθείρει, μὴ τοῦθ' ὑπολαμβάνουσιν· ἐκόλαζον δ' οὕτω καὶ ἐτιμωροῦντο, οὓς ἂν αἴσθοιντο δωροδοκοῦντας, ὥστε καὶ στηλίτας ποιεῖν. Ἐκ δὲ τούτων εἰκότως τὰ τῶν Ἑλλήνων ἦν τῷ Βαρβάρῳ φοβερὰ, οὐχ ὁ Βάρβαρος τοῖς Ἕλλησιν· ἀλλ' οὐ νῦν· οὐ γὰρ οὕτως ἔχεθ' ὑμεῖς, οὔτε πρὸς τὰ τοιαῦτα, οὔτε πρὸς τὰ ἄλλα· ἀλλὰ πῶς; ἴστε αὐτοί· τί γὰρ δεῖ περὶ πάντων ὑμῶν κατηγορεῖν· καὶ παραπλησίως δὲ, καὶ οὐδὲν βέλτιον ὑμῶν, καὶ ἅπαντες οἱ λοιποὶ Ἕλληνες. Διόπερ φημὶ ἔγωγε καὶ σπουδῆς πολλῆς καὶ βουλῆς ἀγαθῆς τὰ παρόντα πράγματα προσδεῖσθαι· τίνος εἴπω· κελεύετε, καὶ οὐκ ὀργιεῖσθε; Ἐκ τοῦ γραμματείου ἀναγίνωσκε.

Ἔστι τοίνυν τις εὐήθης λόγος παρὰ τῶν παραμυθεῖσθαι βουλομένων τὴν πόλιν, ὡς ἄρα οὔπω Φίλιππός ἐστι τοιοῦτος, οἷοί ποτ' ἦσαν Λακεδαιμόνιοι· οἳ θαλάττης μὲν ἦρχον καὶ γῆς ἁπάσης, Βασιλέα δὲ σύμμαχον εἶχον· ὑφίστατο δ' οὐδεὶς αὐτούς·

ἀλλ' ὅμως ἠμύνατο κἀκείνους ἡ πόλις, καὶ οὐκ ἀνηρπάσθη. Ἐγὼ δὲ ἁπάντων, ὡς ἔπος εἰπεῖν, πολλὴν εἰληφότων ἐπίδοσιν, καὶ οὐδὲν ὁμοίων ὄντων τῶν νῦν τοῖς πρότερον, οὐδὲν ἡγοῦμαι πλέον, ἢ τὰ τοῦ πολέμου, κεκινῆσθαι καὶ ἐπιδεδωκέναι· πρῶτον μὲν γὰρ ἀκούω Λακεδαιμονίους τότε καὶ πάντας τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, τέτταρας μῆνας, ἢ πέντε, τὴν ὡραίαν αὐτὴν στρατεύεσθαι, καὶ τοῦτον τὸν χρόνον ἐμβαλόντας ἂν καὶ κακώσαντας τὴν τῶν ἀντιπάλων χώραν ὁπλίταις καὶ πολιτικοῖς στρατεύμασιν, ἀναχωρεῖν ἐπ' οἴκου πάλιν· οὕτω δ' ἀρχαίως εἶχον, μᾶλλον δὲ πολιτικῶς, ὥστε οὐδὲ χρημάτων ὠνεῖσθαι παρ' οὐδενὸς οὐδὲν, ἀλλ' εἶναι νόμιμόν τινα καὶ προφανῆ τὸν πόλεμον. Νυνὶ δ' ὁρᾶτε μὲν δήπου τὰ πλεῖστα τοὺς προδότας ἀπολωλεκότας, οὐδὲν δ' ἐκ παρατάξεως, οὐδ' ἐκ μάχης γινόμενον· ἀκούετε δὲ Φίλιππον, οὐχὶ τῷ φάλαγγας ὁπλιτῶν ἄγειν βαδίζονθ' ὅποι βούλεται, ἀλλὰ τῷ ψιλοὺς, ἱππέας, τοξότας, ξένους, τοιοῦτον ἐξηρτῆσθαι στρατόπεδον. Ἐπειδὰν δὲ τούτοις κρατῶν πρὸς νοσοῦντας ἐν αὑτοῖς καὶ τεταραγμένους προσπέσῃ, καὶ μηδεὶς ὑπὲρ τῆς χώρας δι' ἀπιστίαν ἐξίῃ, μηχα-

toute-fois Athènes sut arrêter les progrès. Pour moi, je pense que tout a bien changé : tout est parvenu à un point que ne connaissaient pas nos ancêtres ; ce qui est surtout vrai de la guerre. Autrefois, dit-on, les Lacédémoniens et les autres Grecs ne tenaient la campagne que quatre ou cinq mois, et pendant la belle saison. On entrait dans le pays ennemi : après l'avoir ravagé, on licenciait les troupes toutes composées de citoyens, et chacun s'en retournait chez soi. Telles étaient la franchise et la noblesse avec lesquelles on procédait alors qu'on voulait vaincre par des moyens légitimes, à force ouverte, et non acheter la victoire à prix d'argent. Aujourd'hui, vous le voyez vous-mêmes, ce sont les traîtres qui ont tout perdu (*a*) : les combats et les batailles ne décident plus rien. Philippe, sans traîner après lui sa lourde phalange, va partout où il veut, suivi d'une troupe de cavalerie ou d'infanterie légère, d'archers étrangers, et d'autres corps pareils. Avec ce camp volant, il se jette sur les villes dont les habitans sont en dissension ; et quand il voit que, retenus par des défiances mutuelles, ils n'osent sortir pour le combattre, il fait avancer ses ma-

(*a*) Philippe se vantait d'avoir emporté plus de villes pas ses largesses que par ses armes, et ne reconnaissait de place imprenable que celle où l'on ne pouvait faire entrer un convoi d'argent. Il avait des citoyens à ses gages dans toutes les villes de la Grèce. — *Sa lourde phalange.* On peut voir dans l'Histoire Ancienne de M. Rollin la description de la phalange macédonienne, dont Philippe se servit avec tant d'avantage dans ses grandes expéditions.

chines, et donne l'assaut. Je n'ajoute pas que toutes les saisons lui sont indifférentes, et qu'il se met en marche l'hiver comme l'été.

D'après ces connaissances et ces réflexions, prenez garde de laisser entrer l'ennemi dans l'Attique, et de vous perdre vous-mêmes en vous reposant sur la simplicité de nos anciennes guerres avec Lacédémone. Prévenez les choses de loin; ayez des troupes prêtes; empêchez le monarque de sortir de ses états, et évitez de le combattre en bataille rangée. Car si, pour la guerre en général, nous avons sur lui une foule d'avantages dont nous profiterons, quand il nous plaira d'agir; si nous pouvons entrer dans son royaume par mille endroits (*a*), le piller et le ravager de toutes parts, il a plus d'expérience que nous dans les combats en règle.

Mais inutilement vous attaquerez le roi de Macédoine par la force des armes, si, par une sage prévoyance, vous ne faites encore la guerre aux orateurs agens de ce prince. Comptez qu'il vous est impossible de vaincre l'ennemi du dehors, avant de punir ces ennemis domestiques

(*a*) Quoique les Athéniens eussent perdu Amphipolis, Pydna et Potidée, qui leur ouvraient plus d'une porte en Macédoine, ils avaient encore Thrace, Lemnos et d'autres îles voisines, d'où ils pouvaient facilement tenter une descente dans ce royaume.

νήματ' ἐπιστήσας, πολιορκεῖ. Καὶ σιωπῶ θέρος καὶ χειμῶνα, ὡς οὐδὲν αὐτῷ διαφέρει, οὐδ' ἐστὶν ἐξαίρετος ὥρα τις, ἣν διαλείπει.

Ταῦτα μέντοι πάντας εἰδότας δεῖ καὶ λογιζομένους, μὴ προσέσθαι τὸν πόλεμον εἰς τὴν χώραν, μηδ' εἰς τὴν εὐήθειαν τὴν τοῦ τότε πρὸς Λακεδαιμονίους πολέμου βλέποντας, ἐκτραχηλισθῆναι, ἀλλ' ὡς ἐκ πλείστου φυλάττεσθαι τοῖς πράγμασι καὶ ταῖς παρασκευαῖς, ὅπως οἴκοθεν μὴ κινήσεται σκοποῦντας, οὐχὶ συμπλακέντας διαγωνίζεσθαι. Πρὸς μὲν γὰρ πόλεμον πολλὰ φύσει πλεονεκτήμαθ' ἡμῖν ὑπάρχει, ἄν περ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ποιεῖν ἐθέλωμεν ἃ δεῖ· ἡ φύσις τῆς ἐκείνου χώρας, ἧς ἄγειν καὶ φέρειν ἐστὶ πολλὴν καὶ κακῶς ποιεῖν, ἄλλα μυρία· εἰς δὲ ἀγῶνα ἄμεινον ἡμῶν ἐκεῖνος ἤσκηται.

Οὐ μόνον δὲ ταῦτα χρὴ γιγνώσκειν, οὐδὲ τοῖς ἔργοις ἐκεῖνον ἀμύνεσθαι τοῖς τοῦ πολέμου χρὴ, ἀλλὰ καὶ τῷ λογισμῷ καὶ τῇ διανοίᾳ τοὺς παρ' ὑμῖν ὑπὲρ αὐτοῦ λέγοντας μισῆσαι, ἐνθυμουμένους ὅτι οὐκ ἔνεστι τῶν ἔξω τῆς πόλεως ἐχθρῶν κρατῆσαι, πρὶν ἂν τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κολάσητε ὑπηρετοῦν-

τας ἐκείνῳ· ὃ οὐ, μὰ τὸν Δία καὶ τοὺς ἄλλους θεοὺς, οὐ δύνασθε ὑμεῖς ποιῆσαι, οὐδὲ βούλεσθε· ἀλλ' εἰς τοῦτο ἀφῖχθε μωρίας, ἢ παρανοίας, ἢ, οὐκ ἔχω τί λέγω (πολλάκις γάρ ἔμοιγ' ἐπελήλυθε καὶ τοῦτο φοβεῖσθαι, μή τι δαιμόνιον τὰ πράγματα ἐλαύνῃ), ὥστε λοιδορίας ἢ φθόνου, ἢ σκώμματος, ἢ ἧστινος ἂν τύχητε ἕνεκ' αἰτίας, ἀνθρώπους μισθωτοὺς, ὧν οὐδ' ἂν ἀρνηθεῖεν ἔνιοι ὡς οὐκ εἰσὶ τοιοῦτοι, λέγειν κελεύετε, καὶ γελᾶτε ἄν τισι λοιδορηθῶσι. Καὶ οὐχὶ τοῦτό πω δεινὸν, καίπερ ὂν δεινόν· ἀλλὰ καὶ μετὰ πλείονος ἀσφαλείας πολιτεύεσθαι δεδώκατε τούτοις, ἢ τοῖς ὑπὲρ ὑμῶν λέγουσι. Καίτοι θεάσασθε, ὅσας συμφορὰς παρασκευάζει τὸ τῶν τοιούτων ἐθέλειν ἀκροᾶσθαι. Λέξω δ' ἔργα, ἃ πάντες εἴσεσθε· ἦσαν ἐν Ὀλύνθῳ τῶν ἐν τοῖς πράγμασι τινὲς μὲν τὰ Φιλίππου φρονοῦντες καὶ πάνθ' ὑπηρετοῦντες ἐκείνῳ, τινὲς δὲ τοῦ βελτίστου, καὶ ὅπως μὴ δουλεύσωσιν οἱ πολῖται πράττοντες. Πότεροι δὴ τὴν πατρίδα ἀπώλεσαν; ἢ πότεροι τοὺς ἱππέας προὔδοσαν, ὧν προδοθέντων Ὄλυνθος ἀπώλετο; οἱ τὰ Φιλίππου φρονοῦντες, καὶ, ὅτ' ἦν ἡ πόλις, τοὺς τὰ βέλτιστα λέγοντας συκοφαντοῦντες καὶ διαβάλ-

qui lui sont vendus : ce que vous ne voulez, ni ne pouvez, j'en atteste tous les dieux. Oui, vous en êtes venus à un tel point, dirai-je d'aveuglement ou d'égarement? (de quel terme me servir ? il m'est arrivé plus d'une fois de craindre qu'un génie malfaisant ne travaille à notre perte) vous en êtes, dis-je, venus à un tel point, que, soit malignité, soit jalousie, soit goût pour la satire, soit quelque autre motif, vous laissez monter à la tribune des mercenaires qui ne peuvent désavouer ce titre, et, leur donnant toute liberté de parler, vous riez des invectives dont ils nous chargent. Mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus révoltant, quoiqu'il le soit beaucoup ; de tels hommes, qui le croirait ? ont moins de risques à courir dans le ministère, que l'orateur le mieux intentionné. Examinez, cependant, quels maux causa toujours chez les peuples cette facilité à écouter les traîtres : je ne rapporterai que des faits connus. A Olynthe, parmi ceux qui se mêlaient des affaires, les uns parlaient pour Philippe auquel ils étaient dévoués ; les autres qui avaient en vue le bien, voulaient éloigner la servitude. Quels sont ceux qui ont perdu leur patrie, qui ont livré la cavalerie, et par-là ont causé la ruine d'Olynthe ? sans doute, les partisans de Philippe, ces âmes vénales, qui, tant que subsista leur ville, ne cessèrent de noircir et de calomnier

les vrais défenseurs de l'état, jusqu'à ce qu'ils eussent persuadé au peuple de bannir Apollonide(*a*). Et ce n'est pas à Olynthe seulement que ce désordre produisit les plus tristes effets. A Erétrie, lorsque le peuple, après avoir chassé Plutarque et les étrangers qui étaient à sa solde, eut repris sa ville et Porthmos, les uns étaient pour nous, les autres pour le roi de Macédoine. Les infortunés Érétriens, écoutant ceux-ci préférablement, ou plutôt n'écoutant qu'eux, se déterminèrent à exiler ceux de leurs chefs qui étaient les plus fidèles. Philippe, leur ami et leur allié, envoie Hipponique [8] avec un détachement de mille hommes, et, rasant Porthmos, le soumet à trois tyrans, Hipparque, Automédon, Clitarque. Enfin, comme ils travaillaient sérieusement à secouer le joug, il les chassa deux fois de leur pays avec des troupes étrangères qu'il envoya deux fois, sous la conduite d'abord d'Euryloque et ensuite de Parménion.

Vous faut-il encore d'autres exemples? A Orée, Philistide, de concert avec Ménippe, Socrate, Thoas et Agapée [9], qui présentement y sont les maîtres, agissait visiblement pour le roi de Macédoine.

(*a*) Philippe s'aperçut, dans deux batailles qu'il livra aux Olynthiens, qu'Apollonide, général de la cavalerie olynthienne, montrait une valeur et un zèle capables de retarder ses progrès. Il se conduisit de façon à faire croire qu'Apollonide avait des intelligences avec lui; il le fit ensuite accuser par des citoyens d'Olynthe, ses créatures. Apollonide fut déposé et banni; et on donna sa place à Lasthène et à Euthycrate, qui étaient vendus au roi de Macédoine, et qui lui livrèrent la cavalerie.

λοντες οὕτως, ὥστε τόν γ' Ἀπολλωνίδην καὶ ἐκβαλεῖν ὁ δῆμος ὁ τῶν Ὀλυνθίων ἐπείσθη. Οὐ τοίνυν παρὰ τούτοις μόνοις τὸ ἔθος τοῦτο πάντα κακὰ εἰργάσατο, ἄλλοθι δ' οὐδαμοῦ· ἀλλ' ἐν Ἐρετρίᾳ, ἐπειδή γε ἀπαλλαγέντος Πλουτάρχου καὶ τῶν ξένων, ὁ δῆμος εἶχε τὴν πόλιν καὶ τὸν Πορθμὸν, οἱ μὲν ἐφ' ὑμᾶς ἦγον τὰ πράγματα, οἱ δ' ἐπὶ Φίλιππον· ἀκούοντες δὲ τούτων τὰ πολλὰ, μᾶλλον δὲ τὰ πάντα οἱ ταλαίπωροι καὶ δυστυχεῖς Ἐρετριεῖς, τελευτῶντες ἐπείσθησαν τοὺς ὑπὲρ αὐτῶν λέγοντας ἐκβαλεῖν· καὶ γάρ τοι πέμψας Ἱππόνικον ὁ συμμαχος καὶ φίλος αὐτοῖς Φίλιππος, καὶ ξένους χιλίους, τὰ τείχη περιεῖλε τοῦ Πορθμοῦ, καὶ τρεῖς κατέστησε τυράννους, Ἵππαρχον, Αὐτομέδοντα, Κλείταρχον· καὶ μετὰ ταῦτ' ἐξελήλακεν ἐκ τῆς χώρας, δὶς ἤδη βουλομένους σώζεσθαι, τότε μὲν πέμψας τοὺς μετ' Εὐρυλόχου ξένους, πάλιν δὲ τοὺς μετὰ Παρμενίωνος.

Καὶ τί δεῖ τὰ πολλὰ λέγειν; Ἀλλ' ἐν Ὠρεῷ, Φιλιστείδης μὲν ἔπραττε Φιλίππῳ, καὶ Μένιππος, καὶ Σωκράτης, καὶ Θόας, καὶ Ἀγαπαῖος, οἵπερ νῦν ἔχουσι τὴν πόλιν· καὶ ταῦτ' ᾔδεσαν ἅπαντες·

Εὔφραῖος δέ τις, ἄνθρωπος καὶ παρ' ὑμῖν ποτ' ἐνθάδε οἰκήσας, ὅπως ἐλεύθεροι καὶ μηδενὸς δοῦλοι ἔσονται, οὗτος τὰ μὲν ἄλλα ὡς ὑβρίζετο καὶ προσεπηλακίζετο ὑπὸ τοῦ δήμου τοῦ τῶν Ὠρειτῶν, πολλὰ ἂν εἴη λέγειν· ἐνιαυτῷ δὲ πρότερον τῆς ἁλώσεως, ἐνέδειξεν ὡς προδότην τὸν Φιλιστείδην καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ, αἰσθόμενος ἃ πράττουσι. Συστραφέντες δὲ ἄνθρωποι πολλοὶ, καὶ χορηγὸν ἔχοντες Φίλιππον, καὶ πρυτανευόμενοι παρ' ἐκείνου, ἀπάγουσι τὸν Εὔφραῖον εἰς τὸ δεσμωτήριον, ὡς συνταράττοντα τὴν πόλιν. Ὁρῶν δὲ ταῦθ' ὁ δῆμος ὁ τῶν Ὠρειτῶν, ἀντὶ τοῦ, τῷ μὲν βοηθεῖν, τοὺς δ' ἀποτυμπανίσαι, τοῖς μὲν οὐκ ὠργίζετο, τὸν δ' ἐπιτήδειον εἶναι ταῦτα παθεῖν ἔφη, καὶ ἐπέχαιρε. Μετὰ ταῦθ', οἱ μὲν ἐπ' ἐξουσίας, ὁπόσης ἠβούλοντο, ἔπραττον, ὅπως ἡ πόλις ληφθήσεται, καὶ κατεσκευάζοντο τὴν πρᾶξιν· τῶν δὲ πολλῶν εἴτις αἴσθοιτο, ἐσίγα καὶ κατεπέπληκτο, τὸν Εὔφραῖον, οἷα ἔπαθε, μεμνημένος. Οὕτω δ' ἀθλίως διέκειντο τῷ φόβῳ, ὥστε οὐ πρότερον ἐτόλμησεν οὐδεὶς, τοιούτου κακοῦ προσιόντος, ῥῆξαι φωνὴν, πρὶν διασκευασάμενοι πρὸς τὰ τείχη προσῄεσαν οἱ πολέμιοι· τηνικαῦτα δ', οἱ μὲν ἠμύνοντο, οἱ δὲ προὐδίδοσαν.

Un certain Euphrée, qui autrefois avait demeuré chez vous, faisait tous ses efforts pour défendre la liberté et l'indépendance de ses compatriotes. Il serait trop long de vous dire quels affronts et quels outrages il essuya de la part des Oritains. L'année d'avant la prise d'Orée, ayant découvert la trahison de Philistide et de ses complices, il dévoila leurs manœuvres. Dirigés et payés par le monarque, une foule de factieux se liguent contre lui, et le traînent en prison comme perturbateur du repos public. Le peuple témoin de ces violences, au lieu de se déclarer pour Euphrée, et de sévir contre ses persécuteurs, applaudissait aux uns, insultait à l'autre, et disait de son défenseur le plus zélé, qu'il avait bien mérité ce qu'il souffrait. Les traîtres, devenus par-là tout-puissans, agissaient et intriguaient tout à leur aise pour livrer leur patrie. On s'en apercevait, mais on gardait le silence, effrayé sans doute par le traitement d'Euphrée. Tel était enfin l'abattement général, que, même à la veille du plus grand malheur, personne n'osa élever la voix, avant que l'ennemi fût au pied des murs. Alors, les uns défendaient la ville, les autres la trahissaient. Dès qu'elle fut prise par des moyens si lâches et si honteux, les créatures du prince s'emparèrent du gouvernement ; et, dominant seuls, ils persécutent ceux qui avaient tout fait,

et étaient encore prêts à tout faire pour sauver le chef du bon parti, et se sauver eux-mêmes ; ils chassent les uns, font mourir les autres : quant à Euphrée, en se donnant lui-même la mort, il prouva qu'il ne s'était opposé au monarque qu'avec des intentions droites et pures.

Mais pourquoi les Olynthiens, les Érétriens, les Oritains, écoutaient-ils ceux qui parlaient pour Philippe plus volontiers que ceux qui parlaient pour la patrie? Vous en cherchez peut-être la raison avec surprise : vous la trouvez chez vous. Les orateurs qui ont en vue le bien, ne peuvent pas toujours, quand ils le voudraient, dire des choses agréables, parce qu'il faut indiquer les moyens propres à rétablir les affaires. Les traîtres, dans les objets même où ils servent l'ennemi, flattent et ménagent en tout leurs auditeurs. Ceux-là, par exemple, proposaient d'imposer une taxe; suivant ceux-ci, il n'en fallait pas. Les uns conseillaient de se préparer à la guerre, et de se tenir sur ses gardes ; les autres, jusqu'à l'instant fatal, ne cessaient d'exhorter à jouir de la paix; et ainsi du reste, pour ne pas entrer dans le détail. Les uns donc tenaient des discours flatteurs et agréables pour le moment; les autres ouvraient des avis qui auraient sauvé l'état, mais qui devaient déplaire.

Τῆς δὲ πόλεως οὕτως ἁλούσης αἰσχρῶς καὶ κακῶς, οἱ μὲν ἄρχουσι καὶ τυραννοῦσι τοὺς τότε σῴζοντας αὐτοὺς, καὶ τὸν Εὐφραῖον, ἑτοίμους ὁτιοῦν ποιεῖν ὄντας, τοὺς μὲν ἐκβαλόντες, τοὺς δὲ ἀποκτείναντες· ὁ δ' Εὐφραῖος ἐκεῖνος ἀπέσφαξεν ἑαυτὸν, ἔργῳ μαρτυρήσας, ὅτι δικαίως καὶ καθαρῶς ὑπὲρ τῶν πολιτῶν ἀνθειστήκει Φιλίππῳ.

Τί οὖν ποτ' αἴτιον, θαυμάζετ' ἴσως, τοῦ καὶ τοὺς Ὀλυνθίους, καὶ τοὺς Ἐρετριεῖς, καὶ τοὺς Ὠρείτας ἥδιον πρὸς τοὺς ὑπὲρ Φιλίππου λέγοντας ἔχειν, ἢ τοὺς ὑπὲρ ἑαυτῶν, ὅπερ καὶ παρ' ὑμῖν νῦν ἐστίν; ὅτι, τοῖς μὲν ὑπὲρ τοῦ βελτίστου λέγουσιν οὐδὲ βουλομένοις ἔνεστιν ἐνίοτε πρὸς χάριν οὐδὲν εἰπεῖν· τὰ γὰρ πράγματ' ἀνάγκη σκοπεῖν ὅπως σωθήσεται· οἱ δ' ἐν αὐτοῖς, οἷς χαρίζονται, Φιλίππῳ συμπράττουσιν. Εἰσφέρειν ἐκέλευον, οἱ δ' οὐδέν· δεῖν ἔφασαν πολεμεῖν καὶ μὴ πιστεύειν, οἱ δ' ἄγειν εἰρήνην, ἕως ἐγκατελήφθησαν· τἄλλα τὸν αὐτὸν, οἶμαι, τρόπον πάνθ', ἵνα μὴ καθ' ἕκαστα λέγω· οἱ μὲν, ἐφ' οἷς ἤδη χαριοῦνται ταῦτ' ἔλεγον, καὶ ἐλύπουν οὐδέν· οἱ δ', ἐξ ὧν ἔμελλον σωθήσεσθαι, προσῆσαν δ' ἀπέχθειαι. Πολλὰ δὲ καὶ τὰ τελευταῖα, οὐχ οὕτως

οὔτε πρὸς χάριν, οὔτε δι᾽ ἄγνοιαν, οἱ πολλοὶ προΐεντο, ἀλλ᾽ ὑποκατακλινόμενοι, ἐπειδὴ τοῖς ὅλοις ἡττᾶσθαι ἐνόμιζον· ὃ, νὴ τὸν Δία καὶ τὸν Ἀπόλλω, δέδοικα ἔγωγε μὴ πάθητε ὑμεῖς, ἐπειδὰν εἰδῆτε ἐκ λογισμοῦ μηδὲν ὑμῖν ἐνόν. Καὶ τοὺς εἰς τοῦθ᾽ ὑπάγοντας ὑμᾶς ὁρῶν οὐκ ὀῤῥωδῶ, ἀλλὰ δυσωποῦμαι· ἢ γὰρ ἐξεπίτηδες, ἢ δι᾽ ἄγνοιαν, εἰς χαλεπὸν πρᾶγμα ὑπάγουσι τὴν πόλιν. Καίτοι μὴ γένοιτο, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὰ πράγματ᾽ ἐν τούτῳ· τεθνάναι γὰρ μυριάκις κρεῖττον, ἢ κολακείᾳ τι ποιῆσαι Φιλίππῳ, καὶ προέσθαι τῶν ὑπὲρ ὑμῶν αὐτῶν λεγόντων τινάς.

Καλήν γ᾽ οἱ πολλοὶ νῦν ἀπειλήφασιν Ὠρειτῶν χάριν, ὅτι τοῖς Φιλίππου φίλοις ἐπέτρεψαν αὐτοὺς, τὸν δ᾽ Εὐφραῖον ἐώθουν· καλήν γ᾽ ὁ δῆμος ὁ τῶν Ἐρετριέων, ὅτι τοὺς ὑμετέρους μὲν πρέσβεις ἀπήλασε, Κλειτάρχῳ δ᾽ ἐνέδωκεν αὑτόν· δουλεύουσί γε μαστιγούμενοι καὶ στρεβλούμενοι· καλῶς Ὀλυνθίων ἐφείσατο, τῶν τὸν μὲν Λασθένην ἵππαρχον χειροτονησάντων, τὸν δὲ Ἀπολλωνίδην ἐκβαλόντων. Μωρία καὶ κακία τὰ τοιαῦτα ἐλπίζειν, καὶ κακῶς βουλευομένους αὐτοὺς, καὶ μηδὲν, ὧν προσήκει,

Qu'ont fait les peuples ? ils ont enfin abandonné tout, non par hasard, ni par complaisance, ni par ignorance, mais par découragement, croyant tout désespéré. Pour moi, certes, je tremble que vous ne soyez un jour dans ce cas, quand les réflexions, venues trop tard, ne seront plus d'aucun secours. Aussi je hais, j'abhorre ceux qui vous conduisent à ces extrémités : car, soit perfidie, soit imprudence, ils vous jèteront dans le désespoir. Aux dieux ne plaise que les choses en viennent jamais là! Eh ! plutôt mourir mille fois, que de sacrifier, par une lâche condescendance pour Philippe, quelques-uns de vos fidèles orateurs!

Les Oritains ont été bien récompensés d'avoir donné leur confiance aux créatures du prince, et rejeté les conseils d'Euphrée ! Les Érétriens ont gagné beaucoup à renvoyer vos députés et à se livrer à un tyran qui les traite en esclaves, et ne leur épargne ni les verges ni les tortures! On a bien ménagé les Olynthiens, pour avoir mis Lasthène à la tête de leur cavalerie, et avoir chassé Apollonide ! Ce serait une folie et une lâcheté de vous résoudre à un pareil avenir, en vous conduisant aussi mal que les autres, en négligeant ce qu'il y a de plus

essentiel, et vous imaginant, sur la foi d'orateurs perfides, qu'Athènes est d'une grandeur qui la met au-dessus de tout accident funeste. Quelle honte cependant, pour vous, de dire, lorsqu'il sera arrivé quelque événement fâcheux : *Mais aussi qui eût pensé que pareilles choses arriveraient ! Il aurait fallu prendre tel parti ; il aurait fallu éviter tel piége.*

Les Olynthiens pourraient dire aujourd'hui ce qu'ils auraient dû faire ou ne pas faire, pour se garantir de leur perte. Les Oritains pourraient le dire, ainsi que les Phocéens, ainsi que tous les peuples qui ont péri. Mais à quoi ces propos serviraient-ils ? Tant qu'un navire, quel qu'il soit, peut encore lutter contre les vagues, les matelots, le pilote, tout l'équipage doit être en action pour empêcher qu'on ne le fasse périr, soit à dessein, soit par imprudence ; dès que les flots l'ont surmonté, tout soin est inutile. Nous, de même, tandis que nous subsistons encore, que nous avons des forces suffisantes, de grandes ressources, une haute réputation, que ferons-nous ? Il en est

ποιεῖν ἐθέλοντας, ἀλλὰ τῶν ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν λεγόντων ἀκροωμένους, τηλικαύτην ἡγεῖσθαι πόλιν οἰκεῖν τὸ μέγεθος, ὥστε, μηδ' ἂν ὁτιοῦν ᾖ, δεινὸν πείσεσθαι. Καὶ μὴν κἀκεῖνό γε αἰσχρὸν, ὕστερόν ποτ' εἰπεῖν συμβάντος τινός. Τίς γὰρ ἂν ᾠήθη ταῦτα γενέσθαι; νὴ τὸν Δία· ἔδει γὰρ τὸ καὶ τὸ ποιῆσαι, καὶ τὸ μὴ ποιῆσαι.

Πολλὰ ἂν εἰπεῖν ἔχοιεν Ὀλύνθιοι νῦν, ἃ τότ' εἰ προείδοντο, οὐκ ἂν ἀπώλοντο· πόλλ' ἂν Ὠρεῖται, πολλὰ Φωκεῖς, πολλὰ τῶν ἀπολωλότων ἕκαστοι. Ἀλλὰ τί τούτων ὄφελος αὐτοῖς; ἕως γὰρ ἂν σώζηται τὸ σκάφος, ἄν τε μεῖζον, ἄν τ' ἔλαττον ᾖ, τότε χρὴ καὶ ναύτην καὶ κυβερνήτην, καὶ πάντ' ἄνδρα ἐφεξῆς πρόθυμον εἶναι, καὶ ὅπως μήθ' ἑκὼν, μήτ' ἄκων μηδεὶς ἀνατρέψῃ, τοῦτο σκοπεῖσθαι· ἐπειδὰν δὲ ἡ θάλαττα ὑπέρσχῃ, μάταιος ἡ σπουδή. Καὶ ἡμεῖς τοί νυν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἕως ἐσμὲν σῷοι, πόλιν μεγίστην ἔχοντες, ἀφορμὰς πλείστας, ἀξίωμα κάλλιστον, τί ποιῶμεν; Πάλαι τις ἡδέως ἂν ἴσως ἐρωτήσων κάθη-

ται. Ἐγὼ, νὴ Δί', ἐρῶ, καὶ γράψω δὲ, ὥστε, ἂν βούλησθε, χειροτονήσατε, αὐτοὶ πρῶτον ἀμυνόμενοι καὶ παρασκευαζόμενοι, τριήρεσι, καὶ χρήμασι, καὶ στρατιώταις λέγω· καὶ γὰρ ἂν ἅπαντες δουλεύειν δήπου συγχωρήσωσιν οἱ ἄλλοι, ὑμῖν γ' ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας ἀγωνιστέον.

Ταῦτα δὴ πάντα αὐτοὶ παρασκευασάμενοι καὶ ποιήσαντες τοῖς Ἕλλησι φανερὰ, τοὺς ἄλλους ἤδη παρακαλῶμεν, καὶ τοὺς ταῦτα διδάξοντας ἐκπέμπωμεν πρέσβεις πανταχοῦ, εἰς Πελοπόννησον, εἰς Ῥόδον, εἰς Χίον, ὡς Βασιλέα λέγω· οὐδὲ γὰρ τῶν ἐκείνῳ συμφερόντων ἀφέστηκε τὸ μὴ τοῦτον ἐᾶσαι πάντα καταστρέψασθαι· ἵν', ἐὰν μὲν πείσητε, κοινωνοὺς ἔχητε καὶ τῶν κινδύνων, καὶ τῶν ἀναλωμάτων, ἄν τι δέῃ· εἰ δὲ μὴ, χρόνους γε ἐμποιῆτε τοῖς πράγμασιν· ἐπειδὴ γάρ ἐστι πρὸς ἄνδρα, καὶ οὐχὶ συνεστώσης πόλεως ἰσχὺν, ὁ πόλεμος, οὐδὲ τοῦτ' ἄχρηστον, οὐδ' αἱ πέρυσι πρεσβεῖαι αἱ περὶ τὴν Πελοπόννησον ἐκεῖναι, καὶ κατηγορίαι, ἃς ἐγὼ καὶ Πολύευκτος ὁ βέλτιστος ἐκεινοσὶ, καὶ Ἡγήσιππος, καὶ Κλειτόμαχος, καὶ Λυκοῦργος, καὶ οἱ ἄλλοι

peut-être qui sont impatiens de le savoir. Eh bien ! je vais le dire, et même en proposer le décret, afin que vous le fassiez mettre à exécution, si vous l'approuvez. Je dis donc que nous devons commencer par nous mettre en défense, par nous munir de galères, de troupes, et d'argent. En effet, dussent tous les autres Grecs accepter la servitude, vous, Athéniens, vous devriez combattre pour la liberté.

Lorsque nous aurons fait tous nos préparatifs, et que nous les aurons exposés aux yeux de toute la Grèce, animons alors les autres peuples, envoyons partout des députés qui annoncent nos desseins dans le Péloponèse, dans l'île de Chio, et au roi de Perse, puisque ce prince n'est pas moins intéressé que nous à arrêter les progrès du roi de Macédoine. Par-là, si vos raisons persuadent, vous aurez des alliés qui, au besoin, partageront avec vous le péril et la dépense : sinon, vous gagnerez du temps ; et comme vous avez en tête un ennemi qui agit seul, et non une république qui ramasse lentement ses forces, ce délai ne sera pas inutile. Ainsi ne le furent pas, l'année précédente, nos ambassades dans le Péloponèse, et les plaintes qu'y répandirent contre Philippe, conjointement avec moi, Polyeucte, cet excellent citoyen, Hégésippe, Clitomaque, Lycurgue [10], et nos autres collègues : plaintes efficaces par lesquelles nous

arrêtâmes ce prince, nous l'empêchâmes d'envahir Ambracie, et de se jeter sur le Péloponèse.

Je ne vous dis pas néanmoins d'animer le autres, si vous-mêmes vous ne voulez rien faire de ce qu'exigent vos intérêts propres. Car il serait ridicule de s'inquiéter des affaires d'autrui, quand on néglige les siennes, et d'effrayer les autres sur l'avenir, quand soi-même on est tranquille sur le présent. Je ne dis pas cela non plus; mais je dis qu'il faut payer nos troupes de la Chersonèse, leur envoyer les secours dont elles ont besoin, armer nous-mêmes les premiers, et après que nous aurons donné l'exemple, instruire, avertir, exhorter, presser alors les autres Grecs. Voilà ce qui convient à la dignité d'Athènes. Et ne vous imaginez pas que Chalcide et Mégares (*a*) sauveront la Grèce, tandis que vous fuirez les peines et les embarras. Trop heureuses ces deux villes de pouvoir se défendre elles-mêmes! C'est vous qui devez vous charger du salut commun; c'est à vous que vos ancêtres ont transmis cet honneur; c'est pour vous qu'ils l'ont acquis par une foule de combats glorieux. Si vous restez toujours oisifs, évitant d'agir vous-mêmes, et ne cherchant que ce qui flatte votre mollesse, je vous annonce que vous

---

(*a*) Mégares et Chalcide étaient regardées par Athènes comme deux boulevards qui la couvraient.

πρέσβεις, περιήλθομεν, καὶ ἐποιήσαμεν ἐπισχεῖν ἐκεῖνον, καὶ μήτ' ἐς Πελοπόννησον ὁρμῆσαι.

Οὐ μέντοι λέγω, μηδὲν αὐτοὺς ὑπὲρ ἀναγκαῖον ἐθέλοντας ποιεῖν, τοὺς ἄλλους παρακαλεῖν· καὶ γὰρ εὔηθες τὰ οἰκεῖα αὐτοὺς προϊεμένους, τῶν ἀλλοτρίων φάσκειν κήδεσθαι· καὶ τὰ παρόντα περιορῶντας, ὑπὲρ τῶν μελλόντων τοὺς ἄλλους φοβεῖν· οὐ λέγω ταῦτα· ἀλλὰ τοῖς μὲν ἐν Χεῤῥονήσῳ χρήματ' ἀποστέλλειν φημὶ δεῖν, καὶ τἄλλα, ὅσα ἀξιοῦσι, ποιεῖν· αὐτοὺς δὲ παρασκευάζεσθαι, καὶ πρώτους, ἃ χρὴ, ποιοῦντας, τότε καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας συγκαλεῖν, συνάγειν, διδάσκειν, νουθετεῖν· ταῦτ' ἐστὶ πόλεως ἀξίωμα ἐχούσης, ἡλίκον ὑμῖν ὑπάρχει. Εἰ δ' οἴεσθε Χαλκιδέας τὴν Ἑλλάδα σώσειν, ἢ Μεγαρέας, ὑμεῖς δ' ἀποδράσεσθε τὰ πράγματα, οὐκ ὀρθῶς οἴεσθε· ἀγαπητὸν γὰρ, ἂν αὐτοὶ σώζωνται τούτων ἕκαστοι· ἀλλ' ὑμῖν τοῦτο πρακτέον· ὑμῖν οἱ πρόγονοι τοῦτο τὸ γέρας ἐκτήσαντο, καὶ κατέλιπον μετὰ πολλῶν καὶ καλῶν καὶ μεγάλων κινδύνων· εἰ δ', ὃ βούλεται, ζητῶν ἕκαστος καθεδεῖται, καὶ ὅπως μηδὲν αὐτὸς ποιήσῃ σκοπῶν, πρῶτον μὲν οὐ μήποθ'

εὕρῃ τοὺς ποιήσοντας, ἔπειτα δέδοικα ὅπως μὴ πάνθ', ὅσα οὐ βουλόμεθα, ποιεῖν ἡμῖν ἀνάγκη γενήσεται· εἰ γὰρ ἦσαν, εὕρηντ' ἂν πάλαι, ἕνεκά γε τοῦ μηδὲν ἡμᾶς αὐτοὺς ποιεῖν ἐθέλειν· ἀλλ' οὐκ εἰσίν.

Ἐγὼ μὲν δὴ ταῦτα λέγω, ταῦτα γράφω· καὶ οἴομαι καὶ νῦν ἔτι ἐπανορθωθῆναι ἂν τὰ πράγματα, τούτων γιγνομένων· εἰ δέ τις ἔχει τούτων τι βέλτιον, λεγέτω καὶ συμβουλευέτω. Ὅ, τι δ' ὑμῖν δόξειε, τοῦτ', ὦ πάντες θεοί, συνενέγκοι.

ne trouverez personne qui agisse pour vous ; je crains d'ailleurs que bientôt une nécessité indispensable ne vous fasse vouloir ce qui vous déplaît tant aujourd'hui. Car enfin s'il était des Grecs disposés à tout faire pour vous, ils se seraient montrés il y a long-temps, puisque vous ne pouvez vous résoudre à sortir de votre inaction : mais il n'en est pas.

Voilà, Athéniens, ce que j'avais à vous dire, et ce que j'ai à proposer dans un décret, dont l'exécution, ce me semble, peut encore rétablir nos affaires. Si quelqu'un trouve un avis meilleur, qu'il parle, et qu'il vous le communique. Puisse le parti que vous prendrez, quel qu'il soit, tourner à l'avantage et au bonheur de l'état !

NOTES

SUR LA NEUVIÈME PHILIPPIQUE.

[1] Philippe fit une expédition contre Ambracie, ville d'Epire, qui ne lui réussit pas. — *Il est maître d'Elide.* Elide, ville du Péloponèse. Philippe s'était rendu maître de cette ville par la voie de la confédération, et non par celle des armes.

[2] On verra plus bas que Porthmos était une place importante d'Eubée qui dépendait d'Erétrie, et que Philistide était un citoyen d'Orée, dévoué au roi de Macédoine.

[3] Naupacte, ville dans l'Etolie, appartenait aux Achéens qui en étaient séparés par le golfe de Corinthe. Philippe la promit et la donna en effet aux Etoliens, qu'elle accommodait par sa proximité. — *Echine.* Il y avait deux villes de ce nom, l'une dans l'Acarnanie, l'autre fondée par les Thébains dans la Phtiotide. C'est de la dernière qu'il est ici question. — *Ne marche-t-il pas contre Byzance?* Philippe la menaçait déjà, mais l'effet ne suivit pas sitôt la menace. Il attaqua auparavant Périnthe, dont il leva le siége pour marcher à celui de Byzance.

[4] Voici à quelle occasion les Athéniens publièrent contre Arthmius le décret fulminant dont il est ici question. L'Egypte secoua le joug d'Artaxerxe Longue-main, qui fit marcher contre elle une armée formidable; mais il ne put réduire cette province rebelle, parce qu'elle était secourue par les Athéniens. La colère d'Artaxerxe se tourna contre ceux-ci; il envoya des agens secrets dans le Péloponèse, pour leur susciter des ennemis à force de largesses; mais la tentative fut inutile. Les Lacédémoniens ne voulurent pas se prêter au ressentiment du roi de Perse. Arthmius était un des principaux émissaires de ce prince. — *De l'or des Perses*, en grec, *de l'or des Mèdes.* Les Mèdes avaient été réunis à l'empire des Perses, et ne faisaient avec eux qu'un seul et même peuple.

[5] Démosthène prouve ici que l'infamie dont fut noté Arthmius, avait la force d'une proscription. — *Jusqu'à graver leur infamie sur le bronze*, en grec, *jusqu'à graver leurs noms sur des colonnes*, pour les noter d'infamie. On appelait en grec στηλῖται ceux dont les noms étaient ainsi gravés sur des colonnes.

[6] Les Athéniens, naturellement paresseux, n'aimaient pas qu'on les tirât de leur indolence pour les faire agir; et probablement Démosthène proposait dans son mémoire de lever des milices athéniennes, pour attaquer Philippe et réprimer son ambition.

[7] Ce fut après l'expédition imprudente et malheureuse d'Athènes en Sicile, que les Lacédémoniens contractèrent avec le roi de Perse une alliance qui les mit en état de faire la loi aux Athéniens leurs rivaux.

[8] Hipponique, inconnu d'ailleurs. Hipparque, Automédon et Clitarque, citoyens d'Erétrie vendus à Philippe. Porthmos, place importante d'Eubée qui dépendait d'Erétrie. — *Euryloque*, *Parménion*. On ne connaît point le premier; le second est connu dans l'histoire d'Alexandre. Il commandait, au passage du Granique, l'aile gauche de l'armée de ce prince, et eut beaucoup de part à ses expéditions.

[9] Philistide, Ménippe, Thoas, Agapée, citoyens d'Orée, dévoués au roi de Macédoine. Philistide, si l'on en croit l'histoire, était un fort méchant homme; Philippe l'employa parce qu'il lui était utile. — *Euphrée*, citoyen d'Orée, avait demeuré quelque temps à Athènes, où il s'était instruit à l'école de Platon. Il y a toute apparence qu'il n'était guère connu des Athéniens, et qu'il s'était élevé depuis peu dans sa patrie par son mérite et par son zèle.

(10) Polyeucte, Lycurgue et Hégésippe, orateurs et ministres d'Athènes assez connus; Clitomaque, inconnu d'ailleurs.

Nota. Diopithe, dont il est parlé dans ce discours, et surtout dans le précédent, n'avait pas été condamné, et était resté dans la Chersonèse, a la tête de son armée. Philippe ne tarda pas à se venger lui-même. Diopithe le croyant éloigné, ravageait le territoire des Cardiens. Le prince l'attaqua brusquement avec les troupes qui l'accompagnaient, renforcées de la garnison de Cardie. Diopithe, surpris, fut défait, après la résistance que peut faire un homme de courage. Il périt en cette occasion, et frustra les ennemis de Philippe des hautes espérances qu'ils vaient conçues de sa valeur.

TRADUCTION

DE

LA NEUVIÈME PHILIPPIQUE,

PAR L'ÉDITEUR.

Quoique dans toutes vos assemblées ou presque dans toutes, on vous représente les injustices dont Philippe est coupable envers vous et envers tous les Grecs, depuis la conclusion de la paix; quoique vous vous accordiez tous à dire (mais à le dire sans le faire) que tous nos discours et toutes nos actions doivent tendre à réprimer et à punir l'insolence de l'ennemi, je vois cependant que de jour en jour les affaires en sont venues à un tel point, qu'en supposant que vous fussiez convenus, vous et vos orateurs, ceux-ci de proposer, et vous de décréter ce qui serait le plus funeste à la république, vous n'auriez pu la réduire à un état plus déplorable que celui où elle se trouve aujourd'hui. Plusieurs causes ont amené ce malheureux état; car une ou deux seulement n'auraient pas suffi pour nous y réduire; mais la principale, si on veut remonter à la véritable source du mal, c'est la funeste complaisance de ceux qui aiment mieux vous plaire par des flatteries que vous sauver par d'utiles avis. Parmi ces flatteurs, quelques-uns songeant uniquement aux moyens de conserver leur réputation et leur crédit, ne s'inquiètent nullement de l'avenir, et pensent que vous-mêmes vous ne devez pas vous en inquiéter davantage. Les autres, en accusant et calomniant ceux qui administrent les affaires publiques, ne font autre chose que vous armer contre vos propres concitoyens, et ménager à Philippe, pendant qu'ils vous occupent à vous punir vous-mêmes, la liberté de dire et de faire tout ce qui lui plaît. Tel est l'abus qui règne depuis long-tems parmi vous : et de là naissent nos troubles et nos fautes. Je vous conjure donc, Athéniens, si je vous expose librement quelques vérités utiles, de ne pas vous offenser de ma sincérité; mais faites plutôt cette ré-

flexion : vous accordez, ailleurs que dans vos assemblées, une telle liberté à ceux qui vivent dans Athènes, que vous avez même étendu ce privilége aux étrangers et aux esclaves. Oui ! l'on voit dans cette ville beaucoup d'esclaves s'expliquer sur toutes sortes de sujets avec plus de liberté que n'ose le faire un citoyen dans quelques villes de la Grèce ; mais cette liberté est absolument bannie de vos délibérations. De là il arrive qu'autant vous êtes heureux dans vos assemblées, où vous n'entendez rien qui ne flatte la superbe délicatesse de vos oreilles, autant vous êtes malheureux dans votre situation politique, où vous avez à redouter les derniers malheurs. Si donc vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je n'ai rien à vous dire. Mais si vous pouvez souffrir qu'on vous expose sans flatterie ce qui convient à vos intérêts, je suis prêt à parler. Car, quelque déplorable que soit l'état de vos affaires, quelques pertes que vous ayez éprouvées par votre négligence, j'ose néanmoins avancer que, si vous voulez faire votre devoir, tout sera bientôt réparé. Ce que je vais vous dire pourra sembler étrange ; et pourtant rien n'est plus vrai : ce qui vous a perdu jusqu'ici, est ce qui doit relever vos espérances pour l'avenir. Que veux-je dire par là? le voici : c'est pour n'avoir rien fait de ce que vous deviez faire, c'est pour n'avoir fait ni de grands ni de petits efforts, que vos affaires sont dans un état si déplorable ; car si elles étaient dans cet état malgré votre zèle à remplir tous vos devoirs, il faudrait alors désespérer du salut de la république. Jusqu'à présent Philippe n'a triomphé que de votre paresse et de votre négligence ; il n'a pas triomphé de la république. Vous n'avez pas été vaincus, puisque vous n'avez pas même reculé d'un seul pas.

Si nous étions tous d'accord sur ce point, que Philippe nous fait la guerre, et qu'il a rompu la paix, vos orateurs devraient se borner dans leurs discours et dans leurs conseils à vous proposer les moyens les plus sûrs et les plus faciles de repousser les attaques de l'ennemi. Mais, puisqu'il est des personnes assez aveugles pour écouter patiemment certains orateurs qui, au moment même où Philippe prend des villes, occupe une grande partie de vos possessions et se joue de tous les peuples de la Grèce, ont la hardiesse de dire à chaque instant que quelques-uns d'entre nous veulent rallumer la guerre, il est nécessaire de se précautionner contre une telle accusation, et de redresser l'opinion publique à ce sujet, dans

la crainte qu'un jour, celui de vos orateurs qui vous aura donné le conseil et proposé le décret de repousser la force par la force, ne soit accusé d'avoir allumé la guerre.

Voici donc comme je pose d'abord l'état de la question : sommes-nous encore libres de choisir entre la paix et la guerre ? S'il nous est encore permis et s'il ne tient qu'à nous d'être en paix, car je commence par là, je déclare hautement que nous devons embrasser la paix de préférence, et je demande que celui de vos orateurs qui prétend que la paix dépend de vous, soutienne son avis par un décret dans toutes les formes, et qu'il agisse conformément à ce décret, sans nous abuser par de vains discours : mais si Philippe, ayant les armes à la main, et environné d'une armée considérable, jette en avant le nom de paix et en même temps commet des actes d'hostilité; quel autre parti nous reste-t-il à prendre, que celui de repousser ses attaques ? et après avoir pris les armes, s'il vous plaît de dire comme lui, que vous n'êtes point en guerre, j'y consens volontiers. Mais si quelqu'un regarde comme une véritable paix, celle à la faveur de laquelle Philippe, déjà maître de tous les autres pays, viendra fondre sur l'Attique, je dis d'abord qu'il est frappé de vertige, et qu'ensuite la paix dont il parle, est bien une paix d'Athènes avec Philippe, mais non pas une paix de Philippe avec Athènes.

Tel est le privilége que Philippe achète au prix de ses largesses, celui de vous faire la guerre, sans que vous la lui fassiez; et certes, si nous attendons que lui-même il convienne qu'il nous fait la guerre, nous sommes les plus insensés de tous les hommes. Lors même qu'il marchera vers l'Attique et vers le Pirée, il n'en conviendra pas, s'il faut en juger par la conduite qu'il a tenue avec d'autres peuples. Car, pour commencer par les Olynthiens, ce ne fut qu'après être arrivé à quarante stades de leur ville, qu'il leur déclara qu'il fallait de deux choses l'une : ou qu'ils abandonnassent Olynthe, ou que lui il abandonnât la Macédoine. Jusque-là, si on l'accusait de former de semblables projets contre Olynthe, il s'indignait de ces soupçons, et se justifiait auprès d'eux par des ambassadeurs. C'est avec la même perfidie qu'il alla chez les Phocéens, comme chez des alliés et des amis, étant même accompagné de leurs députés; et parmi nous, bien des gens soutenaient avec chaleur que ce voyage serait funeste aux Thébains. Tout récemment

encore, étant entré en Thessalie, sous le nom d'ami et d'allié, il s'est emparé de la ville de Phères. Dernièrement enfin, ne disait-il pas à ces malheureux Oritains, après avoir envoyé des troupes dans leur ville, que la présence de ces troupes était un effet de sa bienveillance, parce qu'il avait appris les divisions intestines dont leur ville était travaillée, et qu'un bon allié, un ami fidèle devait se montrer dans de pareilles conjonctures.

Après cela, croyez-vous qu'un homme, qui a mieux aimé employer l'artifice que la force ouverte contre des peuples trop faibles pour rien entreprendre contre lui, et capables tout au plus de se précautionner contre ses entreprises, croyez-vous que cet homme ne vous attaquera qu'après une déclaration de guerre? et cela, quand il voit que vous vous aveuglez volontairement sur ses projets? non, sans doute. Il serait le plus sot de tous les hommes, si, tandis que vous fermez les yeux sur toutes ses injustices, et que vous n'en accusez et ne prétendez en punir que quelques-uns de vos concitoyens, il allait lui-même, par une déclaration imprudente, étouffer toutes vos querelles et vos divisions, vous avertir de tourner vos armes contre lui, et fermer la bouche à ces orateurs mercenaires, qui vous entretiennent dans une funeste sécurité, en vous disant qu'il ne fait point la guerre à la république. Mais, au nom des dieux! est-il un homme sensé qui, pour décider si un autre homme est en paix ou en guerre avec lui, s'en rapporte plus aux paroles qu'aux effets? Non, sans doute.

Or, il est constant qu'immédiatement après la paix, avant que Diopithe fût à la tête de vos troupes, et avant le départ de la colonie que vous avez envoyée dans la Chersonèse, Philippe s'empara de Serrie et de Dorisque, et chassa des forts de Serrie et du Mont-Sacré les garnisons que notre général y avait établies; mais, en agissant ainsi, que faisait-il, je vous le demande? car certainement il avait juré la paix. Et n'allez pas dire, qu'était-ce que ces places? quel intérêt la république avait-elle de les occuper? Si l'occupation de ces places est peu importante, ou même nullement importante pour la république, c'est une autre question. Mais toutes les fois qu'on viole la justice et la religion du serment, soit qu'on les viole dans de grandes ou de petites choses, on est également coupable. Poursuivons : aujourd'hui qu'il envoie des troupes dans la Chersonèse, dont le roi de Perse et tous les Grecs vous recon-

naissent pour les maîtres légitimes, lorsqu'il se déclare le protecteur des rebelles, et qu'il nous en donne avis par ses lettres ; que fait-il ? car il dit qu'il ne fait pas la guerre. Pour moi, je suis tellement éloigné de croire qu'en agissant de la sorte, il observe la paix avec vous, qu'en le voyant chercher à surprendre Mégare, travailler à établir des tyrans dans l'Eubée, se jeter actuellement dans la Thrace, tramer de sourdes pratiques dans le Péloponèse, exécuter à main armée tout ce qu'il entreprend, je soutiens hautement qu'il a violé la paix, et qu'il vous fait la guerre ; à moins que vous ne disiez que ceux qui font avancer des machines de guerre devant une ville, n'ont point rompu la paix, tant qu'ils ne les ont pas encore dressées au pied des murailles. Mais c'est ce que vous ne sauriez dire : car un homme qui prépare et fait tout ce qu'il faut pour me faire périr, est en guerre avec moi, quoiqu'il n'ait encore lancé ni javelot ni flèche. A quel danger n'êtes-vous donc pas exposés, s'il survient quelque événement ? et quel avantage ne sera-ce pas pour lui, de vous avoir enlevé l'Hellespont, de s'être rendu maître de Mégare et de l'Eubée, dont l'occupation est si importante pour quiconque vous fait la guerre, et enfin d'avoir mis tout le Péloponèse dans ses intérêts. Et après cela je dirai qu'un homme qui prépare et qui dresse de telles batteries contre Athènes est en paix avec elle ! Non, sans doute ; je soutiens au contraire, que le jour où il extermina les Phocéens est celui-là même où il commença la guerre contre nous. Ainsi donc, si, dès aujourd'hui, vous prenez des mesures pour arrêter les progrès de notre ennemi, vous agirez en hommes sages : car, si vous différez de prendre ces mesures, vous n'en aurez plus le pouvoir, quand vous en aurez la volonté.

Mon opinion est tellement opposée à celle des autres orateurs, que vous devez, selon moi, non pas délibérer sur la Chersonèse ni sur Byzance, mais envoyer promptement des secours à ces peuples, les mettre à l'abri de toute injure, fournir, sur les lieux, à vos généraux tout ce qui leur manque, et délibérer ensuite sur les moyens de sauver la Grèce entière, menacée du plus grand péril. Je vais vous dire pourquoi la situation actuelle de la Grèce m'inspire de si vives alarmes, afin qu'entrant dans mes raisons, si elles vous paraissent fondées, vous preniez au moins pour votre propre salut les précautions que vous négligez pour celui des autres ; et qu'au contraire, si vous trouvez mes conjectures frivoles et ab-

surdes, vous refusiez de m'écouter, aujourd'hui et dans la suite, comme un homme dénué de bon sens.

Je ne vous dirai pas que la fortune de Philippe, si obscure et si humble dans l'origine, est devenue chaque jour plus brillante et plus redoutable ; que la défiance et les divisions règnent parmi les villes de la Grèce ; qu'il était autrefois bien plus incroyable que Philippe s'élevât d'un tel abaissement à un tel degré de puissance, qu'il ne l'est, aujourd'hui, qu'après tant de conquêtes, il parvienne à subjuguer le reste de la Grèce : je supprime toutes ces réflexions, et bien d'autres semblables, pour vous dire seulement que tous les hommes, à commencer par vous, ont accordé à Philippe un droit qui, dans tous les temps, fut la source de tant de guerres parmi les Grecs. Quel est ce droit ? celui de faire tout ce qui lui plaît, de ruiner tous les peuples les uns après les autres, de dépouiller tous les Grecs, d'envahir et d'asservir toutes les villes libres. Vous avez été, pendant soixante-treize ans, les arbitres de la Grèce ; les Lacédémoniens le furent pendant vingt ans ; les Thébains, dans ces derniers temps, ont joui d'une espèce de supériorité après la bataille de Leuctres : cependant, on n'accorda jamais, ni à vous, ni aux Thébains, ni aux Lacédémoniens, la liberté d'agir en maîtres absolus dans la Grèce ; il s'en faut de beaucoup : mais du moment que vous, ou plutôt les Athéniens d'alors, vous paraissiez ne pas traiter avec assez de modération quelques peuples de la Grèce, tous les autres couraient aux armes, et ceux même qui n'avaient pas à se plaindre de vous, se liguaient avec ceux qui avaient été offensés. Lorsqu'enfin les Lacédémoniens, devenus les maîtres de la Grèce avec la même autorité que nous avions exercée avant eux, tentèrent de s'arroger des droits qui ne leur appartenaient pas, et d'ébranler, contre les règles de la justice, les anciennes institutions, ils se virent attaqués par tous les peuples, et par ceux-là même qui n'avaient contre eux aucun sujet de mécontentement particulier. Pourquoi citer d'autres exemples ? Combien de fois la guerre n'a-t-elle pas éclaté entre nous et les Lacédémoniens, sans autre motif que l'obligation où se croyait l'une des deux républiques de venger ou de prévenir les entreprises injustes de l'autre contre quelque peuple de la Grèce ; et néanmoins, toutes les fautes qu'on peut reprocher aux Lacédémoniens pendant les trente années

de leur domination, ou à nos ancêtres pendant les soixante-dix ans de la leur, sont peu de chose ou plutôt ne sont rien, en comparaison de toutes les injustices que Philippe a commises contre les Grecs, depuis treize ans au plus qu'il a commencé à être puissant : c'est ce qu'il est aisé de prouver en peu de mots.

Je ne parle pas d'Olynthe, ni de Méthone, ni d'Apollonie, ni de trente-deux villes dans la Thrace, qu'il a détruites avec tant de barbarie qu'on pourrait douter, en se transportant sur les lieux, si elles furent jamais habitées. Je ne parle pas des Phocéens, cette nation si puissante qu'il a totalement exterminée. Mais dans quel état sont maintenant les Thessaliens? Ne s'est-il pas emparé de leurs places? N'a-t-il pas établi sur eux des Tétrarques, afin de les ranger sous le joug, non seulement par cités, mais encore par peuplades; et les villes de l'Eubée, cette île si voisine de Thèbes et d'Athènes, ne sont-elles pas aujourd'hui gouvernées par des tyrans? Ne dit-il pas, en termes formels, dans ses lettres : « *Moi, je sais vivre en paix avec ceux qui savent m'obéir?* » et il ne se contente pas de le dire, sans l'exécuter, mais il marche vers l'Hellespont; il est déjà tombé sur Ambracie; il est maître d'Elide, de cette ville si importante dans le Péloponèse; il a cherché dernièrement à surprendre Mégare. Ni la Grèce, ni les pays barbares ne peuvent assouvir son ambition. Tous tant que nous sommes de Grecs, nous voyons, nous apprenons ses injustes entreprises, et, au lieu d'en être indignés, au lieu de nous envoyer des ambassades réciproques pour concerter les moyens de réprimer l'ennemi commun, nous demeurons plongés dans une si lâche indifférence, et tellement enfermés dans nos villes, comme si toutes les communications étaient coupées, que, jusqu'à ce jour, nous n'avons pu rien faire de ce qu'exige l'intérêt général et le salut commun; nous n'avons pu former aucune ligue, ni réunir nos cœurs et nos forces contre l'ennemi commun. Nous contemplons ses progrès d'un œil tranquille; le temps qu'il met à la destruction d'un autre peuple, nous le regardons comme gagné pour nous, sans former aucun projet, sans tenter aucune entreprise pour le salut de la Grèce. Personne n'ignore pourtant que l'usurpateur viendra, comme un accès de fièvre ou quelque autre maladie, fondre à l'improviste sur ceux qui se croient les plus éloignés du péril.

Vous savez tout ce que les Grecs eurent à souffrir des Lacédémoniens ou de nous; au moins ils le souffraient de la part des vrais

enfans de la Grèce : on pourrait comparer nos fautes à celles d'un fils légitime né dans une famille opulente, lequel ne suivrait pas les règles d'une sage économie : on pourrait le blâmer avec justice, l'accuser d'être un dissipateur; mais on ne pourrait pas lui reprocher d'avoir envahi une succession étrangère, et de n'être pas l'héritier légitime. Si, au contraire, un esclave, ou un enfant supposé, s'avisait de dissiper et de ruiner une fortune qui ne lui appartient pas, combien plus, grands dieux! nous paraîtrait révoltante et digne de notre animadversion, l'audace de cet indigne étranger! Tels sont les sentimens dont il faudrait que nous fussions animés contre Philippe, qui, non seulement n'est pas Grec, et ne tient aux Grecs par aucun côté, mais qui n'est pas même d'une origine illustre parmi les Barbares, qui n'est qu'un misérable Macédonien, né dans un pays où l'on ne put jamais acheter un bon esclave. Que manque-t-il néanmoins à l'indignité avec laquelle il vous traite? Sans parler des villes qu'il a ruinées de fond en comble, ne préside-t-il pas aux jeux pythiques, à ces jeux publics de toute la Grèce? Et s'il n'y assiste pas en personne, n'envoye-t-il pas ses esclaves pour y présider à sa place? N'est-il pas le maître des Thermopyles et de toutes les avenues de la Grèce? Ne fait-il pas garder ces postes par des garnisons et des troupes étrangères? N'a-t-il pas usurpé la prérogative de consulter, avant qui que ce soit, l'oracle de Delphes, après nous avoir dépouillés, nous, et les Thessaliens, et les Doriens, et les autres Amphictyons, de cette prérogative, à laquelle tous les Grecs même n'ont pas droit de prétendre? N'a-t-il pas prescrit aux Thessaliens de quelle manière il voulait qu'ils se gouvernassent? N'a-t-il pas des troupes étrangères à Porthmos pour en chasser les Erétriens, et à Orée pour y établir le tyran Philistide? Et les Grecs, tranquilles spectateurs de ces brigandages, n'y opposent aucune résistance; et, comme des gens qui regardent tomber la grêle, chacun fait des vœux pour que l'ennemi ne vienne pas fondre sur son pays, mais il ne fait aucun effort pour l'arrêter. Et non-seulement on ne songe pas à venger les injures de la Grèce, mais aucun peuple, en particulier, ne songe à venger les siennes : et c'est-là le comble de l'ignominie. N'a-t-il pas enlevé aux Corinthiens les villes d'Ambracie et de Leucade? N'a-t-il pas juré de livrer aux Etoliens celle de Naupacte, après l'avoir enlevée aux Achéens? Ne s'est-il pas emparé d'Echine, qui appartient aux Thébains? Dans ce moment, ne marche-t-il pas sur Byzance, et Byzance n'est-elle pas notre

alliée? je passe le reste sous silence. N'est-il pas encore maître de Cardie, la ville la plus considérable de la Chersonèse? C'est ainsi que nous sommes tous en proie à son ambition; et nous temporisons encore, nous languissons dans une morte indolence, nous contentant de regarder chacun notre voisin, nous défiant les uns des autres, au lieu de nous réunir contre celui qui nous insulte tous si ouvertement! Et s'il se joue avec tant d'audace de toute la Grèce en général, comment traitera-t-il chaque peuple en particulier, quand il l'aura réduit sous sa domination?

Quelle est donc la source de nos maux? car, ce n'est pas sans cause, ni sans de fortes raisons, que tous les Grecs ont passé de l'amour de la liberté à celui de la servitude. C'est qu'il y avait autrefois dans l'âme de tous les Grecs, il y avait ce qu'on n'y trouve plus aujourd'hui, ce qui triompha de l'opulence des Perses, ce qui maintint la Grèce libre, ce qui ne fut jamais vaincu ni sur terre ni sur mer, mais qui, étant aujourd'hui étouffé dans les cœurs, a ruiné toutes nos affaires, et changé entièrement la face de la Grèce. Qu'y avait-il donc dans tous les cœurs? Il n'y avait ni artifice ni raffinement de politique, mais une haine générale contre les âmes assez viles pour se vendre à ceux qui voulaient asservir la Grèce ou la corrompre: accepter des présens était alors un crime capital; quiconque en était convaincu subissait les peines les plus rigoureuses: nulle grâce, nul pardon à espérer. Alors, ni vos orateurs, ni vos généraux ne vendaient à l'ennemi ces occasions précieuses que la fortune fournit souvent aux hommes négligens et ennemis du travail, contre les hommes vigilans et pleins d'activité; alors, on ne vendait ni la concorde qui doit régner entre les Grecs, ni la défiance où ils doivent être des barbares et des tyrans, en un mot, rien de ce qui fait la sûreté des états. Mais aujourd'hui tout cela s'est vendu comme en plein marché; nous avons reçu en échange tous les maux qui ont affligé la Grèce et causé sa ruine. Quels sont ces maux? c'est de regarder avec envie ceux qui reçoivent l'or de l'étranger; c'est de rire, s'ils en conviennent; c'est de leur pardonner, s'ils en sont convaincus; c'est de haïr ceux qui s'élèvent contre des abus si révoltans: ce sont enfin tous les maux qui naissent de cet état de corruption et de vénalité. A ne considérer que le nombre de nos vaisseaux et de nos troupes, les revenus de l'état, nos munitions de guerre, et enfin tout ce qui constitue la force d'une ré-

publique, nous sommes aujourd'hui plus puissans que nous ne l'avons jamais été. Mais tous ces avantages ne sont pour nous d'aucun secours, d'aucun usage, d'aucune ressource, par la trahison de nos mercenaires.

C'est ce que vous voyez de vos propres yeux, sans avoir besoin de mon témoignage ; mais il n'en était pas ainsi du temps de nos ancêtres, et je vais vous le démontrer, en ne disant rien de mon chef, mais en rapportant seulement l'inscription qu'ils gravèrent sur une colonne de bronze, et qu'il posèrent dans la citadelle, non pour leur instruction (car ils n'avaient pas besoin de cette inscription pour faire leur devoir), mais pour la vôtre, afin que vous eussiez devant les yeux des monumens et des exemples de la vigilance et du zèle qu'on doit montrer en de pareilles circonstances. Que porte donc cette inscription? le voici : *Qu'Arthmius de Zélie, fils de Pythonax, soit tenu pour infâme et pour ennemi des Athéniens et de leurs alliés, lui et les siens;* on ajoute la cause de sa condamnation; *pour avoir apporté de l'or des Perses dans le Péloponèse.* Remarquez qu'on ne dit pas *dans Athènes.* Rentrez donc, au nom de Jupiter et de tous les dieux, rentrez en vous-mêmes, et considérez avec quelle sagesse, avec quelle dignité se conduisaient vos ancêtres. Parce qu'un certain Arthmius, né à Zélie, esclave du roi de Perse (car Zélie est une ville asiatique), avait, par l'ordre de son maître, apporté de l'or, non dans Athènes, mais dans le Péloponèse, ils le déclarent ennemi des Athéniens et de leurs alliés; ils le notent d'infamie lui et sa race; ils le flétrissent par une condamnation dont l'effet ne se bornait pas à une simple flétrissure; car quelle peine eût-ce été pour un Zélitain, d'être flétri dans Athènes? aussi n'était-ce pas là l'unique objet de la condamnation. Mais, comme il est écrit dans nos lois sur les peines capitales, *si le coupable échappe à la punition, que sa tête soit mise à prix;* on pouvait sans crime tuer Arthmius: *que l'infâme meure*, dit encore la loi; et par là elle absout celui qui aura donné la mort à un de ces infâmes. Nos ancètres se croyaient donc chargés de veiller au salut de la Grèce ; autrement, ils ne se seraient pas mis en peine, si on venait acheter ou corrompre des citoyens du Péloponèse ; ils n'auraient pas poussé la sévérité contre les corrupteurs, jusqu'à graver sur des colonnes l'arrèt de leur proscription. Il arrivait de là ce qui devait arriver en effet, que les Grecs imprimaient de la

terreur aux Barbares, et non les Barbares aux Grecs. Mais aujourd'hui les choses ont bien changé de face; car vous ne pensez pas comme vos ancêtres sur cet article et sur beaucoup d'autres. Comment cela, direz-vous? Eh! vous ne le savez que trop. Qu'ai-je besoin de vous reprocher ici toutes vos fautes? Les autres Grecs ne se gouvernent pas mieux que vous. Je me borne donc à dire que la conjoncture présente demande une attention extrême et un salutaire conseil: et quel conseil! Faut-il que je l'expose? Le voulez-vous? Ne vous en offenserez-vous pas? Greffier, lisez mon mémoire.

Le greffier lit ce que Démosthène propose; après quoi, l'orateur poursuit ainsi:

Au reste, j'admire la simplicité de certains Grecs qui nous disent, pour nous consoler, que Philippe n'a pas encore atteint le degré de puissance où étaient parvenus dernièrement les Lacédémoniens; que ceux-ci dominaient sur la mer et sur la terre; qu'ils avaient pour allié le roi de Perse; que rien ne pouvait leur résister, et qu'Athènes sut néanmoins abattre leur puissance, au lieu d'en être accablée. A cela, je réponds que notre siècle ne ressemble en rien aux siècles précédens; que, dans presque tous les genres, nous avons été plus loin que nos ancêtres; et qu'aucun art surtout n'a fait plus de progrès que l'art militaire. Autrefois, dit-on, les Lacédémoniens, et en général tous les Grecs, ne tenaient la campagne que quatre ou cinq mois, et pendant la belle saison. On entrait dans le pays ennemi, et après l'avoir ravagé avec des troupes qui, en grande partie, étaient composées de citoyens, on rentrait dans ses foyers. Telle était la simplicité de ces anciens temps, ou plutôt les sentimens d'honneur qui animaient les citoyens, que l'on ne connaissait ni la corruption, ni la vénalité. La guerre avait ses lois, et se faisait à force ouverte. Mais, aujourd'hui, vous voyez que les traîtres sont les auteurs de la plupart de nos désastres. Rien ne se décide plus par des batailles rangées ou par des combats. Vous savez que Philippe ne traîne plus après lui de lourdes phalanges, mais qu'à la tête d'un camp volant, composé de cavalerie légère et d'étrangers habiles à tirer de l'arc, il se porte rapidement partout où il veut. Tombant ensuite à l'improviste sur des peuples travaillés par des dissensions intestines, et voyant que,

retenus dans leurs murs par des défiances mutuelles, ils n'osent sortir pour le combattre, il fait avancer ses machines, et forme le siége de leurs villes. Je n'ajouterai pas qu'il ne met aucune différence entre l'hiver et l'été, et qu'il n'y a aucune saison qui soit pour lui celle du repos.

Instruits du caractère et de la conduite de votre ennemi, la raison vous dit qu'il ne faut pas attendre son entrée sur votre territoire, ni confondre cette guerre avec celle que vous faisiez autrefois aux Lacédémoniens avec la simplicité des anciens temps : cette erreur serait un écueil où se briserait le vaisseau de l'état ; mais il faut prévoir, du plus loin que vous pourrez, tous les événemens ; il faut agir contre l'ennemi ; il faut, par la terreur de vos préparatifs, le forcer à se tenir renfermé dans ses états, mais éviter avec soin toutes les batailles rangées : car la nature nous a fourni bien des moyens de lui faire avantageusement la guerre, si nous voulons enfin nous occuper de notre sûreté. La situation de son pays nous offre la facilité d'y porter le fer et la flamme, et d'en ravager la plus grande partie. Je ne parle pas de mille autres avantages que nous avons sur lui : mais il est plus exercé que nous dans l'art de livrer des batailles rangées.

Au reste, il ne suffit pas de vous pénétrer de toutes ces réflexions, et d'employer au-dehors, contre votre ennemi, la force des armes ; il faut encore le combattre ici par les sentimens de haine, dont vous devez armer votre cœur contre ceux qui parlent à cette tribune pour ses intérêts. Car, n'espérez jamais vaincre les ennemis du dehors, tant que vous n'aurez pas puni les ennemis domestiques, qui lui ont vendu leurs services. C'est pourtant, j'en atteste Jupiter et tous les dieux, ce que vous ne pouvez ni ne voulez faire ; mais vous en êtes venus à un tel point de folie ou d'extravagance, ou de.., je ne sais quel nom donner à votre conduite, car il m'est arrivé plus d'une fois de craindre qu'un démon, fatal à la république, ne la pousse dans l'abîme ; vous en êtes, dis-je, venus à un tel point, que, soit malignité, soit jalousie, soit amour de la raillerie, soit quelque autre motif, vous commandez à des mercenaires, dont quelques-uns même s'annoncent pour tels, de monter à la tribune ; et s'ils déchirent quelqu'un, vous riez de leurs invectives. Mais ce mal, quelque grand qu'il soit, n'est pas le plus grand encore : de tels hommes, qui le croirait, courent moins de

dangers en trahissant l'état, que les orateurs fidèles en le servant. Considérez pourtant à quels malheurs on s'expose, lorsqu'on prête l'oreille aux discours de tels hommes. Je ne rapporterai que des faits connus.

Les magistrats d'Olynthe étaient divisés en deux partis; les uns agissaient pour Philippe, auquel ils étaient dévoués; les autres, pour leurs concitoyens, qu'ils voulaient préserver de l'esclavage. Quels sont ceux qui ont perdu leur patrie? quels sont ceux qui ont livré la cavalerie, et qui ont causé par cette trahison la ruine d'Olynthe? Ce sont les partisans de Philippe, ces âmes vénales qui, tant que leur ville subsista, ne cessaient de calomnier et de noircir les orateurs les plus utiles à leur patrie, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à faire exiler Apollonide.

Les Olynthiens ne sont pas les seuls que ce pernicieux usage d'écouter les traîtres ait précipité dans les derniers malheurs. Voyez ce qui se passa dans Erétrie, lorsque le peuple, après avoir chassé Plutarque et les étrangers à sa solde, se vit maître et de la ville et de Porthmos. Les uns nous déféraient le gouvernement; les autres l'offraient à Philippe. Les malheureux Erétriens, écoutant de préférence, ou plutôt écoutant uniquement les partisans de Philippe, se laissèrent enfin persuader de proscrire leurs orateurs les plus zélés pour la patrie; après quoi, leur allié et leur ami, Philippe, envoie mille étrangers sous la conduite d'Hipponique, rase les murailles de Porthmos, établit trois tyrans dans la contrée, Hipparque, Automédon, et Clitarque. Lorsque les Erétriens, reconnaissant leur faute, voulurent secouer le joug, il les chassa deux fois de leur pays par des troupes étrangères, qu'il envoya, la première fois, sous la conduite d'Euryloque, et, la seconde, sous la conduite de Parménion. Et pourquoi s'étendre plus au long là-dessus. Ne sait-on pas que dans Orée, Philistide, Menippe, Socrate, Thoas et Agapée, qui sont aujourd'hui les maîtres dans la ville, agissaient ouvertement pour Philippe. Un certain Euphrée, que vous avez vu ici autrefois, faisait tous ses efforts pour maintenir la liberté de son pays et le préserver de la servitude; on ne saurait dire quels affronts et quels outrages il essuya de la part des Oritains. L'année qui précéda la prise d'Orée, ce fidèle citoyen ayant découvert les manœuvres de Philistide et de ses complices, les accusa de trahison devant le peuple. Une foule de factieux, sou-

doyés par Philippe, leur chorège et leur prytane, s'attroupent auprès d'Euphrée, et le traînent en prison comme perturbateur du repos public. Le peuple d'Orée, témoin de cette violence, au lieu de secourir Euphrée, et de châtier ses persécuteurs, ne témoignait aucune indignation contre eux, disait de son défenseur qu'il avait mérité le traitement qu'il essuyait, et se faisait un plaisir d'un tel spectacle. Les traîtres, parvenus à l'injuste puissance où ils aspiraient, l'employèrent à préparer la prise de leur ville, et consommèrent leur ouvrage. Si quelqu'un apercevait leur perfide manœuvre, il gardait le silence, frappé de terreur au souvenir du triste sort d'Euphrée : tel était enfin l'abattement général, qu'à la veille de la catastrophe, les Oritains n'osèrent élever la voix qu'au moment où les ennemis se présentèrent aux portes d'Orée. Alors, les uns défendaient la ville, les autres la trahissaient ; et, enfin, après que l'ennemi se fut rendu maître de la ville à la faveur de cette honteuse et criminelle trahison, les créatures de Philippe en devinrent les maîtres et les tyrans ; alors les bons citoyens qui avaient tenté de se défendre, eux et Euphrée, disposés à tout braver pour le salut de leur patrie, furent ou bannis, ou massacrés. Pour Euphrée, il se donna la mort, montrant par ce dernier acte de courage, que c'était la justice seule et l'amour de la patrie qui l'avaient armé contre Philippe.

Vous me demanderez peut-être avec étonnement, pourquoi les Olynthiens, les Erétriens, les Oritains écoutaient avec plus de plaisir les orateurs qui parlaient pour Philippe, que ceux qui parlaient pour la patrie : vous en trouverez la raison, en examinant votre propre conduite. C'est que les citoyens fidèles, qui veulent donner les meilleurs conseils, ne peuvent pas toujours, quand même ils le voudraient, dire des choses agréables; car il faut avant tout sauver l'état : au lieu que les traîtres n'ont qu'à flatter le peuple pour avancer les affaires de Philippe. Ainsi, quand les premiers, dans Olynthe et dans Orée, proposaient d'imposer une taxe, les seconds soutenaient qu'il n'en fallait pas ; quand les uns conseillaient de se préparer à la guerre, et de se tenir sur ses gardes, les autres, jusqu'au moment de la catastrophe, disaient qu'il ne fallait songer qu'à jouir de la paix ; et ainsi de tout le reste, pour ne pas entrer dans un plus grand détail. Ainsi les uns, pour donner à leurs auditeurs une satisfaction momentanée, leur tenaient des discours agréables; les autres, pour

prévenir les dangers de l'avenir, ouvraient des avis qui leur attiraient la haine; d'où il arrivait que les peuples, à la fin, abandonnaient tout, non par complaisance ui par ignorance, mais par découragement, dans la pensée que leurs affaires étaient entièrement désespérées. Voilà, j'en atteste Jupiter et Apollon, voilà le sort que j'appréhende pour vous, quand vous aurez reconnu que les réflexions tardives ne vous seront d'aucun secours; aussi je hais, j'abhorre ceux qui vous conduisent à ces extrémités; car, soit perfidie, soit imprudence, ils vous jetèront dans le désespoir! Aux dieux ne plaise que les choses en viennent là! et plutôt mourir mille fois que de sacrifier par une lâche condescendance pour Philippe quelques-uns de vos fidèles orateurs!

La belle récompense qu'ont reçue les Oritains d'avoir donné leur confiance aux amis de Philippe, et rejeté les conseils d'Euphrée! La belle récompense qu'ont reçue les Erétriens pour avoir renvoyé vos députés, et s'être livrés à un tyran qui les traite en esclaves, et ne leur épargne ni les verges ni les tortures! Voyez comme Philippe a su gré aux Olynthiens d'avoir mis Lasthène à la tête de leur cavalerie, et d'avoir chassé Apollonide! Ce serait une folie et une lâcheté d'être menacés d'un pareil avenir, et de vous conduire aussi mal que les autres peuples, de ne rien faire de ce qui convient, et de croire, sur la foi d'orateurs vendus à l'ennemi, qu'Athènes est d'une grandeur qui la met à l'abri de tous les revers. Quelle honte cependant d'avoir un jour à s'écrier apres quelque événement funeste! *Grand dieu, qui l'aurait cru? Qui se serait attendu à un pareil événement? Il fallait faire ceci et ceci, et ne pas faire cela ni cela.*

Les Olynthiens pourraient dire aujourd'hui ce qu'ils auraient dû faire ou ne pas faire pour se garantir de leur perte. Les Oritains pourraient le dire, ainsi que les Phocéens, ainsi que tous les peuples qui ont péri. Mais à quoi ces propos serviraient-ils? Tant qu'un navire quel qu'il soit, peut lutter encore contre les vagues, les matelots, le pilote, tout l'équipage, doivent avec ardeur concourir à la manœuvre, pour empêcher qu'on ne le fasse périr, soit à dessein, soit par imprudence; dès que les flots l'ont surmonté, tous les soins et tous les efforts deviennent inutiles. Nous, de même, tandis que nous subsistons encore, que nous avons des forces suffisantes, de grandes ressources, une haute réputation, que

ferons-nous? Il en est peut-être qui sont impatiens de le savoir. Eh! bien, je vais le dire, et même en proposer le décret, afin que vous le fassiez mettre à exécution, si vous l'approuvez. Je dis donc que nous devons commencer par nous mettre en défense, par nous munir de galères, de troupes et d'argent. En effet, quand même tous les autres Grecs présenteraient la tête au joug, vous, Athéniens, vous devriez combattre pour la liberté. Après ces préparatifs, faits aux yeux de toute la Grèce, animons alors les autres peuples; envoyons partout des députés; faisons connaître et nos résolutions et nos préparatifs aux habitans du Péloponèse, de l'île de Rhodes, de l'île de Chio, et même au roi de Perse, puisqu'il est aussi intéressé que nous à ne pas souffrir que Philippe subjugue tout. Si vos raisons persuadent, vous aurez des alliés qui, au besoin, partageront avec vous le péril et la dépense; sinon vous gagnerez au moins du temps. Et comme vous avez affaire à un seul homme, et non pas à tout un peuple, ce délai ne vous sera pas inutile, et nous sera aussi avantageux que le furent, l'année dernière, nos ambassades dans le Péloponèse, et les accusations que nous répandions contre Philippe, moi, Polyeucte, cet excellent citoyen, Hégésippe, Clytomarque, Lycurgue, et mes autres collègues: accusations qui arrêtèrent Philippe dans le cours de ses conquêtes, l'empêchèrent de se porter sur Ambracie, et de tenter une irruption dans le Péloponnèse.

Au reste, je ne prétends pas que si vous refusez toujours de vous armer pour notre défense, vous deviez engager les autres Grecs à prendre les armes. Car il serait ridicule de négliger le soin de vos propres affaires, et d'annoncer le plus vif intérêt pour celles des autres. Il serait ridicule de n'avoir vous-mêmes aucune inquiétude sur le présent, et d'alarmer les autres sur l'avenir. Aussi, n'est-ce pas là ce que je prétends; mais je dis qu'il faut payer les troupes que vous avez dans la Chersonèse, et leur envoyer les autres secours dont elles ont besoin. Il faut nous armer nous-mêmes les premiers, et après que nous aurons donné l'exemple, exciter, instruire, avertir les autres Grecs: cette conduite est la seule qui soit digne d'une république telle que la vôtre. Mais si vous croyez que Mégare et Chalcide sauveront la Grèce, tandis que vous éviterez tous les embarras et toutes les peines, vous êtes dans une grande erreur. Chacune de ces deux villes s'estimera trop heureuse, si elle peut seule-

ment se sauver elle-même ! C'est à vous seuls qu'il appartient de sauver la Grèce ; c'est un privilége honorable que vous ont laissé vos ancêtres, après l'avoir acquis par les plus grands, les plus nombreux et les plus illustres travaux. Mais si chacun de vous, occupé de ses goûts particuliers, reste dans l'inaction, et cherche les moyens de n'en point sortir, je lui déclare d'abord que vous ne trouverez personne qui agisse pour vous. Je crains ensuite que vous ne soyez réduits un jour à faire par nécéssité ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui de bonne grâce. Car enfin, s'il était des Grecs disposés à vous épargner la peine d'agir vous-mêmes, vous auriez eu le temps de les trouver, depuis tantd'années que vous vous obstinez à rester dans l'inaction : mais vous n'en trouverez pas, car il n'en existe point. Tel est l'avis, tel est le décret que je vous propose ; et, si vous le mettez à exécution, je pense que nos affaires peuvent encore se rétablir. Si d'autres ont un meilleur avis à proposer, qu'ils parlent, qu'ils vous communiquent leurs lumières. Fassent les dieux que le parti que vous embrasserez tourne à l'avantage et au bonheur de la république !

SOMMAIRE

DE LA DIXIÈME PHILIPPIQUE.

PHILIPPE poursuivait ses conquêtes dans la Thrace, et se disposait à assiéger Périnthe et Byzance ; il avait asservi l'Eubée : Démosthène monte à la tribune pour déterminer les Athéniens à réprimer l'ambition de cet ennemi infatigable. Cette harangue est, presque d'un bout à l'autre, une répétition des idées et des raisonnemens des précédentes. Démosthène y reproche aux Athéniens leur inaction et leur négligence ; il les anime contre Philippe, qui veut anéantir leur république, et contre les traîtres qui le secondent dans ses projets. Il réfute les citoyens qui exagéraient les avantages d'une paix illusoire.

On ne doit pas être surpris que Démosthène, obligé de rebattre la même matière, devant le même peuple qui avait toujours les mêmes défauts, qui tombait toujours dans les mêmes fautes, se soit répété quelquefois ; il est au contraire surprenant qu'il ait trouvé dans dix harangues, qui roulent toutes sur le même sujet, tant d'idées nouvelles et de nouveaux tours. Mais une chose qui doit surprendre, et qui est vraiment surprenante, c'est qu'après avoir attaqué les distributions du théâtre dans deux des Philippiques qui précèdent, il les défende dans celle-ci, et blâme ceux qui les attaquent. Je crois que le seul moyen d'excuser cet orateur de changer ici de sentiment et de langage, c'est de dire qu'ayant attaqué les distributions du théâtre dans les premiers discours, et s'étant aperçu, depuis, que le peuple voulait absolument les conserver, qu'elles occasionaient cependant entre les pauvres et les riches des altercations très-vives, dont l'état souffrait, l'amour du bien public le fait changer d'avis, et chercher des raisons pour persuader aux riches qu'ils ne doivent point envier aux pauvres les secours légers qu'il reçoivent de l'état. Il termine cette harangue par une invective éloquente contre Aristodème, un des orateurs partisans de Philippe. Cette Philippique fut prononcée la quatrième année de la CIX.e Olympiade, sous l'archonte Nicomaque.

ΚΑΤΑ ΦΙΛΙΠΠΟΥ

ΛΟΓΟΣ ΔΕΚΑΤΟΣ.

ΚΑΙ σπουδαῖα νομίζων, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, περὶ ὧν βουλεύεσθε, καὶ ἀναγκαῖα τῇ πόλει, πειράσομαι περὶ αὐτῶν εἰπεῖν, ἃ νομίζω συμφέρειν· οὐκ ὀλίγων δ' ὄντων ἁμαρτημάτων, οὐδ' ἐκ μικροῦ χρόνου συνειλεγμένων, ἐξ ὧν φαύλως ταῦτ' ἔχει, οὐδέν ἐστιν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν πάντων δυσκολώτερον εἰς τὸ παρὸν, ἢ ὅτι ταῖς γνώμαις ὑμεῖς ἀφεστήκατε τῶν πραγμάτων, καὶ τοσοῦτον χρόνον σπουδάζετε, ὅσον ἂν κάθησθε ἀκούοντες, ἢν προσαγγελθῇ τι νεώτερον· εἶτ' ἀπελθὼν ἕκαστος ὑμῶν, οὐ μόνον οὐδὲν φροντίζει περὶ αὐτῶν, ἀλλ' οὐδὲ μέμνηται.

Ἡ μὲν οὖν ἀσέλγεια καὶ πλεονεξία, ᾗ πρὸς ἅπαντας ἀνθρώπους Φίλιππος ἀεὶ χρῆται, τοσαύτη τὸ πλῆθος ἐστιν, ὅσην ἀκούετε· ὅτι δ' οὐκ ἔνι ταύτης ἐκεῖνον ἐπισχεῖν ἐκ λόγου καὶ δημηγορίας, οὐδεὶς ἀγνοεῖ δήπου· καὶ γὰρ εἰ μηδ' ἀφ' ἑνὸς τῶν ἄλλων τοῦτο μαθεῖν δύναιτό τις, ὡδὶ λογισάσθω· ἡμεῖς

DIXIÈME PHILIPPIQUE *

Persuadé que, dans la délibération actuelle, il est question des grands intérêts et des besoins pressans de la république, je vais tâcher, Athéniens, de vous dire ce qui me semble devoir être le plus utile pour vous. Si nous nous trouvons aujourd'hui dans un état fâcheux, il faut nous en prendre à nos fautes, qui, commencées depuis bien des années, continuent toujours. et dont la plus dangereuse encore, comme la plus difficile à corriger, est le peu d'attention que vous donnez aux affaires. Vous vous en occupez pendant le temps où, assis dans la place publique, vous écoutez tranquillement les nouvelles qu'on vous annonce; mais bientôt, de retour dans vos maisons, vous en détournez votre pensée, et n'en conservez pas même le souvenir.

Philippe, ainsi qu'on vous l'apprend de toutes parts, est d'une audace et d'une avidité sans bornes; et vous n'ignorez pas, sans doute, qu'on ne le réprimera jamais avec des paroles et des harangues. Pour vous en convaincre, il suffirait de con-

---

* C'est la dernière des quatre harangues appelées Philippiques. *Voy*. la traduction de M. Planche, page 283.

sidérer que, toutes les fois qu'il a fallu se défendre en discutant le droit, nous n'avons jamais succombé ni paru manquer de raisons. Oui, nous triomphons partout, nous l'emportons sur tous, quand il n'est question que de discours. Les affaires de Philippe en vont-elles pour cela plus mal, et les nôtres en vont-elles mieux? il s'en faut bien. Le monarque prend les armes, se met en marche, affronte tous les hasards; nous, contens de discuter nos droits, nous nous bornons, les uns à parler, les autres à écouter : de là qu'arrive-t-il? les actions, comme il est naturel, l'emportent sur les paroles; et les peuples examinent, non ce que nous avons dit ou pourrions dire de solide sur les injustices de ce prince, mais ce que nous faisons pour les arrêter : or, ce que nous faisons, ne peut sauver aucun de ceux qu'il opprime. En voilà assez sur cet objet; passons à d'autres.

Deux partis divisent toute la Grèce. Les uns ne veulent être ni tyrans ni esclaves, mais vivre égaux et indépendans sous des lois communes; les autres, jaloux de commander à leurs compatriotes, obéissent à quiconque peut les seconder dans leurs projets d'ambition. Les partisans du roi de Macédoine, qui aspirent chez eux à la domination suprême, ont réussi dans toutes les villes, et je ne sais si la vôtre n'est pas la seule où la démocratie conserve quelque apparence de vigueur. Les créatures du monarque l'emportent sur le parti contraire, par tous les moyens qui assurent le succès

οὐδαμοῦ πώποτε, ὅπου περὶ τῶν δικαίων εἰπεῖν ἐδέησεν, ἡττήθημεν, οὐδ' ἀδικεῖν ἐδόξαμεν, ἀλλὰ πάντων πανταχοῦ κρατοῦμεν, καὶ περίεσμεν τῷ λόγῳ. Ἆρ' οὖν διὰ ταῦτ' ἐκείνῳ φαύλως ἔχει τὰ πράγματα, ἢ τῇ πόλει καλῶς; πολλοῦ γε καὶ δεῖ· ἐπειδὰν γάρ, ὁ μέν, λαβὼν μετὰ ταῦτα βαδίζῃ τὰ ὅπλα, πᾶσι τοῖς οὖσιν ἑτοίμως κινδυνεύσων, ἡμεῖς δὲ καθώμεθα, οἱ μὲν εἰρηκότες τὰ δίκαια, οἱ δ' ἀκηκοότες, εἰκότως, οἶμαι, τὰ ἔργα τοὺς λόγους παρέρχεται, καὶ προσέχουσιν ἅπαντες, οὐχ οἷς εἴπομέν ποθ' ἡμεῖς δικαίοις, ἢ νῦν ἂν εἴποιμεν, ἀλλ' οἷς ποιοῦμεν. Ἔστι δὲ ταῦτα οὐδένα τῶν ἀδικουμένων σώζειν δυνάμενα. Οὐδὲν γὰρ δεῖ πλείω περὶ αὐτῶν λέγειν.

Τοιγάρτοι διεστηκότων εἰς δύο μέρη ταῦτα τῶν ἐν ταῖς πόλεσι· τῶν μέν, εἰς τὸ μήτε ἄρχειν βίᾳ βούλεσθαι μηδενός, μήτε δουλεύειν ἄλλῳ, ἀλλ' ἐν ἐλευθερίᾳ καὶ νόμοις ἐξ ἴσου πολιτεύεσθαι· τῶν δ', εἰς τὸ ἄρχειν μὲν τῶν πολιτῶν ἐπιθυμεῖν, ἑτέρῳ δ' ὑπακούειν, δι' ὅτου ποτ' ἂν οἴωνται τοῦτο δυνήσεσθαι ποιῆσαι· οἱ τῆς ἐκείνου προαιρέσεως, οἱ τυραννίδων καὶ δυναστειῶν ἐπιθυμοῦντες, κεκρατήκασι

πανταχοῦ· καὶ πόλις δημοκρατουμένη βεβαίως οὐκ οἶδ᾽ εἴ τίς ἐστι τῶν πασῶν λοιπὴ, πλὴν ἡ ὑμετέρα· καὶ κεκρατήκασιν οἱ δι᾽ ἐκείνου τὰς πολιτείας ποιούμενοι πᾶσιν, ὅσοις πράγματα πράττεται· πρώτῳ μὲν πάντων, καὶ πλείστῳ, τῷ τοὺς βουλομένους χρήματα λαμβάνειν, ἔχειν τὸν δώσοντα ὑπὲρ αὐτῶν· δευτέρῳ δὲ, καὶ οὐδὲν ἐλάττονι τούτου, τῷ δύναμιν τὴν καταστρεψομένην τοὺς ἐναντιουμένους αὐτοῖς, ἐν οἷς ἂν αἰτήσωσι χρόνοις, παρεῖναι. Ἡμεῖς δ᾽ οὐ μόνον τούτοις ὑπολειπόμεθα, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ἀνεγερθῆναι δυνάμεθα· ἀλλὰ μανδραγόραν πεπωκόσιν, ἤ τι φάρμακον ἄλλο τοιοῦτον, ἐοίκαμεν ἀνθρώποις· εἶτ᾽, οἶμαι (δεῖ γὰρ, ὡς ἐγὼ κρίνω, λέγειν τἀληθῆ), οὕτω διαβεβλήμεθα καὶ καταπεφρονήμεθα ἐκ τούτων, ὥστε τῶν ἐν αὐτῷ τῷ κινδυνεύειν ὄντων, οἱ μὲν ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας ἡμῖν ἀντιλέγουσιν, οἱ δ᾽ ὑπὲρ τοῦ ποῦ συνεδρεύσουσι· τινὲς δὲ καὶ καθ᾽ ἑαυτοὺς ἀμύνεσθαι μᾶλλον, ἢ μεθ᾽ ὑμῶν, ἐγνώκασι.

Τοῦ χάριν δὴ ταῦτα λέγω καὶ διεξέρχομαι; οὐ γὰρ ἀπεχθάνεσθαι, μὰ τὸν Δία καὶ πάντας τοὺς θεοὺς, προαιροῦμαι· ἀλλ᾽ ἵν᾽ ὑμῶν ἕκαστος, ὦ ἄνδρες

d'une entreprise. Le premier de ces moyens et le plus en usage, c'est qu'ils trouvent un homme prêt à leur fournir de l'argent pour engager dans leurs intérêts des âmes vénales. Un second avantage, et qui ne le cède pas au premier, c'est qu'ils ont à leurs ordres des troupes pour réduire leurs adversaires. Mais nous, outre que nous manquons de ces ressources, nous ne pouvons même nous réveiller de notre assoupissement, et il (*a*) semble que nous soyons plongés dans une léthargie profonde. De là (car il faut vous parler sans détour), de là le décri où nous sommes, décri si général, que parmi les peuples qui sont en péril, les uns nous disputent l'honneur du commandement, les autres le droit d'assigner le lieu de la conférence; quelques-uns enfin aiment mieux se défendre seuls qu'avec notre secours.

Et pourquoi entré-je dans ces détails désagréables? Jupiter et tous les dieux me sont témoins que, sans nulle intention de vous offenser, je veux vous faire comprendre que, dans le gouverne-

---

(*a*) *Il semble que nous soyons plongés dans une léthargie profonde;* en grec, *nous ressemblons à des gens qui ont pris un breuvage de mandragore, ou quelque autre breuvage.* La mandragore est une plante dont le jus assoupit.

ment des états, comme dans la conduite de la vie, les effets d'une négligence habituelle ne se font pas sentir à mesure qu'on néglige quelques objets particuliers, mais présentent à la fin un total effrayant.

Voyez Serrie et Dorisque : vous abandonnâtes, après la paix, ces deux places qui ne sont peut-être pas connues de plusieurs d'entre vous. C'est néanmoins la perte de ces deux villes, qu'on regardait alors comme peu importante, qui a entraîné la ruine de la Thrace et de Chersoblepte votre allié. Philippe, voyant que ce prince et ses états n'attiraient point votre attention et n'obtenaient de vous aucun secours, rasa Porthmos, et mit des tyrans dans l'Eubée pour tenir Athènes en respect. On lui a laissé prendre Porthmos; peu s'en faut qu'il n'ait pris Mégares. Indifférens à toutes ces entreprises du monarque, vous restâtes tranquilles, sans vous mettre en devoir de réprimer son ambition; il s'ouvrit par argent les portes d'Antrones, et peu de temps après il se rendit maître d'Orée. Je passe sous silence la prise de Phères, l'expédition d'Ambracie, les massacres d'Elide (1), et mille actes pareils. Mon dessein n'est pas de vous faire un dénombrement exact

Ἀθηναῖοι, τοῦτο γνῷ καὶ ἴδῃ, ὅτι ἡ καθ' ἡμέραν ῥᾳστώνη ϗ ῥαθυμία, ὥσπερ ἐν τοῖς ἰδίοις βίοις, οὕτω κἀν ταῖς πόλεσιν, οὐκ ἐφ' ἑκάστου τῶν ἀμελουμένων ποιεῖ τὴν αἴσθησιν εὐθέως, ἀλλ' ἐπὶ τῷ κεφαλαίῳ τῶν πραγμάτων ἀπαντᾷ.

Ὁρᾶτε Σέῤῥιον καὶ Δορίσκον· ταῦτα γὰρ πρῶτον ὠλιγωρήθη μετὰ τὴν εἰρήνην, ἃ πολλοῖς ὑμῶν οὐδὲ γνώριμά ἐστιν ἴσως· ταῦτα μέντοι τότε ἐαθέντα καὶ παροφθέντα ἀπώλεσε Θρᾴκην καὶ Κερσοβλέπτην σύμμαχον ὄντα ἕνα ὑμῶν. Πάλιν ταῦτ' ἀμελούμενα ἰδὼν, καὶ οὐδεμιᾶς βοηθείας τυγχάνοντα παρ' ὑμῶν, κατέσκαπτε Πορθμὸν, καὶ τυραννίδα ἀπαντικρὺ τῆς Ἀττικῆς ἐπετείχισεν ὑμῖν ἐν τῇ Εὐβοίᾳ. Ταύτης ὀλιγωρουμένης, Μέγαρα ἑάλω παρὰ μικρόν. Οὐδὲν ἐφροντίσατε, οὐδ' ἐπεστράφητε ἐπ' οὐδενὶ τούτων, οὐδ' ἐνεδείξασθε τοῦθ', ὅτι οὐκ ἐπιτρέψετε ταῦτα ποιεῖν αὐτῷ. Ἀντρῶνας ἐπρίατο, ϗ μετ' οὐ πολὺν χρόνον τὰ ἐν Ὠρεῷ πράγματ' εἰλήφει. Πολλὰ δὲ καὶ παραλείπω, Φερὰς, τὴν ἐπ' Ἀμβρακίαν ὁδὸν, τὰς ἐν Ἤλιδι σφαγὰς, ἄλλα μυρία· οὐ γὰρ, ἵν' ἐξαριθμήσωμαι τοὺς βεβιασμένους, καὶ τοὺς ἠδικημένους

ὑπὸ Φιλίππου, ταῦτα διεξῆλθον, ἀλλ' ἵνα τοῦθ' ὑμῖν ἐπιδείξω, ὅτι οὐ στήσεται, πάντας ἀνθρώπους ἀδικῶν, τὰ δ' ὑφ' αὑτῷ ποιούμενος Φίλιππος, εἰ μή τις αὐτὸν κωλύσει.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ πρὶν ἀκοῦσαι τοὺς ὑπὲρ τῶν πραγμάτων λόγους, εὐθέως εἰώθασιν ἐρωτᾷν· Τί οὖν χρὴ ποιεῖν; οὐχ ἵνα ἀκούσαντες ποιήσωσι· χρησιμώτατοι γὰρ ἂν ἦσαν ἁπάντων· ἀλλ' ἵνα τοῦ λέγοντος ἀπαλλαγῶσι. Δεῖ δ' ὅμως εἰπεῖν, ὅ, τι χρὴ ποιεῖν.

Πρῶτον μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῦτο παρ' ὑμῖν αὐτοῖς βεβαίως γνῶναι, ὅτι τῇ πόλει Φίλιππος πολεμεῖ, καὶ τὴν εἰρήνην λέλυκε· καὶ κακόνους μέν ἐστι καὶ ἐχθρὸς ὅλῃ τῇ πόλει καὶ τῷ τῆς πόλεως ἐδάφει, προσθήσω δὲ καὶ τοῖς ἐν τῇ πόλει θεοῖς, οἵπερ αὐτὸν ἐξολέσειαν· οὐδενὶ μέντοι μᾶλλον, ἢ τῇ πολιτείᾳ πολεμεῖ· οὐδ' ἐπιβουλεύει καὶ σκοπεῖ μᾶλλον οὐδὲν τῶν ἁπάντων, ἢ ὅπως ταύτην καταλύσῃ. Καὶ τοῦτ' ἐξ ἀνάγκης τρόπον τινὰ νῦν γε δὴ ποιεῖ· λογίζεσθε γάρ· ἄρχειν βούλεται· τούτου δ' ἀνταγωνιστὰς μόνους ὑπείληφεν ὑμᾶς. Ἀδικεῖ πολὺν ἤδη χρόνον, καὶ τοῦτ' αὐτὸς ἄριστα σύνοιδεν ἑαυτῷ·

de ses violences et de ses usurpations, mais de vous prouver qu'il ne cessera point d'outrager tous les Grecs et de tout envahir, si on ne l'arrête.

Il est des gens qui, avant que d'entendre de quoi il s'agit, s'empressent de demander : Que faut-il donc faire ? Rien ne serait plus louable, si c'était dans l'impatience d'en venir à l'exécution, mais c'est pour se délivrer de l'orateur. Quoi qu'il en soit, voici quel est mon avis.

Avant tout, ô Athéniens ! il faut vous persuader que Philippe a rompu la paix, et qu'il nous fait la guerre, qu'il a de mauvais desseins contre nous, qu'il en veut à notre ville, à son sol, j'ajouterai même à ses dieux tutélaires ; eh ! puissent ces dieux le perdre et se venger ! Mais c'est surtout à notre gouvernement qu'il en veut ; c'est à le détruire que tendent tous ses projets. Et c'est maintenant pour lui une sorte de nécessité d'agir contre vous. Car, raisonnons : il voudrait dominer ; or, comme il vous croit seuls capables de lui disputer l'empire, c'est vous seuls qu'il attaque depuis long-temps. Et il ne peut se dissimuler ses torts à votre égard,

puisque les places qu'il vous a prises, Amphipolis et Potidée, lui servent à couvrir ses frontières, et que, sans elles, il ne se croirait pas en sûreté dans son royaume. Il sait donc également, et qu'il cherche à vous perdre, et que vous pénétrez son dessein. Comme il ne vous juge pas dépourvus d'intelligence, il sent que vous n'avez que trop sujet de le haïr. Outre ces motifs, ajoutez encore qu'il ne peut ignorer que, quand même il s'emparerait de tout le reste, il ne sera jamais possesseur tranquille, tant que vous vivrez sous les lois de la démocratie; mais que, dans un revers de fortune, comme il peut lui en arriver, les peuples, qui ne le suivent maintenant que par force, se jeteront entre vos bras. Vous êtes portés par caractère, non à vous agrandir, non à usurper la domination, mais à empêcher qu'un autre ne l'usurpe, à l'en dépouiller, s'il s'en est saisi, et, en général, à traverser les projets des ambitieux, et à vouloir que tous les hommes soient libres. Philippe ne veut donc pas, et c'est raisonner en habile politique, non, il ne veut pas avoir continuellement à craindre de notre amour pour la liberté. Nous devons donc d'abord le regarder comme ennemi irréconciliable de tout gouvernement démocratique, et ensuite

οἷς γὰρ οὖσιν ὑμετέροις ἔχει χρῆσθαι, τούτοις ἅπαντα τἄλλα βεβαίως κέκτηται· εἰ γὰρ Ἀμφίπολιν καὶ Πολίδαιαν προεῖτο, οὐδ᾽ ἂν ἐν Μακεδονίᾳ μένειν ἀσφαλῶς ἡγεῖτο. Ἀμφότερα οὖν οἶδε, καὶ αὐτὸν ὑμῖν ἐπιβουλεύοντα, καὶ ὑμᾶς αἰσθανομένους· εὖ φρονεῖν δ᾽ ὑμᾶς ὑπολαμβάνων, δικαίως μισεῖν αὐτὸν ἡγεῖται. Πρὸς δὲ τούτοις τοσούτοις οὖσιν, οἶδεν ἀκριβῶς, ὅτι, οὐδ᾽ ἂν ἁπάντων τῶν ἄλλων γένηται κύριος, οὐδέν ἐστ᾽ αὐτῷ βεβαίως ἔχειν, ἕως ἂν ὑμεῖς δημοκρατῆσθε, ἀλλ᾽, ἐάν ποτε συμβῇ τι πταῖσμα (πολλὰ δ᾽ ἂν γένοιτο ἀνθρώπῳ), ἥξει πάντα τὰ νῦν βεβιασμένα, καὶ καταφεύξεται πρὸς ὑμᾶς· ἐστὲ γὰρ ὑμεῖς οὐκ αὐτοὶ πλεονεκτῆσαι καὶ κατασχεῖν ἀρχὴν εὖ πεφυκότες, ἀλλ᾽ ἕτερον λαβεῖν κωλῦσαι, καὶ τὸν ἔχοντ᾽ ἀφελέσθαι, καὶ ὅλως ἐνοχλῆσαι τοῖς ἄρχειν βουλομένοις, καὶ πάντας ἀνθρώπους εἰς ἐλευθερίαν ἐξελέσθαι δεινοί. Οὐκ οὖν βούλεται τοῖς αὐτοῦ καιροῖς τὴν παρ᾽ ὑμῶν ἐλευθερίαν ἐφεδρεύειν, οὐ κακῶς, οὐδ᾽ ἀργῶς ταῦτα λογιζόμενος. Πρῶτον μὲν δὴ τοῦτο δεῖ, ἐχθρὸν ὑπειληφέναι τῆς πολιτείας καὶ τῆς δημοκρατίας ἀδιάλλακτον ἐκεῖνον· δεύτερον δὲ, εἰδέναι σαφῶς, ὅτι πάνθ᾽,

ὅσα πραγματεύεται καὶ κατασκευάζεται νῦν, ἐπὶ τὴν ἡμετέραν πόλιν παρασκευάζεται· οὐ γὰρ οὕτως εὐήθης ἐστὶν ὑμῶν οὐδεὶς, ὥσθ' ὑπολαμβάνειν τὸν Φίλιππον, τῶν μὲν ἐν Θρᾴκῃ κακῶν (τί γὰρ ἂν ἄλλο τις εἴποι, Δρογγίλον, καὶ Καβύλην, καὶ Μάστειραν, καὶ ἃ νῦν φασὶν αὐτὸν ἔχειν), τούτων μὲν ἐπιθυμεῖν, καὶ ὑπὲρ τοῦ ταῦτα λαβεῖν, καὶ πόνους, καὶ χειμῶνας, καὶ τοὺς ἐσχάτους κινδύνους ὑπομένειν· τῶν δ' Ἀθήνησι λιμένων, καὶ νεωρίων, καὶ τριηρῶν, καὶ τῶν ἔργων τῶν ἀργυρείων, καὶ τοσούτων προσόδων, καὶ τόπων, καὶ δόξης, ὧν μήτ' ἐκείνῳ, μήτ' ἄλλῳ γένοιτο μηδενὶ, χειρωσαμένῳ τὴν πόλιν τὴν ἡμετέραν, κυριεῦσαι, οὐκ ἐπιθυμεῖν, ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὑμᾶς ἐάσειν ἔχειν, ὑπὲρ δὲ τῶν μελινῶν, καὶ τῶν ὀλυρῶν, τῶν ἐν τοῖς Θρᾳκίοις σιροῖς, ἐν τῷ βαράθρῳ χειμάζειν. Οὐκ ἔστι ταῦτα, ἀλλὰ κἀκεῖνα ὑπὲρ τοῦ τούτων γενέσθαι κύριος, καὶ τἄλλα πάντα πραγματεύεται.

Ταῦτα τοίνυν ἕκαστον εἰδότα καὶ γιγνώσκοντα παρ' αὑτῷ δεῖ, μὰ Δί', οὐ γράψαι κελεύειν πόλεμον τὸν τὰ βέλτιστα ἐπὶ πᾶσι δικαίοις συμβουλεύοντα· τουτο μὲν γάρ ἐστιν ὅτῳ πολεμήσετε λαβεῖν βουλομένων, οὐχ ἃ τῇ πόλει συμφέρει πράττειν· ὁρᾶτε

tenir pour certain que c'est contre Athènes qu'il dispose et dirige toutes ses batteries. Nul de vous, en effet, n'est assez simple pour croire que de misérables villages dans la Thrace (car de quel autre nom appeler Drongile, Cabyle, Mastire, et d'autres places dont maintenant on le dit maître), que de telles conquêtes fassent l'objet de ses vœux, et que pour elles il brave frimas, travaux, dangers. Quoi! les ports d'Athènes, ses arsenaux, ses navires, son territoire, toute cette splendeur et toute cette puissance, dont aux dieux ne plaise que ni lui ni aucun autre nous dépouille jamais! il les regarderait sans envie, il vous en laisserait possesseurs paisibles; et pour le seigle et le millet de la Thrace, il irait s'ensevelir dans des contrées affreuses, au milieu des glaces et des neiges! Non, il n'en est pas ainsi; mais c'est pour s'emparer de notre ville et de tous les avantages dont nous jouissons, qu'il agit dans la Thrace et ailleurs.

Pénétrés de cette vérité, n'allez pas, ô Athéniens! exiger d'un orateur, plein de zèle et de droiture, qu'il propose la guerre dans un décret : ce serait, non vouloir les intérêts de la république, mais chercher à qui vous en prendre si vous êtes mal-

heureux. En effet, si la première, la seconde, la troisième fois que Philippe viola les traités, qu'il a enfreints à plusieurs reprises, quelqu'un eût proposé, dans un décret, d'armer contre lui, et que ce prince eût secouru les Cardiens comme il fait à présent, sans qu'aucun de nous ait proposé de l'attaquer, n'exterminerait-on pas l'auteur d'un pareil décret? ne lui imputerait-on pas le secours donné aux Cardiens? Ne cherchez donc point un ministre que vous puissiez punir des injustices de Philippe, et livrer aux fureurs de ses créatures. Et quand une fois vous aurez de vous-mêmes résolu la guerre, alors, sans disputer davantage pour savoir si l'on devait prendre ce parti, défendez-vous avec la même ardeur que le prince vous attaque; fournissez à vos troupes de la Chersonèse de l'argent et d'autres secours; contribuez chacun de vos biens; ayez des troupes, des galères, de la cavalerie, des vaisseaux pour la transporter, en un mot tout ce que la guerre exige. Car votre conduite actuelle n'est pas raisonnable; et tout ce que Philippe peut souhaiter, c'est de vous voir toujours les mêmes, toujours indécis, vous épuisant toujours en dépenses inutiles, toujours embarrassés sur le choix de vos généraux, vous emportant tou-

γάρ· εἰ δι' ἃ πρῶτα παρεσπόνδησε Φίλιππος, ἢ δεύτερα, ἢ τρίτα (πολλὰ γάρ ἐστιν ἐφεξῆς), ἔγραψέ τις αὐτῷ πολεμεῖν, ὁ δ' ὁμοίως, ὥσπερ νῦν οὐ γράφοντος Ἀθηναίων οὐδενὸς πόλεμον, Καρδιανοῖς ἐβοήθει, οὐκ ἀνηρπασμένος ἂν ἦν ὁ ταῦτα γράψας, καὶ δι' αὐτό γε τοῦθ' ἅπαντες ᾐτιῶντο ἄν, αὐτὸν Καρδιανοῖς βεβοηθηκέναι; Μὴ τοίνυν ζητεῖτε ὅντινα, ἀνθ' ὧν Φίλιππος ἐξαμαρτάνει, μισήσετε, καὶ τοῖς παρ' ἐκείνου μισθαρνοῦσι διασπάσασθαι παραβαλεῖτε· μηδ' αὐτοὶ χειροτονήσαντες πόλεμον, βούλεσθε παρ' ὑμῖν αὐτοῖς ἐρίζειν, εἰ δέον, ἢ μὴ δέον ἡμᾶς τοῦτο πεποιηκέναι· ἀλλ', ὃν ἐκεῖνος πολεμεῖ τρόπον, τοῦτον ἀμύνεσθε· τοῖς μὲν ἀμυνομένοις ἤδη χρήματα καὶ τἄλλα, ὧν ἂν δέωνται, διδόντες, αὐτοὶ δ' εἰσφέροντες, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ κατασκευαζόμενοι στράτευμα, τριήρεις ταχείας, ἵππους, ἱππαγωγούς, καὶ τἄλλα, ὅσα εἰς πόλεμον· ἐπεὶ νῦν γε γέλως ἐστὶ ὡς χρώμεθα τοῖς πράγμασι, καὶ Φίλιππον δὲ αὐτὸν οἴομαι οὐδὲν ἂν ἄλλο, μὰ τοὺς θεούς, εὔξασθαι ποιεῖν τὴν πόλιν, ἢ ταῦτα, ἃ νῦν ποιεῖτε· ὑστερίζετε, ἀναλίσκετε, ὅτῳ παραδώσετε τὰ πράγματα ζητεῖτε, δυσχεραίνετε, ἀλλήλους αἰτιᾶσθε.

Ἀφ' ὅτου δὲ ταῦτα γίγνεται, ἐγὼ διδάξω, καὶ ὅπως παύσεται, λέξω. Οὐδὲν πώποτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν πραγμάτων ἐξ ἀρχῆς ἐνεστήσασθε, οὐδὲ κατεσκευάσασθε ὀρθῶς, ἀλλὰ τὸ συμβαῖνον ἀεὶ διώκετε· εἶτ' ἐπειδὰν ὑστερίσητε, παύεσθε· ἕτερον πάλιν, ἐὰν συμβῇ τι, παρασκευάζεσθε, καὶ θορυβεῖσθε. Τὸ δ' οὐχ οὕτως ἔχει· οὐκ ἔνεστι βοηθείαις χρωμένους οὐδὲν τῶν δεόντων πώποτε πρᾶξαι· ἀλλὰ κατασκευάσαντας δεῖ δύναμιν, καὶ τροφὴν ταύτῃ πορίσαντας, καὶ ταμίας, καὶ δημοσίους, καὶ, ὅπως ἔνι τὴν τῶν χρημάτων φυλακὴν ἀκριβεστάτην γενέσθαι, οὕτω ποιήσαντας, τὸν μὲν τῶν χρημάτων λόγον παρὰ τούτων λαμβάνειν, τὸν δὲ τῶν ἔργων παρὰ τοῦ στρατηγοῦ, καὶ μηδεμίαν πρόφασιν τοῦ πλεῖν ἄλλοσε, ἢ πράττειν ἄλλο τι, τῷ στρατηγῷ καταλείπειν. Ἂν δ' οὕτω ποιήσητε, καὶ τοῦτο ἐθελήσετε ὡς ἀληθῶς, ἄγειν εἰρήνην δικαίαν καὶ μένειν ἐπὶ τῆς αὐτοῦ Φίλιππον ἀναγκάσετε, ἢ πολεμήσετε ἐξ ἴσου· καὶ ἴσως ἄν, ἴσως, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὥσπερ ὑμεῖς νῦν πυνθάνεσθε, Τί ποιεῖ Φίλιππος καὶ ποῖ πορεύεται; οὕτως αὖ ἐκεῖνος φροντίσει, ποῖ ποτε ἡ τῆς πόλεως ἀπῆρκε δύναμις, καὶ ποῦ φανήσεται.

jours, et vous accusant les uns les autres. Remontons à la source du mal, et voyons le remède. Vous attendez à l'extrémité, et, jamais prêts quand il faut, vous ne marchez que quand vous apprenez un événement; vous arrivez trop tard, et vous retombez dans l'inaction. Autre événement qui survient; nouvelles mesures prises en tumulte. Mais ce n'est pas là le moyen de réussir. Non, vous ne ferez jamais rien à propos avec des milices levées à la hâte. Il faut avoir une armée sur pied, lui fournir des vivres et une caisse militaire, prendre des mesures pour que cette caisse soit bien régie, faire rendre compte à vos questeurs de l'administration des deniers, ainsi qu'à votre général des opérations de la campagne, sans lui laisser aucun prétexte d'aller ailleurs, ou de faire autre chose que ce qui lui est prescrit. Agissez sans délai conformément à ce plan, et vous forcerez le monarque à observer les conditions de la paix, à se renfermer dans la Macédoine, ou du moins vous le combattrez à forces égales. Vous demandez aujourd'hui : Que fait Philippe? où marche-t-il? Peut-être, Athéniens, peut-être demandera-t-il alors avec la même inquiétude : Où est descendue l'armée d'Athènes? où va-t-elle?

On ne peut suivre un tel plan, dira quelqu'un, sans qu'il n'en résulte de grandes dépenses, beaucoup de soins et de peines. Je l'avoue, et il n'est que trop vrai que la guerre entraîne de grands embarras : mais, en supputant les maux qui ne manqueront pas de fondre sur notre ville, si nous refusons de prendre le parti convenable, on verra qu'il est de notre avantage de nous y porter avec zèle. Oui, quand même un dieu (ici la parole d'aucun mortel ne pourrait suffire), quand même un dieu nous répondrait que, quoique vous restiez dans l'inaction et que vous abandonniez tout à Philippe, ce prince ne finira point par nous attaquer, il serait honteux cependant, j'en atteste tout l'Olympe, il serait indigne de la gloire de notre république, et des grands exploits de nos ancêtres, de sacrifier à notre repos la liberté de tous les autres Grecs. Pour moi, j'aimerais mieux mourir que de vous donner un pareil conseil. Si un autre vous le donne et qu'il vous persuade, à la bonne heure, n'armez point, abandonnez tout. Mais s'il n'est personne qui ne rejette ce lâche sentiment, si nous prévoyons tous que plus nous laisserons Philippe étendre ses conquêtes, plus nous trouverons en lui un ennemi puissant et redoutable ; pourquoi différer? Pourquoi temporiser? Attendons-nous, pour agir, que la nécessité nous presse?

Εἰ δέ τῳ δοκεῖ ταῦτα καὶ δαπάνης πολλῆς, καὶ πόνων πολλῶν, καὶ πραγματείας εἶναι, καὶ μάλα ὀρθῶς δοκεῖ· ἀλλ᾽ ἐὰν λογίσηται τὰ τῇ πόλει μετὰ ταῦτα γενησόμενα, ἐὰν ταῦτα μὴ ἐθέλῃ ποιεῖν, εὑρήσει λυσιτελοῦν τὸ ἑκόντας ποιεῖν τὰ δέοντα. Εἰ μὲν γάρ ἐστί τις ἐγγυητὴς ὑμῖν θεῶν (οὐ γὰρ ἀνθρώπων γε οὐδεὶς ἂν γένοιτο ἀξιόχρεως τηλικούτου πράγματος), ὡς, ἐὰν ἄγηθ᾽ ἡσυχίαν, καὶ ἅπαντα πρόησθε, οὐκ ἐπ᾽ αὐτοὺς ὑμᾶς τελευτῶν ἐκεῖνος ἥξει, αἰσχρὸν μέν, νὴ τὸν Δία καὶ πάντας τοὺς θεούς, καὶ ἀνάξιον ὑμῶν, καὶ τῶν ὑπαρχόντων τῇ πόλει, καὶ τῶν πεπραγμένων τοῖς προγόνοις, τῆς ἰδίας ῥᾳθυμίας ἕνεκα τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ἅπαντας εἰς δουλείαν προέσθαι. Καὶ ἔγωγ᾽ αὐτὸς τεθνάναι μᾶλλον ἂν, ἢ ταῦτ᾽ εἰρηκέναι, βουλοίμην. Οὐ μὴν ἀλλ᾽ εἴ τις ἄλλος λέγει, καὶ ὑμᾶς πείθει, ἔστω· μὴ ἀμύνεσθε, ἅπαντα πρόεσθε· εἰ δὲ μηδενὶ τοῦτο δοκεῖ, τοὐναντίον δὲ προΐσμεν ἅπαντες, ὅτι ὅσῳ ἂν πλειόνων ἐάσωμεν ἐκεῖνον γενέσθαι κύριον, τοσούτῳ χαλεπωτέρῳ καὶ ἰσχυροτέρῳ χρησόμεθα ἐχθρῷ, τί ἀναδυόμεθα; ἢ τί μέλλομεν; ἢ πότε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὰ δέοντα ποιεῖν ἐθελήσομεν; ὅταν, νὴ Δί᾽, ἀνάγκη τις ᾖ;

ἀλλ' ἣν μὲν ἄν τις ἐλευθέρων ἀνθρώπων ἀνάγκην εἴποι, οὐ μόνον ἤδη πάρεστιν, ἀλλὰ καὶ πάλαι παρελήλυθε· τὴν δὲ τῶν δούλων ἀπεύχεσθαι δήπου μὴ γενέσθαι δεῖ. Διαφέρει δὲ τί; ὅτι ἐστὶν ἐλευθέρῳ μὲν ἀνθρώπῳ μεγίστη ἀνάγκη ἡ ὑπὲρ τῶν γιγνομένων αἰσχύνη· καὶ μείζω ταύτης οὐκ οἶδα, ἥντινα ἂν εἴποι τις· δούλῳ δὲ, πληγαὶ, καὶ ὁ τοῦ σώματος αἰκισμός· ὃ μήτε γένοιτο, οὔτε λέγειν ἄξιον.

Τὸ μὲν τοίνυν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πρὸς τὰ τοιαῦτα ὀκνηρῶς διακεῖσθαι, ἃ δεῖ τοῖς σώμασι καὶ τοῖς οὖσι λειτουργῆσαι ἕκαστον, ἐστὶ μὲν οὐκ ὀρθῶς ἔχον· οὐδὲ πολλοῦ δεῖ· οὐ μὴν ἀλλ' ἔχει γέ τινα πρόφασιν ὅμως· τὸ δὲ μηδ' ὅσα ἀκοῦσαι δεῖ, μηδ' ὅσα βουλεύσασθαι προσήκει, μηδὲ ταῦτ' ἐθέλειν ἀκούειν, τοῦτ' ἤδη πᾶσαν ἐπιδέχεται κατηγορίαν. Ὑμεῖς τοίνυν οὔτ' ἀκούειν, πρὶν ἂν, ὥσπερ νῦν, αὐτὰ παρῇ τὰ πράγματα, οὔτε βουλεύεσθαι περὶ οὐδενὸς εἰώθατε ἐφ' ἡσυχίας· ἀλλ' ὅταν μὲν ἐκεῖνος παρασκευάζηται ἐφ' ὑμᾶς, ἀμελήσαντες τοῦ ποιεῖν τοῦτο καὶ ἀντιπαρασκευάζεσθαι, ῥᾳθυμεῖτε, καὶ ἐάν τι λέγῃ τις, ἐκβάλλετε· ἐπειδὰν δ' ἀπολωλὸς ἢ πολιορκούμενόν τι πύθησθε, τηνικαῦτ' ἀκροᾶσθε καὶ παρα-

Mais ce qui est vraiment une nécessité pour des hommes libres, nous presse depuis long-temps, et n'a plus besoin d'être attendu : loin de nous cette autre espèce de nécessité faite pour les seuls esclaves! Et en quoi l'esclave diffère-t-il ici de l'homme libre? Pour l'un, la nécessité la plus pressante, c'est l'appréhension du deshonneur, et je ne vois pas qu'on puisse en imaginer de plus forte : pour l'autre, c'est la crainte du châtiment. Puissiez-vous, Athéniens, ne jamais connaître cette dernière! il n'est pas même séant d'en parler.

Ne se porter qu'avec lenteur à aider la patrie de sa personne et de sa fortune, ce n'est pas une conduite louable : non, il s'en faut beaucoup; on peut néanmoins l'excuser par quelque prétexte. Mais ne vouloir rien entendre, ne point vouloir délibérer sur des objets essentiels, c'est une indifférence inexcusable. Vous ne nous écoutez, comme vous faites aujourd'hui, que quand le péril presse, et vous ne prenez jamais conseil à loisir. Lorsque Philippe arme contre vous, négligeant d'armer à son exemple, et de vous mettre en marche, vous restez oisifs, et vous fermez la bouche à l'orateur qui vous exhorte à sortir de votre inaction. Vous apprend-on le siége ou la prise d'une place, vous écoutez alors, vous armez à la hâte. Mais lorsque

vous refusiez de nous entendre, c'était le temps d'écouter nos discours, de prendre une résolution; et maintenant que vous demandez conseil, vous devriez être en campagne, faire tête à l'ennemi. Il arrive de là que, tout au contraire des autres hommes qui délibèrent pour prévenir le mal, vous ne délibérez que quand le mal est fait.

Il nous reste une ressource que nous avons trop négligée jusqu'à ce jour, et dont nous sommes encore à temps de profiter. La république a surtout besoin d'argent dans la conjoncture présente. Or, je remarque un concours de circonstances heureuses, dont nous pouvons tirer un grand parti. Les peuples [2] en qui le roi de Perse met sa confiance, et auxquels il reconnaît même avoir des obligations, mécontens de Philippe, agissent contre lui. D'ailleurs, le confident et l'agent (*a*) des desseins du roi de Macédoine sur la Perse, venant d'être arrêté, le monarque sera instruit de tout le mystère, non par nous dont le rapport pourrait être suspect, mais par celui même qui conduisait l'intrigue, et qui lui en révélera le secret. Il ajoutera donc foi aux alarmes que nous chercherons à lui donner, et nos députés n'auront plus à

(*a*) Ceci regarde l'eunuque Hermias, gouverneur d'Atarne en Mysie, avec lequel Philippe entretint de secrètes intelligences, méditant déjà la conquête de l'Asie, et ces grands projets qui furent exécutés par son fils Alexandre.

σκευάζεσθε. Ἦν δ᾽ ἀκηκοέναι μὲν καὶ βεβουλεῦσθαι τότε καιρὸς, ὅθ᾽ ὑμεῖς οὐκ ἠθελήσατε· πράττειν δὲ καὶ χρῆσθαι τοῖς παρεσκευασμένοις, νῦν ἡνίκ᾽ ἀκούετε. Τοιγαροῦν ἐκ τῶν τοιούτων ἐθῶν μόνοι τῶν πάντων ἀνθρώπων ὑμεῖς τοὐναντίον τοῖς ἄλλοις ποιεῖτε· οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι πάντες ἄνθρωποι πρὸ τῶν πραγμάτων εἰώθασι χρῆσθαι τῷ βουλεύεσθαι, ὑμεῖς δὲ μετὰ τὰ πράγματα.

Ὃ δὴ λοιπόν ἐστι, καὶ πάλαι μὲν ἔδει, διαφεύγει δ᾽ οὐδὲ νυν, τοῦτ᾽ ἐρῶ· οὐδενὸς τῶν ἁπάντων οὕτως, ὡς χρημάτων, δεῖ τῇ πόλει πρὸς τὰ νῦν ἐπιόντα πράγματα. Συμβέβηκε δ᾽ εὐτυχήματα ἀπὸ ταὐτομάτου, οἷς ἂν χρησώμεθα ὀρθῶς, ἴσως ἂν γένοιτο τὰ δέοντα· πρῶτον μὲν γὰρ, οἷς Βασιλεὺς πιστεύει, καὶ εὐεργέτας ὑπείληφεν αὑτοῦ, οὗτοι μισοῦσι καὶ πολεμοῦσι Φιλίππῳ· ἔπειθ᾽, ὁ πράττων καὶ συνειδὼς ἅπανθ᾽, ὅσα Φίλιππος κατὰ Βασιλέως παρασκευάζεται, οὗτος ἀνάρπαστος γέγονε, καὶ πάσας τὰς πράξεις Βασιλεὺς οὐχ ἡμῶν κατηγορούντων ἀκούσεται, οὓς ὑπὲρ τοῦ συμφέροντος ἂν ἡγήσαιτο τοῦ ἰδίου λέγειν, ἀλλὰ τοῦ πράξαντος αὐτοῦ καὶ διοικοῦντος· ὥστ᾽ εἶναι πιστὰς τὰς κατηγορίας, καὶ λοι-

πὸν λόγον εἶναι τοῖς παρ' ὑμῶν πρέσβευσιν, ὃν Βασιλεὺς ἥδιστα ἂν ἀκούσαιτο, ὡς τὸν ἀμφοτέρους ἀδικοῦντα κοινῇ τιμωρήσασθαι δεῖ, καὶ ὅτι πολὺ τῷ Βασιλεῖ φοβερώτερός ἐσθ' ὁ Φίλιππος, ἂν προτέροις ἡμῖν ἐπίθηται· εἰ γὰρ ἐγκαταλειπόμενοί τι πεισόμεθα ἡμεῖς, ἀδεῶς ἐπ' ἐκεῖνον ἤδη πορεύσεται. Ὑπὲρ δὴ τούτων ἁπάντων οἴομαι δεῖν ὑμᾶς πρεσβείαν ἐκπέμπειν, ἥτις τῷ Βασιλεῖ διαλέξεται, καὶ τὴν ἀβελτερίαν ἀποθέσθαι, δι' ἣν πολλάκις ἠλαττώθητε, ὁ δὴ βάρβαρος καὶ κοινὸς ἅπασιν ἐχθρὸς, καὶ ἅπαντα τὰ τοιαῦτα· ἐγὼ γὰρ ὅταν ἴδω τινὰ τὸν μὲν ἐν Σούσοις καὶ ἐν Ἐκβατάνοις δεδοικότα, καὶ κακόνουν εἶναι τῇ πόλει φάσκοντα, ὃς καὶ πρότερον συνεπηνώρθωσε τὰ τῆς πόλεως πράγματα, καὶ νῦν ἐπηγγέλλετο· εἰ δὲ μὴ ἐδέχεσθ' ὑμεῖς, ἀλλ' ἀπεψηφίζεσθε, οὐ τά γε ἐκείνου αἴτια· ὑπὲρ δὲ τοῦ ἐπὶ ταῖς θύραις ἐγγὺς οὑτωσὶ, ἐν μέσῃ τῇ Ἑλλάδι αὐξανομένου λῃστοῦ τῶν Ἑλλήνων, ἄλλο τι λέγοντα· θαυμάζω, καὶ δέδοικα τοῦτον, ὅστις ἂν ᾖ πότ', ἔγωγ', ἐπειδὴ οὐχ οὗτος Φίλιππον.

Ἔστι τοίνυν τι πρᾶγμα καὶ ἄλλο, ὃ λυμαίνεται τὴν πόλιν, ὑπὸ βλασφημίας ἀδίκου καὶ λόγων οὐ

lui tenir que des discours qu'il écoutera sans peine. Liguons-nous, lui diront-ils, contre un ennemi qui est aussi le vôtre : Philippe vous sera bien plus redoutable, lorsqu'il nous aura vaincus ; il marchera hardiment contre vous, si, faute de secours, nous venons à succomber. D'après ces motifs, ô Athéniens ! envoyons une ambassade au roi de Perse pour conférer avec lui, sans écouter ce qu'on répète depuis si long-temps, *c'est un barbare, c'est l'ennemi commun des Grecs ;* sans consulter, en un mot, ces vieux préjugés qui nous ont déjà nui plus d'une fois. Pour moi, quand je vois quelqu'un redouter un prince enfermé dans son palais de Suze et d'Ecbatane [3], prétendre qu'il a de mauvais desseins contre notre république, lui qui l'avait déjà aidée à se rétablir, et qui tout récemment encore lui offrait de grands avantages qu'elle pouvait accepter; quand je vois, dis-je, quelqu'un redouter ce monarque, et ne rien appréhender du brigand qui étend sa puissance dans le sein de la Grèce et jusqu'à nos portes, j'en suis surpris, et je crains un homme, quel qu'il puisse être, qui ne craint pas Philippe.

Mais [4] parlerai-je de ce qui est parmi nous un sujet inépuisable de querelles et d'altercations; de

ce qui fournit un prétexte à ceux qui voudraient se soustraire aux devoirs de citoyens; de ce qui est regardé comme un obstacle à ce que la république soit servie à propos, et qui cependant devrait contribuer à l'exactitude du service. Je tremble de toucher cet article; j'en parlerai cependant, d'autant plus que je me flatte de n'avoir rien à dire que de juste et d'avantageux pour l'état, et aux riches en faveur des pauvres, et aux pauvres en faveur des riches. Qu'on renonce, avant tout, à décrier sans raison, comme font quelques-uns, les distributions du théâtre [5], et qu'on cesse de craindre qu'elles ne puissent subsister qu'au détriment de la république. Cet usage, selon moi, doit être maintenu, comme propre à rétablir les affaires et à redonner une nouvelle force au corps entier de l'état. Suivez-moi, je vous en conjure. Je vais parler d'abord en faveur des pauvres.

Il n'y a pas long-temps que nos revenus ne montaient pas à plus de cent trente talens [6]; toutefois, nul de ceux qui pouvaient armer des vaisseaux, ou contribuer de leurs biens, ne se dispensait de subvenir pour sa part aux besoins de la patrie, sous prétexte que l'argent était rare. Nous avions des vaisseaux en mer, des fonds dans le tré-

προσηκόντων διαβεβλημένον· εἶτα τοῖς μηδὲν τῶν δικαίων ἐν τῇ πόλει βουλομένοις ποιεῖν πρόφασιν παρέχει· καὶ πάντων, ὅσα ἐκλείπει, δέον παρὰ (*) τοῦτο γίγνεσθαι, ἐπὶ τοῦθ' εὑρήσετε τὴν αἰτίαν ἀναφερομένην· περὶ οὗ πάνυ μὲν φοβοῦμαι λέγειν, οὐ μὴν ἀλλ' ἐρῶ· οἴομαι γὰρ ἕξειν καὶ ὑπὲρ τῶν ἀπόρων τὰ δίκαια ἐπὶ τῷ συμφέροντι τῆς πόλεως εἰπεῖν πρὸς τοὺς εὐπόρους, καὶ ὑπὲρ τῶν κεκτημένων τὰς οὐσίας πρὸς τοὺς καταδεεῖς, εἰ ἀνέλοιμεν ἐκ μέσου τὰς βλασφημίας, ἃς ἐπὶ τῷ θεωρικῷ ποιοῦνταί τινες, οὐχὶ δικαίως, καὶ τὸν φόβον, ὡς οὐ στήσεται τοῦτο ἄνευ μεγάλου τινὸς κακοῦ· οὗ οὐδὲν ἂν εἰς τὰ πράγματα μεῖζον εἰσενεγκαίμεθα, οὐδ' ὅ, τι κοινῇ μᾶλλον ἂν ὅλην ἐπιῤῥώσειε τὴν πόλιν. Οὑτωσὶ δὲ σκοπεῖτε· ἐρῶ δ' ὑπὲρ τῶν ἐν χρείᾳ δοκούντων εἶναι πρότερον.

Ἦν πότ' οὐ πάλαι παρ' ἡμῖν, ὅτ' οὐ προσῄει τῇ πόλει τάλαντα ὑπὲρ τριάκοντα καὶ ἑκατόν· καὶ οὐδεὶς ἦν τῶν τριηραρχεῖν δυναμένων, οὐδὲ τῶν εἰσφέρειν, ὅστις οὐκ ἠξίου τὰ καθήκοντα ἀφ' ἑαυτοῦ ποιεῖν, ὅτι χρήματα οὐ περιῆν· ἀλλὰ καὶ τριήρεις ἔπλεον, καὶ χρήματα ἐγίγνετο, καὶ πάντα ἐποιοῦμεν τὰ

(*) *Voy.* en cet endroit la traduction de l'éditeur.

δέοντα. Μετὰ ταῦτα ἡ τύχη, καλῶς ποιοῦσα, πολλὰ πεποίηκε τὰ κοινὰ, καὶ τετρακόσια ἀντὶ τῶν ἑκατὸν ταλάντων προσέρχεται, οὐδενὸς οὐδὲν ζημιουμένου τῶν τὰς οὐσίας ἐχόντων, ἀλλὰ καὶ προσλαμβανόντων· οἱ γὰρ εὔποροι πάντες ἔρχονται μεθέξοντες τούτου, καὶ καλῶς ποιοῦσι. Τί οὖν μαθόντες τοῦτο ὀνειδίζομεν ἀλλήλοις, καὶ προφάσει χρώμεθα τοῦ μηδὲν τῶν δεόντων ποιεῖν, πλὴν εἰ μὴ τῇ παρὰ τῆς τύχης βοηθείᾳ γεγονυίᾳ τοῖς ἀπόροις φθονοῦμεν, οὓς οὔτ' ἂν αἰτιασαίμην ἔγωγε, οὔτ' ἀξιῶ· οὐδὲ γὰρ ἐν ταῖς ἰδίαις οἰκίαις ὁρῶ τῶν ἐν ἡλικίᾳ πρὸς τοὺς πρεσβυτέρους οὕτω διακείμενον, οὐδ' οὕτως ἀγνώμονα, οὐδ' ἄτοπον τῶν ὄντων οὐδένα, ὥστε, εἰ μὴ ποιήσουσιν ἅπαντες, ὅσ' ἂν αὐτὸς, οὐ φάσκειν ποιήσειν οὐδὲν οὐδ' αὐτόν· καὶ γὰρ ἂν τοῖς τῆς κακώσεως εἴη νόμοις οὗτος τότε ἔνοχος· δεῖ γὰρ, οἶμαι, τοῖς γονεῦσι τὸν ὡρισμένον ἐξ ἀμφοτέρων ἔρανον, καὶ παρὰ τῆς φύσεως, καὶ παρὰ τοῦ νόμου, δικαίως φέρειν, καὶ ἑκόντα ὑποτελεῖν. Ὥσπερ τοίνυν ἑνὸς ἡμῶν ἑκάστου εἷς τίς ἐστι γονεὺς, οὕτω συμπάσης τῆς πόλεως κοινοὺς δεῖ γονέας τοὺς πολίτας ἡγεῖσθαι, καὶ προσήκει τούτους οὐχ ὅπως, ὧν ἡ πόλις δίδωσιν, ἀφελέσθαι τι, ἀλλ', εἰ καὶ μηδὲν

sor, et rien n'arrêtait nos projets. Depuis, grâce à la fortune, nos revenus ont augmenté : ils montent aujourd'hui à quatre cents talens; et, loin que les riches souffrent de cette augmentation, elle tourne à leur profit, puisqu'ils y participent, comme il est juste [7]. Pourquoi donc nous reprocher de part et d'autre un avantage qui est commun ? Serait-ce une raison pour les riches de ne pas remplir leurs devoirs de citoyens? ou envions-nous aux pauvres les secours que la fortune leur présente? Pour moi, je ne leur fais pas, et je ne crois pas qu'on doive leur faire un reproche des secours qu'ils reçoivent. Voit-on dans une famille les jeunes gens insulter à la faiblesse des vieillards? non, il n'en est aucun assez déraisonnable, assez ingrat, pour cesser de travailler, si chacun n'en fait autant que lui : un tel fils encourrait les peines portées par les lois contre les enfans dénaturés. Nous devons payer volontiers à nos parens la dette qui nous est justement imposée par la nature et par la loi [8]. Nous avons chacun un père; tous les citoyens en corps sont, en quelque manière, les pères communs de la république : c'est sous ce titre qu'on doit les considérer; et, loin de leur ôter ce que l'état leur distribue, il faudrait même, si ces

distributions manquaient, pourvoir d'ailleurs à leurs besoins. D'après ces idées, que les riches craignent d'abolir un usage qu'ils doivent maintenir par esprit de justice, je dis même pour leur propre avantage; puisque priver du nécessaire une partie des citoyens, c'est susciter beaucoup d'ennemis au gouvernement (*a*). Mais aussi les pauvres doivent faire cesser les justes plaintes et les appréhensions des riches ; car je vais parler en faveur des uns, comme j'ai fait en faveur des autres, et je dirai sans crainte ce que je pense. Il me semble qu'il n'est pas d'Athénien, qu'il n'est pas d'homme assez dur, assez cruel, pour être fâché qu'on soulage l'indigence par de légères distributions. Où est donc ici la difficulté, et qu'est-ce qui indigne les riches? c'est de voir s'introduire l'abus de prendre le fonds de ces distributions, non dans le trésor, mais dans la bourse des particuliers; c'est de voir l'orateur qui le propose, devenir tout-à-coup un homme illustre, un homme immortel, s'il n'avait à craindre que vos sentences, puisque, condamné hautement dans les assemblées par la voix du peuple, il est toujours absous par les suffrages secrets du même peuple [9]. Voilà ce qui rebute, voilà ce qui révolte: car enfin, Athéniens, il faut

(*a*) Le peuple n'est pas attaché au gouvernement, quelque beau, quelque avantageux qu'il soit d'ailleurs, quand il n'y jouit pas d'une subsistance aisée.

ἣν τούτων, ἄλλοθεν σκοπεῖν ὅπως μηδενὸς ὄντες ἐνδεεῖς περιοφθήσονται. Τοὺς μὲν τοίνυν εὐπόρους ταύτῃ χρωμένους τῇ γνώμῃ οὐ μόνον ἡγοῦμαι τὰ δίκαια ποιεῖν ἂν, ἀλλὰ καὶ τὰ λυσιτελῆ· τὸ γὰρ τῶν ἀναγκαίων τινὰς ἀποστερεῖν, κοινῇ κακόνους ἐστὶ ποιεῖν πολλοὺς ἀνθρώπους τοῖς πράγμασι· τοῖς δ' ἐν ἐνδείᾳ, δι' ὃ δυσχεραίνουσι τὸ πρᾶγμα οἱ τὰς οὐσίας ἔχοντες καὶ κατηγοροῦσι δικαίως, τοῦτ' ἀφελεῖν ἂν συμβουλεύσαιμι. Δίειμι δὲ, ὥσπερ ἄρτι, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ ὑπὲρ τῶν εὐπόρων, οὐ κατοκνήσας εἰπεῖν τἀληθῆ· ἐμοὶ γὰρ οὐδεὶς οὕτως ἄθλιος, οὐδ' ὠμὸς εἶναι δοκεῖ τὴν γνώμην, οὔκουν Ἀθηναίων γε, οἶμαι, ἀλλ' οὐδὲ τῶν ἄλλων, ὥστε λυπεῖσθαι ταῦτα λαμβάνοντας ὁρῶν τοὺς ἀπόρους καὶ τῶν ἀναγκαίων ἐνδεεῖς ὄντας. Ἀλλὰ ποῦ συντρίβεται τὸ πρᾶγμα, καὶ ποῦ δυσχεραίνεται; ὅταν ἀπὸ τῶν κοινῶν τὸ ἔθος ἐπὶ τὰ ἴδια μεταβιβάζοντας ὁρῶσί τινας, καὶ μέγαν μὲν ὄντα παρ' ὑμῖν εὐθέως τὸν λέγοντα, ἀθάνατον δ' ἕνεκ' ἀσφαλείας, ἑτέραν δὲ τὴν κρύβδην ψῆφον τοῦ φανερῶς θορύβου. Ταῦτ' ἀπιστίαν, ταῦτ' ὀργὴν ἔχει· δεῖ γὰρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δικαίως ἀλλήλοις τῆς πολιτείας κοι-

νωνεῖν· τοὺς μὲν εὐπόρους, εἰς μὲν τὸν βίον τὸν ἑαυτῶν ἀσφαλῶς ἔχειν νομίζοντας, καὶ περὶ τούτῳ μὴ δεδοικότας, εἰς δὲ τοὺς κινδύνους κοινὰ ὑπὲρ τῆς σωτηρίας τὰ ὄντα τῇ πατρίδι παρέχοντας· τοὺς δὲ λοιποὺς, τὰ μὲν κοινὰ, κοινὰ νομίζοντας καὶ μετέχοντας τὸ μέρος, τὰ δὲ ἑκάστου, ἴδια τοῦ κεκτημένου. Οὕτω καὶ μικρὰ πόλις μεγάλη γίγνεται, καὶ μεγάλη σώζεται. Ὡς μὲν οὖν εἴποι τις ἂν ἃ παρ' ἑκατέρων εἶναι δεῖ, ταῦτ' ἴσως ἐστίν· ὡς δὲ καὶ γένοιτ' ἂν ἐννόμως, διορθώσασθαι δεῖ. Τῶν δὲ παρόντων πραγμάτων καὶ τῆς ταραχῆς πολλὰ πόρρωθέν ἐστι τὰ αἴτια· ἃ εἰ βουλομένοις ὑμῖν ἀκούειν ἐστὶν, ἐθέλω λέγειν.

Ἐξέστητε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῆς ὑποθέσεως, ἐφ' ἧς ὑμᾶς οἱ πρόγονοι κατέλιπον· καὶ τὸ μὲν προΐστασθαι τῶν Ἑλλήνων, καὶ δύναμιν συνεστηκυῖαν ἔχοντας πᾶσι τοῖς ἀδικουμένοις βοηθεῖν, περίεργον ἐπείσθητε εἶναι καὶ μάταιον ἀνάλωμα ὑπὸ τῶν ταῦτα πολιτευομένων· τὸ δ' ἐν ἡσυχίᾳ διάγειν, καὶ μηδὲν τῶν δεόντων πράττειν, ἀλλὰ, προϊεμένους καθ' ἓν ἕκαστον, πάντα ἑτέρους ἐᾶσαι λαβεῖν, θαυμαστὴν εὐδαιμονίαν καὶ πολλὴν ἀσφάλειαν ἔχειν

que, dans une société républicaine, on se rende une justice mutuelle; il faut que, d'un côté, les riches jouissent pour eux-mêmes de leur fortune sans crainte et avec assurance, et qu'ils l'abandonnent à la patrie dans ses périls; que, de l'autre, les pauvres ne regardent comme biens communs que ceux qui le sont, et que, contens d'en recevoir leur part, ils sachent que le bien d'un particulier est à lui seul. C'est par-là qu'une république s'agrandit et se conserve. Tels sont à peu près les devoirs des pauvres et des riches. Mais pour que tout se fît dans l'ordre, il y aurait encore d'autres abus à réformer. Il est sans doute plusieurs causes et des causes fort anciennes de nos malheurs présens et de nos embarras actuels; je vais les exposer, si l'on veut m'entendre.

On a renversé le fondement sur lequel vos pères avaient bâti la grandeur d'Athènes. Certains ministres vous ont persuadé qu'être à la tête des Grecs, avoir une armée prête à secourir tous ceux qu'on opprime, ce n'était qu'une source de peines et de dépenses. On vous a fait croire que, vivre dans le repos, ne vous donner aucun soin, céder tout en détail, laisser d'autres s'emparer de tout, c'était pour notre république la vraie félicité, et le

moyen d'être à l'abri de tout péril. Un autre, en conséquence, s'est saisi de votre place : il est heureux, il est puissant, tout fléchit sous lui; et cela ne doit pas surprendre. Il voyait Lacédémone abattue par ses malheurs, Thèbes occupée de sa guerre avec la Phocide, Athènes ensevelie dans la mollesse, personne ne se mettre en devoir de lui disputer cette supériorité glorieuse qui, de tout temps avait fait la jalousie de nos principales républiques; il s'en est donc emparé comme d'un poste vacant. De là, profitant de la frayeur des autres peuples, il s'est fait un grand nombre d'alliés, s'est fortifié de plus en plus; et la situation de tous les Grecs est devenue enfin si fâcheuse, qu'on ne trouve pas même de remèdes à leurs maux. Vous, surtout, Athéniens, vous êtes dans une situation plus critique que les autres, non seulement parce que vous êtes de tous les peuples celui que Philippe menace davantage, mais encore celui qui néglige le plus les affaires. Si, en voyant les denrées et tous les objets de commerce affluer de toutes parts dans votre ville, vous croyez être heureux et n'avoir rien à craindre, détrompez-vous. Que, par cette abondance, on juge de la richesse d'une

οἴεσθε. Ἐκ δὲ τούτων παρελθὼν ἐπὶ τὴν τάξιν, ἐφ' ἧς ὑμῖν τετάχθαι προσῆκεν, ἕτερος, οὗτος εὐδαίμων, καὶ μέγας, καὶ πολλῶν κύριος γέγονεν, εἰκότως· πρᾶγμα γὰρ ἔντιμον καὶ μέγα καὶ λαμπρὸν, καὶ περὶ οὗ πάντα τὸν χρόνον αἱ μέγισται τῶν πόλεων πρὸς αὐτὰς διεφέροντο, Λακεδαιμονίων μὲν ἠτυχηκότων, Θηβαίων δὲ ἀσχόλων διὰ τὸν Φωκικὸν πόλεμον γενομένων, ἡμῶν δὲ ἀμελούντων, ἔρημον ἀνείλετο. Τοιγάρτοι, τὸ μὲν φοβεῖσθαι τοῖς ἄλλοις, τὸ δὲ συμμάχους πολλοὺς καὶ δύναμιν μεγάλην ἔχειν ἐκείνῳ περιγέγονε, καὶ τοσαῦτα πράγματα καὶ τοιαῦτα ἤδη περιέστηκε τοὺς Ἕλληνας ἅπαντας, ὥστε μηδ' ὅ, τι χρὴ συμβουλεύειν, εὔπορον εἶναι. Ὄντων δ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν παρόντων πραγμάτων πᾶσιν, ὡς ἐγὼ κρίνω, φοβερῶν, οὐδένες ἐν μείζονι κινδύνῳ τῶν πάντων εἰσὶν ὑμῶν, οὐ μόνον τῷ μάλιστα ὑμῖν ἐπιβουλεύειν Φίλιππον, ἀλλὰ καὶ τῷ πάντων ἀργότατα αὐτοὶ διακεῖσθαι. Εἰ τοίνυν τὸ τῶν ὠνίων πλῆθος ὁρῶντες καὶ τὴν εὐετηρίαν τὴν κατὰ τὴν ἀγορὰν, τούτοις κεκήλησθε, ὡς ἐν οὐδενὶ δεινῷ τῆς πόλεως οὔσης, οὔτε προσηκόντως, οὔτ' ὀρθῶς τὸ πρᾶγμα κρίνετε· ἀγορὰν μὲν γὰρ ἄν τις καὶ πανήγυριν

ἐκ ταύτων, ἢ φαύλως, ἢ καλῶς κατεσκευάσθαι κρίνοι· πόλιν δ', ἣν ὑπείληφεν, ὃς ἂν τῶν Ἑλλήνων ἄρχειν ἀεὶ βούλεται, μόνην ἂν ἐναντιωθῆναι, καὶ τῆς πάντων ἐλευθερίας προστῆναι, οὐ, μὰ Δί', ἐκ τῶν ὠνίων, εἰ καλῶς ἔχει, δοκιμάζειν δεῖ, ἀλλ' εἰ συμμάχων εὐνοίᾳ πιστεύει, καὶ τοῖς ὅπλοις ἰσχύει. Ταῦθ' ὑπὲρ τῆς πόλεως δεῖ σκοπεῖν, ἃ σφαλερῶς ὑμῖν καὶ οὐδαμῶς ἅπαντα καλῶς ἔχει.

Γνοίητε δ' ἂν, εἰ σκέψαισθε ἐκείνως· πότε μάλιστα ἐν ταραχῇ τὰ τῶν Ἑλλήνων γέγονε πράγματα; οὐδένα γὰρ χρόνον ἄλλον, ἢ τὸν νυνὶ παρόντα, οὐδ' ἂν εἷς εἴποι· τὸν μὲν γὰρ ἄλλον ἅπαντα, εἰς δύο ταῦτα διῄρητο τὰ τῶν Ἑλλήνων, Λακεδαιμονίους καὶ ὑμᾶς· τῶν δ' ἄλλων Ἑλλήνων οἱ μὲν ὑμῖν, οἱ δὲ ἐκείνοις ὑπήκουον· Βασιλεὺς δὲ καθ' αὑτὸν μὲν ἅπασιν ὁμοίως ἄπιστος ἦν, τοὺς δὲ κρατουμένους τῷ πολέμῳ προσλαμβάνων, ἄχρις οὗ τοῖς ἑτέροις ἐξ ἴσου ποιήσαι, διεπιστεύετο· ἔπειτ' οὐχ ἧττον αὐτὸν ἐμίσουν, οὓς σώσειε, τῶν ὑπαρχόντων ἐχθρῶν ἐξ ἀρχῆς· νῦν δὲ, πρῶτον μὲν Βασιλεὺς ἅπασι τοῖς Ἕλλησιν οἰκείως ἔχει, καὶ πάντων ἥκιστα ἡμῖν, ἂν τι μὴ νῦν ἐπανορθωσώμεθα· ἔπειτα προστασίαι πολλαὶ καὶ

foire ou d'un marché, à la bonne heure; mais pour une république qui a la réputation de s'opposer seule à quiconque veut dominer dans la Grèce, et de défendre en chef la liberté commune, ce n'est point, certes, par l'abondance des denrées et de tous les objets de commerce, mais par la force des armes, mais par le nombre et l'attachement de ses alliés, qu'on doit estimer sa puissance. Oui, c'est par cela qu'il faut juger d'une république, et c'est en cela que vous êtes le plus mal pourvus.

Pour vous en convaincre, examinez les temps où la nation fut agitée des plus grands troubles, et convenez qu'elle ne fut jamais plus divisée qu'elle ne l'est de nos jours. Autrefois, deux villes, Athènes et Lacédémone, partageaient toute la Grèce. Le reste des Grecs se rangeait sous les enseignes de l'une ou de l'autre. Le roi de Perse était également suspect à tous: les plus faibles auxquels il se joignait, ne lui restaient attachés que le temps nécessaire pour rétablir la balance [10]; après quoi, il n'était pas moins odieux aux peuples mêmes qui en avaient été secourus, qu'à ses plus anciens ennemis. Mais à présent, outre que ce prince est bien disposé pour les autres Grecs, et fort mal pour nous, à moins que nous ne changions à son égard, il s'élève de tous côtés plusieurs puissan-

ces qui aspirent toutes à la primauté. Les jalousies et les défiances réciproques ont divisé des peuples qui devraient être réunis. Chacun d'eux a ses intérêts à part, Argiens, Thébains, Corinthiens, Lacédémoniens, Arcadiens et nous. Or, de toutes les puissances qui partagent aujourd'hui la Grèce, la nôtre, s'il faut le dire, est celle dont les salles du sénat et les places publiques voient moins de ministres étrangers [11]. Et cela doit être, personne n'étant porté à conférer avec nous, ni par amitié, ni par confiance, ni par crainte. Je vous l'ai déjà dit, Athéniens, nous ne péchons pas que dans un seul et unique objet (la réforme serait alors facile); mais nos fautes sont anciennes et de toute espèce. Il en est une à laquelle toutes les autres se rapportent: je citerai celle-là seule, sans me permettre de détails, après vous avoir prié de ne pas vous offenser de ma sincérité.

On a vendu vos intérêts, à mesure que les occasions se sont offertes : vous jouissez du repos et de l'indolence, dont les douceurs vous flattent, vous empêchent de sévir contre les traîtres ; tandis que d'autres jouissent de vos prérogatives honorables. Il n'est pas nécessaire de tout dire; bornons-nous ici à ce qui regarde Philippe.

πανταχόθεν γίγνονται· καὶ τοῦ πρωτεύειν ἀντιποιοῦνται μὲν ἅπαντες, ἀφεστᾶσι δ᾽ ἔνιοι, καὶ φθονοῦσι, καὶ ἀπιστοῦσιν ἑαυτοῖς, οὐχ ὡς ἔδει, καὶ γεγόνασι καθ᾽ αὑτοὺς ἕκαστοι, Ἀργεῖοι, Θηβαῖοι, Κορίνθιοι, Λακεδαιμόνιοι, Ἀρκάδες, ἡμεῖς. Ἀλλ᾽ ὅμως εἰς τοσαῦτα μέρη καὶ τοσαύτας δυναστείας διῃρημένων τῶν Ἑλληνικῶν πραγμάτων, εἰ δεῖ τἀληθῆ μετὰ παῤῥησίας εἰπεῖν, τὰ παρ᾽ οὐδέσι τούτων ἀρχεῖα καὶ βουλευτήρια ἐρημότερα ἄν τις ἴδοι τῶν Ἑλληνικῶν πραγμάτων, ἢ τὰ παρ᾽ ὑμῖν, εἰκότως· οὔτε γὰρ φιλῶν, οὔτε πιστεύων, οὔτε φοβούμενος οὐδεὶς ὑμῖν διαλέγεται. Αἴτιον δὲ τούτων, οὐχ ἕν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι (ῥᾴδιον γὰρ ἂν ἦν ὑμῖν μεταθεῖναι), ἀλλὰ πολλὰ καὶ παντοδαπὰ ἐκ παντὸς ἡμαρτημένα τοῦ χρόνου, ὧν τὸ καθ᾽ ἕκαστον ἐάσας, ἕν, εἰς ὃ πάντα γε συντείνει, λέξω, δεηθεὶς ὑμῶν, ἂν λέγω τἀληθῆ μετὰ παῤῥησίας, μηδὲν ἀχθεσθῆναί μοι.

Ἐκπέπραται τὰ συμφέροντα ἐφ᾽ ἑκάστου τῶν καιρῶν, καὶ μετειλήφατε ὑμεῖς μὲν τὴν σχολὴν καὶ τὴν ἡσυχίαν, ὑφ᾽ ὧν κεκηλημένοι τοῖς ἀδικοῦσιν οὐ πικρῶς ἔχετε· ἕτεροι δὲ τὰς τιμὰς ἔχουσι. Καὶ τὰ μὲν ἄλλα οὐκ ἄξιον ἐξετάσαι νῦν· ἀλλ᾽ ἐπειδάν τι

τῶν πρὸς Φίλιππον ἐμπέσῃ, εὐθὺς ἀναστάς τις λέγει, ὡς οὐ δεῖ ληρεῖν οὐδὲ γράφειν πόλεμον, παραθεὶς εὐθέως ἑξῆς, τὸ τὴν εἰρήνην ἄγειν ὡς ἀγαθὸν, καὶ τὸ τρέφειν δύναμιν μεγάλην ὡς χαλεπὸν, καὶ διαρπάζειν τινὲς τὰ χρήματα βούλονται, καὶ ἄλλους λόγους, ὡς οἴονται ἀληθεστάτους, λέγουσιν.

Ἀλλὰ δεῖ δήπου, τὴν μὲν εἰρήνην ἄγειν οὐχ ὑμᾶς πείθειν, οἵ γε πεπεισμένοι κάθησθε, ἀλλὰ τὸν τὰ τοῦ πολέμου πράττοντα· ἂν γὰρ ἐκεῖνος πεισθῇ, τά γε ἀφ' ὑμῶν ὑπάρχει· νομίζειν δὲ δεῖ χαλεπὰ, οὐχ ὅσα ἂν εἰς σωτηρίαν δαπανῶμεν, ἀλλ' ἃ πεισόμεθ', ἂν ταῦτα μὴ ἐθέλωμεν ποιεῖν· καὶ τὸ διαρπασθήσεσθαι τὰ χρήματα τῷ φυλακὴν εὑρεῖν, δι' ἧς σωθήσεται, κωλύειν, οὐχὶ τῷ τοῦ συμφέροντος ἀποστῆναι. Καίτοι ἔγωγε ἀγανακτῶ καὶ αὐτὸ τοῦτο, εἰ τὰ μὲν χρήματα λυπεῖ τινὰς ὑμῶν εἰ διαρπασθήσεται, ἃ καὶ φυλάττειν καὶ κολάζειν τοὺς ἁρπάζοντας ἐφ' ὑμῖν ἐστί, τὴν δὲ Ἑλλάδα ἅπασαν ἐφεξῆς οὑτωσὶ Φίλιππος ἁρπάζων οὐ λυπεῖ, καὶ ταῦτ' ἐφ' ὑμᾶς ἁρπάζων.

Τί ποτ' οὖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸν μὲν οὕτω φανερῶς ἀδικοῦντα, καὶ πόλεις καταλαμβάνοντα, οὐ-

Vient-on à parler de ce prince, un des orateurs se lève, et dit qu'il ne faut point agir sans réflexion, ni proposer légèrement la guerre. *Que la paix, ajoute-t-il aussitôt, est agréable! Qu'il est fâcheux d'avoir à entretenir des troupes! On cherche à dissiper nos finances.* Ils vous tiennent encore d'autres discours fort sensés, à ce qu'ils s'imaginent.

Mais, sans doute, ce n'est pas vous, qui par vous-mêmes n'êtes déjà que trop pacifiques, qu'il faut exhorter à la paix, mais le prince qui ne cesse de commettre des hostilités; si on le persuade, plus d'obstacle de votre part. Et ce n'est pas ce que nous dépenserons pour nous défendre, que nous devons regarder comme fâcheux, mais ce que nous aurons à souffrir, si nous ne voulons rien dépenser. Enfin, c'est en prenant des moyens sûrs pour conserver nos finances, et non en abandonnant nos intérêts, que nous devons empêcher qu'elles ne se dissipent. Au reste, je suis étonné que des malversations qu'il vous est aisé de prévenir, et que vous serez toujours les maîtres de punir, alarment si fort certaines gens; tandis que Philippe, qui envahit successivement toute la Grèce pour tomber ensuite sur nous, ne les alarme pas.

D'où vient donc qu'aucun de ces gens-là, voyant cet homme commettre ouvertement des injustices

et s'emparer de nos places, ne l'accuse de violer la paix; et que, si nous vous conseillons de l'arrêter et de ne pas lui laisser le champ libre, ils nous reprochent de rallumer la guerre? Voici leur motif. Ils veulent faire rejeter les inconvéniens de la guerre (car elle en entraîne, oui, elle en entraîne beaucoup après elle) sur les orateurs qui se font une loi de vous donner les meilleurs avis. Ils pensent, en effet, que si, tous d'un commun accord, vous songiez à réprimer le roi de Macédoine, vous viendriez à bout de le vaincre, et qu'alors ils n'auraient plus à qui se vendre; mais que, si, dans les premières alarmes, vous en prenant à quelques-uns de nous, vous vous occupez de jugemens et de procès, eux qui seront les premiers à nous poursuivre, auront à la fois et plus de considération auprès du peuple, et l'argent du monarque; et que vous, Athéniens, vous punirez vos orateurs fidèles pour des contre-temps dont il faudrait punir les traîtres. Telles sont les espérances dont ils se flattent; voilà ce qui leur fait dire aujourd'hui qu'il en est parmi nous qui veulent rallumer la guerre. Mais je sais, moi, qu'avant qu'aucun Athénien songeât à proposer la guerre, Philippe a envahi plusieurs de nos places, et que, tout récemment encore, il a envoyé du secours aux rebelles de Cardie. Si cependant nous ne voulons point convenir qu'il nous fait la guerre, il serait le plus insensé des hommes

δεὶς πώποτε τοῦτον εἶπεν ὡς ἀδικεῖ καὶ πόλεμον ποιεῖ, τοὺς δὲ μὴ ἐπιτρέπειν, μηδὲ προΐεσθαι ταῦτα συμβουλεύοντας, τούτους πόλεμον ποιεῖν φασίν; ὅτι τὴν αἰτίαν τῶν ἐκ τοῦ πολέμου συμβησομένων δυσχερῶν (ἀνάγκη γάρ, ἀνάγκη πολλὰ λυπηρὰ ἐκ τοῦ πολέμου γίγνεσθαι), τοῖς ὑπὲρ ὑμῶν τὰ βέλτιστα λέγειν οἰομένοις ἅπαντες ἀναθεῖναι βούλονται. Ἡγοῦνται γάρ, ἐὰν μὲν ὑμεῖς ὁμοθυμαδὸν ἐκ μιᾶς γνώμης Φίλιππον ἀμύνησθε, κἀκείνου κρατήσειν ὑμᾶς, καὶ αὐτοῖς οὐκέτ' ἔσεσθαι μισθαρνεῖν· ἂν δ' ἀπὸ τῶν πρώτων θορύβων αἰτιασάμενοί τινας πρὸς τὸ κρίνειν τράπησθε, αὐτοὶ μὲν τούτων κατηγοροῦντες ἀμφότερ' ἕξειν, καὶ παρ' ὑμῖν εὐδοκιμήσειν, καὶ παρ' ἐκείνου χρήματα λήψεσθαι· ὑμᾶς δ' ὑπὲρ ὧν δεῖ παρὰ τούτων δίκην λαβεῖν, παρὰ τῶν ὑπὲρ ὑμῶν εἰρηκότων λήψεσθαι. Αἱ μὲν ἐλπίδες αἱ τούτων αὗται, καὶ τὸ κατασκεύασμα τὸ τῶν αἰτιῶν, ὡς ἄρα βούλονταί τινες πόλεμον ποιῆσαι· ἐγὼ δ' εὖ οἶδα, ὅτι οὐ γράψαντος Ἀθηναίων οὐδενὸς πόλεμον, καὶ ἄλλα πολλὰ Φίλιππος ἔχει τῶν τῆς πόλεως, καὶ νῦν εἰς Καρδίαν πέπομφε βοήθειαν. Εἰ μέντοι βουλόμεθ' ἡμεῖς μὴ προσποιεῖσθαι πολεμεῖν ἡμῖν ἐκεῖνον, ἀνοητότατος

πάντων ἂν εἴη, εἰ τοῦτ᾽ ἐξελέγχοι· ὅταν γὰρ οἱ ἀδικούμενοι ἀρνῶνται, τί τῷ ἀδικοῦντι προσήκει; Ἀλλ᾽ ἐπειδὰν ἐφ᾽ ἡμᾶς αὐτοὺς ἴῃ, τί φήσομεν τότε; ἐκεῖνος μὲν γὰρ οὐ πολεμεῖν, ὥσπερ οὐδὲ Ὠρείταις, τῶν στρατιωτῶν ὄντων ἐν τῇ χώρᾳ, οὐδὲ Φεραίοις πρότερον, πρὶν ἢ πρὸς τὰ τείχη προσβαλεῖν αὐτῶν, οὐδ᾽ Ὀλυνθίοις ἐξ ἀρχῆς, ἕως ἂν ἐν αὐτῇ τῇ χώρᾳ τὸ στράτευμα παρῆν ἔχων. Ἦ καὶ τότε τοὺς ἀμύνεσθαι κελεύοντας πόλεμον ποιεῖν φήσομεν; οὐκοῦν ὑπόλοιπον δουλεύειν· οὐ γὰρ ἄλλο γε οὐδὲν ἔνι.

Καὶ μὴν οὐδὲ ὑπὲρ τῶν ἴσων ὑμῖν τε καί τισι τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ἔσθ᾽ ὁ κίνδυνος· οὐ γὰρ ὑφ᾽ αὑτῷ ποιήσασθαι τὴν πόλιν βούλεται Φίλιππος ἡμῶν, οὔ, ἀλλ᾽ ὅλως ἀνελεῖν· οἶδε γὰρ ἀκριβῶς, ὅτι δουλεύειν μὲν ὑμεῖς οὔτ᾽ ἐθελήσετε, οὔτ᾽, ἂν ἐθέλητε, ἐπίστασθε· ἄρχειν γὰρ εἰώθατε· πράγματα δὲ παρασχεῖν αὐτῷ, ἂν καιρὸν λάβητε, πλείω τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ἁπάντων δυνήσεσθε· διὰ ταῦτα ὑμῶν οὐχὶ φείσεται, εἴπερ ἐγκρατὴς γενήσεται. Ὡς οὖν ὑπὲρ τῶν ἐσχάτων ἐσομένου τοῦ ἀγῶνος ὑμῖν, οὕτω προσήκει γιγνώσκειν, καὶ τοὺς πεπρακότας

de chercher à nous en convaincre. Quand l'offensé nie l'injure, est-ce, je vous prie, à l'offenseur de la constater? Mais, lorsqu'il marchera contre nous, que dirons-nous alors? Il dira, lui, qu'il ne nous fait pas la guerre. Il le disait dernièrement aux Oritains, lorsque ses soldats étaient dans leur pays; il l'avait dit auparavant aux habitans de Phères, avant qu'il fût devant leurs murailles; il le disait anciennement aux Olynthiens, jusqu'à ce qu'il fût tout près de leur ville à la tête d'une armée. Lorsqu'il sera à nos portes, dirons-nous encore de ceux qui nous exhortent à nous défendre, qu'ils rallument la guerre? Il ne nous reste donc qu'à subir le joug; car je ne vois pas de milieu.

Ajoutez, Athéniens, que vous avez de plus grands risques à courir que d'autres peuples. Philippe ne veut pas seulement asservir votre république, non, mais la détruire. Il conçoit que vous ne voulez pas obéir, et que vous ne le pourriez pas quand vous le voudriez, étant accoutumés à commander; il conçoit qu'à la première occasion vous pourriez lui susciter plus d'embarras que tous les Grecs ensemble. Aussi ne vous épargnera-t-il pas si une fois il devient le maître. Attendez-vous donc de sa part aux dernières extrémités; détestez et pu-

nissez les ministres qui lui sont vendus. Il n'est pas possible, non, il ne l'est pas que vous triomphiez des ennemis étrangers, avant que d'avoir puni vos ennemis domestiques qui sont à leurs gages. Trouvant toujours ces derniers dans votre chemin, toujours arrêtés par les obstacles qu'ils vous offrent, vous serez infailliblement prévenus par les autres.

D'ailleurs, pourquoi pensez-vous que Philippe vous outrage dès à présent? Eh! fait-il autre chose? Pourquoi vous effraie-t-il déjà par des menaces, tandis que du moins il cherche à séduire les autres peuples en affectant de les obliger? Par exemple, c'est après une foule de bons offices, qu'il a jeté les Thessaliens dans l'esclavage. Qui pourrait dire combien il trompa les malheureux Olynthiens, en débutant par leur donner Potidée, et en y ajoutant depuis un si grand nombre de faveurs? Maintenant encore, après avoir délivré les Thébains d'une guerre longue et difficile, il les amuse en leur soumettant la Béotie. Tous ces peuples, dont les uns ont déjà souffert ce que tout le monde sait, et dont les autres souffriront bientôt ce que le sort leur prépare, ont du moins joui d'abord de quelques avantages. Quant à vous, sans parler de ce que le monarque vous a pris pendant la guerre, en quoi ne vous a-t-il pas trompés jusque dans la conclusion de la paix? Que ne vous a-t-il pas ravi? Ne s'est il pas emparé de la Phocide et des Thermopyles? Dans la Thrace, ne s'est-il pas rendu maî-

αὐτοὺς ἐκείνῳ φανερῶς μισεῖν καὶ ἀποτυμπανίσαι· οὐ γάρ ἐστιν, οὐκ ἔστι τῶν ἔξω τῆς πόλεως ἐχθρῶν κρατῆσαι, πρὶν ἂν τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κολάσητε ἐχθρούς· ἀλλ᾽ ἀνάγκη τούτοις, ὥσπερ προβόλοις, προσπταίοντας ὑστερίζειν ἐκείνων.

Ἐπεὶ πόθεν οἴεσθε νῦν αὐτὸν ὑβρίζειν εἰς ὑμᾶς; οὐδὲν γάρ ἔμοιγε ἄλλο δοκεῖ ποιεῖν, ἢ τοῦτο, καὶ τοὺς μὲν ἄλλους εὖ ποιοῦντα, εἰ μηδὲν ἄλλο, ἐξαπατᾷν, ὑμῖν δὲ ἀπειλεῖν ἤδη. Οἷον Θετταλοὺς, πολλὰ δοὺς, ὑπηγάγετο εἰς τὴν νῦν παροῦσαν δουλείαν· οὐδ᾽ ἂν εἰπεῖν δύναιτο οὐδεὶς, ὅσα τοὺς ταλαιπώρους Ὀλυνθίους, πρότερον δοὺς Ποτίδαιαν ἐξηπάτησε, καὶ πολλὰ ἕτερα· Θηβαίους τὰ νῦν ὑπάγεται, τὴν Βοιωτίαν αὐτοῖς παραδοὺς, καὶ ἀπαλλάξας πολέμου πολλοῦ καὶ χαλεποῦ· ὥστε καρπωσάμενοί τινα ἕκαστοι τούτων πλεονεξίαν, οἱ μὲν ἤδη πεπόνθασιν, ἃ δὴ πάντες ἴσασιν· οἱ δ᾽ ὅ, τι ἄν ποτε συμβῇ πείσονται. Ὑμεῖς δὲ, ὧν μὲν ἀπεστέρησθε σιωπῶ· ἀλλ᾽ ἐν αὐτῷ τῷ τὴν εἰρήνην ποιήσασθαι πόσα ἐξηπάτησθε; πόσων ἀπεστέρησθε; οὐχὶ Φωκέας; οὐ Πύλας; οὐχὶ τὰ ἐπὶ Θρᾴ-

κης; Δορίσκον, Σέῤῥιον, τὸν Κερσοβλέπτην αὐτόν; οὐ νῦν Καρδίαν ἔχει, καὶ ὁμολογεῖ; τί ποτ᾽ οὖν ἐκείνως τοῖς ἄλλοις, καὶ ὑμῖν οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον προσφέρεται; ὅτι ἐν μόνῃ τῶν πασῶν πόλεων τῇ ἡμετέρᾳ ἄδεια ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν λέγειν δέδοται, καὶ λαβόντα χρήματα αὐτὸν ἀσφαλές ἐστι λέγειν παρ᾽ ὑμῖν, κἂν ἀφῃρημένοι τὰ ὑμέτερα αὐτῶν ἦτε. Οὐκ ἦν ἀσφαλὲς λέγειν ἐν Ὀλύνθῳ τὰ Φιλίππου, μὴ συνευπεπονθότων τῶν πολλῶν Ὀλυνθίων τῷ Ποτίδαιαν καρποῦσθαι· οὐκ ἦν ἀσφαλὲς λέγειν ἐν Θετλαλίᾳ τὰ Φιλίππου, μὴ συνευπεπονθότος τοῦ πλήθους τῶν Θετλαλῶν, τῷ τοὺς τυράννους ἐκβαλεῖν Φίλιππον αὐτοῖς, καὶ τὴν Πυλαίαν ἀποδοῦναι· οὐκ ἦν ἐν Θήβαις ἀσφαλὲς, πρὶν ἢ τὴν Βοιωτίαν ἀπέδωκε, καὶ τοὺς Φωκέας ἀνεῖλεν. Ἀλλ᾽ Ἀθήνησιν, οὐ μόνον Ἀμφίπολιν καὶ τὴν Καρδιανῶν χώραν ἀπεστερηκότος Φιλίππου, ἀλλὰ καὶ κατασκευάζοντος ἡμῖν ἐπιτείχισμα τὴν Εὔβοιαν, καὶ νῦν ἐπὶ Βυζάντιον παριόντος, ἀσφαλές ἐστι λέγειν ὑπὲρ Φιλίππου· καὶ γάρ τοι τούτων μὲν ἐκ πτωχῶν ἔνιοι ταχὺ πλούσιοι γεγόνασι, καὶ ἐξ ἀνωνύμων καὶ ἀδόξων ἔνδοξοι καὶ γνώριμοι· ὑμεῖς δὲ τοὐναντίον ἐκ μὲν ἐνδόξων ἄδοξοι· ἐκ δ᾽

tre de Dorisque, de Serrie, de la personne de Chersoblepte? Ne domine-t-il pas à présent dans Cardie, et ne s'en glorifie-t-il pas? Pourquoi donc cette différence de procédés à l'égard d'Athènes? c'est que, de toutes les villes grecques, la nôtre est la seule où il soit libre de parler pour les ennemis, et où le traître qui a reçu le salaire de sa trahison, puisse plaider, en toute sûreté, la cause de l'usurpateur devant ceux même qu'il dépouille. Il n'était pas sûr à Olynthe de parler pour Philippe, quand le peuple n'en avait reçu aucun service, et qu'il ne jouissait pas de Potidée. Il n'eût pas été sûr chez les Thessaliens de parler pour Philippe, avant qu'il eût chassé les tyrans, et qu'il les eût rétablis dans le droit amphictyonique. Il n'était pas sûr à Thèbes de parler pour ce prince, avant qu'il eût soumis la Béotie aux Thébains, et qu'il eût ruiné la Phocide. Mais, dans Athènes, quoique Philippe vous ait enlevé Amphipolis et Cardie, quoiqu'il se soit fortifié dans l'Eubée pour tenir l'Attique en respect, et que même, à présent, il marche contre Byzance, il est toujours sûr à nos orateurs de parler pour lui. Que dis-je? c'est par là qu'on a vu les partisans de ce prince, d'obscurs et de pauvres qu'ils étaient, devenir tout-à-coup riches et fameux, et qu'au contraire votre richesse s'est changée en indigence, et votre gloire en op-

probre. Car, je le répète, c'est dans le nombre des alliés, c'est dans la confiance et l'attachement des peuples que je fais consister la richesse d'une république; richesse essentielle dont vous êtes absolument dépourvus. Grâce à cette indifférence qui vous fait négliger vos vraies ressources, et qui ruine vos affaires, Philippe est devenu heureux et puissant, formidable aux Grecs et aux Barbares; tandis que vous êtes décriés, abandonnés; somptueux, il est vrai, et magnifiques dans vos marchés, mais dignes de risée et de mépris dans vos armemens. Je remarque, au reste, que plusieurs de nos orateurs ne prennent pas pour eux-mêmes les conseils qu'ils vous donnent : ils vous exhortent à demeurer en repos, quoique vous soyez attaqués, eux qui ne peuvent s'y tenir au milieu de nous, quoiqu'on ne les attaque pas.

En effet, Aristodème (12), si l'on vous demandait, toute invective à part, pourquoi, sachant bien (c'est une vérité que personne n'ignore) que la vie des hommes privés est libre, sûre et tranquille, au lieu que celle des hommes publics est pleine de soins, de traverse et de périls; pourquoi, dis-je, vous préférez les dégoûts et les dangers de l'une, aux douceurs et à la sûreté de l'autre; qu'auriez-vous à répondre ? Quand même je vous passerais ce que vous pourriez dire de plus raisonnable, que c'est l'amour de la gloire qui vous

εὐπόρων ἄποροι· πόλεως γὰρ ἔγωγε πλοῦτον ἡγοῦμαι συμμάχους, πίστιν, εὔνοιαν, ὧν ἁπάντων ἐστὲ ὑμεῖς ἄποροι· ἐκ δὲ τοῦ τούτων ὀλιγώρως ὑμᾶς ἔχειν, καὶ ἐᾶν τοῦτον τὸν τρόπον τὰ πράγματα φέρεσθαι, ὁ μὲν εὐδαίμων, καὶ μέγας, καὶ φοβερὸς ἐστι πᾶσι τοῖς Ἕλλησι καὶ Βαρβάροις· ὑμεῖς δ' ἔρημοι, καὶ ταπεινοὶ, τῇ μὲν κατὰ τὴν ἀγορὰν εὐετηρίᾳ λαμπροὶ, τῇ δ' ὧν προσῆκε παρασκευῇ καταγέλαστοι. Οὐ τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον περί τε ὑμῶν καὶ περὶ αὐτῶν ἐνίους τῶν λεγόντων ὁρῶ βουλευομένους· ὑμᾶς μὲν γὰρ ἡσυχίαν ἄγειν φασὶ δεῖν, κἄν τις ὑμᾶς ἀδικῇ· αὐτοὶ δ' οὐ δύνανται παρ' ὑμῖν ἡσυχίαν ἄγειν, οὐδενὸς αὐτοὺς ἀδικοῦντος.

Καίτοι λοιδορίας χωρὶς, εἴ τις ἔροιτό σε· Εἰπέ μοι· τί δὴ, γινώσκων ἀκριβῶς, Ἀριστόδημε (οὐδεὶς γὰρ τὰ τοιαῦτ' ἀγνοεῖ), τὸν μὲν τῶν ἰδιωτῶν βίον ἀσφαλῆ, καὶ ἀπράγμονα, καὶ ἀκίνδυνον ὄντα, τὸν δὲ τῶν πολιτευομένων φιλαίτιον, καὶ σφαλερὸν, καὶ καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἀγώνων καὶ κακῶν μεστὸν, οὐ τὸν ἡσύχιον καὶ ἀπράγμονα, ἀλλὰ τὸν ἐν τοῖς κινδύνοις αἱρῇ; τί ἂν εἴποις; εἰ γὰρ, ὃ βέλτιστον εἰπεῖν ἂν ἔχοις, τοῦτό σοι συγχωρήσαιμεν ἀληθὲς λέγειν, ὡς ὑπὲρ φιλοτιμίας καὶ δόξης πάντα ταῦτα ποιεῖς,

θαυμάζω, τί δήποτε, σαυτῷ μὲν ὑπὲρ τούτων ἅπαντα ποιητέον εἶναι νομίζεις, καὶ πονητέον καὶ κινδυνευτέον, τῇ πόλει δὲ προέσθαι ταῦτα διὰ ῥᾳθυμίαν συμβουλεύεις; οὐ γὰρ ἐκεῖνό γ᾽ ἂν εἴποις, ὡς σὲ μὲν ἐν τῇ πόλει δεῖ τινὰ φαίνεσθαι, τὴν πόλιν δ᾽ ἐν τοῖς Ἕλλησι μηδενὸς ἀξίαν εἶναι. Καὶ μὴν οὐδ᾽ ἐκεῖνό γε ὁρῶ, ὡς τῇ πόλει μὲν ἀσφαλὲς τὸ τὰ αὑτῆς πράττειν, σοὶ δὲ ἐπικίνδυνον, εἰ μηδὲν τῶν ἄλλων πλεῖον περιεργάσῃ· ἀλλὰ τοὐναντίον· σοὶ μὲν, ἐξ ὧν ἐργάζῃ καὶ περιεργάζῃ, τοὺς ἐσχάτους ὄντας κινδύνους, τῇ πόλει δὲ ἐκ τῆς ἡσυχίας. Ἀλλὰ, νὴ Δία, παππῴα καὶ πατρῴα δόξα σοὶ ὑπάρχει, ἣν αἰσχρόν ἐστιν, ἐν σοὶ καταλῦσαι· τῇ πόλει δ᾽ ὑπῆρξεν ἀνώνυμα καὶ φαῦλα τὰ τῶν προγόνων; ἀλλ᾽ οὐδὲ τοῦθ᾽ οὕτως ἔχει· σοὶ μὲν γὰρ ἦν κλέπτης ὁ πατὴρ, εἴπερ ἦν ὅμοιός σοι· τῇ πόλει δ᾽ ἡμῶν, ὡς πάντες ἴσασιν οἱ Ἕλληνες, δὶς ἐκ των μεγίστων κινδύνων ὑπὸ τῶν προγόνων ἡμῶν σεσωσμένοι. Ἀλλὰ γὰρ οὐκ ἴσως, οὐδὲ πολιτικῶς, ἔνιοι τὰ καθ᾽ ἑαυτοὺς καὶ τὰ κατὰ τὴν

animе, je verrais encore avec surprise qu'un homme persuadé que, pour ce motif, il doit tout faire, tout souffrir, hasarder tout, conseillât aux Athéniens de se couvrir d'infamie en se livrant à la mollesse. Vous ne direz point, sans doute, que vous devez tenir un rang dans Athènes, et qu'Athènes n'en doit tenir aucun dans la Grèce. Je ne vois pas non plus que, pour sa sûreté, la république ne doive se mêler que de ses affaires propres, et que vous, pour la vôtre, vous deviez vous ingérer dans les affaires d'autrui. Je vois, au contraire, que vous courez à votre perte, vous, parce que vous en faites trop, et la république, parce qu'elle n'en fait point assez. Direz-vous, enfin, que vous avez reçu de votre père et de vos aïeux une gloire que vous ne pouvez laisser éteindre sans honte, et que les ancêtres d'Athènes ne lui ont transmis que des exploits obscurs et peu importans? Non, il n'en est pas ainsi. Votre père était un fripon, s'il vous ressemblait : et les ancêtres de la république! ils ont été tels que le savent tous les Grecs sauvés deux fois (*a*) par eux des plus grands périls. Quelques-uns de vos ministres, ô

(*a*) *Deux fois*, à Marathon et à Salamine.

Athéniens! voient donc d'un autre œil leurs intérêts et les vôtres; ils n'agissent ni en bons patriotes, ni en hommes justes. Est-il juste, en effet, que des gens échappés des prisons se méconnaissent; et qu'une république qui, par le passé, commandait à tous les Grecs, et jouissait parmi eux de la prééminence, soit aujourd'hui dégradée et avilie?

Quoique j'eusse encore bien des choses à dire sur plus d'un objet, je m'arrête; d'autant plus que ce n'est pas faute de paroles que nos affaires dépérissent depuis long-temps, mais parce que, après avoir entendu et unanimement approuvé les bons conseils, vous écoutez aussi favorablement les discours des traîtres qui s'étudient à les combattre et à les détruire. Vous les connaissez néanmoins, ces traîtres; vous distinguez, au premier coup d'œil, ceux que l'or de Philippe fait parler, d'avec ceux qui n'ont d'autre intérêt que celui de l'état: et si vous écoutez les ministres qui se vendent, c'est afin de pouvoir vous en prendre, dans vos contretemps, aux orateurs intègres, tourner la chose en raillerie ou en invective, et par là vous dispenser de faire ce qui convient.

Voilà des vérités utiles que le pur zèle me dicte:

πόλιν πολιτεύονται· πῶς γάρ ἐστιν ἴσον, τούτων μέν τινας ἐκ τοῦ δεσμωτηρίου προϊόντας ἑαυτοὺς ἀγνοεῖν, τὴν πόλιν δ', ἣ προειστήκει τῶν ἄλλων Ἑλλήνων τέως, καὶ τὸ πρωτεῖον εἶχε, νῦν ἐν ἀδοξίᾳ πάσῃ καὶ ταπεινότητι καθεστάναι;

Πολλὰ τοίνυν ἔχων ἔτι ϗ περὶ πολλῶν εἰπεῖν, παύσομαι· ϗ γὰρ οὐ λόγων ἐνδείᾳ μοι δοκεῖ τὰ πράγματα, οὔτε νῦν, οὔτ' ἄλλοτε πώποτε φαύλως ἔχειν· ἀλλ' ὅταν πάντ' ἀκούσαντες ὑμεῖς τὰ δέοντα, καὶ ὁμογνώμονες, ὡς ὀρθῶς λέγεται, γενόμενοι, τῶν λυμαίνεσθαι καὶ διαστρέφειν ταῦτα βουλομένων ἐξ ἴσου κάθησθε ἀκροώμενοι, οὐκ ἀγνοοῦντες αὐτούς (ἴστε γὰρ εὐθὺς ἰδόντες ἀκριβῶς, τίς μισθοῦ λέγει, καὶ ὑπὲρ Φιλίππου πολιτεύεται, καὶ τίς ὡς ἀληθῶς ὑπὲρ τῶν βελτίστων), ἀλλ' ἵν' αἰτιασάμενοι τούτους, καὶ τὸ πρᾶγμα εἰς γέλωτα καὶ λοιδορίαν ἐμβαλόντες, μηδὲν αὐτοὶ τῶν δεόντων ποιῆτε.

Ταῦτ' ἐστὶ τἀληθῆ μετὰ πάσης παῤῥησίας, ἁπλῶς εὐνοίᾳ, τὰ βέλτιστα εἰρημένα, οὐ κολακείας, καὶ

βλάβης, καὶ ἀπάτης λόγος μεστὸς, ἀργύριον μὲν τῷ λέγοντι ποιήσων, τὰ δὲ πράγματα τῆς πόλεως τοῖς ἐχθροῖς ἐγχειριῶν. Ἢ οὖν παυστέον τούτων τῶν ἐθῶν, ἢ μηδένα ἄλλον αἰτιατέον τοῦ πάντα φαύλως ἔχειν, ἢ ὑμᾶς αὐτούς.

je vous parle hardiment, sans fard et sans artifice. Mon discours n'est point rempli de flatteries et d'impostures; il n'est point fait pour valoir de l'argent à l'orateur, et livrer aux ennemis les intérêts de l'état. Je dis donc que vous devez changer de conduite, ou ne vous en prendre qu'à vous du désordre de vos affaires.



NOTES

SUR LA DIXIÈME PHILIPPIQUE.

[1] Philippe, chef des alliés dans la guerre de Phocide, avait fait proscrire les Phocéens et les fauteurs de leur impiété. Une troupe d'Eléens bannis enrôla une partie des soldats phocéens qui s'étaient sauvés en Crète avec leur général Phaleucus, et vint attaquer Elide dans le Péloponèse. Les habitans de cette ville, secourus des Arcadiens, battirent cette armée de rebelles et de sacriléges, et, les ayant pris tous à discrétion, ils les massacrèrent pour exécuter le décret qui les avait proscrits. C'est là ce que Démosthène appelle les *massacres d'Elide.*

[2] Il s'agit ici des Thébains qui avaient utilement servi et secouru le roi de Perse, Artaxerxès Ochus, au siége de Péluse, ville d'Egypte. Nous avons vu, dans la harangue précédente, que Philippe avait pris Echine aux Thébains. Il est probable que ceux-ci ne purent supporter patiemment cette perte, et qu'ils se mirent en devoir de réprimer l'ambition de Philippe, qui les avait ménagés jusqu'alors. Cet emportement des Thébains fut passager, et n'eut pas de suite.

[3] Les rois de Perse passaient l'été à Ecbatane en Médie, et l'hiver à Suze en Perse. Celle de ces deux villes qui était le moins éloignée d'Athènes, en était à six cents de nos lieues. — *Lui qui l'avait déjà aidée...* Non pas Artaxerxès Ochus lui-même, alors régnant, mais lui, dans la personne d'Artaxerxès Mnémon, son père et son prédécesseur. Celui-ci avait vaincu Cyrus, pour lequel Lacédémone s'était déclarée. Voulant se venger des Lacédémoniens, il se porta avec ardeur au rétablissement d'Athènes qu'ils avaient opprimée. Les Athéniens obtinrent d'Artaxerxès un puissant secours, qui les mit en état de secouer le joug de Lacédémone. — *Nous offrait de grands avantages.* Quels étaient ces avantages? dans quel temps et pourquoi ils furent offerts aux Athéniens par le roi de Perse? c'est de quoi l'histoire ne nous instruit pas, et sur quoi on ne pourrait donner que des conjectures.

[4] Pour l'intelligence de cet endroit, il faut lire le sommaire de la troisième Philippique, avec celui du discours actuel.

[5] Voyez le sommaire de ce discours.

[6] Cent trente talens ne faisaient que trois cent quatre-vingt-dix mille livres de notre monnaie. Mais premièrement il faut considérer que ceci s'entend uniquement des revenus qui se tiraient de l'Attique seule. Car les contributions des alliés, suivant la taxe d'Aristide, étaient annuellement d'environ quatre cent soixante talens, et elles furent portées par Périclès à un tiers de plus. En second lieu, pour bien comparer leurs revenus avec les nôtres, il faut considérer quel était alors le prix des choses. Un bœuf, du temps de Solon, se vendait cinq drachmes, c'est-à-dire, cinquante sous, suivant Plutarque dans la vie de Solon. Un porc, du temps d'Aristophane, valait trois drachmes, qui font trente sous. — *Quatre cents talens*, quatre cent mille écus.

[7] Tous les officiers de la république qui étaient choisis parmi les citoyens riches, avaient des appointemens qui se prenaient sur les mêmes fonds sur lesquels on faisait des distributions aux pauvres citoyens.

[8] Il y avait une loi de Solon qui déclarait infâme, c'est-à-dire, dépouillait des droits de citoyen, tout fils qui manquait à respecter ou à secourir son père comme il le devait.

[9] Il y avait des orateurs qui, pour faire la cour au peuple, proposaient de taxer les riches pour fournir aux dépenses d'objets inutiles, mais qui lui étaient agréables. Les riches ne manquaient pas de poursuivre criminellement l'auteur d'une proposition qui livrait leurs biens au caprice de la multitude. Les causes de cette nature se portaient devant le peuple qui, ayant honte de soutenir une injustice manifeste, la condamnait tout haut, et se disposait à la punir; mais lorsqu'on procédait au jugement, les suffrages secrets renvoyaient le coupable absous. Le peuple donnait ordinairement son suffrage en tendant la main; mais, dans les causes criminelles, il le donnait par scrutin.

[10] Lacédémone s'allia d'abord avec Darius Nothus, dont les forces mirent en état Lysandre, son général, d'assiéger Athènes et d'abattre sa puissance. Conon ensuite, général athénien, obtint d'Artaxerxès Mnémon les secours nécessaires pour venger Athènes, et pour la relever de sa chute. Les rois de Perse mettaient leur politique à balancer entre elles les républiques grecques, de peur que, si quelqu'une eût dominé, elle n'eût tourné ses armes du côté de l'Asie. Lacédémone, secondée par Darius Nothus, n'eut pas plutôt assujetti les Athéniens, qu'elle ravagea les provinces de Perse dans l'Asie mineure, et se joignit aux Satrapes rebelles. Athènes, secourue par Artaxerxès Mnémon, ne se vit pas plutôt affranchie du joug des Lacédémoniens, qu'elle embrassa le parti

d'Evagoras, qui avait usurpé sur Artaxerxès la plus grande partie de l'île de Cypre. —*Et fort mal pour nous*, parce que sans doute ils ne s'étaient pas rendus à ses invitations, lorsqu'il leur avait demandé du secours, ainsi qu'aux Thébains.

[11] Athènes et Lacédémone, dans le temps de leur puissance, aimaient surtout à voir chez elles les députés des autres peuples venir implorer leur protection, ou rechercher leur alliance.

[12] Aristodème était comédien de profession, et connu probablement comme n'ayant pas une probité fort exacte. Il se mêlait des affaires publiques, et fut chargé de plusieurs ambassades pour la Macédoine. L'invective de Démosthène est fort éloquente, mais bien violente. L'amour de la patrie, contre laquelle sans doute agissait Aristodème, peut seul en excuser la vivacité.



TRADUCTION

DE

LA DIXIÈME PHILIPPIQUE,

PAR L'ÉDITEUR.

Persuadé que dans la délibération actuelle, il s'agit des plus grands intérêts et des besoins pressans de la république, je vais tâcher, Athéniens, de vous donner les conseils qui me sembleront les plus utiles. De toutes les fautes nombreuses et depuis long-temps accumulées, qui nous ont conduits à cet état déplorable, la plus dangereuse, comme la plus difficile à corriger, c'est le peu d'attention que vous donnez aux affaires. Vous y consacrez le temps où, assis dans la place publique, vous écoutez tranquillement les nouvelles qu'on annonce; mais bientôt, de retour dans vos maisons, vous en détournez votre pensée, et n'en conservez pas même le souvenir. Philippe, ainsi qu'on vous l'apprend de toutes parts, est d'une insolence et d'une avidité sans bornes, et vous n'ignorez pas sans doute qu'on ne le réprimera jamais avec des paroles et des harangues. Pour vous en convaincre, il suffirait de considérer que dans toutes les occasions où il n'a fallu que discuter des droits, nous n'avons jamais succombé ni paru avoir tort; oui, nous triomphons partout, nous sommes partout les plus forts, quand il ne s'agit que de discourir. Mais les affaires de Philippe en vont-elles pour cela plus mal? et les nôtres en vont-elles mieux? Il s'en faut bien. Tandis que lui, de son côté, prend les armes, se met en marche, livre sa personne et sa fortune à tous les hasards de la guerre, et que nous, de notre côté, nous nous bornons, les uns à prononcer, les autres à écouter de belles harangues où l'on établit notre bon droit, il est dans l'ordre, ce me semble, que les actions l'emportent sur les paroles. Les peuples examinent, non ce que nous avons dit ou pourrions dire de solide sur les injustices de Philippe, mais ce que nous faisons pour les arrêter: or, ce que nous faisons ne peut sauver au-

cun de ceux qu'il accable ; mais il est inutile d'insister davantage sur cet article.

Vous savez que chaque ville, dans la Grèce, est divisée en deux partis. Les uns ne veulent ni régner par la force, ni obéir en esclaves, mais vivre dans l'indépendance et dans l'égalité politique ; les autres veulent dominer sur leurs concitoyens en obéissant à l'étranger, avec le secours duquel ils se flattent de parvenir à cette domination. Or, les partisans de Philippe, gens avides de commandement et de tyrannie, ont partout envahi le pouvoir, sont devenus les plus forts dans toutes les villes, et je ne sais si la vôtre n'est pas la seule où la démocratie se conserve encore dans toute sa force ; d'ailleurs les mercenaires qui gouvernent ces diverses républiques, au gré de Philippe, sont mieux pourvus que les bons citoyens, de tout ce qui assure le succès des entreprises. Mais le premier et le plus grand de tous leurs avantages. c'est d'avoir à leur disposition tous les fonds nécessaires pour acheter les âmes vénales ; un second avantage, et qui ne le cède pas au premier, c'est d'avoir à leurs ordres un corps de troupes prêt à marcher au premier signal pour accabler leurs adversaires. Quant à nous, Athéniens, outre que nous sommes privés de toutes ces ressources, nous n'avons pas même la force de sortir de notre léthargie ; tels que des gens qu'un breuvage de mandragore ou quelque autre breuvage semblable a plongés dans l'assoupissement. De là vient (car, à mon avis, on doit dire hautement la vérité), de là vient que nous sommes tellement décriés, tellement méprisés dans la Grèce, que parmi les peuples qui se trouvent au milieu du péril, les uns nous disputent l'honneur du commandement, les autres le privilége d'assigner le lieu des conférences ; d'autres, enfin, aiment mieux se défendre seuls que de vous appeler à leur secours.

Quelle raison m'engage à vous présenter un tableau si affligeant de la situation de l'état ? Ce n'est pas assurément, j'en atteste Jupiter et tous les dieux, que je cherche à m'attirer votre haine ; je voudrais seulement persuader à chacun de vous et lui faire bien comprendre que, dans le gouvernement de l'état, comme dans la conduite particulière de la vie, chaque faute, chaque négligence journalière ne se fait pas sentir dans le moment ; mais toutes ensemble forment à la fin un poids qui nous accable.

Voyez Serrie et Dorisque, car ces deux places sont les premières que

vous vous laissâtes enlever après la paix : il est possible que plusieurs d'entre vous ne les connaissent pas même de nom; c'est pourtant votre négligence à conserver ces deux places auxquelles vous n'attachiez aucune importance, qui entraîna la ruine de la Thrace et de Chersoblepte votre allié. Quand Philippe s'aperçut que vous restiez encore indifférens sur ces deux événemens, il rasa Porthmos; et en établissant des tyrans dans l'Eubée, il y éleva une espèce de citadelle contre l'Attique. Voyant que vous persévériez dans votre indolence, il assiégea Mégare, et peu s'en fallut qu'il ne l'emportât. Vous continuâtes à montrer la même indifférence, la même insensibilité; aucun mouvement de votre part n'annonça que vous fussiez résolus à réprimer enfin l'ambition de l'ennemi; il poursuivit le cours de ses entreprises; son argent lui ouvrit les portes d'Antron, et peu de temps après il se rendit maître d'Orée. Je passe sous silence la prise de Phères, l'expédition d'Ambracie, les massacres d'Elide, et mille autres actions : mon dessein n'est pas de faire ici un dénombrement exact de toutes les injustices et de toutes les violences de Philippe, mais de vous bien convaincre qu'il poursuivra sans relâche le cours de ses entreprises contre les Grecs, et qu'il achevera de tout envahir, si on ne met pas une barrière à son ambition.

Il est des gens qui, avant d'entendre de quoi il s'agit, demandent brusquement ce qu'il faut faire, non pour le faire, quand on le leur aura dit (car alors l'état n'aurait pas de citoyens plus utiles), mais pour se délivrer au plus vite de l'orateur. Il est néanmoins d'une nécessité absolue de vous dire ce qu'il faut faire.

Avant tout, vous devez être fortement persuadés que Philippe a rompu la paix, et qu'il vous fait véritablement la guerre; qu'il forme contre vous de mauvais desseins; qu'il est l'ennemi de toute la ville, l'ennemi du sol sur lequel elle est bâtie, j'ajouterai même et des dieux tutélaires d'Athènes : puissent ces justes dieux l'exterminer à jamais! Mais c'est surtout à notre gouvernement qu'il a déclaré la guerre; c'est à le détruire que tendent tous ses efforts et tous ses projets, et l'on peut dire que la ruine d'Athènes est en quelque sorte nécessaire à l'accomplissement de ses desseins. En effet, il veut dominer dans la Grèce; et il ne voit que vous qui puissiez le traverser dans ce dessein. D'ailleurs il y a long-temps qu'il commet des injustices à votre égard; il sait au fond de son âme combien il est coupable envers vous, car les places qu'il vous a enlevées sont les plus

fermes remparts de ses états. En effet, s'il venait à perdre Amphipolis et Potidée, il ne se croirait pas en sûreté dans le cœur même de la Macédoine. Il sait donc à la fois deux choses, et qu'il cherche à vous perdre, et que vous pénétrez son dessein ; et comme il ne vous croit pas dépourvus de bon sens et de courage, il pense que vous lui portez toute la haine qu'il mérite. Outre ces puissantes raisons, il sait encore très-bien que les plus grandes conquêtes ne sauraient établir solidement sa puissance, tant que vous vivrez sous le gouvernement démocratique; il sait que s'il éprouve un de ces revers si communs dans le cours de la vie humaine, tous les peuples qui lui obéissent maintenant par force, accourront aussitôt se jeter dans vos bras ; car vous n'êtes pas naturellement portés à vous agrandir ni à usurper la domination, mais vous savez très-bien empêcher qu'on ne l'usurpe et abattre ceux qui l'auraient usurpée ; en un mot, vous êtes toujours prêts à traverser les projets des ambitieux et à vous déclarer les protecteurs de la liberté de tous les hommes. Il ne veut donc pas que l'étendard de la liberté athénienne flotte aux yeux des peuples comme un point de ralliement contre le tyran, à la première occasion qui s'offrira de l'accabler; et en cela sa politique est aussi éclairée qu'elle est active. Ainsi, vous devez d'abord le regarder comme l'ennemi juré de votre gouvernement et de la démocratie; ensuite vous devez tenir pour certain que tous les mouvemens et tous les préparatifs qu'il fait maintenant sont des mouvemens et des préparatifs dirigés contre Athènes. Nul de vous, en effet, n'aura la simplicité de croire que de misérables villages de la Thrace (car de quel autre nom appeler Drongile, Cabyle, Mastire et d'autres places dont on le dit maître) soient l'unique objet de son ambition, et qu'il brave pour de telles conquêtes, les frimas, les travaux et les plus grands dangers : mais que les ports, les arsenaux, les galères, les mines d'argent, les revenus considérables, le territoire et la gloire d'Athènes, tous ces biens immenses, dont je prie les dieux de frustrer son ambition et celle de tout autre usupateur, nul de vous, dis-je, n'aura la simplicité de croire que tout cela ne tente aucunement sa cupidité, qu'il consente à vous en laisser tranquilles possesseurs, et qu'au contraire, pour déterrer le seigle et le millet enfouis dans les souterrains de Thrace, il aille s'ensevelir dans des abîmes au milieu des glaces et des neiges! Non, il n'en est pas ainsi ; mais c'est pour s'emparer d'Athènes et de toutes ses possessions, qu'il agit dans la Thrace et ailleurs.

Convaincus et pénétrés de cette vérité, n'allez pas, Athéniens, exiger de l'orateur, plein de zèle et de droiture, qui ouvre l'avis le plus conforme à la justice et à vos intérêts, n'allez pas exiger qu'il se charge aussi de proposer, dans les formes, le décret de la guerre. Par-là vous laisseriez croire que votre intention est plutôt de savoir sur qui vous rejeterez les malheureux événemens de la guerre, que de prendre les mesures nécessaires au salut de l'état. En effet, si la première, ou la seconde, ou la troisième fois que Philippe a violé les traités (car il ne les a pas violés une seule fois), quelqu'un avait proposé de lui déclarer la guerre, et que Philippe eût alors secouru les Cardiens, comme il le fait maintenant, sans qu'aucun Athénien ait proposé d'armer contre lui, n'aurait-on pas exterminé l'auteur d'un pareil décret; n'aurait-on pas dit hautement que ce décret étoit la cause du secours donné aux Cardiens. Ne cherchez donc pas un orateur que vous puissiez punir des injustices de Philippe, et livrer à la fureur des mercenaires qu'il tient ici à ses gages; et quand une fois vous aurez vous-mêmes résolu la guerre, ne perdez pas le temps à disputer entre vous s'il convenait ou s'il ne convenait pas de prendre ce parti; mais faites-lui la guerre comme il vous la fait. Fournissez à ceux qui le combattent déjà les sommes d'argent et les autres secours dont ils ont besoin; contribuez de vos biens; ayez des troupes, des galères, de la cavalerie, des vaisseaux de transport, en un mot, tout ce qu'il faut pour faire la guerre; car notre conduite actuelle est vraiment risible; et tout ce que Philippe désire, je le crois en bonne foi, c'est que la république continue de faire toujours ce qu'elle fait maintenant. Vous n'agissez jamais qu'après coup; vous vous épuisez en dépenses inutiles; vous cherchez sans cesse quels sont les administrateurs et les généraux dignes de votre confiance; vous vous emportez; vous vous accusez les uns les autres. Quelle est la cause d'un état si déplorable? Je vais vous l'apprendre; je vais remonter à la source du mal, et en indiquer le remède.

Jamais, Athéniens, vous ne prenez des mesures, jamais vous ne faites des préparatifs dans le temps convenable; mais vous courez toujours après l'événement; et, après avoir reconnu que vous arrivez trop tard, vous retombez dans l'inaction. Survient-il quelque nouvel événement, vous recommencez vos préparatifs, vos mouvemens tumultueux. Or, ce n'est pas ainsi qu'un état se gouverne; car

il n'est pas possible qu'avec des milices levées à la hâte, aucune expédition puisse jamais réussir ; mais il faut avoir toujours une armée sur pied, lui fournir des vivres ; établir des trésoriers publics ; empêcher, par tous les moyens possibles, la dilapidation des fonds assignés aux troupes, et ensuite faire rendre compte aux trésoriers de leur administration, et au général, des opérations de la campagne, sans lui laisser aucun prétexte de changer la destination de la flotte, ou d'entreprendre quelque chose d'étranger à l'expédition qu'on lui a confiée. Si vous embrassez ce plan de conduite et que vous soyez fortement déterminés à le suivre, vous obligerez Philippe à observer fidèlement les conditions de la paix, et à se renfermer dans ses états où du moins vous le combattrez à forces égales ; et peut-être, Athéniens, le réduirons-nous à faire des questions semblables à celles que vous faites maintenant. Vous demandez : Que fait Philippe? de quel côté marche-t-il ? Peut-être demandera-t-il à son tour, avec inquiétude : Où est descendue l'armée d'Athènes ? sur quel pays va-t-elle tomber ?

L'exécution d'un tel plan, dira quelqu'un, exige de grandes dépenses, de grands travaux, de continuels mouvemens ; j'en conviens (car la guerre entraîne nécessairement beaucoup de dépenses, de travaux et d'embarras) ; mais, en réfléchissant sur les maux dont la république est menacée, si l'on ne suit pas le parti que je propose, on reconnaîtra que nous gagnerons beaucoup à ne pas attendre que la nécessité nous y force.

En effet, quand même un dieu (car dans une matière de cette importance, la garantie d'aucun mortel ne peut suffire), quand même un dieu vous répondrait que, si vous restez dans l'inaction, et que vous laissiez tout à l'abandon, Philippe ne finira point par vous attaquer, il serait honteux, cependant, j'en atteste Jupiter et tous les dieux ! il serait indigne de la gloire de notre république et des grands exploits de nos ancêtres, de sacrifier à notre lâche indolence la liberté de tous les autres Grecs. Pour moi j'aimerais mieux mourir mille fois que de vous donner un semblable conseil. Si un autre vous le donne, et qu'il vous persuade, à la bonne heure, ne vous défendez pas, abandonnez tout ; mais s'il n'est personne qui ouvre son âme à de si lâches sentimens, si nous prévoyons tous que plus nous laisserons Philippe s'agrandir, plus nous trouverons en lui un ennemi puissant et redoutable, pourquoi balancer davantage ? Pourquoi tempo-

riser? Qu'attendons-nous pour faire notre devoir? qu'une sorte de nécessité nous y force? Mais ce qui est vraiment une nécessité pour les hommes libres, nous presse depuis long-temps, et n'a plus besoin d'être attendu. Car, nous préservent les dieux de cette autre espèce de nécessité faite pour les seuls esclaves! Or, en quoi celle-ci diffère-t-elle de l'autre? C'est que l'homme libre ne connaît pas de nécessité plus pressante que la honte, et je n'en connais pas, en effet, de plus forte; au lieu que celle qui fait agir l'esclave, c'est la crainte des châtimens et des coups. Puissiez-vous, Athéniens, ne jamais la connaître, et je rougis même d'en parler!

Cette lenteur à servir la patrie de sa personne et de sa fortune n'est pas louable, sans doute; il s'en faut de beaucoup; elle peut néanmoins se couvrir de quelque prétexte. Mais de fermer l'oreille à tout ce qu'il vous importe d'écouter, de ne prendre aucune délibération convenable à l'état de vos affaires: voilà ce qui est absolument inexcusable. Pour nous écouter, vous attendez, comme aujourd'hui, que le danger soit présent, et vous ne prenez jamais conseil à loisir. Lorsque Philippe arme contre la république, vous, au lieu d'armer de votre côté contre lui, et de vous mettre en défense, vous restez oisifs, et vous fermez la bouche à l'orateur qui vous exhorte à sortir de votre inaction. Vous annonce-t-on la prise ou le siége d'une place, alors vous écoutez, alors vous faites des préparatifs. Mais le temps d'écouter et de faire des préparatifs, c'était celui où vous n'avez voulu faire ni l'un ni l'autre; et le temps d'agir et de profiter de vos armemens, c'est celui que vous perdez maintenant à nous écouter. Ainsi votre conduite est absolument contraire à celle des autres hommes; car on délibère ordinairement sur ce qu'on fera; vous seuls, vous délibérez sur ce que vous auriez dû faire.

Il vous reste une ressource que vous auriez dû employer, il y a long-temps, mais dont vous pouvez encore faire usage, et que je vais vous faire connaître.

La république a surtout besoin d'argent dans la conjoncture présente. Or, la fortune a fait naître certaines circonstances heureuses dont nous pouvons tirer le parti le plus avantageux à la république, si nous savons en profiter. D'abord, les peuples en qui le roi de Perse met sa confiance, et dont il reconnaît avoir reçu des services,

haïssent Philippe et lui font maintenant la guerre : en second lieu, le confident et l'agent que Philippe emploie dans tout ce qu'il trame contre le Grand Roi, vient d'être arrêté, de sorte qu'Artaxerxe sera instruit de toutes les menées de Philippe, non par vous, dont le témoignage lui semblerait peut-être dicté par votre intérêt personnel, mais par celui là même qui était l'instrument et le directeur de toute l'intrigue, si bien qu'Artaxerxe ajoutera foi aux rapports qu'on lui fera contre le roi de Macédoine, et vos ambassadeurs n'auront plus à lui tenir que des discours qu'il écoutera avec plaisir ; ils lui représenteront qu'il doit se liguer avec vous contre un ennemi également coupable envers lui et envers vous ; que cet ennemi deviendra plus redoutable pour lui, s'il commence par tomber sur nous. Car si nous venons, faute de secours, à essuyer quelques revers, il marchera ensuite hardiment contre les Perses. Pour toutes ces raisons, vous devez envoyer une ambassade au roi de Perse, sans être arrêté par un vieux préjugé qui nous a été si souvent préjudiciable, et par ces vains discours qu'on répète sans cesse : *c'est un barbare ! c'est l'ennemi commun du genre humain !* et mille autres propos de cette espèce ; pour moi quand je vois parmi nous certains politiques redouter un prince enfermé dans son palais de Suse ou d'Ecbatane et le présenter comme l'ennemi de la république, lui qui autrefois aida notre république à se rétablir, lui qui dernièrement encore nous offrait son secours (car si vous avez rejeté ses offres par un décret formel, il n'est pas coupable de ce refus) ; quand je vois, d'un autre côté, qu'un ennemi qui est à nos portes, qui s'agrandit au milieu de la Grèce, devenue le théâtre de ses brigandages, ne trouve ici que des apologistes, je demeure frappé du plus grand étonnement, et je redoute beaucoup tout homme qui ne redoute pas Philippe.

Il est un autre mal qui afflige la république, qui entretient parmi nous des plaintes injustes, des invectives calomnieuses, et qui fournit des prétextes à ceux qui ne veulent pas remplir leur devoir de citoyen, qui est cause enfin, comme vous le reconnaîtrez vous-même, que personne ne fournit aux besoins de l'état (1), quoiqu'il soit nécessaire pourtant que quelqu'un y fournisse. Je ne

(1) Je lis avec Tourreil et Wolf : παρὰ τοῦ τοῦτο γίγνεσθαι : Auger a traduit comme s'il y avait seulement παρὰ τοῦτο γίγνεσθαι.

traite cette matière qu'avec une extrême répugnance ; mais j'aurai le courage de la traiter ; car je me flatte de parler pour l'intérêt de la république, en parlant aux riches en faveur des pauvres, et aux pauvres en faveur des riches, pourvu qu'avant toutes choses nous cessions de blâmer injustement, comme font quelques-uns les distributions du théâtre, et de craindre que cet usage n'entraîne quelque grand malheur; usage, toutefois, si avantageux à l'état, que nous ne pourrions rien imaginer de plus utile au rétablissement de nos affaires, et de plus propre à fortifier le corps entier de la république. Prêtez-moi une attention favorable. Je vais parler d'abord en faveur de ceux qui paraissent dans l'indigence.

Il n'y a pas long-temps que les revenus de l'état ne s'élevaient pas au-dessus de cent trente talens : et nul des citoyens qui pouvaient armer une galère, ou contribuer de leurs biens, ne prétextait la rareté de l'argent pour se dispenser de faire son devoir ; mais nous avions des vaisseaux en mer, des fonds dans le trésor public, et nous faisions tout ce qu'exigeait le service et le bien de l'état. Depuis, la fortune a grossi considérablement nos revenus, qui, de cent talens, se sont élevés jusqu'à quatre cents, et cette augmentation, loin d'être préjudiciable aux riches, tourne même à leur avantage, puisqu'ils retirent leur part de ces fonds et la reçoivent avec justice. Pourquoi donc nous reprocher mutuellement un avantage qui nous est commun ? Pourquoi y chercher un prétexte de ne pas faire notre devoir ? Serions-nous assez injustes pour envier aux pauvres les secours que leur accorde la fortune ? Pour moi, je ne leur reproche pas et ne crois pas qu'on doive leur reprocher cet avantage ; car je ne vois pas, dans les familles particulières, les jeunes gens reprocher aux vieillards leur faiblesse et leur inaction ; je n'en vois aucun assez ingrat, assez déraisonnable pour déclarer que si tout le monde ne fait pas ce qu'il fait, il ne fera rien lui-même. Un tel homme encourrait les peines établies par les lois contre les fils dénaturés ; car nous devons payer à nos parens le tribut qui nous est imposé par la nature et par la loi, et nous faire un plaisir d'acquitter une dette si sacrée. Or, ce que chacun de nous doit à son père, la république le doit à tous les citoyens qui en sont les pères communs. Ainsi, au lieu de leur retrancher ce que leur donne la république, il faudrait, au contraire, s'ils étaient privés de cette ressource, en chercher d'autres pour subvenir à leurs besoins. Tels

sont les sentimens que doit inspirer aux riches, non-seulement la justice, mais encore l'intérêt public; car, priver du nécessaire une partie des citoyens, c'est vouloir susciter beaucoup d'ennemis à la république.

Quant aux pauvres, je leur conseillerai d'ôter aux riches tout sujet légitime de mécontentement et de plaintes; car je continuerai à parler avec impartialité, sans craindre d'exposer des vérités favorables aux riches. Je ne crois pas qu'il existe dans Athènes ou dans aucune autre ville un seul homme assez inhumain, assez cruel pour condamner les distributions que l'on fait aux citoyens pauvres et réduits à la dernière misère. Quelle est donc ici la cause de certains mécontentemens? de quoi se plaint-on? C'est de voir qu'on propose de prendre, sur les biens des particuliers, ce qui doit être pris dans le trésor public; c'est de voir que l'auteur d'une semblable proposition devienne tout-à-coup un grand homme auprès de vous, un homme immortel, s'il n'avait à craindre que vos jugemens; c'est de voir enfin ce même homme, après avoir été condamné hautement dans vos assemblées par vos clameurs, être ensuite renvoyé absous par vos suffrages secrets: voilà ce qui excite la défiance: voilà ce qui irrite les esprits; car enfin, la justice veut que dans un état républicain, chacun jouisse des droits fondés sur l'égalité politique. Il faut que les riches regardent comme assurée la possession de leur fortune, qu'ils en jouissent sans aucune crainte, et soient toujours prêts, dans les dangers de la patrie, à contribuer, de leurs facultés, aux besoins de l'état. Il faut, d'un autre côté, que les pauvres ne regardent, comme biens communs, que les biens vraiment communs à tous les citoyens, et que se contentant d'en recevoir leur part, ils reconnaissent que le bien de chaque particulier est sa propriété particulière: c'est ainsi que les petites républiques s'agrandissent et que les grandes se maintiennent: tels sont à peu près les devoirs des pauvres et des riches. On peut établir, en ce point, le bon ordre, nous avons beaucoup d'abus à réformer. Il est, sans doute, plusieurs causes et des causes fort anciennes de nos malheurs présens et du désordre qui règne dans l'état. Je vais les développer, si l'on veut m'entendre. On a renversé les maximes fondamentales sur lesquelles nos pères avaient élevé la grandeur d'Athènes; certains administrateurs vous ont persuadé que d'être à la tête des Grecs, d'avoir une armée prête à se-

courir tous ceux qu'on offense, c'était une dépense inutile et superflue. On vous a persuadé que de vivre dans le repos, de ne s'acquitter d'aucun devoir, de céder tout en détail et de laisser le champ libre aux usurpateurs, c'était pour notre république la vraie félicité, et le moyen d'être à l'abri de tout péril. Qu'est-il arrivé? un autre s'est emparé du rang où vous deviez vous maintenir : il est heureux, il est puissant, tout fléchit sous lui; et cela ne doit pas surprendre. Cet ambitieux, jaloux d'un rang élevé, honorable, éclatant, que les plus puissantes villes de la Grèce s'étaient toujours disputé ; et voyant Lacédémone abattue par ses revers, Thèbes occupée de sa guerre avec la Phocide, et Athènes plongée dans l'inaction, il s'est emparé de ce rang comme d'une place vacante; et ainsi, tandis que les autres sont dans la terreur, il se voit environné d'une grande puissance, soutenu d'un grand nombre d'alliés; et les maux qui affligent la Grèce de toutes parts sont si considérables, et de telle nature, qu'il n'est pas facile d'en indiquer le remède ; mais au milieu des périls qui menacent la Grèce, votre situation est plus dangereuse que celle de tous les autres peuples; car vous êtes de tous les peuples, celui que Philippe travaille le plus à détruire, et de plus, celui qui porte le plus loin la négligence dans les affaires publiques. Si la vue des denrées et des provisions de toute espèce qui remplissent vos marchés, enchante tellement vos esprits, que cette abondance vous paraisse un gage de la sûreté de l'état, vous ne jugez ni convenablement, ni sainement de votre situation. Cette abondance peut servir à décider si une halle, si un marché est bien ou mal approvisionné ; mais à l'égard d'un peuple qui a la réputation de s'opposer seul à quiconque veut dominer dans la Grèce, et se déclarer le protecteur de la liberté commune, ce n'est pas assurément par l'abondance des denrées qu'on doit juger de sa puissance, mais par l'attachement de ses alliés et par la force de ses armes ; or, ces deux avantages vous manquent absolument.

Pour vous en convaincre, examinez en quel temps il y a eu le plus de troubles dans la Grèce. Vous conviendrez qu'elle ne fut jamais plus agitée que dans ce moment. Autrefois deux partis seulement divisaient la Grèce, les uns se rangeaient sous nos enseignes, les autres sous celles des Lacédémoniens. Quant au roi de Perse, il était également suspect à tous les Grecs, et quand il prêtait son appui aux vaincus, il ne jouissait de leur confiance que jusqu'au mo-

ment où il avait rétabli l'équilibre entre eux et les vainqueurs. Alors ceux qu'il avait sauvés ne le haïssaient pas moins que ses plus anciens ennemis; mais aujourd'hui les choses ont bien changé de face : d'abord, tous les Grecs vivent en bonne intelligence avec le roi de Perse. Nous sommes ceux qui avons le moins de relations avec lui, à moins que nous ne réformions à cet égard notre politique. En second lieu, il s'élève de toutes parts des puissances, qui s'érigent en protectrices de la Grèce et aspirent toutes à la prééminence. Les peuples se détachent les uns des autres; des jalousies, des défiances réciproques divisent ceux qui ne peuvent trouver leur sûreté que dans leur union. Argiens, Thébains, Corinthiens, Lacédémoniens, Arcadiens, Athéniens, chaque peuple enfin se forme des intérêts à part, et, cependant, au milieu de tant de puissances et de factions qui partagent aujourd'hui la Grèce, la vérité m'oblige de dire que notre ville est celle où l'on voit le moins d'agens et de ministres étrangers dans les salles du sénat ou dans les bureaux du gouvernement; et il ne faut pas s'en étonner.

Il n'est aucun Grec qui soit porté par amitié, par confiance, ou par crainte, à lier des négociations avec nous. Cette disposition des Grecs, à notre égard, vient sans doute de plusieurs causes; car, s'il n'y en avait qu'une seule, il serait facile d'y remédier; mais des fautes nombreuses et de toute espèce concourent de tout temps à nous attirer ce mépris. Pour ne pas entrer dans une longue énumération, je ne parlerai que d'une seule, de celle à laquelle se rapportent toutes les autres comme à leur source principale; mais, auparavant, je vous prie de ne pas vous offenser de ma franchise et de ma liberté.

Toutes les occasions favorables que la fortune vous a présentées, la trahison les a vendues à vos ennemis. Pour vous, satisfaits de goûter ce repos et cette tranquillité dont le charme endort votre indignation contre tous ceux dont vous devriez punir les injustices, vous avez laissé passer à d'autres les prérogatives honorables qui vous appartiennent. Ce n'est pas ici le moment de m'étendre davantage sur ce sujet; mais vient-on à parler de Philippe, aussitôt un des orateurs se lève, et dit qu'il ne faut point agir sans réflexion, ni proposer légèrement la guerre; et, comparant aussitôt l'état de guerre à l'état opposé: *Qu'il est doux*, s'écrie-t-il, *de vivre en paix! Qu'il est fâcheux d'avoir à entretenir des troupes nombreuses! On cherche à dis-*

siper vos finances. Ils vous tiennent encore d'autres discours, qu'ils vous donnent pour des vérités incontestables. Mais s'il est quelqu'un qu'on doive exhorter à la paix, ce n'est pas vous assurément, vous qui êtes d'un caractère si pacifique ; c'est à celui qui ne cesse de commettre des hostilités, qu'on doit adresser de semblables exhortations; et s'il consent à la paix, ce n'est pas vous qui la troublerez. Ensuite, il faut regarder comme fâcheux, non ce que nous dépenserons pour nous défendre, mais ce que nous aurons à souffrir si nous ne voulons rien dépenser; et il faut empêcher le pillage de vos finances, en prenant les plus fortes mesures contre les dilapidations, et non pas en abandonnant les intérêts de l'état.

Au reste, je ne puis voir sans indignation que certaines personnes s'affligent si fort du pillage de nos finances, auquel il vous est aisé de remédier, et que vous serez toujours les maîtres de punir ; et que ces mêmes personnes ne soient nullement affligées de voir Philippe piller la Grèce, et ne la piller que pour vous attaquer ensuite avec plus d'avantage. D'où vient donc qu'aucun de ces gens-là voyant Philippe commettre ouvertement des injustices, et s'emparer de nos places, ne l'accuse de violer la justice et de faire la guerre, et qu'au contraire, si un de vos orateurs vous conseille de ne pas souffrir une pareille infraction aux traités, et de repousser une injuste aggression, ils l'accusent aussitôt de rallumer la guerre ? Voici leurs motifs : ils veulent faire retomber les événemens malheureux, s'il en survient quelques-uns (car, nécessairement, la guerre en entraine beaucoup après elle); ils veulent les faire retomber sur les orateurs qui se font une loi de vous donner les meilleurs avis. Ils pensent, en effet, que, si vous conspiriez unanimement à repousser le roi de Macédoine, vous viendriez à bout de le vaincre, et qu'alors ils n'auraient plus à qui se vendre ; mais qu'au contraire, si, au premier bruit d'une disgrâce, vous en prenant à quelques-uns de vos orateurs, vous vous occupez de procès et de jugemens ; eux qui se porteront pour accusateurs, recueilleront le double avantage, et d'acquérir votre estime, et de recevoir l'argent du roi de Macédoine ; et qu'enfin la vengeance que vous auriez dû exercer contre les traîtres, vous l'exercerez contre les orateurs fidèles qui ne parlent que pour le bien de l'état. Telles sont les espérances dont ils se flattent. Voilà ce qui leur fait dire aujourd'hui qu'il en est parmi nous qui veulent rallumer la guerre.

Pour moi je suis certain qu'avant qu'aucun Athénien songeât à proposer la guerre, Philippe avait envahi déjà plusieurs de nos places; et que, tout récemment encore, il a envoyé des secours aux rebelles de Cardie ; si, cependant, nous ne voulons point convenir qu'il nous fait la guerre, il serait le plus insensé des hommes de chercher à nous en convaincre. Quand l'offensé nie l'injure, est-ce, je vous prie, à l'offenseur de la prouver? Mais lorsqu'il viendra fondre sur nous, que dirons-nous alors? Pour lui, selon sa coutume, il dira qu'il ne fait pas la guerre. Il le disait dernièrement aux Oritains, lorsque ses soldats étaient dans leur pays; il l'avait dit auparavant aux habitans de Phères, avant de battre les murs de leur ville. Il le disait anciennement aux Olynthiens, jusqu'au moment où il parut sur leur territoire, à la tête d'une armée. Quand nous le verrons à nos portes, accuserons-nous encore ceux qui nous exhorteront à nous défendre, de vouloir rallumer la guerre? En ce cas, il faut nous résoudre à la servitude ; car il faut subir ou repousser le joug : point de milieu.

Songez encore, Athéniens, que vous êtes exposés à de plus grands dangers que les autres peuples. Philippe ne veut pas seulement asservir Athènes, il veut la détruire. Il conçoit que vous ne voulez pas obéir, et que vous ne le pourriez pas, même quand vous le voudriez, car vous êtes accoutumés à commander. Il sait aussi, qu'à la première occasion, vous pouvez vous seuls lui susciter plus d'embarras que tous les Grecs ensemble ; aussi ne vous épargnera-t-il pas, si une fois il devient le maître. Ainsi donc, persuadez-vous bien que vous avez à combattre pour éviter les derniers malheurs ; détestez et punissez impitoyablement les traîtres qui se sont vendus ouvertement à l'ennemi : car il est impossible, absolument impossible de triompher des ennemis étrangers, avant que d'avoir puni les ennemis domestiques. Tant que ceux-ci sèmeront des obstacles sur vos pas, ceux-là auront nécessairement l'avantage sur vous.

D'ailleurs, pourquoi pensez-vous que Philippe vous accable maintenant d'outrages (car, selon moi, il ne fait autre chose que vous outrager)? Pourquoi use-t-il de menaces avec vous, tandis qu'il daigne au moins employer les bienfaits pour séduire les autres peuples? Par exemple, c'est après avoir aveuglé les Thessaliens par une foule de concessions avantageuses, qu'il les a jetés dans l'esclavage. On ne saurait dire par combien de faveurs il trompa les mal-

heureux Olynthiens, en commençant par leur donner Potidée, et en y ajoutant depuis tant d'autres avantages. Aujourd'hui encore, il présente un appât aux Thébains en leur donnant la Béotie, et en les délivrant d'une guerre longue et difficile. Tous ces peuples, dont les uns ont déjà souffert ce qui est connu de tout le monde, et dont les autres souffriront bientôt ce que le sort leur prépare, ont du moins joui d'abord de quelques avantages.

Mais, pour vous, sans parler de ce qu'on vous a enlevé pendant la guerre, en quoi ne vous a-t-on pas trompés dans le cours même des négociations pour la paix? De quoi ne vous a-t-on pas dépouillés? Ne s'est-il pas emparé de la Phocide et des Thermopyles? Dans la Thrace, ne s'est-il pas rendu maître de Dorisque, de Serrie, de la personne de Chersoblepte? N'est-il pas à présent le maître de Cardie, et n'en convient il pas lui-même? Pourquoi donc sa conduite envers vous est-elle si différente de celle qu'il tient avec les autres? C'est que de toutes les villes grecques, la nôtre est la seule où l'on accorde une pleine et entière liberté de parler en faveur des ennemis, la seule où les mercenaires, que l'usurpateur enrichit, parlent impunément pour lui devant ceux mêmes qu'il dépouille. Il n'eût pas été sûr à Olynthe de parler pour Philippe, lorsque le peuple n'en avait encore reçu aucun service, et qu'il ne jouissait pas de Potidée. Il n'eût pas été sûr, chez les Thessaliens, de parler pour Philippe, avant qu'il eût chassé leurs tyrans, et qu'il les eût rétablis dans leurs droits d'amphictyons. Il n'eût pas été sûr, dans Thèbes, de parler pour Philippe, avant qu'il les eût rétablis dans la possession de la Béotie, et qu'il eût, en leur faveur, exterminé les Phocéens. Mais, dans Athènes, après que Philippe nous a enlevé, non-seulement Amphipolis, mais encore tous les pays des Cardiens: lorsqu'il fait de l'Eubée une forteresse d'où il menace Athènes; lorsque, au moment même où je parle, il marche droit à Byzance; aujourd'hui, dis je, dans Athènes, on peut en toute sûreté parler en faveur de Philippe.

C'est par là qu'on a vu tout-à-coup des hommes pauvres devenir riches, des hommes obscurs et inconnus devenir illustres et célèbres, et que vous, au contraire, vous êtes tombés de la gloire dans l'avilissement, et de l'opulence dans la pauvreté; car, selon moi, les richesses d'une république consistent dans le nombre, dans la confiance, dans l'affection de ses alliés; et c'est en quoi vous êtes d'une

extrême pauvreté. Or, par votre persévérance à négliger de semblables biens, et à laisser un libre cours aux événemens, il arrive que votre ennemi est heureux, puissant, redoutable aux Grecs et aux Barbares; tandis que vous êtes, vous, dans l'abaissement et dans un abandon général; brillans, à la vérité, par l'abondance qui règne dans vos marchés, mais dignes de risée par la faiblesse de vos armemens.

Je remarque, au reste, que quelques-uns de vos orateurs se gardent bien de prendre pour eux-mêmes les conseils qu'ils vous donnent; car ils vous exhortent à rester en paix, quand même on vous offenserait, et ils ne peuvent y rester eux-mêmes, quoique personne ne les offense. Par exemple, si quelqu'un, toute invective à part, adressait à quelqu'un d'entre eux la question suivante: Dites-moi, Aristodème, vous qui savez parfaitement (car aucun mortel ne l'ignore) que la vie des hommes privés est exempte de soins, de craintes, de périls, et qu'au contraire celle des hommes d'état est exposée aux accusations, environnée de périls, en butte à des attaques et à des maux sans nombre; dites-moi, Aristodème, pourquoi vous préférez au repos et à la sûreté de l'une, les embarras et les périls de l'autre: que répondriez-vous? Car, quand même nous vous accorderions ce que vous pourriez répondre de plus raisonnable, que vous êtes animé par l'amour de la gloire et de l'honneur; je serais surpris que vous, qui croyez devoir, pour un tel motif, affronter toutes les peines, tous les travaux, tous les périls, vous conseillassiez à la république de préférer à la gloire et à l'honneur le repos et l'indolence. Car vous n'oseriez dire, sans doute, que vous devez jouer un rôle dans la république, et que la république n'en doit jouer aucun dans la Grèce; et, en effet, je ne vois pas que la sûreté de la république demande qu'elle ne se mêle que de ses propres affaires, et que la vôtre demande que par surérogation, vous vous mêliez des affaires d'autrui. Je vois, au contraire, que vous vous perdrez, vous et la république; vous, parce que vous en faites trop, et la république, parce qu'elle n'en fait pas assez. Que direz-vous donc, au nom des dieux! Que votre père et vos aïeux vous ont laissé une gloire dont vous ne pouvez dégénérer sans honte, et que les Athéniens n'ont reçu de leurs ancêtres aucun éclat, aucune illustration. Il s'en faut bien que vous puissiez donner une pareille raison. Votre père était un

voleur, s'il vous ressemblait; au lieu que les ancêtres des Athéniens ont eu la gloire, comme tout l'univers le sait, de sauver deux fois la Grèce.

Quelques-uns de vos concitoyens ne se montrent ni justes ni amis de l'état dans la manière dont ils administrent leurs affaires et les vôtres; car est-il juste que quelques uns d'entre eux, nouvellement échappés des prisons, se méconnaissent entièrement, et qu'une république, qui était autrefois à la tête de toute la Grèce et y tenait le premier rang, languisse aujourd'hui dans l'abaissement et dans l'obscurité? J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire sur ce sujet et sur beaucoup d'autres; mais je m'arrête, car ce n'est pas le manque de discours qui, dans aucun temps, a causé la ruine de vos affaires. Ce qui les a perdues, c'est qu'après avoir entendu et unanimement approuvé les bons conseils qu'on vous donne, vous n'écoutez pas moins favorablement celui qui veut les combattre et les détruire; non pas que vous ne connaissiez ces gens-là pour ce qu'ils sont, car, au premier coup d'œil, vous savez parfaitement distinguer les mercenaires et les agens de Philippe d'avec les citoyens fidèles qui parlent pour le bien de l'état; mais vous écoutez les premiers afin d'avoir occasion d'accuser les seconds, et de perdre en railleries et en invectives, le temps que vous devriez consacrer au rétablissement de vos affaires.

Voilà des vérités utiles, dictées par un véritable zèle, exposées librement et avec franchise; et non pas de ces discours artificieux, faits pour vous flatter, pour vous tromper, pour vous perdre; de ces discours qui rapportent de l'argent à leurs auteurs, et livrent la patrie à l'ennemi. Il faut donc, ou changer de conduite, ou n'accuser de votre perte que vous-mêmes.

~~~~~~
~~~~~~

SOMMAIRE

DE LA LETTRE DE PHILIPPE

AUX ATHÉNIENS.

Les Athéniens, animés contre Philippe, réveillés enfin de leur indolence, et tirés de leur inaction par les déclamations véhémentes de Démosthène, avaient levé des troupes et s'étaient transportés en Eubée, dont ce prince avait asservi les villes principales. Ils avaient délivré cette île. Ils venaient de mettre Charès à la tête d'une puissante flotte, qu'ils firent passer dans la Thrace pour secourir Périnthe, que Philippe assiégeait. Les Satrapes d'Asie, par ordre du roi de Perse, auquel ils avaient eu recours, y avaient fait entrer des renforts.

Le roi de Macédoine, qui commençait à craindre en voyant les mouvemens de ses ennemis, qui, d'ailleurs, voulait paraître ménager, autant qu'il le pouvait, les Athéniens dont il redoutait la puissance, écrit une lettre à ceux-ci, dans laquelle il tâche de les étourdir à force de reproches sur leurs contraventions aux traités, qu'il se vante d'avoir observés avec beaucoup d'exactitude. Dans cette lettre, mêlant adroitement le vrai avec le faux, il tire de l'un tout le parti possible, donne à l'autre l'air de la vérité, présente avec art des faits ou constans ou douteux, dont il déduit à son avantage les conséquences les plus justes et les plus précises; il découvre et développe, avec autant de force que de subtilité, les injustices réelles ou apparentes du peuple auquel il écrit, cache les siennes avec finesse, et montre avec habileté la modération et la bonne foi prétendues de ses procédés. Les plaintes et les menaces dont il use à propos, et qu'il fortifie par le raisonnement

le plus spécieux, sont des plus propres à retenir ceux des Athéniens qui lui étaient contraires, soit par la honte, soit par la crainte, et à fournir des armes à ses partisans et à ses créatures.

Le style simple, noble et précis de cette lettre, la marche facile et l'enchaînement naturel des idées qui la composent, annoncent que Philippe, s'il en est l'auteur, entendait l'art d'écrire aussi bien que celui de combattre; ou du moins, s'il a employé la plume d'un autre, qu'il savait bien choisir ses écrivains. Il est probable qu'il l'a écrite lui-même; car c'était un prince de beaucoup d'esprit, et dont on pouvait dire, comme on a dit de César, qu'il maniait la plume aussi habilement que l'épée. Il est bon de remarquer que Philippe, depuis qu'il avait fait la paix avec les Athéniens, n'avait pas cessé de commettre contre eux des hostilités qu'il couvrait toujours de quelque prétexte; que les Athéniens, excités de tems en tems par le zèle éloquent de Démosthène, y avaient répondu par d'autres hostilités, sans qu'il y eût de rupture ouverte et de guerre déclarée entre le peuple et le monarque; que Philippe exagère, le plus habilement qu'il peut, les hostilités commises contre lui par les généraux d'Athènes, mais qu'il a grand soin de cacher le projet qu'il avait formé d'envahir la Grèce; qu'il se donne bien de garde de dire que ce projet le portait tous les jours à de nouvelles entreprises, qui forçaient les Athéniens d'agir contre lui pour réprimer son ambition. J'ai tâché, dans les notes sur cette lettre, de discuter, le plus brièvement et le plus clairement que j'ai pu, les faits et les raisonnemens qu'elle renferme.

ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΦΙΛΙΠΠΟΥ.

ΦΙΛΙΠΠΟΣ ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΤΗΙ ΒΟΥΛΗΙ ΚΑΙ ΤΩΙ ΔΗΜΩΙ ΧΑΙΡΕΙΝ.

ΕΠΕΙΔΗ, πολλάκις μου πρέσβεις ἀποστείλαντος, ἵν' ἐμμείνωμεν τοῖς ὅρκοις καὶ ταῖς ὁμολογίαις, οὐδεμίαν ἐποιεῖσθε ἐπιστροφὴν, ᾤμην δεῖν πέμψαι πρὸς ὑμᾶς ὑπὲρ ὧν ἀδικεῖσθαι νομίζω. Μὴ θαυμάσητε δὲ τὸ μῆκος τῆς ἐπιστολῆς· πολλῶν γὰρ ὑπαρχόντων ἐγκλημάτων, ἀναγκαῖόν ἐστιν ὑπὲρ ἁπάντων δηλῶσαι καθαρῶς.

Πρῶτον μὲν γὰρ, Νικίου τοῦ κήρυκος ἁρπασθέντος ἐκ τῆς χώρας τῆς ἐμῆς, οὐ τοῖς παρανομοῦσιν ἐπετιμήσατε ὅτι παρὰ τὴν δίκην, ἀλλὰ τὸν ἀδικούμενον εἵρξατε δέκα μῆνας, ἃς δ' ἔφερε παρ' ἡμῶν, ἐπιστολὰς ἀνέγνωτε ἐπὶ τοῦ βήματος.

Ἔπειτα Θασίων ὑποδεχομένων τὰς Βυζαντίων τριήρεις, καὶ τῶν λῃστῶν τοὺς βουλομένους, οὐδὲν ἐφροντίζετε τῶν συνθηκῶν διαῤῥήδην λεγουσῶν, πολεμίους εἶναι τοὺς ταῦτα ποιοῦντας.

LETTRE
DE PHILIPPE AUX ATHÉNIENS.

PHILIPPE AU SÉNAT ET AU PEUPLE D'ATHÈNES [1],
SALUT !

PUISQUE vous n'avez eu aucun égard aux fréquentes représentations que je vous ai faites par mes ambassadeurs pour vous engager à maintenir les sermens et les traités, j'ai cru devoir vous marquer tous les sujets que j'ai de me plaindre. Ne vous étonnez point de la longueur de ma lettre: il faut que je m'explique sur chaque grief, et j'en ai un grand nombre.

D'abord, Nicias, mon héraut d'armes [2], ayant été enlevé sur les terres de mon empire, et amené dans votre ville, loin de punir les auteurs de la violence, comme la justice le demandait, vous retîntes mon officier en prison pendant dix mois, et vous fîtes lire en pleine assemblée les lettres dont il était chargé.

Ensuite, lorsque les Thasiens recevaient dans leurs ports les galères des Byzantins, et celles des pirates qui voulaient s'y réfugier, vous avez soutenu les Thasiens, malgré les traités qui déclaraient ennemis ceux qui favoriseraient les brigandages maritimes.

Vers le même tems, Diopithe fit une irruption dans mes états : peu satisfait d'avoir réduit en servitude les habitans de Crobyle et de Tiristase [3], il ravagea la Thrace, contrée voisine; et se portant à cet excès de faire arrêter Amphiloque, qui était venu, en qualité d'ambassadeur, traiter du rachat des prisonniers, il le força, par les traitemens les plus durs, à se racheter lui-même neuf talens : violence odieuse qui obtint votre approbation. Toutefois, la personne des hérauts et des ambassadeurs est une personne sacrée chez tous les peuples. Attenter à leur vie ou à leur liberté, est un crime horrible à leurs yeux; et il doit l'être surtout aux vôtres. Vous le savez, lorsque le peuple de Mégares fit massacrer Anthémocrite [4], héraut d'Athènes, vos pères furent si indignés de cette atrocité, qu'ils exclurent des fêtes de Cérès le peuple qui l'avait commise, et que, pour en éterniser la mémoire, ils firent élever une statue près d'une des portes de la ville. Mais est-il raisonnable de faire vous-mêmes ce qui vous révolte dans les autres?

Callias, un de vos généraux, s'est emparé de toutes les villes situées dans le golfe de Pagase, quoique comprises dans notre traité, et unies avec moi par une alliance [5]. Il arrêtait comme ennemis, et vendait tous ceux qui faisaient voile vers la Macédoine. Vous approuviez dans vos décrets ces actes d'hostilité, qui sont tels que je ne vois pas ce que vous pourriez y ajouter, si nous

Ἔτι τοίνυν, περὶ τοὺς αὐτοὺς χρόνους Διοπείθης ἐμβαλὼν εἰς τὴν χώραν, Κρωβύλην μὲν καὶ τὴν Τιρίστασιν ἐξηνδραποδίσατο, τὴν δὲ προσεχῆ Θρᾴκην ἐπόρθησε· τέλος δὲ εἰς τοῦτο ἦλθε παρανομίας, ὥστε Ἀμφίλοχον, ὑπὲρ τῶν αἰχμαλώτων ἐλθόντα πρεσβευτὴν, συλλαβὼν, καὶ τὰς ἐσχάτας ἀνάγκας ἐπιθεὶς, ἀπελύτρωσε ταλάντων ἐννέα. Καὶ ταῦτα τῷ δήμῳ εὖ δοκοῦντα ἐποίησε. Καίτοι τὸ παρανομεῖν εἰς κήρυκα καὶ πρέσβεις τοῖς ἄλλοις τε πᾶσιν ἀσεβὲς εἶναι δοκεῖ, καὶ μάλιστα ὑμῖν· Μεγαρέων γοῦν Ἀνθεμόκριτον ἀνελόντων, εἰς τοῦτο ἐλήλυθεν ὁ δῆμος, ὥστε μυστηρίων μὲν εἴργειν αὐτοὺς, ὑπόμνημα δὲ τῆς ἀδικίας στῆσαι ἀνδριάντα πρὸ τῶν πυλῶν. Καίτοι πῶς οὐ δεινὸν, ἐφ᾽ οἷς παθόντες οὕτως ἐμισήσατε τοὺς δράσαντας, νῦν αὐτοὺς φαίνεσθαι ποιοῦντας;

Καλλίας τοίνυν, ὁ παρ᾽ ὑμῶν στρατηγὸς, τὰς μὲν πόλεις τὰς ἐν τῷ Παγασίτῃ κόλπῳ κατοικουμένας ἔλαβεν ἁπάσας, ὑμῖν μὲν ἐνόρκους, ἐμοὶ δὲ συμμαχίδας οὔσας· τοὺς δ᾽ εἰς Μακεδονίαν πλέοντας ἐπώλει, πάντας πολεμίους κρίνων· καὶ διὰ ταῦθ᾽ ὑμεῖς ἐπῃνεῖτ᾽ αὐτὸν ἐν τοῖς ψηφίσμασιν· ὥστε ἔγωγε

ἀπορῶ τί ποτ' ἔσται καινότερον, ἐὰν ὁμολογήσητέ μοι πολεμεῖν. Καὶ γὰρ ὅτε φανερῶς διεφερόμεθα, λῃστὰς ἐξεπέμπετε, καὶ τοὺς πλέοντας ὡς ἡμᾶς ἐπωλεῖτε, τοῖς ἐναντίοις ἐβοηθεῖτε, τὴν χώραν μου κακῶς ἐποιεῖτε. Χωρὶς τοίνυν τούτων εἰς τοῦτο παρανομίας ἀφῖχθε καὶ δυσμενείας, ὥστε καὶ πρὸς τὸν Πέρσην πρέσβεις ἀπεστάλκατε, πείσοντας αὐτὸν ἐμοὶ πολεμεῖν· ὃ μάλιστα ἄν τις θαυμάσειε· πρὸ μὲν γὰρ τοῦ λαβεῖν αὐτὸν Αἴγυπτον, καὶ Φοινίκην, ἐψηφίσασθε, ἂν ἐκεῖνός τι νεωτερίσῃ, παρακαλεῖν ὁμοίως ἐμὲ καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ἅπαντας ἐπ' αὐτόν· νῦν δὲ τοσοῦτον ὑμῖν περίεστι τοῦ πρὸς ἐμὲ μίσους, ὥστε πρὸς ἐκεῖνον διαλέγεσθαι περὶ τῆς ἐπισυμμαχίας. Καίτοι τὸ παλαιὸν οἱ πατέρες ὑμῶν, ὡς ἐγὼ πυνθάνομαι, τοῖς Πεισιστρατίδαις ἐπετίμων, ὡς ἐπάγουσι τὸν Πέρσην ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας· ὑμεῖς δ' οὐκ αἰσχύνεσθε ταῦτα ποιοῦντες, ἃ διετελεῖτε τοῖς τυράννοις ἐγκαλοῦντες·

Ἀλλὰ πρὸς τοῖς ἄλλοις καὶ γράφετε ἐν τοῖς ψηφίσμασιν ἐμοὶ προστάττοντες, Τήρην καὶ Κερσοβλέπτην ἐᾷν Θρᾴκης ἄρχειν, ὡς ὄντας Ἀθηναίους. Ἐγὼ δὲ τούτους, οὔτε τῶν περὶ τῆς εἰρήνης συνθη-

étions en guerre ouverte. Car enfin dans le tems de nos ruptures déclarées, que faisiez-vous de plus que d'envoyer contre moi vos armateurs, d'enlever et vendre les navires qui faisaient commerce dans mon royaume, de secourir mes ennemis, et de ravager mon territoire? Par un surcroît de haine et d'injustice, vous venez d'envoyer des députés au roi de Perse, pour l'engager à me déclarer la guerre [6]. Ce qui doit d'autant plus surprendre, qu'avant que ce prince eût reconquis l'Egypte et la Phénicie, vous aviez résolu, s'il tentait contre la Grèce quelques nouvelles entreprises, de m'inviter avec tous les autres Grecs, à réunir nos forces pour le combattre. Et vous portez à présent l'animosité jusqu'à traiter avec lui pour former une ligue contre moi! Vos pères, à ce que j'entends dire, faisaient un crime aux fils de Pisistrate [7] de soulever les Perses contre les Grecs; et vous, vous n'avez pas honte de vous porter à des excès que vous condamnâtes toujours dans vos tyrans!

Ajoutez encore que vous me faites signifier l'ordre de rétablir dans leurs états Térès et Chersoblepte [8], princes de Thrace, qui sont, dites-vous, Athéniens. Mais je sais que ces deux princes ne sont pas compris dans notre traité, ni inscrits sur

la même colonne, et qu'il ne sont pas Athéniens; je sais que Térès se joignit à moi contre la république d'Athènes; et que mes députés voulant engager Chersoblepte à prêter serment en particulier, vos généraux s'y opposèrent, le déclarant ennemi des Athéniens. Comment donc se trouve-t-il votre ennemi quand votre intérêt le demande, et votre citoyen quand il vous plaît de me calomnier? comment se fait-il que vous qui, après la mort de Sitalce (*a*), à qui vous aviez accordé le droit de cité, avez lié aussitôt amitié avec son assassin, vous me cherchiez à présent querelle à cause de Chersoblepte, sous prétexte qu'il est Athénien, surtout n'ignorant pas que ceux même que vous gratifiez de ce titre, ne s'inquiètent ni de vos lois, ni de vos décrets? Pour abréger, j'omets tout le reste, et n'ajoute que ceci : Vous avez donné le titre d'Athénien à Évagoras de Cypre [9], à Denys de Syracuse, et à leurs descendans; persuadez donc à ceux qui les ont chassés et dépouillés de leurs états, de les leur restituer; et alors obligez-moi de rendre toute

---

(*a*) Sitalce, fils de l'ancien Térès, vécut toujours dans la plus étroite union avec la république d'Athènes, et lui rendit de si grands services, les premières années de la guerre du Péloponèse, que les Athéniens, par reconnaissance, le mirent au nombre de leurs citoyens. Sitalce fut tué dans une bataille contre les Triballes. Comme son neveu Seutès envahit son royaume après sa mort, et en frustra ses enfans, il fut soupçonné d'avoir tué celui dont il usurpait les états. Philippe réalise le soupçon pour fortifier son raisonnement. — *Ne s'inquiètent ni de vos lois ni de vos décrets*. Philippe veut dire, sans doute, que si ceux qui avaient reçu le titre de citoyens d'Athènes, ne se mettaient pas en peine des lois et des décrets des Athéniens, comme il arrivait réellement; lui, Philippe, à plus forte raison, ne devait pas en tenir grand compte.

κῶν οἶδα μετασχόντας ὑμῖν, οὔτ' ἐν ταῖς στήλαις ἀναγεγραμμένους, οὔτ' Ἀθηναίους ὄντας· ἀλλὰ Γήρην μὲν μετ' ἐμοῦ στρατευόμενον ἐφ' ὑμᾶς, Κερσοβλέπτην δὲ τοῖς παρ' ἐμοῦ πρεσβευταῖς ἰδίᾳ μὲν τοὺς ὅρκους ὀμόσαι προθυμούμενον, κωλυθέντα δ' ὑπὸ τῶν ὑμετέρων στρατηγῶν, ἀποφαινόντων αὐτὸν Ἀθηναίων ἐχθρόν. Καίτοι, πῶς ἐστὶ τοῦτ' ἴσον ἢ δίκαιον, ὅταν μὲν ὑμῖν συμφέρῃ, πολέμιον εἶναι φάσκειν αὐτὸν τῆς πόλεως, ὅταν δ' ἐμὲ συκοφαντεῖν βούλησθε, πολίτην ἀποδείκνυσθαι τὸν αὐτὸν ὑφ' ὑμῶν· καὶ, Σιτάλκου μὲν ἀποθανόντος, ᾧ μετέδοτε τῆς πολιτείας, εὐθὺς ποιήσασθαι πρὸς τὸν ἀποκτείναντα φιλίαν, ὑπὲρ δὲ Κερσοβλέπτου πόλεμον αἱρεῖσθαι πρὸς ἡμᾶς; καὶ ταῦτα, σαφῶς εἰδότας, ὅτι τῶν λαμβανόντων τὰς δωρεὰς τὰς τοιαύτας οὐδεὶς οὔτε τῶν νόμων, οὔτε τῶν ψηφισμάτων οὐδὲν φροντίζει τῶν ὑμετέρων· οὐ μὴν ἀλλ', εἰ δεῖ πάντα τἄλλα παραλιπόντα συντόμως εἰπεῖν, ὑμεῖς ἔδοτε πολιτείαν Εὐαγόρᾳ τῷ Κυπρίῳ, καὶ Διονυσίῳ τῷ Συρακουσίῳ, καὶ τοῖς ἐκγόνοις τοῖς ἐκείνων. Ἐὰν οὖν πείσητε τοὺς ἐκβαλόντας ἑκατέρους αὐτῶν ἀποδοῦναι πάλιν τὰς ἀρχὰς τοῖς ἐκπεσοῦσι, κομίζεσθε καὶ παρ' ἐμοῦ τὴν

Θρᾴκην, ὅσης Τήρης καὶ Κερσοβλέπτης ἦρχεν· εἰ δὲ τοῖς μὲν ἐκείνων κρατήσασι μηδ' ἐγκαλεῖν ἀξιοῦτε μηδέν, ἐμὲ δ' ἐνοχλεῖτε, πῶς οὐ δικαίως ὑμᾶς ἀμυνοίμην ἄν;

Περὶ μὲν οὖν τούτων πολλὰ λέγειν ἔχων ἔτι δίκαια, παραλιπεῖν προαιροῦμαι· Καρδιανοῖς δέ φημι βοηθεῖν, γεγονὼς αὐτοῖς πρὸ τῆς εἰρήνης σύμμαχος, οὐκ ἐθελόντων δ' ὑμῶν ἐλθεῖν εἰς κρίσιν, πολλάκις μὲν ἐμοῦ δεηθέντος, οὐκ ὀλιγάκις δ' ἐκείνων· ὥστε πῶς οὐκ ἂν εἴην πάντων φαυλότατος, εἰ, καταλιπὼν τοὺς συμμάχους, μᾶλλον ὑμῶν φροντίζοιμι, τῶν πάντα μοι τρόπον ἐνοχλούντων, ἢ τῶν βεβαίως μοι φίλων ἀεὶ μενόντων;

Εἰ τοίνυν δεῖ μηδὲ τοῦτο παραλιπεῖν, εἰς τοσοῦτον ἐληλύθατε πλεονεξίας, ὥστε πρότερον μὲν ἐνεκαλεῖτέ μοι τὰ προειρημένα μόνον, τὰ δ' ὑπογυιότατα, Πεπαρρηθίων φασκόντων δεινὰ πεπονθέναι, προσετάξατε τῷ στρατηγῷ δίκην παρ' ἐμοῦ λαβεῖν ὑπὲρ ἐκείνων, οὓς ἐγὼ μὲν ἐτιμωρησάμην ἐνδεεστέρως ἢ προσῆκεν· ἐκεῖνοι δὲ, εἰρήνης οὔσης, καταλαβόντες Ἀλόννησον, οὔτε τὸ χωρίον, οὔτε τοὺς φρουροὺς ἀπεδίδοσαν, πέμψαντος ὑπὲρ αὐτῶν ἐμοῦ πολλάκις·

l'étendue de pays que possédaient dans la Thrace Térès et Chersoblepte. Mais si, tandis que vous n'avez même laissé échapper aucune plainte contre ceux qui ont dépossédé Evagoras et Denys, vous me troublez dans mes possessions, ai-je tort de vouloir repousser l'injure?

Je pourrais produire à ce sujet d'autres raisons non moins fortes que je supprime. Je déclare, au reste, que je secours les Cardiens [10]. J'étais leur allié avant la paix, et vous n'avez pas voulu choisir un arbitre, quoique plus d'une fois on vous en eût sollicité de la part des Cardiens et de la mienne. N'aurais-je donc pas été le plus méprisable des hommes, si, pour vous qui m'inquiétez en toute occasion, j'eusse abandonné des alliés et des amis qui m'ont toujours été fidèles?

De plus (car il ne faut pas omettre cet article), après vous être bornés à de simples reproches, au sujet du secours donné à Cardie, vous employâtes dernièrement les voies de fait. Sur les plaintes que vous portèrent contre moi les Péparrhétiens [11], vous enjoignîtes à votre général de venger leurs prétendues injures. Cependant j'avais traité avec plus de douceur qu'ils ne le méritaient, ces insulaires qui, en pleine paix, s'étaient saisis de l'Halonèse, sans vouloir me rendre ni la place ni la garnison, que je leur avais redemandées à plusieurs reprises.

Pour vous, sans examiner leurs torts à mon égard, vous n'avez vu que la peine que j'en ai tirée. Vous n'ignoriez pas néanmoins que ce n'était ni à eux ni à vous que j'avais pris l'Halonèse, mais que je l'avais arrachée des mains de Sostrate. Dire que vous l'avez vous-mêmes livrée à Sostrate, ce serait convenir que vous protégez les brigands sur mer. S'il l'a envahie contre le vœu d'Athènes, quel tort vous ai-je fait en la prenant et en assurant la navigation de ce côté là? Par égard pour votre république je voulais vous donner cette île, mais vos orateurs ne vous permettaient de la recevoir qu'à titre de restitution; de sorte qu'en vous livrant la place de la manière qu'ils le désiraient, je déclarais ma possession illégitime, et qu'en refusant de vous la livrer, je vous devenais suspect. Je demandai, en conséquence, un arbitre qui décidât entre nous, étant disposé à vous rendre l'île ou à vous la donner, suivant qu'on aurait décidé qu'elle était à vous ou à moi. J'ai réitéré cette demande, et l'on ne m'a pas écouté. Les Péparrhétiens, cependant, se sont emparés de la place. Que devais-je donc faire alors? Devais-je laisser tranquilles et impunis des hommes qui, au mépris des sermens, se portaient à cet excès d'insolence? Mais enfin, si l'île

ὑμεῖς δ', ὧν μὲν ἠδίκησαν ἐμὲ Πεπαρήθιοι, τούτων μὲν οὐδὲν ἐπεσκέψασθε, τὴν δὲ τιμωρίαν, ἀκριβῶς εἰδότες, ὅτι τὴν νῆσον οὔτ' ἐκείνους, οὔτε ὑμᾶς ἀφειλόμην, ἀλλὰ τὸν λῃστὴν Σώστρατον. Εἰ μὲν οὖν αὐτοί φατε παραδοῦναι Σωστράτῳ, λῃστὰς ὁμολογεῖτε καταπέμπειν· εἰ δὲ ἀκόντων ὑμῶν ἐκεῖνος κατεκράτει, τί δεινὸν πεπόνθατε, λαβόντος ἐμοῦ, καὶ τὸν τόπον τοῖς πλέουσιν ἀσφαλῆ παρέχοντος; Τοσαύτην δέ μου ποιουμένου πρόνοιαν τῆς ὑμετέρας πόλεως, καὶ διδόντος αὐτῇ τὴν νῆσον, οἱ ῥήτορες λαμβάνειν μὲν οὐκ εἴων, ἀπολαβεῖν δὲ συνεβούλευον· ὅπως ὑπομείνας μὲν τὸ προστασσόμενον, τὴν ἀλλοτρίαν ἔχειν ὁμολογῶ, μὴ προειμένος δὲ τὸ χωρίον, ὕποπτος γένωμαι τῷ πλήθει. Γνοὺς ἐγὼ ταῦτα, προὐκαλούμην κριθῆναι περὶ τούτων πρὸς ὑμᾶς, ἵν', εἰ μὲν ἐμὴ γνωσθῇ, παρ' ἐμοῦ δοθῇ τὸ χωρίον ὑμῖν· ἐὰν δὲ ὑμετέρα κριθῇ, τότε ἀποδῶ τῷ δήμῳ. Ταῦτα δέ μου πολλάκις ἀξιοῦντος, ὑμεῖς μὲν οὐ προσείχετε, Πεπαρήθιοι δὲ τὴν νῆσον κατέλαβον. Τί οὖν ἐχρῆν με ποιεῖν; οὐ δίκην λαβεῖν παρὰ τῶν ὑπερβεβηκότων τοὺς ὅρκους; οὐ τιμωρήσασθαι τοὺς οὕτως ὑπερηφάνως ἀσελγαίνοντας; Καὶ γάρ, εἰ Πεπαρηθίων ἦν ἡ

νῆσος, τί προσῆκεν ἀπαιτεῖν Ἀθηναίους; εἰ δὲ ὑμετέρα, πῶς οὐκ ἐκείνοις ὀργίζεσθε καταλαβοῦσι τὴν ἀλλοτρίαν;

Εἰς τοῦτο δὲ προβεβήκαμεν ἔχθρας, ὥστε βουλόμενος ταῖς ναυσὶν εἰς τὸν Ἑλλήσποντον παραβαλεῖν, ἠναγκάσθην αὐτὰς παραπέμψαι διὰ Χερῥονήσου τῇ στρατιᾷ, τῶν μὲν κληρούχων, κατὰ τὸ Πολυκράτους δόγμα, πολεμούντων ἡμῖν, ὑμῶν δὲ τοιαῦτα ψηφιζομένων, τοῦ δὲ στρατηγοῦ Βυζαντίους τε παρακαλοῦντος, καὶ διαγγέλλοντος πρὸς ἅπαντας, ὅτι πολεμεῖν αὐτῷ προστάττετε, ἂν καιρὸν λάβῃ. Τοιαῦτα δὲ πάσχων, ὅμως τῆς πόλεως, καὶ τῶν τριηρῶν, καὶ τῆς χώρας ἀπεσχόμην, ἱκανὸς ὢν τὰ πλεῖστα λαβεῖν ἢ πάντα· καὶ διατετέλεκα προκαλούμενος ὑμᾶς εἰς κρίσιν ἐλθεῖν, ὑπὲρ ὧν αἰτιώμεθα ἀλλήλους. Καίτοι σκοπεῖσθε πότερον κάλλιόν ἐστιν, ὅπλοις ἢ λόγοις διακρίνεσθαι, καὶ πότερον αὐτοὺς εἶναι βραβευτὰς, ἢ πεῖσαί τινας ἑτέρους· καὶ λογίζεσθ᾽, ὡς ἄλογόν ἐστιν Ἀθηναίους, Θασίους μὲν καὶ Μαρωνείτας ἀναγκάσαι περὶ Στρύμης διακριθῆναι λόγοις, αὐτοὺς δὲ πρὸς ἐμὲ μὴ διαλύσασθαι, περὶ ὧν ἀμφισβητοῦμεν, τὸν τρόπον τοῦτον· ἄλλως τε καὶ γιγνώ-

était à eux, pourquoi la répéter comme vous appartenant? ou pourquoi ne pas attaquer ceux qui vous l'avaient prise, si elle était à vous?

Et quels furent dans cette querelle les excès de votre haine? je voulais faire passer une flotte dans l'Hellespont; je fus obligé, pour la garantir d'insultes, de faire marcher des troupes le long des côtes de la Chersonèse. Vos colonies, en vertu d'un décret de Polycrate [12] confirmé par vos suffrages, commettaient contre moi des hostilités; votre général soulevait Byzance, et annonçait à toute la Grèce qu'il avait ordre de me déclarer la guerre à la première occasion: malgré ces mauvais procédés de votre part, je vous épargnai; je ne touchai ni à vos vaisseaux, ni à vos domaines, dont je pouvais me saisir en tout ou en grande partie; enfin, je ne cessai pas de vous engager à remettre à des arbitres le jugement de nos prétentions et de nos plaintes réciproques. Or, voyez s'il est plus honnête de terminer nos disputes par des discussions verbales que par la force des armes, d'être juge dans sa propre cause, que de prendre des arbitres. Voyez, en outre, combien il est absurde que vous, qui avez obligé les Thasiens et les Maronites [13] à finir, par la décision d'un tiers, leurs contestations sur la ville de Stryme, vous refusiez de vider les nôtres par la même voie: d'autant plus que vous ne pouvez ignorer que si la décision

vous est contraire, vous ne perdrez rien, et que si elle vous est favorable, vous jouirez de ma conquête.

Mais ce qui doit paraître le plus étrange, c'est que, vous ayant envoyé des députés[14] choisis dans tout le corps de la confédération, pour qu'ils fussent témoins des arrangemens justes et raisonnables que je voulais prendre avec vous sur les affaires de la Grèce, vous ne daignâtes pas même les entendre, quoique ce fût un moyen de fixer l'opinion des Grecs sur mon compte, de dissiper leurs inquiétudes, ou de dévoiler ma perfidie. C'était l'intérêt des Athéniens en général, mais non celui des orateurs. Car ceux qui connaissent votre gouvernement, disent que pour vos orateurs la paix est une guerre, et la guerre une paix; qu'ils sont toujours payés par vos généraux, soit qu'ils les défendent ou qu'ils les accusent; que d'ailleurs, par les invectives dont ils chargent à la tribune les plus distingués de vos citoyens et les étrangers les plus illustres, ils passent dans l'esprit du peuple pour des hommes qui lui sont dévoués. Il me serait facile, moyennant quelques largesses, d'arrêter leurs injures, et même de les convertir en éloges, mais je rougirais qu'on me vît acheter l'amitié d'Athènes de pareilles gens.

σκοντας, ὅτι νικηθέντες μὲν οὐδὲν ἀποβαλεῖτε, κρατήσαντες δὲ λήψεσθε τὰ νῦν ὑφ' ἡμῖν ὄντα.

Πάντων δέ μοι δοκεῖ παραλογώτατον εἶναι, διότι, πέμψαντος ἐμοῦ πρέσβεις ἀπὸ τῆς συμμαχίας πάσης, ἵν' ὦσι μάρτυρες, καὶ βουλομένου ποιήσασθαι πρὸς ὑμᾶς δικαίας ὁμολογίας ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων, οὐδὲ τοὺς περὶ τούτων λόγους ἐδέξασθε παρὰ τῶν πρεσβευόντων, ἐξὸν ὑμῖν, ἢ τῶν κινδύνων ἀπαλλάξαι τοὺς δυσχερὲς ὑποπτεύοντάς τι καθ' ἡμῶν, ἢ φανερῶς ἐξελέγξαι με φαυλότατον ὄντα τῶν ἁπάντων. Τῷ μὲν οὖν δήμῳ ταῦτα συνέφερε, τοῖς δὲ λέγουσιν οὐκ ἐλυσιτέλει· φασὶ γὰρ οἱ τῆς πολιτείας τῆς παρ' ὑμῖν ἔμποροι, τὴν μὲν εἰρήνην πόλεμον αὐτοῖς εἶναι, τὸν δὲ πόλεμον εἰρήνην· ἢ γὰρ συναγωνιζομένους τοῖς στρατηγοῖς, ἢ συκοφαντοῦντας, ἀεί τι λαμβάνειν παρ' αὐτῶν· ἔτι δὲ τῶν πολιτῶν τοῖς γνωριμωτάτοις, καὶ τῶν ἔξωθεν τοῖς ἐνδοξοτάτοις λοιδορουμένους ἐπὶ τοῦ βήματος, περιποιεῖσθαι παρὰ τοῦ πλήθους δόξαν, ὡς εἰσι δημοτικοί. Ῥᾴδιον μὲν οὖν ἐστί μοι παῦσαι τῆς βλασφημίας αὐτοὺς, μικρὰ πάνυ προεμένῳ, καὶ ποιῆσαι λέγειν ἐπαίνους ὑπὲρ ἡμῶν· ἀλλ' αἰσχυνοίμην ἂν, εἰ τὴν πρὸς ἡμᾶς εὔνοιαν παρὰ τούτων φαινοίμην ὠνούμενος, οἳ, πρὸς

τοῖς ἄλλοις, εἰς τοῦτο τόλμης ἥκουσιν, ὥστε καὶ περὶ Ἀμφιπόλεως πρὸς ἡμᾶς ἀμφισβητεῖν ἐπιχειροῦσιν, ὑπὲρ ἧς τῶν ἀντιποιουμένων αὐτῆς οἴομαι πολὺ δικαιότερα ἂν λέγειν αὐτός· εἴτε γὰρ των ἐξ ἀρχῆς κρατησάντων γίγνεται, πῶς οὐ δικαίως ἡμεῖς αὐτὴν ἔχομεν, Ἀλεξάνδρου τοῦ προγόνου πρώτου κατασχόντος τὸν τόπον; ὅθεν καὶ τῶν αἰχμαλώτων Μήδων ἀπαρχὴν ἀνδριάντα χρυσοῦν ἀνέστησεν εἰς Δελφούς· εἴτε τούτων μὲν ἀμφισβητήσειέ τις, ἀξιοῖ δὲ γίγνεσθαι τῶν ὕστερον γενομένων κυρίων, ὑπάρχει μοι καὶ τοῦτο τὸ δίκαιον· ἐκπολιορκήσας γὰρ τοὺς ὑμᾶς μὲν ἐκβαλόντας, ὑπὸ Λακεδαιμονίων δὲ κατοικισθέντας, ἔλαβον τὸ χωρίον.

Καίτοι πάντες οἰκοῦμεν τὰς πόλεις, ἢ τῶν προγόνων παραδόντων, ἢ κατὰ πόλεμον κύριοι καταστάντες· ὑμεῖς δὲ οὔτε πρῶτοι λαβόντες, οὔτε νῦν ἔχοντες, ἐλάχιστον δὲ χρόνον ἐν τοῖς τόποις ἐμμείναντες, ἀντιποιεῖσθε τῆς πόλεως, καὶ ταῦτα πίστιν ὑπὲρ ἡμῶν αὐτοὶ βεβαιοτάτην ἐπιθέντες· πολλάκις γὰρ ἐμοῦ γράφοντος ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς ὑπὲρ αὐτῆς, ἐγνώκατε δικαίως ἔχειν ἡμᾶς, τότε μὲν ποιησάμενοι τὴν εἰρήνην, ἔχοντος ἐμοῦ τὴν πόλιν κατὰ συμ-

Sans parler du reste, ils portent l'audace jusqu'à vouloir me contester Amphipolis, sur laquelle, sans doute, j'ai des droits beaucoup mieux fondés que ceux qui la revendiquent. En effet, si elle est aux premiers qui l'ont conquise, ne la possédé-je pas justement, puisqu'Alexandre, un de mes ancêtres, est le premier qui s'en empara [15]; témoin la statue d'or qu'il fit placer dans le temple de Delphes, comme prémices des dépouilles remportées par lui sur les Perses. Peu satisfait de cette preuve, si l'on veut qu'Amphipolis soit aux derniers occupans, elle m'appartient encore à ce titre, puisque je l'ai prise sur ceux qui vous en avaient chassés, et qui y avaient été mis par les Lacédémoniens.

Tels sont donc mes droits sur Amphipolis; droits de succession et de conquête, les seuls qui nous rendent maîtres et possesseurs des villes. Vous, au contraire, vous revendiquez une place que vous n'avez pas acquise les premiers, que vous ne possédez pas actuellement, que vous n'avez possédée que fort peu de tems, et dont vous-mêmes m'avez confirmé authentiquement la possession. Je vous ai souvent écrit au sujet d'Amphipolis, et vous êtes toujours convenus de mes droits sur cette ville. Nous avons fait la paix ensemble; les conditions du traité m'ont assuré la place et votre alliance.

μαχίαν ἐπὶ ταῖς αὐταῖς ὁμολογίαις. Καίτοι πῶς ἂν ἑτέρα γένοιτο βεβαιοτέρα ταύτης κτῆσις, τῆς τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς καταλειφθείσης ἡμῖν ὑπὸ τῶν προγόνων, πάλιν δὲ κατὰ πόλεμον ἐμῆς γεγενημένης, τρίτον δὲ συγχωρηθείσης ὑφ' ὑμῶν τῶν εἰθισμένων ἀμφισβητεῖν καὶ τῶν οὐδὲν ὑμῖν προσηκόντων;

Ἃ μὲν οὖν ἐγκαλῶ, ταῦτ' ἐστίν· ὡς δὲ προϋπαρχόντων, καὶ διὰ τὴν ἐμὴν εὐλάβειαν μᾶλλον ἤδη τοῖς πράγμασιν ἐπιτιθεμένων, καί, καθ' ὅσον ἂν δύνησθε, κακοποιούντων, ὑμᾶς ἀμυνοῦμαι μετὰ τοῦ δικαίου· καὶ μάρτυρας τοὺς θεοὺς ποιησάμενος, διαλήψομαι περὶ τῶν καθ' ὑμᾶς.

Peut-il donc y avoir une possession plus légitime que celle que j'ai reçue de mes ancêtres, que j'ai recouvrée par le droit des armes, enfin, que m'a confirmée [16] un peuple accoutumé à s'attribuer ce qui ne lui appartient pas?

Je vous ai détaillé tous mes griefs. Comme vous êtes les agresseurs, et que ma retenue ne fait que vous rendre plus ardens à saisir toute occasion de me nuire, je suis disposé à repousser l'injure; et après avoir mis de mon côté la justice, prenant tous les Dieux à témoins de l'équité de ma cause, je défendrai mes droits contre ceux qui les attaquent.

NOTES

SUR

LA LETTRE DE PHILIPPE

AUX ATHÉNIENS.

[1] Quoique le gouvernement d'Athènes fût démocratique, au fond il avait quelque chose de la forme aristocratique. On élisait tous les ans, dans chaque tribu (la ville d'Athènes était divisée en dix tribus), cinquante sénateurs, qui tous ensemble composaient le sénat, appelé *le sénat des Cinq-cents*. Ce sénat préparait les affaires avant qu'elles fussent portées devant le peuple.

[2] Le héraut d'armes, chez les Grecs, était un officier public chargé d'aller demander, au nom d'un roi ou d'un peuple, réparation des injures qu'ils prétendaient, à droit ou à tort, leur avoir été faites, et de déclarer la guerre, si on refusait cette réparation. Un héraut d'armes était une personne sacrée, même entre ennemis. Il est à présumer que les Athéniens méconnurent à dessein, dans Nicias, le caractère de héraut, et le traitèrent comme un espion. L'attentat aurait révolté toute la Grèce, s'ils ne l'avaient coloré de quelque prétexte. — *Vous fîtes lire en pleine assemblée les lettres........* Les Athéniens ouvrirent en effet le paquet de lettres dont était chargé Nicias, parce qu'ils croyaient en tirer quelque éclaircissement sur les pratiques secrètes de Philippe contre eux; mais ils respectèrent scrupuleusement les lettres adressées à Olympias, et prirent soin qu'elle les reçut au même état qu'on les avait interceptées. — *Ensuite, lorsque les Thasiens.....* Les Athéniens possédaient, près de la Thrace, l'île de Thase, située entre l'embouchure du Nestus et celle du Strymon. Par un article du traité de paix, ils avaient promis d'empêcher les Thasiens de recevoir les pirates qui inquiéteraient les sujets ou les alliés de Philippe. Ils ne tenaient pas peut-être fort exactement la main à l'exécution de cet article.

[3] Aucun auteur ne parle de Crobyle. Tiristase est placée par Pline dans la Chersonèse de Thrace. Ces deux villes, si l'on en croit Philippe, lui appartenaient.—*Et se portant à cet excès de faire arrêter Amphiloque.* On ne pouvait guère justifier Diopithe qu'en niant le fait, au moins tel que Philippe l'expose. Car si le fait est vrai, le général d'Athènes avait

sans contredit violé le droit des gens. Amphiloque était un des principaux officiers de Philippe; il servit avec honneur sous son fils Alexandre.

[4] Les Athéniens accusaient Mégares de favoriser l'évasion de leurs esclaves, et de profaner une terre sacrée. Anthémocrite s'y transporta en qualité de héraut et d'ambassadeur. Il se plaignit aux Mégariens eux-mêmes de leur conduite, et les somma de s'abstenir d'une culture sacrilége : ils le massacrèrent pour toute réponse.—*Qu'ils exclurent des fêtes de Cérès*. . . . . Tous les Grecs avaient droit de participer aux fêtes que les Athéniens célébraient à Eleusis en l'honneur de Cérès. Les Mégariens jouissaient du privilége commun, mais ils en furent exclus lorsqu'ils eurent tué Anthémocrite. On éleva de plus, à la mémoire de celui-ci, une statue sur le chemin qui conduisait d'Athènes à Eleusis, près d'une des portes de la ville.

[5] Les villes maritimes de la Phtiotide et de la Magnésie, qui bordaient le golfe de Pagase, étaient soumises à Philippe, et il les avait comprises dans son traité de paix avec les Athéniens. Cependant, au mépris du traité, Callias, Chalcidien d'origine, et l'un des généraux d'Athènes, qu'Eschine traite si mal dans son discours contre Ctésiphon, ravagea cette contrée de la Thessalie.—*Qui faisaient voile vers la Macédoine*, sans doute, comme il est dit plus bas, pour y faire le commerce. — *D'envoyer contre moi vos armateurs*, en grec, *des pirates*, *lèstas*, c'est-à-dire, des citoyens qui armaient pour courir les mers et enlever les vaisseaux.

[6] Nous voyons, dans les harangues de Démosthène, que cet orateur engage les Athéniens à s'unir avec le roi de Perse pour arrêter les conquêtes de Philippe. Il est probable que les Athéniens suivirent son avis, et députèrent pour cet effet au roi de Perse, sinon ouvertement, du moins secrètement. —*Ce qui doit d'autant plus surprendre*. . . . . Artaxerxès Ochus, dans le dessein de faire rentrer dans le devoir l'Egypte et la Phénicie, avait assemblé une armée considérable de terre et de mer. Il passa d'abord dans l'Asie mineure, pour y punir des Satrapes rebelles. Les Grecs furent alarmés de l'approche des Perses, et les Athéniens formèrent la résolution de les aller attaquer dans leur propre pays. Philippe prétend qu'on lui proposa d'entrer dans la ligue qui se formait en faveur de la Grèce.

[7] Pisistrate, qui descendait de Codrus, dernier roi d'Athènes, rétablit dans cette ville la souveraineté de ses ancêtres qu'on avait abolie. Ses fils et petits-fils chassés d'Athènes, s'attachèrent aux rois de Perse, et les excitèrent à se venger des Athéniens, à les accabler de leur puissance, espérant d'être retablis avec leur secours. Mais leurs efforts, devenus inu-

tiles, tournèrent à leur propre honte, et à celle des ennemis dont ils s'appuyaient.

[8] Térès et Chersoblepte régnaient tous deux dans la Thrace. Thucydide, dans son second livre, parle d'un Térès, fondateur du royaume des Odrysiens en Thrace, duquel Térès celui-ci était, sans doute, le descendant. Il est beaucoup parlé de Chersoblepte dans l'histoire, et surtout dans les harangues d'Eschine et de Démosthène. Nous avons déjà dit qu'il avait cédé la Chersonèse de Thrace aux Athéniens, qui le laissèrent cependant dépouiller de son royaume par Philippe. Suivant Eschine, Démosthène, ennemi mortel de ce prince malheureux, avait empêché, par ses intrigues, qu'il ne fut compris dans ce traité. Quoi qu'il en soit, les Athéniens eurent honte de l'avoir livré à la merci du roi de Macédoine, et ne l'ayant pas secouru par leurs armes, ils voulurent le rétablir par leurs décrets. Ils firent donc un décret, qui portait entre autres choses que Philippe serait obligé de rendre à Chersoblepte ses états.

[9] Protagoras s'était emparé du royaume de Salamine dans l'île de Cypre. Evagoras, héritier légitime du trône qu'avaient occupé ses ancêtres, fit d'inutiles efforts pour y remonter. Cet Evagoras était petit-fils de l'ancien Evagoras, dont Isocrate a fait un éloge funèbre, et fils de Nicoclès, pour lequel le même Isocrate a composé deux discours. Nous avons encore ces trois pièces, qui nous donnent une grande idée de ces deux princes. Le jeune Denys avait hérité des états du fameux Denys le tyran son père, qui avait usurpé dans Syracuse le pouvoir suprême. Timoléon, un des généraux de Corinthe, entreprit de rendre la liberté à Syracuse, détrôna Denys, et l'obligea de sortir de Sicile. Les Athéniens ne firent aucune tentative, ou n'en firent que d'inutiles pour rétablir dans leurs états Evagoras et Denys, auxquels ils avaient accordé le titre de citoyens d'Athènes. Telle était, au reste, la splendeur d'Athènes, que les rois eux-mêmes briguaient le rang de simples citoyens de cette république célèbre.

[10] Nous avons déjà vu que les Cardiens étaient les seuls, dans la Chersonèse de Thrace cédée aux Athéniens par Chersoblepte, qui refusaient de se soumettre à la domination d'Athènes.

[11] Péparrhète, île de la mer Egée. L'Halonèse, autre île de la mer Egée, près de Péparrhète et de Sciathe, qui formaient avec elle une espèce de triangle. Les Péparrhétiens étaient alliés d'Athènes. Ils firent une descente dans l'Halonèse, qu'ils voyaient avec peine au pouvoir des Macédoniens qui l'avaient prise à des pirates. Ils s'accommodaient mieux du voisinage de ceux-ci qui venaient vendre chez eux leurs marchan-

dises, et qui achetaient les vins que l'île produisait abondamment. Ils surprirent la garnison macédonienne, et la firent prisonnière. Philippe envoya sur-le-champ une flotte avec des troupes de débarquement, qui chassèrent à leur tour les Péparrhétiens. L'Halonèse appartenait aux Athéniens avant que les pirates s'en fussent emparés. Il s'agit de savoir si elle avait cessé de leur appartenir, parce que les pirates l'avaient usurpée sur eux, et si elle appartenait à Philippe qui l'avait prise aux usurpateurs; ou si les Athéniens pouvaient la revendiquer comme leur appartenant, après l'avoir laissée entre les mains des pirates, après que Philippe s'en était emparé pour son compte et à ses frais. Ce prince voulait la donner aux Athéniens; plusieurs orateurs, et surtout Démosthène, voulaient qu'on la reçût, non à titre de don, mais de restitution, parce que sans doute ils trouvaient honteux et injuste qu'un roi de Macédoine prétendît faire un présent au peuple d'Athènes, et un présent de ce qui appartenait à ce même peuple. Par rapport aux arbitres que demanda Philippe dans plusieurs circonstances, et en particulier dans celle-ci, les Athéniens, par fierté, trouvaient la voie d'arbitrage indigne d'eux. D'ailleurs, pourquoi, disaient-ils, abandonner nos droits réels et incontestables à la décision d'arbitres que Philippe ne manquera pas de gagner et de corrompre ?

[12] L'orateur Polycrate avait beaucoup de crédit dans Athènes. Il avait favorisé Philippe en différentes occasions : on ne sait pas pourquoi il lui fut contraire dans celle-ci. Il avait proposé sans doute de traverser Philippe dans ses entreprises, puisque ce prince ne voulait pas leur remettre, à titre de restitution, l'Halonèse qui leur appartenait incontestablement.

[13] Thase et Maronée ont conservé leur nom jusqu'à présent. Thase est une île de la mer Egée. Maronée, une ville maritime de Thrace. Stryme était une autre ville de Thrace, mais dans la terre ferme et près du fleuve Lissus. Le lac d'Ismaride séparait Stryme et Maronée. Les Thasiens avaient fondé Stryme, suivant Hérodote; mais comme elle était voisine des Maronites, ceux-ci, sans doute, avaient acquis quelque droit sur elle en qualité de protecteurs ou de bienfaiteurs; ce qui formait de fréquentes contestations entre les uns et les autres. Les Athéniens les obligèrent de terminer ces différends par des arbitres. — *Si la décision vous est contraire, vous ne perdrez rien.* Philippe s'était engagé à leur remettre l'Halonèse à titre de don, supposé même que les arbitres déclarassent qu'elle lui appartenait.

[14] On ignore dans quelle circonstance et à quelle occasion Philippe envoya aux Athéniens l'ambassade dont il parle.

[15] Philippe avance un fait qui n'a point de vraisemblance. Du temps d'Alexandre, contemporain de Xerxès, Amphipolis n'existait pas encore; elle ne fut fondée que trente ans après. Aucun historien ne parle de victoire remportée sur les Perses par cet ancien Alexandre, qui avait bien la réputation d'habile politique, mais nullement celle de grand capitaine. L'histoire dit seulement qu'il était fort riche, et qu'il offrit dans le temple de Delphes une statue d'or d'Apollon. On sait la dévotion singulière que les Grecs avaient d'enrichir ce temple de leurs présens. On ne voit pas d'ailleurs la connexion qu'il y a entre cette statue offerte dans le temple de Delphes, comme un monument de victoire remportée sur les Perses, et la prise d'Amphipolis; à moins que Philippe ne prétende qu'Alexandre vainquit les Perses près d'Amphipolis (supposé qu'elle existât), et que la prise de cette ville fût la suite et un des fruits de sa victoire. Enfin, il ne dit pas à qui elle appartenait avant que ce prince s'en emparât. Il paraît qu'il profite de l'éloignement des temps pour avancer un fait des plus douteux, pour ne pas dire des plus faux. — *Si l'on veut dire qu'Amphipolis soit aux derniers occupans.* Philippe ne fait pas mention d'une lettre qu'il écrivit alors aux Athéniens, par laquelle il reconnaissait qu'Amphipolis était à eux, et promettait de la leur rendre dès qu'il l'aurait conquise. — *Puisque je l'ai prise sur eux.....* Brasidas, général de Lacédémone, prit Amphipolis sur les Athéniens, qu'il força d'abandonner cette ville où ils étaient établis. Avec le secours de Sparte, elle se maintint depuis indépendante, jusqu'à ce qu'elle tombât sous la domination de Philippe.

[16] Hégésippe soutient, dans une harangue intitulée, *de l'Halonèse*, qui se trouve parmi celles de Démosthène, et qui lui est faussement attribuée (j'ai traduit cette harangue, et je l'ai insérée parmi les Philippiques, sous le titre de *septième Philippique*), que les Athéniens n'avaient pas cédé Amphipolis à Philippe, qu'ils avaient seulement décidé qu'il garderait ce qu'il possédait actuellement : or, suivant lui, on ne possède réellement que ce qu'on possède légitimement. Cette distinction est un peu subtile; et Démosthène, dans son discours sur la paix, dit en termes formels que les Athéniens, dans le traité de paix, avaient cédé Amphipolis au roi de Macédoine, mais ils ne l'avaient cédée que malgré eux, et pour s'accommoder aux circonstances. Ils auraient bien voulu recouvrer cette place importante.

SOMMAIRE

DE LA ONZIÈME PHILIPPIQUE.

DÉMOSTHÈNE sentait les avantages que la lettre de Philippe pouvait donner aux créatures qu'il avait dans Athènes, et les impressions qu'elle pouvait faire sur un peuple paresseux, plus ennemi de la dépense et du travail que de l'usurpation et de la tyrannie : il se hâte donc de monter à la tribune, et, sans s'amuser à répondre à tous les articles de la lettre, il prend le ton affirmatif, soutient qu'elle est une vraie déclaration de guerre, que Philippe n'a jamais eu une volonté sincère de faire la paix avec la république, qu'il la rompt aujourd'hui sans aucun motif solide, au mépris des traités et des sermens ; mais que les Athéniens n'ont rien à craindre ; que les dieux combattront avec eux ; que les artifices du monarque ont perdu leur crédit ; que les Grecs, les Perses, ses alliés, ses sujets, ses officiers et ses soldats, tous lui sont contraires, tous conspirent, pour ainsi parler, à détruire une puissance qui n'est fondée que sur la fraude et l'injustice, et dont le premier revers découvrira la faiblesse. Il compare la fortune du prince à celle d'Athènes, et montre que cette dernière est bien supérieure à l'autre. Il cherche la cause des progrès de Philippe : il la trouve dans la négligence des Athéniens, qui ne font absolument rien de ce qu'ils doivent, qui ne s'occupent que de nouvelles ; et dans l'activité du monarque, qui fait tout ce qu'il faut pour vaincre, qui met tout en œuvre, les armes, l'argent et la politique. Enfin, ils ne peuvent plus dire qu'ils sont en paix ; on leur déclare la guerre, il faut qu'ils s'y disposent avec ardeur, qu'ils choisissent de meilleurs généraux, qu'ils comptent sur eux plus que sur les autres ; il les anime par l'exemple de leurs pères, par celui même de Philippe, dont le courage et les prétentions doivent les faire rougir. Il les exhorte, et c'est par là qu'il conclut, à exciter les autres Grecs par des actions et non par des paroles.

Cette dernière Philippique fut prononcée la première année de la CX.me Olympiade, sous l'archonte Théophraste.

Ο ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗΝ ΛΟΓΟΣ.

Ὅτι μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, Φίλιππος οὐκ ἐποιήσατο τὴν εἰρήνην πρὸς ὑμᾶς, ἀλλ' ἀνεβάλετο τὸν πόλεμον, πᾶσιν ὑμῖν φανερὸν γέγονεν· ἐπειδὴ γὰρ Φαρσαλίοις Ἅλον παρέδωκε, καὶ τὰ περὶ Φωκέας διῳκήσατο, καὶ τὴν Θρᾴκην κατεστρέψατο πᾶσαν, αἰτίας οὐκ οὔσας πλασάμενος, καὶ προφάσεις ἀδίκους ἐξευρὼν, τῷ μὲν ἔργῳ πάλαι πολεμεῖ πρὸς τὴν πόλιν, τῷ δὲ λόγῳ νῦν ὁμολογεῖ διὰ τῆς ἐπιστολῆς, ἧς ἔπεμψεν· ὅτι δὲ χρὴ μήτε ὀῤῥωδεῖν ὑμᾶς τὴν ἐκείνου δύναμιν, μήτε ἀγεννῶς ἀντιταχθῆναι πρὸς αὐτὸν, ἀλλὰ καὶ σώμασι, καὶ χρήμασι, καὶ ναυσὶ, καὶ πᾶσιν, ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν, ἀφειδῶς ὁρμῆσαι πρὸς τὸν πόλεμον, ἐγὼ πειράσομαι διδάσκειν.

Πρῶτον μὲν γὰρ εἰκὸς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς θεοὺς μεγίστους ἡμῖν ὑπάρχειν συμμάχους καὶ βοηθοὺς, ὧν ἐκεῖνος τὰς πίστεις ὑπερβὰς, καὶ τοὺς ὅρκους ὑπεριδὼν, λέλυκεν ἀδίκως τὴν εἰρήνην· ἔπειθ',

ONZIÈME PHILIPPIQUE

OU

HARANGUE AU SUJET DE LA LETTRE DE PHILIPPE.

Vous devez être maintenant convaincus, ô Athéniens, que Philippe n'avait point fait la paix avec vous, qu'il n'avait que suspendu la guerre. Après avoir livré la ville d'Ale [1] aux Pharsaliens, décidé du sort de la Phocide, et subjugué toute la Thrace, cherchant de vains prétextes pour colorer ses injustices, il nous déclare, par sa lettre, la guerre qu'il nous faisait réellement depuis plusieurs années. Nous ne devons donc ni redouter sa puissance, ni l'attaquer mollement, mais courir aux armes avec ardeur, sans ménager nos fortunes, nos personnes, nos navires, rien en un mot; et c'est ce que je vais essayer de vous faire comprendre.

D'abord, nous pouvons espérer que nous aurons dans notre parti, prêts à nous secourir, les dieux immortels, vengeurs des traités et des sermens que ce prince a violés en rompant la paix. En

second lieu, les artifices qu'il a employés pour s'accroître, trompant successivement tous les peuples, et les amusant de ses belles promesses, ces artifices sont épuisés. Les Byzantins, les Périnthiens [2] et leurs confédérés savent qu'il a pour but de leur faire éprouver les mêmes traitemens qu'aux Olynthiens. Les Thessaliens n'ignorent pas qu'il veut être le tyran, non le chef de ses alliés. Il donne aux Thébains de l'ombrage en mettant une garnison dans Nicée [3], en usurpant les droits amphictyoniques, en attirant à lui les ambassades du Péloponèse, et mettant dans son alliance les peuples de cette contrée. En sorte que, parmi ses anciens amis, les uns se sont déclarés contre lui sans retour, les autres ne le soutiennent plus que faiblement, tous s'en défient et s'en plaignent. Ajoutez (et ce n'est pas un léger avantage) que les satrapes d'Asie viennent de jeter dans Périnthe des secours qui ont obligé Philippe de lever le siége. Comme donc ils ont encouru sa haine, et que la prise de Byzance approcherait d'eux le péril, ils ne se borneront pas à joindre leurs armes aux nôtres, ils engageront le roi de Perse à nous aider de ses fi-

οἷς πρότερον ηὐξήθη, φενακίζων ἀεί τινας, καὶ μεγάλα ἐπαγγελλόμενος εὐεργετήσειν, πάντα ταῦτα διεξελήλυθεν ἤδη· καὶ γινώσκεται μὲν ὑπὸ τῶν Περινθίων, καὶ Βυζαντίων, καὶ τῶν ἐκείνοις συμμαχούντων, ὡς ἐπιθυμεῖ προσενεχθῆναι τούτοις τὸν αὐτὸν τρόπον, ὅνπερ Ὀλυνθίοις πρότερον· οὐκ ἀγνοεῖται δὲ ὑπὸ Θετταλῶν δεσπόζειν, ἀλλ᾽ οὐχ ἡγεῖσθαι τῶν συμμάχων, προαιρούμενος· ὑποπτεύεται δὲ ὑπὸ Θηβαίων, Νίκαιαν μὲν φρουρᾷ κατέχων, εἰς δὲ τὴν ἀμφικτυονίαν εἰσδεδυκὼς, τὰς δὲ πρεσβείας τὰς ἐκ Πελοποννήσου πρὸς αὐτὸν ἄγων, καὶ τὴν ἐκείνων συμμαχίαν παραιρούμενος· ὥστε τῶν αὐτῷ πρὸ τοῦ φίλων ὄντων, τοὺς μὲν νῦν πολεμεῖν ἀκαταλλάκτως, τοὺς δὲ μηκέτι προθύμους εἶναι συναγωνιστὰς, ἅπαντας δὲ ὑφορᾶσθαι, καὶ διαβεβλῆσθαι πρὸς αὐτόν. Ἔτι τοίνυν (οὐδὲ γὰρ τοῦτ᾽ ἔστι μικρὸν) οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν σατράπαι καθεστῶτες, ἔναγχος μὲν ξένους μισθοφόρους εἰσπέμψαντες, ἐκώλυσαν ἐκπολιορκηθῆναι Πέρινθον· νυνὶ δὲ, τῆς ἔχθρας αὐτοῖς ἐνεστώσης, καὶ τοῦ κινδύνου πλησίον ὄντος εἰ χειρωθήσεται Βυζάντιον, οὐ μόνον αὐτοὶ προθύμως συμπολεμήσουσιν, ἀλλὰ καὶ βασιλέα τῶν Περσῶν χρήματα χο-

ρηγεῖν ἡμῖν προτρέψονται, ὃς τοσοῦτον μὲν κέκτηται πλοῦτον, ὅσον οὐδ' οἱ λοιποὶ πάντες, τηλικαύτην δ' ἔχει ῥώμην πρὸς τὰς ἐνθάδε πράξεις, ὥστε καὶ πρότερον, ἡνίκα Λακεδαιμονίοις ἐπολεμοῦμεν, ὁποτέροις πρόσθοιτο, τούτους ἐποίει κρατεῖν τῶν ἑτέρων, καὶ νῦν μεθ' ἡμῶν γενόμενος, ῥᾳδίως καταπολεμήσει τὴν Φιλίππου δύναμιν.

Πρὸς τούτοις τοίνυν τηλικούτοις οὖσιν, οὐκ ἐρῶ μὲν, ὡς οὐ διὰ τὴν εἰρήνην πολλὰ προείληφεν ἡμῶν χωρία, καὶ λιμένας, καὶ τοιαῦθ' ἕτερα χρήσιμα πρὸς πόλεμον· ὁρῶ δὲ, ὡς ὅταν μὲν ὑπ' εὐνοίας τὰ πράγματα συνέχηται, καὶ ταὐτὰ πᾶσι συμφέρῃ τοῖς μετέχουσι τῶν πολέμων, μένει τὰ συσταθέντα βεβαίως, ὅταν δὲ ἐξ ἐπιβουλῆς καὶ πλεονεξίας ἀπάτῃ καὶ βίᾳ κατέχηται, καθάπερ ὑπὸ τούτου νῦν, μικρὰ πρόφασις καὶ τὸ τυχὸν πταῖσμα ταχέως ἅπαντα διέσεισε καὶ διέλυσε. Καὶ πολλάκις εὑρίσκω λογιζόμενος, οὐ μόνον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὰ συμμαχικὰ τῷ Φιλίππῳ πρὸς ὑποψίαν ἥκοντα καὶ δυσμένειαν, ἀλλὰ καὶ τὰ τῆς ἰδίας ἀρχῆς οὐ συνηρμοσμένα καλῶς, οὐδ' οἰκείως, οὐδ' ὡς οἴεταί τις.

Ὅλως μὲν γὰρ ἡ Μακεδονικὴ δύναμις, ἐν μὲν προ-

nances ; le roi de Perse qui possède lui seul plus de richesses que tous les Grecs ensemble, et dont les forces influent tellement sur les affaires de la Grèce, que, par le passé, quand nous étions en guerre avec Lacédémone, il faisait pencher la victoire du côté où il se rangeait. Si donc aujourd'hui il se joint à nous, il triomphera sans peine de la puissance du roi de Macédoine.

Outre ces considérations qui sont importantes, et sans parler des places, des ports, de mille autres objets essentiels pour la guerre, qu'il nous a enlevés à la faveur de la paix; je dis que, lorsqu'une puissance est fondée sur l'attachement sincère des alliés, et qu'ils ont tous le même intérêt de continuer la guerre, ils restent fidèles au parti qu'ils ont embrassé d'abord. Mais lorsque la grandeur d'un homme, comme à présent celle de Philippe, n'a pour base que l'ambition et l'artifice, la violence et la fraude, le plus léger échec, le moindre coup suffit pour l'ébranler et pour l'abattre. Et je suis convaincu que ce prince, devenu suspect et odieux à ses alliés, ne trouve pas même dans ses sujets tout l'accord et toute la bonne intelligence qu'on s'imagine.

Les forces de la Macédoine, en géneral, unies à

d'autres, peuvent faire pencher la balance et produire quelque effet. Mais cet empire, déjà chancelant par sa propre constitution, et trop faible pour des projets vastes, le monarque l'a encore affaibli par les guerres et les combats, par tous les moyens, en un mot, que quelques-uns admirent comme le principe de sa grandeur. Car n'allez pas croire que Philippe et ceux qui lui obéissent, aient les mêmes sentimens. L'un ne respire que conquêtes, les autres soupirent après le repos; l'un ne peut se faire un nom qu'en bravant les périls; quel intérêt peuvent avoir les autres d'abandonner pour lui leurs foyers, leurs parens, leurs femmes et leurs enfans, de s'épuiser de travaux, de se sacrifier tous les jours à ses projets ambitieux ? De là vous pouvez juger en quelles dispositions est le peuple de Macédoine à l'égard de son roi.

Quant aux guerriers d'élite qui forment sa garde, et aux chefs de troupes étrangères, leur courage, il est vrai, leur donne de la considération; mais ils vivent dans de plus grandes frayeurs que les guerriers obscurs. Ceux-ci, en effet, ne courent de risques que contre l'ennemi, tandis qu'eux ils redoutent plus que les combats ces vils adulateurs qui font leur cour au prince en décriant ceux qui le servent. Les uns ne s'exposent qu'avec toute l'armée; les autres ont dans les périls leur part, qui

σθήκης μέρει, ῥοπὴν ἔχει τινὰ καὶ χρῆσιν, αὐτὴ δὲ καθ᾽ αὑτὴν ἀσθενής ἐστι, καὶ πρὸς τηλικοῦτον ὄγκον πραγμάτων εὐκαταφρόνητος· ἔτι δὲ αὐτὴν οὗτος αὐτὸς τοῖς πολέμοις καὶ ταῖς στρατείαις, καὶ πᾶσιν, οἷς ἄν τις μέγαν εἶναι νομίσειε, σφαλερωτέραν αὐτῷ πεποίηκε. Μὴ γὰρ οἴεσθε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῖς αὐτοῖς Φίλιππόν τε χαίρειν καὶ τοὺς ἀρχομένους· ἀλλ᾽ ἐννοεῖσθε, ὡς ὁ μὲν ἐπιθυμεῖ δόξης, οἱ δὲ ἀσφαλείας, καὶ αὐτῷ μὲν οὐκ ἔστι τυχεῖν ταύτης ἀκινδύνως, οἱ δ᾽ οὐδὲν δέονται, καταλιπόντες οἴκοι τέκνα, γονεῖς, γυναῖκας, φθείρεσθαι, καὶ καθ᾽ ἑκάστην ἡμέραν κινδυνεύειν ὑπὲρ αὐτοῦ· ὥστε καὶ τοὺς μὲν πολλοὺς τῶν Μακεδόνων ἐκ τούτων ἄν τις ἴδοι, πῶς διάκεινται πρὸς τὸν Φίλιππον· τοὺς δὲ περὶ αὐτὸν ὄντας ἑταίρους καὶ τοὺς τῶν ξένων ἡγεμόνας εὑρήσετε, δόξαν μὲν ἔχοντας ἐπ᾽ ἀνδρίᾳ, περιδεῶς δὲ μᾶλλον τῶν ἀδόξων ζῶντας. Τοῖς μὲν γὰρ ὁ πρὸς τοὺς πολεμίους μόνον ὑπάρχει κίνδυνος, οἱ δὲ τοὺς κόλακας, καὶ τοὺς διαβάλλοντας αὐτούς, μᾶλλον ἢ τὰς μάχας δεδίασι· κἀκεῖνοι μὲν μετὰ πάντων ἀγωνίζονται πρὸς τοὺς ἀντιταχθέντας, τοῖς δὲ καὶ τῶν ἐν τοῖς πολέμοις

κακῶν οὐκ ἐλάχιστον μέρος μέτεστι, καὶ χωρὶς ἰδίᾳ φοβεῖσθαι τὸν τρόπον τὸν τοῦ βασιλέως συμβέβηκεν. Ἔτι δὲ, τῶν μὲν πολλῶν ἐπειδὰν ἁμάρτῃ τις, ζημίαν κατὰ τὴν ἀξίαν εἴληφεν· οἱ δ', ὅταν τὰ μέγιστα κατορθώσωσι, τότε μάλιστα σκορακίζονται καὶ προπηλακίζονται παρὰ τὸ προσῆκον. Καὶ τούτοις οὐδ' ἂν εἷς εὖ φρονῶν ἀπιστήσειεν· οὕτω γὰρ αὐτὸν φιλότιμον εἶναί φασιν οἱ συνδιατρίψαντες, ὥστε, βουλόμενον τὰ κάλλιστα τῶν ἔργων ἅπαντ' αὑτοῦ δοκεῖν εἶναι, μᾶλλον ἄχθεσθαι τῶν στρατηγῶν καὶ τῶν ἡγεμόνων τοῖς ἄξιον ἐπαίνου τι πράξασιν, ἢ τοῖς ὅλως ἀποτυχοῦσι.

Πῶς οὖν, εἴπερ ἐστὶ ταῦτα τοιαῦτα, πιστῶς ἤδη πολὺν χρόνον αὐτῷ παραμένουσιν; ὅτι νῦν μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ κατορθοῦν αὐτὸν ἐπισκοτεῖ πᾶσι τοῖς τοιούτοις· αἱ γὰρ εὐπραξίαι δειναὶ συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰς ἁμαρτίας εἰσὶ τῶν ἀνθρώπων· εἰ δέ τι πταίσει, τότ' ἀκριβῶς διακαλυφθήσεται πάντα ταῦτα· συμβαίνει γὰρ, ὥσπερ ἐν τοῖς σώμασιν ἡμῶν· ὅταν μὲν ἐρρωμένος ᾖ τις, οὐδὲν ἐπαισθάνεται τῶν καθ' ἕκαστα σαθρῶν· ἐπὰν δὲ ἀῤῥωστήσῃ, πάντα κινεῖται, κἂν ῥῆγμα, κἂν στρέμμα, κἂν ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων ᾖ μὴ τελέως ὑγιαῖνον· οὕτω καὶ τῶν βα-

n'est pas la moindre; et de plus, ceci leur est propre; ils ont à craindre les caprices du monarque. Lorsqu'un simple soldat a fait une faute, il subit une peine proportionnée au délit; c'est lorsqu'ils se sont le plus signalés, qu'on affecte davantage de mortifier les principaux chefs et de les humilier, contre toute justice. Et personne ne pourrait me contester ce que j'avance. Tous ceux qui approchent Philippe le disent avide de gloire, au point de vouloir s'approprier tout ce qui se fait de grand, et de pardonner moins à ses généraux une victoire complète qu'une défaite totale.

D'où vient donc, s'il en est ainsi, qu'on persévère à lui rester fidèle ? C'est qu'à présent, Athéniens, l'éclat de ses succès couvre tous ses défauts. C'est le propre de la prospérité de voiler et de cacher le faible d'un homme puissant, que l'adversité met en évidence. Et comme dans le corps humain, tant que les forces et la santé se soutiennent, les maux des parties affectées ne se font pas sentir; mais à la dernière maladie qui survient, les fractures et autres vices semblables, assoupis jusqu'alors, se réveillent et s'annoncent par des

douleurs : de même dans les monarchies, et en général dans tous les états, leurs vices intérieurs, cachés pour le commun des hommes tant que les armes prospèrent, paraissent au grand jour, et sont aperçus de tout le monde, dès qu'il survient des revers subits, tels qu'il est probable que le roi de Macédoine en éprouvera, ayant entrepris au-dessus de ses forces.

En le voyant prospérer, on a raison, je l'avoue, de le juger un ennemi redoutable et difficile à vaincre; car la fortune a une grande influence dans les choses d'ici bas. On aurait cependant bien des motifs de préférer votre fortune à la sienne. Nos ancêtres nous ont transmis la prééminence avant que ce prince régnât, et même, je puis le dire, avant qu'il y eût des rois en Macédoine [4]. Ses ancêtres payaient un tribut aux Athéniens; les Athéniens n'en payèrent jamais à personne. Nous sommes d'ailleurs d'autant mieux fondés que lui à compter sur la protection du ciel, que nous fûmes toujours plus justes et plus religieux.

Pourquoi donc a-t-il mieux réussi que nous dans la guerre précédente? Faut-il vous parler

σιλειῶν καὶ πασῶν τῶν δυναστειῶν, ἕως μὲν ἂν ἐν τοῖς πολέμοις κατορθῶσιν, ἀφανῆ τὰ κακὰ τοῖς πολλοῖς ἐστίν· ἐπὰν δέ τι πταίσωσιν, ὃ νῦν εἰκὸς παθεῖν ἐκεινον, μεῖζον φορτίον ἢ καθ' αὑτὸν ἀράμενον, γίγνεται φανερὰ τὰ δυσχερῆ πάντα τοῖς ἅπασιν.

Εἰ δέ τις ὑμῶν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸν Φίλιππον ὁρῶν εὐτυχοῦντα, ταύτῃ φοβερὸν εἶναι νομίζει καὶ δυσπολέμητον, σώφρονος μὲν ἀνδρὸς χρῆται προνοίᾳ· μεγάλη γὰρ ῥοπὴ, μᾶλλον δὲ τὸ ὅλον, ἡ τύχη ἐστὶ πρὸς ἅπαντα τὰ τῶν ἀνθρώπων πράγματα. Κατὰ πολλοὺς μέντοι τρόπους ἕλοιτ' ἄν τις οὐχ ἧττον τὴν ἡμετέραν εὐτυχίαν, ἢ τὴν ἐκείνου· παρά τε γὰρ τῶν προγόνων ἐκ πλείονος χρόνου παρειλήφαμεν τὴν ἡγεμονίαν, οὐ τούτου μόνον, ἀλλὰ, συνελόντι φράσαι, πάντων τῶν ἐν Μακεδονίᾳ βασιλευσάντων· κἀκεῖνοι μὲν Ἀθηναίοις φόρους ἤνεγκαν, ἡ δ' ἡμετέρα πόλις οὐδενὶ πώποτε τῶν ἁπάντων ἀνθρώπων. Ἔτι δὲ τοσούτῳ πλείους ἀφορμὰς αὐτοῦ πρὸς τὴν παρὰ τῶν θεῶν εὔνοιαν ἔχομεν, ὅσῳ διατελοῦμεν εὐσεβέστερα καὶ δικαιότερα πράττοντες.

Τί ποτ' οὖν ἐκεῖνος ἐν τῷ προτέρῳ πολέμῳ πλείω κατώρθωσεν ἡμῶν; ὅτι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι (παῤῥη-

σιάσομαι γὰρ πρὸς ὑμᾶς), ὁ μὲν αὐτὸς στρατεύεται, καὶ ταλαιπωρεῖ, καὶ τοῖς κινδύνοις πάρεστιν, οὔτε καιρὸν παριεὶς, οὔτε ὥραν ἔτους παραλείπων οὐδεμίαν· ἡμεῖς δὲ (εἰρήσεται γὰρ τἀληθὲς) οὐδὲν ποιοῦντες ἐνθάδε καθήμεθα, μέλλοντες ἀεὶ, καὶ ψηφιζόμενοι, καὶ πυνθανόμενοι κατὰ τὴν ἀγορὰν εἴ τι λέγεται νεώτερον. Καίτοι τί γένοιτ' ἂν νεώτερον, ἢ Μακεδὼν ἀνὴρ καταφρονῶν Ἀθηναίων, καὶ τολμῶν ἐπιστολὰς πέμπειν τοιαύτας, οἵας ἠκούσατε μικρῷ πρότερον; Καὶ τῷ μὲν ὑπάρχουσι μισθοφόροι στρατιῶται, καὶ, νὴ Δία, πρὸς τούτοις τῶν παρ' ἡμῖν ῥητόρων τινὲς, οἳ, τὰς παρ' ἐκείνου δωρεὰς οἴκαδε λαμβάνειν νομίζοντες, οὐκ αἰσχύνονται Φιλίππῳ ζῶντες, οὐδ' αἰσθάνονται πάντα, καὶ τὰ τῆς πόλεως, καὶ τὰ σφῶν αὐτῶν, μικροῦ λήμματος πωλοῦντες· ἡμεῖς δὲ, οὔτε τῶν ἐκείνου πραγμάτων οὐδὲν στασιάζειν παρασκευάζομεν, οὔτε ξενοτροφεῖν ἐθέλομεν, οὔτε αὐτοὶ στρατεύεσθαι τολμῶμεν. Οὔκουν ἐστὶν οὐδὲν θαυμαστὸν, εἴ τι πεπλεονέκτηκεν ἡμῶν κατὰ τὸν πρότερον πόλεμον, ἀλλὰ μᾶλλον εἰ, μηδὲν ποιοῦντες ἡμεῖς ὧν προσήκει τοὺς πολεμοῦντας, νομίζομεν κρατήσειν τοῦ πάντα πράττοντος ἃ δεῖ τοὺς πλεονεκτήσειν μέλλοντας.

sincèrement ? C'est que lui, à la tête des troupes, commandant en personne, il endure toutes les fatigues, affronte tous les périls, brave la rigueur des saisons, profite de toutes les occasions; et que nous, à dire vrai. nous languissons ici dans une molle indolence, différant toujours, faisant des décrets, nous demandant les uns aux autres, dans la place publique, si l'on dit quelque chose de nouveau; comme s'il y avait rien de plus nouveau qu'un Macédonien qui brave la république d'Athènes, et qui nous écrit des lettres telles que celles qu'on vient de vous lire. Enfin, il tient à sa solde des troupes étrangères; il a même à ses gages quelques-uns de nos orateurs, qui, fiers des présens qu'ils en reçoivent, ne rougissent pas de se dévouer à l'ennemi de leur patrie, et ne voient pas que, pour un vil intérêt, ils se vendent eux-mêmes avec elle. Nous, au contraire, nous n'essayons de le traverser dans aucune de ses entreprises, nous n'avons la force ni d'entretenir des étrangers, ni de servir nous-mêmes. Il n'est donc point étonnant qu'il ait eu sur nous quelque avantage dans la guerre précédente; il le serait bien plus si, nous qui ne faisons rien de ce que la guerre exige, nous prétendions l'emporter sur un prince qui fait tout ce qu'il faut pour vaincre.

Pesant sur toutes ces réflexions, et y ajoutant encore celle-ci, qu'il n'est plus en notre pouvoir de dire que nous sommes en paix, puisque Philippe vient de nous déclarer la guerre, et qu'il nous la faisait déjà réellement, nous devons, sans épargner ni les revenus publics, ni les nôtres propres, servir tous avec ardeur, s'il en est besoin, et employer de meilleurs généraux [5] qu'auparavant. Car ne vous imaginez pas que les mêmes chefs qui ont ruiné nos affaires, pourront les rétablir; et que si vous continuez de vous livrer à l'inaction, d'autres combattront pour vous avec zèle : mais considérez combien il serait honteux que, vos pères ayant essuyé les plus rudes travaux et couru les plus grands périls dans leurs démêlés avec Lacédémone, vous refusassiez de combattre avec courage pour conserver ce qu'ils ont légitimement acquis. Quelle honte serait-ce encore qu'on vît d'un côté un Macédonien, jaloux d'étendre son empire, affronter tous les hasards, être couvert de blessures [6], parce qu'il se trouve lui-même dans la mêlée; et de l'autre, des Athéniens, qui ne dépendirent jamais de personne, qui triomphèrent toujours de leurs ennemis, démentir, par mollesse

Ὧν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, χρὴ λαβόντας ἔννοιαν, καὶ λογισαμένους ὡς οὐδ' ἐφ' ἡμῖν ἐστὶ τὸ φάσκειν ἄγειν εἰρήνην (ἤδη γὰρ ἐκεῖνος καὶ προηγόρευκε τὸν πόλεμον, καὶ τοῖς ἔργοις ἐξενήνοχε), μηδενὸς μὲν φείδεσθαι, μήτε τῶν κοινῶν, μήτε τῶν ἰδίων, στρατεύεσθαι δὲ, ἐάν που καιρὸς ᾖ, προθύμως ἅπαντας, χρῆσθαι δὲ στρατηγοῖς ἀμείνοσιν, ἢ πρότερον· μὴ γὰρ ὑπολάβοι τις ὑμῶν, δι' ὧν ἐκ χρηστῶν ἐγένετο τὰ πράγματα χείρω τὰ τῆς πόλεως, διὰ τούτων αὐτὰ πάλιν ἀναλήψεσθαι, καὶ γενήσεσθαι βελτίω· μηδὲ νομίσητε ῥαθυμούντων ὑμῶν, ὥσπερ πρότερον, ἑτέρους ὑπὲρ τῶν ὑμετέρων ἀγωνιεῖσθαι προθύμως· ἀλλ' ἐννοεῖσθε ὡς αἰσχρόν ἐστι, τοὺς μὲν πατέρας ὑμῶν πολλοὺς πόνους καὶ κινδύνους μεγάλους ὑποστῆναι, Λακεδαιμονίοις πολεμοῦντας, ὑμᾶς δὲ μηδ' ὑπὲρ ὧν ἐκεῖνοι δικαίως κτησάμενοι παρέδοσαν ὑμῖν, ἐθέλειν ἐῤῥωμένως ἀμύνεσθαι· ἀλλὰ τὸν μὲν ἐκ Μακεδονίας ὁρμώμενον οὕτως εἶναι φιλοκίνδυνον, ὥσθ' ὑπὲρ τοῦ μείζω ποιῆσαι τὴν ἀρχὴν κατατετρῶσθαι πᾶν τὸ σῶμα, τοῖς πολεμίοις μαχόμενον, Ἀθηναίους δὲ, οἷς πάτριόν ἐστι μηδενὸς ὑπακούειν, ἁπάντων δὲ κρατεῖν ἐν τοῖς πολέμοις, τούτους διὰ

μαλακίαν ἢ ῥᾳθυμίαν ἐγκαταλιπεῖν τά τε τῶν προγόνων ἔργα, καὶ τὰ συμφέροντα τῆς πατρίδος.

Ἵνα δὲ μὴ μακρολογῶ, φημὶ χρῆναι πάντας ἡμᾶς παρασκευάζεσθαι μὲν πρὸς τὸν πόλεμον, παρακαλεῖν δὲ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, μὴ λόγοις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔργοις, πρὸς τὴν ὑπὲρ ἡμῶν συμμαχίαν· ὡς ἅπας μὲν ἐστι λόγος μάταιος, πράξεων ἄμοιρος γενόμενος· τοσούτῳ δὲ μάλιστα ὁ παρὰ τῆς ἡμετέρας πόλεως, ὅσῳ δοκοῦμεν αὐτῷ προχειρότατα χρῆσθαι τῶν ἄλλων Ἑλλήνων.

ou par lâcheté, les grands exploits de leurs ancêtres, et abandonner les intérêts de la patrie !

Pour ne pas m'étendre en discours inutiles, je conclus que nous devons tous nous préparer à la guerre, exciter les autres Grecs à se joindre à nous pour la défense commune, les animer moins par de paroles que par des effets. La parole est vaine si l'action ne l'accompagne, et surtout de notre part ; d'autant plus que nous passons pour parler avec plus de facilité que les autres Grecs.

NOTES

SUR LA ONZIÈME PHILIPPIQUE.

[1] Ale, ville de Thessalie, voisine de Pharsale; elle était alliée des Athéniens. Philippe la prit, la démantela et la livra aux Pharsaliens. Pharsale était une autre ville de Thessalie, alliée de Philippe, et depuis célèbre par la bataille qui décida, entre César et Pompée, de l'empire du monde.

[2] Périnthe et Byzance, deux villes de Thrace. Philippe n'assiégea d'abord que Périnthe; ensuite, ayant partagé son armée, il en laissa une partie devant cette ville, et alla, avec l'autre, assiéger Byzance, qui avait secouru Périnthe d'armes, de vivres et d'argent. Les Athéniens l'obligèrent de lever ces deux siéges.

[3] Nicée, une des villes principales des Locriens Epicnémides, située aux environs des Thermopyles, et voisine de la Béotie. Les Thébains voyaient avec peine que Philippe s'en fût emparé, et qu'il y eût mis garnison. — *En usurpant les droits amphictyoniques.* Les Thébains, sans doute, avaient des prétentions sur la présidence des jeux pythiques, et autres privilèges amphictyoniques que Philippe s'était fait adjuger. — *En attirant à lui les ambassades des peuples du Péloponèse.* On voit dans Strabon, que les Argiens et les Messéniens, peuples du Péloponèse, s'adressèrent à Philippe pour un réglement de limites avec Lacédémone, et on sait d'ailleurs que les Thébains étaient jaloux de protéger contre les Lacédémoniens ces peuples qu'ils avaient tirés de l'oppression.

[4] Les Athéniens, selon le calcul historique le plus favorable aux Macédoniens, avaient environ sept cents ans d'ancienneté sur la Macédoine. Pendant cet espace de temps, les Athéniens furent avec les Lacédémoniens les plus puissans peuples de la Grèce. — *Ses ancêtres payaient tribut aux Athéniens.* Les premiers rois de Macédoine ne dédaignaient pas de vivre sous la protection tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes, tantôt de Lacédémone. Un d'eux, nommé Perdiccas, dont les Athéniens avaient à se plaindre, devint leur tributaire, et le fut jusqu'à ce que les Lacédémoniens l'eussent délivré de cette servitude.

[5] C'est surtout à Charès que Démosthène en veut ici. C'était un gé-

néral sans mérite. Ses intrigues lui avaient acquis beaucoup de crédit dans Athènes : il était même ami de notre orateur ; mais il n'y avait plus moyen de soutenir sa conduite. On venait de l'envoyer, à la tête d'une flotte considérable, au secours de Périnthe et de Byzance. Il était si décrié par ses brigandages, que les habitans de ces deux villes ne voulurent point le recevoir dans leurs murs.

[6] Philippe eut l'œil droit crevé d'un coup de flèche au siége de Méthone. Dans une bataille livrée aux Triballes, il fut blessé à la cuisse, et eut un cheval tué sous lui. Il reçut sans doute encore, dans d'autres circonstances, d'autres blessures dont l'histoire ne parle pas.

Nota. Cette Philippique, qui est la dernière, produisit tout l'effet que Démosthène pouvait désirer. Les Athéniens envoyèrent, au secours de Périnthe et de Byzance, Phocion, qui obligea Philippe de lever le siége, et sauva, par occasion, les autres peuples de la Chersonèse.



SOMMAIRE

DE LA HARANGUE SUR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Nous avons déjà vu (1) que certains fonds, destinés originairement à repousser les ennemis qui tenteraient d'envahir l'Attique, avaient été détournés de leur première destination; qu'on les employait à faire des distributions au peuple, et à l'entretien des jeux. On avait indiqué une assemblée pour délibérer sur le meilleur usage qu'on pouvait faire de ces fonds.

Démosthène monte à la tribune, et prononce un discours, où, après avoir parlé en peu de mots de l'objet de la délibération, il parcourt plusieurs abus et désordres qui régnaient dans le gouvernement, et dont il sollicite la réforme. Il voudrait qu'on indiquât une assemblée, pour mettre de l'ordre dans l'administration de la république et dans les préparatifs de la guerre. Il désirerait principalement que les citoyens servissent eux-mêmes, qu'on eût des troupes toujours sur pied, et qu'on mît à leur tête de bons généraux; il montre que le bien et la gloire de l'état le demandent. Il répond au reproche que lui faisaient quelques-uns, de ne servir la république que par des harangues. Il prouve, par plusieurs exemples, que la plupart des ministres ne cherchent, dans leurs discours, qu'à plaire au peuple; que, pour lui, il se faisait une loi de l'accoutumer à entendre des choses utiles. Il se pique de lui parler avec une noble fierté et un désintéressement magnanime, bien différent de ces généraux et

(1) *Voyez* t. 1, page 454.

de ces orateurs, qui, uniquement sensibles à leurs propres intérêts, font bassement la cour au peuple, et l'asservissent en le flattant. Il compare la conduite des Athéniens du tems passé, avec celle de ses contemporains, surtout pour la manière de récompenser les citoyens et les étrangers. Il poursuit le parallèle sur plusieurs autres articles. Il oppose les Athéniens à eux-mêmes, leurs propres décrets à leur indolence, la fierté de leurs sentimens à la faiblesse de leurs troupes. Il finit par dire que c'est à eux de changer les premiers, s'ils veulent que leurs orateurs changent, parce que ceux-ci seront obligés de se conformer aux sentimens du peuple devant lequel ils parleront.

On ne sait pas précisément quelle est l'époque de ce discours. Denys d'Halicarnasse, qui marque la date des autres discours politiques, ne parle pas de celui-ci. Il y a toute apparence qu'il fut prononcé avant la première Philippique. On y voit que Démosthène en avait déjà prononcé d'autres qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Sans doute qu'il n'y eut rien de décidé pour les fonds destinés originairement à la guerre ; car nous avons vu que Démosthène en parle encore dans plusieurs de ses Philippiques, et avec les plus grandes précautions.

A commencer de cette harangue, tous les discours qui suivent, ainsi qu'un de ceux qui précèdent, intitulé *sur l'Halonèse*, n'avaient pas encore été traduits.

Ο ΠΕΡΙ ΣΥΝΤΑΞΕΩΣ ΛΟΓΟΣ.

ΠΕΡΙ μὲν τοῦ παρόντος ἀργυρίου, καὶ ὧν ἕνεκα τὴν ἐκκλησίαν ποιεῖτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, οὐδέτερόν μοι δοκεῖ τῶν χαλεπῶν εἶναι, οὔτ', ἐπιτιμήσαντα τοῖς νέμουσι καὶ διδοῦσι τὰ κοινὰ, εὐδοκιμῆσαι παρὰ τοῖς βλάπτεσθαι διὰ τούτων ἡγουμένοις τὴν πόλιν, οὔτε, συνειπόντα καὶ παραινέσαντα ὡς δεῖ λαμβάνειν, χαρίσασθαι τοῖς σφόδρα ἐν χρείᾳ τοῦ λαβεῖν οὖσιν· οὐδέτεροι γὰρ πρὸς τὸ τῇ πόλει συμφέρον σκοποῦντες, οὔτ' ἐπαινοῦσιν, οὔτε δυσχεραίνουσι τὸ πρᾶγμα, ἀλλ' ὡς ἑκάτεροι χρείας καὶ περιουσίας ἔχουσιν· ἐγὼ δὲ τοῦτο μὲν οὔτ' ἂν εἰσηγησαίμην, οὔτ' ἀντείποιμι ὡς οὐ δεῖ λαμβάνειν· παραινῶ μέντοι σκοπεῖν καὶ λογίζεσθαι πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς, ὅτι τἀργύριον μέν ἐστι τοῦτο, περὶ οὗ βουλεύεσθε, μικρὸν, τὸ δ' ἔθος, μέγα, ὃ γίγνεται μετὰ τούτου. Εἰ μὲν οὖν μετὰ τοῦ πράττειν ἃ προσήκει, καὶ τὸ λαμβάνειν κατασκευάσεσθε,

HARANGUE

SUR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE. (a)

DANS la délibération présente, qui a pour objet les fonds que nous avons entre les mains, il n'est difficile, ni de condamner les ministres qui distribuent aux particuliers les deniers publics, et de se faire par-là un mérite auprès des citoyens qui jugent les distributions nuisibles à l'état; ni d'approuver les largesses faites aux dépens du trésor, et de plaire ainsi à ceux d'entre vous qui ont besoin de secours. Non, ce n'est pas en vue du bien général, mais suivant qu'ils se trouvent dans le besoin ou dans l'aisance, que les uns approuvent ou que les autres condamnent l'usage des distributions. Pour moi, Athéniens, je ne cherche ni à vous faire retenir cet usage, ni à vous le faire abandonner; je vous exhorte seulement à faire attention que si l'argent qu'on distribue est peu de chose, la manière de le distribuer tire à conséquence. Si donc vous décidez qu'en recevant les deniers de

---

(a) Les interprètes ne sont point d'accord sur la vraie signification du titre de ce discours : il y en a qui expliquent le mot grec *syntaxis* par *contributio*, *contribution*, *réglement des impositions*. Je l'explique avec d'autres par *ordinatio reipublicæ*, *ordre*, *destination*, *gouvernement de la république*. Cette dernière explication me paraît plus conforme aux objets que renferme le discours.

l'état, on sera tenu de le servir, loin de vous faire aucun tort, vous ferez le bien de la république et le vôtre; mais si une fête, si le moindre prétexte est une raison suffisante pour dissiper ces deniers, et qu'on ne veuille pas même entendre parler des services dont ils doivent être le prix, prenez garde d'être bientôt forcés de blâmer une conduite que vous approuvez maitenant. Ecoutez-moi, je vous conjure, sans m'interrompre, et ne me jugez qu'après m'avoir entendu. Voici quel est mon avis.

Il faut indiquer une assemblée pour régler l'administration de la république, et les préparatifs de la guerre, comme on en a indiqué une pour les distributions. Que chacun de vous se porte avec ardeur, non-seulement à écouter les bons conseils, mais encore à les suivre, afin de ne plus compter que sur vous-mêmes sans vous informer de ce que font tels ou tels (*a*). Et d'abord, pour ce qui regarde les revenus de l'état, les contributions des alliés, et celles de nos citoyens, qui se perdent en dépenses superflues, je dis que vous devez les partager selon la justice, ou comme prix de vos services militaires, si vous êtes encore dans l'âge de porter les armes; ou, si vous avez passé cet âge, comme le salaire des divers emplois dont vous serez chargés dans l'intérieur de la ville. J'ajoute que

(*a*) *Tels ou tels*, les généraux étrangers mis à la tête des troupes étrangères.

οὐ μόνον οὐ βλάψετε, ἀλλὰ καὶ τὰ μέγιστα ὠφελήσετε τὴν πόλιν, καὶ ὑμᾶς αὐτούς· εἰ δὲ τοῦ μὲν λαμβάνειν καὶ ἡ ἑορτὴ καὶ πᾶσα ἀρκέσει πρόφασις, τοῦ δ᾽ ἃ πρὸς τούτοις δεῖ ποιεῖν μηδὲ τοὺς λόγους ἀκούειν ἐθελήσετε, ὁρᾶτε μήποθ᾽, ἃ νῦν ὀρθῶς ἡγεῖσθε πράττειν, σφόδρα ἡμαρτηκέναι νομίσητε. Ἐγὼ δέ φημι δεῖν (καί μοι μὴ θορυβήσητε ἐφ᾽ ᾧ μέλλω λέγειν, ἀλλ᾽ ἀκούσαντες κρίνατε), ὥσπερ τῷ λαβεῖν ἐκκλησίαν ἀπεδώκαμεν, οὕτω καὶ περὶ τοῦ συνταχθῆναι καὶ παρασκευασθῆναι τὰ πρὸς τὸν πόλεμον ἐκκλησίαν ἀποδοῦναι, καὶ παρασχεῖν ἕκαστον αὐτὸν μὴ μόνον ταῦτ᾽ ἀκούειν ἐθέλοντα, ἀλλὰ καὶ πράττειν βουλόμενον· ἵν᾽, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν ἀγαθῶν τὰς ἐλπίδας δι᾽ ὑμῶν αὐτῶν ἔχητε, καὶ μὴ τὸν δεῖνα, μηδὲ τὸν δεῖνα πυνθάνησθε τί πράττει. Καὶ τὰ μὲν προσιόντα τῇ πόλει πάντα, καὶ ἃ νῦν ἐκ τῶν ἰδίων παραναλίσκετε εἰς οὐδὲν δέον, καὶ ὅσ᾽ ἐκ τῶν συμμάχων ὑπάρχει, λαμβάνειν ὑμᾶς φημὶ χρῆναι τὸ ἴσον ἕκαστον· τοὺς μὲν ἐν ἡλικίᾳ, στρατιωτικόν, τοὺς δ᾽ ὑπὲρ τὸν κατάλογον, ἐξεταστικόν, ἢ ὅπως ἄν τις ὀνομάσαι τοῦτο·

στρατεύεσθαι δ' αὐτοὺς, καὶ μηδενὶ τούτου παραχωρεῖν· ἀλλὰ τὴν δύναμιν τῆς πόλεως οἰκείαν εἶναι καὶ κατεσκευασμένην ἀπὸ τούτων, ἵν' ἅμα τ' εὐπορῆτε, καὶ τὰ δέοντα ποιῆτε· καὶ τὸν στρατηγὸν ἡγεῖσθαι ταύτης, ἵν' ὑμῖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ ταῦτα, ἅπερ νυνὶ, συμβαίνῃ. Τοὺς στρατηγοὺς κρίνετε, καὶ περίεστιν ὑμῖν ἐκ τῶν πραγμάτων, ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος τὸν δεῖνα εἰσήγγειλεν, ἄλλο δ' οὐδέν.

Ἀλλὰ τί ὑμῖν γένηται; πρῶτον μὲν οἱ σύμμαχοι μὴ φρουραῖς, ἀλλὰ τῷ τὰ αὐτὰ συμφέρειν ὑμῖν τε κἀκείνοις, ὦσιν οἰκεῖοι· ἔπειθ' οἱ στρατηγοὶ, μὴ ξένους ἔχοντες, τοὺς μὲν συμμάχους ἄγωσι καὶ φέρωσι, τοὺς δὲ πολεμίους μηδ' ὁρῶσιν· ἀφ' ὧν αἱ μὲν ὠφέλειαι τούτων εἰσὶν ἴδιαι, τὰ δὲ μίση καὶ τὰ ἐγκλήματα ἐφ' ὅλην ἔρχεται τὴν πόλιν· ἀλλὰ πολίτας τοὺς ἀκολουθοῦντας ἔχοντες, τοὺς ἐχθροὺς, ἃ νῦν τοὺς συμμάχους καὶ φίλους, ποιῶσι. Χωρὶς δὲ τούτων, πολλὰ τῶν πραγμάτων τὴν ὑμετέραν ποθεῖ παρουσίαν· ἄνευ γὰρ τοῦ πρὸς τοὺς οἰκείους πολέμους οἰκείᾳ χρῆσθαι δυνάμει συμφέρειν, καὶ πρὸς τὰ ἄλλα πράγματα ἀναγκαῖόν ἐστιν· εἰ μὲν γὰρ ἡσυχίαν ἔχειν ὑμῖν, ἀπέχρη, καὶ μη-

vous devez servir vous-mêmes, ne céder à personne cette fonction de citoyens, composer vous-mêmes une armée qu'on puisse appeler l'armée d'Athènes (*a*). Par-là, vous serez à l'abri du besoin, et vous vous acquitterez de ce que vous devez à la patrie. Je dis enfin qu'il faut mettre un bon général à la tête de vos troupes, sans perdre le temps, comme vous faites, à juger vos généraux. Car voici à quoi tout aboutit pour l'ordinaire; *un tel, fils d'un tel, a dénoncé un tel comme coupable envers l'état;* et à rien de plus.

Que gagnerez-vous en suivant mes conseils? d'abord, vos alliés vous seront attachés, non parce que la crainte de vos garnisons les contiendra, mais parce que leurs intérêts et les vôtres seront les mêmes. Ensuite, vos généraux à la tête de troupes étrangères, ne pilleront plus les peuples qui sont dans votre alliance, sans daigner même joindre ceux qu'ils sont chargés de combattre; conduite où ils trouvent leur avantage, et dont tout l'odieux retombe sur la république: mais suivis de nos citoyens, ils feront aux ennemis ce qu'ils faisaient aux alliés. Ajoutez qu'il est beaucoup d'affaires qui demandent votre présence; et, s'il est utile pour les guerres qui ne regardent que nous, d'avoir une armée composée d'Athéniens, cela est nécessaire pour celles qui intéressent tous les Grecs. Si vous consentiez à rester tranquilles, indifférens sur les

---

(*a*) Démosthène demande la même chose, et fait les mêmes reproches aux Athéniens dans la première Philippique.

intérêts de la Grèce, ce serait autre chose; mais vous prétendez à la prééminence, vous voulez régler les droits des autres, sans avoir encore levé, sans être du moins dans la résolution de lever une armée qui veille à la conservation de ces droits. Aussi, tandis que vous n'agissez pas, que vous ne vous montrez pas même, le peuple de Mitylène et celui de Rhode ont perdu leur liberté [1]. Les Rhodiens, dit-on, sont nos ennemis : je le veux; mais la seule différence de gouvernement doit nous faire haïr les états oligarchiques, plus que nous ne haïssons les peuples libres, quelque motif que nous ayons de leur en vouloir. Je reviens à mon objet, et je dis qu'il faut mettre de l'ordre parmi vous, et que, dans l'état, ceux qui en reçoivent les secours, doivent lui rendre des services.

Je vous ai déjà entretenus sur cette matière (*a*); je vous ai exposé l'ordre qu'on devait mettre dans l'infanterie, dans la cavalerie, et parmi ceux qui sont dispensés de servir, enfin les moyens de vivre tous dans une honnête aisance. Ce qui m'a le plus découragé, le voici, je ne le dissimule pas. J'ai proposé alors plusieurs projets importans et dignes de vous; tout le monde les a oubliés, personne n'oublie les deux oboles. Toutefois, deux oboles

---

(*a*) Il est évident, par cet endroit, que Démosthène avait déjà parlé au peuple sur le gouvernement de la république.

δὲν τῶν Ἑλληνικῶν περιεργάζεσθαι ὅπως ἔχει, ἄλλος ἂν ἦν λόγος οὗτος· νυνὶ δὲ, πρωτεύειν μὲν ἀξιοῦτε καὶ τὰ δίκαια ὁρίζειν τοῖς ἄλλοις, τὴν δὲ ταῦτα ἐποπτεύσουσαν καὶ φυλάξουσαν δύναμιν οὔτε κατεσκεύασθε, οὔτε παρασκευάζεσθε· ἀλλ' ἐπὶ πολλῆς μὲν ἡσυχίας καὶ ἐρημίας ὑμῶν ὁ Μιτυληναίων δῆμος καταλέλυται· ἐπὶ πολλῆς δ' ἡσυχίας ὁ Ῥοδίων· ἐχθρός γε ὢν ἡμῖν, φαίη τις ἄν· ἀλλὰ μείζω χρὴ νομίζειν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὴν πρὸς τὰς ὀλιγαρχίας ὑπὲρ αὐτῆς τῆς προαιρέσεως ἔχθραν, ἢ τὴν πρὸς τοὺς δήμους ὑπὲρ ὧν πότ' ἂν ᾖ. Ἀλλ' ἵν' ἐκεῖσε ἐπανέλθω, φημὶ δεῖν ὑμᾶς συντετάχθαι, καὶ τὴν αὐτὴν τοῦ τε λαβεῖν, καὶ τοῦ ποιεῖν ἃ προσήκει, σύνταξιν εἶναι.

Διελέχθην δ' ὑμῖν περὶ τούτων καὶ πρότερον, καὶ διεξῆλθον, ὡς ἂν συνταχθείητε, οἵ θ' ὁπλῖται καὶ οἱ ἱππεῖς, καὶ ὅσοι τούτων ἐκτὸς ἐστε, καὶ εὐπορία τις ἂν ἅπασι γένοιτο κοινή. Ὃ δέ μοι πλείστην ἀθυμίαν ἁπάντων παρέσχηκεν ἐρῶ πρὸς ὑμᾶς, καὶ οὐκ ἀποκρύψομαι· ὅτι πολλῶν, καὶ καλῶν, καὶ μεγάλων ὄντων τούτων ἁπάντων, τῶν μὲν ἄλλων οὐδενὸς οὐδεὶς μέμνηται, τοῖν δυοῖν δ' ὀβολοῖν ἅπαντες· καίτοι,

τοὺς μὲν οὐκ ἔστι πλείονος ἢ δυοῖν ὀβολοῖν ἀξίους εἶναι, τὰ δ' ἄλλα, ἃ μετὰ τούτων εἶπον, τῶν Βασιλέως ἄξιά ἐστι χρημάτων· πόλιν τοσούτους ὁπλίτας ἔχουσαν, καὶ τριήρεις, καὶ ἱππέας, καὶ χρημάτων πρόσοδον, συντετάχθαι καὶ παρεσκευάσθαι.

Τί οὖν, φαίη τις ἄν, ταῦτα νῦν λέγω; ὅτι φημὶ δεῖν ὑμᾶς, ἐπειδὴ τὸ μὲν ἅπαντας μισθοφορεῖν δυσχεραίνουσί τινες, τὸ δὲ συνταχθῆναι καὶ παρασκευασθῆναι παρὰ πάντων χρήσιμον εἶναι δοκιμάζεται, ἐντεῦθεν ἄρξασθαι τοῦ πράγματος, καὶ προθεῖναι περὶ τούτων τῷ βουλομένῳ γνώμην ἀποφήνασθαι, ὡς οὕτως ἔχει. Ἐὰν μὲν ὑμεῖς νῦν πεισθῆτε, τούτων καιρὸν εἶναι νομίσαντες, ὅταν εἰς χρείαν αὐτῶν ἔλθητε, ἕτοιμα ὑπάρξει· ἐὰν δ' ἀκαιρίαν ἡγησάμενοι παρίδητε, ὅταν δέῃ χρῆσθαι, τότ' ἀναγκασθήσεσθε παρασκευάζεσθαι.

Ἤδη δέ τις εἶπεν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πού λέγων, οὐχ ὑμῶν τῶν πολλῶν, ἀλλὰ τῶν διαῤῥηγνυμένων εἰ ταῦτα γενήσεται· Τί δ' ὑμῖν ἀπὸ τῶν Δημοσθένους λόγων ἀγαθὸν γέγονεν; ὃς παρελθὼν ὑμῶν, ὅταν αὐτῷ δόξῃ, ἐνέπλησε τὰ ὦτα λόγων, καὶ διέσυρε τὰ παρόντα, καὶ τοὺς προγόνους ἐπῄνεσε,

ne seront jamais que deux oboles ; tandis qu'on doit préférer aux trésors du roi de Perse ce que je disais en parlant des distributions, et qui tendait à tenir bien réglée et bien préparée, une ville fournie, comme la nôtre, de troupes de cavalerie et d'infanterie, d'une marine puissante, et de revenus qui y répondent.

Pourquoi donc, dira quelqu'un, parler ici de réglemens et de préparatifs ? C'est que je prétends, puisque tout le monde convient de l'utilité de ce dernier article, et que plusieurs sont contraires aux distributions, je prétends, dis-je, que vous devez commencer par-là, et donner toute liberté de s'expliquer à ce sujet. Oui, sans doute, si l'on vous persuade dès aujourd'hui, qu'il est temps de tout disposer pour la guerre, les choses seront prêtes quand vous en aurez besoin, au lieu que, si vous négligez tout préparatif comme inutile pour le moment, il faudra vous préparer alors qu'il faudrait agir.

Quelqu'un, non un simple citoyen, mais un de vos ministres, un de ces hommes qui seraient au désespoir qu'on suivît mes conseils, disait un jour : Que vous revient-il des harangues de Démosthène ? Il monte à la tribune quand il lui prend envie, il vous étourdit de ses belles paroles, déclame contre le gouvernement actuel, fait l'éloge de vos ancêtres,

échauffe votre imagination, et puis vous laisse là. Et moi, je pense que, quand même je ne pourrais vous déterminer qu'à faire une partie de ce que je vous propose, je procurerais à la république de si grands avantages, que si j'essayais d'en montrer toute l'étendue, plusieurs d'entre vous en pourraient croire la chose possible. Il me semble d'ailleurs que ce n'est pas vous servir peu que de vous accoutumer à entendre des vérités utiles : un orateur bien intentionné pour la république, doit travailler d'abord à guérir la délicatesse de vos oreilles, qui sont devenues douloureuses par l'habitude de n'entendre que des faussetés agréables, et toute autre chose enfin que des vérités salutaires. Par exemple (qu'on m'écoute jusqu'au bout sans m'interrompre), on a dernièrement forcé le trésor : tous les orateurs sont montés à la tribune; c'en est fait, disaient-ils, de la république; il n'y a plus de lois. Voyez, Athéniens, si ma réflexion est juste. Cette violence méritait la mort, mais elle n'attaquait pas la république. On a volé nos rames; tous criaient qu'il fallait mettre le coupable à la torture, le battre de verges, disant encore que c'en était fait de la république. Que dirais-je à ceci? Le second vol, comme le premier, méritait la mort; mais la république pour cela n'était pas détruite.

καὶ μετεωρίσας, καὶ φυσήσας ὑμᾶς, καλέβη. Ἐγὼ δ', εἰ μὲν ὑμᾶς δυναίμην ὧν λέγω τι πεῖσαι, τηλικαῦτ' ἂν οἴομαι τὴν πόλιν πρᾶξαι ἀγαθὰ, ὥστ', εἰ λέγειν νῦν ἐπιχειρήσαμι, πολλοὺς ἂν ἀπιστῆσαι ὡς μείζοσιν ἢ δυνατοῖς. Οὐ μὴν οὐδὲ τοῦτο μικρὸν ὠφελεῖν οἴομαι, εἰ τὰ βέλτιστα ἀκούειν ὑμᾶς συνεθίζω· δεῖ γὰρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸν βουλόμενόν τι ποιῆσαι τὴν πόλιν ὑμῶν ἀγαθὸν, τὰ ὦτα πρῶτον ὑμῶν ἰάσασθαι· διέφθαρται γάρ· οὕτω πολλὰ καὶ ψευδῆ, καὶ πάντα μᾶλλον ἢ τὰ βέλτιστα, ἀκούειν συνείθισθε· οἷον (ὅπως δὲ μὴ θορυβήσῃ μοι μηδεὶς, πρὶν ἂν ἅπαντα εἴπω) ἀνέῳξάν τινες πρώην δήπου τὸν ὀπισθόδομον· οὐκοῦν οἱ παριόντες ἅπαντες τὸν δῆμον καταλελῦσθαι, τοὺς νόμους οὐκ ἔτ' εἶναι, τοιαῦτα, ἔλεγον· καίτοι, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι (καὶ σκοπεῖτε ἂν ἀληθῆ λέγω), οἱ μὲν ταῦτα ποιοῦντες ἄξια ἐποίουν θανάτου, ὁ δῆμος δ' οὐ διὰ τούτων καταλύεται. Πάλιν, κώπας τις ὑφείλετο· μαστιγοῦν, στρεβλοῦν, πάντες ἐβόων, λέγοντες καταλύεσθαι τὸν δῆμον· ἐγὼ δὲ τί φημί; τὸν μὲν ὑφαιρούμενον θανάτου ποιεῖν ἄξια, ὥσπερ ἐκεῖνοι, τὸν δῆμον δ' οὐ διὰ τούτων καταλύεσθαι. Ἀλλὰ

πῶς καταλύεται οὐδεὶς λέγει, οὐδὲ παῤῥησιάζεται· ἐγὼ δὲ φράσω· ὅταν ὑμεῖς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, φαύλως ἡγμένοι πολλοὶ καὶ ἄποροι, καὶ ἄοπλοι, καὶ ἀσύντακτοι, καὶ μὴ τὰ αὐτὰ γινώσκοντες ἦτε, καὶ μήτε στρατηγὸς, μήτ' ἄλλος μηδεὶς, ὧν ἂν ὑμεῖς ψηφίσησθε φροντίζῃ, καὶ ταῦτα μηδεὶς λέγειν ἐθέλῃ, μηδ' ἐπανορθοῦν, μηδ' ὅπως παύσεται τοιαῦτα ὄντα πράττῃ· ὃ νυνὶ συμβαίνει.

Καὶ, νὴ Δία, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἕτεροί γε λόγοι παρεῤῥυήκασι πρὸς ὑμᾶς ψευδεῖς, καὶ πολλὰ τὴν πολιτείαν βλάπτοντες, οἷον· ἐν τοῖς δικαστηρίοις ὑμῖν ἐστὶν ἡ σωτηρία, καὶ δεῖ τῇ ψήφῳ τὴν πολιτείαν ὑμᾶς φυλάττειν. Ἐγὼ δ' οἶδ' ὅτι ταῦτα μὲν ὑμῖν τὰ δικαστήρια τῶν πρὸς ἀλλήλους δικαίων ἐστὶ κοινὰ, ἐν δὲ τοῖς ὅπλοις δεῖ κρατεῖν τῶν ἐχθρῶν· καὶ διὰ τούτων ἐστὶν ἡ σωτηρία τῆς πολιτείας· οὐ γὰρ τὸ ψηφίσασθαι τοῖς ἐν τοῖς ὅπλοις ποιήσει τὸ νικᾷν, ἀλλ' οἱ μετὰ τούτων κρατοῦντες τοὺς ἐχθροὺς, τοῦ καὶ ψηφίζεσθαι καὶ ἄλλο, εἴ τι βούλεσθε, ποιεῖν ὑμῖν ἐξουσίαν καὶ ἄδειαν παρασκευάσουσι· δεῖ γὰρ ἐν μὲν τοῖς ὅπλοις φοβεροὺς, ἐν δὲ τοῖς δικαστηρίοις φιλανθρώπους εἶναι. Εἰ δέ τῳ

Qu'est-ce donc qui la détruit ? On craint de le dire; je le dirai, moi : ce sont les désordres présens ; le peuple est mal gouverné et mal réglé, le trésor épuisé, les citoyens sans ardeur pour le service, et sans accord entre eux ; le général, ni aucun autre, ne fait cas de vos ordonnances ; il n'est même personne qui veuille dévoiler ou corriger de pareils désordres, personne qui entreprenne de les faire cesser.

Mais on vous tient encore d'autres discours, aussi contraires à la vérité que nuisibles à une bonne administration. On vous dit : Votre salut est dans les tribunaux; c'est par la rigueur des sentences qu'il faut maintenir le gouvernement. Dans les tribunaux, selon moi, on règle les droits réciproques des citoyens : c'est avec les armes qu'on triomphe des ennemis, ce sont les armes qui font la sûreté du gouvernement. Les décrets ne feront pas remporter la victoire à vos soldats; mais vos soldats, par leurs victoires, vous procurent l'avantage de porter librement des décrets, et de prendre hardiment les partis que vous jugez utiles. C'est dans vos armées qu'il faut être redoutables ; vous devez être humains dans vos tribunaux. On pourra

trouver ces discours au-dessus de l'orateur; oui, ils le sont, et ils le doivent être; car en parlant pour une république illustre, et en traitant d'affaires importantes, on doit abandonner la route commune, et s'élever au-dessus de soi-même pour atteindre à la dignité de notre ville.

Mais pourquoi aucun des hommes que vous honorez, ne vous parle-t-il avec cette noble franchise? je vais vous le dire. Ceux qui ambitionnent les charges et un rang distingué, vous font bassement la cour, et briguent vos suffrages. Chacun d'eux est jaloux d'être nommé général, et non de signaler sa valeur à la tête des troupes. Que, s'il s'en trouve quelqu'un qui soit capable de commander les armées, il se flatte que le nom et les exploits de cette république éloigneront les ennemis : il s'imagine, et n'a pas tort, qu'en se bornant à vous amuser de vaines espérances, il profitera seul de vos avantages; au lieu que, si vous vous mettiez vous-mêmes en campagne, il n'aurait que sa part, comme les autres, dans les expéditions, et dans les fruits qu'elles pourraient produire. Les orateurs, occupés de cette partie du ministère, se joignent aux généraux, et négligent de vous donner de bons conseils. Autrefois, Athéniens, c'était

δοκῶ μείζους ἢ κατ' ἐμαυτὸν λέγειν λόγους, αὐτὸ τοῦτο ὀρθῶς ἔχειν αὐτῷ δοκῶ· τὸν γὰρ ὑπὲρ τηλικαύτης πόλεως ῥηθησόμενον λόγον, καὶ τοιούτων πραγμάτων, παντὸς ἑνὸς τοῦ λέγοντος ἀεὶ μείζω φαίνεσθαι δεῖ, καὶ τῆς ἀξίας τῆς ὑμετέρας ἐγγὺς εἶναι, μὴ τῆς τοῦ λέγοντος.

Ὅτι δ' οὐδεὶς τῶν ὑφ' ὑμῶν τιμωμένων ταῦτα λέγει, τὰς προφάσεις ἐγὼ διέξειμι ὑμῖν· οἱ μὲν, πρὸς ἀρχαιρεσίας καὶ ταύτην τὴν τάξιν προσιόντες, δοῦλοι τῆς ἐπὶ τῷ χειροτονεῖσθαι χάριτος περιέρχονται, τελεσθῆναι στρατηγὸς ἕκαστος σπουδάζων, οὐκ ἀνδρὸς ἔργον οὐδὲν πρᾶξαι· εἰ δέ τις καὶ τοιοῦτός ἐστιν, οἷος ἐγχειρεῖν ἔργῳ τῳ, νῦν μὲν ἡγεῖται, τὴν τῆς πόλεως δόξαν ἀφορμὴν ἔχων καὶ τοὔνομα, τῆς τῶν ἐναντιωσομένων ἐρημίας ἀπολαύσειν, τὰς δ' ἐλπίδας ὑμῖν ὑποτείνων, ἄλλο δ' οὐδὲν, κλερονομήσειν αὐτὸς τῶν ὑμετέρων ἀγαθῶν· ὅπερ ἐστίν· ἂν δ' ὑμεῖς δι' ὑμῶν αὐτῶν ἕκαστα πράττητε, τὸ ἴσον τοῖς ἄλλοις, ὥσπερ τῶν ἔργων αὐτὸν, οὕτω καὶ τῶν ἐκ τούτων ἕξειν· οἱ δὲ πολιτευόμενοι καὶ περὶ ταῦτ' ὄντες, τὸ τὰ βέλτιστα λέγειν ἡμῖν ἀφέντες, προσκεχωρήκασι πρὸς τούτους. Καὶ πρότερον μὲν κατὰ

συμμορίας εἰσεφέρετε, νῦν δὲ πολιτεύεσθε κατὰ συμμορίας· ῥήτωρ ἡγεμὼν, καὶ στρατηγὸς ὑπὸ τούτῳ, καὶ οἱ βοησόμενοι μεθ' ἑκατέρων, τριακόσιοι· οἱ δ' ἄλλοι προσνενέμησθε, οἱ μὲν ὡς τούτους, οἱ δ' ὡς ἐκείνους. Τοιγαροῦν ὑμῖν περίεστιν ἐκ τούτων, ὁ δεῖνα χαλκοῦς, καὶ ὁ δεῖν' εὐδαίμων, εἷς ἢ δύο, ὑπὲρ τὴν πόλιν· οἱ δ' ἄλλοι μάρτυρες τῆς τούτων εὐδαιμονίας κάθησθε, τῆς καθ' ἡμέραν ῥᾳθυμίας, πολλὴν καὶ μεγάλην ὑπάρχουσαν ὑμῖν εὐδαιμονίαν τούτοις προέμενοι.

Καίτοι σκέψασθε, ὅπως ἐπὶ τῶν προγόνων ταῦτ' εἶχεν· οὐ γὰρ ἀλλοτρίοις ὑμῖν παραδείγμασι χρησαμένοις, ἀλλ' οἰκείοις, ἔξεσθ', ἃ προσήκει πράττειν, εἰδέναι. Ἐκεῖνοι Θεμιστοκλέα τὸν τὴν ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίαν στρατηγήσαντα, καὶ Μιλτιάδην τὸν ἡγούμενον Μαραθῶνι, καὶ πολλοὺς ἄλλους, οὐκ ἴσα τοῖς νῦν στρατηγοῖς ἀγαθὰ εἰργασμένους, οὐ, μὰ Δί', οὐ χαλκοῦς ἵστασαν, οὐδ' ὑπερηγάπων, ἀλλ', ὡς οὐδὲν αὐτῶν κρείττους ὄντας, οὕτως ἐτίμων· καὶ γάρ τοι τῶν ἔργων οὐδενὸς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν τότ' ἀπεστέρησαν ἑαυτοὺς, οὐδ' ἔστιν οὐδεὶς ὅστις ἂν εἴποι τὴν ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίαν Θεμιστοκλέους, ἀλλ' Ἀθηναίων· οὐδὲ τὴν ἐν Μαραθῶνι

par classes [2] que l'on contribuait; aujourd'hui c'est par classes que l'on délibère. Chaque classe a son orateur, chaque orateur a son général; les trois cents se tiennent comme en réserve pour appuyer un des deux partis; et vous, comme le corps d'armée, vous vous rangez sous divers chefs, et combattez pour les uns ou pour les autres. De là que vous revient-il? On dresse à celui-ci une statue; celui-là est opulent: un ou deux citoyens dominent dans la république; tandis que les autres, spectateurs tranquilles de leur prospérité, leur abandonnent la fortune et les ressources de l'état, pour se livrer à l'indolence.

Jetez néanmoins les yeux sur la conduite de nos ancêtres; car, pour prendre des sentimens convenables, il vous suffit des exemples que vous trouvez chez vous, et vous n'avez pas besoin d'en chercher ailleurs. Thémistocle [3] avait remporté à Salamine la victoire navale, Miltiade commandait les troupes à Marathon, beaucoup d'autres s'étaient signalés par des exploits bien supérieurs à ceux de nos jours; voyons-nous cependant que nos pères leur aient dressé des statues, qu'ils se soient livrés à eux sans réserve, qu'ils les aient honorés de façon à les croire au-dessus d'eux? non, Athéniens; nos ancêtres ne se privaient pas eux-mêmes de la gloire des succès. C'était au peuple d'Athènes, non à Thémistocle, non à Miltiade, qu'on attribuait alors les victoires de Salamine et de Marathon. On

dit aujourd'hui : Timothée (*a*) a pris Corcyre ; Iphicrate a défait les troupes de Lacédémone ; Chabrias a gagné près de Naxe une bataille navale. En voyant les honneurs que vous prodiguez à vos généraux pour ces exploits, il semble que vous leur en cédez toute la gloire. Nos ancêtres récompensaient donc les citoyens avec bien plus de jugement et de dignité que nous. Et les étrangers, comment les récompensaient-ils ? Menon de Pharsale [4], dans la guerre près d'Eione et d'Amphipolis, les avait aidés d'une somme de douze talens, et d'un renfort de deux cents hommes de cavalerie, ses propres esclaves : ils lui accordèrent, non le droit de cité, mais seulement l'exemption de tributs. Ils s'étaient déjà conduits de même à l'égard de Perdiccas [5], qui régnait en Macédoine lors de l'expédition de Xerxès, et qui, ayant taillé en pièces le reste des Barbares échappés de Platée, avait complété leur défaite. Le titre de citoyen d'Athènes était, aux yeux de nos ancêtres, un titre important, glorieux, respectable, au-dessus de tout service : vous, Athéniens, vous le prodiguez aujourd'hui, vous le vendez, ainsi que les objets les plus vils, à des hommes

---

(*a*) Trois fameux capitaines athéniens, connus surtout par les victoires citées dans cet endroit.

μάχην Μιλτιάδου, ἀλλὰ τῆς πόλεως· νῦν δὲ πολλοὶ τοῦτο λέγουσιν, ὡς Κέρκυραν εἷλε Τιμόθεος, καὶ τὴν μόραν κατέκοψεν Ἰφικράτης, καὶ τὴν περὶ Νάξον ἐνίκα ναυμαχίαν Χαβρίας· δοκεῖτε γὰρ αὐτοὶ τῶν ἔργων τούτων παραχωρεῖν, τῶν τιμῶν ταις ὑπερβολαῖς, ἃς δεδώκατε ἐπ' αὐτοῖς, ἑκάστῳ τούτων. Τὰς μὲν δὴ πολιτικὰς δωρεὰς οὕτως ἐκεῖνοί τε καλῶς ἔνεμον, καὶ ὑμεῖς οὐκ ὀρθῶς· τὰς δὲ τῶν ξένων πῶς; ἐκεῖνοι Μένωνι τῷ Φαρσαλίῳ, δώδεκα μὲν τάλαντα ἀργυρίου δόντι πρὸς τὸν ἐπ' Ἠϊόνι τῇ πρὸς Ἀμφιπόλει πόλεμον, διακοσίοις δ' ἱππεῦσι πενέσταις ἰδίοις βοηθήσαντι, οὐκ ἐψηφίσαντο πολιτείαν, ἀλλ' ἀτέλειαν ἔδωκαν μόνον. Καὶ πρότερον τούτου, Περδίκκᾳ, τῷ κατὰ τὴν τοῦ Βαρβάρου ποτὲ ἐπιστρατείαν βασιλεύοντι Μακεδονίας, τοὺς ἀναχωροῦντας ἐκ Πλαταιῶν τῶν Βαρβάρων ἀπὸ τῆς ἥττης διαφθείραντι, καὶ τέλειον τἀτύχημα ποιήσαντι τῷ Βασιλεῖ, οὐκ ἐψηφίσαντο πολιτείαν, ἀλλ' ἀτέλειαν ἔδωκαν μόνον, μεγάλην, οἶμαι, καὶ τιμίαν καὶ σεμνὴν τὴν αὑτῶν πατρίδα ἡγούμενοι, καὶ πάσης μείζονα εὐεργεσίας. Νῦν δ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, φθόρους ἀνθρώπους οἰκότριβας, οἰκοτρίβων τιμὴν, ὥσπερ ἄλ-

λου του τῶν ὠνίων, λαμβάνοντες, ποιεῖσθε πολίτας. Ταῦτα δ' ὑμῖν ἐπελήλυθε πράττειν, οὐχ ὅτι τὰς φύσεις χείρους ἐστὲ τῶν προγόνων, ἀλλ' ὅτι, τοῖς μὲν ἐφ' ἑαυτοῖς παρειστήκει μέγα φρονεῖν, ὑμῶν δ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, περιῄρηται τοῦτο. Ἔστι δ' οὐδέποτ', οἶμαι, δυνατὸν, μικρὰ καὶ φαῦλα πράττοντας μέγα καὶ νεανικὸν φρόνημα λαβεῖν, ὥσπερ οὐδὲ καλὰ καὶ λαμπρὰ πράττοντας μικρὸν καὶ ταπεινὸν φρονεῖν· ὁποῖ' ἄττα γὰρ ἂν τὰ ἐπιτηδεύματα τῶν ἀνθρώπων ᾖ, τοιοῦτον ἀνάγκη καὶ τὸ φρόνημ' ἔχειν.

Σκέψασθε δὲ ἅ τις κεφάλαια ἂν ἔχοι τῶν πραγμάτων εἰπεῖν περὶ τῶν τε ἐκείνοις πεπραγμένων καὶ τῶν ὑμῖν, ἂν ἄρ' ὑμῶν αὐτῶν ἐκ τούτων γε δυνήσεσθε κρείττους γενέσθαι. Πέντε μὲν τοίνυν ϗ τετταράκοντα ἔτη τῶν Ἑλλήνων ἦρξαν ἑκόντων ἐκεῖνοι· πλείω δ' ἢ μύρια τάλαντα εἰς τὴν ἀκρόπολιν συνήγαγον· πολλὰ δὲ ϗ καλὰ, καὶ πεζῇ, καὶ ναυμαχοῦντες, ἔστησαν τρόπαια, ἐφ' οἷς ἔτι καὶ νῦν φιλοτιμούμεθα. Καιτοι ταῦτα νομίζετε αὐτοὺς στῆσαι, οὐχ ἵνα θαυμάζωμεν μόνον ἡμεῖς αὐτὰ θεωροῦντες, ἀλλ' ἵνα καὶ μιμώμεθα τὰς τῶν ἀναθέντων ἀρετάς.

perdus, esclaves et fils d'esclaves. Et si vous agissez de la sorte, ce n'est pas que vous valiez moins que vos ancêtres, mais c'est qu'ils savaient s'estimer eux-mêmes, et qu'on vous a accoutumés à vous mépriser. Or, il est aussi impossible de penser noblement, lorsqu'on vit d'une manière peu noble, que d'avoir des sentimens bas et rampans, lorsqu'on vit avec noblesse et avec dignité. Les sentimens, pour l'ordinaire, sont tels que le genre de vie que l'on mène.

Il est bon d'observer (*a*) et de rapprocher les traits principaux qui marquent la différence de votre administration et de celle de vos ancêtres : ce parallèle vous élevera peut-être au-dessus de vous-mêmes. Vos ancêtres commandèrent quarante-cinq années dans la Grèce, qui reconnaissait leur empire, et amassèrent dans le trésor plus de dix mille talens. Vainqueurs sur terre et sur mer, ils ont érigé des trophées dont nous nous glorifions encore aujourd'hui ; et ils les ont érigés pour exciter en nous, non pas une admiration stérile, mais un désir sincère d'imiter leur courage.

(*a*) Tout ce morceau est répété dans la troisième Philippique, ou seconde Olynthienne, t. 1, p. 477.

Voilà quels étaient nos ancêtres; et nous qui n'avons plus de rivaux à craindre, voyons, je vous prie, si nous leur ressemblons. N'avons-nous point inutilement consumé plus de quinze cents talens pour soudoyer les plus indigens des Grecs? N'avons-nous point épuisé le trésor public, les maisons des citoyens et les villes des alliés ? Ne venons-nous point de perdre, dans la paix, les alliés que nous nous étions faits dans la guerre ?

Mais si la ville jouissait alors de cet avantage, elle était peut-être privée de plusieurs autres dont nous jouissons à présent: il s'en faut beaucoup. Examinons tel objet qu'il vous plaira. Nos ancêtres nous ont construit de si beaux édifices, ils ont orné la ville de temples si superbes et de ports si vastes, sans parler d'autres ouvrages pareils, qu'ils n'ont laissé à leurs descendans aucun moyen d'enchérir sur leur magnificence. Nous avons sous les yeux les vestibules, les portiques, les arsenaux et les autres embellissemens dont nous leur sommes redevables. Quant aux maisons des premiers citoyens, elles étaient si simples, si conformes aux mœurs républicaines, que ceux qui connaissent la maison de Thémistocle, celle de Cimon, d'Aristide, de Miltiade et des autres grands hommes de ce temps-là, voient que rien ne les distingue des maisons voisines. De nos jours, l'état s'occupe à

Ἐκεῖνοι μὲν δὴ ταῦτα· ἡμεῖς δ', ὅσης ἅπαντες ὁρᾶτε, ἐρημίας ἐπειλημμένοι, σκέψασθε εἰ παραπλήσια. Οὐ πλείω μὲν ἢ χίλια καὶ πεντακόσια τάλαντα ἀνήλωται μάτην εἰς τοὺς τῶν Ἑλλήνων ἀπόρους; ἐξανήλωνται δὲ οἵ τε ἴδιοι πάντες οἶκοι, καὶ τὰ κοινὰ τῇ πόλει, καὶ τὰ παρὰ τῶν συμμάχων· οὓς δ' ἐν τῷ πολέμῳ συμμάχους ἐκτησάμεθα, οὗτοι νῦν ἐν τῇ εἰρήνῃ ἀπολώλασιν.

Ἀλλά, νὴ Δία, ταῦτα μόνον τότ' εἶχε βέλτιον ἢ νῦν, τὰ δ' ἄλλα χεῖρον· πολλοῦ γε καὶ δεῖ. Ἀλλ', ὅ, τι βούλεσθε, ἐξετάσωμεν; Οἰκοδομήματα μέν γε καὶ κόσμον τῆς πόλεως, καὶ ἱερῶν, καὶ λιμένων, καὶ τῶν ἀκολούθων τούτοις, τοιοῦτον καὶ τοσοῦτον κατέλιπον ἐκεῖνοι, ὥστε μηδενὶ τῶν ἐπιγενομένων ὑπερβολὴν λελεῖφθαι· Προπύλαια ταῦτα, ὁ Παρθενών, νεώσοικοι, στοαί, τἄλλα, οἷς ἐκεῖνοι κοσμήσαντες τὴν πόλιν ἡμῖν παρέδωκαν· τὰς δ' ἰδίας οἰκίας τῶν ἐν δυνάμει τότε γενομένων οὕτω μετρίας, καὶ τῷ τῆς πολιτείας ὀνόματι ἀκολούθους, ὥστε τὴν Θεμιστοκλέους, καὶ τὴν Κίμωνος, καὶ τὴν Ἀριστείδου, καὶ Μιλτιάδου, καὶ τῶν τότε λαμπρῶν οἰκίαν, εἴ τις ἄρ' οἶδεν ὑμῶν ὁποία ποτ' ἐστίν, ὁρᾷ τῆς τοῦ γείτονος οὐδὲν σεμνοτέραν οὖσαν. Νῦν δ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι,

δημοσίᾳ μὲν ἡ πόλις ἡμῶν τὰς ὁδοὺς ἀγαπᾷ κατασκευάζουσα, καὶ κρήνας, καὶ κονιάματα, καὶ λήρους· καὶ οὐ τοῖς εἰσηγησαμένοις ταῦτ' ἐπιτιμῶ (πολλοῦ γε καὶ δέω), ἀλλ' ὑμῖν, εἰ ταῦτα ἱκανὰ ὑμῖν αὐτοῖς ὑπολαμβάνετε εἶναι διοικεῖν· ἰδίᾳ δ', οἱ τῶν κοινῶν ἐπί τῳ γεγενημένοι, οἱ μὲν τῶν δημοσίων οἰκοδομημάτων σεμνοτέρας τὰς ἰδίας οἰκίας κατεσκευάκασιν, οὐ μόνον τῶν πολλῶν ὑπερηφανωτέρας, οἱ δὲ, γῆν συνεωνημένοι, γεωργοῦσιν, ὅσην οὐδ' ὄναρ ἤλπισαν πώποτε.

Τούτων δ' αἴτιον πάντων, ὅτι τότε μὲν ὁ δῆμος ἦν δεσπότης καὶ κύριος ἁπάντων, καὶ ἀγαπητὸν ἦν παρ' ἐκείνου τῶν ἄλλων ἑκάστῳ καὶ τιμῆς, καὶ ἀρχῆς, καὶ ἀγαθοῦ τινὸς μεταλαμβάνειν· νυνὶ δὲ τοὐναντίον· κύριοι μὲν τῶν ἀγαθῶν οὗτοι, καὶ διὰ τούτων ἅπαντα πράττεται, ὁ δὲ δῆμος ἐν ὑπηρέτου καὶ προσθήκης μέρει· καὶ ὑμεῖς ἀγαπᾶτε, ἄν τι αὐτοὶ μεταδιδῶσι, λαμβάνοντες·

Τοιγαροῦν ἐκ τούτων τοιαῦτα τὰ πράγματα τῆς πόλεώς ἐστιν, ὥστε εἴ τις ἀναγνοίη τὰ ψηφίσματα ὑμῶν, καὶ τὰς πράξεις ἐφεξῆς διέλθοι, οὐδ' ἂν εἷς πιστεύσειε τῶν αὐτῶν εἶναι ταῦτα κἀκεῖνα· οἷον ἃ

réparer des chemins, à recrépir des murs, à construire des fontaines, à d'autres objets semblables. Ce ne sont pas ceux qui ont conseillé ces ouvrages, que j'attaque ; j'en suis bien éloigné : c'est vous-mêmes, Athéniens, que je blâme, si vous croyez pouvoir vous borner à de pareilles entreprises. Mais voyez ceux qui ont dirigé ces ouvrages : les uns se sont bâti des maisons dont la magnificence insulte, je ne dis pas aux maisons des particuliers, je dis même à nos édifices publics; les autres ont acheté et possèdent plus de fonds de terre, qu'ils n'en ont jamais espéré dans leurs vœux.

Voici la cause de ce désordre. Autrefois le peuple était maître absolu, et arbitre de toutes les grâces; on se contentait de pouvoir obtenir de lui les honneurs, les dignités, tous les avantages. Aujourd'hui, au contraire, ce sont quelques hommes puissans qui disposent des grâces; tout se fait et s'obtient par eux. Vous autres, citoyens avilis, on vous regarde comme des valets, comme une populace qui fait seulement nombre, trop heureux qu'on vous fasse quelques distributions.

Tel est, en conséquence, l'état de votre république, que si, après avoir lu vos décrets, on met les faits en parallèle, on ne peut croire que les uns et les autres viennent du même peuple. Par exemple, dans vos décrets, vous avez résolu de marcher

contre les impies Mégariens [6] qui labouraient un terrain sacré, de réprimer et de punir leur impiété ; vous avez résolu encore de secourir les Phliasiens chassés dernièrement de leur pays, d'empêcher les massacres qui se commettent dans leur ville, et d'inviter les Péloponésiens de se joindre à nous pour cette expédition. Ces résolutions étaient nobles, justes, dignes de la république; les actions qui devaient suivre, où sont-elles? Vous vous affichez pour ennemis dans vos décrets, sans pouvoir rien exécuter de ce qu'ils ordonnent. Les décrets que vous portez, sont conformes à la dignité d'Athènes, mais vos forces ne répondent point à vos décrets. Pour moi (qu'on ne soit pas choqué de ce que je vais dire), je vous conseille, ou de ne vous occuper que de ce qui vous regarde, sans avoir des sentimens si élevés, ou de vous procurer de plus grandes forces. Si je parlais à des Siphniens, à des Cythniens (*a*), ou à d'autres peuples de cette espèce, je leur conseillerais de ne pas porter si haut leurs sentimens. Mais, parlant à des Athéniens, je leur conseille de se procurer des forces qui répondent à leur nom; d'autant plus que ce serait pour eux un opprobre de descendre de ce rang honorable et sublime, où les ont placés leurs ancêtres. Ajoutez qu'il n'est pas en votre pouvoir, quand vous le voudriez, de trahir les intérêts de

---

(*a*) Siphne et Cythne étaient des villes de Grèce obscures et peu connues.

πρὸς τοὺς καταράτους Μεγαρέας ψηφίσασθε, ἀποτεμνομένους τὴν ὀργάδα, ἐξιέναι, κωλύειν, μὴ ἐπιτρέπειν· ἃ πρὸς Φλιασίους, ὅτε ἐξέπεσον τὸ ἔναγχος, βοηθεῖν, μὴ ἐπιτρέπειν τοῖς σφαγεῦσι, τῶν ἐν Πελοποννήσῳ τοὺς βουλομένους παρακαλεῖν. Ἅπαντα καλὰ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ταῦτα, καὶ δίκαια, ϗ τῆς πόλεως ἄξια· τὰ δ' ἔργα τὰ ἀπὸ τούτων οὐδαμοῦ. Οὐκοῦν τὴν μὲν ἀπέχθειαν διὰ τῶν ψηφισμάτων ἐκφέρεσθε, τῶν δ' ἔργων οὐδενὸς κύριοι γίγνεσθε· τὰ μὲν γὰρ ψηφίσματα πρὸς τὸ τῆς πόλεως ἀξίωμα ψηφίζεσθε, τὴν δύναμιν δ' οὐκ ἀκόλουθον, ὧν ψηφίζεσθε, ἔχετε. Ἐγὼ δὲ παραινέσαιμ' ἂν ὑμῖν (καί μοι μηδεὶς ὀργισθῇ), ἢ ἔλαττον φρονεῖν καὶ τὰ ὑμέτερα αὐτῶν ἀγαπᾷν πράττοντας, ἢ μείζω δύναμιν παρασκευάζεσθαι. Εἰ μὲν οὖν Σιφνίοις, ἢ Κυθνίοις, ἤ τισιν ἄλλοις τοιούτοις οὖσι συνήδειν ὑμῖν, ἔλαττον φρονεῖν συνεβούλευον ἄν· ἐπειδὴ δ' ἔστ' Ἀθηναῖοι, τὸ τὴν δύναμιν παρασκευάζεσθαι παραινῶ· αἰσχρὸν γὰρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, αἰσχρὸν λιπεῖν τὴν τοῦ φρονήματος τάξιν, ἣν ὑμῖν οἱ πρόγονοι παρέδωκαν. Πρὸς δὲ τούτοις, οὐδ' ἔστιν ἐφ' ὑμῖν, οὐδ' ἂν ἀποστῆναι τῶν Ἑλληνικῶν βούλησθε· πολλὰ γὰρ ὑμῖν

ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου πέπρακται· καὶ τοὺς μὲν φίλους τοὺς ὑπάρχοντας αἰσχρὸν προέσθαι, τοῖς δ᾽ οὖσιν ἐχθροῖς οὐκ ἔνι πιστεῦσαι, καὶ μεγάλους ἐᾶσαι γενέσθαι. Ὅλως δ᾽ ὅπερ οἱ πολιτευόμενοι πεπόνθασι πρὸς ὑμᾶς, οἷς οὐκ ἔνεστ᾽ αὐτοῖς, ὅταν βούλωνται, παύσασθαι, τοῦτο καὶ ὑμῖν περιέστηκε· πεπολίτευσθε γὰρ ἐν τοῖς Ἕλλησιν.

Ἔστι δ᾽, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, κεφάλαιον ἁπάντων τῶν εἰρημένων· οὐδέποθ᾽ ὑμᾶς οἱ λέγοντες, οὔτε πονηροὺς, οὔτε χρηστοὺς ποιήσουσιν, ἀλλ᾽ ὑμεῖς τούτους, ὁποίους ἂν βούλησθε· οὐ γὰρ ὑμεῖς, ὧν οὗτοι βούλονται, στοχάζεσθε, ἀλλ᾽ οὗτοι, ὧν ἂν ὑμᾶς ἐπιθυμεῖν οἴονται. Ὑμᾶς οὖν ὑπάρξαι δεῖ χρηστὰ βουλομένους, καὶ πάνθ᾽ ἕξει καλῶς· ἢ γὰρ οὐδεὶς ἐρεῖ φαῦλον οὐδὲν, ἢ οὐδὲν αὐτῷ πλέον ἔσται, μὴ ἔχοντι τοὺς πεισομένους.

---

la nation, après ce que vous avez fait pour elle dans tous les temps. Vous ne pourriez, sans honte, abandonner vos amis, et il ne vous serait pas libre de vous fier à vos ennemis, de fermer les yeux sur leurs progrès. En un mot, comme les ministres qui vous gouvernent ne peuvent renoncer, quand ils veulent, à l'administration (*a*), de même, vous qui gouvernez dans la Grèce, vous ne seriez pas les maîtres d'abandonner le soin de ses intérêts.

Au reste, et c'est là le point essentiel, vos orateurs ne vous rendront ni meilleurs, ni pires; c'est vous qui les rendrez tels que vous les souhaiterez: car ce n'est pas vous qui vous prêtez à leurs désirs, mais eux qui cherchent à flatter les vôtres. Commencez donc vous-mêmes par ne vouloir que ce qui est utile, et tout ira bien. Un orateur ne donnera que de bons conseils, ou il parlera inutilement, ne trouvant personne qui l'écoute.

(*a*) Parce que sans doute ils perdraient leur crédit et leur considération.

NOTES

SUR

LA HARANGUE SUR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE.

[1] Nous savons, par rapport aux Rhodiens, qu'Artémise, reine de Carie, avait donné du secours a des principaux de Rhode pour asservir leur patrie, et que la ville était tombée véritablement sous leur domination (nous avons un discours de Démosthène sur la liberté des Rhodiens); mais je n'ai pas vu dans l'histoire comment le peuple de Mitylène, principale ville de Lesbos, avait perdu sa liberté.

[2] Cet endroit se retrouve dans la seconde Philippique, ou première Olynthienne, t. 1, p. 446.

[3] Thémistocle et Miltiade, fameux généraux d'Athènes. L'un commandait l'armée navale des Athéniens à la bataille de Salamine, et contribua beaucoup à la victoire que les Grecs y remportèrent sur les Perses; l'autre commandait à Marathon l'armée athénienne, qui, n'étant composée que de dix mille hommes, défit plus de cent mille Perses.

[4] Peu de temps après la retraite de Xerxès, les Athéniens mirent en mer une flotte sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade. Ils conquirent Eione sur le Strymon, Amphipolis et d'autres villes de la Thrace. Ménon de Pharsale les avait sans doute aidés dans cette conquête. Il n'est connu que par cet endroit. C'était probablement un des ancêtres d'un Ménon de Thessalie, chef des Thessaliens qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxerxèss— *L'exemption de tributs*. Le mot grec signifie exemption des charges onéreuses que les citoyens étaient obligés de remplir. Mais comme Mènon de Pharsale n'était citoyen d'Athènes ni d'origine ni par adoption, j'ai pensé que le grec pouvait signifier *exemption de tributs*, des tributs, sans doute, que certains alliés étaient tenus de payer.

[5] Perdiccas, successeur d'Alexandre I, roi de Macédoine, défit sans doute quelques corps de Perses échappés de Platée. Alexandre vivait encore, lorsque la bataille de Platée se livra; il faut donc que Perdiccas ne fût pas encore roi de Macédoine, ou qu'il n'ait taillé en pièces les restes des barbares qu'un certain temps apres la bataille de Platee.

[6] Mégares, ville d'Achaïe. Les Mégariens étaient fort peu estimés dans la Grèce ; ils avaient la réputation d'hommes méchans et impies. Les Athéniens leur reprochaient de labourer un terrain consacré aux dieux ; ils leur avaient signifié de s'abstenir de cette culture sacrilége; les Mégariens n'avaient fait aucun cas de leur défense, et, pour toute réponse, avaient massacré leur député. Il avait été résolu qu'on marcherait contre eux ; mais le décret était resté sans exécution. — *De secourir les Phliasiens.* Phliasiens, habitans de Phlionte, ville du Péloponèse, qui, troublés et déchirés par des séditions, avaient sans doute imploré le secours d'Athènes.



SOMMAIRE

DE LA HARANGUE SUR LES CLASSES DES ARMATEURS.

La nouvelle s'était répandue qu'Artaxerxès, roi de Perse, se préparait à faire la guerre aux Grecs; les Athéniens, pleins d'ardeur, animés par ces bruits, veulent le prévenir. Ils s'assemblent pour délibérer sur les moyens de réprimer et de réduire l'ennemi commun.

Démosthène monte à la tribune, où il prononce un discours qu'on peut diviser en trois parties. Dans la première, il prouve qu'il n'est pas de l'avantage des Athéniens de rompre, les premiers, le traité fait avec le roi de Perse, et de lui déclarer la guerre; qu'ils doivent disposer leurs forces, et se tenir prêts en cas que ce prince les attaque. Dans la seconde, il propose son avis pour les préparatifs; il conseille de former une compagnie de douze cents citoyens pour la construction et les équipemens de cent, deux cents ou trois cents navires; il règle les arsenaux, c'est-à-dire, des espèces de hâvres où il y avait des loges pour mettre les vaisseaux à sec; les équipages, c'est-à-dire, les nautoniers et les soldats qui seront pris dans les dix tribus d'Athènes. Dans la troisième partie, il anime les Athéniens contre le roi de Perse: ils auraient tort de le craindre, ils sont dans le cas de désirer qu'il les attaque; les victoires qu'ils ont remportées sur les Perses, la gloire dont ils se sont couverts en les combattant, doivent leur inspirer la plus grande confiance, et dissiper entièrement leurs alarmes; qu'ils

aient seulement attention de ne pas commencer les hostilités. Il conclut, en reprenant la substance de son avis, et en disant qu'il est également de l'avantage du peuple et des orateurs de s'y conformer.

Ce discours fut prononcé dans la troisième année de la CVI.e Olympiade, sous l'archonte Diotime. Démosthène obtint du moins une partie de ce qu'il voulait; car on ne voit pas dans l'histoire que les Athéniens aient déclaré alors la guerre au roi de Perse.



HARANGUE

SUR LES CLASSES DES ARMATEURS. *

Ne parler que pour louer vos ancêtres, ô Athéniens ! c'est choisir, il est vrai, un sujet agréable, mais ne pas entendre les intérêts de la gloire de ces grands hommes. Oui, sans doute, si entreprendre de vanter leurs actions, qui sont au-dessus de tout éloge, c'est un moyen de faire admirer son talent pour la parole, c'est aussi affaiblir chez nous l'idée que nous avions conçue de ces héros. Le temps seul, à mon avis, peut célébrer dignement nos ancêtres, puisque, tout éloignés qu'ils sont de nous, leurs exploits n'ont pu être encore surpassés.

Pour moi, je vais essayer de vous mettre sous les yeux les meilleures dispositions que pourrait faire la république. Car enfin, quand tous les ministres qui montent à cette tribune brilleraient par leur éloquence, leurs discours ne rétabliront pas vos affaires. Mais si un seul orateur, quel qu'il

---

* Le discours est intitulé, *peri Symmoriôn*. *Symmoriai* étaient des classes de citoyens tirés des tribus pour fournir aux contributions, et surtout pour construire et équiper des vaisseaux. Le discours serait peut-être mieux intitulé, *sur les projets du roi de Perse*; car c'est là le sujet principal du discours : il n'y est parlé que par occasion des classes des armateurs.

Ο ΠΕΡΙ ΣΥΜΜΟΡΙΩΝ ΛΟΓΟΣ.

Οἱ μὲν ἐπαινοῦντες, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς προγόνους ὑμῶν, λόγον εἰπεῖν μοι δοκοῦσι προαιρεῖσθαι κεχαρισμένον, οὐ μὴν συμφέροντά γ' ἐκείνοις, οὓς ἐγκωμιάζουσι, ποιεῖν· περὶ γὰρ πραγμάτων ἐπιχειροῦντες λέγειν, ὧν οὐδ' ἂν εἷς ἀξίως ἐφικέσθαι δύναιτο τῷ λόγῳ, αὐτοὶ μὲν τοῦ δοκεῖν εὖ λέγειν δόξαν ἐκφέρονται, τὴν δ' ἐκείνων ἀρετὴν ἐλάττω τῆς ὑπειλημμένης παρὰ τοῖς ἀκούουσι φαίνεσθαι ποιοῦσιν· ἐγὼ δ' ἐκείνων μὲν ἔπαινον τὸν χρόνον ἡγοῦμαι μέγιστον εἶναι, οὗ πολλοῦ γεγενημένου, μείζω τῶν ὑπ' ἐκείνων πραχθέντων οὐδένες ἄλλοι παραδείξασθαι δεδύνηνται· αὐτὸς δὲ πειράσομαι τὸν τρόπον εἰπεῖν, ὃν ἄν μοι δοκῆτε μάλιστα δύνασθαι παρεσκευάσθαι· καὶ γὰρ οὕτως ἔχει· εἰ μὲν ἡμεῖς ἅπαντες, οἱ μέλλοντες λέγειν, δεινοὶ φανείημεν ὄντες, οὐδὲν ἂν τὰ ὑμέτερα εὖ οἶδ' ὅτι βέλτιον σχοίη· εἰ δὲ παρελθὼν εἷς ὁστισοῦν

δύναιτο διδάξαι καὶ πεῖσαι τίς παρασκευὴ, καὶ πόση καὶ πόθεν πορισθεῖσα, χρήσιμος ἔσται νῦν τῇ πόλει, πᾶς ὁ παρὼν φόβος λέλυται. Ἐγὼ δὲ τοῦτ', ἂν ἄρ' οἷός τε ὦ, πειράσομαι ποιῆσαι, μικρὰ προειπὼν ὑμῖν, ὡς ἔχω γνώμης περὶ τῶν πρὸς Βασιλέα.

Ἐγὼ νομίζω κοινὸν ἐχθρὸν ἁπάντων τῶν Ἑλλήνων εἶναι Βασιλέα· οὐ μὴν διὰ ταῦτα παραινέσαιμ' ἂν μόνοις τῶν ἄλλων ὑμῖν πόλεμον πρὸς αὐτὸν ἄρασθαι· οὐδὲ γὰρ αὐτοὺς ὁρῶ τοὺς Ἕλληνας κοινοὺς ἀλλήλοις ὄντας φίλους, ἀλλ' ἐνίους μᾶλλον ἐκείνῳ πιστεύοντας, ἢ τισιν αὐτῶν. Ἐκ δὴ τούτων, τοιούτων ὄντων, νομίζω συμφέρειν ὑμῖν τὴν ἀρχὴν τοῦ πολέμου τηρεῖν, ὅπως δικαία γενήσεται, παρασκευάζεσθαι δ' ἃ προσήκει πάντα, καὶ τοῦθ' ὑποκεῖσθαι τῇ γνώμῃ. Ἡγοῦμαι γὰρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοὺς Ἕλληνας, εἰ μὲν ἐναργές τι γένοιτο καὶ σαφὲς ὡς Βασιλεὺς αὐτοῖς ἐπιχειρεῖ, καὶ συμμαχήσειν, καὶ μεγάλην χάριν ἕξειν τοῖς πρὸ αὐτῶν καὶ μετ' αὐτῶν ἐκεῖνον ἀμυνομένοις· εἰ δ' ἔτι ἀδήλου τούτου καθεστηκότος, προαπεχθησόμεθα ἡμεῖς, δέδια, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ τούτοις μετ' ἐκείνου πολεμεῖν ἀναγκασθῶμεν, ὑπὲρ ὧν προνοούμεθα· ὁ μὲν γὰρ ἐπισχὼν ἂν ὧν ὥρμηκεν, εἰ ἄρ' ἐγχειρεῖν ἔγνωκε τοῖς Ἕλλησι,

soit, peut vous donner un avis utile et qui vous détermine, s'il peut vous montrer d'où il faut tirer les secours (*a*), de quelle nature, de quelle étendue ils doivent être pour opérer le bien de l'état, l'alarme présente ne tardera pas à se dissiper. Je vous satisferai sur cet objet, si j'en suis capable, après vous avoir fait part de quelques-unes de mes réflexions sur le roi de Perse [1].

Quoique je regarde ce prince comme l'ennemi commun des Grecs, je ne vous conseille pas d'entreprendre seuls la guerre contre lui, par la raison que les Grecs ne sont pas amis entre eux, et que quelques-uns même se fient plus au roi barbare qu'à certaines républiques. Dans cet état de choses, je crois qu'il vous importe de ne pas lui déclarer la guerre sans de justes motifs ; mais de vous occuper avant tout des préparatifs convenables, et d'en délibérer sur-le-champ. S'il était clair et manifeste que le roi de Perse en voulût à toute la nation, ses divers peuples se ligueraient alors volontiers, et sauraient gré à quiconque les préviendrait ou se joindrait à eux pour réprimer le monarque. Mais si, avant que son projet soit connu, nous commençons les hostilités, je crains que nous ne soyons forcés de combattre ceux même que nous voulions défendre, et qui se seront réunis à ce prince. Car, renfermant en lui-même son dessein (si toutefois il a résolu d'attaquer les Grecs), il

(*a*) Des secours d'hommes, d'argent et de vaisseaux.

offrira à quelques-uns d'entre eux de l'argent et son amitié. Ceux-ci, qui voudront réparer leurs pertes particulières, et qui seront animés de ce sentiment, sacrifieront le salut commun de la Grèce. Nous devons donc craindre d'engager notre ville dans une folle démarche et dans des embarras inévitables, d'autant plus que les autres Grecs ne pensent pas, à beaucoup près, aussi noblement que nous. La plupart croient qu'ils peuvent ménager leurs avantages propres, et négliger les intérêts publics ; au lieu que nous, nous nous ferions un crime de nous venger de ceux même qui nous auraient offensés, en les livrant aux armes du Barbare. Les choses étant ainsi, prenons garde que la guerre ne soit au-dessus de nos forces, et que le prince que nous jugeons mal-intentionné pour les Grecs, ne s'insinue dans leur confiance, au point d'en être jugé l'ami.

Quelle doit donc être notre politique ? de lever et de disposer des troupes que nous montrerons à toute la Grèce, et de n'annoncer, cependant, par notre conduite, que des vues de justice. Quant aux ministres qui se piquent de hardiesse, et qui sont toujours prêts à conseiller la guerre, voici ce que je leur dis : Il n'est pas difficile de faire mon-

χρήματα δώσει τισὶν αὐτῶν, καὶ φιλίαν προτενεῖται· οἱ δὲ τοὺς ἰδίους πολέμους ἐπανορθώσασθαι βουλόμενοι, καὶ τοῦτον τὸν νοῦν ἔχοντες, τὴν κοινὴν ἁπάντων σωτηρίαν παρόψονται· εἰς δὲ τὴν ταραχὴν ταύτην, καὶ τὴν ἀγνωμοσύνην, παραινῶ μὴ προκαθεῖναι τὴν πόλιν ἡμῶν. Οὐδὲ γὰρ ἀπ' ἴσης ὁρῶ τοῖς τ' ἄλλοις Ἕλλησι, καὶ ἡμῖν, περὶ τῶν πρὸς τὸν Βασιλέα τὴν βουλὴν οὖσαν· ἀλλ' ἐκείνων μὲν πολλοῖς ἐνδέχεσθαί μοι δοκεῖ, τῶν ἰδίᾳ τι συμφερόντων διοικουμένοις, τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ἀμελῆσαι· ὑμῖν δ', οὐδ' ἀδικουμένοις, παρὰ τῶν ἀδικούντων καλόν ἐστι λαβεῖν ταύτην τὴν δίκην, ἐᾶσαί τινας αὐτῶν ὑπὸ τῷ Βαρβάρῳ γενέσθαι. Ὅτε δ' οὕτω ταῦτ' ἔχει, σκεπτέον ἐστὶν ὅπως μήθ' ἡμεῖς ἐν πολέμῳ γενησόμεθα οὐκ ἴσῳ, μήτ' ἐκεῖνος, ὃν ἡμεῖς ἐπιβουλεύειν ἡγούμεθα τοῖς Ἕλλησι, τὴν τοῦ φίλος αὐτοῖς δοκεῖν εἶναι πίστιν λήψεται.

Πῶς οὖν ταῦτ' ἔσται; ἂν ἡ μὲν δύναμις τῆς πόλεως ἐξητασμένη καὶ παρεσκευασμένη πᾶσιν ᾖ φανερὰ, φαίνηται δὲ δίκαια ἐπὶ ταύτῃ φρονεῖν αἱρουμένη· τοῖς δὲ θρασυνομένοις καὶ σφόδρα ἑτοίμως πολεμεῖν κελεύουσιν ἐκεῖνο λέγω, ὅτι οὐκ ἔστι χαλεπὸν, οὔθ',

ὅταν βουλεύεσθαι δέῃ, δόξαν ἀνδρίας λαβεῖν, οὔθ᾽, ὅταν κίνδυνός τις ἐγγὺς ᾖ, δεινὸν εἰπεῖν φανῆναι· ἀλλ᾽ ἐκεῖνο καὶ χαλεπὸν καὶ προσῆκον, ἐπὶ μὲν τῶν κινδύνων τὴν ἀνδρίαν ἐπιδείκνυσθαι, ἐν δὲ τῷ συμβουλεύειν φρονιμώτερα τῶν ἄλλων εἰπεῖν ἔχειν.

Ἐγὼ δ᾽, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, νομίζω, τὸν μὲν πόλεμον τὸν πρὸς Βασιλέα χαλεπὸν τῇ πόλει, τὸν δ᾽ ἀγῶνα τὸν ἐκ τοῦ πολέμου ῥᾴδιον ἂν συμβάντα· διὰ τί; ὅτι τοὺς μὲν πολέμους ἅπαντας ἀναγκαίως ἡγοῦμαι τριηρῶν καὶ χρημάτων καὶ τόπων δεῖσθαι· ταῦτα δὲ πάντα ἀφθονώτερα ἐκεῖνον ἔχοντα ἡμῶν εὑρίσκω· τοὺς δ᾽ ἀγῶνας οὐδενὸς οὕτω τῶν ἄλλων ὁρῶ δεομένους, ὡς ἀγαθῶν ἀνδρῶν· τούτους δ᾽ ἡμῖν, καὶ τοῖς μεθ᾽ ἡμῶν κινδυνεύουσι, πλείους ὑπάρχειν νομίζω. Τὸν μὲν δὴ πόλεμον διὰ ταῦτα παραινῶ μηδ᾽ ἐξ ἑνὸς τρόπου προτέρους ἀνελέσθαι· ἐπὶ δὲ τὸν ἀγῶν᾽ ὀρθῶς φημὶ παρεσκευασμένους ὑπάρχειν χρῆναι. Εἰ μὲν οὖν ἕτερος ἦν τις τρόπος δυνάμεως, ᾧ τοὺς Βαρβάρους οἷόν τε ἦν ἀμύνασθαι, ἕτερος δέ τις, ᾧ τοὺς Ἕλληνας, εἰκότως ἂν ἴσως φανεροὶ πρὸς ἐκεῖνον ἐγιγνόμεθ᾽ ἀντιταττόμενοι· ἐπεὶ δὲ πάσης παρασκευῆς ἐστὶν ὁ αὐτὸς τρόπος, καὶ δεῖ τὰ αὐτὰ εἶναι κεφάλαια τῆς

tre de courage quand on délibère, ni de se parer de beaux discours quand le péril presse; ce qui est difficile, et ce qui est à propos, c'est de signaler sa bravoure dans les périls, et de pouvoir donner l'avis le plus sage dans les délibérations.

Au reste, je suis persuadé qu'autant il nous serait difficile de soutenir une guerre suivie contre le roi de Perse, autant il nous serait facile d'avoir l'avantage dans un simple combat. Pourquoi? c'est que la guerre, en général, exige des vaisseaux, de l'argent et des places; ressources dont le prince est beaucoup mieux fourni que nous. Dans un jour d'action, au contraire, on a surtout besoin de soldats; et je pense que nous et nos alliés nous en comptons plus que lui (*a*). Il faut donc nous tenir prêts pour une bataille, sans entreprendre la guerre les premiers. S'il fallait contre les Barbares d'autres préparatifs que contre les Grecs, peut-être ne pourrions-nous pas cacher ceux que nous ferions contre le monarque; mais puisque tous les préparatifs sont les mêmes, et que la disposition des forces militaires

(*a*) On vit, surtout dans les batailles de Platée et de Marathon, que les Perses avaient plus d'hommes que les Grecs, mais que ceux-ci avaient plus de soldats.

ne change pas, soit qu'on les destine à repousser les ennemis, à secourir les alliés, ou à défendre ses possessions, pourquoi chercher d'autres ennemis, lorsque nous en avons de connus, et ne pas nous préparer au plus tôt contre ceux-ci, en nous tenant prêts à tomber sur celui-là, s'il nous attaque ? Exhorterez-vous, dès à présent, les Grecs à joindre leurs armes aux vôtres ? Mais si, dans la mauvaise disposition où sont déjà plusieurs d'entre eux, vous vous refusez à leurs demandes, se rendront-ils à vos désirs? Vous leur direz, peut-être, que le roi de Perse médite contre eux quelque dessein dont ils ne s'aperçoivent pas. Le croyez-vous ainsi ? Pour moi je pense différemment. Mais redouteront-ils, du moins quelques-uns, les projets du monarque, plus que leur inimitié avec votre république, et leurs divisions mutuelles ? Vos députés, parcourant la Grèce, ne feront donc entendre que de vains sons. Au contraire, si vous suivez mes conseils, quand on vous verra un corps de mille hommes de cavalerie, autant d'infanterie qu'il en sera besoin, et trois cents vaisseaux, nul peuple de la Grèce, sans doute, ne comptera assez sur ses forces pour ne point recourir à vous, et ne point vous supplier de le défendre, persuadé qu'avec votre secours il échappera à tous les périls. Les solliciter dès à présent, ce serait les supplier vous-mêmes, et vous exposer à un refus : au lieu que, si vous disposez

δυνάμεως, τοὺς ἐχθροὺς ἀμύνασθαι δύνασθαι, τοῖς οὖσι συμμάχοις βοηθεῖν, τὰ ὑπάρχοντ' ἀγαθὰ σώζειν, τί, τοὺς ὁμολογοῦντας ἐχθροὺς ἔχοντες, ἑτέρους ζητοῦμεν; ἀλλ' οὐ παρασκευαζόμεθα μὲν πρὸς τούτους, ἀμυνόμεθα δὲ κἀκεῖνον, ἐὰν ἡμᾶς ἀδικεῖν ἐπιχειρῇ; καὶ νῦν μέν γε καλεῖτε πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς τοὺς Ἕλληνας· ἐὰν δὲ, ἃ κελεύουσιν οὗτοι, μὴ ποιῆτε, οὐχ ἡδέως ἐνίων ὑμῖν ἐχόντων, πῶς χρὴ προσδοκᾷν τινὰ ὑπακούσεσθαι; ὅτι, νὴ Δί', ἀκούσονται παρ' ἡμῶν, ὡς ἐπιβουλεύει Βασιλεὺς αὐτοῖς, αὐτοὺς δ' οὐ προορᾷν· ὦ πρὸς τοῦ Διὸς, οἴεσθε τοῦτο; ἐγὼ μὲν γὰρ οὐκ οἴομαι· ἀλλ' οὔπω μείζων οὗτος ἔσθ' ὁ φόβος τῶν πρὸς ὑμᾶς καὶ πρὸς ἀλλήλους ἐνίοις διαφορῶν. Οὐδὲν οὖν ἄλλ' ἢ ῥαψῳδήσουσιν οἱ πρέσβεις περιϊόντες. Τότε δὲ, ἂν ἄρα, ἃ νῦν οἰόμεθ' ἡμεῖς, πράττηται, οὐδεὶς δήπου τῶν ἁπάντων Ἑλλήνων τηλικοῦτον ἐφ' ἑαυτῷ φρονήσει, ὅστις, ὁρῶν ὑμῖν χιλίους μὲν ἱππέας, ὁπλίτας δὲ, ὅσους ἂν ἐθέλῃ τις, ναῦς δὲ τριακοσίας, οὐχ ἥξει καὶ δεήσεται, μετὰ τούτων ἀσφαλέστατ' ἂν ἡγούμενος σωθῆναι· οὐκοῦν, ἐκ μὲν τοῦ καλεῖν ἤδη, τὸ δεῖσθαι, κἂν μὴ τύχητε, ἀφαμαρτεῖν· ἐκ δὲ τοῦ, μετὰ τοῦ παρασκευάσασθαι τὰ ὑμε-

τερα αὐτῶν, ἐπισχεῖν, δεομένους σώζειν, καὶ εὖ εἰδέναι πάντας ἥξοντάς ἐστιν. Ἐγὼ τοίνυν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ταῦτά τε καὶ τὰ παραπλήσια τούτοις λογιζόμενος, λόγον μὲν οὐδένα ἐβουλόμην θρασὺν, οὐδὲ μάταιον ἔχοντα μῆκος, εὑρεῖν· τὴν μέντοι παρασκευὴν, ὅπως ὡς ἄριστα καὶ τάχιστα γενήσεται, πάνυ πολλὰ πράγματα ἔσχον σκοπῶν. Οἴομαι δὴ δεῖν ἀκούσαντας ὑμᾶς αὐτὴν, ἂν ἀρέσκῃ, ψηφίσασθαι.

Ἔστι τοίνυν πρῶτον μὲν τῆς παρασκευῆς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ μέγιστον, οὕτω διακεῖσθαι τὰς γνώμας ὑμᾶς, ὡς ἕκαστον ἑκόντα προθύμως ὅ, τι ἂν δέῃ ποιήσοντα· ὁρᾶτε γὰρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι, ὅσα μὲν πώποθ' ἅπαντες ὑμεῖς ἠβουλήθητε, καὶ μετὰ ταῦτα τὸ πράττειν αὐτὸς ἕκαστος ἑαυτῷ προσήκειν ἡγήσατο, οὐδὲν πώποθ' ὑμᾶς ἐξέφυγεν· ὅσα δ' ἠβουλήθητε μὲν, μετὰ ταῦτα δ' ἀπεβλέψατε πρὸς ἀλλήλους, ὡς αὐτὸς μὲν ἕκαστος οὐ ποιήσων, τὸν δὲ πλησίον πράξοντα, οὐδὲν πώποτε ὑμῖν ἐγένετο. Ἐχόντων δ' ὑμῶν οὕτω καὶ παρωξυμμένων, τοὺς διακοσίους καὶ χιλίους ἀναπληρῶσαί φημι χρῆναι, καὶ ποιῆσαι δισχιλίους, ὀκτακοσίους αὐτοῖς προσνείμαντας· ἐὰν γὰρ τοῦτ' ἀποδείξητε τὸ

vos troupes sans rien précipiter, ils ne manqueront pas de venir implorer votre assistance. D'après ces réflexions, et d'autres semblables, sans chercher à faire parade de hardiesse, et à m'épuiser en vains discours, j'ai approfondi les moyens de donner la meilleure forme à vos préparatifs, et d'y mettre la plus grande promptitude. Voici ces moyens; s'ils vous plaisent, adoptez-les, et faites-les exécuter.

Le premier article des préparatifs, et le plus essentiel, est que chacun de vous se porte avec ardeur à fournir son contingent. En effet, dans toutes les résolutions que vous avez prises de concert, lorsque chacun a cru devoir agir pour sa part, l'exécution a suivi; mais lorsque, vous regardant les uns les autres, vous êtes restés tranquilles, et que chacun s'est reposé sur son voisin, rien ne s'est fait. Si donc vous êtes animés des sentimens que je désire, voici mon avis.

D'abord, vous devez former une compagnie de douze cents citoyens; en sorte que pour avoir ce nombre, vous commenciez par le faire monter à deux mille. Car je pense que les pupilles mâles et

femelles, les frères ou les parens qui auront partagé un patrimoine ou un héritage [2], ceux qui doivent partir pour les colonies, ceux, enfin, à qui il sera survenu quelque infirmité considérable; je pense, dis-je, que tous ceux-là étant retranchés des deux mille, il ne restera guère que douze cents têtes. On en formera vingt classes (c'est le nombre actuellement subsistant) qui renfermeront chacune soixante personnes. Chacune de ces classes sera subdivisée en cinq autres de douze personnes, de manière que les moins riches soient mis avec les plus aisés. Voilà comme il faut disposer les classes des citoyens; on en verra tout à l'heure la raison.

Mais quel ordre peut-on mettre dans la construction des vaisseaux? Le plus que j'en demande, c'est trois cents, qu'on divisera en vingt parts, de quinze chacune. On donnera à construire à chaque grande classe cinq vaisseaux de la première centaine, cinq de la seconde, et cinq de la troisième [3]. Chaque grande classe aura donc quinze vaisseaux, qu'elle répartira par trois sur les classes inférieures qui la composent.

Ceci arrangé, je passe aux revenus, dans lesquels il faut aussi mettre de l'ordre. Les revenus de l'Attique sont estimés six mille talens : je voudrais

πλῆθος, ἡγοῦμαι, τῶν ἐπικλήρων, καὶ τῶν ὀρφανικῶν, καὶ τῶν κληρουχικῶν, καὶ τῶν κοινωνικῶν, καὶ εἴ τις ἀδύνατος, ἀφαιρεθέντων, ἔσεσθαι χίλια καὶ διακόσια ταῦτα ὑμῖν σώματα. Ἐκ τοίνυν τούτων οἴομαι δεῖν ποιῆσαι συμμορίας εἴκοσιν, ὥσπερ νῦν εἰσὶν, ἑξήκοντα σώματ' ἔχουσαν ἑκάστην. Τούτων δὲ τῶν συμμοριῶν ἑκάστην διελεῖν κελεύω πέντε μέρη κατὰ δώδεκα ἄνδρας, ἀνταναπληροῦντας πρὸς τὸν εὐπορώτατον ἀεὶ τοὺς ἀπορωτάτους. Καὶ τὰ μὲν σώματα οὕτω φημὶ δεῖν συντετάχθαι· δι' ὃ δ' εἴσεσθε, ἐπειδὰν ὅλον τὸν τρόπον τῆς συντάξεως ἀκούσητε· τὰς δὲ τριήρεις, πῶς; τὸν ἅπαντα ἀριθμὸν κελεύω τριακοσίας ἀποδείξαντας, κατὰ τὴν πεντεκαιδεκαταίαν εἴκοσι ποιῆσαι μέρη· τῶν πρώτων ἑκατὸν πέντε, καὶ τῶν δευτέρων ἑκατὸν πέντε, καὶ τῶν τρίτων ἑκατὸν πέντε, ἑκάστῳ μέρει διδόντας· εἶτα συγκληρῶσαι συμμορίᾳ σωμάτων ἑκάστῃ τὴν πεντεκαιδεκαταίαν· τὴν δὲ συμμορίαν ἑκάστῳ τῷ μέρει σφῶν αὐτῶν, τρεῖς ἀποδοῦναι τριήρεις.

Ἐπειδὰν δὲ ταῦθ' οὕτως ἔχοντα ὑπάρχῃ, κελεύω, ἐπειδὴ τὸ τίμημά ἐστι τὸ τῆς χώρας ἑξακισχιλίων ταλάντων, ἵν' ὑμῖν καὶ τὰ χρήματα ᾖ συντεταγμένα, διελεῖν

τοῦτο, καὶ ποιῆσαι καθ' ἑξήκοντα τάλαντα ἑκατὸν μέρη· εἶτα πέντε ἑξηκονταταλαντίας εἰς ἑκάστην τῶν μεγάλων τῶν εἴκοσι συμμοριῶν ἐπικληρῶσαι, τὴν δὲ συμμορίαν ἑκάστῳ τῶν μερῶν, μίαν ἑξηκονταταλαντίαν ἀποδοῦναι· ὅπως, ἐὰν μὲν ὑμῖν ἑκατὸν δέῃ τριηρῶν, τὴν μὲν δαπάνην ἑξήκοντα τάλαντα συντελῇ, τριήραρχοι δ' ὦσι δώδεκα· ἐὰν δὲ δέῃ διακοσίων, τριάκοντα μὲν ᾖ τάλαντα τὰ τὴν δαπάνην συντελοῦντα, ἓξ δὲ σώματα τριηραρχοῦντα· ἐὰν δὲ τριακοσίων, εἴκοσι μὲν ᾖ τάλαντα τὰ τὴν δαπάνην διαλύοντα, τέτταρα δὲ σώματα τριηραρχοῦντα. Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ τὰ νῦν ὀφειλόμενα τῶν σκευῶν ἐπὶ τὰς τριήρεις τιμήσαντας, ἅπαντα ἐκ τοῦ διαγράμματος νεῖμαι κελεύω, μέρη εἴκοσιν· ἔπειτα ταῖς μεγάλαις ἐπικληρῶσαι συμμορίαις μέρος ἓν χρηστὸν ἑκάστῃ, τὴν δὲ συμμορίαν ἑκάστην διανεῖμαι τῶν ἑαυτῆς μερῶν ἑκάστῳ τὸ ἴσον, τοὺς δὲ δώδεκα, τοὺς ἐν ἑκάστῳ μέρει, ταῦτ' εἰσπράξαντας, τὰς τριήρεις, ἃς ἂν ἕκαστοι λάχωσι, παρεσκευασμένας παρέχειν.

Τὴν μὲν δαπάνην, καὶ τὰ σκάφη, καὶ τοὺς τριηράρχους, καὶ τὴν τῶν σκευῶν εἴσπραξιν, οὕτως ἂν

qu'on en fît cent portions de soixante talens chacune, de manière que chaque grande classe eût une de ces portions [4], et que chaque classe inférieure en eût une aussi. Par là, s'il ne faut que cent vaisseaux, il faudra un revenu de soixante talens, et par conséquent douze personnes pour la construction d'un seul vaisseau; s'il en faut deux cents, il faudra trente talens et six personnes; s'il en faut trois cents, il faudra vingt talens et quatre personnes. Les agrès nécessaires seront réglés de même, portés sur le registre, et divisés en vingt parties égales. On assignera à chaque grande classe une de ces parties, qu'elle distribuera également à chacune des classes qui sont sous elle. Les douze citoyens, qui composent chaque classe inférieure, feront payer à chacun son contingent, et présenteront tout armés les vaisseaux qui leur seront échus par le sort.

Voilà, je crois, la meilleure manière de disposer et d'employer les revenus, les vaisseaux, les armateurs et les armemens : voici un moyen clair

et facile de régler le reste, et de compléter les dispositions convenables. Les amiraux établiront dix arsenaux de marine, faisant en sorte qu'ils soient voisins les uns des autres, et qu'il y ait dans chacun trente loges pour les vaisseaux. Ils adjugeront chaque arsenal à deux classes et à trente vaisseaux, et distribueront dans les dix arsenaux les tribus (*a*) et les armateurs, de façon qu'il y ait, dans chacun, deux classes, trente vaisseaux et une tribu. Chaque tribu fera de son arsenal et de ses vaisseaux trois parts qu'elle distribuera entre les trois parties qui la composent. Chaque tribu, en conséquence, aura pour elle un arsenal entier et trente galères, et chaque tiers de tribu un tiers d'arsenal et dix galères. Vous saurez par-là, dans l'occasion, quelle sera la place de chaque tribu et de chaque tiers de tribu, quels sont les armateurs et le nombre des vaisseaux. Si vous faites les dispositions que je dis, quand vous oublieriez présentement quelque objet (car il n'est pas possible, dans un grand détail, de penser à tout), la chose s'arrangera sans peine, et le même ordre régnera dans tous les vaisseaux ensemble, et dans chaque division.

(*a*) *Distribueront les tribus*, c'est-à-dire, distribueront les nautoniers et les soldats pris dans les tribus.

ἄρισθ' ἡγοῦμαι καὶ πορισθῆναι, καὶ παρασκευασθῆναι· πλήρωσις δὲ, καὶ σαφὴς ὅθεν ἔσται, καὶ ῥᾳδία, μετὰ ταῦτα λέγω. Φημὶ τοὺς στρατηγοὺς δεῖν διανεῖμαι τόπους δέκα τῶν νεωρίων, σκεψαμένους, ὅπως ὡς ἐγγύτατ' ἀλλήλων κατὰ τριάκοντ' ὦσι νεώσοικοι· ἐπειδὰν δὲ τοῦτο ποιήσωσι, δύο συμμορίας καὶ τριάκοντα τριήρεις τούτων ἑκάστῳ προσνεῖμαι τῶν τόπων· εἶτ' ἐπικληρῶσαι τὰς φυλάς· τὸν δὲ τριήραρχον ἕκαστον, καθ' ἕκαστον νεώριον, ἵνα ὦσι συμμορίαι δύο, τριήρεις τριάκοντα, φυλὴ μία· ὃν δ' ἂν ἡ φυλὴ τόπον λάχῃ, διελεῖν τρίχα, καὶ τὰς ναῦς ὡσαύτως· εἶτ' ἐπικληρῶσαι τὰς τριττῦς, ὅπως ἂν, τῶν μὲν ὅλων νεωρίων ἓν ἑκάστης μέρος ᾗ τῶν φυλῶν, τοῦ δὲ μέρους ἑκάστου τὸ τρίτον μέρος ἡ τριττὺς ἔχῃ, εἰδῆτε δ', ἄν τι δέῃ, πρῶτον μὲν τὴν φυλὴν, ὅπου τέτακται, μετὰ ταῦτα δὲ τὴν τριττὺν, εἶτα τριήραρχοι τίνες καὶ τριήρεις πόσαι, καὶ τριάκοντα μὲν ἡ φυλὴ, δέκα δ' ἡ τριττὺς ἑκάστη τριήρεις ἔχῃ. Ἐὰν γὰρ ταῦθ' οὕτως εἰς ὁδὸν καταστῇ, εἴ τι καὶ παρελίπομεν νῦν (πάντα γὰρ ἀκριβῶς πως εὑρεῖν οὐ ῥᾴδιον), αὐτὸ τὸ πρᾶγμα ἑαυτῷ εὑρήσει, καὶ μία σύνταξις καὶ πασῶν τῶν νεῶν καὶ μέρους ἔσται.

Ὑπὲρ δὲ χρημάτων καὶ πόρου φανεροῦ τινος, ἤδη παράδοξον μὲν οἶδα λόγον μέλλων λέγειν· ὅμως δ' εἰρήσεται· πιστεύω γάρ, ἐάν τις ὀρθῶς σκοπῇ, μόνος τἀληθῆ καὶ τὰ γενησόμενα εἰρηκὼς φανήσεσθαι. Ἐγώ φημι χρῆναι μὴ λέγειν νυνὶ περὶ χρημάτων· εἶναι γὰρ πόρον, ἂν δέῃ, καὶ μέγαν, καὶ καλόν, καὶ δίκαιον, ὅν, ἐὰν μὲν ἤδη ζητῶμεν, οὐδ' εἰς τόθ' ὑπάρχειν ἡγησόμεθ' ἡμῖν· οὕτω πολὺ τοῦ πορίσαι νῦν ἀποσχήσομεν· ἐὰν δ' ἐῶμεν, ἔσται. Τίς οὖν ἐσθ' οὗτος, ὃ νῦν μὲν οὐκ ὤν, ὑπάρχων δ' εἰς τότε; αἰνίγματι γὰρ ὅμοιον τοῦτό γε· ἐγὼ φράσω. Ὁρᾶτε τὴν πόλιν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πᾶσαν ταυτηνί; ἐν ταύτῃ χρήματ' ἔνεστιν, ὀλίγου δέω πρὸς ἁπάσας τὰς ἄλλας εἰπεῖν πόλεις· ταῦτα δ' οἱ κεκτημένοι τοιοῦτον ἔχουσι νοῦν, ὥστ', εἰ πάντες οἱ ἐνταυθὶ λέγοντες φοβοῖεν ὡς ἥξει Βασιλεύς, ὡς πάρεστιν, ὡς οὐχ οἷόν τε ταῦτ' ἄλλως ἔχειν, καὶ μετὰ τῶν λεγόντων ἴσοι τὸ πλῆθος τούτοις χρησμῳδοί, οὐ μόνον οὐκ ἂν εἰσενέγκαιεν, οὐδ' ἂν δείξαιεν, ἀλλ' οὐδ' ἂν ὁμολογήσαιεν κεκτῆσθαι. Εἰ μέντοι τὰ νῦν διὰ τῶν λόγων φοβερὰ ἔργῳ πραττόμενα αἴσθοιντο, οὐδεὶς οὕτως ἠλίθιός ἐστιν, ὅστις οὐχ ἑκὼν ἂν δοίη καὶ

Par rapport au moyen le plus facile et le plus sûr d'avoir des subsides, ce que je vais dire semblera un paradoxe, sans doute; je le dirai toutefois : car je me flatte que, si on y réfléchit, on verra que je ne dis rien que de vrai, et qui ne doive être confirmé par l'événement. Mon avis est donc qu'il ne faut point parler aujourd'hui de contribution. Nous avons pour fournir à la dépense, en cas de besoin, une ressource aussi considérable qu'honnête et légitime; mais qui est telle, que si nous voulons en jouir dès aujourd'hui, nous nous en priverons même pour la suite, loin de pouvoir nous la procurer sur l'heure, au lieu qu'elle s'offrira d'elle-même, si nous la laissons pour le moment. Quelle est donc cette ressource qui n'existe pas à présent, et qui s'offrira par la suite? C'est une espèce d'énigme dont voici la solution. Qu'on jette les yeux sur Athènes toute entière : il y a presque autant d'argent dans cette seule ville que dans toutes celles de la Grèce ensemble [5]. Mais ceux qui le possèdent sont disposés à ne pas même déclarer leurs biens, quand tous les orateurs diraient, pour les effrayer, que le roi de Perse viendra, qu'il est venu, que cela ne peut être autrement; enfin, quand tous les faiseurs d'oracles confirmeraient l'alarme. Mais s'ils voyaient réalisées les craintes qu'ils croient chimériques, aucun d'eux ne serait assez insensé pour ne se porter pas de lui-même à

fournir aux besoins de la patrie. Qui d'eux, en effet, aimerait mieux périr avec toute sa fortune, que d'en sacrifier une partie pour sauver l'autre avec sa personne? Je dis donc que l'argent sera prêt pour le besoin, et non pas avant : on ne doit pas même chercher à s'en procurer plus tôt. Tout ce qu'on leverait aujourd'hui, si on voulait faire une contribution, serait trop peu de chose. Exigera-t-on le centième des revenus [6]? on aura soixante talens : le cinquantième? on aura le double; c'est à dire cent vingt talens. Eh! qu'est-ce que cela, comparé aux douze cents chameaux chargés de l'or du roi de Perse, qui l'accompagnent dans ses marches? Je suppose même qu'on vous fasse contribuer du douzième de vos biens; on n'aura encore que cinq cents talens. Mais, outre que vous ne souffririez pas une telle contribution, les cinq cents talens, quand vous les donneriez, suffiraient-ils pour la guerre? Il faut donc disposer le reste, et laisser l'argent entre les mains de ceux qui le possèdent [7] : il ne peut être gardé plus sûrement ailleurs pour la république; et elle le recevra, dans l'occasion, des citoyens qui alors le lui offriront d'eux-mêmes.

Le projet que je vous propose, Athéniens, est possible, utile, glorieux, propre à être annoncé au roi de Perse, et à nous faire redouter de ce prince.

πρῶτος εἰσενέγκοι· τίς γὰρ αἱρήσεται μᾶλλον αὐτὸς καὶ τὰ ὄντα πάντ' ἀπολωλέναι, ἢ μέρος τῶν ὄντων ὑπὲρ ἑαυτοῦ καὶ τῶν λοιπῶν προεισενεγκεῖν; Χρήματα μὲν δή φημι εἶναι τότε, ἂν ὡς ἀληθῶς δέῃ· πρότερον δ' οὔ· διὸ μηδὲ ζητεῖν παραινῶ· ὅσα γὰρ νυνὶ πορίσαισθ' ἄν, εἰ προέλοισθε πορίζειν, πλείων ἐστὶ γέλως τοῦ μηδενός. Φέρε γάρ, τὴν ἑκατοστήν τις εἰσφέρειν ἐρεῖ νῦν; οὐκοῦν ἑξήκοντα τάλαντα ἐρεῖ· ἀλλὰ πεντηκοστήν τις ἐρεῖ; τὸ διπλοῦν· οὐκοῦν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι. Καὶ τί τοῦτ' ἔστι πρὸς διακοσίας καὶ χιλίας καμήλους, ἃς Βασιλεῖ τὰ χρήματ' ἄγειν φασὶν οὗτοι. Ἀλλὰ θῶ, βούλεσθε; δωδεκάτην ἡμᾶς εἰσοίσειν, πεντακόσια τάλαντα· ἀλλ' οὔτ' ἂν ἀνάσχοισθε, οὔτ' ἄν, εἰ καταθῆτε, ἄξια τοῦ πολέμου τὰ χρήματα. Δεῖ τοίνυν ὑμᾶς τἄλλα παρασκευάσασθαι, τὰ δὲ χρήματα νῦν μὲν ἐᾷν τοὺς κεκτημένους ἔχειν· οὐδαμοῦ γὰρ ἂν ἐν καλλίονι σώζοιτο τῇ πόλει· ἐὰν δέ ποθ' ὁ καιρὸς οὗτος ἔλθοι, τότε ἑκόντων εἰσφερόντων αὐτῶν, λαμβάνειν.

Ταῦτα δὲ καὶ δυνατά ἐστιν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ πράττειν καλά, καὶ συμφέροντα, καὶ Βασιλεῖ περὶ ὑμῶν ἐπιτήδεια ἀπαγγελθῆναι· καὶ φόβος

οὐκ ὀλίγος γένοιτ' ἂν ἐκείνῳ διὰ τούτων. Οἵδε μέν γε τριακοσίαις τριήρεσιν, ὧν ἑκατὸν παρεσχόμεθ' ἡμεῖς, τοὺς προγόνους αὐτοῦ χιλίας ἀπολέσαντας ναῦς· ἀκούσεται δὲ τριακοσίας αὐτοὺς ὑμᾶς νῦν παρεσκευασμένους· ὥστε μὴ κομιδῇ, μηδ' εἰ πάνυ μαίνοιτο, νομίσαι ῥᾴδιον εἶναι τὸ τὴν ἡμετέραν πόλιν ἐχθρὰν ποιήσασθαι. Ἀλλὰ μὴν, εἴ γ' ἐπὶ χρήμασιν αὐτῷ μέγ' ἐπέρχεται φρονεῖν, καὶ ταύτην ἀσθενεστέραν ἀφορμὴν τῆς ὑμετέρας εὑρήσει· ὁ μέν γε χρυσίον, ὥς φασιν, ἄγει, τοῦτο δὲ ἂν διαδῷ, ζητήσει· καὶ γὰρ αἱ κρῆναι καὶ τὰ φρέατα ἐπιλείπειν πέφυκεν, ἐάν τις ἀπ' αὐτῶν ἀθρόα καὶ πολλὰ λαμβάνῃ· ἡμῖν δὲ τὸ τῆς χώρας τίμημα ὑπάρχον ἀφορμὴν ἑξακισχίλια τάλαντα ἀκούσεται· ὑπὲρ ἧς ὡς μὲν τοὺς ἐπιόντας ἐκείνων ἀμυνούμεθα οἱ Μαραθῶνι τῶν προγόνων αὐτοῦ μάλιστ' ἂν εἰδεῖεν· ἕως δ' ἂν κρατῶμεν, οὐκ ἔνι δήπου χρήμαθ' ἡμᾶς ἐπιλιπεῖν.

Καὶ μὴν οὐδ' ὅ τινες δεδίασι, μὴ ξενικὸν πολὺ συστήσηται, χρήματ' ἔχων, ἀληθές εἶναί μοι δοκεῖ· ἐγὼ γὰρ ἡγοῦμαι, ἐπὶ μὲν Αἴγυπτον, καὶ Ὀρρόν-

Il doit savoir qu'avec moins de trois cents vaisseaux, dont nous avions fourni plus de la moitié [8], les Grecs ont défait mille vaisseaux de ses ancêtres; or, on lui annoncera que vous venez d'équiper seuls une flotte de trois cents voiles : fût-il donc le plus insensé des hommes, il ne se résoudra pas légèrement à se déclarer notre ennemi. Si ses richesses lui donnent de l'orgueil, il verra que, même pour les finances, il nous est inférieur. Il fait, dit-on, voiturer son or dans ses marches; mais quand il l'aura dépensé, il ne lui restera plus rien : car à force de puiser à une fontaine, elle tarit [9]. Au lieu qu'il saura que le revenu de l'Attique est estimé six mille talens; et ses pères, que nous avons combattus à Marathon, lui auront appris avec quelle bravoure nous pourrons défendre ce revenu. Ajoutez que l'argent ne nous manquera pas, tant que nous aurons l'avantage.

La crainte qu'ont plusieurs d'entre nous, qu'avec son or il ne soudoye de grands corps de troupes étrangères, ne me paraît pas fondée. Sans doute, il trouverait beaucoup de Grecs qui se mettraient volontiers à sa solde pour marcher contre l'É-

gypte[10], contre Oronte, contre d'autres Barbares; et cela, moins pour détruire ses ennemis, que pour se procurer à eux-mêmes quelque aisance, et se tirer du besoin qui les presse. Mais il n'est pas certainement de Grec qui voulût envahir la Grèce sous les ordres du Monarque. Que deviendraient-ils après cela? Ils n'auraient pas d'autre sort à attendre que d'être esclaves en Phrygie. Car c'est pour défendre sa vie, son pays, son gouvernement, sa liberté, et d'autres objets pareils, que l'on combat contre un Barbare. Qui d'entre les Grecs serait donc assez malheureux pour vouloir sacrifier à un gain modique sa personne, sa patrie, ses parens, les tombeaux de sa famille? aucun assurément n'en serait capable.

J'ajoute qu'il n'est pas de l'intérêt du roi de Perse de triompher de la Grèce par les Grecs mêmes. Ceux qui nous auraient vaincus, valent mieux que lui, il y a long-tems : or, après nous avoir subjugués, il ne veut pas être assujetti à d'autres ; mais il voudrait dominer sur tous les hommes, ou du moins sur les peuples qui lui sont maintenant soumis.

On croit peut-être que les Thébains s'uniront à ce prince. Je sens qu'il n'est pas facile de vous

την, καὶ τινας τῶν ἄλλων Βαρβάρων, πολλοὺς ἂν ἐθελῆσαι τῶν Ἑλλήνων μισθοφορεῖν παρ' ἐκείνῳ, οὐχ ἵν' ἐκεῖνος ἕλῃ τινὰ τούτων, ἀλλ' ἵν', εὐπορίαν τινὰ ἕκαστος αὑτῷ κτησάμενος, ἀπαλλαγῇ τῆς ὑπαρχούσης πενίας· ἐπὶ δὲ τὴν Ἑλλάδα Ἕλληνα οὐδένα ἂν ἐλθεῖν ἡγοῦμαι. Ποῖ γὰρ αὐτὸς τρέψεται μετὰ ταῦτα; εἰς Φρυγίαν ἐλθὼν, δουλεύσει· οὐ γὰρ ὑπὲρ ἄλλου τινός ἐστιν ὁ πρὸς τὸν Βάρβαρον πόλεμος, ἢ περὶ χώρας, καὶ βίου, καὶ ἐθῶν, καὶ ἐλευθερίας, καὶ πάντων τῶν τοιούτων. Τίς οὖν οὕτως ἐστὶ δυστυχὴς, ὅστις ἑαυτὸν, γονέας, τάφους, πατρίδα, ἕνεκα κέρδους βραχέος, προέσθαι βουλήσεται; ἐγὼ μὲν οὐδένα ἡγοῦμαι.

Καὶ μὴν οὐδ' ἐκείνῳ συμφέρει ξένους κρατῆσαι τῶν Ἑλληνικῶν· οἱ γὰρ ἡμῶν κρατήσαντες ἂν, ἐκείνου γε πάλαι κρείττους εἰσί· βούλεται δ' ἐκεῖνος οὐκ, ἀνελὼν ἡμᾶς, ἐπ' ἄλλοις εἶναι, ἀλλὰ μάλιστα μὲν πάντων, εἰ δὲ μή γε, τῶν ὑπαρχόντων δούλων ἑαυτῷ νῦν ἄρχειν.

Εἰ τοίνυν τις οἴεται Θηβαίους ἔσεσθαι μετ' ἐκείνου, ἔστι μὲν χαλεπὸς πρὸς ὑμᾶς ὁ περὶ τούτων λόγος·

διὰ γὰρ τὸ μισεῖν αὐτοὺς, οὐδ' ἂν ἀληθὲς οὐδὲν ἡδέως, οὐδ' ἂν ἀγαθόν τι περὶ αὐτῶν ἀκούσαιτε· οὐ μὴν ἀλλὰ δεῖ τοὺς περὶ πραγμάτων μεγάλων σκοποῦντας, μηδένα συμφέροντα λογισμὸν παραλιπεῖν διὰ μηδεμίαν πρόφασιν. Ἐγὼ τοίνυν οἴομαι τοσοῦτον ἀπέχειν Θηβαίους τοῦ μετ' ἐκείνου πότ' ἂν ἐλθεῖν ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας, ὥστε πολλῶν ἂν χρημάτων, εἰ ἔχοιεν δοῦναι, πρίασθαι γενέσθαι τινὰ αὐτοῖς καιρὸν, δι' οὗ τὰς προτέρας ἀναλύσωνται πρὸς τοὺς Ἕλληνας ἁμαρτίας. Εἰ δ' ἄρα παντάπασί τις οὕτως οἴεται φύσει δυστυχεῖς Θηβαίους εἶναι, ἐκεῖνό γε δήπουθεν ἅπαντες ἐπίστασθε, ὅτι, Θηβαίων τὰ κείνου φρονούντων, ἀνάγκη τοὺς τούτων ἐχθροὺς τὰ τῶν Ἑλλήνων φρονεῖν. Ἡγοῦμαι τοίνυν ἐγὼ ταύτην τὴν τάξιν τοῦ δικαίου, καὶ τοὺς μετ' αὐτῆς ὄντας, τῶν προδοτῶν κρείττους καὶ τοῦ Βαρβάρου ἔσεσθαι πρὸς ἅπαντας· ὥστ' οὔτε φοβεῖσθαί φημι δεῖν πέρα τοῦ μετρίου, οὔθ' ὑπαχθῆναι προτέρους ἐκφέρειν τὸν πόλεμον. Καὶ μὴν οὐδὲ τῶν ἄλλων οὐδένα ἂν εἰκότως Ἑλλήνων φοβηθέντα τὸν πόλεμον τοῦτον ὁρῶ· τίς γὰρ οὐκ οἶδεν αὐτῶν, ὅτι τέως μὲν, ἐκεῖνον κοινὸν ἐχθρὸν ὑπειληφότες, ὡμονόουν ἀλλήλοις, πολλῶν ἀγαθῶν ἦσαν

parler de ce peuple, et que votre haine à son égard vous empêcherait de souscrire à la vérité, et de rien entendre qui fût à son avantage (*a*); mais persuadé que lorsqu'on discute des affaires importantes, on ne doit taire, sous aucun prétexte, une réflexion utile, je vous dirai ce que je pense à ce sujet. Je crois donc que les Thébains sont si éloignés de se joindre aux Perses contre les Grecs, qu'ils acheteraient bien cher, s'ils le pouvaient, l'occasion de réparer leurs anciennes fautes envers la nation. Mais qu'on leur suppose, si l'on veut, les sentimens les plus bas; qui ne voit que si les Thébains se joignent aux Perses, leurs ennemis se joindront aux Grecs nécessairement? Or, je ne doute pas que le parti de l'équité et ceux qui l'embrasseront, ne l'emportent sur les traîtres et sur les Barbares réunis.

Je dis donc que vous ne devez aujourd'hui ni redouter la guerre ni la déclarer les premiers. Eh! pourquoi les Grecs craindraient-ils les armes des Perses? Qui d'entre eux ignore que, lorsque, voyant dans le roi barbare un ennemi commun, ils agissaient de concert, ils parvinrent au comble de la

---

(*a*) Il faut se rappeler qu'il y avait une inimitié ancienne entre les Athéniens et les Thébains, et que ceux-ci s'étaient joints à Xerxès, quand il vint attaquer les Grecs.

prospérité, et qu'ensuite, lorsque les dissensions mutuelles leur firent rechercher l'amitié de ce prince [11], ils souffrirent tous les maux qu'on aurait pu leur souhaiter dans une imprécation? Et nous redouterons un monarque dans lequel la fortune nous montre un ami nuisible et un ennemi utile? Non, Athéniens; ne le redoutons pas; mais aussi, pour notre propre intérêt, ne l'attaquons pas, vu la défiance et la division qui règnent entre les Grecs. Si toute la Grèce se réunissait contre lui, il me semble que nous pourrions l'attaquer sans crainte; mais puisque cette réunion n'existe point, prenons garde de lui fournir le prétexte de s'ériger en défenseur des autres Grecs qui se croient lésés. Cette entreprise le rendrait suspect, si nous restions tranquilles; au lieu que, si nous lui déclarions la guerre, ayant à se défendre contre nous, ses ennemis, il paraîtrait fondé à rechercher l'amitié des autres peuples. Ne découvrez donc point le mauvais état de la Grèce, ou en sollicitant des hommes qui ne se rendraient pas à vos désirs, ou en déclarant une guerre qui serait au-dessus de vos forces; mais sans faire aucun mouvement, contentez-vous d'être pleins d'assurance et bien préparés. Faites en sorte qu'on annonce au Monarque, non pas, certes, que tous les Grecs et les Athéniens

κύριοι· ἐπειδὴ δὲ, φίλον αὐτὸν νομίσαντες αὐτοῖς ὑπάρχειν, περὶ τῶν πρὸς αὐτοὺς διηνέχθησαν διαφόρων, ὅσ' ἂν οὐδὲ καταρώμενος εὕρέ τις αὐτοῖς, τοσαῦτα πεπόνθασι κακά; εἶθ', ὃν ἡ τύχη καὶ τὸ δαιμόνιον φίλον μὲν ἀλυσιτελῆ, συμφέροντα δ' ἐχθρὸν ἐμφανίζει, τοῦτον ἡμεῖς φοβώμεθα; μηδαμῶς· ἀλλὰ μηδ' ἀδικῶμεν ἡμῶν αὐτῶν ἕνεκα, καὶ τῆς τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ταραχῆς καὶ ἀπιστίας· ἐπεὶ, εἴ γ' ὁμοθυμαδὸν ἦν μετὰ πάντων ἐπιθέσθαι μόνῳ, οὐδ' ἀδικεῖν ἂν ἡμᾶς ἐκεῖνον ἀδίκημ' ἂν ἔθηκα. Ἐπειδὴ δὲ τοῦτ' οὐχ οὕτως ἔχει, φυλάττεσθαί φημι δεῖν, μὴ πρόφασιν δῶμεν Βασιλεῖ τοῦ τὰ δίκαια ὑπὲρ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ζητεῖν· ἡσυχίαν μὲν γὰρ ἐχόντων ὑμῶν, ὕποπτος ἂν εἴη τοιοῦτό τι πράττειν· πόλεμον δὲ ποιησαμένων προτέρων, εἰκότως ἂν δοκοίη, διὰ τὴν πρὸς ὑμᾶς ἔχθραν, τοῖς ἄλλοις φίλος εἶναι βούλεσθαι. Μὴ οὖν ἐξελέγξητε ὡς κακῶς ἔχει τὰ Ἑλληνικὰ, συγκαλοῦντες, ὅτ' οὐ πείσετε, καὶ πολεμοῦντες, ὅτ' οὐ δυνήσεσθε· ἀλλ' ἔχετε ἡσυχίαν, θαῤῥοῦντες καὶ παρασκευαζόμενοι. Καὶ βούλεσθε ἀπαγγέλλεσθαι περὶ ὑμῶν πρὸς Βασιλέα, μὴ, μὰ Δία, ὡς ἀποροῦσιν, ἢ φοβοῦνται, ἢ θορυβοῦνται πάντες οἱ Ἕλ-

ληνες καὶ οἱ Ἀθηναῖοι (πολλοῦ γε καὶ δεῖ), ἀλλ' ὅτι, εἰ μὲν μὴ τοῖς Ἕλλησιν ὁμοίως αἰσχρὸν ἦν τὸ ψεύδεσθαι καὶ ἐπιορκεῖν, ὥσπερ ἐκείνῳ καλὸν, πάλαι ἂν ὑμεῖς ἐπ' ἐκεῖνον ἐπορεύεσθε· νῦν δὲ, τοῦτο μὲν, οὐκ ἂν ποιήσαιτε ὑμῶν ἕνεκ' αὐτῶν, εὔχεσθε δὲ πᾶσι τοῖς θεοῖς τὴν αὐτὴν λαβεῖν παράνοιαν ἐκεῖνον, ἥ περ ποτὲ τοὺς προγόνους αὐτοῦ. Καὶ ταῦτ' ἂν ἐπίῃ σκοπεῖν αὐτῷ, οὐκ ὀλιγώρως ὑμᾶς βουλευομένους εὑρήσει. Ἐκ μέν γε τῶν πρὸς τοὺς ἑαυτοῦ προγόνους πολέμων, σύνοιδε τὴν πόλιν εὐδαίμονα καὶ μεγάλην γενενημένην· ἐκ δὲ τῆς ἡσυχίας, ἣν ἦγε πρὸ τούτων, οὐδεμιᾶς τῶν ἄλλων Ἑλληνίδων πόλεων τοσοῦτον, ὅσον νῦν, ὑπεραίρουσαν. Καὶ μὴν καὶ τοὺς Ἕλληνας ὁρᾷ δεομένους, ἤτοι τινὸς ἑκουσίου, ἢ κἀκουσίου διαλλακτοῦ· τοῦτον δ' αὐτὸν οἶδεν ἂν φανέντ' αὐτοῖς, εἰ πόλεμον κινοίη. Ὥστε καὶ γνώριμα καὶ πιστὰ αὐτῷ τὰ τῶν ἀπαγγελλόντων ἀκούειν ἔσται.

Ἵνα δ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ μακρὰ λέγων λίαν ἐνοχλῶ, τὰ κεφάλαια, ὧν συμβουλεύω, φράσας, ἄπειμι. Παρασκευάζεσθαι μὲν πρὸς τοὺς ὑπάρχοντας ἐχθροὺς κελεύω· ἀμύνεσθαι δὲ καὶ Βασιλέα, καὶ

sont inquiets, troublés, alarmés (aux dieux ne plaise !) ; mais que si ce n'était pas une honte pour les Grecs, comme c'est un mérite pour les Perses, de manquer à la foi donnée, vous auriez marché contre lui, il y a long-tems ; et que si vous ne le faites pas, dès à présent, par égard pour vous-mêmes, vous priez les dieux de lui inspirer la même folie qu'ils inspirèrent jadis à ses ancêtres. En apprenant les dispositions où vous serez, il verra, s'il y réfléchit, que vous ne manquez pas de sagesse. Il sait que les guerres que vous avez soutenues contre ses aïeux, ont établi votre grandeur et votre prospérité ; et qu'avant ces conjonctures critiques, lorsqu'Athènes jouissait du repos, elle n'était pas supérieure à toutes les villes grecques, comme elle l'est de nos jours. Il sait, de plus, que la Grèce a besoin d'un conciliateur volontaire ou forcé, et que ce sera lui s'il entreprend la guerre. Ainsi, Athéniens, ce qu'il entendra dire de vous, lui paraîtra naturel et vraisemblable.

Mais, pour ne pas vous fatiguer, je m'arrête, et, après avoir résumé mon avis en peu de mots, je finis. Voici donc ce que je vous conseille : faites des préparatifs contre vos ennemis communs, et, sans

vous permettre de rien dire et de rien faire les premiers contre personne, servez-vous de vos forces, au besoin, contre le roi de Perse, et contre tous ceux qui voudraient vous attaquer. Appliquons-nous à rendre nos actions, plutôt que nos discours, dignes de nos ancêtres. En faisant ce que je vous propose, vous agirez pour votre avantage, je dis même pour celui des ministres qui vous conseillent le contraire; parce que, sans doute, si vous ne prenez pas de mauvais parti, vous n'aurez pas lieu, par la suite, de leur témoigner votre ressentiment.



πάντας, ἂν ἀδικεῖν ἐπιχειρῶσι, ταύτῃ τῇ δυνάμει φημὶ δεῖν· ἄρχειν δὲ μηδενὸς, μήτε λόγου, μήτ᾽ ἔργου ἀδίκου. Τὰ δ᾽ ἔργα ἡμῶν, ὅπως ἄξια τῶν προγόνων ἔσται, σκοπῶμεν, μὴ τοὺς ἐπὶ τοῦ βήματος λόγους· κἂν ταῦτα ποιῆτε, καὶ ὑμῖν αὐτοῖς, καὶ τοῖς τἀναντία πείθουσι συμφέροντα πράξετε· οὐ γὰρ ὀργισθήσεσθε αὐτοῖς ὕστερον, νῦν οὐχ ἁμαρτόντες.

NOTES

SUR

LA HARANGUE SUR LES CLASSES DES ARMATEURS.

[1] Le roi de Perse était alors Artaxerxès Mnémon, successeur de Darius Nothus. Il ne fit jamais la guerre aux Grecs directement : il employa contre eux les armes de la politique, et les attaqua les uns par les autres. Redoutant la puissance des Lacédémoniens, il s'unit aux Athéniens pour abaisser et affaiblir la république de Sparte, et il conclut avec celle-ci une paix déshonorante pour toute la Grèce, une paix qui le rendit maître de tous les Grecs d'Ionie.

[2] Les biens d'un père ou d'un parent, réunis sur une seule tête, pouvaient suffire pour supporter les charges de l'état ; partagés entre plusieurs, ils pouvaient n'être pas suffisans. Il fallait donc faire de temps en temps de nouveaux rôles. Mais pour empêcher que l'état ne souffre dans l'intervalle, Démosthène a raison de demander que la compagnie des armateurs soit de deux mille citoyens au lieu de douze cents.

[3] Apparemment que parmi les trois cents vaisseaux que demande Démosthène, il devait y en avoir cent d'une sorte, cent d'une autre, et cent d'une troisième espèce. Il veut donc qu'on en prenne cinq de chaque centaine pour donner à chacune des vingt classes.

[4] *De manière que chaque grande classe eût une de ces portions*, c'est-à-dire, qu'on supposât chaque grande classe riche de cinq fois soixante talens, ou de trois cents talens. Par rapport à ce qui suit, douze, six, ou quatre citoyens, multipliés par cent, deux cents ou trois cents, font la compagnie de douze cents citoyens. Dans le cas où il faudra cent, deux cents ou trois cents vaisseaux, Démosthène demande, pour que l'on construise un seul vaisseau, un revenu de soixante, de trente ou de vingt talens. Soixante talens multipliés par cent, trente par deux cents, vingt par trois cents, font six mille talens.

[5] Démosthène exagère un peu ici les richesses et les ressources d'Athènes.

[6] Nous avons vu plus haut que les revenus d'Athènes étaient estimés six mille talens.

[7] Dans tout gouvernement, quel qu'il soit, la vraie richesse de l'état est la richesse des particuliers, surtout quand il sait gagner leur confiance. L'argent, entre leurs mains, profite bien plus que renfermé dans des coffres, comme un fonds mort et stérile, et jeté çà et là, et prodigué sans raison. L'état le trouve toujours au besoin, sans s'être donné la peine ni de le faire garder, ni de le faire valoir.

[8] En grec, *dont nous avions fourni cent*. C'est une erreur visible : tous les historiens, et Démosthène lui-même, dans un autre endroit, disent que les Athéniens fournirent deux cents vaisseaux dans cette circonstance.

[9] Autre grande vérité. Les seuls vrais biens d'un état sont le produit constant et uniforme du pays. L'abondance de l'or, qui semble enrichir les états, les appauvrit quelquefois, en faisant négliger l'agriculture et le commerce, sources intarissables des vraies richesses.

[10] Artaxerxès eut des guerres à soutenir contre l'Egypte qui se révolta, et qui voulut secouer le joug des Perses. — *Oronte* était gouverneur de Myzie. Les provinces de l'Asie mineure, voulant se soustraire à la domination du monarque, avaient choisi Oronte pour chef de la confédération. — *D'être esclaves en Phrygie.* Phrygie, province de l'Asie mineure, soumise au roi de Perse.

[11] Nous avons observé plus haut qu'Artaxerxès s'était fait une politique d'attaquer les Grecs les uns par les autres, et de se joindre aux plus faibles pour accabler les plus puissans.

SOMMAIRE

DE LA HARANGUE

POUR

LES MEGALOPOLITAINS.

ARCHIDAME, roi de Sparte, était d'un caractère sombre, fourbe, intrigant et brouillon; il savait tirer parti des événemens, et les tourner à l'utilité de son pays; il avait imaginé un plan pour concilier les divers intérêts des états de la Grèce, avantageux en apparence aux principaux peuples qui composaient le corps hellénique, mais qui, au fond, n'aurait été véritablement utile qu'aux Lacédémoniens. Il proposait de rétablir les villes grecques sur le même pied où elles avaient été avant les dernières guerres. Athènes recouvrait par là Orope, ville sur les confins de la Béotie et de l'Attique, que les Thébains avaient enlevée aux Athéniens, et qu'ils retenaient encore. Thespies et Platée, villes de Béotie, détruites par les mêmes Thébains, étaient rétablies, fortifiées, déclarées indépendantes de Thèbes. On rendait leurs anciens domaines à plusieurs peuples du Péloponèse. On affaiblissait la puissance des ennemis communs de Sparte et d'Athènes. Par le même arrangement, Mégalopolis et Messène, qui étaient des barrières qu'Epaminondas avait élevées contre Lacédémone, devaient être détruites, et leurs habitans dispersés. En même tems qu'Archidame proposait ce projet, il en commençait l'exécution. Il marcha avec une armée contre Mégalopolis. Les Mégalopolitains envoyèrent des députés à Athènes pour demander du secours; ils furent suivis de près par ceux des Lacédémoniens. Mégalopolis avait été bâtie, l'année d'après la bataille de Leuctres, par les Arcadiens qui, ayant pris les armes contre Lacédémone, s'étaient mis sous la protection des Thébains, et qui, pour couvrir la frontière de ce côté-là, y bâtirent, sous les auspices d'Epaminondas, une grande ville, comme le nom de Mégalopolis le désigne, et apparemment bien fortifiée. Elle fut peuplée par plusieurs familles arcadiennes qui vinrent s'y établir. Les Athéniens avaient alors fait alliance avec les Lacédémoniens, et cette alliance durait encore. Ainsi les Mégalopolitains ne pouvaient faire valoir

auprès des Athéniens que l'injustice de l'entreprise d'Archidame, et la générosité ordinaire d'Athènes à secourir les peuples opprimés. Les Lacédémoniens, de leur côté, faisaient valoir l'alliance qui subsistait entre les deux républiques, et pressaient les Athéniens de les aider à détruire un établissement de leur ennemi commun. Démosthène parla pour les Mégalopolitains : sa harangue est une des plus subtiles qu'il ait faites.

Après avoir reproché aux orateurs et aux autres citoyens la chaleur avec laquelle ils se partagent entre Lacédémone et Mégalopolis; après avoir exposé l'embarras où doit se trouver un ministre qui veut prendre un milieu sage, il pose, pour fondement de tout son discours, qu'il est de la dernière importance d'empêcher que ni Sparte ni Thèbes ne deviennent trop puissantes, et soient en état de nuire aux Athéniens. Il établit les preuves, et détruit les objections qui, dans ce discours, comme dans plusieurs du même Démosthène, sont enchaînées adroitement les unes aux autres. L'intérêt des Athéniens, la justice, l'honneur, leurs anciens principes, leur conduite non démentie, demandent qu'ils secourent Mégalopolis. Mais ils sont alliés des Lacédémoniens; ils ont combattu ensemble à Mantinée, contre les Thébains et les Arcadiens réunis; ils peuvent recouvrer Orope avec leur secours; on leur fera le reproche d'inconstance; les Mégalopolitains ont agi contre eux conjointement avec les Thébains, etc. Démosthène détruit avec beaucoup d'adresse toutes ces objections. Il appuie, en finissant, sur la raison d'intérêt, et proteste que, dans tout son discours, il a parlé uniquement pour l'avantage d'Athènes, sans haine et sans amitié pour Lacédémone ou pour Mégalopolis.

Ce discours fut prononcé dans la quatrième année de la CVI.me Olympiade, sous l'archonte Eudème, en la vingt-neuvième année de Démosthène. Il fit sur les Athéniens l'impression qu'il devait faire; ils envoyèrent à Mégalopolis une armée, sous la conduite d'un de leurs généraux, qui remit les choses dans leur premier état, et y rappela les familles qui avaient commencé à retourner dans leurs anciennes patries.

ΛΟΓΟΣ ΥΠΕΡ ΜΕΓΑΛΟΠΟΛΙΤΩΝ.

ΑΜΦΟΤΕΡΟΙ μοι δοκοῦσιν ἁμαρτάνειν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ οἱ τοῖς Ἀρκάσι, καὶ οἱ τοῖς Λακεδαιμονίοις συνειρηκότες· ὥσπερ γὰρ ἀφ' ἑκατέρων ἥκοντες, οὐχ ὑμῶν ὄντες πολῖται, πρὸς οὓς ἀμφότεροι πρεσβεύονται, κατηγοροῦσι καὶ διαβάλλουσιν ἀλλήλους. Ἦν δὲ τοῦτο μὲν τῶν ἀφιγμένων ἔργον· τὸ δὲ κοινῶς ὑπὲρ τῶν πραγμάτων λέγειν, καὶ τὰ βέλτιστα ὑπὲρ ὑμῶν σκοπεῖν ἄνευ φιλονεικίας, τῶν ἐνθάδε συμβουλεύειν ἀξιούντων. Νῦν δ' ἔγωγε, εἴ τις αὐτῶν ἀφέλοι τὸ γιγνώσκεσθαι καὶ τὸ τῇ φωνῇ λέγειν Ἀττικῶς, πολλοὺς ἂν οἴομαι, τοὺς μὲν, Ἀρκάδας, τοὺς δὲ, Λάκωνας αὐτῶν εἶναι νομίσαι. Ἐγὼ δ' ὁρῶ μὲν ὡς χαλεπὸν τὸ τὰ βέλτιστα λέγειν ἐστί· συνεξηπατημένων γὰρ ὑμῶν, καὶ τῶν μὲν ταυτὶ βουλομένων, τῶν δὲ ταυτὶ, ἐὰν τὰ μεταξύ τις ἐγχειρῇ λέγειν, καὶ ὑμεῖς μὴ περιμένητε μαθεῖν, χαριεῖται μὲν οὐδετέροις, διαβεβλήσεται δὲ πρὸς ἀμφοτέρους· οὐ μὴν ἀλλ' αἱρήσομαι μᾶλλον αὐτὸς, ἂν ἄρα τοῦτο

HARANGUE

POUR LES MÉGALOPOLITAINS.

Je crois, Athéniens, que les orateurs qui parlent ou pour Mégalopolis, ou pour Lacédémone, s'abusent également. On vient chez eux en députation, et ils s'accablent mutuellement de reproches et d'injures, comme s'ils étaient envoyés par l'une ou l'autre des deux villes. Les députés, sans doute, peuvent se permettre le ton d'animosité; mais des ministres d'Athènes devraient s'interdire tout esprit de parti, et examiner tranquillement ce qu'il y aurait de mieux à faire dans la circonstance. Toutefois si leur figure et leur accent ne les avaient fait distinguer, on aurait pu les prendre, les uns pour des Arcadiens [1], les autres pour des Lacédémoniens. Je sens qu'il est difficile de vous donner un bon conseil. Prévenus, comme vous l'êtes, et partagés de sentimens, si l'orateur s'attache à un juste milieu et que vous fermiez l'oreille à ses discours, il ne sera goûté d'aucun des deux partis, et déplaira à tout le monde. Mais, quand je devrais être mal reçu de vous, et vous paraître déraisonnable, je

ne veux point vous laisser tromper, et vous priver du seul avis qui me semble le meilleur.

Je discuterai par la suite les autres raisons, si l'on veut bien m'entendre : je commence par un principe que personne ne conteste, et qu'il est essentiel d'établir d'abord.

Il est de l'intérêt de la république que Thèbes et Lacédémone ne soient pas trop puissantes : personne ne peut le nier. Or, dans l'état actuel des choses, si on doit en juger par les discours souvent répétés à cette tribune, le rétablissement d'Orchomène, de Thespies et de Platée [2], abaisserait la puissance des Thébains ; l'asservissement de l'Arcadie et la prise de Mégalopolis releveraient celle des Lacédémoniens. Il faut donc prendre garde que les uns ne deviennent puissans et redoutables avant que les autres soient affaiblis, et qu'insensiblement les Lacédémoniens ne s'élèvent beaucoup plus qu'il n'est de notre avantage que les Thébains soient abaissés. Dirons-nous que nous voudrions avoir les Lacédémoniens pour rivaux, au lieu des Thébains? non, sans doute, puisque notre projet est que ni les uns ni les autres ne puissent nous nuire,

πάθω, δοκεῖν φλυαρεῖν, ἢ, παρ' ἃ βέλτιστα νομίζω τῇ πόλει, προέσθαι τισὶν ὑμᾶς ἐξαπατῆσαι.

Τὰ μὲν οὖν ἄλλα ὕστερον, ἂν ὑμῖν βουλομένοις ᾖ, λέξω· ἀπὸ δὲ τῶν ὁμολογουμένων ὑφ' ἁπάντων ἄρξομαι, ἃ κράτιστα νομίζω, διδάσκειν.

Οὐκοῦν, οὐδ' ἂν εἷς ἀντείποι, ὡς οὐ συμφέρει τῇ πόλει καὶ Λακεδαιμονίους ἀσθενεῖς εἶναι, καὶ Θηβαίους τουτουσί. Ἔστι τοίνυν ἔν τινι τοιούτῳ καιρῷ τὰ πράγματα νῦν, εἴ τι δεῖ τοῖς εἰρημένοις πολλάκις παρ' ὑμῖν λόγοις τεκμήρασθαι, ὥστε Θηβαίους μὲν, Ὀρχομενοῦ καὶ Θεσπιῶν καὶ Πλαταιῶν οἰκισθεισῶν, ἀσθενεῖς γενέσθαι, Λακεδαιμονίους δ', εἰ ποιήσονται Ἀρκαδίαν ὑφ' ἑαυτοῖς καὶ Μεγάλην Πόλιν αἱρήσουσι, πάλιν ἰσχυροὺς γενήσεσθαι. Σκεπτέον τοίνυν, μὴ πρότερον τούσδε γενέσθαι φοβεροὺς καὶ μεγάλους ἐάσωμεν ἢ ἐκεῖνοι μικροὶ γενήσονται, καὶ λάθωσιν ἡμᾶς πλείονι μείζους οἱ Λακεδαιμόνιοι γενόμενοι, ἢ ὅσῳ τοὺς Θηβαίους ἐλάττους συμφέρει γενέσθαι· οὐ γὰρ ἐκεινό γ' ἂν εἴποιμεν, ὡς ἀνταλλάξασθαι βουλοίμεθα ἀντιπάλους Λακεδαιμονίους ἀντὶ Θηβαίων· οὐδὲ τοῦτ' ἔσθ' ὃ σπουδάζομεν· ἀλλ' ὅπως μηδέτεροι δυ-

νήσονται μηδὲν ἡμᾶς ἀδικεῖν· οὕτω γὰρ ἂν ἡμεῖς μετὰ πλείστης ἀδείας εἴημεν.

Ἀλλά, νὴ Δία, ταῦτα μὲν οὕτω δεῖν ἔχειν φήσομεν, δεινὸν δ', εἰ, πρὸς οὓς παρετάττόμεθα ἐν Μαντινείᾳ, τούτους συμμάχους αἱρησόμεθα, εἶτα βοηθήσομεν τούτοις, ἐναντία ἐκείνων, μεθ' ὧν τότ' ἐκινδυνεύομεν· κἀμοὶ ταῦτα δοκεῖ, προσδεῖσθαι δ' ἔτι τοῦ, τὰ δίκαια ποιεῖν ἐθελόντων τῶν ἑτέρων. Εἰ μὲν τοίνυν ἐθελήσουσι πάντες εἰρήνην ἄγειν, οὐ βοηθήσομεν τοῖς Μεγαλοπολίταις· οὐδὲν γὰρ δεήσει· ὥστ' οὐδοτιοῦν ὑπεναντίον ὑμῖν ἔσται πρὸς τοὺς συμπαραταξαμένους· σύμμαχοι δ' ἡμῖν, οἱ μὲν ὑπάρχουσιν, ὥς φασιν, οἱ δὲ προσγενήσονται νυνί· καὶ τί ἂν ἄλλο βουλοίμεθα; ἐὰν δ' ἀδικῶσι καὶ πολεμεῖν οἴωνται δεῖν, εἰ μὲν ὑπὲρ τούτου μόνου βουλευτέον, εἰ χρὴ Μεγάλην Πόλιν ἡμᾶς προέσθαι Λακεδαιμονίοις, ἢ μή· δίκαιον μὲν οὔ, συγχωρῶ δ' ἔγωγ' ἐᾶσαι, καὶ μηδὲν ἐναντιωθῆναι τοῖς τότε τῶν αὐτῶν μετασχοῦσι κινδύνων· εἰ δ' ἅπαντες ἐπίστασθε, ὅτι, ταύτην ἂν ἕλωσιν, ἴασιν ἐπὶ Μεσσήνην, φρασάτω τις ἐμοὶ τῶν νῦν χαλεπῶν τοῖς Μεγαλοπολίταις, τί τόθ' ἡμῖν

et que c'est là, pour nous, le moyen de vivre à l'abri de toute crainte.

Sans pouvoir disconvenir de cette vérité, on trouvera peut-être qu'il serait peu décent de nous allier à ceux contre qui nous combattions à Mantinée [3], et de les secourir contre un peuple avec lequel nous partagions alors les périls. Je le pense de même; mais je dis que ceux qui partageaient avec nous ces périls, doivent, de leur côté, se porter à ce qui est juste. Si tous les peuples du Péloponèse sont disposés à la paix, nous ne secourrons pas Mégalopolis, il n'en serait pas besoin ; et par conséquent nous n'agirons pas contre ceux qui ont combattu avec nous les mêmes ennemis. *Parmi les Péloponésiens*, dit-on, *les uns sont nos alliés, les autres ne tarderont pas à le devenir* [4]. Que pourrions-nous souhaiter de plus? Les Lacédémoniens veulent-ils entreprendre une guerre injuste : il s'agit uniquement de savoir si on leur abandonnera Mégalopolis, ou non ; je consens qu'on la leur abandonne, quoique ce soit une injustice, et je veux bien qu'on ne traverse pas les projets de ceux qui coururent autrefois avec nous les mêmes périls. Mais si personne ne doute qu'ils ne marchent contre Messène [5] dès qu'ils auront pris Mégalopolis, qu'un des plus ardens adversaires des Mégalopolitains me dise quel conseil il don-

nera pour lors : aucun d'eux ne le dira. Vous savez tous cependant qu'il faut secourir Messène, qu'on vous le conseille ou non, et parce que nous avons fait alliance avec les Messéniens, et parce qu'il est de notre intérêt que leur ville subsiste. Considérez donc s'il est plus beau pour vous et plus sage, de commencer par Mégalopolis, ou par Messène, à réprimer les injustices de Lacédémone. Aujourd'hui, on vous verrait secourir les Arcadiens, et travailler à maintenir la paix pour laquelle vous avez pris les armes et livré des combats; au lieu qu'alors il sera manifeste que vous désirez la conservation de Messène, moins par amour de la justice, que par crainte de Lacédémone. Or il faut toujours se proposer ce qui est juste ; il faut agir en conséquence, et seulement faire en sorte d'accorder la justice avec notre intérêt.

Il est encore une raison qu'on nous oppose. Nous devons tâcher, dit-on, de recouvrer Orope [6] ; or, si nous nous faisons des ennemis de ceux qui peuvent nous aider à la reprendre, nous n'aurons personne pour nous seconder dans cette entreprise.

En convenant moi-même que nous devons tâcher de recouvrer Orope, je crois que ceux-là surtout, qui nous ont persuadé de secourir les Lacédémoniens, quand ils étaient en péril, ne peuvent dire que ces derniers deviendront nos

συμβουλεύσει ποιεῖν. Ἀλλ' οὐδεὶς ἐρεῖ. Καὶ μὴν πάντες ἐπίστασθε, ὡς, καὶ παραινούντων τούτων καὶ μὴ, βοηθητέον, καὶ διὰ τοὺς ὅρκους, οὓς ὀμωμόκαμεν Μεσσηνίοις, καὶ διὰ τὸ συμφέρον εἶναι κατοικεῖσθαι ταύτην τὴν πόλιν. Σκοπεῖσθε δὴ πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς ποτέραν τὴν ἀρχὴν καλλίονα καὶ φιλανθρωποτέραν ποιήσεσθε τοῦ μὴ ἐπιτρέπειν ἀδικεῖν Λακεδαιμονίοις, τὴν ὑπὲρ Μεγάλης Πόλεως, ἢ τὴν ὑπὲρ Μεσσήνης. Νῦν μέν γε βοηθεῖν δόξετε Ἀρκάσι, καὶ τὴν εἰρήνην σπουδάζειν εἶναι βεβαίαν, ὑπὲρ ἧς ἐκινδυνεύσατε καὶ παρετάξασθε· τότε δ' εὔδηλοι πᾶσιν ἔσεσθε οὐ τοῦ δικαίου μᾶλλον ἕνεκα Μεσσήνην εἶναι βουλόμενοι, ἢ τοῦ πρὸς Λακεδαιμονίους φόβου. Δεῖ δὲ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ καὶ πράττειν τὰ δίκαια, συμπαρατηρεῖν δ' ὅπως ἅμα καὶ συμφέροντα ἔσται ταῦτα.

Ἔστι τοίνυν καὶ τοιοῦτός τις λόγος παρὰ τῶν ἀντιλεγόντων, ὡς κομίσασθαι τὸν Ὠρωπὸν ἡμᾶς ἐγχειρεῖν δεῖ· εἰ δὲ τοὺς βοηθήσοντας ἂν ἡμῖν ἐπ' αὐτὸν ἐχθροὺς νῦν κτησόμεθα, οὐχ ἕξομεν συμμάχους. Ἐγὼ δὲ, τὸ μὲν κομίσασθαι Ὠρωπὸν πειρᾶσθαι φημῖ δεῖν καὶ αὐτός· τὸ δ' ἐχθροὺς ἡμῖν ἔσεσθαι Λακεδαιμονίους, νῦν ἐὰν ποιησώμεθα συμμάχους Ἀρκάδων τοὺς βουλομέ-

νους ἡμῖν εἶναι φίλους, μόνοις οὐδ' εἰπεῖν ἐξεῖναι νομίζω τοῖς πείσασιν ὑμᾶς, ὅτ' ἐκινδύνευον Λακεδαιμόνιοι, βοηθεῖν αὐτοῖς· οἱ γὰρ ταῦτα λέγοντες ἔπεισαν ὑμᾶς, πάντων Πελοποννησίων ἐλθόντων ὡς ὑμᾶς, καὶ μεθ' ὑμῶν ἀξιούντων ἐπὶ τοὺς Λακεδαιμονίους ἰέναι, τούτους μὲν μὴ προσδέξασθαι (καὶ διὰ τοῦθ', ὅπερ ἦν ὑπόλοιπον αὐτοῖς, ἐπὶ Θηβαίους ἦλθον)· ὑπὲρ δὲ τῆς Λακεδαιμονίων σωτηρίας, καὶ χρήματ' εἰσφέρειν, καὶ τοῖς σώμασι κινδυνεύειν· καίτοι, οὐδ' ἂν ὑμεῖς ἠθελήσατε δήπου σώζειν αὐτοὺς, εἰ τοῦτο προὔλεγον ὑμῖν, ὅτι, σωθέντες, ἐὰν μὴ ποιεῖν ὅ, τι βούλωνται πάλιν αὐτοὺς ἐᾶτε καὶ ἀδικεῖν, οὐδεμίαν χάριν ὑμῖν ἕξουσι τῆς σωτηρίας. Καὶ μὴν εἰ καὶ σφόδρα ἐναντίον ἐστὶ τοῖς Λακεδαιμονίων ἐπιχειρήμασι τὸ τοὺς Ἀρκάδας ἡμᾶς συμμάχους ποιήσασθαι, προσήκει δήπου πλείω χάριν αὐτοὺς ἔχειν ὧν ἐσώθησαν ὑφ' ἡμῶν, εἰς τοὺς ἐσχάτους ἐλθόντες κινδύνους, ἢ, ὧν ἀδικεῖν κωλύονται νῦν, ὀργίζεσθαι. Ὥστε πῶς οὐ βοηθήσουσιν ὑμῖν ἐπ' Ὠρωπόν, ἢ οὐ κάκιστοι πάντων ἀνθρώπων δόξουσιν εἶναι, μὰ τοὺς θεοὺς, ἔγωγε οὐχ ὁρῶ.

Θαυμάζω τοίνυν τῶν λεγόντων τὸν λόγον τοῦτον,

ennemis, si nous nous attachons ceux des Arcadiens qui veulent être nos amis. En effet, ceux qui nous menacent de l'inimitié de Lacédémone, nous ont persuadé, lorsque tous les Péloponésiens venaient chez nous solliciter une ligue contre cette même république, ils nous ont, dis-je, persuadé de rejeter leurs demandes (ce qui les fit recourir aux Thébains, leur unique ressource après ce refus), de sacrifier nos fortunes, et d'exposer nos personnes pour le salut des Lacédémoniens. Or, certainement, vous n'auriez pas entrepris de les sauver, s'ils vous avaient averti qu'ils ne vous sauraient, par la suite, aucun gré de leur salut, à moins qu'on ne leur laissât commettre de nouveau les injustices qu'ils voudraient. Mais quand l'alliance des Arcadiens avec Athènes serait des plus contraires aux projets des Lacédémoniens, ils devraient, sans doute, nous savoir plus de gré de les avoir tirés, avec zèle, de l'extrémité où ils étaient réduits, que nous en vouloir d'être opposés aujourd'hui à leurs injustices. Pourraient-ils donc ne pas nous aider à recouvrer Orope, sans passer pour les plus ingrats des hommes? non, assurément.

J'admire encore ceux qui disent que, si nous

faisons alliance avec les Arcadiens, et si nous les secourons, notre ville méritera le reproche d'inconstance et d'infidélité. C'est tout le contraire, à mon avis; et voici pourquoi. Personne, je pense, ne niera que les Lacédémoniens, les Thébains avant eux, et dernièrément les Eubéens [7], n'aient été sauvés d'abord, et reçus ensuite comme alliés par notre république qui n'a jamais varié dans son système. Et ce système, quel est-il? de sauver les opprimés. Ainsi ce sera moins sur nous que tombera le reproche d'inconstance, que sur les peuples qui voudront s'écarter de la justice. Les choses pourront changer par l'ambition injuste de quelques républiques; Athènes ne changera pas.

Je m'imagine entrevoir la politique artificieuse des Lacédémoniens. Ils disent à présent qu'il faut rendre aux Eléens la Triphylie, Tricarane aux Phliasiens [8], à quelques autres Arcadiens leurs anciens domaines, et à nous Orope : non qu'ils désirent nous voir rentrer chacun dans nos possessions; il s'en faut beaucoup, et ce serait de leur part une modération nouvelle; mais ils veulent

ὡς εἰ συμμάχους ποιησόμεθα Ἀρκάδας, καὶ ταῦτα πράξομεν, μεταβάλλεσθαι δόξει καὶ οὐδὲν ἔχειν πιστὸν ἡ πόλις· ἐμοὶ μὲν γὰρ δοκεῖ τοὐναντίον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι. Διὰ τί; ὅτι τῶν ἁπάντων οὐδένα ἀντειπεῖν οἴομαι, ὡς οὐ καὶ Λακεδαιμονίους, καὶ πρότερον Θηβαίους, καὶ τὸ τελευταῖον Εὐβοέας ἔσωσεν ἡ πόλις, καὶ μετὰ ταῦτα συμμάχους ἐποιήσατο, ἕν τι καὶ τὸ αὐτὸ πᾶσιν ἀεὶ βουλομένη πράττειν. Ἔστι δέ τοῦτο τί; τοὺς ἀδικουμένους σώζειν. Εἰ τοίνυν τοῦθ' οὕτως ἔχει, οὐκ ἔτ' ἂν ἡμεῖς εἴημεν οἱ μεταβαλλόμενοι, ἀλλ' οἱ μὴ θέλοντες τοῖς δικαίοις ἐμμένειν· καὶ φανήσεται τὰ πράγματα, διὰ τοὺς ἀεὶ πλεονεκτεῖν βουλομένους, μεταβαλλόμενα, οὐχ ἡ πόλις ἡμῶν.

Δοκοῦσι δέ μοι Λακεδαιμόνιοι μάλα δεινῶν ἔργον ἀνθρώπων ποιεῖν· νυνὶ γάρ φασιν ἐκεῖνοι δεῖν Ἠλείους μὲν τῆς Τριφυλίας τινὰ κομίσασθαι, Φλιασίους δὲ τὸ Τρικάρανον, ἄλλους δέ τινας τῶν Ἀρκάδων τὴν αὑτῶν, καὶ τὸν Ὠρωπὸν ἡμᾶς· οὐχ ἵν' ἑκάστους ἡμῶν ἴδωσιν ἔχοντας τὰ ἑαυτῶν· οὐδ' ὀλίγου δεῖ· ὀψὲ γὰρ ἂν φιλάνθρωποι γεγονότες εἶεν· ἀλλ' ἵνα πασι δοκῶσι

συμπράττειν, ὅπως ἂν ἕκαστοι κομίσωνται ταῦθ', ἅ φασιν αὑτῶν εἶναι· ἵν', ἐπειδὰν ἴωσιν ἐπὶ Μεσσήνην αὐτοὶ, συστρατεύωνται πάντες αὐτοῖς οὗτοι καὶ βοηθῶσι προθύμως, ἢ δοκῶσιν ἀδικεῖν, περὶ ὧν ἔφασαν ἕκαστοι σφῶν αὐτῶν εἶναι συμψήφους λαβόντες ἐκείνους, μὴ τὴν ὁμοίαν αὐτοῖς χάριν ἀποδιδόντες. Ἐγὼ δὲ νομίζω τὴν πόλιν, πρῶτον μὲν, καὶ χωρὶς τοῦ καθυφεῖναι Λακεδαιμονίοις τινὰς Ἀρκάδων, Ὠρωπὸν ἂν κομίσασθαι, καὶ μετ' ἐκείνων, ἂν τὰ δίκαια ποιεῖν ἐθέλωσι, βοηθούντων, καὶ μετὰ τῶν ἄλλων τῶν οὐκ οἰομένων δεῖν Θηβαίους ἐᾷν ἔχειν τὰ ἀλλότρια. Εἰ δ' ἄρα τοῦτ' εὔδηλον ἡμῖν γένοιτο, ὅτι, μὴ Λακεδαιμονίους ἐῶντες τὴν Πελοπόννησον καταστρέψασθαι, οὐχ οἷόν τε ἐσόμεθα Ὠρωπὸν λαβεῖν, αἱρετώτερον, εἰ οἷόν τ' εἰπεῖν, ἡγοῦμαι τὸν Ὠρωπὸν ἐᾷν, ἢ Λακεδαιμονίοις Μεσσήνην προέσθαι καὶ Πελοπόννησον. Οὐ γὰρ ἂν ἡγοῦμαι περὶ τούτου μόνον ἡμῖν εἶναι τὸν λόγον πρὸς ἐκείνους. Ἀλλ' ἐάσω τόγ' ἐπελθόν εἰπεῖν μοι· περὶ πολλῶν δ' ἂν οἴομαι κίνδυνον ἡμῖν γενέσθαι. Ἀλλὰ μὴν, ἅ γέ φασι πεπρᾶχθαι διὰ Θηβαίους τοῖς Μεγαλοπολίταις ὑπεναντία πρὸς ὑμᾶς, ἄτοπον νῦν μὲν ἐν κατηγορίας μέρει ποιεῖσθαι, βου-

paraître aider chaque peuple à recouvrer l'objet de ses demandes, afin que, lorsqu'ils marcheront eux-mêmes contre Messène, tous ces peuples se réunissent pour les secourir, sous peine d'être taxés d'ingratitude, s'ils ne les aident pas dans leur entreprise, après qu'ils les auront aidés à reprendre leurs anciens domaines. Pour moi, je suis persuadé que, sans abandonner aux Lacédémoniens une ville d'Arcadie, nous pourrons recouvrer Orope avec le secours, et de Lacédémone elle-même si elle n'est pas ingrate, et de ceux des autres peuples qui ne veulent pas qu'on laisse aux Thébains les possessions d'autrui. Quand même il serait clair qu'en nous opposant aux usurpations des Lacédémoniens dans le Péloponèse, nous ne pourrions nous ressaisir d'Orope, je pense qu'il vaudrait mieux, après tout, renoncer à cette ville, que de leur abandonner Messène et le Péloponèse. Car je crois qu'ils ne s'en tiendraient pas là, et que, pour ne rien dire de plus, nous aurions nous-mêmes bien des risques à courir.

Quant à ce qu'on objecte, que les Mégalopolitains, unis aux Thébains, ont agi contre nous, il est absurde de leur en faire un crime aujourd'hui.

Mais lorsque, pour réparer leurs torts par des services, ils nous offrent leur amitié, il n'est pas moins absurde de vouloir les rendre odieux, et de chercher des raisons pour les rejeter, sans pouvoir comprendre que plus on montre qu'ils ont été attachés à la république de Thèbes, plus on est coupable d'avoir privé la nôtre de tels amis, qui venaient à nous avant que d'aller aux Thébains [9]: pour moi, il me semble que c'est retomber dans la même faute; que c'est les forcer de nouveau de s'attacher à d'autres peuples.

Au reste, je puis assurer, autant qu'on peut le savoir par conjecture, et la plupart en conviendront, que si les Lacédémoniens prennent Mégalopolis, Messène, dès-lors, est en péril; et que s'ils prennent Messène, vous vous alliez aux Thébains. Or, il est plus honnête et plus avantageux de secourir les alliés de Thèbes, et de réprimer l'ambition de Lacédémone, que d'abandonner Mégalopolis, parce que nous nous ferions une peine de sauver les alliés des Thébains, de l'abandonner, dis-je, pour avoir ensuite à sauver les Thébains eux-mêmes, et avoir de plus à craindre pour notre république [10]. Non, je ne pense pas qu'il

λομένων δὲ γενέσθαι φίλων αὐτῶν, ἵνα τοὐναντίον εὖ ποιῶσιν ὑμᾶς, βασκαίνειν, καὶ σκοπεῖν ἐξ ὅτου τρόπου μὴ γενήσονται, καὶ μὴ γιγνώσκειν ὅτι, ὅσῳ ἂν σπουδαιοτέρους τούτους περὶ Θηβαίους γεγενημένους ἀποδείξωσι, τοσούτῳ πλείονος ὀργῆς αὐτοὶ δικαίως ἂν τυγχάνοιεν, εἰ τοιούτων συμμάχων τὴν πόλιν, ὅτ' ἐφ' ὑμᾶς προτέρους ἦλθον ἢ Θηβαίους, ἀπεστέρησαν. Ἀλλ', οἶμαι, ταῦτα μέν ἐστι δεύτερον ἀνθρώπων βουλομένων ἑτέρων ποιῆσαι τούτους συμμάχους· ἐγὼ δὲ οἶδα, ὅσα ἂν ἐκ λογισμοῦ σκοπῶν τις εἰκάσαι (καὶ τοὺς πολλοὺς ὑμῶν οἴομαι ταὐτὰ φῆσαι), ὅτι, εἰ λήψονται Μεγάλην Πόλιν Λακεδαιμόνιοι, κινδυνεύσει Μεσσήνη· εἰ δὲ καὶ ταύτην λήψονται, φημὶ ὑμᾶς ἔσεσθαι συμμάχους Θηβαίων. Πολὺ δὴ κάλλιον καὶ ἄμεινον τὴν μὲν Θηβαίων συμμαχίαν αὐτοὺς παραλαβεῖν, τῇ δὲ Λακεδαιμονίων πλεονεξίᾳ μὴ ἐπιτρέπειν, ἢ νῦν, ὀκνοῦντας μὴ τοὺς Θηβαίων σώσωμεν συμμάχους, τούτους μὲν προέσθαι, πάλιν δὲ σώζειν αὐτοὺς τοὺς Θηβαίους, καὶ προσέτι ἐν φόβῳ καθεστάναι περὶ ἡμῶν αὐτῶν· οὐ γὰρ ἔγωγ' ἀδεὲς

τοῦθ' ὑπολαμβάνω τῇ πόλει, τὸ λαβεῖν Μεγάλην Πόλιν Λακεδαιμονίους, καὶ πάλιν γενέσθαι μεγάλους. Ὁρῶ γὰρ αὐτοὺς καὶ νυνὶ, οὐχ ὑπὲρ τοῦ μὴ παθεῖν τι κακὸν, πόλεμον ἀραμένους, ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ κομίσασθαι τὴν πρότερόν ποτε οὖσαν ἑαυτοῖς δύναμιν· ὧν δ', ὅτ' ἐκείνην εἶχον, ὠρέγοντο, ταῦθ' ὑμεῖς μᾶλλον ἴσως εἰδότες, ἢ ἐγὼ, φοβοῖσθ' ἂν, εἰκότως.

Ἡδέως δ' ἂν πυθοίμην τῶνδ' ἐγὼ τῶν καὶ τοὺς Θηβαίους μισεῖν φασκόντων καὶ τοὺς Λακεδαιμονίους, πότερα ἑκάτεροι μισοῦσιν, οὓς δὴ μισοῦσιν, ὑπὲρ ὑμῶν καὶ τοῦ συμφέροντος ὑμῖν, ἢ ὑπὲρ μὲν Λακεδαιμονίων Θηβαίους, ὑπὲρ δὲ Θηβαίων Λακεδαιμονίους, ἑκάτεροι· εἰ μὲν γὰρ ὑπὲρ ἐκείνων, οὐδετέροις ὡς μαινομένοις πείθεσθαι προσήκει· εἰ δ' ὑπὲρ ἡμῶν φήσουσι, τί πέρα τοῦ καιροῦ τοὺς ἑτέρους ἐπαίρουσιν; Ἔστι γὰρ, ἐστὶ Θηβαίους ταπεινοὺς ποιεῖν, ἄνευ τοῦ Λακεδαιμονίους ἰσχυροὺς καθιστάναι· καὶ πάνυ γε ῥᾷον, ὡς δ', ἐγὼ πειράσομαι πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν.

Ἴσμεν ἅπαντες τοῦθ', ὅτι τὰ μὲν δίκαια πάντες, ἐὰν καὶ μὴ βούλωνται, μέχρι τοῦ γε αἰσχύνονται

soit sûr pour elle que les Lacédémoniens soient maîtres de Mégalopolis, et qu'ils redeviennent puissans. Car je vois qu'aujourd'hui c'est moins pour repousser une attaque injuste qu'ils ont entrepris la guerre, que pour recouvrer leur ancienne puissance. Et comme vous savez mieux que moi quelle était leur ambition lorsqu'ils étaient les plus forts, vous n'avez que trop sujet de la redouter.

Je demanderais volontiers aux orateurs qui se déclarent contre les Thébains, ou contre les Lacédémoniens, si le peuple qu'ils haïssent, ils le haïssent pour vous et pour vos intérêts, ou s'ils en veulent aux Thébains à cause des Lacédémoniens, et aux Lacédémoniens à cause des Thébains. S'ils avouent ce dernier sentiment, ce sont des furieux les uns et les autres, qu'on ne doit pas écouter. S'ils se font gloire du premier, pourquoi élever un des deux peuples à votre préjudice? On peut, oui, on peut abaisser les Thébains sans élever les Lacédémoniens; c'est une chose très-facile, et je vais essayer de vous le prouver.

Tous les hommes, même les moins délicats, ont une certaine honte de ne pas faire ce qui

est juste. Ils s'opposent ouvertement à l'injustice, quand les autres sont lésés; et ce qui perd tout, ce qui est la cause de tous les maux, c'est qu'on ne veut pas sincèrement agir d'après les mouvemens de son cœur. Afin donc que cette considération ne soit pas pour nous un obstacle à l'abaissement des Thébains, réclamons, d'une part, le rétablissement de Thespies, d'Orchomène et de Platée, secourons les habitans de ces villes, et excitons les Grecs à les secourir, puisqu'il est également conforme à l'équité et à l'honneur de ne pas souffrir qu'on ruine des villes anciennes. D'une autre part, ne laissons pas opprimer Mégalopolis et Messène; et parce que Thespies et Platée sont détruites, ne souffrons pas qu'on détruise des villes subsistantes, et actuellement habitées. Si nous formons et publions ces projets, il n'est personne qui ne désire qu'on fasse rendre aux Thébains ce qu'ils ont envahi. Sinon, outre que ceux-ci s'opposeront de toutes leurs forces à ce qu'on relève des villes dont ils redoutent, avec quelque raison, le rétablissement, notre entreprise par elle-même doit échouer. En effet, pouvons-nous réussir, si en même temps que nous laisserons renverser des villes existantes, nous demandons qu'on rétablisse des villes ruinées?

μὴ πράττειν· τοῖς δ᾽ ἀδικοῦσιν ἐναντιοῦνται φανερῶς, ἄλλως τε κἂν τινες βλάπτωνται· καὶ τοῦτο τὸ λυμαινόμενον πάνθ᾽ εὑρήσομεν, καὶ ταύτην τὴν ἀρχὴν οὖσαν ἁπάντων τῶν κακῶν, τὸ μὴ θέλειν τὰ δίκαια πράττειν ἁπλῶς. Ἵνα τοίνυν μὴ τοῦτο ἐμποδὼν γένηται τῷ τοὺς Θηβαίους γενέσθαι μικροὺς, τὰς μὲν Θεσπιὰς καὶ τὸν Ὀρχομενὸν καὶ τὰς Πλαταιὰς κατοικίζεσθαι φῶμεν δεῖν· καὶ συμπράττωμεν αὐτοὶ, καὶ τοὺς ἄλλους ἀξιῶμεν (ταῦτα γὰρ καὶ καλὰ καὶ δίκαια) μὴ περιορᾷν πόλεις ἀρχαίας ἐξανεστώσας· τὴν δὲ Μεγάλην Πόλιν καὶ τὴν Μεσσήνην μὴ προώμεθα τοῖς ἀδικοῦσι, μηδ᾽, ἐπὶ τῇ προφάσει τῇ Θεσπιέων καὶ Πλαταιέων, τὰς οὔσας καὶ κατοικουμένας πόλεις ἀναιρεθείσας περιίδωμεν. Κἂν ᾖ πρόδηλα ταῦτα, οὐδεὶς ὅστις οὐ βουλήσεται παύσασθαι Θηβαίους ἔχοντας τὴν ἀλλοτρίαν· εἰ δὲ μὴ, πρῶτον μὲν ἐναντίους ἕξομεν πρὸς ἐκεῖνα τούτους, εἰκότως, ὅταν ἡγῶνται τὴν ἐκείνων κατοίκισιν ἑαυτοῖς ὄλεθρον φέρειν· εἶτ᾽ ἀνήνυτα πράγματα ἕξομεν αὐτοί· τί γὰρ ὡς ἀληθῶς ἔσται πέρας, ὅταν ἀεὶ τὰς μὲν οὔσας πόλεις ἐῶμεν ἀναιρεῖν, τὰς δ᾽ ἀνῃρημένας ἀξιῶμεν οἰκίζειν;

Λέγουσι τοίνυν οἱ μάλιστα δοκοῦντες δίκαια λέγειν, ὡς δεῖ τὰς στήλας καθελεῖν αὐτοὺς τὰς πρὸς Θηβαίους, εἴπερ ἡμέτεροι βεβαίως ἔσονται σύμμαχοι· οἱ δὲ φασὶ μὲν αὐτοῖς οὐκ εἶναι στήλας, ἀλλὰ τὸ συμφέρον εἶναι τὸ ποιοῦν τὴν φιλίαν, τοὺς δὲ βοηθοῦντας ἑαυτοῖς, τούτους νομίζειν εἶναι συμμάχους. Ἐγὼ δ', εἰ τὰ μάλιστ' εἰσὶ τοιοῦτοι, ὡδί πως ἔχω· φημὶ δεῖν ἅμα τούτους τε ἀξιοῦν καθαιρεῖν τὰς στήλας, καὶ Λακεδαιμονίους ἄγειν εἰρήνην· ἐὰν δὲ μὴ ἐθέλωσι ποιεῖν ὁπότεροι ταῦτα, τότ' ἤδη μετὰ τῶν ἐθελόντων ἡμᾶς γίνεσθαι. Εἴτε γὰρ, εἰρήνης γενομένης αὐτοῖς, οἱ Μεγαλοπολῖται ἔτι τῆς Θηβαίων συμμαχίας ἕξονται, φανεροὶ δήπου πᾶσιν ἔσονται τὴν πλεονεξίαν τὴν Θηβαίων, οὐ τὸ δίκαιον, αἱρούμενοι· εἴτε, συμμάχους ἀδόλως ἡμᾶς τῶν Μεγαλοπολιτῶν ποιουμένων, μὴ ἐθελήσουσιν ἄγειν εἰρήνην οἱ Λακεδαιμόνιοι, δῆλοι δήπου πᾶσιν ἔσονται, οὐχ, ἵνα Θεσπιαὶ κατοικισθῶσι, μόνον ποιούμενοι τὴν σπουδὴν, ἀλλ', ἵνα τοῦ πολέμου τούτου περιεστηκότος Θηβαίοις, τὴν Πελοπόννησον ὑφ' ἑαυτοῖς ποιήσωνται. Θαυμάζω δ' ἐνίων, εἰ τὸ μὲν Θηβαίων συμμάχους εἶναι τοὺς Λακεδαιμονίων ἐχθροὺς φοβοῦνται, εἰ δὲ καταστρέψον-

Parmi les ministres que je trouve les plus raisonnables, les uns disent que les Arcadiens, afin de nous prouver la sûreté de leur alliance, doivent abattre les colonnes [11] qui attestent celle qu'ils ont contractée avec les Thébains; les autres soutiennent que l'amitié des Arcadiens ne tient pas à des colonnes, mais à leurs vrais intérêts, et qu'ils regarderont comme leurs amis ceux qui voudront les secourir.

Pour moi, voici quel est mon sentiment: Quand même les Arcadiens penseraient comme plusieurs le prétendent, il faut exiger d'eux qu'ils abattent les colonnes, et, des Lacédémoniens, qu'ils restent tranquilles. Si les uns ou les autres refusent de se rendre à vos désirs, vous prendrez le parti de ceux qui s'y rendront. Si les Mégalopolitains restent attachés aux Thébains, quoiqu'on ne les inquiète pas, il sera visible qu'ils préfèrent l'agrandissement des Thébains aux droits de l'équité. Si les Lacédémoniens, ennemis de la paix, attaquent les Mégalopolitains qui se seront alliés à nous sincèrement, il sera manifeste qu'ils auront moins cherché à faire relever Thespies, qu'à se soumettre le Péloponèse, en suscitant une guerre à la république de Thèbes. Je suis étonné qu'on appréhende de voir des peuples ennemis de Lacédémone s'allier aux Thébains, et qu'on ne

craigne pas de voir les Lacédémoniens détruire ces mêmes peuples ; surtout l'expérience nous ayant appris que les Thébains se sont toujours aidés de ces peuples contre les Lacédémoniens, et ceux-ci contre Athènes, quand ils étaient leurs maîtres [12].

Voici encore, selon moi, une réflexion qu'il est à propos de faire. Si, rebutés par vous, les Mégalopolitains sont détruits et dispersés, Lacédémone reprend aussitôt son ancienne puissance ; s'ils échappent au péril, contre votre attente qui fut trompée plus d'une fois, ce sera pour eux une raison de se dévouer aux Thébains : au lieu que, si vous leur accordez votre secours, ils vous devront sur-le-champ leur salut. Mais portons nos regards dans l'avenir, et, changeant de raisonnement, supposons que les Thébains et les Lacédémoniens soient ensemble aux prises. Si les Thébains sont vaincus, comme je le désire, les Lacédémoniens ne seront pas trop puissans, tenus en respect par les Arcadiens, voisins incommodes. Si les Thébains se tirent du péril et ne succombent pas, ils seront pour nous des ennemis moins redoutables, vu notre alliance avec les peuples que nous aurons sauvés. Il nous importe donc, sous quelque face que l'on considère la chose, de ne pas rebuter les Mégalopolitains, et de faire

ται Λακεδαιμόνιοι τούτους αὐτοὺς, μηδὲν ἡγοῦνται φοβερὸν, καὶ ταῦτ', ἔργῳ πεῖραν ἡμῖν δεδωκότος τοῦ χρόνου ὅτι Θηβαῖοι μὲν τούτοις συμμάχοις ἐπὶ Λακεδαιμονίους ἀεὶ χρῶνται, Λακεδαιμόνιοι δ', ὅτ' εἶχον αὐτοὺς, ἐφ' ἡμᾶς ἐχρῶντο.

Οἴομαι τοίνυν ἔγωγε κἀκεῖνο ἐνθυμεῖσθαι δεῖν ὅτι, μὴ προσδεξαμένων μὲν ὑμῶν τοὺς Μεγαλοπολίτας, ἐὰν μὲν ἀναιρεθῶσι καὶ διοικισθῶσιν, ἰσχυροῖς Λακεδαιμονίοις εὐθύς ἐστιν εἶναι· ἐὰν δὲ σωθῶσιν ἄρα, ὡς ἤδη τι καὶ παρ' ἐλπίδας ἐξέβη, βέβαιοι σύμμαχοι Θηβαίων δικαίως ἔσονται· ἐὰν δὲ προσδέξησθε, τούτοις μὲν ὑπάρξει ἤδη σωθῆναι δι' ὑμᾶς· τὸ δὲ συμβησόμενον κατὰ τὸν τοῦ κινδύνου λογισμὸν μετενεγκόντες, σκοπῶμεν ἐπὶ Θηβαίων καὶ Λακεδαιμονίων. Ἐὰν μὲν τοίνυν καταπολεμηθῶσιν οἱ Θηβαῖοι, ὥσπερ αὐτοὺς δεῖ, οὐκ ἔσονται μείζους τοῦ δέοντος οἱ Λακεδαιμόνιοι, τούτους ἔχοντες ἀντιπάλους τοὺς Ἀρκάδας ἐγγὺς οἰκοῦντας· ἐὰν δὲ ἀνενέγκωσιν ἄρα οἱ Θηβαῖοι, καὶ σωθῶσι, καὶ μὴ πέσωσιν, ἀλλ' οὖν ἀσθενέστεροί γε ἔσονται, ἡμῖν συμμάχων γεγενημένων τῶνδε, τῶν καὶ δι' ἡμᾶς σεσωσμένων· ὥστε πανταχῇ συμφέρει μήτε προέσθαι τοὺς Ἀρκάδας, μήτε

δι' αὐτοὺς, ἂν ἄρα σωθῶσι, περιγεγονέναι δοκεῖν, μήτε δι' ἄλλους τινὰς, ἀλλὰ δι' ὑμᾶς.

Ἐγὼ μὲν οὖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὰ τοὺς θεοὺς, οὔτε φιλῶν οὐδετέρους, οὔτε μισῶν ἰδίᾳ, εἴρηκα, ἀλλ' ἃ νομίζω συμφέρειν ὑμῖν· καὶ παραινῶ, μὴ προέσθαι Μεγαλοπολίτας, μηδ' ἄλλον ἁπλῶς μηδένα τῶν ἐλαττόνων τῷ μείζονι.

en sorte, s'ils sont sauvés, qu'ils ne se doivent pas leur salut à eux-mêmes, ou à d'autres qu'à nous.

J'en atteste les dieux, ô Athéniens, l'esprit de parti ne m'a pas animé dans ce discours : sans haine et sans amitié pour aucun des deux peuples, je n'ai consulté que votre intérêt. Je vous conseille donc de ne pas abandonner les Mégalopolitains, et, en général, de ne pas souffrir que les forts oppriment les faibles.

NOTES

SUR LA HARANGUE POUR LES MÉGALOPOLITAINS.

[1] Mégalopolis était une ville d'Arcadie. Probablement que la plupart des Arcadiens s'étaient joints à elle pour résister à Lacédémone, et pour implorer le secours d'Athènes.

[2] Il n'y avait que Thespies et Platée qui eussent été détruites par les Thébains : je ne sais pas pourquoi Orchomène se trouve ici avec ces deux villes. Au reste, Orchomène était une des plus belles et des plus agréables villes de Béotie. Les Phocéens l'enlevèrent aux Thébains, qui, avec le secours de Philippe, la reprirent l'année suivante.

[3] Mantinée, ville d'Arcadie, célèbre par la bataille que les Thébains, auxquels étaient réunis les Mégalopolitains et autres peuples, gagnèrent contre les Lacédémoniens, qui étaient soutenus principalement des Athéniens. Cette victoire coûta cher à la ville de Thèbes : elle y perdit son fameux Epaminondas, le plus grand homme peut-être qu'ait produit la Grèce. Thèbes avait vu naître sa gloire avec ce fameux capitaine ; elle la vit périr avec lui.

[4] J'ai ajouté au grec, *parmi les Péloponésiens*, pour éclairci cette petite phrase, qui, probablement, était une de celles qu'avaient employées les partisans de Lacédémone. Démosthène y répond d'un ton ironique : c'est le ton de tout cet endroit du discours : il n'est pas besoin d'en avertir.

[5] Messène, puissante ville du Péloponèse, qui soutint de longues et sanglantes guerres contre Lacédémone ; elle fut enfin détruite par cette superbe rivale. Epaminondas la rétablit après la bataille de Leuctres. Les Lacédémoniens la voyaient debout avec peine ; ils auraient bien voulu la renverser de nouveau.

[6] Orope, ville sur les confins de la Béotie et de l'Attique. Il y eut de fréquens démêlés entre les Athéniens et les Thébains au sujet de cette ville. Les Thébains en restèrent enfin maîtres ; mais Philippe la rendit aux Athéniens après la bataille de Chéronée.

[7] Les Athéniens ne pouvant souffrir que Thèbes fût opprimée par Lacédémone, se joignirent aux Thébains pour les aider à secouer le

joug; ils s'unirent ensuite aux Lacédémoniens pour abaisser les Thébains, qui devenaient trop puissans, et à qui leurs victoires inspiraient une fierté insupportable. Enfin, quoiqu'ils eussent à se plaindre des Eubéens, les voyant asservis par un tyran, ils marchèrent à leur secours, et les délivrèrent de la tyrannie sous laquelle ils gémissaient.

[8] Eléens et Phliasiens, habitans d'Elide et de Phlionte, deux villes importantes dans le Péloponèse. Triphylie était une dépendance d'Elide, comme Tricarane en était une de Phlionte.

[9] Apparemment que, dans quelques circonstances qui avaient précédé, les Mégalopolitains, attaqués par les Lacédémoniens, avaient déjà eu recours à la ville d'Athènes, et que, se voyant rebutés, ils s'étaient jetés entre les bras des Thébains.

[10] Démosthène veut dire, sans doute, que les Lacédémoniens, devenus trop puissans par la prise de Mégalopolis et de Messène, et capables de nuire aux Athéniens, forceront ceux-ci de se liguer avec les Thébains que Lacédémone voudra opprimer. Il est de la politique d'Athènes de balancer les forces des deux républiques, et de conserver toujours entre elles un juste équilibre.

[11] Lorsqu'on faisait alliance avec un peuple, il était d'usage d'élever des colonnes, sur lesquelles on gravait les conditions du traité.

[12] Nous avons déjà vu qu'après la bataille de Leuctres, les Thébains, commandés par Epaminondas, soutenus de plusieurs peuples du Péloponèse, et surtout des Arcadiens, marchèrent contre Lacédémone. Dans la guerre du Péloponèsé, tous les peuples de cette contrée s'étaient ligués contre Athènes.



SOMMAIRE

DE LA HARANGUE SUR LA LIBERTÉ DES RHODIENS.

Les îles de Chio, de Cos et de Rhodes, étaient soumises aux Athéniens. La troisième année de la CV.e Olympiade, elles entreprirent de secouer le joug : on employa, pour les réduire, de grandes forces et d'illustres capitaines; mais on ne réussit pas. Après trois ans de guerre, appelée *la guerre des alliés*, il fallut consentir que les rebelles demeurassent libres et indépendans. Ils ne firent que changer de maître. Mausole, roi de Carie, qui les avait aidés à secouer le joug d'Athènes, leur imposa le sien; et Artémise, son épouse, héritière de son royaume, après sa mort, maintint sa domination dans les îles nouvellement soumises. Comme les Rhodiens en particulier souffraient le joug impatiemment, elle mit une garnison dans leur citadelle pour les tenir en respect. Elle était soutenue, dans toutes ses démarches, par le roi de Perse. Il paraît que ce prince avait des vues sur la ville de Rhodes, qu'il la trouvait à sa bienséance, et qu'il n'aurait pas été fâché de se l'approprier. Les Rhodiens implorèrent le secours d'Athènes contre les oppresseurs de leur liberté. Il leur était d'autant plus difficile d'obtenir ce qu'ils demandaient, que les Athéniens étaient fort animés contre eux, parce qu'ils avaient été les principaux auteurs de la révolte.

Démosthène entreprend de parler en leur faveur. Il le fait avec une adresse infinie. Il emploie les motifs les plus capables de déterminer le peuple à les secourir, l'intérêt, la gloire, la générosité, la compassion ; il étale les grandes

maximes qui, dans tous les temps, ont conduit la ville d'Athènes ; d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, de prendre la défense des malheureux. Il semble quelquefois entrer dans les justes sentimens de colère et d'indignation du peuple ; on dirait qu'il va se déclarer contre les Rhodiens ; mais ce n'est qu'un artifice de l'orateur qui cherche à s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, et à y exciter des sentimens tout contraires de bonté et de clémence, pour des malheureux qui reconnaissaient leur faute, et qui venaient implorer la protection d'Athènes avec confiance. Il réfute plusieurs objections qu'il a répandues adroitement dans son discours. Une des principales était la crainte de choquer le roi de Perse, avec lequel on avait fait un traité. Il la détruit par toutes les raisons que son génie peut lui fournir. Après une sortie contre les ministres mal intentionnés, il conclut par exhorter les Athéniens à entreprendre avec ardeur la défense de Rhodes, à l'exemple de leurs ancêtres qui, pour l'intérêt des Grecs, ont livré tant de combats, et remporté tant de victoires.

Ce discours fut prononcé dans la seconde année de la CVII.e Olympiade, sous l'archonte Thessalus. On ignore quel en fut le succès. Il y a toute apparence qu'Artémise étant morte cette année-là même, les Rhodiens furent remis en liberté.

Ο ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΩΝ ΡΟΔΙΩΝ ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΣ ΛΟΓΟΣ.

ΟΙΟΜΑΙ μὲν δεῖν ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, περὶ τηλικούτων βουλευομένους, διδόναι παῤῥησίαν ἑκάστῳ τῶν συμβουλευόντων· ἐγὼ δ' οὐδεπώποτε ἡγησάμην χαλεπὸν τὸ διδάξαι τὰ βέλτιστα ὑμᾶς (ὡς γὰρ ἁπλῶς εἰπεῖν, ἅπαντες ἐγνωκότες ὑπάρχειν μοι δοκεῖτε), ἀλλὰ τὸ πεῖσαι πράττειν ταῦτα· ἐπειδὰν γάρ τι δόξῃ, καὶ ψηφισθῇ, τότε τοσοῦτον τοῦ πραχθῆναι ἀπέχει, ὅσονπερ πρὶν δόξαι.

Ἔστι μὲν οὖν ἓν, ὧν ἐγὼ νομίζω δεῖν χάριν ὑμᾶς τοῖς θεοῖς ὀφείλειν, ὁρῶντας, τοὺς διὰ τὴν αὐτῶν ὕβριν ὑμῖν πολεμήσαντας οὐ πάλαι, νῦν ἐν ὑμῖν μόνοις τῆς αὐτῶν σωτηρίας ἔχειν τὰς ἐλπίδας· ἄξιον δ' ἡσθῆναι τῷ παρόντι καιρῷ· συμβήσεται γὰρ ὑμῖν, ἐὰν ἃ χρὴ βουλεύσησθε ὑπὲρ αὐτοῦ, τὰς παρὰ τῶν διαβαλλόντων τὴν πόλιν ἡμῶν βλασφημίας ἔργῳ μετὰ δόξης καλῆς ἀπολύσασθαι· ᾐτιάσαντο μὲν γὰρ ἡμᾶς ἐπιβουλεύειν αὐτοῖς Χῖοι, καὶ Βυζάντιοι, καὶ

HARANGUE

SUR

LA LIBERTÉ DES RHODIENS. (*)

Je pense, Athéniens, qu'ayant à délibérer sur des affaires de la plus grande importance, vous devez accorder toute liberté aux orateurs qui viennent vous donner des conseils. Ce qu'il y a de difficile n'est pas de vous indiquer le meilleur parti à prendre, puisque vous avez assez de pénétration pour le trouver de vous-mêmes; mais plutôt de vous déterminer à exécuter ce qui a été résolu. Oui, sans doute; après que vous avez adopté un avis, et que vous l'avez ratifié par un décret, vous n'êtes pas plus disposés à agir qu'auparavant.

C'est, je crois, un avantage pour Athènes, dont il faut rendre grâce aux dieux, que des peuples qui, par le passé, n'ont pas craint de tourner leurs armes contre vous, ne trouvent aujourd'hui de ressource qu'en vous : vous devez vous féliciter d'une telle circonstance. Si vous savez en tirer parti, vous pourrez, par des faits, justifier avec gloire notre république des reproches injurieux dont on la charge.

Les peuples de Chio, de Rhodes et de Byzance,

(*) *Voyez* une autre traduction du même discours par M. Bignan, page 482.

nous accusaient de former contre eux de mauvais desseins; et, en conséquence, ils s'unirent pour nous faire la guerre que nous venons de terminer. On verra donc que Mausole, qui a conseillé et dirigé cette guerre, a dépouillé de leur liberté les Rhodiens dont il se disait l'ami, et que les peuples de Byzance et de Chio, qui les avaient pris pour alliés, ne les ont pas secourus dans leurs disgrâces, tandis que vous qu'ils redoutaient, vous serez les seuls qui les ayez sauvés. Cette conduite, connue de toute la Grèce, apprendra au peuple, dans chaque ville, à regarder votre amitié comme un gage de son salut; et le plus grand bonheur pour vous, c'est de vous concilier l'affection de tous les Grecs, sans être suspect à aucun d'eux.

J'admire, au reste, que, pour l'intérêt des Egyptiens [1], on vous conseille de vous opposer au roi de Perse, et qu'on redoute ce même prince quand il est question des Rhodiens. On sait cependant que les Egyptiens sont ses sujets, et que les Rhodiens sont Grecs. Il en est, sans doute, qui se souviennent que, quand vous délibériez sur les entreprises du Monarque, je montai le premier à la tribune, et que seul, ou presque seul, je vous représentai qu'en bons politiques vous ne deviez

Ῥόδιοι· καὶ διὰ ταῦτα συνέστησαν ἐφ' ἡμᾶς τὸν τελευταῖον τουτονὶ πόλεμον· φανήσεται δ' ὁ μὲν πρυτανεύσας ταῦτα καὶ πείσας Μαύσωλος, φίλος εἶναι φάσκων Ῥοδίων, τὴν ἐλευθερίαν αὐτῶν ἀφῃρημένος· οἱ δ' ἀποδείξαντες αὐτοὺς συμμάχους, Χῖοι καὶ Βυζάντιοι, τοῖς ἀτυχήμασιν αὐτῶν οὐ βεβοηθηκότες· ὑμεῖς δ', οὓς ἐφοβοῦντο, μόνοι τῶν πάντων τῆς σωτηρίας αὐτοῖς αἴτιοι. Ἐκ δὲ τοῦ ταῦθ' ὑπὸ πάντων ὀφθῆναι, ποιήσετε τοὺς πολλοὺς ἐν ἁπάσαις ταῖς πόλεσι τοῦτο ποιεῖσθαι σύμβολον τῆς αὐτῶν σωτηρίας, ἐὰν ὑμῖν ὦσι φίλοι· οὗ μεῖζον οὐδὲν ἂν ὑμῖν γένοιτο ἀγαθὸν, ἢ παρὰ πάντων ἑκόντων ἀνυπόπτου τυχεῖν εὐνοίας.

Θαυμάζω δ' ὅτι τοὺς αὐτοὺς ὁρῶ, ὑπὲρ μὲν Αἰγυπτίων τἀναντία πράττειν Βασιλεῖ τὴν πόλιν πείθοντας, ὑπὲρ δὲ τοῦ Ῥοδίων δήμου φοβουμένους τὸν αὐτὸν ἄνδρα τοῦτον. Καίτοι τοὺς μὲν Ἕλληνας ὄντας ἅπαντες ἴσασι, τοὺς δ' ἐν τῇ ἀρχῇ τῇ ἐκείνου μεμερισμένους. Οἴομαι δ' ὑμῶν μνημονεύειν ἐνίους ὅτι, ἡνίκ' ἐβουλεύεσθε περὶ τῶν Βασιλικῶν, παρελθὼν ἐγὼ πρῶτος παρήνεσα· οἶμαι δὲ καὶ μόνος, ἢ δεύτερος, εἰπεῖν ὅτι μοι σωφρονεῖν ἂν δοκοῖτε, εἰ πρό-

φασιν τῆς παρασκευῆς, μὴ τὴν πρὸς ἐκεῖνον ἔχθραν ποιοῖσθε, ἀλλὰ παρασκευάζοισθε μὲν πρὸς τοὺς ὑπάρχοντας ἐχθροὺς, ἀμύνοισθε δὲ κἀκεῖνον, ἐὰν ὑμᾶς ἀδικεῖν ἐπιχειρῇ. Καὶ οὐκ ἐγὼ μὲν ταῦτα εἶπον, ὑμῖν δ' οὐκ ἐδόκουν ὀρθῶς λέγειν, ἀλλὰ καὶ ὑμῖν ἤρεσκε ταῦτα. Ἀκόλουθος τοίνυν ὁ νῦν λόγος ἐστί μοι τῷ τότε ῥηθέντι· ἐγὼ γὰρ, εἰ Βασιλεὺς παρ' αὐτὸν ὄντα με σύμβουλον ποιοῖτο, ταῦτ' ἂν αὐτῷ παραινέσαιμι, ἅπερ ὑμῖν· ὑπὲρ μὲν τῶν ἑαυτοῦ πολεμεῖν, ἐάν τις ἐναντιῶται τῶν Ἑλλήνων, ὧν δὲ μηδὲν αὐτῷ προσήκει, τούτων μηδ' ἀντιποιεῖσθαι τὴν ἀρχήν. Εἰ μὲν οὖν ὅλως ἐγνώκατε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅσων ἂν Βασιλεὺς ἐγκρατὴς γένηται, φθάσας ἢ καὶ παρακρουσάμενός τινας τῶν ἐν ταῖς πόλεσι, παραχωρεῖν, οὐ καλῶς ἐγνώκατε, ὡς ἐγὼ κρίνω· εἰ δ' ὑπέρ γε τῶν δικαίων, καὶ πολεμεῖν, ἂν τούτου δέῃ, καὶ πάσχειν ὁτιοῦν ἂν οἴεσθε χρῆναι, πρῶτον μὲν ὑμῖν ἧττον δεήσει τούτων, ὅσῳ μᾶλλον ἂν ἐγνωκότες ἦτε ταῦτα· ἔπειθ', ἃ προσήκει φρονεῖν δόξετε.

Ὅτι δ' οὐδὲν καινὸν οὔτ' ἐγὼ λέγω νῦν, κελεύων Ῥοδίους ἐλευθεροῦν, οὔθ' ὑμεῖς, ἂν πεισθῆτέ μοι, ποιήσετε, τῶν γεγενημένων ὑμᾶς τι καὶ τῶν συνενηνοχότων ὑπομνήσω.

pas donner pour raison de vos préparatifs, le dessein d'attaquer le roi de Perse, mais vous disposer contre vos ennemis reconnus, et tomber sur le prince, s'il vous attaquait vous-mêmes [2]. Cet avis mérita votre approbation, et vous l'adoptâtes. Ce que je vais dire à présent, est conforme à ce que je disais alors. Si j'étais à la cour du roi de Perse, et qu'il m'admît à son conseil, je lui donnerais l'avis que je vous donne, et je lui persuaderais de combattre pour ses possessions, si quelqu'un des Grecs les lui disputait, mais sans chercher à envahir ce qui ne lui appartient pas. Si donc, Athéniens, vous êtes déterminés à céder au Monarque les pays de la Grèce dont il se sera rendu maître en opprimant ou séduisant les chefs des républiques, vous avez tort, à ce qu'il me semble. Que si, pour le bien de la justice, vous vous croyez obligés de soutenir la guerre dans l'occasion, et de vous exposer à tout, cette occasion sera d'autant plus rare, que vous serez plus fermes dans un pareil système, sans compter que vos sentimens vous feront honneur.

Pour vous prouver que, sans rien faire d'extraordinaire, nous pouvons, moi, vous exhorter à délivrer les Rhodiens, et vous, adopter l'avis que je vous donne, je vais vous rappeler une circonstance à-peu-près pareille, dont vous vous tirâtes avec avantage.

Vous aviez envoyé Timothée [3] pour secourir Ariobarzane, en lui recommandant de ne pas rompre le traîté avec le roi de Perse. Votre général qui voyait le satrape ouvertement rebelle, et Samos asservie par Cyprothemis, que Tigrane, gouverneur de cette île, au nom du Monarque, y avait mis en garnison, renonça à secourir Ariobarzane, fit marcher ses troupes du côté de Samos, la secourut et la délivra; et jusqu'à ce jour cette entreprise ne vous a occasionné aucune guerre. Non; on ne combat pas pour envahir les possessions d'autrui avec autant d'ardeur que pour garantir les siennes. Pour défendre son bien, il n'est pas d'effort qu'on ne tente; ce n'est pas la même chose, quand on ne veut que s'agrandir aux dépens des autres. On va toujours en avant, si on ne trouve pas d'obstacles; si on en trouve, on ne se croit pas lésé par ceux qui les font naître.

Quelques-uns craignent que la reine Artémise [4] ne nous traverse dans l'exécution de notre dessein. Pour moi je pense le contraire, et voici, en peu de mots, les raisons sur lesquelles je me fonde; jugez vous-mêmes de leur solidité.

Si Artaxerxès réduisait l'Egypte, comme il l'a résolu, je crois qu'Artémise s'empresserait de lui céder Rhodes, non par bienveillance, mais pour

Ὑμεῖς ἐξεπέμψατε Τιμόθεόν ποτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, βοηθήσοντα Ἀριοβαρζάνῃ, προσγράψαντες τῷ ψηφίσματι, μὴ λύοντα τὰς σπονδὰς τὰς πρὸς Βασιλέα. Ἰδὼν δ᾽ ἐκεῖνος τὸν μὲν Ἀριοβαρζάνην φανερῶς ἀφεστῶτα τοῦ Βασιλέως, Σάμον δὲ φρουρουμένην ὑπὸ Κυπροθέμιδος, ὃν κατέστησε Τιγράνης, ὁ Βασιλέως ὕπαρχος, τῷ μὲν ἀπέγνω μὴ βοηθεῖν, τὴν δὲ, προσκαθεζόμενος καὶ βοηθήσας, ἠλευθέρωσε· καὶ μέχρι τῆς τήμερον ἡμέρας οὐ γέγονε πόλεμος διὰ ταῦθ᾽ ὑμῖν· οὐ γὰρ ὁμοίως οὐδεὶς ὑπέρ τε τοῦ πλεονεκτεῖν πολεμήσειεν ἂν, καὶ ὑπὲρ τῶν ἑαυτοῦ· ἀλλ᾽, ὑπὲρ μὲν ὧν ἐλαττοῦνται, μέχρι τοῦ δυνατοῦ πάντες πολεμοῦσιν· ὑπὲρ δὲ τοῦ πλεονεκτεῖν, οὐχ οὕτως· ἀλλ᾽ ἐφίενται μὲν, ἐὰν τις ἐᾷ· ἐὰν δὲ κωλυθῶσιν, οὐδὲν ἠδικηκέναι τοὺς ἐναντιωθέντας αὐτοῖς ἡγοῦνται.

Ὅτι δ᾽ οὐδ᾽ ἂν ἐναντιωθῆναί μοι δοκεῖ τῇ πράξει ταύτῃ νῦν Ἀρτεμισία, τῆς πόλεως οὔσης ἐπὶ τῶν πραγμάτων, μικρὰ ἀκούσαντες σκοπεῖτε, εἴτ᾽ ὀρθῶς ἐγὼ λογίζομαι ταῦτ᾽, εἴτε καὶ μή.

Ἐγὼ νομίζω, πράττοντος μὲν ἐν Αἰγύπτῳ πάνθ᾽, ὡς ὥρμηκε, Βασιλέως, σφόδρα ἂν Ἀρτεμισίαν πειραθῆναι περιποιῆσαι Ῥόδον αὐτῷ, οὐ τῇ Βασιλέως εὐ-

νοίᾳ, ἀλλὰ τῷ βούλεσθαι, πλησίον αὐτῆς διατρίβοντος ἐκείνου, μεγάλην εὐεργεσίαν καταθέσθαι πρὸς αὐτὸν, ἵν' ὡς οἰκειότατ' αὐτὴν ἀποδέχοιτο· πράττοντος δ' ὡς λέγεται, καὶ διημαρτηκότος οἷς ἐπεχείρησεν, ἡγεῖσθαι τὴν νῆσον ταύτην, ὅπερ ἐστὶν, ἄλλο μὲν οὐδὲν ἂν εἶναι Βασιλεῖ χρησίμην ἐν τῷ παρόντι, τῆς δ' αὐτῆς ἀρχῆς ἐπιτείχισμα πρὸς τὸ μηδοτιοῦν παρακινεῖν. Ὥστε μοι δοκεῖ μᾶλλον ἂν ὑμᾶς ἔχειν, μὴ φανερῶς αὐτῆς ἐνδούσης, ἢ ἐκεῖνον λαβεῖν, βούλεσθαι. Οἴομαι μὲν οὖν οὐδὲ βοηθήσειν αὐτήν· ἂν δ' ἄρα τοῦτο ποιῇ, φαύλως καὶ κακῶς. Ἐπεὶ καὶ Βασιλέα γ', ὅ τι μέν ποτε ποιήσει, μὰ Δί', οὐκ ἂν εἴποιμι ἔγωγ', ὡς οἶδα· ὅτι μέντοι συμφέρει τῇ πόλει δῆλον ἤδη γενέσθαι, πότερα ἀντιποιήσεται τῆς πόλεως τῆς Ῥοδίων, ἢ οὒ, ταῦτ' ἂν ἰσχυρισαίμην· οὐ γὰρ ὑπὲρ Ῥοδίων βουλευτέον, ἄν γ' ἀντιποιῆται, μόνον, ἀλλ' ὑπὲρ ὑμῶν αὐτῶν καὶ πάντων τῶν Ἑλλήνων.

Οὐ μὴν οὐδ' ἂν, εἰ δι' αὐτῶν εἶχον τὴν πόλιν οἱ νῦν ὄντες ἐν αὐτῇ Ῥόδιοι, παρήνεσα ἂν ὑμῖν τούτους ἑλέσθαι, οὐδ' εἰ πάνθ' ὑπισχνοῦντο ἡμῖν ποιήσειν· ὁρῶ γὰρ αὐτοὺς, τὸ μὲν πρῶτον, ὅπως καταλύσωσι τὸν δῆμον, προσλαβόντας τινὰς τῶν πολιτῶν· ἐπει-

qu'il lui sût gré d'une pareille cession, et qu'il lui conservât son amitié, d'autant plus qu'elle serait alors voisine de ce monarque [5]. Mais comme il est malheureux, à ce qu'on dit, et qu'il a manqué son entreprise, cette princesse croit, et avec raison, que livrer actuellement l'île au roi de Perse, ne serait que lui fournir un moyen de la gêner elle-même dans ses états, et de l'empêcher de rien entreprendre. Il me semble donc que, pourvu qu'on ignorât qu'elle vous l'a livrée, elle aimerait mieux la voir entre vos mains qu'en celles du prince, et qu'ainsi elle ne seconderait point ce dernier dans son projet, ou qu'elle le ferait mollement. Quant au roi de Perse, je ne me flatte pas d'être instruit de ce qu'il médite; mais je soutiens qu'il est important de savoir s'il prétend, ou non, avoir des droits sur la ville de Rhodes. S'il prétend y avoir des droits, ce n'est plus alors sur les intérêts des seuls Rhodiens, mais sur les nôtres, et sur ceux des autres Grecs, qu'il faut délibérer [6].

Cependant, si ceux qui dominent aujourd'hui dans Rhodes, en étaient les maîtres absolus, je ne vous exhorterais pas à prendre en main leur défense, quand même ils promettraient de tout faire pour vous. Après s'être attachés quelques-uns des principaux pour détruire le gouvernement

démocratique, ils les ont chassés, dès qu'ils ont eu réussi. Or, puisque, chez eux, ils n'ont été fidèles ni au peuple ni à ses ennemis, pourrions-nous compter sur de tels alliés?

Quoi qu'il en soit, je ne serais pas monté à la tribune, si je n'eusse considéré que l'utilité des Rhodiens, n'étant ami ni de leur ville, ni d'aucun d'eux en particulier. D'ailleurs, ces deux motifs, sans celui de vos intérêts, ne m'eussent jamais fait parler en leur faveur. Au reste, s'il est permis de le dire, quand on vous excite à sauver les Rhodiens, je ne suis pas fâché de voir qu'en traversant vos prétentions légitimes, ils ont perdu leur liberté, et que, pouvant s'allier à des Grecs qui leur sont supérieurs, et qui les auraient traités comme égaux, ils obéissent à des Barbares et à des esclaves qu'ils ont reçus dans leur citadelle : non, je n'en suis pas fâché; et, pourvu que vous ne les abandonniez pas, j'ose dire que l'adversité est un bien pour eux. Je doute, en effet, que les Rhodiens fussent devenus sages dans la prospérité ; au lieu qu'instruits par l'expérience, et convaincus que l'imprudence nous jette dans une infinité de maux, peut-être penseraient-ils mieux par la suite; ce qui n'est pas un médiocre avantage. Je dis donc que vous devez travailler à les

δὴ δὲ τοῦτ' ἔπραξαν, πάλιν ἐκβαλόντας τούτους. Τοὺς οὖν μηδετέροις πιστῶς κεχρημένους, οὐδ' ἂν ὑμῖν βεβαίους ἡγοῦμαι γενέσθαι συμμάχους.

Καὶ ταῦτ' οὐδέποτ' εἶπον ἂν, εἰ τῷ Ῥοδίων δήμῳ μόνον ἡγούμην συμφέρειν· οὔτε γὰρ προξενῶ τῶν ἀνδρῶν, οὔτ' ἰδίᾳ ξένος αὐτῶν οὐδείς ἐστί μοι. Οὐ μὴν οὐδ', εἰ ταῦτ' ἀμφότερ' ἦν, εἰ μὴ συμφέρειν ὑμῖν ἡγούμην, εἶπον ἄν· ἐπεὶ Ῥοδίοις γ', εἰ οἷόν τε τοῦτ' εἰπεῖν τῷ συναγορεύοντι τῇ σωτηρίᾳ αὐτῶν, συγχαίρω τῶν γεγενημένων, ὅτι, τοῦ κομίσασθαι τὰ ὑμέτερ' ὑμῖν φθονήσαντες, τὴν αὐτῶν ἐλευθερίαν ἀπολωλέκασι· καὶ, παρὸν αὐτοῖς Ἕλλησί τε καὶ βελτίοσιν ὑμιν αὐτῶν ἐξ ἴσου συμμαχεῖν, Βαρβάροις καὶ δούλοις, οὓς εἰς τὰς ἀκροπόλεις παρεῖνται, δουλεύουσιν. Ὀλίγου δὲ δέω λέγειν, ἂν ὑμεῖς αὐτοῖς ἐθελήσητε βοηθῆσαι, ὡς καὶ συνενήνοχε ταῦτ' αὐτοῖς· εὖ μὲν γὰρ πράττοντες, οὐκ οἶδ' εἴ ποτ' ἂν εὖ φρονῆσαι ἠθέλησαν, ὄντες Ῥόδιοι· ἔργῳ δὲ πειραθέντες καὶ διδαχθέντες ὅτι πολλῶν κακῶν ἡ ἄνοια πολλοῖς αἰτία γίγνεται, τάχ' ἂν, εἰ τύχοιεν, σωφρονέστεροι πρὸς τὸν λοιπὸν τοῦ χρόνου γένοιντο. Τοῦτο δ' οὐ μικρὸν αὐτοῖς ὠφέλημα ἡγοῦμαι. Φημὶ δὴ χρῆναι πειρᾶσθαι σώζειν τοὺς ἄν-

δρας, καὶ μὴ μνησικακεῖν, ἐνθυμουμένους ὅτι πολλὰ καὶ ὑμεῖς ὑπὸ τῶν ἐπιβουλευσάντων ἐξηπάτησθε, ὧν οὐδενὸς αὐτοὶ δίκην δοῦναι δίκαιοι ἂν εἶναι φήσαιτε.

Ὁρᾶτε δὲ κἀκεῖνο, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι πολλοὺς ὑμεῖς πεπολεμήκατε πολέμους, καὶ πρὸς δημοκρατίας, καὶ πρὸς ὀλιγαρχίας· καὶ τοῦτο μὲν ἴστε καὶ αὐτοί, ἀλλ' ὑπὲρ ὧν πρὸς ἑκατέρους ἔσθ' ὑμῖν ὁ πόλεμος, τοῦτ' ἴσως ὑμῶν οὐδεὶς λογίζεται. Ὑπὲρ τίνων οὖν ἐστί; πρὸς μὲν τοὺς δήμους, ἢ περὶ τῶν ἰδίων ἐγκλημάτων, οὐ δυνηθέντων δημοσίᾳ διαλύσασθαι ταῦτα, ἢ περὶ γῆς μέρους, ἢ ὅρων, ἢ φιλοτιμίας, ἢ τῆς ἡγεμονίας· πρὸς δὲ τὰς ὀλιγαρχίας, ὑπὲρ μὲν τούτων οὐδενός, ὑπὲρ δὲ τῆς πολιτείας, καὶ τῆς ἐλευθερίας· ὥστ' ἔγωγ' οὐκ ἂν ὀκνήσαιμι εἰπεῖν, μᾶλλον ἡγεῖσθαι συμφέρειν δημοκρατουμένους τοὺς Ἕλληνας ἅπαντας πολεμεῖν ἡμῖν, ἢ ὀλιγαρχουμένους φίλους εἶναι· πρὸς μὲν γὰρ ἐλευθέρους ὄντας οὐ χαλεπῶς ἂν ὑμᾶς εἰρήνην ποιήσασθαι νομίζω, ὁπότε βουληθεῖτε· πρὸς δὲ ὀλιγαρχουμένους οὐδὲ τὴν φιλίαν ἀσφαλῆ νομίζω. Οὐ γὰρ ἔσθ' ὅπως ὀλίγοι πολλοῖς, καὶ ζητοῦντες ἄρχειν

tirer d'oppression, oublier les anciennes injures, et penser que vous-mêmes vous fûtes séduits plus d'une fois par les artifices de vos ministres, et vous ne direz pas qu'il eût été juste de vous en punir.

Rappelez-vous encore que vous avez entrepris plusieurs guerres contre des peuples qui vivaient sous les lois de la démocratie ou sous celles de l'oligarchie; vous le savez tous; mais personne, peut-être, n'a réfléchi sur les causes qui vous armaient contre ces différens peuples. Quelles étaient donc ces causes? Avec les uns, nous combattions ou pour des querelles particulières que l'état n'avait pu terminer, ou pour des bornes, ou pour une étendue de terrain, pour la gloire ou pour la prééminence. Avec les autres, ce n'était aucun de ces motifs qui nous mettait les armes à la main, mais la défense de notre gouvernement et de notre liberté. Aussi je ne craindrai pas de dire qu'il nous serait plus avantageux d'être en guerre avec tous les peuples libres, que d'avoir les autres pour amis. Nous serions les maîtres, quand nous voudrions, de faire la paix avec les premiers; l'amitié des autres n'est rien moins que sûre. Non, il n'est pas possible que l'oligarchie soit favorable à la démocratie, et que ceux qui sont jaloux de commander, soient amis

de ceux qui veulent vivre égaux avec leurs concitoyens.

Et je m'étonne qu'aucun de vous n'observe que si les peuples de Chio, de Mitylène, de Rhodes, en un mot, presque tous les Grecs sont contraints de subir le joug de l'oligarchie, la forme de notre gouvernement sera dès-lors en danger. Oui, je soutiens que si tous les états deviennent oligarchiques, ils ne laisseront pas subsister chez nous la démocratie, persuadés que, seuls, nous serions capables de ramener la liberté dans la Grèce. Ils chercheront donc à détruire un peuple dont ils penseront toujours avoir quelque chose à craindre. En général ceux qui offensent ne sont ennemis que de ceux qu'ils ont offensé ; mais quiconque abolit la démocratie dans les républiques pour y introduire l'oligarchie, doit être regardé comme l'ennemi commun des partisans de la liberté. D'ailleurs, Athéniens, il est juste que, libres vous-mêmes, vous soyez disposés à l'égard des peuples libres et malheureux, comme vous voudriez qu'on le fût pour vous, si un sort funeste vous avait réduits au même état. Les Rhodiens, dira-t-on, méritent ce qu'ils souffrent; oui, mais la circonstance ne nous permet pas de nous réjouir de leurs disgrâces. Il faut, dans la prospérité, s'inté-

τοῖς μετ᾽ ἰσηγορίας ζῆν ᾑρημένοις, εὖνοι γένοιντ᾽ ἄν.

Θαυμάζω δ᾽, εἰ μηδεὶς ὑμῶν ἡγεῖται, Χίων ὀλιγαρχουμένων, καὶ Μιτυληναίων, καὶ νυνὶ Ῥοδίων, καὶ πάντων ἀνθρώπων, ὀλίγου δέω λέγειν, εἰς ταύτην τὴν δουλείαν ὑπαγομένων, συγκινδυνεύειν τι τὴν παρ᾽ ἡμῖν πολιτείαν, μηδὲ λογίζεται τοῦθ᾽, ὅτι οὐκ ἔστιν ὅπως, εἰ δι᾽ ὀλιγαρχιῶν ἅπαντα συστήσεται, τὸν παρ᾽ ὑμῖν δῆμον ἐάσουσιν· ἴσασι γὰρ οὐδένας ἄλλους πάλιν εἰς ἐλευθερίαν τὰ πράγματ᾽ ἂν ἐπανάξοντας. Ὅθεν δὴ κακόν αὐτοῖς ἄν τι γενέσθαι προσδοκῶσι, τούτους ἀνελεῖν βουλήσονται. Τοὺς μὲν οὖν ἄλλους, τοὺς ἀδικοῦντάς τινας, αὐτῶν τῶν κακῶς πεπονθότων ἐχθροὺς ἡγεῖσθαι χρή· τοὺς δὲ, τὰς πολιτείας καταλύοντας καὶ μεθιστάντας εἰς ὀλιγαρχίαν, κοινοὺς ἐχθροὺς παραινῶ νομίζειν πάντων τῶν ἐλευθερίας ἐπιθυμούντων. Ἔπειτα καὶ δίκαιον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δημοκρατουμένους αὐτοὺς τοιαῦτα φρονοῦντας φαίνεσθαι περὶ τῶν ἀτυχούντων δήμων, οἷάπερ ἂν τοὺς ἄλλους ἀξιώσαιτε φρονεῖν περὶ ὑμῶν, εἴ ποθ᾽, ὃ μὴ γένοιτο, τοιοῦτό τι συμβαίη· καὶ γὰρ, οὐδ᾽ εἰ δίκαιά τις ἂν φήσειε Ῥοδίους πεπονθέναι, οὐκ ἐπιτήδειος ὁ καιρὸς ἐφησθῆναι· δεῖ

γὰρ τοὺς εὐτυχοῦντας περὶ τῶν ἀτυχούντων ἀεὶ φαίνεσθαι βουλευομένους τὰ βέλτιστα, ἐπειδήπερ ἄδηλον τὸ μέλλον ἅπασιν ἀνθρώποις.

Ἀκούω δ' ἔγωγε πολλάκις ἐνταυθὶ παρ' ὑμῖν τινῶν λεγόντων, ὡς, ὅτε ἠτύχησεν ὁ δῆμος ἡμῶν, συνεβουλεύθησάν τινες αὐτὸν σωθῆναι· ὧν ἐγὼ μόνων Ἀργείων ἐν τῷ παρόντι μνησθήσομαι βραχύ τι. Οὐ γὰρ ἂν ὑμᾶς βουλοίμην, δόξαν ἔχοντας τοῦ σώζειν τοὺς ἀτυχήσαντας ἀεὶ, χείρους Ἀργείων ἐν ταύτῃ τῇ πράξει φανῆναι, οἳ, χώραν ὅμορον τῇ Λακεδαιμονίων οἰκοῦντες, ὁρῶντες ἐκείνους γῆς καὶ θαλάττης ἄρχοντας, οὐκ ἀπώκνησαν, οὐδ' ἐφοβήθησαν εὐνοϊκῶς ὑμῖν ἔχοντες φανῆναι· ἀλλὰ καὶ πρέσβεις ἐλθόντας ἐκ Λακεδαίμονος, ὥς φασιν, ἐξαιτήσοντάς τινας τῶν φυγάδων τῶν ὑμετέρων, ἐψηφίσαντο, ἐὰν μὴ πρὸ ἡλίου δύνοντος ἀπαλλάττωνται, πολεμίους κρίνειν. Εἶτ' οὐκ αἰσχρὸν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εἰ τὸ μὲν Ἀργείων πλῆθος οὐκ ἐφοβήθη τὴν Λακεδαιμονίων ἀρχὴν ἐν ἐκείνοις τοῖς καιροῖς, οὐδὲ τὴν ῥώμην, ὑμεῖς δ', ὄντες Ἀθηναῖοι, βάρβαρον ἄνθρωπον, καὶ ταῦτα γυναῖκα, φοβηθήσεσθε; Καὶ μὴν οἱ μὲν ἔχοιεν ἂν εἰπεῖν, ὅτι πολλάκις ἥττηνται ὑπὸ Λακεδαιμονίων· ὑμεῖς δὲ νενικήκατε

resser pour les misérables, puisqu'on ignore sa propre destinée.

J'ai souvent entendu dire ici que, dans le désastre de notre ville, il y avait des peuples qui se déclaraient hautement pour nous, et qui voulaient notre conservation. Je ne citerai, dans ce moment, que celui d'Argos (*a*) dont je ne dirai qu'un mot; car je ne voudrais pas que nous, qui sommes connus pour prendre la défense de tous les infortunés, on nous vît dans cette partie-là même le céder à des Argiens. Ceux-ci donc, voisins de Lacédémone qu'ils voyaient dominer sur terre et sur mer, eurent le courage de manifester leur affection pour vous. Les Lacédémoniens, à ce qu'on rapporte, ayant député chez eux pour demander qu'on leur livrât quelques-uns de vos exilés, ils signifièrent aux envoyés qu'on les traiterait en ennemis, s'ils ne sortaient de la ville avant le coucher du soleil. Mais lorsque des Argiens n'ont pas redouté Lacédémone dans le tems de sa plus grande puissance, ne serait-ce pas un opprobre pour des Athéniens de redouter un roi barbare, ou plutôt une femme? Les Argiens, cependant, auraient pu dire qu'ils avaient souvent été vaincus par les Lacédémoniens; tandis que nous avons vaincu plus d'une fois le roi

---

(*a*) Après leur défaite dans l'Hellespont, et pendant leurs dissensions domestiques, les Athéniens étaient extrêmement affaiblis. Ce fut dans ces circonstances malheureuses, que les Argiens se déclarèrent constamment pour eux, sans craindre la puissance des Lacédémoniens, qui dominaient alors sur terre et sur mer.

de Perse, sans qu'il ait jamais triomphé de nous, ni en personne ni par ses esclaves. Les faibles avantages qu'il a pu avoir sur la ville d'Athènes, il les a dus moins à la force de ses armes, qu'à son or [7], avec lequel il a corrompu les plus scélérats, les plus perfides des Grecs. Et il n'a pas joui long-tems de sa supériorité. On sait qu'après avoir affaibli notre république avec le secours de Lacédémone, il pensa être détrôné lui-même par Cléarque et par Cyrus. Il ne l'a donc pas emporté sur nous par la force, et ce qu'il a gagné par la politique, ne lui a servi de rien. Plusieurs, parmi vous, méprisent Philippe, comme ne méritant pas qu'on s'occupe de lui; et ils redoutent le roi de Perse, comme un ennemi puissant, avec lequel on doit craindre de se mesurer. Mais si nous négligeons l'un comme étant méprisable, et que nous cédions tout à l'autre comme étant trop redoutable, contre quel ennemi marcherons-nous donc?

Il est ici des gens merveilleux pour vous conseiller d'être justes envers les autres peuples : j'aurais un avis à leur donner, ce serait de conseiller à ces peuples d'être justes envers vous, afin que ces partisans de la justice fussent les premiers à la pratiquer; parce qu'il est absurde de vous en prescrire

μὲν πολλάκις Βασιλέα, ἥττηθε δ᾽ οὐδ᾽ ἅπαξ, οὔτε ὑπὸ τῶν δούλων τῶν Βασιλέως, οὔθ᾽ ὑπ᾽ αὐτοῦ ἐκείνου. Εἰ γάρ τί που καὶ κεκράτηκε τῆς πόλεως Βασιλεὺς, ἢ τοὺς πονηροτάτους τῶν Ἑλλήνων καὶ προδότας αὐτῶν χρήμασι πείσας, ἢ οὐδαμῶς ἄλλως, κεκράτηκε· καὶ οὐδὲ τοῦτο αὐτῷ συνενήνοχεν· ἀλλ᾽ ἅμα εὑρήσετε αὐτὸν, τήν τε πόλιν διὰ Λακεδαιμονίων ἀσθενῆ ποιήσαντα, καὶ περὶ τῆς αὐτοῦ βασιλείας κινδυνεύσαντα πρὸς Κλέαρχον καὶ Κῦρον. Οὔτ᾽ οὖν ἐκ τοῦ φανεροῦ κεκράτηκεν, οὔτ᾽ ἐπιβουλεῦσαι συνενήνοχεν αὐτῷ· ὁρῶ δ᾽ ὑμῶν ἐνίους Φιλίππου μὲν, ὡς ἄρ᾽ οὐδενὸς ἀξίου, πολλάκις ὀλιγωροῦντας· Βασιλέα δ᾽, ὡς ἰσχυρὸν ἐχθρὸν οἷς ἂν προέληται, φοβουμένους. Εἰ δὲ τὸν μὲν, ὡς φαῦλον, οὐκ ἀμυνούμεθα, τῷ δὲ, ὡς φοβερῷ, πάνθ᾽ ὑπείξομεν, πρὸς τίνας, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, παραταξόμεθα;

Εἰσὶ δέ τινες, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, παρ᾽ ὑμῖν δεινότατοι τὰ δίκαια λέγειν ὑπὲρ τῶν ἄλλων πρὸς ὑμᾶς, οἷς παραινέσαιμ᾽ ἂν ἔγωγε τοσοῦτον μόνον, ὑπὲρ ὑμῶν πρὸς τοὺς ἄλλους ζητεῖν τὰ δίκαια λέγειν, ἵν᾽ αὐτοὶ τὰ προσήκοντα πρῶτοι φαίνωνται ποιοῦντες· ὡς ἔστιν ἄτοπον περὶ τῶν δικαίων ὑμᾶς διδάσκειν αὐ-

τὸν οὐ δίκαια ποιοῦντα· οὐ γάρ ἐστι δίκαιον ὄντα πολίτην τοὺς καθ' ὑμῶν λόγους, ἀλλὰ μὴ τοὺς ὑπὲρ ὑμῶν, ἐσκέφθαι. Φέρε γάρ, πρὸς θεῶν, σκοπεῖτε τί δήποτ' ἐν Βυζαντίῳ οὐδείς ἐσθ', ὁ διδάξων ἐκείνους μὴ καταλαμβάνειν Χαλκηδόνα, ἣ Βασιλέως μέν ἐστιν; εἴχετε δ' ὑμεῖς αὐτήν, ἐκείνοις δ' οὐδαμόθεν προσήκει· μηδὲ Σηλυμβρίαν, πόλιν ὑμετέραν ποτὲ σύμμαχον οὖσαν, ὡς αὐτοὺς συντελῆ ποιεῖν, καὶ Βυζάντιον ὁρίζειν τὴν τούτων χώραν, παρὰ τοὺς ὅρκους, καὶ τὰς συνθήκας ἐν αἷς αὐτονόμους τὰς πόλεις εἶναι γέγραπται· οὐδὲ Μαυσώλου ζῶντος, οὐδὲ τελευτήσαντος ἐκείνου, τὴν Ἀρτεμισίαν οὐδείς ἐσθ' ὁ διδάξων μὴ καταλαμβάνειν Κῶν, καὶ Ῥόδον, καὶ ἄλλας πόλεις ἑτέρας Ἑλληνίδας, ὧν καὶ Βασιλεὺς, ὁ ἐκείνων δεσπότης, ἐν ταῖς συνθήκαις ἀπέστη τοῖς Ἕλλησι, καὶ περὶ ὧν πολλοὺς κινδύνους, καὶ καλοὺς ἀγῶνας, οἱ κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους Ἕλληνες ἐποιήσαντο. Εἰ δ' ἄρα καὶ λέγει τις ἀμφοτέροις αὐτοῖς, ἀλλ' οἵ γε πεισόμενοι τούτοις, ὡς ἔοικεν, οὐκ εἰσίν.

Ἐγὼ δὲ δίκαιον μὲν εἶναι νομίζω κατάγειν τὸν Ῥοδίων δῆμον· οὐ μὴν ἀλλὰ, καὶ εἰ μὴ δίκαιον ἦν, ὅταν εἰς ἃ ποιοῦσιν οὗτοι βλέψω, προσήκειν οἴομαι πα-

les règles sans s'y conformer soi-même. Non, il n'est pas juste qu'un citoyen s'attache aux raisons qui vous sont contraires, et néglige celles qui vous sont favorables. Par exemple, pourquoi aucun d'eux ne va-t-il à Byzance représenter aux Byzantins de ne pas s'emparer de Chalcédoine (*a*), qui était à vous avant qu'elle fût au roi de Perse, et sur laquelle ils n'ont aucun droit? de ne pas s'approprier Sélymbrie, ville autrefois notre alliée? de ne pas lever sur elle de tribut, et de ne pas envahir son territoire, contre la foi des traités qui déclarent les villes grecques indépendantes? Pourquoi aucun d'eux n'a-t-il représenté à la reine Artémise, du vivant de Mausole, ou ne lui représente-t-il après la mort de son époux, de ne point s'assujettir les îles de Cos et de Rhodes, et un grand nombre de villes dans la Grèce, que le roi de Perse, son souverain, a cédées aux Grecs dans les traités, et pour lesquelles les Grecs ont affronté jadis de grands périls et livré de glorieux combats? Aucun d'eux ne fait ces représentations ni à la reine ni aux Byzantins; ou s'ils les faisaient, probablement ils ne seraient pas écoutés.

Pour moi, je pense qu'il est juste de rétablir le peuple de Rhodes; mais quand ce serait une injustice, lorsque j'envisage la conduite des autres peuples, il me paraît convenable de vous y exhorter;

(*a*) Chalcédoine, ville de Bithynie, située à l'entrée du Pont, vis-à-vis de Byzance : c'était une colonie de Mégariens. Les Byzantins la trouvant à leur bienséance, s'en étaient emparés, aussi bien que de Sélymbrie, ville de Thrace, sur les confins de la mer Propontide.

pourquoi? c'est que si tous se portaient à ce qui est juste, il serait honteux que vous fussiez les seuls à vous y refuser; mais lorsque tous les autres cherchent à pouvoir impunément commettre des injustices, afficher seuls l'équité pour être dispensés de rien entreprendre, c'est faiblesse, à mon avis, plutôt qu'amour de la justice [8]. En général, on n'obtient de droits qu'à proportion qu'on a des forces pour les faire valoir. C'est une vérité dont je vais citer un exemple qui est connu. Les Grecs ont fait deux traités avec le roi de Perse [9]; celui qu'a rédigé notre ville, qui est loué généralement; et celui qu'a dressé Lacédémone long-tems après, qui est universellement blâmé. Les droits respectifs ne sont pas également ménagés dans ce dernier traité. Car il n'en est pas des droits des particuliers comme de ceux des peuples de la Grèce. Les lois, dans chaque république, sont les mêmes pour les grands et pour les petits; elles rendent aux uns et aux autres une justice égale; dans les traités, c'est le plus fort qui fait la loi au plus faible. Puis donc, Athéniens, que vous ne manquez ni de pénétration ni d'éloquence pour saisir et pour expliquer ce qui est juste, acquérez des forces pour être en état d'agir d'après vos idées et vos discours. Et vous n'en manquerez pas, sans doute, si vous parvenez à vous faire regarder comme les chefs et les vengeurs communs de la liberté.

Je ne suis pas surpris que vous ayez tant de peine

ραινέσαι κατάγειν. Διὰ τί; ὅτι πάντων μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὰ δίκαια ποιεῖν ὡρμηκότων, αἰσχρὸν ἡμᾶς μόνους μὴ ἐθέλειν· ἁπάντων δὲ τῶν ἄλλων ὅπως ἀδικεῖν δυνήσονται παρασκευαζομένων, μόνους ἡμᾶς τὰ δίκαια προτείνεσθαι, μηδενὸς ἀντιλαμβανομένους, οὐ δικαιοσύνην, ἀλλ' ἀνανδρίαν ἡγοῦμαι· ὁρῶ γὰρ ἅπαντας πρὸς τὴν παροῦσαν δύναμιν καὶ τῶν δικαίων ἀξιουμένους. Καὶ παράδειγμα τούτου λέγειν ἔχω πᾶσιν ὑμῖν γνώριμον· εἰσὶ συνθῆκαι διτταὶ τοῖς Ἕλλησι πρὸς Βασιλέα, ἃς ἐποιήσατο ἡ πόλις ἡ ἡμετέρα, ἃς ἅπαντες ἐγκωμιάζουσι, καὶ, μετὰ ταῦθ', ἃς ὕστερον Λακεδαιμόνιοι, ταύτας, ὧν δὴ κατηγοροῦσι· κἀν ταύταις οὐχὶ ταὐτὰ δίκαια ἀμφοτέραις ὥρισται· τῶν μὲν γὰρ ἰδίων δικαίων τῶν ἐν ταῖς πολιτείαις οἱ νόμοι κοινὴν τὴν μετουσίαν ἔδοσαν καὶ ἴσην καὶ τοῖς ἀσθενέσι καὶ τοῖς ἰσχυροῖς· τῶν δ' Ἑλληνικῶν δικαίων οἱ κρατοῦντες ὁρισταὶ τοῖς ἥττοσι γίνονται. Ἐπειδὴ τοίνυν ὑμῖν ἐγνωκέναι τὰ δίκαια καὶ ποιεῖν ὑπάρχει, ὅπως καὶ πρᾶξαι ταῦτ' ἐφ' ὑμῖν ἔσται δεῖ σκοπεῖν. Ἔσται δὲ ταῦτ', ἐὰν ὑποληφθῆτε κοινοὶ προστάται τῆς ἁπάντων ἐλευθερίας εἶναι.

Εἰκότως δέ μοι δοκεῖ χαλεπώτατον ὑμῖν εἶναι

πρᾶξαι τὰ δέοντα. Τοῖς μὲν γὰρ ἄλλοις ἅπασιν ἀνθρώποις εἷς ἀγών ἐστιν, ὁ πρὸς τοὺς προδήλους ἐχθρούς, ὧν ἐὰν κρατήσωσιν, οὐδὲν ἐμποδὼν αὐτοῖς ἔσται κυρίοις τῶν ἀγαθῶν εἶναι· ὑμῖν δ', ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δύο, οὗτός θ' ὃ καὶ τοῖς ἄλλοις, καὶ πρόσεθ' ἕτερος τούτου πρότερος καὶ μείζων· δεῖ γὰρ ὑμᾶς βουλευομένους κρατῆσαι τῶν τἀναντία τῇ πόλει παρ' ὑμῖν πράττειν προῃρημένων. Ὅταν οὖν μηδὲν ᾖ διὰ τούτους ἀκονιτὶ τῶν δεόντων γενέσθαι, πολλῶν διαμαρτάνειν ὑμᾶς εἰκότως συμβαίνει. Τοῦ μέντοι πολλοὺς ἀδεῶς ταύτην τὴν τάξιν αἱρεῖσθαι τῆς πολιτείας, ἴσως μὲν αἱ παρὰ τῶν μισθοδοτούντων αὐτοῖς ὠφέλειαι μάλιστ' αἴτιαι. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ὑμᾶς ἄν τις ἔχοι δικαίως αἰτιᾶσθαι· ἐχρῆν γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὴν αὐτὴν ἔχειν διάνοιαν ὑμᾶς περὶ τῆς ἐν τῇ πολιτείᾳ τάξεως, ἥν περ περὶ τῆς ἐν τῇ στρατείᾳ ἔχετε. Τίς οὖν ἐστὶν αὕτη; ὑμεῖς τὸν λείποντα τὴν ὑπὸ τοῦ στρατηγοῦ τάξιν ταχθεῖσαν, ἄτιμον οἴεσθε προσήκειν εἶναι, καὶ μηδενὸς τῶν κοινῶν μετέχειν. Χρὴ τοίνυν καὶ τοὺς τὴν ὑπὸ τῶν προγόνων τάξιν ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδεδομένην λείποντας, καὶ πολιτευομένους ὀλιγαρχικῶς, ἀτίμους τοῦ συμβουλεύειν ὑμῖν αὐ-

à réussir. Les autres peuples n'ont à combattre que des ennemis déclarés; et quand ils les ont vaincus, ils jouissent tranquillement de leurs avantages : au lieu que vous, avant de songer à ces ennemis, il vous en faut vaincre dans vos délibérations de plus dangereux, je veux dire les ministres qui se sont fait un système d'attaquer les intérêts de la république. Et comme pour triompher de leurs oppositions, et vous faire prendre le meilleur parti, il faut disputer et combattre, vous devez manquer nécessairement beaucoup d'entreprises. Les présens qu'ils reçoivent de ceux qui les tiennent à leur solde, sont, sans doute, la principale cause du grand nombre de citoyens qui, dans le ministère, ne craignent pas de suivre une pareille conduite; mais c'est aussi à vous qu'on peut s'en prendre. Vous devriez user envers vos ministres de la même rigueur dont vous usez à la guerre envers les soldats; et, comme vous diffamez, comme vous privez de tous les droits de citoyen quiconque abandonne le poste où l'a placé son général, vous devriez, de même, diffamer, et priver du droit de vous donner des conseils, quiconque, dans le gouvernement, se montre partisan de l'oligarchie, et abandonne le poste qui nous a été marqué par nos ancêtres. Oui, vous le devriez; mais vous

qui ne comptez sur l'attachement de vos alliés, qu'autant qu'ils vous jurent de n'avoir pas d'autres ennemis et d'autres amis que les vôtres, vous vous fiez à des hommes que vous savez certainement être dévoués à vos ennemis. Au reste, s'élever contre vos ministres et vous blâmer vous-mêmes, est une chose aisée; ce qui est difficile, c'est de trouver des discours et des moyens pour réformer les abus qui règnent dans notre ville.

Mais peut-être n'est-ce pas ici le tems de tout dire : qu'il suffise d'observer que si vous confirmez, par le succès d'une entreprise utile, vos principes d'administration, le reste pourra aller mieux à l'avenir. Je crois donc que vous devez vous porter avec ardeur à la défense des Rhodiens, et agir d'une manière digne de la république. Vous aimez à entendre l'éloge de vos ancêtres, le récit des victoires qu'ils ont remportées, et des trophées qu'ils ont érigés; mais pensez que c'est pour vous engager à imiter leur courage, et non pour exciter en vous une admiration stérile, qu'ils ont érigé ces trophées dont vous tirez gloire.

τοῖς ποιεῖσθαι· νῦν δὲ τῶν μὲν συμμάχων τοὺς τὸν αὐτὸν ἐχθρὸν ϗ φίλον ὑμῖν ἕξειν ὀμωμοκότας, νομίζετε εὐνουστάτους· τῶν δὲ πολιτευομένων, οὓς ἴστε σαφῶς τοὺς τῆς πόλεως ἐχθροὺς ᾑρημένους, τούτους πιστοτάτους ἡγεῖσθε· ἀλλὰ γὰρ οὐχ ὅ, τι τις κατηγορήσει τούτων, ἢ τοῖς ἄλλοις ὑμῖν ἐπιπλήξει, χαλεπὸν εὑρεῖν· ἀλλ' ἀφ' ὁποίων λόγων, ἢ ποίας πράξεως, ἐπανορθώσεταί τις ἃ νῦν οὐκ ὀρθῶς ἔχει, τοῦτ' ἔργον εὑρεῖν.

Ἴσως μὲν οὖν, οὐδὲ τοῦ παρόντος καιροῦ περὶ πάντων λέγειν· ἀλλ' ἐὰν, ἃ προῄρησθε, δυνήσεσθε ἐπικυρῶσαι συμφερούσῃ τινὶ πράξει, καὶ τἄλλ' ἂν ἴσως καθ' ἓν ἀεὶ βέλτιον σχοίη. Ἐγὼ μὲν οὖν οἴομαι δεῖν ὑμᾶς ἀντιλαμβάνεσθαι τούτων τῶν πραγμάτων ἐῤῥωμένως, ϗ πράττειν ἄξια τῆς πόλεως, ἐνθυμουμένους ὅτι χαίρετ' ἀκούοντες, ὅταν τις ἐπαινῇ τοὺς προγόνους ὑμῶν, καὶ τὰ πεπραγμένα ἐκείνοις διεξίῃ, καὶ τὰ τρόπαια λέγῃ· νομίζετε τοίνυν ταῦτ' ἀναθεῖναι τοὺς προγόνους ὑμῶν, οὐχ ἵνα θαυμάζητ' αὐτὰ, θεωροῦντες μόνον, ἀλλ' ἵνα καὶ μιμῆσθε τὰς τῶν ἀναθέντων ἀρετάς.

NOTES

SUR LA HARANGUE POUR LES RHODIENS.

[1] Les Egyptiens avaient secoué le joug des Perses. Artaxerxès Mnémon entreprit de les soumettre de nouveau à son empire; il envoya contre eux des troupes considérables; mais l'entreprise échoua par la faute de ses généraux. Il paraît que quelques ministres d'Athènes conseillaient au peuple de favoriser la révolte des Egyptiens, et d'empêcher le roi de Perse de les asservir.

[2] On a vu, dans la harangue sur les classes des armateurs, l'avis que Démosthène donne aux Athéniens.

[3] Ariobarzane, satrape de Phrygie, qui se révolta contre le roi de Perse. On sait que Thimothée, fils de Conon, était un fameux capitaine athénien. Je n'ai point trouvé dans l'histoire le fait dont parle ici Démosthène. Samos était une ville grecque d'Ionie.

[4] Il ne faut pas confondre cette Artémise avec une autre Artémise qui vivait, plus de cent trente ans auparavant, sous Xerxès, et qui se distingua si fort par sa prudence et par son courage dans le combat naval de Salamine. L'Artémise, dont il est ici question, s'est immortalisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole son mari. Elle lui fit bâtir dans Halicarnasse un superbe tombeau, que l'on appela *mausolée*, dont la beauté l'a fait passer pour une des sept merveilles du monde, et a fait donner le nom de mausolée à tout ce qui se fait dans ce genre de grand et de magnifique. Cette illustre veuve ne cessa de pleurer son époux, le peu de temps qu'elle lui survécut. Il paraît cependant que sa tristesse ne lui fit pas négliger les affaires de son royaume, et qu'elle sut joindre la douleur amère d'une veuve avec le courage agissant d'une reine. Démosthène semble annoncer, dans la suite du discours, qu'elle avait toute autorité sur l'esprit de son époux; qu'elle régnait autant et même plus que lui.

[5] Le roi de Perse, étant maître de l'Egypte, aurait été voisin de Rhodes, qui n'est séparée de cette province que par la mer.

[6] Rhodes est une ville grecque. Si le roi de Perse prétend avoir des droits sur une ville grecque, il prétend donc en avoir sur toute la Grèce; les Grecs doivent donc s'opposer à ses prétentions injustes. — *Si ceux*

qui dominent aujourd'hui dans Rhodes....... On voit que les chefs de Rhodes abusaient de sa triste position pour aggraver encore le joug de sa servitude, et que cette ville malheureuse était opprimée en même tems, et par les Cariens ses ennemis, et par ses propres citoyens.

[7] Les rois de Perse n'ayant pu triompher des Grecs par la force des armes, travaillaient à les affaiblir les uns par les autres. Ils prodiguaient l'or pour gagner les principaux d'entre eux qui étaient disposés à se laisser corrompre. — *Il pensa être détrôné lui-même par Cléarque et par Cyrus.* Cléarque était le chef des Grecs, que le jeune Cyrus conduisit avec d'autres troupes contre son frère Artaxerxès qu'il voulait détrôner. Il y eut un combat entre les deux partis : les Grecs avaient déjà eu l'avantage, et avaient mis en fuite une partie des Barbares : le jeune Cyrus était presque assuré de la victoire, et son armée le proclamait déjà roi ; mais apercevant son frère dans la mêlée, il se jeta sur lui avec une fureur qui lui coûta la vie. Après la mort de Cyrus, Cléarque, qui s'était retiré de la bataille avec ses Grecs sans aucune perte, périt avec ses principaux officiers dans une entrevue où l'avait attiré la perfidie de Tissapherne, général d'Artaxerxès.

[8] Voilà donc les principes d'équité de la politique ! C'est une faiblesse d'être juste, quand tous les autres sont injustes : comme si la justice n'était pas toujours la justice, quand tous les hommes en négligeraient la pratique, et comme si nous ne devions point y rester fidèles, quand tous les autres s'en écarteraient.

[9] Artaxerxès Longue-main fit la paix avec les Athéniens après les victoires de Cimon, un de leurs généraux. Les articles du traité étaient fort glorieux pour les Grecs. On peut les voir dans M. Rollin, histoire ancienne, tome III, page 415, édition in-12. Un des principaux articles était que toutes les villes grecques seraient libres et indépendantes. Les Lacédémoniens firent, depuis, la paix avec Artaxerxès Mnémon. Les articles du dernier traité étaient aussi honteux que ceux du premier étaient honorables ; on y livrait au monarque toutes les villes grecques d'Asie.

TRADUCTION

DE

LA HARANGUE POUR LES RHODIENS,

PAR M. A. BIGNAN.

Vous devez, Athéniens ! dans une délibération de cette nature, souffrir que chaque orateur vous dise librement ce qu'il pense. Pour moi, ce que j'ai toujours cru difficile, ce n'est pas de vous donner le meilleur conseil, puisqu'à vous parler sans feinte, vous le trouvez souvent de vous-mêmes, mais de vous déterminer à le mettre en exécution : car, lorsque vous avez adopté et décrété une mesure, vous êtes encore aussi éloignés de l'exécuter, qu'avant de l'avoir prise.

Toutefois, il est un avantage dont vous devez rendre grâce aux Dieux, c'est de voir ces mêmes peuples qu'un orgueil insensé vient d'armer contre vous, ne placer qu'en vous seuls tout l'espoir de leur salut. Applaudissez-vous donc d'une circonstance si favorable : oui, si vous prenez le parti qu'elle exige, vous aurez la gloire de détruire les soupçons injurieux qui pèsent sur Athènes.

Les habitans de Chio, de Byzance et de Rhodes, nous ont accusés d'attenter à leur liberté : aussi, dans la dernière guerre, se sont-ils ligués contre nous. Néanmoins, il est évident que Mausole, qui avait, le premier, poussé les Rhodiens à la révolte, et se disait leur ami, les dépouilla de leur liberté, et que les peuples de Byzance et de Chio, leurs prétendus alliés, les abandonnèrent avec la fortune; mais que vous, Athéniens, vous, l'objet de leur crainte, seuls de tous les Grecs vous fûtes leurs libérateurs. Cette conduite, connue de tout l'univers, apprendra aux villes de la Grèce à regarder leur amitié envers vous comme le signal de leur salut et de leur délivrance; et certes, ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est d'inspirer à tous les Grecs une confiance et une affection sans bornes.

Je m'étonne de voir les mêmes orateurs, qui vous conseillent de secourir les Egyptiens contre Artaxerxès, redouter pour les Rhodiens la puissance de ce même prince : ont-ils donc oublié que les uns sont les sujets, et que les autres sont Grecs? Plusieurs d'entre vous doivent se rappeler que dans le temps où vous délibériez sur la conduite du roi de Perse, je fus presque le seul qui montai à la tribune, et vous représentai que, pour suivre les conseils d'une sage politique, il ne fallait pas motiver vos préparatifs de guerre par votre haine contre lui ; mais vous mettre en mesure contre vos ennemis, et repousser Artaxerxès en cas d'attaque de sa part. Tel fut mon avis, et il obtint votre assentiment. Ce que je vais vous dire est conforme à ce que je vous dis alors : Si j'étais à la cour du roi de Perse, et admis à son conseil, je l'exhorterais, comme je vous y exhorte, à défendre ses états, si quelque peuple de la Grèce les attaquait, mais à ne pas vouloir conquérir ceux des autres.

Si donc, Athéniens! vous êtes résolus à le laisser tranquille possesseur des pays dont il se sera rendu maître en surprenant ou en corrompant les gouverneurs de nos places ; cette résolution est, selon moi, funeste : mais, si vous êtes prêts à vous armer pour une juste défense, et à braver, s'il le faut, les derniers périls, vous aurez d'autant moins besoin de prendre les armes, que vous serez plus décidés à les prendre, et après tout, vous aurez déployé une énergie digne d'Athènes. Pour vous convaincre que nous ne faisons rien d'extraordinaire, moi, en vous donnant le conseil d'affranchir les Rhodiens, et vous, en le suivant, je vais vous rappeler une ancienne circonstance qui vous fut avantageuse.

Vous envoyâtes autrefois Timothée au secours d'Ariobarzane, en lui recommandant de ne pas rompre le traité conclu avec le roi de Perse ; mais Timothée voyant Ariobarzane se déclarer ouvertement contre son souverain, et Cyprothémis nommé par le Satrape Tigrane gouverneur de Samos, opprimer cette ville, abandonna Ariobarzane, se rendit sous les murs de Samos, la secourut et la délivra. Jusqu'ici cette conduite ne vous a suscité aucune guerre ; car on n'attaque jamais un pays étranger avec autant d'ardeur que l'on défend le sien : on combattrait jusqu'au dernier soupir, plutôt que d'être asservi ; mais, quand on veut asservir, on n'a plus la même intrépidité. L'ambition s'accroît tant qu'elle n'est arrêtée par aucun

obstácle : dès qu'elle en trouve, elle ne voit plus dans cette opposition qu'un acte de justice.

Quant à Artémise, elle ne saurait entraver l'exécution de vòtre dessein, parce que Rhodes est située sur le théâtre de la guerre : pour en être convaincus, prêtez-moi un moment d'attention, et jugez si mes conjectures sont bien ou mal fondées. Si Artaxerxès terminait la guerre d'Egypte avec autant de succès qu'il l'a commencée, cette reine pourrait bien lui céder Rhodes, non par générosité, mais pour s'assurer des droits à la reconnaissance et à l'amitié d'un puissant voisin ; mais, comme on dit qu'il échoue dans son entreprise, elle pense avec raison que Rhodes, maintenant inutile à ce roi, lui servirait, dans la suite, pour la gêner dans ses propres états, et enchaîner ses moindres tentatives. Aussi aimerait-elle mieux vous la céder, pourvu que cette cession demeurât ignorée, que de la voir entre les mains d'Artaxerxès : je ne crois donc pas qu'elle vienne au secours de ce prince; ou, si elle y vient, ce ne sera qu'avec lenteur et indifférence. Quant au roi de Perse, j'ignore le parti qu'il embrassera ; ce que je puis assurer, c'est qu'il vous importe de savoir s'il veut ou non s'approprier Rhodes ; car, s'il a cette prétention, ce n'est plus sur les intérêts de cette seule ville qu'il faut délibérer, mais sur notre sort et sur celui de la Grèce entière.

Cependant, si les chefs de Rhodes étaient investis d'un pouvoir absolu, et qu'ils vous fissent les plus brillantes promesses, je ne vous conseillerais pas de prendre leur défense; car telle est la politique qu'ils ont adoptée pour renverser la démocratie : s'ils ont toujours commencé par s'attacher quelques-uns des premiers citoyens, ils ont toujours fini par les chasser, dès qu'ils ne voyaient plus en eux que des instrumens inutiles : or, comment espérer que des hommes qui n'ont été fidèles à aucun parti, le soient davantage au vôtre?

Athéniens ! je ne vous tiendrais pas ce langage, si je ne le croyais utile qu'aux Rhodiens : car je ne suis leur hôte ni public ni particulier ; et, quand même je réunirais ce double titre, je ne serais jamais monté à la tribune, si je ne m'y étais cru appelé par l'intérêt de la patrie. Au reste, s'il m'est permis de l'avouer quand je parle en leur faveur, je vois avec plaisir, qu'en traversant vos desseins, ils ont perdu leur liberté, et que, pouvant obtenir l'alliance des

Grecs, la vôtre même, et l'obtenir à égalité de droits, ils obéissent à des Barbares et à des esclaves qu'ils ont reçus dans leurs citadelles. Oui, si vous les secourez. je dirai presque qu'ils sont heureux dans leur malheur même : jamais la prospérité n'eut ramené les Rhodiens à la sagesse : mais, instruits à l'école de l'infortune dans quel abîme de maux nous plonge l'aveuglement de la folie, peut-être auront-ils acquis pour l'avenir une utile expérience ; et ce ne sera point un faible avantage. Je le répète : cherchez à briser leur joug, et, sourds à la voix du ressentiment, pensez que, si vous fûtes souvent victimes de la fraude et de l'imposture, vous n'avez jamais dit qu'il eût été juste de vous en punir.

Considérez encore que vous avez soutenu une foule de guerres contre des gouvernemens démocratiques et oligarchiques : vous le savez tous. Mais quelle a été la cause de ces guerres? voilà ce que peut-être nul d'entre vous ne cherche à approfondir. Apprenez-le donc : avec les uns vous combattiez pour des différends particuliers que l'état n'avait pu terminer, pour une portion de territoire, pour des limites, ou pour la gloire et la prééminence ; avec les autres, pour la défense de votre gouvernement et de votre liberté. Or, j'oserai dire qu'il vous serait plus avantageux d'avoir tous les états démocratiques pour ennemis, que tous les états oligarchiques pour amis. Car vous seriez les maîtres de conclure la paix avec les premiers : l'amitié des seconds serait toujours dangereuse. La confiance pourrait-elle jamais régner entre des républicains et des partisans de l'oligarchie, entre des peuples amis de l'égalité, et des peuples jaloux du commandement ? Pour moi, je m'étonne qu'aucun de vous ne sente que si les habitans de Chio, de Mitylène, de Rhodes et de toute la Grèce, se voient soumis au joug de l'oligarchie, la république en recevra un contre-coup terrible : oui, si tous les peuples adoptent le gouvernement oligarchique, ils ne laisseront jamais chez nous la démocratie : persuadés que nous sommes seuls capables de faire revivre la liberté, ils s'efforceront de détruire en nous des ennemis qui leur sembleront toujours redoutables. Quand un peuple en attaque un autre, l'offenseur n'est l'ennemi que de l'offensé ; mais quiconque détruit les républiques, et introduit l'oligarchie dans leur sein, est le commun ennemi de tous les partisans de la liberté. Dailleurs, Athéniens! il est juste que, soumis vous-mêmes au gouvernement

démocratique, vous portiez au malheur de toutes les républiques le même intérêt que vous voudriez leur inspirer, si leur secours vous était nécessaire. Vainement objecterait-on que les Rhodiens méritent leur infortune : les circonstances ne permettent pas que nous nous en fassions un sujet de triomphe. Quand on est dans la prospérité, on doit toujours prendre pitié des malheureux, puisque nul homme ne peut lire dans l'avenir.

J'ai ouï dire à plusieurs d'entre vous, qu'aux jours de nos désastres, il y eut des peuples qui résolurent de nous secourir et de nous sauver ; je ne vous citerai maintenant que celui d'Argos : car je ne voudrais pas que les Athéniens, connus pour prendre la défense de tous les malheureux, fussent vaincus par les Argiens en générosité ; par ces peuples qui, malgré le voisinage de Lacédémone et sa puissance sur terre et sur mer, ne vous en montrèrent pas moins de bienveillance, et loin de céder à une lâche frayeur, déclarèrent que les députés envoyés, dit-on, par Lacédémone pour demander qu'on leur livrât quelques-uns de nos exilés, seraient traités en ennemis, s'ils ne se retiraient pas avant le coucher du soleil. Quelle honte pour vous, ô mes concitoyens ! si, tandis que le peuple d'Argos n'a pas redouté alors la puissance des Lacédémoniens, vous, enfans d'Athènes, vous trembliez devant un Barbare, ou plutôt devant une femme ! Les Argiens auraient pu alléguer les nombreux revers que leur avaient fait éprouver les Spartiates ; mais vous, vous avez remporté mille triomphes sur le roi de Perse, loin d'avoir été vaincus même une seule fois par lui ou par ses esclaves. Les avantages passagers qu'il a pu obtenir, il ne les a dus qu'à la perfidie des hommes de la Grèce, les plus scélérats et les plus mercenaires ; et encore cette perfidie ne lui a pas été utile. A peine a-t-il eu affaibli la puissance des Lacédémoniens, qu'il a failli se voir détrôné lui-même par Cléarque et par Cyrus. Il n'a donc jamais triomphé par la force des armes ; et, si une politique frauduleuse lui a procuré quelques succès, ils n'ont tourné qu'à sa perte. Néanmoins, je vois plusieurs d'entre vous mépriser Philippe comme un adversaire indigne de leur haine, et redouter Artaxerxès comme un ennemi dangereux et formidable : mais si nous négligeons l'un, comme trop faible, et que nous cédions tout à l'autre, comme trop puissant, quel sera donc, Athéniens ! l'ennemi que nous combattrons ?

Il est dans cette assemblée d'habiles orateurs qui vous exhortent à vous montrer justes envers les autres peuples : je leur conseillerais d'exhorter plutôt les autres peuples à se montrer justes envers vous, et d'être ainsi les premiers à donner l'exemple, comme ils le sont à donner le précepte : rien de plus inconséquent que de vous engager à respecter la justice, et de ne pas la respecter soi-même. Non, il n'est pas juste qu'un citoyen vous tienne toujours le langage contraire à vos intérês, et jamais les discours qui y sont favorables. Pourquoi ces orateurs ne vont-ils pas conseiller aux Byzantins de ne point s'emparer de Chalcédoine qui vous a jadis appartenu, qui appartient maintenant au roi de Perse, et sur laquelle ils n'ont aucun droit ; de ne pas se rendre maître de Sélymbrie, notre ancienne alliée ; enfin, de ne pas se partager son territoire, au mépris des traités qui l'ont déclaré libre ? Pourquoi, ni pendant la vie, ni après la mort de Mausole, n'ont-ils jamais détourné Artémise de s'approprier Cos, Rhodes, et une foule d'autres villes de la Grèce, dont le roi de Perse a cédé, dans les traités, la possession à nos ancêtres, et pour lesquelles nos ancêtres ont bravé mille périls glorieux ? Aucun d'eux ne fait ces représentations, ni aux Byzantins, ni à Artémise ; et, s'il les leur faisait, il les verrait probablement rejetées.

Selon moi, la justice exige que vous affranchissiez les Rhodiens; et, quand même elle ne l'exigerait pas, je n'aurais qu'à observer la conduite des autres peuples, pour me persuader que votre gloire vous en fait une loi. Et comment ? c'est que, si tous suivaient le sentier de l'équité, il serait honteux que vous fussiez les seuls à ne pas le suivre ; mais, puisqu'ils ne cherchent qu'à se montrer injustes impunément, afficher seuls des sentimens d'équité pour être dispensés de rien entreprendre, c'est lâcheté, et non pas amour de la justice. En général, la grandeur des droits est proportionnée à la grandeur de la force : je puis vous en citer une preuve bien connue. Il existe deux traités entre les Grecs et le roi de Perse, l'un conclu par Athènes, et généralement loué ; l'autre conclu par Lacédémone, et généralement blâmé. Dans le dernier, les droits respectifs ne sont pas également ménagés : car, dans une république, les lois accordent des droits égaux aux faibles et aux puissans : mais dans les traités, c'est toujours le plus fort qui dicte des lois au plus faible. Ainsi donc, Athéniens ! puisque vous avez acquis déjà la connaissance

de vos droits, il vous faut acquérir encore les moyens de les faire valoir ; et vous parviendrez à ce but, si vous méritez le titre de vengeurs de la liberté publique.

Je ne m'étonne pas que l'exécution de vos desseins éprouve tant d'obstacles. Tous les autres peuples n'ont à combattre que des ennemis déclarés, dont la défaite leur assure l'objet de leur ambition ; mais vous, Athéniens! outre de pareils ennemis, vous en avez encore de plus cachés et de plus redoutables : il faut que, dans vos assemblées, vous triomphiez des ennemis de vos intérêts ; et comme vous ne pouvez faire prévaloir votre avis qu'en combattant le leur, vous manquez nécessairement un grand nombre d'entreprises. Si tant d'orateurs ont adopté ce désastreux système, c'est leur corruption qui en est la principale cause. Mais vous n'en êtes pas moins blâmables, Athéniens! car vous devriez suivre dans le gouvernement le même ordre que dans vos armées. Et quel est cet ordre ? Si vous croyez devoir diffamer et priver de tous les droits de citoyen le soldat qui abandonne le poste que lui a confié son général ; vous devriez n'être pas moins sévères envers les orateurs qui abandonnent le poste marqué par vos ancêtres, et tentent d'introduire l'oligarchie ; vous devriez leur ôter l'honneur de vous conseiller. Voilà la conduite qu'il vous faudrait suivre ; mais vous qui ne croyez à la fidélité de vos alliés qu'autant qu'ils vous jurent n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que les vôtres, vous vous fiez en aveugles à des ministres que vous savez vendus aux ennemis de l'état. Après tout, il est aisé de censurer vos ministres ou de vous blâmer vous-mêmes ; mais quelle conduite et quel langage pourront réformer les abus qui règnent dans Athènes? voilà ce qu'il est difficile de trouver.

Mais peut-être n'est-ce pas ici le temps de tout dire : si le succès d'une utile entreprise justifie le système que nous avons adopté, je ne doute pas que le reste de l'administration ne prospère mieux désormais. Embrassez donc avec chaleur la cause des Rhodiens, et ne démentez pas la gloire d'Athènes ; persuadés que, si le récit des exploits et des trophées de vos ancêtres excite en vous une joie orgueilleuse, ils n'ont pas élevé ces trophées pour que leur vue vous inspirât une admiration stérile, mais pour allumer dans vos cœurs une noble émulation.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES DISCOURS DE DÉMOSTHÈNE,

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Sixième Philippique. . . . . pag. 1.
Septième Philippique . . . . 33.
Huitième Philippique. . . . . 66.
— *La même, trad. par* La Harpe. 126.
Neuvième Philippique . . . . 142.
— *La même, trad. par* M. Planche. 204.
Dixième Philippique . . . . 221.
— *La même, trad. par* M. Planche. 283.
Lettre de Philippe aux Athéniens. 300.
Harangue au sujet de la Lettre de Philippe . . . . 327.
Harangue sur le gouvernement de la République. . . . . 348.
Harangue sur les classes des Armateurs. . . . . 382.
Harangue pour les Mégalopolitains . . . . 420.
Harangue pour la liberté des Rhodiens. . . . . 450.
— *La même, traduite par* M. Bignan. . . . . 482.

FIN DE LA TABLE.

